


Lettres de Jersey

1929-1930

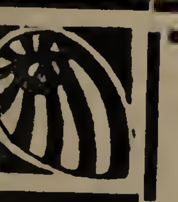
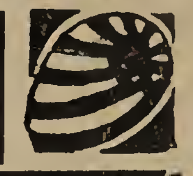
Vol. XLIII. — Nouvelle Série, T. X.



A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)



Lettres de Jersey

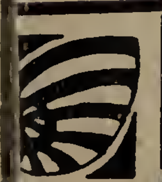
1929-1930

Vol. XLIII. Nouvelle Série, T. X.



A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)




AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



DOCUMENTS

Saint Robert Bellarmin
Les Saints Martyrs du Canada

I

ALLOCUTIONS
PRONONCÉES LE 4 MAI 1930.

Dans la Salle consistoriale, le dimanche 4 mai, après que le Saint Père eut fait donner lecture du décret approuvant les miracles opérés par l'intervention du Bienheureux Bellarmin, le T. R. P. Général, accompagné du Postulateur de la cause, des Procurateurs et Avocats, s'approcha du trône pontifical et adressa au Saint Père le discours suivant :

Très Saint Père,

C'est avec une émotion toute particulière que je m'approche aujourd'hui de ce Trône auguste pour remercier Votre Sainteté de la promulgation, faite à l'instant, du décret d'approbation des deux miracles opérés par l'intercession du Bx Robert Bellarmin ; un tel document nous fait espérer l'approche rapide du jour béni où seront décernés à ce valeureux champion de la cause catholique, les suprêmes honneurs des autels. Ainsi se verra accompli le vœu ardent de toute la Compagnie de Jésus, qui depuis des siècles souhaite de voir ce fils illustre couronné de l'auréole des saints.

Mort avec une spéciale et universelle réputation de sainteté, aussitôt consignée dans les Procès juridiques, tout portait à croire que le neveu de Marcel II, de sainte mémoire, serait bientôt, comme l'avait été déjà le Saint Cardinal Bor-

romée, élevé aux honneurs des autels. Mais il n'en fut pas ainsi puisque la cause de cet humble serviteur de Dieu, contestée durant des siècles, au milieu de vicissitudes toutes particulières, et ensuite presque endormie dans l'oubli, naguère seulement se vit d'une manière aussi soudaine qu'inattendue, par un imprévisible concours de circonstances extraordinaires, de par la volonté expresse de Votre illustre prédécesseur, Benoît XV, d'heureuse mémoire, reprise et en peu de temps, sous Vos auspices, menée à un heureux terme. Trois longs siècles d'attente, deux lustres de joyeux couronnement ; voilà le bilan de la cause de Bellarmin dont Votre Sainteté a daigné, à l'instant, approuver les miracles proposés pour la canonisation.

Bien que les desseins de Dieu restent insondables à nos courtes vues, il nous sera toutefois permis, devant des signes évidents de la Providence intervenant pour fixer l'heure de la glorification de notre Héros, de supposer que le temps présent a été choisi afin que ce défenseur aguèrri et invaincu de l'unité de l'Église et des droits imprescriptibles du Pontife Romain au XVIe siècle, réapparaisse maintenant glorieux et puissant dans le ciel de l'Église triomphante, comme pour guider, protéger et conforter toute l'Église militante, le clergé et les propagandistes laïques de l'Action Catholique, comme déjà l'avait exposé Benoît XV dans son discours, à l'occasion du décret sur l'héroïcité des vertus de notre Bienheureux ; moment providentiel que cette heure où une nouvelle guerre est déclarée à l'Église par les antiquesse ctes, qui, levant un fallacieux étendard d'unité, essayent de constituer un front unique contre la véritable épouse du Christ, avec un renouveau d'impiété vraiment satanique et inconnue jusqu'ici non seulement dans l'histoire de l'Église, mais de toute l'humanité. N'est-il pas permis de supposer que la glorification du docte et pourtant si abordable Catéchiste de générations entières, ne vienne heureusement comme un nouvel et salutaire exemple pour la diffusion de l'instruction religieuse, que Votre Sainteté a de nouveau et récemment indiquée comme le besoin le plus grand de notre époque, si avide de savoir et pourtant si ignorante de Dieu et des choses divines ?

La Providence, dans la glorification terrestre des Saints, ordonne tout à l'avantage de ses élus encore pèlerins ici-bas ;

c'est ce qui nous est confirme aussi par l'humble Servante de Dieu, la Vénérable Paola Frassinetti qui, avec le Bx Archevêque de Capoue partage la gloire de cette journée qui est pour elle la promesse et le prélude des premiers triomphes de la canonisation. Elle aussi fut une sainte éducatrice, mère d'un Institut tout consacré à l'éducation chrétienne, qui a déjà recueilli des fruits abondants et qui en promet de plus grands encore pour l'avenir. L'Institut de Sainte Dorothée, qui a toujours eu pour la Compagnie de Jésus des sentiments de spéciale affection dans le Seigneur et se vit toujours payé de retour par les secours spirituels, se réjouit aujourd'hui de voir sa Vénérable Fondatrice rapprochée du grand fils de S. Ignace dans une commune aurore de gloire.

Très Saint Père, au nom de toutes les dignes filles de la Vénérable Frassinetti et de toutes ces grandes et profondes phalanges d'âmes juvéniles qu'elles dirigent dans les voies de la vertu et du savoir ; au nom de la Compagnie de Jésus, et de la jeunesse confiée à leurs soins, et d'une manière toute spéciale de celle de l'Université PontificaleGrégorienne ;au nom de la ville de Gênes et de Montepulciano qui donnèrent au monde ces Serviteurs de Dieu, et de cette Ville Éternelle qui les vit tous deux s'envoler au ciel et qui en garde le sépulcre, nous remercions humblement Votre Sainteté de la joie qu'Elle nous a procurée par les décrets de cette journée, et de celle plus grande encore qu'ils nous font par avance goûter.

Daigne la Bénédiction Apostolique que nous implorons humblement, confirmer nos espérances et nous confirmer dans l'imitation fidèle de ceux que nous sommes si heureux d'honorer ».



A ces paroles, le Saint Père répondit très paternellement en rappelant le souvenir du Bon Pasteur. « C'est notre devoir, ajouta aussitôt le Souverain Pontife, de vous remercier cordialement pour le commentaire qui vient d'être entendu après la lecture des décrets, commentaire si clair, si édifiant qu'il reste vraiment peu de chose à ajouter.

Il reste cependant quelque chose à dire encore devant ces deux belles Figures, évoquées par les décrets et vivantes

dans la vie de l'indéfectible gloire éternelle, ces deux Figures que la Divine Providence, nous invite si délicatement à considérer d'abord séparées, puis réunies ensemble.

« La première figure, qui est celle de l'évêque et Cardinal Robert Bellarmin, Nous incite à réfléchir sur les raisons pour lesquelles d'une manière si opportune la Divine Providence a réservé à notre temps la résurrection d'une cause aussi belle. La guerre contre la Compagnie de Jésus est très ancienne, elle est aussi vieille que la Compagnie elle-même. C'est sa gloire d'avoir toujours été en butte à une guerre qui se déclara dès sa naissance et qui l'accompagna, sa vie durant, dans son activité à travers les siècles : une guerre de calomnies, de pures inventions, d'insinuations injustes,et dangereuses pour les âmes qui ne savent pas comment s'en défendre, alors qu'il suffirait de voir et d'observer certains écrits pour se rendre compte de leur inanité. Voici donc que de nos jours, tandis que la guerre contre la Compagnie de Jésus semble prendre un regain de violence, la Providence se réserve de raviver par la gloire et la sainteté des miracles la figure du Cardinal Bellarmin, l'un de ses fils les plus illustres ».

Une autre considération se présentait au Saint Père, en repensant à la belle, douce et sainte figure de la grande Servante de Dieu, Paola Frassinetti. Elle est toute récente, la publication de la lettre encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse. Sa Sainteté remercia Dieu de ce que, précisément en cette conjoncture, à la vue de tout le monde, cette grande Servante de Dieu, qui durant les jours de sa vie mortelle, s'était consacrée à l'instruction et à l'éducation de tant d'âmes, d'une manière si sublime et si bienfaisante, Lui donnait la possibilité de faire monter vers Dieu un hymne d'intime et indicible reconnaissance, car les miracles qui viennent illuminer le front de la Servante de Dieu et la lumière qui bientôt resplendira sur elle, apportent un nouveau soutien à cette même œuvre d'éducation chrétienne.

En outre, le Souverain Pontife déclara que la glorieuse sainteté de ces deux grandes figures, qui, en ce moment, venait d'être exaltée, lui suggérait à Lui une autre pensée encore plus pratique et plus utile. La rencontre de ces deux grandes âmes lui apportait en effet un enseignement particulier. Voici d'une part la grandeur du génie et de la dignité pas-

torale : une grande figure à tout point de vue et d'où qu'on la contemple ; en quelque poste que ce soit, avec toutes sortes d'attributions, Bellarmin aurait été non un homme quelconque, mais toujours une grande personnalité,comme du reste, — ajouta le Saint-Père — presque tous les saints, car même lorsque cela n'est pas manifeste, on découvre que la grâce a bâti sur une nature prédisposée. Mais il est vrai — et c'est pourquoi le Pape dit : presque tous les saints — que la nature ne se trouve pas toujours prédisposée à une telle grandeur ; il y a des exceptions, dans lesquelles vraiment la grâce divine crée du néant de la nature des merveilles de sainteté.Par ces paroles, le Saint Père ne voulait nullement faire allusion à la Vénérable Frassinetti, puisqu'en aucune façon on ne pouvait dire qu'elle ait eu une nature pauvre : des dons naturels de choix se rencontraient aussi dans la Vén. Paola, sans égaler toutefois ceux du Bx Bellarmin. Celui-ci fut pasteur, controversiste, catéchiste de nombreuses générations, un puissant génie ; l'autre la Vén. Frassinetti,fut une humble servante de Dieu, une âme qui par toutes ses œuvres excellentes et par ses qualités se classe parmi celles qui vivent, non pas dans la lumière éblouissante, mais presque dans l'ombre ; qui paraissent au milieu des hommes humblement, avec soumission, presque sur la pointe des pieds, comme pour éviter de signaler leur présence.

Mais il existe un lien entre ces deux grandes âmes ; en les considérant toutes deux, poursuit le Souverain Pontife, nous remarquons que la sainteté n'est pas le privilège d'une classe ou d'une espèce d'hommes : nous voyons qu'elle est et veut être la chose de tous ; car la grâce, dans son opération ne se rebute d'aucune pauvreté ni faiblesse de notre nature. La voilà bien la leçon la plus utile et la plus pratique, puisqu'elle nous enseigne que tous sont appelés à la sainteté. Déjà, dans l'Ancien Testament le Seigneur avait dit clairement, à ce propos : « Sancti estote quia ego sanctus sum ». Cette sublime pensée se retrouve dans le Nouveau Testament, dans la parole même du divin Rédempteur : « Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait ». Vraiment, on ne pouvait donner une précision plus élevée ni plus splendide.

Et comment cela nous est-il possible — ajoute le S. Père — en dépit de notre humaine faiblesse? Jésus lui-même nous

l'a enseigné, et après lui, ses interprètes les plus éclairés et les plus sûrs. On devient saint non pas en s'abandonnant à la misérable nature humaine, mais bien en mettant sa confiance dans la grâce de Dieu,en Celui qui nous fortifie : grâce à tous promise et donnée à tous : grâce qui est, en un mot, la grâce de Dieu, *gratia Dei.*

Et c'est de là que naît pour tous le devoir plus pressant plus rigoureux et plus inévitable de la sainteté.Ce n'est certes pas la sainteté des miracles, des miracles d'ordre physique, qui du reste ne sont pas les seuls documents absolus de la sainteté, car Dieu a coutume de les permettre, dans sa toute-puissance, quand il lui plaît, comme il lui plaît et à qui il lui plaît, s'en réservant toujours la gloire ; il ne s'agit donc pas de ces miracles — ni même des autres miracles d'ordre spirituel que les saints ont accomplis pendant leur vie, ces miracles de la vie spirituelle que nous appelons : miracles de bonté, de charité, de patience, de bienfaisance ; ce n'est même pas de ceux-là qu'il s'agit. Mais il y a une voie de sainteté qui est possible à tous et qui pour cette raison est obligatoire : c'est la voie de la vie chrétienne, des commandements de Dieu et de l'Église, la voie chrétienne de la vertu.

Il suffit de la connaître et de la parcourir pour être des saints. Mais il faut la parcourir avec diligence, c'est-à-dire sans rien négliger de tout ce qui doit être accompli, avec une persévérance qui ne se fatigue jamais, qui suit continuellement les appels divins ; avec générosité,c'est à dire avec une volonté qui ne s'arrête pas, même devant le sacrifice. Voilà donc la sainteté accessible à tous et par là, obligatoire pour tous.

Nous avons l'exemple de tous ceux qui nous ont précédés, qui nous précèdent et nous accompagnent, avec une splendide humilité, aussi bien que ceux dont la sainteté brille aux yeux de Dieu et des hommes. Tous nous aident à mieux voir ce que la terre, même au milieu de tant d'iniquités, peut encore produire de beau et d'aimable par l'intervention visible de la bonté de Dieu.

Alors, le Saint Père donna sa Bénédiction Apostolique. Puis après avoir reçu de la Postulation l'exemplaire des Décrets dont on avait donné lecture, et après avoir salué les cardinaux et les personnages présents, Il se retira.

(*Osservatore Romano*, 5-6 mai 1930).

II

ALLOCUTIONS

PRONONCÉES LES 18 ET 19 MAI 1930

Le 19 mai, le Souverain Pontife tint le consistoire secret, fixé pour le vote des cardinaux au sujet de la canonisation des Bienheureux Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons, du Bienheureux Bellarmin et de la Bienheureuse Lucie Filippini, Fondatrice et Supérieure de l'Institut des « Pieuses Maîtresses Filippini ».

Puis eut lieu le consistoire public. Mgr. Nicolas Sebastiani, Secrétaire des Brefs *ad Principes*, prononça au nom du Saint Père ce discours que nous reproduisons :

« Le 23 avril dernier, fut plaidée la cause de deux héros de la sainteté, afin qu'on leur rendît un culte plus grand ; maintenant que toutes les démarches qui restaient encore sont accomplies, vous avez réclamé du Saint Père avec instance les mêmes honneurs pour d'autres serviteurs de Dieu qui ont illustré la sainteté chrétienne et rendu à l'église des services signalés. Tout d'abord, Jean de Brébeuf et ses Compagnons, qui après avoir souffert des peines inouies dans la prédication de l'Evangile et enduré un cruel martyre, obtinrent que leurs souffrances, comme une semence féconde, fît lever plus abondante la foi chez les sauvages des régions canadiennes ; puis Robert Bellarmin, qui défendit la doctrine catholique et réfuta avec sagesse les erreurs des hérétiques ; enfin Lucie Filippini qui se dévoua tout entière à l'éducation des jeunes filles et laissa après sa mort un Institut pour continuer son œuvre et en recueillir les fruits.

Sachez que le Saint Père, plus que tout autre, désire voir réaliser les demandes que vous lui adressez ; d'autant que les nombreux miracles opérés par ces Fils de l'Eglise, béatifiés depuis quelques années à peine, semblent montrer que Dieu désire pour eux un hommage plus magnifique de la part de tout le peuple chrétien. Cependant, le Souverain Pontife, seul juge en cette matière, qui, selon son habitude pèse toute chose dans la balance de Dieu, veut encore retarder sa décision, pour demander dans le consistoire semi-public de demain l'avis des cardinaux convoqués à cette fin.

Sa Sainteté se recommande aux prières de tous, dans une affaire d'une telle importance, afin de s'assurer l'assistance de l'Esprit Saint ».

Puis le Pape donna sa Bénédiction.

* * *

Le dimanche 18 mai le Saint Père avait ordonné dans la salle du Consistoire du Palais Apostolique la lecture des décrets « de tuto » pour la canonisation des Martyrs Canadiens, du Bienheureux Bellarmin, et de la Bienheureuse Lucie Filippini.

A la lecture étaient présents les Cardinaux Verde, Bisleti, Granito Pignatelli di Belmonte, le T. R. P. Général de la Compagnie de Jésus, Wladimir Ledochowski, les postulateurs des Causes avec leurs avocats et d'autres personnages.

La lecture terminée, Mgr. Giovanni Rosi, évêque de Montefiascone, suivi du T. R. P. Général, des postulateurs et des avocats s'approcha du trône et adressa au Pape ce discours :

« Très Saint Père,

Si je pouvais en ce moment être seulement l'ombre d'un de mes illustres prédécesseurs, le Cardinal Marco-Antonio Barbarigo, invincible défenseur de l'autorité transcendante de l'Eglise, et en vertu un autre Saint Charles, je ne serais pas indigne de prendre la parole, au nom de l'illustre et glorieuse Compagnie de Jésus, à laquelle le grand Serviteur de Dieu fut grandement dévoué et reconnaissant, et au nom de l'Institut Pontifical « des Pieuses Maîtresses Filippini », qui honore comme le lieu de sa naissance la maison de Montefiascone.

Je parlerai cependant à cause du devoir de gratitude qui me lie aux Fils de Saint Ignace, comme ancien élève de cette Université où le Bienheureux Bellarmin enseigna la sainte doctrine catholique, apostolique, romaine, et à cause de l'affection qui m'unit étroitement à la providentielle Institution des « Pieuses Maîtresses Filippini », comme Evê-

que, indigne, il est vrai, du diocèse fortuné, qui garde avec jalousie les reliques de ses Fondateurs, le Cardinal Barbarigo et la Bienheureuse Lucie. Je parlerai avant tout et surtout pour Vous dire, Très Saint Père, mon merci et ma gratitude, au nom de tous les Fils de Saint Ignace, de toutes les Filles de la Bienheureuse Lucie Filippini, et en particulier de tout le diocèse de Montefiascone, pour la lecture des trois décrets, qui vient d'être faite, et qui est l'annonce et l'aurore du jour fortuné, où les Martyrs du Canada, le Bienheureux Bellarmin et la Bienheureuse Lucie seront auréolés de la gloire des Saints.

Magnifique guirlande de noms plus qu'illustres, où nous est révélée la splendeur de cette gloire particulière, outre la sainteté intérieure dont chacun est environné au ciel.

En effet il ne manque aucune des auréoles qui couronnent les saints, ni celle des martyrs, qui appartient désormais aux glorieux confesseurs du Canada en retour du plus grand des sacrifices, celui de leur vie pour la foi ; ni celle des grandes Lumières de l'Eglise, qui revient à cet incomparable controversiste, géant de vertu et de science, grand défenseur de la foi, le cardinal Bellarmin, qui aujourd'hui encore reste le marteau de l'hérésie. Et enfin il ne manque pas l'auréole de la virginité, qui se pose sur la tête de la Bienheureuse Lucie, car elle a gardé intacte sa pureté virginale,même au milieu du monde, dans l'exercice d'un ministère aussi sublime que difficile.

Nos martyrs tombèrent sous la hache des bourreaux. Le défenseur de la vérité fut exposé aux coups de la calomnie. L'innocence se soumit volontairement aux rigueurs de la mortification. Et puisqu'il est d'un plus grand prix de souffrir que d'agir, le ciel veut les couronner de la gloire des saints.

Or, Très Saint Père, ces couronnes de gloire, c'est Vous seul qui pouvez les tresser, pour l'honneur et la gloire de Dieu, pour l'exaltation de la notre Sainte Mère l'Eglise et pour le salut des âmes ; et devant cette faveur que Vous nous accordez, nous ne savons comment Vous exprimer l'ineffable joie de notre cœur.

Cette joie déjà si intense s'accroît encore à la pensée que toutes ces auréoles réunies, forment comme une couronne de gloire pour votre Pontificat ; et surtout en cette année

de votre Jubilé, on dirait en vérité que c'est l'auréole de votre Sacerdoce.

Voilà pourquoi à nos remercîments nous voulons, Très Saint Père, joindre nos vœux les plus fervents pour votre conservation et votre prospérité, si nécessaires au bien de l'Eglise, auquel nous consacrons toutes les forces de notre cœur.

Puisse Votre Paternelle Bénédiction descendre avant tout sur la Compagnie de Jésus, cette valeureuse et héroïque avant-garde de l'armée du Christ ; ensuite sur les « Pieuses Maîtresses Filippini », ouvrières de la charité du Christ, pour l'éducation chrétienne de la Jeunesse et enfin sur moi et sur mon humble et petit diocèse, qui ne sera plus désormais le plus petit parmi les siens, car si Viterbe a sa Rose, Sienne sa Catherine, Montefiascone aura sa Lucie, sa perle précieuse dont l'action apostolique s'est fait sentir pour toujours à Rome, en Italie, et en Amérique septentrionale ».

*
* *

A cette adresse, Sa Sainteté répondit par un affectueux discours. Il déclara qu'après la lecture des trois décrets et le récit de tant de merveilles, il pouvait en toute sûreté procéder à la canonisation de ces grands athlètes de la foi, de la religion, de l'honneur de Dieu et du bien des âmes, qui sont les Martyrs Américano-Canadiens, le Cardinal Bellarmin et la Bienheureuse Lucie Filippini.

Le fervent et pieux discours qui vient de se joindre aux décrets comme un couronnement, nous a évoqué de magnifiques souvenirs qui, à leur tour ont fait surgir les grandes et belles figures qui dans cette même salle ont été honorés du même culte. Tous — disait Sa Sainteté — sont passés devant Nos yeux ; et dans Notre esprit se posait la question que se faisait à lui-même l'Apôtre après les sublimes visions des foules parées de candeur et de gloire : « Qui sunt et unde venerunt ? »

Comme ces serviteurs de Dieu nous apparaissent couverts de splendeur avec des palmes à la main, nous nous demandons en nous-mêmes : « Qui sont-ils ? » Eh bien, ce sont quelques-uns d'entre nous, citoyens de notre royaume, membres de notre maison, de la grande maison, du grand royaume qui est l'Eglise : « domus », « ovile », « gens », comme dit souvent Jésus dans l'Evangile. Et cela parce qu'il a promis à son Eglise

non seulement le caractère de l'unité, de l'apostolicité, mais aussi l'admirable caractère de la sainteté : « gens sancta, populus acquisitionis, vocati sancti », appelés à être parfaits, de la perfection même du Père qui est aux cieux. Toutes ces manifestations de vertu, de foi, de charité, d'amour de Dieu,nous témoignent avec une nouvelle force que cette marque de la sainteté n'a pas accompagné seulement les premiers pas de l'Eglise naissante, mais qu'après des siècles elle reste encore aujourd'hui et qu'elle restera dans l'avenir admirablement imprimée en elle. Voilà qui fait renaître en nous un mouvement d'ineffable consolation et de gratitude envers Dieu, qui nous a appelés à cette Église, à cette maison, à ce royaume ; et nous nous sentons vraiment édifiés et affermis dans notre foi à cette Eglise. Fils des saints, frères des saints, nous aussi nous sommes membres de cette famille dont Jésus est l'aîné, et dont la Reine des saints est la mère. Ce groupe de héros nous dit en outre comment ils ont su faire honneur à cette grande famille, à cette grande nation, à cette grande maison, parce que tous ont une généalogie, un drapeau, un caractère à eux, et c'est cela qui forme le caractère spécial de la sainteté de chacun. Devant la multitude immense des saints, nous devons nous réjouir avec l'Eglise dont ils augmentent la gloire. Mais en présence de vertus si éminentes, que pouvons-nous dire de nous-mêmes, de notre vie, de nos œuvres? L'Eglise est sainte non seulement parce qu'il y a eu toujours en elle des saints, mais,et surtout, parce que c'est elle qui fait, forme les saints : elle est vraiment la mère et l'éducatrice des saints par une puissance merveilleuse que Dieu a cachée en elle.

Oui, mère et éducatrice des saints, puisque c'est elle qui les engendre par le baptême dans le sang du Christ, et qu'après les avoir ainsi engendrés, elle les forme par son enseignement, leur apprenant à distinguer les vrais biens pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et la pratique de la charité.

Elle leur montre la loi divine dans toute sa pureté, bien loin de céder jamais à ces transactions qui provoquent la ruine des âmes et aveuglent certains au point de ne pouvoir plus discerner le bien du mal.

Elle forme les saints par la grâce divine dont elle garde la source, l'ouvrant à tous, à tout âge, à toute condition ; la

faisant rejaillir sur les âmes par les sacrements, le ministère de la parole et toute sorte d'apostolat.

« S'il en est ainsi, pourquoi ne sommes-nous pas des saints? Pourquoi nos frères sont-ils si grands? La réponse est facile. Nous allons tous à la même école, mais nous n'y apportons pas tous la même application et la même docilité. Tous nous avons la même loi, mais non pas tous la même conscience du devoir. Les sources de la grâce sont accessibles à tous, mais tous n'y puisent pas avec la diligence requise. Voilà ce que les saints nous disent ; à chacun de s'appliquer ces magnifiques enseignements.

Que la Bénédiction Apostolique, avec le secours des Bienheureux que nous élevons à la gloire des autels, nous aide à acquérir cette perfection si désirable ».

(*Osservatore Romano*, 20 mai 1930)

III

AUTOUR DE LA CANONISATION.

La Joie au Canada.

Lors des fêtes de la canonisation, grande fut la joie au Canada, comme on peut le voir par quelques dépêches que reçut le cardinal Rouleau, séjournant alors à Rome.

Le ministre de la Province de Québec, M. Taschereau : « Que Votre Eminence veuille présenter au Saint Père l'hommage des catholiques de notre Législature, à l'occasion de la fin de l'année jubilaire, et notre vive reconnaissance pour la canonisation des Martyrs canadiens ».

Le maire de Québec M. Lavigneur : « Les catholiques de la ville de Québec prient Votre Eminence de présenter au Saint Père l'hommage de leur vive gratitude, à l'occasion de la canonisation des Martyrs canadiens ».

Bien significatif est l'hommage des Hurons de Lorette, les survivants de la tribu indienne évangélisée par les glorieux Martyrs : « Les Hurons de Lorette, particulièrement émus de la canonisation des Martyrs canadiens, présentent leurs hommages au Saint Père ».

Les Pères de la Nation Canadienne.

Le Bx Jean de Brébeuf et ses 7 compagnons Martyrs, gloire de l'Eglise et de la Compagnie de Jésus, de la France et de l'Amérique, se lèvent comme des figures de grandeur épique, à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, cette période qui est une des plus mémorables de l'histoire des nations, et de l'Eglise, pleine d'ardeur et de germes féconds. A cette époque, des horizons nouveaux s'ouvrent à l'humanité et à l'apostolat catholique. Dans ces champs immenses, deux nouvelles et jeunes milices du Christ, les Jésuites et les Capucins, se lancent à la conquête des âmes avec une telle ardeur que vite elles se mettent de pair avec les plus glorieuses familles de Religieux. C'est l'époque des grands navigateurs : Colomb, Magellan, Vasco de Gama. Dans les écoles, les jeunes marins frémissent d'enthousiasme en scrutant les horizons, en songeant à de nouvelles mers et à de nouveaux mondes. C'est le temps des grands missionnaires, de « la Propagande » et du « Collège Urbain » : le temps de Saint François Xavier, de Robert de Nobili, de Matthieu Ricci, d'Adam Schall, des Martyrs de Nangasaki, de Barthélemy las Casas, de Saint François Solano, des PP. Cataldino et Maceta et des « Réductions », du P. de Brébeuf et du P. Jogues. Le rythme joyeux et alerte des marcheurs de Dieu sonne sur toute la surface du monde, ancien et nouveau, et sur tous les rivages s'impriment les traces splendides des messagers de la paix. Parmi les forêts et les solitudes formidables et sauvages,où s'agite aujourd'hui la vie du Canada et des Etats-Unis, et où le catholicisme s'avance hardiment, notre héroïque bataillon écrit une épopée mystique, qui attend encore son poète, un nouvel Homère, qui chante ces « Pères des peuples », comme l'ancien chanta les rois pasteurs de la vieille Hellade. L'Eglise catholique, déchirée dans l'Occident chrétien par des schismes furieux, privée d'une partie de ses domaines où elle avait porté et cultivé merveilleusement la foi et la civilisation, élargit ses frontières, trouve de riches compensations pour réparer ses pertes et fonder un âge nouveau, auquel ni les misères morales ni les révolutions sociales ne peuvent ôter la vie et l'ardeur que lui infusa l'Eglise. Aujourd'hui plus que jamais, le monde regarde vers

la chaire de saint Pierre, comme vers son phare et le port de son salut.

Un Eloge des Martyrs Franco-Canadiens.

Nous les avons appelés : « Pères des peuples », et ils le sont vraiment, ces héros, fils de saint Ignace. Leur plus éloquent éloge a été écrit par l'évêque protestant Guillaume Ingraham Kip, dans son ouvrage sur les premières missions des Jésuites en Amérique. Il est utile de transcrire quelques-unes de ses lumineuses paroles : « Il n'y a pas dans l'histoire de notre pays une page plus émouvante ni plus dramatique que celle qu'écrivirent au prix de leurs souffrances les Jésuites de nos anciennes missions. Dans ces déserts d'Occident, ils furent les apôtres de la civilisation et de la foi. Le hardi chasseur ou le voyageur téméraire qui, se risquant dans les forêts, trouvait de nouvelles et étranges tribus de sauvages, dut souvent reconnaître que, bien des années auparavant, les fils d'Ignace de Loyola l'avaient précédé dans ces solitudes. Le souvenir des « robes noires » était encore vif au milieu des Indiens. Sur les écorces des arbres, on voyait profondément sculpté l'emblème de la Croix avec les fleurs de lys. Les soldats de la Compagnie de Jésus se trouvaient partout : au milieu des neiges de la baie d'Hudson, parmi les îlots boisés et les pittoresques canaux du Saint Laurent, au milieu des Conseils hurons ou algonquins, aux sources du Mississipi, ce fleuve dont, les premiers parmi les « Visages pâles », ils contemplèrent et tracèrent le cours, à travers les immenses plaines de l'Illinois et du Missouri, sur les collines bleues qui bordent gracieusement le pays de Cherrokes, au milieu des bois épais de la Louisiane. Leurs noms sont de ceux dont l'Occident américain gardera à jamais le souvenir... Beaucoup de ces chevaliers sans peur et sans reproche furent martyrs... ils ne battirent jamais en retraite. La mission, une fois fondée, ne disparaissait qu'avec la tribu. La vie des Religieux était faite de dévouements sans crainte et d'héroïques immolations ».

Hommage splendide et juste aux héros d'une Compagnie dont les soldats auraient été mis au ban de la prétendue civilisation ! Mais quel vent puissant d'épopée chrétienne soufflait en ces jours héroïques sur les maisons et collèges de la

France catholique, où arrivaient les nouvelles de tels martyrs ! Pas de larmes, pas de plaintes, mais des hymnes de joie et de remerciement. Les jeunes religieux demandaient en grâce d'être envoyés remplacer leurs frères tombés ; les mères les donnaient à l'Église et à la civilisation avec une joie transfigurée, que les anciennes Spartiates ne connurent pas. A la nouvelle de la mort de Gabriel Lallemant, toute la famille se réjouit comme d'une fête. La mère héroïque qui donna au Bon Dieu quatre fils, chanta le Te Deum et acheva sa vie sous l'habit de sainte Claire, laissant deux filles au Carmel de Paris.

La Journée de Bellarmin.

Dans la vie très active de saint Robert Bellarmin, il est bon de remarquer son admirable vie intérieure. Voici la déposition de son valet de chambre : « Le Cardinal ne restait au lit qu'environ six heures, et quand il était l'heure du lever, il mettait toujours seul les vêtements de dessous, avec une fourrure ou simarre, selon la saison ; puis il disait les Matines, à genoux, ou debout pendant le Temps pascal. Quand il avait récité les Matines, il faisait une heure d'oraison mentale, après laquelle il se levait du prie-Dieu, ouvrait la fenêtre ; alors c'était presque l'aube, spécialement en hiver ; et il revenait au prie-Dieu pour réciter Prime. Ensuite il allait dans un cabinet où je me trouvais avec un aide, il se peignait, se lavait, puis nous l'aidions à s'habiller. Après cela, il retournait au prie-Dieu, pour dire Tierce, et célébrait ensuite la Sainte Messe, suivie de l'action de grâces et de Sexte. Il recevait les audiences s'il y en avait, et ensuite il partait en voiture pour quelque cérémonie religieuse, ce qui arrivait presque chaque jour. A son retour, il allait à son prie-Dieu pour None, et le maître d'hôtel l'attendait toujours pour le conduire à table. Le repas achevé, il récitait Vêpres à genoux, et le chapelet en se promenant en guise de récréation ; et après une demi-heure, il allait au travail qui consistait la plupart du temps à écrire. Le soir, après l'Angelus, il récitait les Litanies avec toute la maison et après le souper il disait un autre chapelet en commun. Avant de se coucher, il se retirait pour faire oraison, et son repos

était si paisible que jamais, disait-il, ni pensées, ni froid, ni chaud ne troublait le calme de son sommeil ».

(*Osservatore Romano*, 29 juin 1930)

IV

LA CANONISATION : 29 JUIN 1930.

La cérémonie de la canonisation est toujours nouvelle et émouvante dans sa grandeur, et majestueuse dans la beauté des rites. L'Eglise y déploie toute la splendeur de sa liturgie et les hiérarchies se réunissent autour du Vicaire de Jésus-Christ, pour entendre de lui la nouvelle et grande sentence. A la clôture de l'année jubilaire de Sa Sainteté, l'Eglise se réjouissait d'un groupe de nouveaux Saints. Toute la basilique présente un coup d'œil merveilleux. La statue de bronze de saint Pierre est revêtue des habits pontificaux. La table de l'autel papal est ornée des artistiques chandeliers du Cellini et des groupes du Pallaïolo. Au fond de l'abside, devant l'autel de la Confession, est dressé le grand trône pontifical. La Sedia est recouverte de drap d'or et de pourpre. Aux loges de la Véronique et de Sainte-Hélène, sont suspendues des bannières représentant les miracles. A l'extérieur de la basilique, se trouve la « gloire » des nouveaux Saints. Elle représente le Cardinal Bellarmin au centre tenant la place d'honneur, le P. Théophile est à droite, et tout autour les huit Martyrs Canadiens.

Après la longue procession (1), le Saint Père descendit de la Sedia gestatoria et alla prier sur le « faldistorio ». Assis au trône, il reçut l'obédience de tous les cardinaux, archevêques, évêques, etc. Après cette cérémonie, le cardi-

(1) Dans la procession qui précédait le Saint Père, les bannières du Bx Bellarmin et des BBx Martyrs occupaient les places d'honneur. Les cordons de la première étaient portés par les PP. Mariotti, Provincial de Rome ; Manzo, Provincial de Naples ; Gianfranceschi, Recteur de la Grégorienne, et Jansen, Recteur du collège de Louvain Les cordons de la seconde, par les PP. de Boynes, Assistant de France, Marchand, Recteur à l'Université d'Ottawa, d'Orsonnens, Recteur du Collège de Brébeuf et Weiremburg.

nal Laurenti se rendit au pied du trône pontifical, accompagné de l'avocat consistorial Milani.

Ce dernier adressa au Saint Père cette instance :

Très Saint Père,

Le Révérendissime Cardinal Camille Laurenti, ici présent, demande instamment que les BB. Jean de Brébeuf et ses compagnons, martyrs, Robert Bellarmin et Théophile da Corte soient inscrits par Votre Sainteté au catalogue des Saints de N. S. J. C. et qu'ils soient invoqués comme saints par tous les Chrétiens ».

Mgr. Sebastiani, secrétaire des brefs *ad principes*, répondit au nom de Sa Sainteté :

« La pensée et l'attente de tous les fidèles, même des plus éloignés, est fixée sur ces Religieux qui, aujourd'hui, vont être canonisés, après avoir vécu une vie fort différente les uns des autres, mais réunis cependant par la sainteté et les miracles dont ils s'illustrèrent dans l'Eglise de Dieu.

En ce jour où les harmonies merveilleuses qui montent vers les voûtes de ce temple et celles qui s'élèvent par tout l'univers, proclament Rome bienheureuse pour avoir été empourprée du sang des Princes des Apôtres, en ce jour, de la Chaire de vérité, qui doit demeurer jusqu'à la fin du monde, Pierre va parler dans toute la plénitude de son pouvoir. Il va parler, comme pour déclarer avec quelle vérité et quelle continuité s'accomplissent les promesses de Jésus-Christ, inscrites en forme de réseau sous la corniche de cette basilique vaticane, et exposées aux regards de tous ; il va parler pour montrer aux impies, aveuglés par leur folie, quelle force et quelle puissance de sainteté s'écoule comme par des ruisseaux abondants, dans les veines et les entrailles de l'Eglise ; pour déclarer ouvertement la prodigalité avec laquelle les palmes des Martyrs et des Vierges, les admirables actions des Confesseurs ont de tout temps réjoui l'Eglise du Seigneur. Et sous peu, nous entendrons Pierre proclamer que pour l'honneur et l'ornement de la Sainte Eglise, les BBx. Jean de Brébeuf et ses compagnons, Robert Bellarmin et Théophile da Corte soient inscrits au catalogue des saints,

comme on vient d'en faire la demande. Mais avant que le successeur et l'héritier de Pierre ne consente à cet acte, il faut prier, afin que le Dieu très bon et très puissant, par l'intercession de la Vierge Marie et de tous les élus du Ciel, accorde sa lumière ».

Après les deux autres instances (*instantius, instantissime*) du Cardinal Procurateur, Mgr Sebastiani annonce que le Saint Père, dans toute la plénitude de son autorité, va prononcer la formule de la canonisation. Toute l'assistance se lève.

« Pour l'honneur de la très sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la Religion chrétienne, par l'autorité de N. S. J. C., des saints Apôtres Pierre et Paul et de Nous, après mûre délibération, ayant souvent imploré l'aide de Dieu, et selon l'avis de nos vénérables Frères, les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les Patriarches, Archevêques et Evêques présents à Rome, Nous déclarons et définissons que le Bx Jean de Brébeuf et ses Compagnons, Martyrs, Gabriel Lallemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, René Goupil, Jean de la Lande ; le cardinal Robert Bellarmin, Théophile da Corte, sont saints, et Nous les inscrivons au catalogue des saints ; et Nous statuons que chaque année, dans l'Église universelle, ils seront pieusement commémorés, le jour de leur naissance au Ciel, c'est-à-dire, pour le Bx Jean de Brébeuf et ses Compagnons, Martyrs, le 25e jour de septembre ; pour le cardinal Robert Bellarmin, confesseur, le 17e jour de septembre et pour Théophile da Corte, le 19e jour de mai. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Puis commença la Messe pontificale ; et après la lecture de l'Evangile, en latin et en grec, le Saint Père prononça l'homélie que nous traduisons :

« Votre âme à tous, pensons-Nous, ne peut manquer de s'associer à Notre double joie. Les deux Princes des Apôtres sont solennellement commémorés dans l'univers entier, en tout lieu où vivent des Chrétiens, et particulièrement dans cette ville auguste, dans la majesté de ce temple magnifique.

Nous rappelons, en effet, la mémoire de Pierre, le pêcheur qui jetait ses filets dans la mer de Galilée, et qui, par la volonté de Dieu, devint pêcheur d'hommes pour être après le Christ la pierre angulaire,l'autre pierre sur laquelle l'Eglise est fondée pour demeurer jusqu'à la fin des temps ; Nous commémorons aussi Paul qui, sur le chemin de Damas, fut si vivement frappé par la puissance et l'efficacité de la grâce divine que, de persécuteur de l'Eglise naissante, il devint un « vase d'élection », pour annoncer la vérité de l'Evangile « devant les nations et les rois et les fils d'Israel », avec tout le nerf de son langage ; c'est aujourd'hui la naissance au ciel de ceux que le peuple de Rome vénère comme ses patrons célestes, eux qui, par leur invincible prédication, avaient implanté si profondément la doctrine du Christ dans les premiers fidèles qui les suivirent, que ni leur martyre à tous deux, ni les immenses et cruelles persécutions qui suivirent, ne purent empêcher les accroissements de la religion nouvelle.

Mais Nous avons dit que Nous avions, en vérité, une double joie qui nous inonde, car ceux qui, selon notre ordre, seront désormais regardés comme saints et honorés comme tels dans l'Eglise catholique, viennent joindre leur apothéose à la splendeur traditionnelle de ce jour. Nous devons donc au Dieu très bon une vive reconnaissance pour cette consolation qu'Il Nous accorde. Et s'il est juste de se réjouir de la gloire des deux Apôtres, auxquels, au dire de Saint Léon le Grand, Rome, cette antique forêt de bêtes sauvages, cette maîtresse d'erreur, doit d'être devenue la maîtresse de vérité et de régner par la foi bien au delà de son ancien empire, il faut en même temps tressaillir de joie à la vue de la merveilleuse perpétuité de l'apostolat de l'Eglise de Dieu, comme l'atteste la vie de ces dix saints.

Mais de cet apostolat catholique n'existe-t-il qu'une seule forme? Mérite-t-il seul le nom d'apôtre celui qui porte la semence de l'Evangile dans les pays sauvages qu'il arrose bien souvent de ses sueurs et de son sang? non, il faut considérer aussi comme dignes de ce titre tous ceux qui dans leurs écrits annoncent la saine doctrine, réfutent les hérésies et par là mettent en garde les fidèles et s'efforcent de rappeler les égarés ; ou encore ceux qui, dans l'exercice de leur

charge épiscopale ou sacerdotale, brûlent d'un si grand zèle pour le salut du prochain qu'après avoir fait sortir les peuples de leur négligence et de la boue des vices, ils les façonnent à une vie plus sainte.

Dans les Martyrs du Canada, dans le Cardinal Robert Bellarmin, archevêque de Capoue pendant plusieurs années, dans Théophile da Corte, fils de saint François d'Assise, Nous avons proposé à l'imitation de tous d'admirables exemples de sainteté et d'apostolat, parmi lesquels chacun, selon sa condition ou ses offices, peut choisir un modèle pour s'enflammer à la perfection.

C'est pourquoi, vénérables Frères, chers Fils, louons et exaltons la miséricorde et la bonté, qui, parmi tant de persécutions et d'épreuves, ne permet pas que son Eglise soit jamais privée de la gloire de la sainteté héroïque et manque de tels patrons et intercesseurs. Puissions-nous tous leur être unis un jour dans la joie, pour vivre dans les éternelles demeures du paradis. Amen ».

La Messe pontificale se continua, dans le rite traditionnel, avec les offrandes au Saint Père, au moment de l'Offertoire (1).

Et le soir, au dernier coup de 9 heures, la première « padella » s'allumait au haut de la croix de Saint Pierre. De là, l'illumination gagnait tout le dôme et la façade ;dans la nuit qui s'obscurcissait, c'était un spectacle magnifique que cette multitude de petites flammes roses qui dessinaient les contours de la basilique.

(*Osservatore Romano*, 30 juin 1930)

Durant les fêtes de la canonisation, on put remarquer à Rome quelques parents des saints martyrs franco-canadiens et un petit groupe de pèlerins français dirigés par les Pères de

(1) On dit que le R. P. Bellavance (prov. du Canada) remportant après la cérémonie les tourterelles qu'il avait offertes au Saint Père remarqua dans la petite cage dorée un œuf qui n'existait pas tout d'abord. Douces créatures que ne trouble pas le faste des hommes !... Les vieux augures y auraient sans doute vu un heureux présage ; les Pères graves s'en réjouirent.

la Compagnie. Les descendants de ces pionniers de la foi dans la Nouvelle-France méritaient bien d'être à l'honneur en si glorieuse occasion.

Ce sont : M. le chanoine de la Bigne, vicaire général d'Orléans, et son neveu, M. l'abbé de la Bigne, parents de saint Jean de Brébeuf ; — le R. P. de Bagneaux, S. J., la vicomtesse de Peufeilhoux, Mlle de Pardieu, Mlle de Montécler, M. et Mme Geoffroy de Grandmaison, Mme de Renvergé, M. et Mme de Lamothe-Drensy, vicomte et vicomtesse R. de Drensy, vicomtesse A. de Drensy, Mlle de Salvert, parents de saint Isaac Jogues ; — M. et Mme de Villebonne, parents des saints Isaac Jogues et Gabriel Lallemant ; — Mlle de la Martinière, parente des saints Isaac Jogues et Charles Garnier ; — Mme et Mlle de Saint-Basile, parentes de saint Charles Garnier ; — M. l'abbé Chabanel, parent de saint Noël Chabanel.

Deux lettres inédites du Bx Lanfant au Bx Le Livec (1)

Lunéville, 15 avril 1764.

Mon Révérend et plus encore aimable Père,

P. C.

Il me tardait depuis longtemps de vous témoigner ma vive sensibilité aux marques de souvenir dont vous m'avez honoré : c'est le cœur qui a dicté votre lettre ; mais soyez bien persuadé que c'est le cœur qui l'a lue et qui en a apprécié la valeur. Vous êtes trop charmant pour un proscrit ! hé pourquoi percer l'âme de vos amis par le souvenir que vous leur rappelez ? Vous parlez de départ de la France, d'exil de notre patrie, de

(1) On trouvera dans l'ouvrage du P. H. Fouqueray, *Un groupe de Martyrs de Septembre* 1792, Paris, Spes, 1926, tous les détails biographiques nécessaires à l'intelligence de ces lettres, spécialement pages 4 et 184. La note 3 de la page 184 indique la provenance des lettres reproduites ici.

pays étrangers à parcourir ; et moi j'aime à me persuader que vous faites une excursion passagère dans des contrées voisines d'où nous [vous] verrons bientôt revenir ou du moins dans lesquelles nous irons vous joindre si... Mais non, cette dernière branche de l'alternative est coupée et je persiste à me préparer à votre réception. Bon courage ; *dabit Deus his quoque finem.*

Ce sont d'illustres proscrits comme vous qui veulent bien se charger de vous faire rendre ma lettre. Les Pères de la Noue, Desportes, Fiteau, Rosier et Ollivier (1), imitent vos exemples. Armés de force et de courage, ils portent au delà du Rhin leur conscience, leur honneur, l'estime et les regrets de nombre d'honnêtes gens. Ils fuyent non leur patrie, mais l'apostasie : j'admire leur générosité, et au vrai, je ne saurais plaindre leur sort.

Je ne vous dirai rien de la part de nos convives du soir, parce que j'aurais trop à vous dire. Il faudrait des volumes pour vous rendre les sentiments d'estime, d'amitié, de tendresse même, que vous avez laissés ici en passant. Il est bien singulier que dans le malheur qui nous poursuit vous trouviez le secret de faire des malheureux qui le sont plus que vous. Et c'est un malheur que de vous avoir connu dès que ce ne pouvait être que pour un temps. Voilà le précis de ce que disent et pensent votre hôte incomparable et ses convives. Ce digne comte est réellement devenu inspecteur de la Compagnie. Sans cesse il la passe en revue et moi spectateur j'ai le plaisir de la connaître en détail et je ne me lasse pas d'admirer l'accueil généreux dont vous n'aurez pas de peine à concevoir la réalité et la sincérité.

Rien de neuf depuis le moment de la dispersion qui s'effectue toujours à force au grand étonnement de bien des gens et à la satisfaction sans doute de bien d'autres.

(1) D'après le précieux *Status Assistentiae Galliae S. J.* (1761-1768) du regretté P. Vivier, au moment de la dispersion en 1762, le P. Fiteau était recteur du collège d'Eu depuis le 7 septembre 1760, le P. de la Noue appartenait à la maison du noviciat de Paris et y donnait les Exercices aux retraitants. La Province de Paris comptait deux P. Ollivier et deux P. Desportes. Impossible d'identifier le P. Rosier.

Le saint roi de Pologne continue à se porter à merveille. Ses sentiments sont toujours les mêmes et il se plaît à les rendre sensibles. M. le comte de Marbeuf m'a témoigné bien des regrets de ce qu'il ne vous avait pas vu, et il est constant qu'il [vous aurait] reçu d'une manière fort aimable,à en juger par tout ce qu'[il a dit à ce sujet. J'ai fait toutes vos commissions et à mon [tour] je vous en donne une qui me tient fort à cœur. C'est que vous pensiez quelquefois à moi, que vous vous rappeliez les doux moments que vous m'avez procurés et que vous soyez à jamais persuadé des sentiments vifs, tendres et respectueux avec lesquels je suis dans l'union de vos S(aints) S(acrifices)

Mon Révérend Père

D(e) V(otre) R(évérence)

Le très humble et très obéissant serviteur

LANFANT, jésuite.

*
* *

Le Père Lanfant prêchait alors le carême à Lunéville, devant le roi de Pologne. Voici l'appréciation élogieuse qu'un ami commun, nommé Bela, envoyait au Père Le Livec, dix jours après :

A Lunéville, ce 25 avril 1764.

Je suis au comble de ma joie, mon très cher Père, de vous savoir à Neustat à demeure. J'aime mieux que vous y soyez qu'en Pologne parce que nous aurons plus souvent de vos nouvelles et que s'il arrivait un heureux événement, nous aurions l'espérance de vous ravoir plutôt (*sic*) ; le charmant Père Lanfant a terminé aussi glorieusement qu'il avait commencé ses sermons ; celui de Pâques a été suivi d'un compliment au Roi qui [a] fait pleurer tout le monde, rien de plus éloquent et de plus pathétique. Il partira demain et laissera ici un grand vide. Jamais prédicateur n'a été plus universellement goûté que lui. Il n'est point de petit souper qu'il ne soit fait mention de vous et de l'agrément qu'il y aurait de passer sa vie avec vous. Je souhaite de tout mon cœur que vous en ayez autant que vous en méritez. Les talents dont

vous êtes doué et l'aimable caractère dont vous êtes vous en procureront partout où vous puissiez être.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable, mon très cher Père, votre très humble et très obéissant serviteur

BELA.

Toute la petite société me charge de vous faire mille compliments.

*
* *

Le 7 août 1764, le Père Lanfant écrit de nouveau au Père Le Livec. Sur le catalogue de la province de Champagne *ineunte anno* 1765, le Père Lanfant est marqué au Séminaire royal de Nancy *conci*(*ionator*) *per Advent*(*um*) *Nanceii*. Voici sa lettre :

Nancy 7e août 1764.

Mon Révérend Père,
P. C.

N'attribuez pas à l'inaction de mes sentiments celle de ma plume. Depuis longtemps je me proposais d'avoir l'honneur de vous écrire et presque continuellement des contretemps m'en ont empêché. C'est quelque chose d'inconcevable que la multitude des distractions qui nous parviennent. D'ailleurs il s'en faut bien que je sois borné à ma dominicale, et il m'est arrivé souvent de prêcher pendant la semaine. Quoi qu'il en soit, si vous me rendez justice, vous devez être persuadé de l'impression que vous avez faite sur mon cœur pendant ce petit nombre de jours heureux que j'ai eu l'honneur de passer avec vous. Ils me parurent fort courts, mais ils furent plus que suffisants pour me donner l'idée la plus juste de la façon dont on doit penser sur votre compte. Aimant mon état comme je le fais, puis-je oublier jamais des gens qui l'honorent de toutes les manières et qui savent le préférer à tout? Depuis Pâques je n'ai fait qu'un voyage à Lunéville où nous avons bien parlé de vous avec l'incomparable Comte et l'aimable Société. Actuellement je vais partir pour Commercy, bien plus empressé d'y revoir l'auguste Monarque que nous pouvons appeler notre père, que d'admirer les beautés du local.

Vous voudriez des nouvelles, et je voudrais moi-même pouvoir vous en donner de bien détaillées, mais il n'y en pas depuis longtemps. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il faut bien vous garder de laisser affaiblir vos espérances. Ceux mêmes qui n'en avaient pas autrefois en ont beaucoup aujourd'hui. Elles renaissent de toute part et ce moment de la Providence qu'il n'appartient à personne de fixer, n'est peut-être pas loin. Il passe pour constant que le feu de nos ennemis est considérablement ralenti, et que bien des gens reviennent de l'illusion dans laquelle l'étourdissant fracas du tumulte les avait jetés. Les esprits se calment et les fantômes commencent à s'évanouir. On croit que les jésuites seront conservés à Besançon et l'on ajoute que c'est l'intention du Roi ; à Douai et à Colmar tout est dans le même état.

Ces commencements de tranquillité paraissent le prélude d'un calme total. Nous avons ici plusieurs réfugiés qui nous édifient beaucoup par leur patience et leur confiance. Prenez courage, mon aimable et révérend père : *dabit deus his quoque finem*. La satisfaction que vous goûterez dans la suite de votre généreuse démarche sera l'avant-goût de la récompense qu'elle vous obtiendra. Je ne crois pas que vous vieillissiez en Allemagne. Vous en reviendrez et je crois que ce sera plutôt (*sic*) qu'on ne pense, couvert de gloire et de mérite. Je ne suis pas le seul à l'augurer ainsi.

Vous avez su la rétractation du conseiller du parlement de Pau qui, étant à l'article de la mort, a protesté contre le suffrage qu'il avait eu le malheur de donner pour détruire des innocents, et qui a fait donner 100 louis à celui d'entre eux qui était le plus indigent. On se plaint des nouveaux collèges dans plus d'un endroit, et le public ne connaît point encore le prix de l'échange qu'on lui représentait comme si avantageux.

Ici tout le monde se porte à merveille, et tous ceux que vous y connaissez vous font mille compliments. Recevez de nouveau les assurances de l'attachement tendre, respectueux et constant avec lequel je suis

Mon Révérend Père
de (Votre) R(évérence)

Le très humble et très obéissant serviteur.

LANFANT, jésuite.

Vous savez que Mr. l'évêque de Pamiers a adhéré à l'Instruction pastorale de Mr l'archevêque de Paris. Celui d'Aix vient aussi d'en donner une très belle à ce qu'on dit. Nous ne l'avons pas vue. On en annonce d'autres encore.

Le roi de Pologne se porte fort bien. La famille royale de France est aussi en très bonne santé. L'incomparable reine ne se lasse pas de faire tout le bien qu'elle peut aux malheureux.

Inauguration de la nouvelle Université Grégorienne

La cérémonie de l'inauguration commença à neuf heures, dans l'église de Saint-Ignace, où, devant une nombreuse assistance, Mgr de Huyn, Patriarche latin d'Alexandrie, célébra le Saint-Sacrifice, tandis que la Scola de la Grégorienne exécutait la « messe des anges ».

Puis, vers dix heures, l'on se rend par groupes à la nouvelle Université, Place della Pilotta. Vite les abords de l'édifice sont occupés par la foule, et les agents maintiennent avec peine un étroit passage pour son Ém. le cardinal Bisleti, délégué du Saint Père.

Déjà plusieurs cardinaux et prélats étaient arrivés, lorsque, un peu avant onze heures, on vit apparaître à l'extrémité de la place le cardinal Bisleti à pied, précédé de Mgr Respighi, préfet des cérémonies pontificales, de Mgr Dante, maître des cérémonies pontificales, de sa cour et du P. Gianfranceschi, Recteur de l'Université.

A l'arrivée du cardinal, les portes s'ouvrent, la Scola entonne l'hymne de la Grégorienne ; et dans l'atrium le T. R. P. Général, entouré des autres cardinaux, reçoit le délégué pontifical.

Le cortège se forme, en tête les cardinaux, et l'on se dirige vers le grand salon « del quadriportico », où l'on peut voir, suspendus aux murs, le portrait de Pie XI, celui de Grégoire

XIII, le fondateur de l'Université, de Léon XII, qui rendit l'Université à la Compagnie. L'aspect est des plus imposants. Aux côtés du Cardinal, on remarque Mgr d'Herbigny, le T. R P. Général, le P. Gianfranceschi, le P. Bea, directeur de l'Institut biblique, le P. Lazzarini, préfet des études de la Grégorienne. Dans l'assistance : les cardinaux Pompili, Sincero, Pacelli, Marchetti, Selvaggiani, Rossi, Laurenti, Verde ; de nombreux évêques, entre autres Mgr Maglione ; puis de nombreuses personnalités ecclésiastiques, religieuses, civiles. Signalons la présence de M. Fr. Boncompagni-Ludovisi, gouverneur de Rome, et descendant de la même famille que Grégoire XIII ; Son Ex. Serafini, gouverneur de la Cité du Vatican ; le vice-président de l'académie d'Italie ; et l'architecte de la nouvelle université grégorienne, Barluzzi. Devant cette magnifique assistance, le cardinal Bisleti prononça le discours suivant :

« Par une lettre de l'Éminentissime Cardinal Secrétaire d'État, Sa Sainteté le Pape Pie XI m'a confié la charge très honorable de remplacer Son auguste personne pour bénir et consacrer solennellement les bâtiments magnifiques, dont, par ses propres soins, Sa très chère Université Grégorienne a été dotée et embellie.

C'est donc le Vicaire du Christ sur la terre qui m'a délégué auprès de vous aujourd'hui. Aussi ne vous dirai-je rien de moi-même, mais je vous rapporterai les paroles de Sa Sainteté. Elle m'a donné l'ordre, en effet, de déclarer publiquement que, « absent de corps, Il est présent ici en esprit ». (*I Cor.* v, 3). De tout cœur et avec toute son affection paternelle, Sa Sainteté est auprès de nous et demande au Ciel, pour *Son* Université la plus grande prospérité. Sa Sainteté a désiré agrandir cet établissement consacré à l'enseignement de la vérité, dans l'espoir que l'on y récolterait avec encore plus d'abondance les fruits de la sagesse divine, dont cette Université a toujours été féconde.

On ne s'étonnera pas de la grande affection témoignée en cette circonstance à l'Université par l'auguste Pontife si l'on repasse dans sa mémoire les grands projets que, depuis le début de Son Pontificat, Il a déjà conçus et réalisés pour cette

« Alma Mater » très aimée. Pour en rappeler l'un ou l'autre, Il lui a donné le pouvoir de s'agréger, après deux ans d'études philosophiques ou théologiques plus profondes, des docteurs, gratifiés du titre de « Maîtres agrégés » ; Il l'a enrichie d'une chaire de littérature latine ; Il a donné une forte impulsion à l'étude de la théologie ascétique et mystique et de la théologie morale, en distribuant chaque année des récompenses. Enfin, pour résumer les principaux bienfaits du Saint-Père, je reprendrai cette phrase, brève mais éloquente qui a été gravée sur le marbre pour en perpétuer le souvenir, et qui se présente au regard de ceux qui entrent ici : « Il y adjoignit un cours supérieur de Religion pour les laïques, Il lui associa les Instituts Biblique et Oriental ;pour que cette Université des sciences sacrées soit plus largement ouverte à tous, il l'a établie magnifiquement dans de nouveaux bâtiments ».

« Qui donc,assistant aux débuts très humbles du Collège Romain, il y a presque quatre siècles, pouvait prévoir de tels progrès? Telle fut et telle sera toujours l'économie de la divine Providence. Du grain de sénevé, elle fait sortir un grand arbre, « qui étend si loin ses rameaux que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre ». (*Marc.* IV, 32). Mais ce sont de grands sages qui plantèrent et cultivèrent cet arbre, des hommes, dis-je, remarquables par cette sagesse qui « vaut mieux que la force » (*Sap.* VI, 1), et en comparaison de laquelle « tout l'or n'est qu'une poignée de sable » (*Sap.* VII, 9). En effet, vous le savez, « le Collège Romain a été fondé par S.Ignace de Loyola et S. François de Borgia ». Pourquoi donc s'étonner de ce qu'il soit devenu un champ fécond « béni par le Seigneur » (*Gen.* XXVII, 27). Et, de fait, le Seigneur l'a comblé de bénédictions. Installé d'abord à l'étroit et misérablement, au pied du Capitole, il fut transféré successivement dans les maisons *Frangipane*, *Salviati* et *de Tolfa* ; longtemps ainsi, il subit bien des vicissitudes. Enfin, « Grégoire XIII augmenta ses ressources, entreprit des constructions, où il l'établit splendidement en 1563, et ce grand protecteur lui laissa son nom : on l'appela Université Grégorienne ».

C'est dans ces bâtiments que le Collège Romain travailla longtemps pour « la Religion et les Sciences ». C'est de là que se répandit dans l'Église de Dieu une lumière intense, que

brillèrent, avec éclat, des astres incomparables, et que tout le monde reçut la bonne odeur du Christ.

La condition des choses humaines est changeante. L'Université Grégorienne, après trois siècles, a dû chercher une autre demeure et l'a trouvée dans le palais Borromée. Elle y resta près de 60 ans et s'y attacha tellement que, venue ici, elle ne l'a pas entièrement abandonnée.

Mais laissons les bâtiments. Jetons un regard sur la vie intérieure du Collège Romain. Chaque période de son histoire, durant à peu près quatre siècles, a été illustrée par des maîtres remarquables, renommés dans l'Église : Tolet, Suarez, Cornelius a Lapide, de Lugo, Taparelli, Perrone, Franzelin, Patrizi, Palmieri, Secchi, Mazzella, Liberatore, Cornoldi, Ballerini, Bucceroni, Wernz, et bien d'autres semblables (je tais les vivants). Voilà des noms dont les plus célèbres universités se glorifieraient à bon droit dans le Seigneur.

Le nombre des élèves, surtout leurs progrès en vertu et en science furent bien dignes d'aussi grands maîtres. Je ne m'arrêterai pas aux magistrats remarquables, aux chefs, aux citoyens d'élite qui ont reçu ici une culture intellectuelle variée et une formation morale profonde. Que de prédicateurs de la parole divine, que de prêtres selon le cœur de Dieu sont partis d'ici ! Que de prélats zélés ! Que d'illustres cardinaux ! Douze Souverains Pontifes, depuis Grégoire XV jusqu'à Sa Sainteté le Pape Pie XI sont sortis du Collège Romain.

Pourquoi vous rappeler ces héros qui, élevés sur les autels, ont communiqué à cette Université leur gloire très pure ? Vous savez assez qu'au Collège Romain ont fleuri bien des roses et des lis. Cependant, aujourd'hui, dans une aussi grande solennité, on ne peut taire des noms très chers et très connus. Ils nous assistent et félicitent leur « Mère » du haut du ciel, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Jean-Baptiste De Rossi, Camille de Lellis, Léonard de Port-Maurice, Antoine Baldinucci, Rodolphe Aquaviva, Olivier Plunket, Marc Étienne Crisin, Gaspar Del Bufalo, Robert Johnson, Thomas Hemerford, Jean Wall, Robert Southwell et toute la suite des Martyrs Anglais, dont nous avons récemment célébré le triomphe.

Mais, à présent, un nom surtout occupe vos pensées : je veux dire Robert Bellarmin. Élève, il connut les premières difficul-

tés du Collège Romain établi trop à l'étroit. Puis, dans de plus beaux bâtiments, il l'illustra pour toujours par ses « Controverses », et le gouverna avec la plus grande sagesse. Là aussi, il admira, avec vénération, les ascensions mystiques de S. Louis de Gonzague, et, j'oserais presque dire qu'il accompagna l'âme innocente de ce jeune homme jusqu'aux portes du Ciel. Nous nous réjouissons enfin de vénérer cette lumière, honneur du Collège Romain, brillant de la gloire de Dieu. Et voici qu'en même temps l'Université grégorienne, établie dans ces constructions plus dignes d'elle, semble être mise encore plus en lumière et tendre vers plus de grandeur. Que S. Robert la prenne pour toujours sous sa protection, qu'il la préserve de tout danger, qu'il lui donne prospérité et puissance. Qu'il fasse d'elle, dans l'avenir, un instrument toujours plus utile, à la disposition du Saint-Siège, pour faire avancer, dans tous les pays et dans tous les temps, les progrès de l'Église et la gloire de Dieu.

Pour attirer sur elle ce bonheur et cette prospérité, notre Saint Père le Pape Pie XI m'a délégué pour donner en son nom, après la bénédiction de ces bâtiments, Sa bénédiction Apostolique à cette Université, à ses supérieurs, à ses professeurs, à ses élèves et enfin à tous ceux qui assistent et participent, de cœur, à cette solennité ».

Alors le cardinal bénit les différentes salles de la nouvelle Grégorienne. Puis, quand il fut remonté au trône, le P. Gianfranceschi pria le cardinal de remercier le Saint-Père d'avoir bien voulu se faire représenter à cette fête ; il exprima ensuite sa reconnaissance aux personnages présents et évoqua l'avenir nouveau qui s'offrait à l'Université. Discours brillant qui fut très applaudi.

Le cardinal Bisleti donna alors la bénédiction pontificale ; la Scola chanta l'*Oremus pro Pontifice* ; et ce fut la fin de la cérémonie.

(*Osservatore Romano*, 7 novembre 1930)



FRANCE

Saint Mary's de Cantobéry

In memoriam !..

Ce fut une émotion vraie, surtout dans trois ou quatre générations de jésuites français, lorsqu'on apprit que St Mary's College de Cantorbéry était bel et bien vendu non pas à des moines ou à des religieuses, comme on avait espéré le pouvoir faire, mais à des acquéreurs décidés à y tout détruire. De l'ancien château, construit au XVIIIe siècle, et des bâtiments ajoutés en 1881, de la chère chapelle chargée de souvenirs et de l'« Abbaye » déjà à demi-ruinée où l'on pouvait aller méditer la phrase fameuse de Prévost-Paradol sur les *Pensées* de Pascal, bientôt il ne resterait plus brique sur brique.... Dans ce dépècement sans merci, dans cet impitoyable lotissement (pour parler le jargon des marchands de biens...), seul le petit cimetière subsisterait, témoin fidèle d'un passé bien cher, gardien pieux des souvenirs de la Cie, et avec eux, de l'histoire plus ancienne d'un domaine qui se pouvait vanter d'une authentique noblesse.

La Providence semblait l'avoir dès longtemps préparé à ce rôle, qui depuis 1880, lui valut une certaine notoriété. Près de la vieille métropole de Grande-Bretagne, souvenir du temps ou celle-ci était l'île des saints, la terre seigneuriale de Hales Place, malgré les persécutions religieuses et les vicissitudes politiques, n'avait pas échappé aux mains des catholiques ses légitimes propriétaires. Destinée à recevoir, au XIXe siècle, des Jésuites proscrits par la Troisième République, elle avait, dès le XVIIIe, offert un asile à un Jésuite que les tenaces rancunes du Parlement de Paris avait chassé du collège Louis-le-Grand. Obligé de quitter la France, le P. J.

Power avait reçu de Sir Edward Hales[1], ancien élève de notre collège parisien, la plus généreuse hospitalité dans sa maison, près de l'église St Stephen's. L'antique résidence de l'archidiacre Simon Langton, serait bientôt après abattue et remplacée, sur la terrasse voisine, par le château de style georgien, que nous avons tous connu. Le P. Power était un érudit, un ami des livres, des savants, et, en particulier, de ce bibliothécaire célèbre que fut le P. Brotier. De Hales Place, il continuait sa correspondance avec celui-ci [2]. Sa compétence en philologie et en histoire ancienne lui permettait même d'entretenir quelques relations avec tel ou tel ministre anglican ; il lui arriva de soutenir avec l'un d'eux toute une discussion à propos du prétendu lorgnon de Néron !..

Puis, avant de devenir la propriété de Jésuites français, Hales Place avait passé par voie d'héritage entre des mains françaises. Jadis un Hales avait suivi en France Jacques II, son roi légitime ; un autre fit ses études à Louis le Grand ; sans postérité, le dernier représentant de la famille adopta, en lui léguant sa fortune et son nom, un M. de Morlaincourt. Ainsi miss Marie, Barbe, Félicité Hales [3], l'ancienne carmélite de l'avenue de Messine qui, en 1880, vendit sa propriété à la Cie, fille d'un Morlaincourt et d'Edmonde de Sercey, était donc d'origine française par son père et par sa mère.

(1) Le plus ancien monument funéraire dans la nef de la cathédrale rappelle la mort de Sir James Hales, décédé en mer, lorsqu'il revenait de Portugal en Angleterre l'an 1589. A la partie supérieure, il représente l'immersion du corps ; au dessous, on voit la veuve, Dame Alice, en prière.

(2) Cf. *Lettres de Jersey*, t. XXX, p. 271 : *Un Jésuite à Hales Place en* 1766, où le P. A. Vivier a publié la correspondance du P. Jacques Power avec le P. Brotier.

(3) Elle naquit à Hales Place en 1835. Un parent des Morlaincourt, venu en 1908 visiter St. Mary's College rappela devant le P. Léon Duponchel ce qu'il y avait vu, à l'âge de neuf ans, un demi-siècle plus tôt. Dans la salle de conférences des tertiaires, jadis le salon, la reine Amélie était reçue par les Hales-Morlaincourt, chez qui elle venait volontiers. La salle des novices était alors la bibliothèque et, à côté, le billard, devenu par la suite la salle des récréation des Pères.

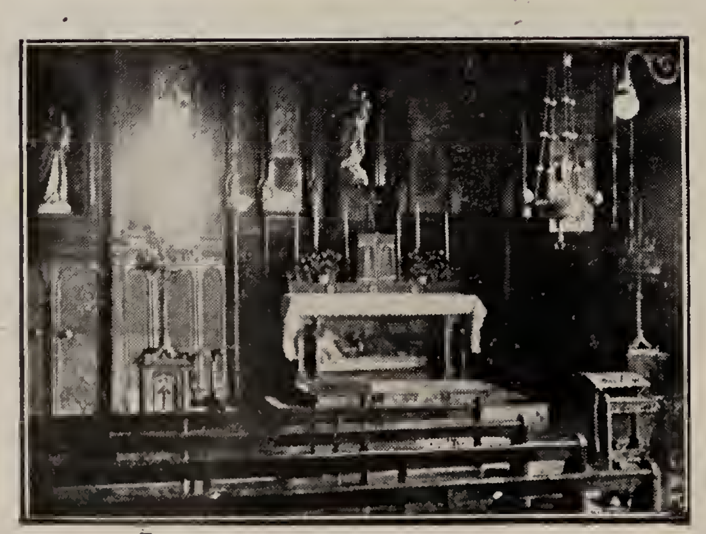


VUE GENERALE DE LA PROPRIÉTÉ (*prise d'avion*)


Les Cèdres


La Chapelle


La Façade


La chapelle domestique


Une vue sur la cathédrale

Nous n'avons pas à rappeler ici comment, ruinée par des libéralités exagérées et par une confiance excessive, miss Hales, renonçant à son projet de fixer des Bénédictins sur ses terres, dut se défaire de son « estate ». Ce fut l'asile offert par la Providence aux Jésuites de la province de France que les décrets Ferry obligeaient de fonder un collège à l'étranger. Bientôt le R. P. Chambellan, provincial, et le R. P. Humbert de Sesmaisons, supérieur du futur collège, arrivaient à Cantorbéry. « Le 29 septembre 1880, raconte le second dans un rapport rédigé en latin, le collège St Mary's naquit, en la fête de saint Michel archange, quand le R. P. Provincial et le Vice-Recteur, en célébrant la messe dans la ravissante chapelle (1) dédiée à saint Thomas Becket, prirent réellement possession de l'immeuble ». Celui-ci comprenait une maison et la ferme voisine, avec prairies, champs, taillis, potager et surtout un très beau parc. « On n'aurait su rien trouver de mieux, soit pour l'agrément du site, soit pour la proximité de la France... Attenante à la maison, la chapelle de saint Thomas, l'illustre archevêque et martyr de Cantorbéry, pouvait contenir environ deux cents personnes. L'intérieur était orné avec élégance et si richement que des juges compétents l'estimaient plus de deux cents mille francs ». Le château, lui aussi, comprenait de fort belles pièces, mais, dans les débuts surtout, le luxe apparent dissimulait bien des privations. « Il arriva que, sous des lambris dorés, les premiers habitants manquèrent parfois du nécessaire et

(1) La chapelle fut construite au XVIIIe siècle par Sir Edward Hales (1724-1802), le père de celui qui adopta son neveu de Morlaincourt. Mais l'ornementation était due à Miss Hales qui fit mettre de beaux vitraux (l'un d'eux représentait la gloire de saint Louis de Gonzague révélée à sainte Marie-Madeleine de Pazzi), enrichit le maître-autel, remplaça les dalles du chœur par une coûteuse mosaïque, employa des artistes de choix pour le chemin de croix, sculpté à même les murs, et pour les magnifiques bancs en chêne que l'on porta ensuite dans la chapelle Sainte-Anne,à l'intérieur.Les besoins du collège obligèrent, pour agrandir la chapelle par le fond, à détruire l'ancienne tribune ornée d'élégantes statuettes et à reléguer dans un angle de corridor le vitrail de sainte Cécile qui dominait l'orgue. Dans ses notes latines, le P. de Sesmaisons gémit, en artiste, sur ces transformations utilitaires.

éprouvèrent abondamment les salutaires effets de la pauvreté ». C'est ainsi que le R. P. de Sesmaisons glisse, dans son récit, sur des souffrances dont il se réservait la plus large part. D'autres en parlèrent plus librement et tel article, paru peu après dans les *Lettres de Jersey* (1), fait penser, par ses édifiants et pittoresques détails, aux *Fondations* de sainte Thérèse.

Parmi les embarras de l'installation, la Providence ménageait aux exilés de réconfortants secours. Il suffit de signaler l'infatigable charité du P. E. Luck, O. S. B., depuis évêque d'Auckland, et de plusieurs de nos Pères anglais ou irlandais, les PP. John Morris, Hartell, Rorke, etc.

Tout ce qui rappelait ces laborieux débuts donnait, quelques années plus tard, une vague impression de curiosité archéologique et presque... paléontologique ! Le savant qui exhume un os de mammouth est-il plus surpris que le F. Ravache retrouvant en 1910, dans sa menuiserie, certaine planchette de bois qui y restait cachée depuis trente ans ? On y lisait en lettres peintes : *H. de Sesmaisons, Hales Place.* C'était le dernier vestige de la carriole qui servait au transport des provisions et des bagages...

Retardée jusqu'en novembre, l'année scolaire commença modestement... avec quatre élèves. Le 8 décembre, quand, pour la première fois, on célébra la fête patronale, une trentaine d'enfants y prirent part. A Pâques, ils atteignaient la centaine. Cet accroissement rapide exigeait sans cesse des aménagements improvisés. « Bientôt, dit le P. de Sesmaisons, on sépara selon l'usage les grands et les petits. A la première division fut assigné pour les récréations un emplacement qui naguère était la basse-cour. Les jours de pluie, qui ne sont pas rares en Angleterre, les élèves se servaient, en guise de hangar, de constructions en bois, ancien domicile des poules, tant bien que mal adaptées à ce nouvel usage ». Quant aux petits, ils jouaient dans une prairie, en contre-bas de l'allée des cèdres, près de l'entrée, à gauche de la grande avenue de platanes. Pendant les premiers mois, la serre fut

(1) *Lettres de Jersey*, avril 1882, *Le collège Sainte-Marie* (p. 19-26).

le réfectoire et l'atrium, devant l'escalier d'honneur, tint lieu de grande salle.

Tout improvisée qu'elle était, il faut croire que l'installation impressionnait favorablement les visiteurs, si l'on en juge d'après un article publié, le 9 février 1881, par le marquis de la Ferronnays dans le *Gaulois* (1).

Il ne suffisait pas de transformer, pour des destinations nouvelles, les anciens locaux. On dut se décider à construire. L'architecte fut un jésuite anglais, le P. Vaughan ; la célébrité de son neveu, le P. Bernard Vaughan, ne doit pas éclipser les mérites de l'oncle. Mais nous n'avons pas à nous attarder sur cette première année de St Mary's College. Aussi bien le lecteur curieux de plus de détails en trouverait-il dans un chapitre de la vie du P. de Sesmaisons (2) qu'on ne peut songer à transcrire intégralement au milieu de ces notes.

La fête de saint Ignace, le 31 juillet 1881, était célébrée avec d'autant plus d'éclat qu'il fallait réparer pour la France où elle passerait quasi inaperçue. Le lendemain, pour rendre la distribution des prix plus solennelle, le P. Recteur ménagea aux élèves la surprise d'un éloquent discours ; il avait fait venir d'Aberdovey le P. Longhaye dont l'allocution, « les leçons de l'exil », fut imprimée pour en prolonger l'action bienfaisante. Prêcher le travail à des collégiens, c'est une « leçon » qui demande de fréquentes repétitions pour atteindre son effet. Or, le P. Longhaye avait dit à son jeune auditoire : « Témoin et victime de la Révolution, le comte de Maistre écrivait à son fils : « Dans ce grand naufrage, tu n'aborderas que sur une feuille de papier ». C'était lui dire que l'étude était son unique ressource. Et vous, mes enfants, témoins et déjà, pour votre humble part, victimes des progrès de la Révolution, n'entendez-vous pas cette leçon que l'exil vous donne : « Travaille, fais ton avenir : personne aujourd'hui n'est sûr de rien ! »

Quelques semaines plus tard, le R. P. Stanislas du Lac, ancien recteur de Sainte-Croix du Mans et de la rue des

(1) *Lettres de Jersey. Ibid.*, p. 19, 20, 21.

(2) *Le Révérend Père de Sesmaisons*, Paris, Beauchesne, 1917, ch. V : *La fondation d'un collège en exil*, p. 57-66.

Postes, venait prendre le gouvernement de St Mary's College. Le P. de Sesmaisons qui, sans le savoir, s'y était fait la main pour son long rectorat de Vannes, rentrait momentanément dans le rang, à sa grande joie, et revenait à Paris. Sa connaissance de l'anglais lui avait permis d'entretenir d'excellents rapports, dès le début, avec le clergé et les autorités locales. Le P. du Lac, du moins dans les premiers temps,n'avait pas le même avantage ; mais il se mit résolument à l'œuvre et bientôt il sut s'exprimer dans « la langue du pays où il faisait son séjour ». Ainsi put-il étendre ses relations jusqu'aux dignitaires anglicans de la cathédrale, par exemple ce Canon Holland dont la femme et une fille se firent recevoir dans l'Église catholique.

Du rectorat du R. P. du Lac [1],on a surtout retenu ses discours à la grande salle, puis l'hospitalité qu'il donna à des visiteurs de marque comme le comte de Mun et Edouard Drumont. Le second méritait bien un merci pour la part prise par lui à la défense des religieux contre les décrets Ferry.

Quant au premier, c'était un intime qui partageait les excursions des élèves et allait avec eux dîner sur l'herbe, aux côtés du P. Recteur. A ces témoignages de sympathie, s'en ajouta un autre, plus flatteur encore peut-être. S. A. R. le duc d'Alençon confia aux Pères de St Mary's College l'éducation de son fils, le duc de Vendôme, qu'il installa dans un petit cottage sur la route de Whitstable. Le comte de Paris

(2) Pour occuper les vacances, à la fin de décembre 1882, on prépara un arbre de Noël chargé de fruits envoyés de France. Un certain nombre de parents assistaient au tirage de cette loterie. La musique d'un régiment de Cantorbéry y entremêlait les symphonies aux noëls et à la récitation d'un poème inspiré par les circonstances. On eut soin de faire gagner un lot à chacun des artistes militaires, dont la tenue plut beaucoup à l'assistance d'élite... « Enfin le samedi, autre scène. C'était le repas d'adieu offert aux ouvriers : ils étaient 76. Le R. P. Recteur leur adressa *en anglais* un discours chaleureusement applaudi. Les élèves de première division étaient venus compléter son auditoire. A leur acclamation française de *Vive la Reine* ! », les ouvriers répondirent par le *God save the Queen*... Ces braves gens, se comportèrent en cette occasion avec un savoir-vivre, et une dignité qui méritent assurément plus que des éloges ».

lui-même entra en relations avec le P. du Lac et, tant que le parloir fut debout, une grouse empaillée rappela une attention du prince exilé pour le collège d'exil.

Après avoir vu le marquis de la Ferronays célébrer dans le *Gaulois* les heureux débuts de St-Mary's sous la houlette du P. de Sesmaisons, il est intéressant de lire la description, par M. Léon de la Brière, du même collège en pleine prospérité, cinq ans plus tard, dans le *Soleil* du 16 juillet 1886.

Mais, si intense fût-elle, cette vie ne devait pas être de longue durée. Le 7 juin 1890, le R. P. du Lac, dans une lettre officielle au « Mayor » de Cantorbéry, annonçait que St Mary's College, en tant qu'établissement d'éducation secondaire, avait fini son rôle : « Sir, Our college has reached its tenth and last year... » Le conseil municipal se montra ému de cette décision et décida que le « Town Clerk » serait chargé d'exprimer les regrets de la ville en cette circonstance. Aux motifs de cordiale sympathie, plus d'une fois manifestés, s'en joignait un autre d'ordre différent, mais non négligeable, ce qu'un des « Aldermen » énonça sous cette forme pratique : « The closing of the College would be a loss of about 18.000 to Canterbury ».

Cependant Hales Place ne devait pas rester inoccupé. Dans sa lettre d'adieu aux autorités locales, le P. du Lac avait eu soin d'annoncer ses successeurs, de 130 à 150 en tout, disait-il, appartenant tous à la Cie de Jésus. Il promettait leur venue pour le mois d'août suivant.

En effet, les juvénistes et les novices ne tardèrent pas à arriver, sous la conduite du R. P. A. Platel, qui cumulait les fonctions de recteur et de Père Maître. Dans le déménagement, on n'oublie pas le poney qui amena bravement sa voiture de Slough à Cantorbéry ; cet équipage devait rendre bien des services, surtout au R. P. Labrosse, lorsque celui-ci eut remplacé le P. Platel (1). Quand il y avait bain de mer pour la jeunesse, à Whitstable-on-Sea, le P. Recteur y allait

(1) Voir les notices,par le P. Al. Brou, des PP. A. Platel et G. Labrosse, dans les *Lettres de Jersey*, 1902, p. 131 sq., 313 sq. ; 1920 p. 172-246.

conduit par le bon F. Deniau, qui volontiers se souvenait d'avoir été cavalier et cocher dans son jeune temps, et il passait sur la plage, parmi ses enfants, des après-midis entières.

En changeant d'emploi, les locaux n'eurent pas à être considérablement modifiés. La grande salle de théâtre du collège rendit de précieux services pour les séances dramatiques que, sous la direction du P. Longhaye, les juvénistes offraient, au moins deux fois l'an, aux quatre communautés de la maison. La classe qui faisait communiquer l'ancien château avec le bâtiment principal du collège était le lieu de rassemblement pour les vœux de fête et de bonne année. C'est là que fut reçu le T. R. P. Louis Martin lorsqu'il honora Cantorbéry d'une courte visite, presque aussitôt après son élection au généralat. Les juvénistes d'alors n'ont jamais oublié les recommandations du P. Général à propos de leurs études présentes, celles, leur déclara-t-il, qui leur seraient le plus nécessaires pour leur apostolat futur. Enfin il n'est pas jusqu'à l'« Abbaye », à demi-ruinée déjà sans jamais avoir été achevée, qui n'eût son utilité. Une salle, au premier étage, devint le réfectoire des jours de congé et, comme avant l'exil, on put annoncer chaque semaine la formule connue : *Crastina die prandebitur in praedio.*

Le dernier animal qui pouvait justifier par sa présence le nom de « Parc-aux-Daims », donné à une partie de la propriété réservée aux Juvénistes, fut abattu d'un coup de feu et servi en festin à la communauté. Mais, si l'on supprimait, selon les enseignements du P. de Maumigny, les « bêtes » inutiles ou de pur agrément, la ferme était peuplée d'un troupeau de vaches Shorthorns, de petits porcs noirs à oreilles droites, de bons chevaux de labour. Suivant des impulsions diverses, tantôt on y pratiqua l'engrais des bœufs, et la viande provenant des herbages de Hales Place faisait prime sur le marché ; tantôt on risqua l'élevage du mouton, en dépit du piétin qui sévissait dans la région. Du temps des théologiens, le P. Paul de Geloes en sut quelque chose, lui qui se dévouait à passer des journées de congé à soigner les pieds malades des pauvres brebis du P. Procureur !..

Du temps des théologiens.... c'est qu'il n'y eut pas toujours des juvénistes et des novices, à Hales Place. En 1896, le

noviciat retournait en France, confié désormais au R. P. Paul Troussard, et seul le juvénat demeurait à Cantorbéry avec le R. P. Labrosse. Cette séparation ne dura qu'une année : bientôt les juvénistes vinrent eux-mêmes à Laval rejoindre leurs jeunes Frères et l'asile hospitalier du Kent accueillit pour un temps une communauté de religieuses.

Dès 1901, une recrudescence de la persécution religieuse en France lui rendit des habitants jésuites. Cette fois ce fut la maison lyonnaise de Fourvière qui s'y réfugia, sous le gouvernement paternel du « bon » P. Louis Vignat. Les théologiens des provinces de Lyon et de Paris y continuèrent donc paisiblement leurs études, abrités par la liberté britannique. Chaque année, la chapelle vit les inoubliables fêtes des ordinations sacerdotales et Hales Place, qui se flattait d'avoir reçu plus d'un visiteur de marque comme le cardinal Vaughan et le cardinal Perraud, en 1897, fut honoré, plus souvent que jamais, de la venue de son évêque. C'est au sortir d'une ordination de prêtres, le 24 août 1903, que Mgr F. Bourne, alors évêque du diocèse (Southwark), reçut l'avis officiel de sa nomination à l'archevêché de Westminster.

Mais des combinaisons nouvelles amenèrent de nouveaux déménagements. La théologie émigra vers Hastings en 1906 et les juvénistes, chassés avec les novices de Jersey par le développement du collège de N. D. de Bon-Secours, furent ramenés à Cantorbéry par le R. P. Troussard qui, au bout d'une année, cédait la place au R. P. N. de Boynes. En 1907, les tertiaires vinrent à leur tour accroître la communauté.

Ce furent de beaux jours pour Hales Place et tous ceux qui y vécurent alors, comme novices, juvénistes, tertiaires ou professeurs, aiment à en revivre la mémoire... Souvenirs des grandes retraites du troisième an ou du noviciat, méditations dans la chapelle du Calvaire, à l'église, ou sous les ombrages un peu graves du quartier des tertiaires ; fêtes solennelles des grands vœux, ou intimité des premiers vœux dans le silence recueilli de la chapelle Saint-Stanislas ; réjouissances de famille, comme la cinquantaine du R. P. Labrosse, celle du P. Longhaye et la mémorable installation du R. P. Daniel ; excursions et promenades dans les environs si pittoresques, visites archéologiques au gué de César, là où la Stour dut être franchie, champ de bataille où les Bretons

rencontrèrent les envahisseurs, etc., et parfois, pour ceux que n'effrayaient pas des marches un peu longues, exploration des camps romains de Reculver ou de Richborough, cette *Rutupia* dont les huîtres exportées jusqu'en Italie, faisaient les délices des gourmets contemporains de Juvénal !.. Mais, sans aller si loin, quelles charmantes promenades offrait le parc lui-même, si joli au printemps avec ses sous-bois tout bleus de jacinthes, et bientôt après, tout rose des fleurs qui leur succédaient ; le Parc-aux-Daims, avec ses arbres si heureusement variés, aux fleurs multicolores et aux feuillages somptueux, son petit étang égayé par la couvée annuelle de poules d'eau et sa florissante cressonnière ; l'allée du cimetière, un peu sévère dans son étroit encadrement de lauriers qui ne laissaient voir à l'horizon que le profil de la cathédrale, souvent à demi-voilé de « mist » parfois doré par le soleil couchant ; le pélerinage quotidien à ce champ du repos, dans lequel à l'abri d'une magnifique couronne de grands arbres, à l'ombre d'une petite chapelle où la messe était célébrée quelquefois, le R. P. Dorr et une douzaine d'autres PP. et FF. attendent la résurrection ; les prairies et les champs, le F. Le Ray travaillant à ses vignes, dans la grande serre, ou le F. Riou juché sur le siège de sa faucheuse à deux chevaux ; les légendaires chasses aux lapins où, les matins de congés, se distinguaient les juvénistes, pour défendre les cultures du P. Ministre et approvisionner en gibier le F. Cuisinier. Les noms de leurs furets disaient assez leurs préoccupations d'humanistes : « Andromaque », « Ajax », « Nector », « Thersite », et chacun avait son histoire ! . Parfois même quelque faisan égaré se fourvoyait dans le parc et se résignait assez volontiers à y demeurer en volière.

Depuis 1912, le R. P. N. de Boynes, devenu provincial, avait cédé sa charge de recteur à son précédesseur le R. P. Jacques Daniel, et ses fonctions de Père Maître au R. P. Albert Cisterne. En juillet 1913, le P. de Maumigny sentait le moment venu de quitter le troisième an, qu'il dirigeait depuis vingt-cinq ans, et le P. Daniel lui succédait. Mais la paisible vie de Hales Place allait bientôt être bouleversée par la guerre. Ce qu'y fut la journée terrible de la mobilisation, le P. de la Rochebrochard l'a trop bien décrit ici même pour

qu'on puisse songer à le redire. Dès le début, un professeur du juvénat, le P. Louis Mairey, nombre de ses élèves et une partie du noviciat allaient rejoindre leurs dépôts et bientôt commençait cette liste de suffrages qui, quatre ans durant, se succédèrent avec la douloureuse mention :« tué à l'ennemi ».. Les vides laissés dans la maison furent en partie comblés par l'arrivée d'un des noviciats belges qui, avec son Père Maître, le R. P. Edmond Procès, vint y chercher un refuge provisoire où il demeura deux ans et plus.

Ainsi se passèrent, avec des effectifs extrêmement réduits les années 1914-15 et 1915-16 ; le juvénat fut enfin pratiquement supprimé par les appels successifs ; la difficulté des passages à l'étranger amena le R. P. Provincial à établir à Beaumont- sur-Oise le petit troupeau des novices. Le troisième an resta seul à occuper la maison jusqu'au moment où il put, en 1919, s'installer à Paray-le-Monial. Hales Place se rouvrit alors pour les juvénistes et les quatre provinces françaises s'y trouvèrent représentées pendant les années qui suivirent. Quand, en 1920, le P. F. Scellier, vice-recteur, partit inopinément pour la mission de Chine, le R. P. de Pracontal vint de Tours prendre sa place, et présida aux trois dernières années de St Mary 's College. Le retour en France s'annonçait proche, mais les préparatifs de départ n'eurent rien de funèbre et la vie au « juvénat de Cantor » fut alors si heureuse que, la première année de Laval, les anciens, dit-on, charitablement, se donnèrent le mot pour ne pas échanger leurs souvenirs [1] devant leurs nouveaux qui auraient trop envié un âge d'or qu'ils n'avaient pas connu...

Seule, la bonne Mrs Granfield, presque nonagénaire, demeurait comme témoin de ces quarante-trois années de vie

---

(1) Souvenirs pleins de charme ! Venu d'Ore en visite à Cantorbéry, après la guerre, le P. Berne, juvéniste en 1910, évoquait ces années d'autrefois dans une jolie poésie, qu'il a redonnée naguère à la cinquantaine du P. Brou, en disant : « ce n'est pas du réchauffé, car ça ne s'est jamais refroidi. »

CANTOR... MERCI !...

Cantor, ce vert tombeau de nos défunts vingt ans,
S'est fleuri ce matin de vingt jeunes sourires ;
De jeunes yeux ont fait rayonner leur printemps
Sur la pâleur de nos vieux fronts au teint de cire.

religieuse à Hales Place. L'agonie commençait pour cette pauvre maison où la rapide apparition du P. Verdière, de temps à autre durant deux ou trois ans encore, viendrait seulement rappeler qu'il lui restait toujours un souffle de vie. Cet état ne pouvait être que provisoire ; c'était le signe avant-coureur de la destruction totale.

Quelle trace laissera dans ce pays hospitalier le demi-siècle de séjour qu'y a fait la Cie? Quand le visiteur du musée public comtemple, dans une vitrine, une chaîne authentique du modèle commun *ad usum NN.*,soupçonnne-t-il seulement la provenance toute moderne de cette curiosité, « *penitent's chain* », reléguée parmi des antiques médiévales?... Mais, autour de Hales Place, un groupe de familles catholiques s'était formé ou affermi ; parmi les enfants qu'on voyait le dimanche fréquenter le patronage du F. Lombard, plus d'un a passé en quelque école apostolique et, de là, aux missions, voire dans la Cie. Quant aux souvenirs de première communion, de premiers ou de derniers vœux, d'ordination ou de prémices sacerdotales, que tant de nos PP. et FF. ont emportés de St Mary's — et tel y retrouve tous ces souvenirs à la fois, — ceux-là sont impérissables et il n'est personne qui n'avoue attribuer tout spécialement à la chère maison qui n'est plus, ces vers de l'hymne qui termine toutes nos fêtes :

Quand, sur la terre étrangère,
Il nous fallut porter nos pas,
L'exil nous fut doux, ô Mère,
Car tu nous portais dans tes bras.

Pierre d'Hérouville, S. J.

Cantor, ô vieux Cantor, où nous fûmes enfants
Merci de nous aimer devenus vieilles gens,
Merci de nous aimer, merci de nous le dire,
Et puis merci, Cantor, de savoir encore rire !

Merci, Cantor aimé, où tant de chères voix
Riaient au temps jadis, à l'ombre de tes bois,
Que nous n'entendrons plus nous aimer sur la terre.

Merci, vieille maison, vieille maison bien chère,
Merci de nous garder et nous rendre d'un coup
Jeunesse et souvenirs et joie et Père Brou.

Le Père Pinard de la Boullaye à Notre-Dame de Paris

Depuis qu'en 1835 *Lacordaire* inaugura ses retentissantes *Conférences aux Hommes*, la chaire de Notre-Dame de Paris n'a plus cessé d'être occupée, pendant la station de Carême, par des orateurs considérés en France comme des maîtres de la parole apostolique. Après Lacordaire, le clergé séculier lui a donné l'*abbé Plantier* et *Mgr. d'Hulst*, recteur de l'Institut catholique de Paris ; l'ordre de saint Dominique, les *PP. Monsabré, Etourneau, Janvier* ; la Compagnie de Jésus, les *PP. de Ravignan* et *Félix* ; l'Oratoire, le *P. Sanson* et *Mgr. Baudrillart*, recteur de l'Institut Catholique de Paris.

Le *P. Henri Pinard de la Boullaye*, qui, pour la troisième fois cette année, gravira les degrés de l'illustre chaire, n'était connu comme orateur que de milieux restreints ; systématiquement, il avait toujours fui la parole publique pour se confiner dans l'étude ; quoi qu'il en ait voulu, ses rares talents n'ont pu rester indéfiniment dans l'ombre, et désormais il lui faudra, répondant à l'appel du Cardinal de Paris, se donner tout entier aux âmes.

Né à Paris en 1874, professeur de théologie depuis 1910 au Scolasticat d'Enghien (Belgique), secrétaire général de la Semaine internationale d'Ethnologie où il succède au regretté P. Frédéric Bouvier, professeur d'Histoire des religions à l'Université Grégorienne de Rome depuis 1924, le P. Pinard de la Boullaye s'est fait un nom dans le monde des théologiens par de solides études sur *la Création, l'Expérience religieuse,* etc. dans le grand « Dictionnaire de Théologie » (Letouzey), *Dogme* dans le « Dictionnaire apologétique » de d'Alès, mais plus encore par deux livres sur l'*Etude comparée des Religions* (Paris, 1922-1925, 3e édition 1929). Ce dernier ouvrage, qui n'a pas, au témoignage du Dr Anwan-

der [1] « son égal sur tout le marché du Livre », l'a définitivement classé, selon le Dr Haas, « au tout premier rang des maîtres » [2] en une science « à laquelle il a fait du coup franchir une étape décisive » [3]. L'Histoire de l'Étude comparée des Religions, depuis ses origines jusqu'aujourd'hui, puis l'examen critique des méthodes employées, sont abordés ici, a écrit le P. Léonce de Grandmaison [4], « avec une érudition qui épuise la matière » et « une profondeur de pensée qui, selon le P. Calès [5], projette une singulière lumière sur les routes à suivre dans l'avenir, pour améliorer les méthodes anciennes ou en imaginer de nouvelles mieux adaptées au but poursuivi ».

« L'œuvre, a dit encore de cet ouvrage E. Rémy, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique de Louvain* [6], suppose non seulement une puissance de lecture que ni la masse des documents, ni leur sécheresse, ni leur obscurité ne rebute, mais encore et surtout une maîtrise peu commune dans l'analyse philosophique et théologique... Je ne saurais citer aucun ouvrage qui l'égale, soit pour l'acuité et l'élévation de la critique, soit pour l'agrément de l'exposition... Cette publication marquera dans la science historico-philosophique... ; durant longtemps, elle restera le livre d'information et de critique qu'utiliseront tous ceux qu'intéressera la science comparative des religions ».

A côté de la science positive, les critiques n'ont pas relevé avec moins de satisfaction dans le R. P. Pinard de la Boullaye un amour rare de la vérité pour elle-même, une impartialité et une loyauté irréprochables, ainsi que les qualités maîtresses de l'écrivain. « Quand l'historien, écrit encore E. Rémy, vient à juger une hypothèse, il apporte autant d'at-

(1) *Die Religionen der Menschheit*, Freiburg, Herder, 1927, p. 549, « seines gleichen nicht auf dem ganzen Büchermarkt ».

(2) « ... in die vorderste Reihe der Vertretet der Wissenschaftsdisziplin, deren Geschichte und Methodik sie gewidmet sind », *Theologische Literaturzeitung*, 1925, n° 16.

(3) *Stimmen der Zeit*, nov. 1928, p. 157.

(4) L. de Grandmaison dans *Recherches de Science religieuse*, 1922.

(5) Calès, dans *Nouvelle Revue théologique*, 1923.

(6) 1923, t. XIX, p. 202-206.

tention à dégager la part de vérité qu'elle contient, que de franchise et de fermeté à noter l'erreur. Les anciens auraient vu, dans l'union de cette fermeté et de cette dignité, la fleur la plus exquise de *l'humanitas, l'elegantia* ». Et le P. Synave, O. P. ajoute dans la *Revue biblique* : « La langue est souple, distinguée, sans recherche, au service d'un exposé extrêmement clair... on ne peut s'empêcher d'admirer la belle structure et la tranquille ordonnance d'une construction historique exceptionnellement méritoire ». « C'est assez dire, conclut ailleurs le Révérend Père, que le distingué professeur du Scolasticat d'Enghien et de l'Université Grégorienne est tout préparé à paraître avec éclat dans la chaire d'Apologétique de Notre-Dame ».

C'est en novembre 1927, après plusieurs refus opposés par le P. Coulet, de la Province de Toulouse, et par le P. d'Alès, de la Province de Paris, que le Cardinal Dubois fit au P. Pinard de la Boullaye les premières ouvertures. Les Supérieurs ayant exprimé au P. Pinard leur désir de le voir accepter, celui-ci répondit à l'archevêque de Paris : « Si dans l'intervalle Votre Eminence n'a pas fixé son choix sur un autre prédicateur et si elle maintient son invitation, j'accepterai ». La réponse arriva par retour du courrier : le Cardinal Dubois y témoignait de sa vive satisfaction. « Sur le conseil du cardinal Gasparri, ajoutait-il, après mon échec auprès du P. Coulet, j'ai sollicité Mgr. Baudrillart pour le Carême de 1928. Monseigneur Baudrillart a d'abord refusé pour raison de santé, puis sollicité à nouveau par Mgr. Courcoux et par moi, il a accepté... Dans ces conditions laissez-moi vous demander d'accepter pour 1929 et les années suivantes de prendre la chaire de Notre-Dame ». Le 5 décembre 1927, le R. P. Picard, recteur d'Enghien, reçu à l'archevêché entendait le Cardinal lui déclarer : « Depuis longtemps je voulais donner la chaire de Notre-Dame à la Compagnie... Vous avez eu le P. de Ravignan et le P. Félix. Votre tour était bien venu ». Le 7 décembre, l'accord était définitif ; par délicatesse à l'égard de Mgr Baudrillart, on convenait pourtant de garder le secret jusqu'à nouvel ordre : on sait avec quelle fidélité il le fut....

***

Quel sujet le nouveau prédicateur de Notre-Dame allait-il prendre pour thème de ses Conférences?

Professeur d'apologétique à Enghien depuis 1910, le P. Pinard de la Boullaye suivait de près les attaques incessantes dirigées, au nom de la critique et de l'histoire comparée des religions, contre les fondements mêmes de la foi catholique. Il les voyait assimiler la tradition évangélique aux légendes mythologiques, et il en constatait avec émotion la pénétration par l'enseignement dans l'Université, les écoles normales d'instituteurs, l'enseignement primaire, par les revues, journaux, brochures de vulgarisation, dans le grand public et le clergé même. Parmi les prêtres formés avant l'encyclique *Pascendi* surtout, l'autorité des Évangiles se trouvait affaiblie par d'excessives concessions à la critiquer ationaliste ; des appels dangereux aux raisons sentimentales se substituaient à une démonstration solide des bases de la foi ; de toute évidence la question du jour était un besoin urgent de *certitudes critiques*.

Deux sujets pourtant se disputaient la préférence : le Conférencier aborderait-il les bases historiques de la foi ou, spécialiste en la matière, traiterait-il de l'histoire comparée des religions? Ici ou là on poussait le P. Pinard de la Boullaye à s'attaquer exclusivement au second sujet, nouveau, d'une opportunité incontestable où il aurait, disait-on, l'occasion de prouver sa maîtrise, de saper aussi l'autorité scientifique des adversaires de la foi catholique..... Mais serait-ce le parti le plus habile? l'objection capitale n'en demeurerait-elle pas aussi profondément ancrée dans les esprits ; les dogmes du christianisme peuvent être plus épurés ; comme dans toutes les autres religions, ils n'en reposent pas moins sur des légendes qui sont seulement d'une mythologie plus décente et plus noble? Ne valait-il pas mieux au contraire s'en prendre tout de suite à l'objection, démontrer que le christianisme repose sur l'histoire, établir par une critique sévère l'existence de Jésus, la valeur de la tradition évangélique, la mission surnaturelle du Christ et sa divinité? Le christianisme mis ainsi hors de pair, la comparaison avec les autres religions serait ensuite bien plus facile et profitable. C'est à ce dernier parti que le P. Pinard de la Boullaye s'arrêta. Le sujet choisi fut pour 1929 : Jésus et l'Histoire ; pour 1930 : Jésus Messie.

*
* *

En un pareil sujet, aux prises avec les adversaires que l'on sait,la méthode devait être rigoureuse, scientifique, conforme aux règles critiques que le progrès des études a conduit à préciser en matière profane. On se réserverait, chemin faisant, de montrer à quel point par ailleurs ces règles étaient communément violées dès qu'il s'agissait de matière religieuse par les exégètes et les historiens rationalistes.

Au nom de cette méthode strictement scientifique, le P. Pinard de la Boullaye s'engage donc dans une réaction très nette contre deux abus : l'abus de la critique interne d'abord qui tranche les questions d'exégèse historique sans tenir compte de l'histoire générale, du milieu d'où les textes sont issus, des traditions qui les éclairent, des considérations morales dont l'influence est cependant prédominante dans la vie courante : répulsions et enthousiasmes inspirés par la doctrine de Jésus, terreurs provoquées par les persécutions ; l'abus des comparaisons superficielles ensuite qui conduit à affirmer des dépendances historiques ou même une identité totale où il y a seulement vague ressemblance. Sa démonstration par contre se ramène à deux procédés : l'utilisation des indices convergents et les recoupements successifs.

L'ancienne méthode, d'ailleurs valable, procède, on le sait de reste,en établissant l'authenticité et l'intégrité des textes, ainsi que la sincérité des auteurs ; elle s'appuie ensuite sur l'autorité morale des témoins. Il en résulte que des faits très graves restent appuyés sur des fragments de textes dûs à un témoin unique, d'où le malaise qu'éprouvent de nombreux esprits devant la disproportion, apparente au moins, entre ce bout de texte et les conséquences d'une importance considérable qu'on en déduit. La méthode de convergence au contraire, sur laquelle le P. Pinard de la Boullaye n'a cessé d'insister depuis 1914, dont il a toujours mis davantage en lumière les procédés et les avantages (1), ne s'appuie pas

(1) *Revue néo-scolastique*, 1914-19, t. XXI, p. 394-418 et 1920, t. XII, p. 5-36 ; reproduit dans « Étude comparée... », 1925, t. II, p. 381-424, et 3e éd. 1929, t. II, p. 509-554.

sur l'autorité morale d'un ou de plusieurs témoins, elle porte l'attention sur *le fait de la convergence* d'un nombre d'assertions plus ou moins considérable provenant de témoins indépendants dont les intérêts et les passions diffèrent. Elle retient comme solidement prouvés les événements apportant *la raison suffisante* de leur accord et de leur désaccord. Sa base est plus étendue : aux amis s'ajoutent les ennemis et même les indifférents ; la démonstration, plus complexe, donne des certitudes autrement pacifiantes. A cette méthode de convergence s'ajoute d'ailleurs celle des *recoupements*. Comme dans les sciences physiques, pour éliminer toutes chances d'erreur, on reprend la démonstration par des voies différentes de telle sorte que chacune serve de contrôle aux précédentes.



Des six conférences de 1929, la première devait servir d'introduction. Exposant l'extrême désaccord des opinions actuelles sur la personne du Christ, l'orateur en précise les causes morales, philosophiques, critiques. Ce point acquis, il entre dans le cœur du sujet en déroulant devant son auditoire l'immense tableau du monde méditerranéen de la mort du Christ à celle de Marc-Aurèle (180) : dès ce moment, la confrontation des témoignages païens, gnostiques, juifs, samaritains met hors de doute divers points d'histoire peu nombreux, mais d'un intérêt capital que va confirmer aussitôt le témoignage des églises orthodoxes. Dispersées, diverses par le génie national et les conceptions philosophiques, pratiquement indépendantes puisque le pouvoir pontifical intervient à peine durant cette période, ces Églises opposées par leur particularisme et l'orgueil de leurs origines sont d'accord sur tous les points essentiels : une seule question trouble leur harmonie : l'abrogation des rites judaïques. Or celui qui a déclanché la crise n'est point un des Douze. Zélateur de la Synagogue, puis converti, Paul a tout le monde contre lui et de tous les côtés on lui cherche querelle. Mais cet homme chétif, sans dons d'éloquence, tient bon et finit par l'emporter : c'est qu'il enseigne ce que disent les Douze,

et les Douze ne trouvent rien à reprocher à la catéchèse de Paul.

Ainsi l'Eglise du Christ vit, pense, enseigne dans toutes les grandes villes d'Asie Mineure et des rives de la Méditerranée, bien avant d'avoir produit les Evangiles. A l'inverse d'une croyance trop répandue, les Evangiles, loin de fonder le droit de l'Eglise à régir les âmes et les intelligences, ne tirent eux-mêmes leur valeur que du fait qu'ils ont été acceptés par l'Eglise, après contrôle. Avant même qu'on ait abordé la critique des Évangiles, la valeur de la tradition qu'ils représentent est établie. La Science peut retarder leur apparition autant qu'elle voudra : plus ils seront d'époque tardive, plus considérable aussi sera la valeur de leur témoignage, puisqu'ils auront affronté victorieusement le contrôle d'églises, de traditions d'autant plus fermes et d'évolution d'autant plus accusée.

Qu'on ne croie pas au reste —et dans sa dernière conférence le P. Pinard confirme indirectement par l'examen des systèmes adverses ce qu'il établit dans le 2e, 3e et 4e — que nous invoquons en faveur de la tradition un miracle de conservation : non. En fait, au contraire, l'altération de l'histoire et de l'enseignement du Christ a eu lieu partout. Dès les premières années, dans l'Eglise et hors de l'Eglise, les sectes ont pullulé, les évangiles aprocryphes ont fourni une abondante littérature ; seul, l'enseignement officiel est resté intact. Pourquoi ? Parce que, en dépit des génies nationaux, des conceptions philosophiques, des particularismes de clocher, il s'est obstinément tenu à la tradition. Bien avant le *nil innovetur nisi quod traditum est* du pape Etienne Ier (253-257), saint Irénée a donné à tous les catéchètes le mot d'ordre : « la vraie glose, c'est la Didachè des Douze ». En dehors de l'enseignement traditionnel, nous ne sommes plus l'Eglise mais une simple école, sans autorité, de philosophie religieuse.



A cette démonstration solide mais austère, quel accueil fit l'auditoire ?

Les inconvénients, les écueils d'un tel programme n'avaient échappé dès l'abord ni au conférencier, ni à ses conseillers. Comment un public non préparé à des procédés de critique si compliqués réagirait-il? Séduit par le thème général, ne serait-il pas rebuté par l'aridité et la sécheresse inévitable en un enseignement où le professeur devait nécessairement dominer l'orateur? C'était à redouter. Mais il fallait ou renoncer à *prouver*, ou prouver par les méthodes les plus sûres. Or on n'établit pas des vérités historiques par des raisons de sentiment ou des amplifications oratoires. Le futur conférencier, résolu à un effort constant pour mettre partout de la clarté et de la vie, l'était tout autant à ne rien sacrifier de la solidité : « Je ne donnerai pas à nos adversaires, disait-il, la joie de découvrir des déclamations où ils sont en droit d'exiger des raisons et des faits ».

Les réactions du public furent très diverses. A l'impression de loyauté, de sérieux, de grande bonté, faite par la première conférence sur un auditoire d'autant plus nombreux qu'il s'agissait d'« une première », s'ajouta chez beaucoup dès la seconde, le sentiment que l'orateur sacrifiait trop au désir d'atteindre l'élite intellectuelle, croyante ou non, et qu'il dépassait l'*aurea mediocritas* où se complaisait leur sensibilité. Des femmes surtout se retirèrent ; elles furent aussitôt remplacées par des hommes. Le haut clergé en particulier se déclarait ouvertement satisfait : « Jamais, insistait un évêque, les conférences n'ont été à ce point ce que dès l'origine on a voulu les voir ». Des grands séminaires, où l'on suivait attentivement par radiodiffusion les conférences, les appréciations les plus encourageantes arrivaient. De dimanche en dimanche, l'édition hebdomadaire des conférences montait ; elle atteignait et dépassait parfois 50.000. On les lisait jusque dans le métro... La presse qui, tout entière, dès les débuts, avait accordé aux conférences une très grande attention s'avérait de semaine en semaine plus favorable. « Ce n'est plus l'émouvante exhortation du P. Sanson penché avec tendresse sur l'inquiétude humaine, ni les nobles fresques historiques brossées par Mgr Baudrillart, note après la première conférence Geo London dans le *Journal* (18 février) ; c'est au sens propre du mot une conférence faite par un croyant qui a tout lu, qui s'est complu sans effroi comme sans ré-

pulsion à disséquer les doctrines philosophiques les plus hostiles à sa foi, pour démontrer que toute vérité et tout bonheur résident dans cette foi. On admira tout au long de cette conférence, traitée dans une belle langue volontairement dépouillée de tout vain ornement, une incomparable érudition jointe à un esprit de tolérance total ». *Ami du peuple* (14 février), *Petit Journal* (18 févrer), *Matin* (18 février) rendent le même son. « Dès sa première conférence, confirme le *Journal des Débats* (19 février), le P. Pinard de la Boullaye a conquis l'immense assistance. Orateur précis et disert, sobre de gestes, élégant sans vaine recherche, substantiel sans lourdeur, plus soucieux d'éclairer que d'émouvoir, chaleureux d'ailleurs, au besoin même véhément mais exempt de toute emphase, il a produit la plus sympathique impression. Son éloquence dépouillée est celle même qui convient au genre de la conférence et au public d'élite qu'attire par définition le haut enseignement apologétique de Notre-Dame », « Ce n'est plus la traditionnelle éloquence de la chaire, illustrée par tant de maîtres incomparables, ajoute *la Liberté* (Paris, 27 février), mais c'est le plus passionnant en même temps que le plus sobre et le plus scientifique des enseignements. Il faut aller entendre le R. P. Pinard de la Boullaye ». « La troisième conférence du Révérend Père, écrit dans *le* XXe *Siècle* du 6 mars Mgr Schyrgens, fut l'affirmation décisive de sa maîtrise oratoire. Son éloquence s'est révélée cette fois égale à son savoir et bien qu'il se soit imposé le devoir de parler avant tout à la raison, il lui a échappé parfois de ces mouvements de dialectique passionnée qui rendent la vérité irrésistible. La démonstration qu'il a entreprise a une portée immense. Il s'agit de prouver, sans ouvrir l'Evangile, que le Christ, sa personne, sa mission, son œuvre, apparaît au grand jour de l'histoire et s'impose donc irréfragablement à qui prétend ne s'en rapporter qu'aux faits. Quelle fière position en face de ces critiques libéraux qui eux n'admettent qu'un Christ inventé par des compilateurs de la fin du premier siècle ».

Pendant tout le Carême, *Figaro*, *Petit Journal*, *Matin*, *Excelsior* donnent à leurs lecteurs des résumés parfois étendus des conférences. En Suisse, en Espagne, en Irlande, en Allemagne, la *Frankfurter Zeitung*, juive et démocrate du

26 mars, par exemple, jusqu'en Grèce, la presse fait écho à la chaire de Notre-Dame. Le Vendredi 1er mars l'*Echo de Paris* insère une réclame pour les Etablissements Péricaud : « Une foi robuste ne suffit pas pour trouver place à Notre-Dame pendant les sermons de Carême. Et cependant vous pourrez entendre le P. Pinard de la Boullaye chez vous aussi bien que dans l'immense cathédrale, grâce au... *merveilleux poste trisodyne Péricaud a lampe trigrille qui vous donnera une réception impeccable sur petit cadre et en haut-parleur.* Ne manquez pas les célèbres sermons de Carême... » Le 3 mars durant la transmission de la 3e conférenee par Radio-Paris, une panne sèche survient qui dure douze minutes. Dès le mardi l'*Ami du Peuple* proteste sous ce titre : « Ne serait-ce pas une panne voulue ? » soulignant l'attention apportée par la province à suivre les conférences. *Radio-Magazine* écrit le dimanche 17 mars : « Nous avons reçu un volumineux courrier de protestations à la suite de l'incident survenu dimanche vers la fin du sermon de carême du R. P. Pinard de la Boullaye ».

Le grave *Temps* lui-même ne croit pas déroger à sa dignité en suivant avec attention les Conférences de Notre-Dame. A plusieurs reprises il revient sur ces « études serrées » que l'orateur sacré ne conclut qu'après examen très poussé des objections possibles, et même des objections parmi les plus serrées et les plus modernes ». « On admire, note-t-il (13 mars) tout le long de ces conférences la suite et l'enchaînement des idées, l'interprétation des textes, la recherche des analyses, l'art de pétrir les arguments comme un potier l'argile », et le 26 mars il ajoute : « Rarement une telle démonstration aura été développée avec une aussi rigoureuse méthode à travers six conférences ».



Il faut conclure. Interrogé dans l'intimité s'il était satisfait de son prédicateur et des conférences, le cardinal Dubois répondit un jour : « Mais oui, en vérité, très satisfait. Je crois que c'est tout à fait le ton qui convient. Autour de moi

aussi on est très content. En tout cas je n'ai jamais vu autant d'hommes à Notre-Dame et cela m'a fait grand plaisir ».

Depuis, les Conférences ont paru en volume et de nouveau la presse est revenue sur l'ensemble du Carême, sur l'orateur et sa méthode. « Si l'on songe, écrivait le 16 juillet 1929, dans l'*Express du Midi* M. le chanoine Maisonneuve, professeur à l'Institut catholique de Toulouse,à la richesse des documents, à la souple dialectique des argumentations, toujours sobres et décisives, aux discussions alertes et tout imprégnées de respect et d'égards pour la bonne foi de ceux qui n'ont pas le bonheur d'adorer Jésus-Christ, à l'ordre sobre et savant des preuves, à tout ce que supposent d'érudition, d'intelligence, de précision et de nuances ces discours où sont condensés les recherches et les résultats importants en d'innombrables ouvrages, on doit déclarer que l'orateur de Notre-Dame a parfaitement réalisé son dessein et admirablement accompli sa tâche ». A ce témoignage nous n'en ajouterons plus qu'un, qu'il faut consigner ici par égard pour l'Ordre même dont il émane : celui du P.Allo O. P., professeur à l'Université de Fribourg. Analysant le Carême de 1929, le Dominicain exprime franchement son admiration pour l'œuvre réalisée par le P. Pinard de la Boullaye. « Il n'y a dans cet ensemble évidemment qu'une entrée en matière, mais c'est un fier début... Je dirai même que l'orateur a fait un grand honneur à nos contemporains en montrant cette persuasion qu'il pouvait grouper et maintenir autour de sa chaire un auditoire nombreux de gens qui s'intéresseraient encore à la vérité pour elle-même et n'hésiteraient pas à en poursuivre la recherche au milieu d'austères raisonnements... Les discussions sont assez animées pour fixer leur intérêt ; l'émotion discrète transperce sans verser dans cette espèce d'« art oratoire » qui met en défiance les meilleurs esprits d'à présent si fort en garde contre toute forme qui pourrait dissimuler l'insuffisance intellectuelle du fond. La grandiose synthèse d'apologétique générale, de théologie dogmatique et de morale chrétienne dont le retentissement a fait la réputation unique de cette chaire ont toujours grandement contribué au maintien et aux conquêtes de la foi dans l'élite française... Faut-il craindre que le nombre des auditeurs de Notre Dame s'éclair-

cisse quelque peu? en tous cas la qualité s'affinerait, et avec la qualité leur influence, par là même la diffusion des vérités qu'ils auront entendues » [1].

PIERRE DELATTRE, S. J.

Les itinéraires de la Communauté des « Etudes »

De 1856 à 1870, la revue publiée par les Pères de la Compagnie de Jésus sous le vocable d'*Etudes* (avec ou sans épithètes complémentaires) n'eut point de demeure qui lui fût propre. La plupart des rédacteurs habituels étaient hospitalisés à l'École préparatoire Ste Géneviève de la rue des Postes. Quelques autres résidaient au Gesu de la rue de Sèvres. Le temporel de la revue était confié au P. Nampon. La province de Paris était alors presque seule à fournir les collaborateurs ordinaires.

Après l'initiative des PP. Gagarin, Martinov et Pierling, de l'Union d'études slaves et orientales placée sous l'invocation des saints Cyrille et Méthode, le premier rôle appartint au P. Charles Daniel, qui donna aux *Etudes* leur caractère d'organe périodique, abordant les problèmes d'intérêt général, mais avec prépondérance des questions religieuses.

Avec celle du P. Charles Daniel, les collaborations marquantes furent alors celles du P. Cahour et du P. Matignon, parmi les membres de la Compagnie et de M. Le Hir et de M. Vigouroux, parmi les rédacteurs venus du dehors.

La Guerre de 1870 et la Commune de 1871 déterminèrent une interruption de plus d'une année. Puis, entre 1871 et les décrets de 1880, les destinées des *Etudes* se trouvent fixées

(1) *Vie intellectuelle*, 1929, V, p. 590-600.

en terre lyonnaise, loin des orages du milieu parisien, dans un noble castel tout voisin de la basilique de Fourvière.

Le supérieur qui, pour cette période, laissa le souvenir le plus durable dans les annales de la communauté fut le saint homme de Dieu qui précédemment avait fondé l'Apostolat de la Prière, à Vals, le P. Gautrelet. L'une des collaborations marquantes aux *Etudes* fut alors celle du P. Marquigny, de la province de Champagne. Les anathèmes du P. Marquigny contre toutes les formes du libéralisme fournirent à Jules Ferry la matière de nombreuses citations, notamment le 6 mars 1880, dans le débat sénatorial sur l'article 7. Quand le duc de Broglie, tout hors de lui, objectait que c'étaient là des points de vue personnels, Jules Ferry écrasait son noble adversaire en magnifiant avec quelque ironie l'autorité morale des *Etudes*, « organe quasi-officiel de la Compagnie de Jésus ».

***

La dispersion de 1880 eut pour conséquence d'interrompre pour sept années la publication des *Etudes*. Mais, en 1887, va commencer, pour la revue, rentrée à Paris, une existence nouvelle, caractérisée par des transformations décisives. La communauté des rédacteurs sera placée sous le *condominium* des quatre provinciaux de France. Le statut organique, adopté depuis lors pour plusieurs autres revues de la Compagnie, exorbitait quelque peu, par plusieurs dispositions intéressantes, du régime habituel de notre Institut. Quant à la direction du recueil, elle serait exercée par un Père directeur que nommerait le général de la Compagnie sur présentation des quatre provinciaux. Le premier titulaire de cette charge ainsi définie, et le restaurateur des *Etudes*, allait être le R. P. Raoul de Scorraille, devenu ensuite provincial de Toulouse.

En 1890, on constitue la *Société anonyme immobilière de la rue Monsieur*, qui achète l'immeuble du numéro 15 de cette rue, démolit l'ancienne maison et rebâtit une construction nouvelle, excellemment adaptée aux besoins de la revue et de la comunauté. Les *Etudes* entrèrent en jouissance à l'automne de 1891. Avant d'accueillir les *Etudes* à cette époque, la rue Monsieur avait abrité déjà deux groupes de nos Pères

durant des périodes de dispersion : en 1833-1835, au numéro 9, et en 1845-1846, au numéro 13.

Entre 1887 et 1901, la province de Toulouse fournit à la rédaction des *Etudes*, outre le R. P. de Scorraille, les PP. Hippolyte Martin, de Beaupuy, Berbesson, Dudon, et, comme collaborateur non résident, le P. Portalié ; la province de Lyon fut représentée, notamment, par les PP. Burnichon, Tournebize et Prélot ; la province de Champagne, par les PP. Brucker, Sommervogel, Chérot et Roure ; la province de Paris, enfin, par les PP. Mourier, Méchineau, Delaporte, de Joannis. Le nom des *Etudes* fut prononcé avec une particulière insistance, dans le public religieux, à propos des articles du P. Joseph Brucker sur la question biblique, en 1893, durant la controverse fameuse qui motiva, de la part de Léon XIII, l'Encyclique *Providentissimus Deus*, consacrant la doctrine même qu'avaient défendue les *Etudes*. On remarqua beaucoup pareillement, les articles du P. Burnichon sur les problèmes scolaires et ceux du P. Portalié, tant sur les questions protestantes que sur la mystification de Léo Taxil, du docteur Bataille et de Diana Vaughan.

*
* *

La loi du 1er juillet 1901 détermina la dispersion des rédacteurs de la revue et la confiscation de leur immeuble. Mais on parvint à maintenir la publication régulière des *Etudes* malgré les embarras de la vie de dispersion. A partir de 1910, sous la direction du R. P. Léonce de Grandmaison, furent même fondées les *Recherches de Science religieuse*, auxquelles on réserva les problèmes d'ordre technique, tandis que les *Etudes* de plus en plus accessibles aux questions d'intérêt général, visaient à atteindre un public plus étendu qu'autrefois. La publication des deux revues se continua imperturbablement au milieu même des circonstances terribles de la Grande Guerre, qui allaient, d'ailleurs, apporter aux *Etudes* un élément inédit de tragique intérêt. Mais, ici, notre rôle n'est plus de juger le travail professionnel des rédacteurs.

De 1901 à 1904, la direction des *Etudes* avait eu pour siége le numéro 82 de la rue Bonaparte, près de la librairie Retaux. De 1904 à 1929, l'on vécut dans un voisinage plus proche de

l'immeuble de la rue Monsieur : au 5 de la place Saint-François-Xavier, qui porta ensuite le nom de place du Président Mithouard. Les autres habitations des rédacteurs dispersés se trouvaient dans le même quartier, aux avenues de Villars, de Breteuil et de Ségur.

La période d'après-guerre marqua la grande ascension des *Etudes*, parvenant à pénétrer dans une zone toujours plus large du public cultivé, en France, en Europe et même hors d'Europe. Le nombre des abonnés payants monta, en dix années, de moins de trois mille à plus de treize mille : quantité qui n'est dépassée, actuellement, que par deux ou trois périodiques français de la même catégorie. Cet heureux résultat doit être attribué à la grande autorité morale et aux sympathies multiples que valut à la revue la direction éminente du R. P. Léonce de Grandmaison. L'énergique impulsion et les talents administratifs de son successeur procurèrent la réalisation des intéressantes conquêtes qui furent opérées ensuite.

*
* *

L'apaisement religieux et le renouveau de concorde nationale qui, malgré les survivances et les retours offensifs de l'esprit jacobin, caractérise manifestement la période d'histoire intérieure que nous traversons actuellement, allait rendre possible le rétablissement des *Etudes* en leur immeuble de la rue Monsieur.

Après avoir abrité une clinique, cet immeuble servait de siège principal et de maison d'œuvres à la pieuse Association des filles de saint François de Sales. On put négocier avec ces dames et avec leurs fondés de pouvoirs la réintégration de nos Pères dans le domicile construit par eux et pour eux, où ils allaient reprendre leur vie de communauté. Les choses s'accomplirent, de part et d'autre, avec le souci scrupuleux de chacun des devoirs mutuels de la justice, de l'équité, de la charité.

L'été de 1929 et le début de l'automne furent consacrés aux opérations laborieuses du déménagement et de l'emménagement. Durant le mois d'octobre, la réinstallation normale des *Etudes* au 15 de la rue Monsieur était un fait accompli.

Est-il besoin de dire quel immense avantage procure ce nouveau régime à notre vie religieuse et régulière, à la gestion et à l'administration de nos deux revues, ainsi qu'aux conditions pratiques d'existence de chacun de nos collaborateurs résidents ?

Les uns et les autres ont, au dehors, leur zone d'influence et d'activité répondant à leur spécialité respective. Mais tous savent bien que leur activité propre doit profiter à l'œuvre collective dont la Compagnie leur a confié solidairement la gestion, pour la gloire de Dieu et le service de l'Église, en attendant que, pour chacun, vienne le moment de transmettre l'héritage à des énergies plus jeunes, qui lui procureront un jour des extensions grandissantes. Ce sera la continuité du même effort, pour l'amour du même Maître, du même Droit et de la même Cause.

Présentement, notre journée de labeur continue, aux *Etudes* et aux *Recherches*. Le retour collectif à la demeure fraternelle est, pour nous tous, après tant d'années de dispersion, une bénédiction de Dieu, une douceur et une force.

Yves de la Brière, S. J.

La Ligue patriotique des Françaises

La L. P. D. F. est une vaste association nationale qui groupe en France, les forces féminines catholiques pour la défense des libertés religieuses et pour l'action sociale catholique. Née en 1902, elle a depuis exercé son action sur tous les terrains : religieux, familial, social, civique — suivant une méthode bien spécialisée : « pénétration de la masse par une élite prise dans tous les milieux ». Comme la F. N. C. du Général de Castelnau, avec laquelle elle agit en plein accord, elle est un groupement d'Action Catholique, organisé et vivant selon les directives de Sa Sainteté Pie XI.

La Ligue n'est *pas une oeuvre*, encore moins une confrérie, mais une organisation permettant toute œuvre ; c'est un ensemble de rouages, de comités hiérarchisés, se commandant les uns les autres, et possédant chacun les chefs, la troupe, et les cadres nécessaires à son activité.

C'est une organisation *nationale* : elle atteint actuellement 76 départements dont 54 sont en complet exercice ; elle compte à travers la France (juillet 1930) 1.360.000 adhérentes cotisantes. C'est néanmoins une organisation très *diocésaine* et *paroissiale* soumise intégralement à la direction de la hiérarchie ecclésiastique locale. Elle peut ainsi obtenir, quand c'est nécessaire, des résultats généraux par une action d'ensemble de tous les comités ; et, entre temps, fournir à chacun sur place les occasions de travail et d'initiatives nécessaires à l'entretien habituel de sa vie.

C'est une organisation *très largement ouverte.* Elle accueille élite et masse, riches et pauvres, femmes de la ville et femmes de la campagne, catholiques ferventes et catholiques moins pratiquantes, celles qui s'occupent d'œuvres et celles qui s'en tiennent à l'écart. — En recrutant ainsi ses membres, elle obéit à un souci d'harmonisation sociale, de conquête de la masse ; elle se donne des facilités : pour défendre les libertés religieuses, dont elle multiplie les défenseurs, pour empêcher l'embrigadement des indifférents par les ennemis de l'Eglise, pour travailler à la réforme de la mentalité populaire ; elle tend ainsi vers son but.

Quel est donc *ce but*? Celui-là même que Pie XI assigne à l'Action Catholique : « participation des laïques à l'apostolat hiérarchique ». La Ligue organise cette participation, collective et individuelle, parmi les femmes ; elle les aide à atteindre les objectifs de détail indiqués par le Saint Père : « défense des principes religieux et moraux, développement d'une saine activité sociale, rechristianisation de la famille et de la société ».

Pour obtenir ces résultats, la Ligue demande à ses adhérentes et surtout à ses cadres *d'agir sur tous les terrains* où peut s'exercer l'influence féminine :

1° Sur le terrain religieux. Elle est au service de la paroisse « auxiliaire du clergé » pour toute action jugée par lui opportune : œuvres de toutes sortes, religieuses, scolaires, familia-

les, sociales — campagnes de défense ou de propagande — enquêtes, collectes — vie et fêtes paroissiales ou diocésaines, etc, etc....

2° Sur le terrain familial : formation des futures épouses et des jeunes mères, encouragements aux familles nombreuses : layettes, prix des mères, etc.......

3° Sur le terrain social : elle travaille à répandre un sain esprit social, elle crée ou soutient des œuvres sociales, travaille à faire comprendre et appliquer les lois sociales....

4° Sur le terrain civique : elle prépare peu à peu les femmes à faire face à leurs responsabilités civiques d'aujourd'hui et de demain.

Mais évidemment aucun de ces objectifs ne saurait être atteint, si les Ligueuses n'étaient animées d'un esprit qui les rende aptes à réaliser l'idéal de l'Association. Et, c'est pourquoi, sachant qu'il faut à ses chefs et à ses cadres surtout l'esprit d'organisation, l'esprit de conquête, l'esprit social et par dessus tout un esprit véritablement catholique, esprit de soumission et de dévouement à l'Eglise, la Ligue perfectionne sans cesse les *moyens de formation*, par lesquels elle s'efforce de les leur donner.



Ces moyens de formation varient avec les éléments à former.

Pour *les cadres* — Dirigeantes et Dizainières apôtres du groupement — deux revues spécialisées sont publiées chaque mois : l'*Echo*, le *Courrier des Dizainières*, qui leur fournissent doctrine et faits religieux et sociaux. Chaque année, dans la plupart des diocèses, des retraites fermées leur sont offertes, et aussi des journées de récollection. Chaque année encore, ont lieu dans chaque département, arrondissement et canton, des congrès ou journées d'études avec réunions spécialisées pour dirigeantes et pour dizainières. Dans beaucoup de diocèses, ont été organisées aussi des cours de formation pour conférencières ; celles-ci sont utilisées par la direction diocésaine de la Ligue pour la fondation des comités et pour l'éducation de leurs membres. De Paris, 10 conférencières nationales rayonnent à travers la France dans le même but

et travaillent surtout à la formation des dirigeantes, qui les appellent et qu'elles documentent sur ce qui se fait ailleurs.

A Paris encore, chaque année aussi une semaine entière de formation est organisée au Secrétariat central (18, rue de la Ville-l'Evêque) pour les dirigeantes de la Ligue, et deux semaines pour les Jeunes : aux unes et aux autres, nombreuses sont celles qui viennent assister avec grand profit. — Enfin, au Secrétariat central, toute une documentation religieuse sociale et civique est élaborée et est communiquée à tous les comités qui en font la demande au fur et à mesure de leurs besoins.

Mais l'école de formation la plus importante peut-être est la réunion mensuelle des Dizainières apôtres où toutes les dirigeantes d'un Comité local viennent recevoir, avec le mot d'ordre pour l'action à accomplir, les connaissances doctrinales et pratiques de tous ordres dont elles ont besoin pour être aptes à exercer utilement leur influence sur leurs adhérentes.

Pour celles-ci, donc *pour la masse*, des conférences générales leur sont données de temps en temps, et un journal, le « *Petit Echo* », leur est remis chaque mois de la main à la main par leur Dizainière, lors d'une visite amicale qui, constitue le moyen de formation par excellence. Bien faite par des apôtres zélées et documentées, cette visite est, en effet, de nature à produire une réelle amélioration des familles et de la société. Rien ne la remplace.

***

Grâce à ces moyens d'action et de formation, la Ligue a obtenu des résultats sérieux, et est actuellement en pleine vitalité. Ne comptant en 1920, après les pertes des années de guerre, que 350.000 adhérentes, elle a atteint en 1930 le chiffre de 1.360.000 par une progression constante qui a été encore en 1929 de 105.000 membres.

Son organisation souvent louée par le Saint Siège et par l'épiscopat, a servi de type à d'autres associations catholiques ; elle est enviée par les ennemis de l'Eglise, comme le prouvent entre autres, un compte-rendu des Loges de 1913, un article du très radical *Progrès Civique* en 1928 et une intervention de M. Doriot à la Chambre en 1929.

Par son action nationale massive, elle exerce une influence sur les pouvoirs publics. « Je ne suis pas de votre avis, — répondait un député radical à la Présidente Générale, à l'occasion d'une protestation qu'elle lui avait envoyée en 1924 comme aux autres députés, à propos du projet d'introduction des lois sectaires laïques en Alsace et en Lorraine, — mais je ne puis pas ne pas tenir compte d'une Ligue qui parle au nom de 800.000 membres ! » Et, de fait, souvent on a tenu compte des interventions de la Ligue, par exemple, en 1924,lors de la suppression du nom de Dieu dans le programme des écoles, en 1926, lors de la tentative d'expulsion des Sœurs d'Evaux, en 1928 et 1929 quand, d'accord avec plusieurs autres associations et après enquête documentaire de ses comités, elle a sollicité et obtenu du ministère de l'Intérieur une circulaire aux préfets pour leur demander d'attirer l'attention des maires des stations balnéaires sur la nécessité d'une police des mœurs plus exacte.

Les résultats acquis localement et diocésainement sont aussi variés que nombreux. Ici la Ligue obtient des autorités le rétablissement de procession, là le maintien du presbytère à la disposition de Monsieur le Curé, ailleurs l'interdiction de certains films ou pièces de théâtre, souvent l'assainissement moral de bibliothèques et devantures, etc. etc...

Grâce à la permanence et à la discipline de son organisation, elle peut agir *avec rapidité*. M. Charny dans le n° du Progrès Civique, ci-dessus déjà indiqué, cite le cas typique de la Moselle où, dit-il, « un étonnant résultat fut obtenu lors de la tentative pour l'introduction en Lorraine des lois laïques. « Prévenus par dépêche, les Comités cantonaux se réunissaient dans les 24 heures et organisaient, pour le même jour des séances cantonales dans toutes les sections, communication leur était donnée du même discours ; et où, en moins de 2 mois, 110.220 signatures de protestation étaient recueillies à la suite de ces réunions, représentant 82 pour 100 des femmes de la région ». Et il ajoute avec raison : « Ceci n'est qu'un exemple de la rapidité avec laquelle peut être transmis un mot d'ordre par les rouages de la Ligue. En moins de 48 heures,grâce aux comités départementaux, d'arrondissements et de cantons, grâce au réseau des Dizainières, la plus lointaine adhérente peut être touchée par ce mot d'ordre ».

Rapide, l'action de la Ligue est aussi très étendue. « Comme la piété, a dit d'elle Mgr Gibier, elle est utile à tout ». De fait, elle est utilisée par les autorités ecclésiastiques pour toutes les œuvres jugées opportunes. Pour les vocations sacerdotales, pour les écoles libres, pour le denier du culte notamment elle a travaillé avec grand succès : c'est ainsi qu'en 1929 elle a fourni dans l'Orne, pour le denier des écoles 160.000 francs, et dans la Manche, pour les séminaires 138.000 francs.

Et quand, en 1929 encore, il a fallu organiser un peu partout des mutuelles diocésaines ou interdiocésaines pour permettre aux catholiques une meilleure utilisation de la loi sur les Assurances Sociales, elle a servi grandement à leur fondation, à leur recrutement, à leur marche. Sur le terrain social comme sur le terrain religieux, elle agit donc ; et parce qu'elle sait que la famille — première cellule sociale — est en péril, parmi les œuvres sociales auxquelles elle s'intéresse, elle met au premier rang celles qui concernent la famille et surtout la famille nombreuse. Chaque année, elle distribue à ses adhérentes méritantes 20 prix des Mères de 500 francs chacun et d'innombrables layettes ; le Comité de Meurthe-et-Moselle, à lui seul, en a confectionné et remis plus de 1.000 en 1929. Ces gestes valent non pas tant par le secours qu'ils apportent que par le témoignage d'affection et d'estime qu'ils donnent aux vaillantes du devoir.

Ajoutons à ce bilan déjà chargé, les multiples institutions paroissiales. En voici quelques-unes signalées au Congrès diocésain de Paris en 1926 :

« Je m'en sers, disait M. le Curé de Ménilmontant, pour la recherche des enfants à baptiser et des malades à visiter, pour ma vente de charité, pour la collecte du denier du culte et des vocations.

Grâce à elle, j'ai passé pour le denier de 5.000 à 22.000, pour les vocations de 1.000 à 11.000. »

« Pour moi, répliquait M. le Curé de St Denis, elle me sert de digue contre le communisme ; par elle, j'établis la jonction entre « l'infâme » bourgeois et l'ordre ». — « Chez moi, continuait M. le Curé de St Lambert, je l'utilise pour faire pénétrer mon mot d'ordre actuel à toute la paroisse ; par ses cadres, j'ai fondé l'Apostolat de la Prière et groupé en trois semaines 900 membres, j'ai lancé l'œuvre de St-Fran-

çois de Sales et je prépare mes fêtes de Jeanne d'Arc. » — « A St Jacques du Haut Pas, disait M. l'abbé Baussard alors curé de cette paroisse, par elle j'ai pu établir une union étroite entre femmes de milieux divers et j'ai amené à collaborer des dames du monde, des ouvrières et des domestiques, qui jusque-là s'ignoraient et se méconnaissaient ; par elle, j'ai pu, en temps de mission, faire distribuer de la main à la main 3.820 invitations, et surtout je puis par le moyen de la section des Jeunes qui agit très en liaison avec la Ligue dans laquelle normalement les Jeunes passeront après formation, je puis me réserver pour l'avenir un cadre paroissial féminin encore plus adapté et de plus en plus vivant ».

Cette dernière utilisation est considérée par la Ligue, comme vitale pour elle. Soucieuse de son avenir, elle se prépare, pour l'assurer, des réserves et des cadres formés par le moyen de *ses sections de Jeunes*. Il nous reste à en parler, en terminant.



L'Association des jeunes de la Ligue patriotique : Ce n'est pas autre chose que « la Ligue chez les Jeunes » ; c'est une « école d'apprentissage » où les jeunes filles de 15 à 30 ans s'initient à leur rôle de demain, par des méthodes semblables à celles qu'elles auront à utiliser quand, par le fait du mariage ou de l'âge, elles seront appelées à servir dans le groupement féminin d'Action Catholique qu'est la Ligue. — Elles sont d'ailleurs déjà de la Ligue, vivant et agissant en liaison avec elle, tout en jouissant d'une certaine autonomie qui répond à le mentalité des Jeunes du XXe siècle et qui d'ailleurs est utile à leur éducation.

Ecole de formation, l'Association des Jeunes de la L. P. D. F. F. est en même temps un mouvement de jeunesse féminine qui poursuit un *apostolat de pénétration des Jeunes par les Jeunes*, dans *un esprit de collaboration* entre les différents milieux. La masse atteinte se compose surtout de jeunes filles des classes laborieuses de la ville et de la campagne ; l'élite qui encadre celles-ci comprend des jeunes de ces mêmes milieux, et de tous autres. Les sections poursuivent tout à la fois un effort de conquête parmi les isolées, les indifférentes, celles qui échappent aux œuvres catholiques, et un

effort d'harmonisation entre âmes capables d'apostolat. Toutes « s'entraident de leur mieux à penser et à agir en vraies catholiques ».

Actuellement (1930), grâce à l'application méthodique de cette formule apostolique, l'association compte 175.000 Jeunes de toutes professions. La progression annuelle est constante ; elle a été de 20.000 en 1929, malgré les nombreux mariages, les vocations,les passages réglementaires des jeunes dans la Ligue à 30 ans.

L'Association réalise vraiment la *pénétration*. Souvent 70, 80 et parfois 90% des jeunes groupées par les sections n'étaient atteintes par aucune autre œuvre. Des premières Communions tardives sont fréquentes, des Baptêmes même ont eu lieu dans certaines sections ; à Pâques, rares sont celles qui n'ont pas la joie d'enregistrer quelques retours à la pratique chrétienne. L'Association fait donc bien réellement œuvre de conquête.

L'Association réalise-t-elle autant l'*harmonisation* et l'*entraide*? Sans aucun doute. La composition de presque tous les groupes est, en effet, très panachée. Voici par exemple, celle de la section de Beauvais en 1927 : sur 358 adhérentes, on comptait 48 employées de bureau, 25 employées de commerce, 7 employées des postes, 1 employée à la crèche, 1 employée au Chemin de fer, 9 institutrices, 24 couturières, 1 tapissière, 2 fleuristes, 19 ouvrières d'usines, 5 modistes, 29 domestiques, 37 étudiantes, 11 sténo-dactylos, 2 porteuses, 1 cultivatrice, 16 lingères brodeuses, 4 blanchisseuses, 1 brossière, 1 cartonnière, 1 coiffeuse, 9 fonctionnaires, 103 sans profession ou travaillant dans leur famille. Tel est l'habituel panachage des sections de villes ; à la campagne, il existe aussi, mais entre situations différentes. Or, de l'aveu unanime, ce ne sont point là des rapprochements factices et conventionnels ; mais — quand l'éducation des natures est faite avec le souci des réalités — ce sont des contacts d'âmes qui permettent vraiment à ces jeunes filles de conditions et de situations très diverses de se connaître, de s'apprécier, de s'entraîner, de s'aimer. — Après quelques temps, les préjugés tombent, l'utilité des diverses fonctions sociales est reconnue dans le concert de la vie, ainsi que l'avantage de leur fraternelle harmonisation. — Assez vite s'établit une collabo-

ration consciente et cordiale entre valeurs distinctes s'unissant dans un effort ordonné pour le plus grand bien de tous. Il en résulte une atmosphère de charité, qui réconforte les adhérentes et qui, parfois, est si rayonnante qu'elle produit chez ceux de l'extérieur une admiration salutaire. A la Pentecôte 1929, un jeune employé parisien a fait un retour de 10 ans, frappé par la charité, que les jeunes de tous les milieux de la Section Centrale manifestèrent à sa petite fiancée de 19 ans qui fit ce jour-là sa 1re Comunion : Ce « Voyez comme elles s'aiment » fut pour lui, comme aux premiers siècles, un argument apologétique de valeur.



Mais, évidemment ces réalisations ne s'improvisent pas. Elles sont le résultat de toute une organisation hiérarchique — nationale, diocésaine, paroissiale — et d'une éducation méthodiquement poursuivie. La formation des cadres et agents de liaison aux différents degrés est, tout particulièrement, le souci constant de l'Association.

Elle se fait, localement, à la section paroissiale, par la formation des dizainières-missionnaires. Jeunes chargées d'attirer, de gagner, de suivre les adhérentes. Elle se réalise là par le cercle d'apostolat ou d'action, réunion très différente d'un cercle d'études, noyau vital, foyer central de la section, où l'on organise, suit, contrôle l'activité apostolique individuelle et collective, du groupement.

Elle se fait aussi, cette formation, par les journées, les congrès, les semaines diocésaines et nationales, réservées aux directrices et aux Jeunes dirigeantes (Présidentes, Secrétaires) des sections. Les semaines nationales, dont le succès va s'accentuant, ont suivi la progression suivante :

Janvier	1922 — 40	Dirigeantes		
»	1923 — 70	»	de 21	Diocèses
»	1924 — 150	»	» 30	»
»	1925 — 200	»	» 35	»
»	1926 — 310	»	» 46	»
»	1927 — 400	»	» 48	»
»	1928 — 420	»	» 48	»
»	1929 — 450	»	» 49	»
»	1930 — 510	»	» 52	»

Depuis 2 ans, des semaines de *Spécialisation* nationales ont été organisées en plus de ces semaines générales ; elles ont permis de poursuivre une adaptation toujours plus proche des méthodes aux besoins nouveaux d'apostolat des groupes *ruraux* et *urbains*.

Des semaines et des journées rurales ont été, dans maints endroits, la résultante de cette impulsion du centre.

Plusieurs journées industrielles ont également eu lieu.

La formation se fait enfin pour toutes, par les revues. Actuellement sept revues différentes, comme autant de canaux, diffusent, en les adaptant, l'esprit, la doctrine sociale, les méthodes, les initiatives, les réalisations de l'Association des Jeunes :

Servir : organe de formation générale des cadres.

Semer : organe de formation spécialisée pour les directrices rurales.

Rayonner — revue spécialisée pour les Dizainières-apôtres.

S'unir (page des Jeunes) : organe de liaison entre toutes les adhérentes de l'Association (2 éditions : ville, campagne)

S'unir (illustré) : organe de formation plus accentuée, pour les adhérentes.

Grandir — page de Benjamines, organe de formation pour les adolescentes de 10 à 15 ans, groupées dans les avant-garde.

Ajoutons la « *Retraite du Mois* », qui peut servir à toute ligueuse, dame ou jeune, et qui lui offre mensuellement l'aide d'un examen et d'une méditation, pour se recueillir et se rénover.

Ainsi munies et formées, les jeunes se préparent à fournir, recrues et cadres à la Ligue, pour lui permettre de réaliser dans l'avenir mieux encore que par le passé, son idéal : Pour l'Eglise et pour la Patrie, *Servir*.

Olivier Bréhier, S. J.

Les Jésuites à la Bibliothèque du Palais Bourbon

La Chambre des Députés à Paris possède une bibliothèque assez importante, 250.000 volumes et plus de 1500 manuscrits. Cette bibliothèque, pourvue de bons catalogues, l'est aussi en bibliothécaires aimables. La Questure autorise assez facilement d'y travailler.

Je m'y suis rendu le 20 avril 1929 pour prendre connaissance d'un « fonds important sur les Jésuites », signalé à nos supérieurs par plusieurs députés. Voici les conclusions de cette petite enquête.

Ce fonds est une collection de 600 volumes, dans le genre de celles constitutées par les PP. Carayon et Alfred Hamy. Il est soigneusement analysé dans un manuscrit (n° 1261) in-4° de 55 pp., calligraphié d'une main fine et qui remonte, semble-t-il, à la Restauration. Ce manuscrit, en dépit de son en-tête : « Titre par ordre alphabétique des matières de tous les écrits publiés *sur, pour, contre* les Jésuites qui se trouvent réunis à la Bibliothèque de la Chambre des Députés répartis dans près de 600 volumes », ne cite guère que des pamphlets et des écrits de polémique, dont la majeure partie est antérieure à 1765, quelques-uns à peine postérieurs à 1773. L'Institut, les Ordonnances des PP. Généraux, les Règles de la Compagnie y figurent en plusieurs exemplaires ; les éditions des *Monita Secreta* sont par contre assez rares. Des « Litterae annuae » (1582-1614) s'y trouvent égarées. La campagne antijésuitique de la Restauration n'y a laissé aucune trace ; on n'y soupçonnerait pas non plus que les Jésuites aient fait en 1845 l'objet de vives discussions à la Chambre.

Ce n'est pas à dire pourtant que la Bibliothèque de la Chambre des Députés ne possède point les écrits de Monlosier, Michelet, Quinet, Sue, etc. mais, fait curieux, si le manuscrit précité a été recopié intégralement dans le « Catalogue alphabétique » c'est-à dire *systématique*, au mot Jésuites,

on n'y a point ajouté les écrits de ces derniers auteurs. Il s'ensuit tout de même que, si les députés veulent en hâte, aux époques de combat, se documenter sur la Compagnie, ils ont à leur disposition l'arsenal de tout ce qui a été écrit de pire en France *contre* la Compagnie, depuis ses origines jusqu'à sa suppresion (1763). Quant à notre « défense », on ne voit guère où nos amis pourraient rapidement trouver en abondance d'utiles éléments.

M. Cantinelli, l'administrateur de cette bibliothèque, me faisait justement remarquer à ce propos combien il serait de notre intérêt d'y envoyer un exemplaire de ce que la Compagnie publie de meilleur pour sa « défense ». « Soyez sûr insistait-il, que beaucoup de ces Messieurs le liraient ».

L'origine de cette collection, qui est certainement entrée toute faite dans la bibliothèque de la Chambre, n'est pas connue. On suppose qu'elle á été prélevée dans les « Dépôts littéraires », c'est-à-dire dans les bibliothèques confisquées et mises « à la disposition de la Nation » par la fermeture des abbayes et couvents (1791) et l'émigration.

Au premier bibliothécaire de la Chambre (an IV-1804), un certain Camus, représentant du peuple, succède de 1805 à 1833 Pierre-Paul Druon, né à Busigny (Nord), moine bénédictin de l'abbaye de Jumièges (1766), puis de St-Germain des Prés à Paris, enfin de St-Denis après 1790, et qui mourut président du Conseil de fabrique de la paroisse St-Valère à Paris en 1833. Il est fort probable que c'est ce Druon qui a fait entrer cette collection à la Chambre des Députés, sans se donner ensuite la peine de l'accroître.

Parmi les autres manuscrits que possède cette bibliothèque, figurent un certain nombre de documents originaux intéressant la Compagnie : des Lettres éparses des PP. CAUSSIN, SIRMOND, de la CHAISE, LORIQUET, etc. qui sont loin d'être toutes signalées dans le relevé onomastique du Catalogue des manuscrits ; des pièces, chansonnettes, etc. contre les Jésuites (v. g. nº 1423) ; le Catalogue méthodique — l'original même du Collège — de la bibliothèque des Jésuites du Collège de Clermont (1394-1413) relié aux armes de Fouquet, écrit aux XVII[e] et XVIII[e] siècles (voir à son sujet Jean GARNIER, « Systema bibliothecae collegii Parisiensis Societatis Jesu »

Paris 1678 in-4°, p. 7-8), et le « Catalogue des livres de la bibliothèque des ci-devant soi-disant Jésuites du collège de Clermont dont la vente commencera le lundi 19 mars 1764 » (6752 art. in-8°).

Le plus important de ces documents me paraît être la copie des lettres écrites par le P. Jean FONTENAY, supérieur des Jésuites missionnaires en Chine et intitulée : « Relation d'un voyage depuis Siam jusqu'à la Chine et de ce qui s'est fait au commencement à Ningpo 1687-1693 » (in-f°, 128 pp., cote actuelle n° 1246). La lettre qui l'accompagne en dira tout l'intérêt :

« Je soussigné prestre missionnaire provincial de la province de Canton et notaire apostolique, certifie que cette présente copie d'un journal du R. P. Fontenay Supérieur des RR. PP. Jésuites français missionnaires apostoliques de ce royaume est conforme à l'original écrit de la main dudit par lui... (quelques mots illisibles) décrit fidèlement sans y rien ajouter ni en rien oster que quelques billets de famille et de peu de conséquences, quelques mémoires de hardes, curiosités, argent, et autres choses de cette nature, desquelles lettres, mémoires etc. j'ay seulement écrit le commencement selon leur ordre pour garder la suite et l'intégrité du journal qui commence par une « Lettre au P. VERJUS à Paris, de Ningpo dans la province de Chekiang à la Chine le 12 d'aout 1687 » et finit par un écrit à l'Assistant de France qui se termine par ces parolles : « l'Assistance d'Allemagne et de Portugal nous sont contraires ».... laquelle copie j'ai mis entre les mains du P. CHAUMET directeur du Séminaire des nations (sic) étrangères pour être portée, cacheptée et scellée à Messieurs de BRISACIER, TIBERGE, SEVIN et PINS, mon intention étant qu'elle ne soit ouverte qu'en présence de ces Messeiurs qui s'en serviront s'il leur plaît conformément à ce que je leur ai écrit en la lettre qui accompagne l'envoi de ladite copie et que M. CHAUMET m'a promis d'exécuter ponctuellement.

« Fait à Canton en notre Séminaire de St. Pierre,le deuxième décembre 1693.

Louis de CICÉ, p. i. n. a.

Ce manuscrit est demeuré inconnu de Sommervogel et de Carayon ; quelques-unes seulement des lettres qui le composent ont été publiées au xviiie siècle ; encore ne le furent-elles pas intégralement ; des passages étendus, biffés par le P. de Fontenay sur son brouillon, se trouvent reproduits ici avec des ratures. Il semble en tous cas que ce manuscrit constitue un des premiers documents d'ensemble sur lesquels les Missions Etrangères se soient appuyées dans la *querelle des rites*. Cette copie doit avoir été exécutée pour le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, le volume de voyage dont elle fait partie provenant précisément de la la bibliothèque de Noailles. J'ai fait photographier en entier ce manuscrit et nous allons nous appliquer à en exécuter une copie dactylographiée. M. Cantinelli me faisait à ce propos une remarque que je consigne ici : « « Puisque ce manuscrit est dans une bibliothèque publique, accessible à tous, l'intérêt de votre Compagnie est évidemment d'en entreprendre elle-même la publication ; vous êtes mieux à même que personne de l'enrichir de notes explicatives. Voyez ce qui vient d'arriver ici même aux Bénédictins : nous avons en manuscrits les procès-verbaux originaux des chapitres généraux de Cluny ; tout est loin d'y être édifiant. Je leur avais adressé l'invitation de donner l'édition de ces manuscrits intéressants ; ils s'y sont refusés, prétextant qu'« il valait mieux que tous ces procès-verbaux poursuivent leur sommeil déjà séculaire ». Qu'est-il arrivé ? un élève de l'école des Chartes s'en est emparé ; il les a publiés, sans notes.... L'impression est tout autre. C'est une faute que ces religieux n'auraient pas dû commettre, dès lors que les manuscrits étaient à la disposition du premier travailleur venu ».

Pierre Delattre, S. J.

Une mission à Vichy

(Carême 1930)

Vous avez pensé, mon Révérend Père, que les impressions d'un missionnaire qui n'est pas un professionnel ne seraient pas sans intérêt. Vous avez peut-être raison.

Il m'est arrivé cinq ou six fois dans ma vie de donner, seul ou avec d'autres, une mission, mais enfin ce fut plutôt une exception dans ma vie de directeur de retraites et si chaque année j'ai prêché, pendant le Carême, ce n'étaient que des « stations » où l'on ne se soucie pas, peut-être à tort, de recourir aux moyens extraordinaires pour attirer les fidèles à l'église.

Dans le succès inespéré de notre mission à Saint Louis de Vichy, il est clair que nous ne saurions exagérer le rôle de la prière. Carmel, Visitation, des maisons d'orphelinat, communautés diverses s'étaient montrées actives.

L'équipe de missionnaires. — Votre serviteur d'abord, que son âge au moins désignait au titre de supérieur, mais j'avais stipulé que le Père Basquin,autrement expérimenté, dirigerait effectivement la mission ; il serait comme le préfet dans un collège.

Le Père B. : vous connaissez son talent de parole et ses ressources innombrables, son ardeur presque fébrile, son activité souple et ingénieuse, son dévouement inconfusible.

Le Père H., un Canadien en cours de 3e an ; il nous disait à propos des prédications que nous lui demandions : « vous me faites faire des tours de force incroyables ! » On riait, mais en reconnaissant que ce n'était pas si faux ; quand on n'a fait jusque-là que des cours de science, on n'est pas prêt à tout devant un auditoire immense et difficile. Le Père H. y est allé simplement et ne s'en est pas mal tiré ; ses auditeurs le lui ont dit.

Entre les trois, entente parfaite, ainsi qu'avec le clergé : les ecclésiastiques, nos commensaux, en furent très édifiés.

Un détail de famille sur notre équipe. Dans un sermon sur la vocation, je dis : « mes frères, il est toujours haïssable de parler de soi, mais si quelque gloire revient de mes paroles, c'est à nos parents. Si vous nous voyiez devant vous avec nos frères et sœurs, parvenus à l'âge adulte, nous serions douze prêtres, deux religieuses, une institutrice chrétienne, deux mariés ». J'entendis des Oh ! dans l'auditoire.

La préparation. — Les dames de Charité et de la Ligue patriotique avaient à l'avance offert des communions et parlotté de la mission. Mais ce n'était qu'une ébauche de travail. Ah ! si elles avaient fourni au préalable l'effort qu'elles donnèrent au cours des trois semaines ! Deux de ces dames, à elles seules, nous ont donné des listes de mariages à réhabiliter, de baptêmes, de malades ; malheureusement ce concours ne nous vint qu'à la fin de la 2e semaine, quand nous étions déjà submergés par les confessions.

Les trois missionnaires arrivèrent une semaine avant l'ouverture officielle des Exercices : heureuse inspiration ! Nous eûmes ainsi le temps de faire les visites. On en discute l'opportunité à cause du temps qu'elles prennent et de la fatigue qu'elles imposent. En arrivant plus tôt ces inconvénients disparaissaient en partie ; le jour de l'ouverture, nous avions déjà fait un millier de visites, distribué des invitations imprimées, pris langue avec les paroissiens ; on parlait déjà de la mission chez ceux qui n'étaient pas les habitués de l'église.

On peut compter aussi dans la préparation la retraite des enfants. Le Père canadien s'y donne tout entier : sa réputation de Français d'outre-mer, sa barbe de missionnaire, l'affabilité de son caractère lui gagnèrent les gosses ; il ne pouvait sortir sans en avoir deux ou trois pendus à ses bras ; et c'étaient de gentils auxiliaires dans les familles, surtout populaires.

Nous visitâmes aussi les groupements catholiques, Conférence de St. Vincent de Paul, dames de Charité, Ligue patriotique ; on alla voir les jardiniers-ouvriers dans leurs jardins, et je leur fis une conférence sur un sujet agricole ; on y parla *aussi* d'agriculture et mes jardiniers, la plupart peu dévots, s'en retournèrent contents d'avoir entendu un curé qui ne les avait pas prêchés.

Enfin le Père B. s'abouchait pour la préparation de ses tableaux vivants avec le directeur de la compagnie fermière qui, avec une complaisance infatigable, mit à sa disposition un matériel merveilleusement agencé et une équipe d'ouvriers habiles ; ces auxiliaires, d'abord un peu rébarbatifs, furent gagnés peu à peu et vinrent aux offices avec la satisfaction légitime de gens qui se disent : Nous avons travaillé au succès de la mission. Le grand art n'est-il pas d'y intéresser le plus de gens possible?

La Paroisse. — Immense et complexe. Vichy comprend deux paroisses : Saint Blaise, la vieille ville, et, depuis le Second Empire, Saint Louis autour de laquelle se sont créés tous les organes d'une station balnéaire : hôtels, magasins, etc.. ; beaucoup de ces établissements ne sont ouverts que l'été. Cependant la population stable compte encore de 12 à 15.000 âmes : la plupart vivent de la « saison », soit qu'ils travaillent dans les divers établissements, ateliers, hôtels, soit qu'ils logent des étrangers ; on compte un certain nombre de retraités.

Le quartier de la nouvelle église qui a surgi depuis la guerre rappelle un peu la banlieue parisienne. M. le Curé de S. Louis, sans prévoir très clairement la rapide croissance de ce faubourg, eut l'heureuse idée d'y bâtir une chapelle de de secours, dédiée à N. D. de Lourdes et bénie l'année dernière, lors des fêtes de son jubilé sacerdotal. Depuis lors, on y célèbre chaque dimanche très utilement une messe.

Dans l'ensemble, population très composite, un peu à l'image de celle qui forme en été la clientèle : c'est presque la résurrection de Babel, on y parle toutes les langues ; un Russe, un Grec étaient parmi les mariages à réhabiliter.

On devine que ces déracinés ne connaissent pas tous le chemin de l'église. Parmi ceux qui descendent de la montagne bourbonnaise, la plupart ont eu, s'ils les ont abandonnées, des pratiques chrétiennes ; mais la politique a travaillé ce pays ; à côté de beaucoup d'indifférents, on trouve des sectaires qui ne font pas baptiser leurs enfants .

Il eût été à désirer que la mission englobât et les trois églises : S. Blaise, S. Louis, la chapelle N. D. de Lourdes, et aussi Cusset (8.000 habitants) et Bellérive qui sont comme

les faubourgs de Vichy ; le projet en avait été formé, mais l'entente n'avait pu se faire.

L'ouverture de la Mission. — Il importait de grouper un bel auditoire dès le premier dimanche. Cependant les réjouissances de la mi-carême et une séance malencontreusement placée ce jour-là par une école catholique de la ville ne l'aminciraient-ils pas trop ? Nos craintes n'étaient pas fondées ; dès le premier sermon, affluence sympathique.

Le lundi, légère baisse ; nous nous y attendions, mais on n'était pas loin du millier. Le mardi, une conférence sur la confession attire une affluence considérable : les nefs latérales, l'allée du milieu se remplissent. Nos auxiliaires travaillaient ; une Sœur de Bon-Secours, visiteuse des pauvres, nous amena des ouvriers un peu ébahis de voir, à la conférence dialoguée, des Curés qui ne s'entendaient pas. C'est l'inconvénient du genre, largement compensé par l'avantage d'attirer des auditeurs que l'art sera de garder.

Le grand moyen fut l'attraction des tableaux vivants représentant des épisodes de la vie de Notre-Seigneur. Cette industrie a soulevé bien des objections, mais sa pratique discrète et sérieuse me paraît avoir des avantages incontestables. Les tableaux vivants sont de véritables prédications, très prenantes : l'impression s'en fait sentir jusqu'au confessionnal. Ils amènent à la mission des gens que les sermons n'auraient pas attirés, au contraire. Parents, amis, voisins viennent voir les figurants qu'ils connaissent. On peut même étendre ce rayonnement ; à la suite d'un tableau : N. S. donnant la Communion aux enfants, j'écrivis une lettre personnelle aux pères et frères des douze enfants qui y avaient paru : « N'avez-vous pas entendu la voix de Celui qui groupait vos enfants vous appeler, vous aussi, à la Sainte Table ? » J'ai su que cet appel ne fut pas sans résultat.

Les fêtes successives des enfants, du travail, des morts, venaient ajouter au succès, si bien que nous clôturions la 1ère Semaine, avec la satisfaction d'avoir augmenté de jour en jour un auditoire sympathique.

La deuxième Semaine. — Dans une mission de trois semaines, n'y a-t-il pas lieu de craindre la lassitude au cours de

la seconde ? Nous savions que la Semaine Sainte nous ramènerait notre auditoire, mais pourrait-on jusque-là le garder sans défaillance ?

Nous fûmes rassurés dès le lundi ; il était évident qu'on pénétrait de plus en plus dans la vie de la cité.

Semaine laborieuse avec 4 instructions par jour : les deux retraites offertes aux personnes occupées (6 h. 30), aux dames (9 h.) étaient bien suivies ; nous aurions désiré, nous avions espéré un plus grand afflux de midinettes (13 h.), nous n'en groupâmes guère qu'une soixantaine. Leurs heures de liberté étaient trop diverses ; les unes rentraient à deux heures, d'autres à une heure et demie, quelques-unes même à une heure.

La fête des morts de la guerre fut un triomphe. Foule nombreuse et pieuse. Le tableau vivant : la France pleurant sur l'un de ses fils couché à ses pieds émut tant de cœurs douloureusement blessés. Les deux sociétés d'anciens combattants étaient largement représentées ; un des deux présidents, fonctionnaire, avait, après de longues hésitations, pris place dans les chaises réservées. La fillette qui lut la prière pour les Morts était allée spontanément avec sa mère sur la tombe de son grand-père (le père n'a pas de tombe, c'est un disparu) pour lui demander son concours. Spectateurs et auditeurs étaient visiblement touchés par cette cérémonie qui, mieux qu'un sermon, réveillait la foi de leur enfance.

La troisième Semaine. — Énumérer les sujets de sermons n'offrirait guère d'intérêt ; mieux vaut signaler quelques exercices plus caractéristiques ; avant tout, la fête profane des enfants. Le Père B. l'avait expérimentée déjà à Paris-Plage ; je me demandais, et d'autres avec moi, si des courses au sac, au lapin, à la cuiller rentraient dans le cadre d'une mission ; il fallut bien constater que le résultat, encore qu'un peu indirect, était excellent. C'est au parc des sports, gracieusement mis à notre disposition par la Compagnie Fermière des Eaux, que le spectacle se déroula le dimanche des Rameaux à 2 heures. La journée du samedi avait été froide et pluvieuse, mais la bonne Providence nous rendit pour la fête un temps clair et doux. Ce fut un spectacle agréable pour la jeunesse et même pour les grands ; autour des deux

arènes (de garçons et de fillettes) un public immense et très sympathique, la plupart gens du peuple accompagnant leurs enfants. Gaieté très saine. Une impression se dégageait : « Les Pères sont bien bons ! pour remplir leur rôle de missionnaires, ils n'étaient pas obligés de tant se dépenser pour nos enfants ». Puis ce contact prolongé des missionnaires avec la jeunesse, permit, à la grande joie des Vicaires, de commencer deux groupes de jeunes Croisés.

La fête la plus critiquée fut la fête du travail où, suivant l'expression du Père B., on « gloussa » sur l'aspect hétéroclite de l'église parée de cent cartouches variés, composés des produits de Vichy. Quelques-uns parlèrent de « foire » ou de « réclame ». Mais la preuve que ces expositions n'étaient pas simple vanité, je l'ai vue dans ce fait que des gens qui n'auraient pu exposer au cours de la cérémonie, nous avaient apporté leurs instruments de travail à bénir. Les hommes du peuple, bien qu'on fût en semaine, étaient venus nombreux, comme le mercredi saint à la conférence réservée aux hommes. Nous ne leur avons réservé exclusivement qu'une seule conférence : je crois que beaucoup d'hommes viennent plus facilement avec leur femme. Ils furent plus de 400, non pas au jugé, mais après numération.

Les Jeudi et Vendredi-Saint, l'église débordait, les quatre tribunes, le sanctuaire, le pourtour étaient remplis, je ne pouvais passer de la chaire à l'autel. Le Jeudi-Saint, après le sermon, Heure Sainte avec chants, prières, invocations répétées par le peuple. Bien que la cérémonie se prolongeât jusqu'après 9 h. 1/2, personne ne sortit avant la fin. Quand le Père B. invita à prier les bras en croix, je vis des hommes d'abord hésitants suivre le mouvement ; ils étaient gagnés. Un prêtre du pays nous disait d'ailleurs : « Ce qui m'a le plus émerveillé, c'est que vous ayez pu entraîner pour les cantiques une paroisse de ville réfractaire au chant ». C'était la grâce de la mission.

Le décor du Vendredi-Saint, une croix de 8 mètres dans le chœur avec des groupes au pied de la croix, pouvait paraître un peu théatral. Mais ne jugeons pas avec nos idées à nous. Le peuple a besoin de spectacles qui parlent aux yeux.

Pâques vit comme une double cérémonie de clôture. A deux heures, érection d'un Calvaire à l'ombre de la nouvelle

église. On avait sollicité une souscription pour le prix du Christ en bronze ; il fallait 900 francs, en 24 heures on en avait 1.900. Le lourd et glorieux fardeau fut porté sur les épaules d'hommes de bonne volonté pendant un long parcours à travers les rues du nouveau quartier ; le bon Dieu suspendit la pluie menaçante jusqu'à la fin du cortège.

Après cette cérémonie triomphale et longue, nous pouvions craindre que les Vêpres, à 5h. 30, fussent désertées ; ce fut l'affluence des grands jours ; tous voulaient dire un dernier adieu aux missionnaires. Après une courte allocution du Supérieur de la mission et la réponse de M. le Curé, tous les prêtres présents, séculiers et missionnaires, donnèrent, du sanctuaire la bénédiction papale au peuple. Puis ce fut une ruée aux souvenirs ; pour distribuer les images aux chefs de famille, une demi-heure ne suffit pas. Que le Sacré-Cœur, par son image, rappelle à tous les bénédictions de la mission !

P. Loiselet, S. J.

Les relations de Clémenceau avec le collège de la rue Franklin

Que de fois j'ai montré à des visiteurs de notre collège sa maison en bordure de nos cours par le flanc, la fenêtre de son cabinet de toilette ouvrant sous notre préau, son jardin en terrasse prolongeant le nôtre, séparé par un mur assez bas surplombé dans toute sa longueur par notre chapelle ! Après la loi sur les Associations de 1901, des religieuses, dit-on, s'étaient aventurées chez le Tigre pour lui demander l'autorisation. « L'autorisation,comment voulez-vous que je vous la donne? Faites comme mes voisins. Ils la prennent. Je les entends d'ici chanter leurs cantiques... ».

Les premiers rapports avec Clémenceau remontent presque à l'établissement des Jésuites dans la maison. L'antijaco-

bin qu'était le Père Marquet déclara tout d'abord qu'aucune relation n'était possible avec un homme pareil. Pourtant il lui fallut bien entrer en conversation. On faisait une tribune à notre chapelle. L'escalier pour y accéder menaçait de rejeter dans le noir le cabinet de toilette du Tigre. Il vint au collège défendre sinon ses droits,du moins ses intérêts. Des fenêtres du collège, on le vit dans la cour discuter avec le Jésuite.

L'entrevue parut cordiale, et le P. Marquet s'arrangea pour respecter le jour de souffrance. A quelque temps de là, des pigeons que Clémenceau avait apportés d'Amérique gênaient le P. Marquet par l'abondance de l'engrais qu'ils déposaient dans nos cours. Ce fut au tour du Jésuite de se plaindre. La politesse fut rendue et les pigeons disparurent.

A l'encontre de son prédécesseur, le Père Trégard montra une sympathie naturelle pour le Jacobin ; et la sympathie, si je ne me trompe, devait remonter à l'époque où, président du Conseil, Clémenceau laissa insérer ou même inséra lui-même dans une loi d'amnistie, au milieu des socialistes, les religieux en situation illégale. « Ne dites rien, fit le Tigre à M. de Lamarzelle. Vous allez voir. Ces imbéciles de sénateurs et de députés vont voter le projet sans même le lire ». Et c'est ce qui arriva.

Entre le P. Trégard et le Jacobin, il y eut une histoire célèbre qui a fait le tour de la presse, assez diversement racontée ; c'est l'histoire de l'arbre. Notre chapelle se trouve séparée du petit jardin de Clémenceau par une bande de terrain à nous appartenant, complètement inoccupée. Dans cette cour minuscule qui n'a pas un mètre de large, un arbuste avait eu le malheur de dépasser la hauteur du mur mitoyen. La propriétaire du grand homme vint demander au P. Trégard de couper l'arbrisseau : « Vous, vous êtes la propriétaire ; et je suis dans mon droit. Je refuse. Mais, si lui, Clémenceau, venait me demander en ami, j'accorderais... » Là-dessus, le Tigre vint et voici d'après le diaire du Père Arlot, quelques-uns des propos échangés lors de cette visite.

C'était le Lundi gras de l'année 1917. Clemenceau fait passer sa carte. Le portier très ému la présente au P. Recteur.

Le Tigre introduit, expose sa requête : « Qu'on abatte un petit arbre qui m'empêche de voir le ciel ! »

Le Père Trégard. — Ah ! pour vous faire voir le ciel, je suis prêt à faire disparaître tout ce qui peut vous gêner.

Clémenceau. — Je ne suis pas encore converti ; mais en vieillissant on finit par voir que sous tous les costumes, il peut y avoir un cœur d'homme.

Le Père Trégard. — Là-dessus, nous sommes d'accord, et si votre voisin peut vous aider à aller au fond des choses, il n'est pas loin ».

On parle ensuite des polémiques de l'homme politique et de l'œuvre éducatrice du Jésuite. Le Père raconte comment il lui a fallu disparaître de son collège depuis quinze ans et comment il vient d'y rentrer avec l'espoir qu'après la guerre sans arrière-pensée on pourrait peut-être mieux s'entendre. Il explique la situation de l'École mise sous séquestre, sa mise en vente assez prochaine....

— Eh bien ! Vous rachèterez, fait le Tigre.

— Croyez-vous que ce soit agréable de racheter son bien ?

— J'avoue que c'est un peu fort.

On fait une petite promenade dans les cours. On se quitte d'une façon charmante. « Je regrette qu'il n'y ait pas un second arbre à abattre, qui me ramène chez vous. — Mais sans pareille occasion, pous pouvez revenir. — Eh bien ! je reviendrai ». Inutile de dire que le jour même l'arbre était abattu.



18 mois plus tard, c'est la victoire sur l'Allemagne, l'armistice libérateur : grande et glorieuse époque pour le vieux Vendéen. La rue Franklin est constamment encombrée. Il ne peut franchir le seuil de son domicile que défendu par des agents contre l'enthousiasme populaire. Le lendemain de l'armistice, une délégation de nos élèves ose demander audience au président du Conseil. Le Tigre les reçoit dans la salle à manger. C'est le bonhomme paternel, il remercie, il s'attendrit, il embrasse : « Vous, mes voisins, vous venez de me procurer un grand plaisir. Vous en remercierez votre directeur... C'est un homme tout à fait aimable, votre directeur... Vous lui direz combien j'ai été touché de voir qu'il avait pa-

voisé son jardin ». Le Père Trégard avait en effet fait planter quelques drapeaux sur le mur mitoyen qui nous sépare de lui. Les élèves offrent au grand homme une gerbe de fleurs : « A l'Organisateur de la Victoire,l'École S.Louis de Gonzague ». Quand le Tigre sort, il trouve sur le trottoir force badauds venus pour l'acclamer, parmi eux beaucoup de casquettes au velours bleu. Il saute dans son auto. Il allait s'éloigner lorsqu'il aperçoit le P. Trégard qui le saluait, devant tous il porla main à ses lèvres et répond par un baiser. Tout cela a été raconté 5 ans après dans le nº d'*Entre-Nous* de nov. 1923.

A la même époque vient se placer la tentative d'assassinat dont Clémenceau faillit être la victime. J'en fus moi-même témoin. Je débouchais de la rue Raynouard, lorsque j'aperçois le communiste bondir de l'urinoir où il s'était caché, se précipiter sur l'auto du Président au moment où elle ralentissait pour tourner vers le boulevard Delessert, décharger son révolver à bout portant par la portière, poursuivre l'auto en courant et en tirant par derrière les balles qui lui restaient, jeter l'arme sur la chaussée, puis avec une crânerie admirable, digne d'une meilleure cause, lever les bras au ciel et se rendre aux badauds qui ne demandaient qu'à le lyncher. Quelques minutes après, l'auto ramenait le Président blessé à son domicile. Je me précipite sous le porche du 8 rue Franklin pour offrir mes services. Mais Clémenceau fait signe qu'on le laisse tranquille et, appuyé au bras de son chauffeur, rentre seul dans son appartement. Si sa vie était en danger, ne fallait-il pas qu'un prêtre essayât de parvenir jusqu'au blessé? Le Cardinal Amette le pensa et y alla lui-même. Fin et délicat, l'archevêque de Paris avait bien tout ce qu'il fallait pour réussir dans cette conversion, si la conversion était possible. Il fit ensuite au P. Trégard le récit qui suit.

Clémenceau apprenant que le Cardinal était à la porte, non seulement veut qu'on le fasse entrer, mais fait évacuer sa chambre à tous les infirmiers qui sont là ; il ne semble nullement craindre le tête à tête avec l'Archevêque. Il est très aimable. Il avoue que la guerre a produit en lui une évolution de sympathie vers le clergé,évolution toute sentimentale,affirme-t-il, qui n'a changé aucune de ses idées. Le Cardinal Amette essaye pourtant de parler religion. « Que voulez-vous? ré-

pond le Tigre, chacun sur la question pense ce qu'on lui a appris quand il était petit. On vous a enseigné ce que vous me répétez là ; à moi on m'a dit tout le contraire ». Peu après le Cardinal revint encore à la charge. « Vos blessures sont en voie de guérison. D'ici peu vous serez debout. Nous le souhaitons tous, les prêtres avec la France entière. Pourtant vous ne pouvez vivre toujours.Une heure viendra qui sera la dernière. Ne croyez-vous pas qu'à cette heure pous pouvez rencontrer au seuil de la vie quelqu'un qui vous jugera ? » Et le bonhomme de répondre d'un air charmant : « Je ne crois pas ; mais en tous cas si je devais rencontrer quelqu'un comme vous dîtes, ce quelqu'un verrait dans ma vie qu'après les bêtises d'autrefois, à la fin de la guerre, j'ai fait pour la France tout ce que j'ai pu ; car je vous assure,j'ai bien fait tout ce que j'ai pu ».

Le Père Trégard d'une façon plus suivie que le cardinal Amette devait renouveler la tentative. Je ne sais s'il y eut entre le Jésuite et le Jacobin échange de lettres ou de visites les deux années qui suivirent ; mais arrivons à juillet 1921. Le hasard les amène tous les deux à Vichy. Le Père Trégard attrape une broncho-pneumonie. Voici ce que j'extrais du diaire du Père Arlot.

— Vichy, le 26 Juillet 1921.— Clémenceau, qui était déjà venu voir le Père malade est arrivé aujourd'hui pendant un orage, s'étant fait annoncer par avance. Il est resté une heure et demie. Jamais on n'avait causé aussi librement, de choses aussi intimes et aussi graves. On discute le pari de Pascal. — « Je n'en trouve pas les arguments convaincants, fait Clémenceau. — Ni moi non plus. — Mais Pascal ne croyait pas. — Pardon, il avait la foi. — Mais il ne croyait pas à la liberté. — Ce sont les Jansénistes... — Ah ! oui, vos ennemis ». Et le P. Trégard d'ajouter : « J'espère qu'un jour ayant réfléchi bien sur toutes choses, sur les grandeurs et les misères de la vie... vous finirez par m'appeler et me demander de vous aider ». Clémenceau répondit gravement : « Eh bien ! non,n'y comptez pas.... Le baptême n'est qu'une formule ! que peut-il en sortir ?— Que le monde soit ! aussi, ce n'était qu'une formule ». Là-dessus le Tigre déclare qu'il a dû d'ailleurs être baptisé dans son enfance par deux tantes très pieuses qui

l'ont élevé. « Ma grosse difficulté est celle-ci : je n'ai pas demandé à venir sur terre ; par conséquent je ne suis pas responsable ». Il ajoute : « J'ai fait du mal ; j'ai fait du bien. Actuellement je ne veux faire que du bien, et j'ai confiance ». Il en veut au pape d'avoir cru à la victoire de l'Allemagne : « Que voulez-vous ? fait le P. Trégard, les papes se suivent et ne se ressemblent pas. Rappelez-vous la protestation de Pie IX, après 1870 ». Clémenceau dit que les papes qui lui plaisent sont Grégoire VII, Boniface VIII, Jules II, Léon X, Jules II surtout : « J'aurais aimé faire la guerre avec celui-là ». Puis il parle de ses collaborateurs politiques, de Tardieu en particulier..... et il décrit son habitation en Vendée.... « Sur la fin de ma vie, je ferai des livres de philosophie ». A quoi le P. Trégard lui rétorque : « Vous feriez mieux de faire de l'histoire contemporaine et de nous livrer vos mémoires ».

***

Trois mois passent et les amis se retrouvent à Paris. Le P. Trégard entre à la clinique de la Rue de Chanaleilles pour y languir plusieurs semaines entre d'horribles opérations de sinusite maxillaire et frontale, finalement y mourir. Clémenceau est encore plus assidu qu'à Vichy. Son chauffeur déclare l'avoir mené à la clinique trois ou quatre fois. Que s'est-il passé dans ces ultimes entretiens ? Nous ne connaissons que le dernier, et il fut court. Le pauvre Père avait dû subir sans être endormi à violents coups de marteau l'ouverture du crâne. Il était tout ébranlé par le choc opératoire et ne devait pas s'en relever. Clémenceau entre, ouvre ses bras ; le Père se soulève, ouvre les siens ; les deux amis se tiennent embrassés avec émotion quelques instants, et le Tigre s'en va. Cette scène est racontée peu après au Père Arlot par le mourant sans qu'aucune parole soit rapportée. Je note avec détail, serrant la vérité d'aussi près que je puis ; car, comme on le verra plus loin, nous touchons ici à un problème. Après Clémenceau, après le P. Arlot, je vais moi-même à la clinique dire un dernier adieu à celui dont j'avais été si longtemps le jeune collaborateur. Comme je montais l'escalier, une infirmière me raconte ce qui faisait grand bruit dans la maison : « Clémenceau est venu et il l'a embrassé ».

Je m'approche du lit où gisait le mourant, très fatigué,la tête entourée de bandelettes. « Est-il vrai, dis-je, que Clémenceau vous a embrassé »? Et il me fait signe que oui. « Je vous savais en excellentes relations, mais pas à ce point. Depuis quand en êtes-vous arrivé à la tendresse? — Depuis Vichy ». Puis après un long silence, le Père, dans toute la plénitude de sa connaissance, me dit ces mots : « Si le Bon Dieu veut, j'offre ma vie pour le salut de Clémenceau ». Je le quitte presque aussitôt pour ne plus le revoir ; mais on pense bien que sa dernière phrase, je ne devais pas l'oublier, même et surtout après ce que Clémenceau devait me raconter quelques mois avant de mourir lui-même.



Le Père Trégard disparu, les relations avec le Tigre ne furent pas complètement rompues. Le R. P. Mollat au début de 1922 invitait son fameux voisin à l'inauguration du monument des Morts du Collège, et il recevait la réponse suivante tapée à la machine :

20 Janvier 1922.

Monsieur le Recteur,

Je vous remercie très vivement d'avoir bien voulu m'inviter à assister à l'inauguration du Monument élevé à la mémoire des Anciens élèves de St. Louis de Gonzague tués à l'ennemi.

Je félicite votre école du glorieux martyrologe de ses héros morts pour la Patrie. Je ne suis malheureusement pas à Paris dimanche et ne pourrai me joindre à vous pour saluer leur mémoire. Je vous prie de croire à mes regrets bien sincères.

Veuillez agréer, Monsieur le Recteur,l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

G. Clémenceau.

Aux grandes vacances de 1923, après 3 ans de séjour rue de Madrid, je rentrais à Franklin comme recteur. Dès les premiers jours, j'ai très nette l'intention à laquelle se mêle peut-être un peu de gloriole, d'entrer en relation avec le vieux Tigre et d'essayer de le convertir. En Novembre, nous publions dans *Entre-Nous* un compte-rendu de la visite que lui avaient faite les élèves au lendemain de l'armistice. Je l'envoie au Tigre et dans un mot aimable, je lui explique en même

temps que les Domaines mettent en vente notre immeuble, que nous craignons de le perdre et que lui-même doit redouter de descendre au fond d'un puits par la construction sur notre terrain de quelque maison à sept étages ; en terminant, je fais allusion au Père Trégard. Il me répond aussitôt de son écriture rapide, assez illisible, mais singulièrement pleine de caractère.

Paris 12 Déc. 1923

Monsieur le Directeur,

Je ne puis que vous remercier bien cordialement de l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'écrire en m'envoyant le compte rendu d'une amicale visite de vos élèves. Est-il besoin de vous dire que j'ai conservé le meilleur souvenir de cet amical entretien qui me reportait aux jours de ma jeunesse quelquefois turbulente? J'ai goûté d'une façon toute particulière le journalistique récit d'une rapide causerie où vos jeunes gens ont bien voulu me témoigner des sentiments dont je garde le souvenir.

Je ne puis vraiment croire que vos sombres pronostics touchant le sort de votre école soient sur le point de se réaliser. Votre Institut n'est point de ceux qui s'endorment sur une défaite, et je gagerais volontiers que votre pessimisme sera de courte durée.

Ainsi que vous le dites, je suis demeuré fidèle au souvenir de l'excellent Père Trégard, et c'est dans ce sentiment que je vous prie d'agréer mes vœux les meilleurs,

G. Clémenceau

De fait, le 1 mars 1924, une Société composée de nos amis rachetait le collège, sans qu'aucun concurrent se présentât aux enchères.

Quelques années plus tard, nous avons même failli acheter la maison du Tigre. Le hasard veut qu'elle soit mise en adjudication, juste au moment où la mère d'un élève fait un héritage dont elle cherche un remploi immobilier. Nous soufflons à l'oreille de la bonne dame de se porter enchérisseur. Hélas ! elle trouve en face d'elle un terrible concurrent américain aux poches pleines de dollars, et elle n'obtient d'autre résultat que de lui faire payer la maison plus chère. Ce Yankee, grand ami de Georges, était venu le trouver, a-t-on raconté, et lui avait dit : « J'ai peur qu'un nouveau propriétaire trouble la paix de vos vieux jours. Je ne serai tranquille que si le propriétaire, c'est moi-même ». Ce à quoi le Tigre aurait répondu. « Pour moi, je n'ai aucune inquiétude. Je

suis bien sûr que les Français qui achèteront ma maison, respecteront ma vieillesse ». Mais l'Américain s'était entêté ; et quelle gloire ce doit être Outre-mer de pouvoir dire : « Je suis le propriétaire de Clémenceau » !

***

Pour moi je continuais toujours à m'intéresser au Tigre ; et j'avais sur les moindres faits et gestes de sa vie d'abondants renseignements. Le bon vieux avait à son service un ménage cuisinière et valet de chambre. De la cuisine à la loge des concierges, il n'y a pas quatre mètres ; et l'on vivait dans la plus grande intimité. Or le concierge est tout simplement le menuisier du Collège. Que ne m'a-t-on pas raconté sur le grand homme, et je dois le dire avec une admiration souvent émue? Quel travailleur ! Voici son réglement de vie au moment où il écrit son *Démosthène* : lever à minuit, travail jusqu'à 6 heures, premier déjeuner, travail encore toute la matinée, à midi repas, puis sieste, le soir réception des amis, lectures des journaux, promenades, souper et coucher à 8 heures. « Le seul moment où l'on soit tranquille à Paris, c'est de minuit à 6 heures, eh bien ! ce temps-là, il faut le donner au travail ! » Et puis quel brave homme ! la cuisinière devient mère, elle habite au 5e, il n'y a pas d'ascenseur, n'importe, le vieux Clemenceau montera tous les jours la voir et caresser le bébé. Une fois il entend le valet de chambre parler d'une piéce de théâtre intéressante : « Avancez l'heure de mon souper. Mettez-moi au lit. Et allez vous promener avec votre femme ». Le concierge est invité en Vendée. Son épouse est appelée par Clemenceau : « Je me trouve avoir de l'argent. Profitez-en. Cela vous servira à établir votre fille ». Et il tend vingt billets de mille francs. Tout ce petit monde l'adore.

J'étais donc admirablement au courant de la vie intime du grand homme, de l'état de sa santé ; mais les potins de concierge ne me disaient rien sur l'état de son âme. Où en était-il du problème religieux? Dans le courant de 1924, j'avais essayé une autre source de renseignements. Nul n'ignore que le Tigre a été opéré une fois dans sa vie à la clinique de la Rue Bizet tenue par les sœurs du Très Saint Sauveur ; et que depuis, il a gardé pour ces bonnes religieuses

une affectueuse reconnaissance. Il retourne souvent chez elles ; et dès qu'il a le plus petit bobo, il lui faut Sœur Théoneste. Or j'avais été voir Sœur Théoneste. La bonne garde-malade m'avait bien dit que Clemenceau avait toujours dans sa chambre un petit livre des Evangiles et de St Paul, qu'elle supposait un cadeau du P. Trégard ; mais elle ne m'avait pas donné grand espoir de conversion, du moins de conversion par le ministère sacerdotal ordinaire. Aussi mes idées de 1923 s'étaient-elles peu à peu modifiées et mon ardeur de néophyte s'était-elle calmée. J'en étais arrivé à me dire que tout compte fait, lorsque je saurais Clémenceau à la mort, il vaudrait mieux ne pas essayer de forcer l'entrée de sa chambre. Après tout, c'est un païen ; il peut être dans la bonne foi ; Dieu n'a-t-il pas ses moyens à lui de sauver les âmes par delà les prêtres et les sacrements et n'y-a-t-il pas des cas où il vaut mieux laisser « Creator cum creatura et creatura cum Creatore » ? Je pensais ainsi, lorsqu'il y a deux ans environ, je suis alerté par un coup de téléphone de l'Archevêché. On y avait appris que Clémenceau avait un accroc de santé (c'était vrai) et l'on songeait un peu à lui envoyer un prêtre ; mais auparavant on me demandait mon avis. Je réponds à mots couverts. Monseigneur Gerlier, alors M. Gerlier, me dépêche son secrétaire, l'abbé de Bantel, auquel j'explique que pour moi, après avoir beaucoup réfléchi, je suis résolu à une attitude purement expectative. On m'approuve et on s'en tient là.

Pourtant au printemps de 1929, j'ai une occasion d'aller visiter le Tigre et je la saisis. Il s'agit de lui faire parapher trois exemplaires de son *Démosthène* qui seront vendus au profit d'une paroisse de banlieue. Après avoir, devant le St Sacrement recommandé à N. S. la démarche que je vais faire, je me rends chez mon voisin ; j'ai l'idée bien arrêtée de ne pas aborder de front le problème religieux, mais de rappeler le souvenir du P. Trégard mourant. De cette visite j'ai tout noté aussitôt après l'entretien, et je suis très certain de tous les propos que je vais rapporter.

C'était le 23 avril, à 9 heures du matin, la meilleure heure m'avait dit le concierge, pour être introduit sans attendre. Je sonne à l'appartement. Il est bien simple, ce « home » que l'homme d'Etat n'a jamais voulu quitter pour les palais des

ministères ; 3 pièces : une salle à manger très sombre sur la cour intérieure, puis sur le jardin ensoleillé, une chambre dans laquelle il dort, une bibliothèque dans laquelle il reçoit.

Je n'attends pas, la vieillard passe aussitôt de la chambre dans la bibliothèque. « Monsieur le Président, je suis heureux d'avoir occasion de faire votre connaisance. Jusqu'ici je n'avais osé vous déranger. — Monsieur le Directeur, j'avais eu la pensée d'aller vous voir le premier. Mais je me disais : ce Directeur a peut-être l'esprit étroit, et alors nous allons nous disputer ». Je lui expose le but de ma visite. Il s'assied au centre de sa curieuse table en fer à cheval et me fait asseoir en face de lui. Je lui passe les volumes. Il y trace quelques mots et sa signature. Quel antique que ce vieillard de 88 ans ! il en est encore à la plume d'oie. Ce jour-là les plumes grinçaient et n'écrivaient pas ; il fallut en essayer trois. « J'ai une secrétaire : mais aujourd'hui les secrétaires ne savent plus tailler les plumes d'oie ». Il me passe le sablier ; « Mettez du sable ». Sur l'un des trois bouquins il avait écrit ces deux mots : « Sois bon ». Et la conversation s'engage, aisée, charmante. Il faut crier un peu ; car il entend haut. Mais quelle facilité de parole, quel entrain, quelle jeunesse ! Je le fais parler plus que je ne parle ; mais c'est moi qui dirige la conversation. Dès que j'insinue un sujet, il comprend aussitôt et se précipite à fond de train par la porte entr'ouverte. Il est brave, rien ne lui fait peur. En deux minutes j'en suis au Père Trégard mourant : « Je l'ai vu en effet peu avant sa mort. Il était très nerveux, très déprimé. Je lui ai dit (oh ! ce n'est pas bien extraordinaire ce que je lui ai dit — mettez-vous à ma place — qu'est-ce que je pouvais bien lui dire ?) je lui ai dit : « Allons, il faut avoir du courage ». Il s'est levé sur son séant. Il m'a répondu : « Vous avez raison. Du courage ! j'en manque ». Eh bien ! comprenez-vous l'effet de cette parole sur moi. Comment, il manque de courage ! lui qui va à la récompense ; et moi, je n'en manque pas, moi qui vais à l'anéantissement. Vous ne sauriez croire comme je suis en repos à cette pensée que je vais à l'anéantissement. Tous les soirs je m'endors dans cette idée : le repos ». Clémenceau avait parlé sans forfanterie apparente, avec un ton de conviction profonde, comme on parle d'un sujet qui vous est

familier et auquel on a beaucoup pensé. De lui-même il continue : « Il y a des gens qui ont voulu me convertir : l'archevêque de Carthage par l'intermédiaire d'une dame... Un petit primaire aussi... oh ! sa lettre est bien touchante, je vous la montrerais,elle vous intéresserait.Il me dit que l'évolution n'explique rien, qu'il faut Dieu. Je lui ai répondu... Oh ! ne croyez pas que je pense des choses bien extraordinaires sur l'évolution. Je dis : il y a ceci, et après il y a cela. Je ne prétends pas autre chose... Je ne vois pas du tout qu'il y ait dans le monde un ordre qui demande une intelligence supérieure.... et j'ai toujours été élevé dans ces idées-là ».

Ainsi donc le souvenir du P. Trégard sur lequel j'avais compté pour éveiller une émotion favorable à la foi, se retournait entièrement contre le but ; et les idées du vieillard semblaient tellement arrêtées qu'il n'y avait pas à insister. Je bifurque sur la Rue Bizet. Il me fait un éloge admiratif, ému de la sœur qui le soigne, de la Supérieure actuelle... « Quand j'ai reçu la balle,j'ai éloigné tous mes enfants ;ils m'ennuyaient, mes enfants. Je n'ai voulu qu'elle, la sœur ; mais je lui ai fait promettre de ne pas profiter de la situation pour mettre un emblême religieux dans mon cercueil. Elle a promis. Mais figurez-vous que depuis sa Supérieure lui a dit devant moi : « Aviez-vous bien le droit de faire pareille promesse ? »

Et nous passons à d'autres sujets.Il me raconte sans rancune comment un ballon du collège tombé dans son jardin lui a fait perdre un oiseau (un colin) demi apprivoisé. « J'ai vu un de vos jeunes professeurs. Très bien. Il m'a fait un grand éloge de vous et de votre maison ; cela m'a fait plaisir. Au contraire j'avais autrefois reçu la visite de quelques-uns de vos clercs ; ils ne venaient à moi que pour demander des faveurs ; cela m'avait fait mauvais effet ». Il n'y avait guère qu'un quart l'heure que j'étais chez lui, et il ne manisfestait que le plus aimable empressement à me garder plus longtemps, mais déjà nous commençions à être dérangés toutes les deux minutes par le valet de chambre. « Un journal américain qui demande la permission de reproduire un article.... un médecin qui demande un rendez-vous..... un visiteur qui se fait annoncer et attend dans l'antichambre... » Il ne fallait pas être importun ; et comme nous parlions tous deux à très haute voix, j'avais l'impression que peut-être de l'anti-

chambre on suivait notre conversation. Le plus sage était d'amorcer une seconde visite.

Avant de m'en aller, j'appuie sur un dernier bouton : Foch. Les publications que l'on sait avaient paru peu obligeantes pour Clémenceau, et sous le coup de l'excitation, le Tigre était en train de préparer une réponse. « Foch ! très intelligent dans une certaine ligne, de très belles qualités morales, mais en somme esprit assez étroit. Tenez voilà un quart d'heure que nous nous connaissons. Nous avons parlé de tout. Nous nous comprenons. Eh bien ! je puis vous le dire, jamais je n'ai eu une seule conversation avec Foch comme je viens d'en avoir une avec vous... Après sa mort, j'ai été faire une visite chez lui. Pour un mort, il le fallait. Je vous avoue que par certains côtés, cela me coûtait un peu.... Cet homme qui avait fait la guerre aurait voulu faire la paix sans se douter que nous avions gagné à trois ». Comme je me levais pour partir, le vieillard eut un mouvement de lyrisme vers ses livres. Promenant ses bras étendus sur les rayons chargés de bouquins, il s'écria : « Quelle chose merveilleuse que la lecture ! J'avance la main, je prends un livre et me voici aussitôt en communication intime avec quelque Ancien des siècles passés. Quelle merveille que la lecture » !

Une poignée de mains charmante. « Alors je reviendrai. — C'est entendu. Revenez, mais pas à mes derniers moments. Je veux mourir comme j'ai vécu, suivant mes principes ». — Ainsi donc nous nous quittions les meilleurs amis du monde mais sur une question, la seule qui vaille, la question religieuse, c'était la brisure complète. Comme je l'avais prévu, il n'y avait pas à lui parler de conversion.

Ceci se passait au printemps. L'été l'emmenait comme de coutume dans son pays de Vendée. L'automne le ramenait à Paris. Mais je ne tardais pas à apprendre par le concierge menuisier que si l'esprit restait intact, le corps fléchissait. Le 22 novembre, la presse annonçait au monde entier : Clémenceau mourant. Le 23 je pensais à lui, je priais pour lui en disant la messe. C'etait la messe de St Clément. L'épître se terminait par ces mots : *quorum nomina sunt in libro vitae.* Dieu a ses secrets, ses moyens secrets d'agir sur les âmes. Qui donc pourrait prétendre que le nom de Georges Clémenceau

n'est pas inscrit au livre de la vie? Il agonisait derrière le mur de la chapelle. A 10 mètres de l'autel sur lequel j'offrais le Saint Sacrifice, le pauvre Tigre se tordait de douleur dans une terrible crise d'urémie. Lui, le stoïcien qui n'avait pas permis un moment de faiblesse au Père Trégard mourant, il poussait des cris, il fallut l'assommer de morphine. Le lendemain, 24, Clémenceau était mort.

18 décembre 1929. Guillaume de la Chapelle, S. J.



CHINE

Le nouveau scolasticat de Zi-Ka-Wei

Avant la guerre il y avait à Zi-Ka-Wei un scolasticat où beaucoup de Pères de la Mission se sont formés, mais les scolastiques étaient mêlés aux séminaristes. Ceux-là, il est vrai, venaient suivre les cours dans notre maison et le niveau des études se maintenait sans compromis. Bientôt cette combinaison parut avoir des inconvénients ; on y renonça. Les théologiens du grand cours furent envoyés en Europe, tandis que les autres suivirent les cours du Séminaire. Le théologat en Chine était supprimé et, en même temps, disparaissaient les avantages qu'une maison de formation en Mission pouvait seule procurer.

La solution idéale aurait été un théologat où élèves et professeurs auraient été Jésuites. Mais comment trouver assez d'élèves pour constituer un cours qui en vaille la peine? Comment fournir des professeurs au séminaire et au théologat? Les objections et les difficultés de toutes sortes ne manquaient pas. Pourtant l'ouverture de cette maison idéale fut fixée à l'année 1930. En juin de cette même année arriva le premier professeur, le P. Montalban et bientôt les élèves suivirent, venus de tous les points du globe et par tous les moyens de locomotion. On raconte même que, dans leur hâte d'arriver et faute de place dans les compartiments bondés, certains allèrent jusqu'à monter à la force des poignets sur le toit des wagons et firent ainsi le voyage. Ce qui n'est pas inouï en Chine.

Et voici que le 10 septembre 1930, les cours commençaient. Oh ! Ce n'était pas l'éclat triomphal dès l'aurore, mais enfin le scolasticat de Zi-Ka-Wei fonctionnait ; il y avait maison, élèves et professeurs, ou tout au moins un professeur.

Maison, professeurs, élèves ! Comment les avait-on trouvés? Et le scolasticat une fois constitué, comment allait-il fonctionner? Voilà les deux questions auxquelles on peut répondre maintenant.

La maison, bâtie en 1909, comme l'indique la pierre frontale, est un superbe édifice en briques. Elle fut construite exprès pour les scolastiques et abrita même les Pères du troisième an, en 1910-1911. Depuis la mort du scolasticat, elle ouvrit ses portes l'été aux Pères des districts, en vacances. Et le reste du temps, elle attendait patiemment, ses trois étages chinois (deux étages français) dominant le canal, ses immenses couloirs s'allongeant dans l'obscurité et ses grandes chambres (une soixantaine) bien exposées au midi, laissées à peu près vides. L'installation de cette maison serait fastidieuse à décrire, car elle est celle de tous les scolasticats de la Compagnie. Si les ailes rouges des ventilateurs, les petites tasses à thé et le bleu des grands pots de riz donnent au réfectoire un air tant soit peu exotique, les chambres n'ont guère de remarquable que le lit à moustiquaire, avec son matelas chinois ; et le reste de la maison est tout à fait européen ; la bibliothèque, déjà bien montée, s'est enrichie d'un volumineux fond de la bibliothèque de Poitiers envoyé de Jersey, et les Scolastiques ytrouvent ce dont ils ont besoin. Du reste rien n'a été épargné pour favoriser les études ou conserver la santé, ni l'électricité, ni même les douches à tous les étages, commodité indispensable l'été par les grandes chaleurs.

Sous les fenêtres du scolasticat se trouve une vaste pelouse, terrain tout trouvé et tout nivelé pour les jeux. Le jardin qui s'étend entre la résidence et le scolasticat est assez grand pour les deux communautés de théologiens et de juvénistes ; il est même trop grand au gré de certains, car il faut plusieurs minutes pour le traverser, chaque fois que l'on se rend à la chapelle de communauté. Celle-ci, en effet se trouve à la résidence ; dans le scolasticat lui-même, il n'y a qu'une petite chapelle placée dans la chambre la plus centrale, mais trop petite pour contenir tous les scolastiques. Du reste, le nouveau réfectoire se trouvera dans l'aile de la résidence, qu'on est en train de reconstruire. Un passage couvert permet heureusement de passer d'une maison à l'autre, par tous les temps.

Située juste à côté du collège, à quelques minutes de l'église St Ignace, la maison est le centre rêvé d'où l'on peut passer, comme autrefois à Jersey, examinateur ou régent, ou bien officiant pour les nombreuses Grand'Messes et cérémonies, etc.... On peut aussi aller facilement à Chang-Hai par le tramway ou même à pied... Et encore il faut passer sous silence les avantages plus matériels comme la proximité des Religieuses Auxiliatrices (Sen-Mou-Yeu) qui lavent et réparent le linge, de l'orphelinat de Tou-Sé-wé qui imprime livres et articles, coupe les fiches où l'on écrit les caractères chinois, etc...

Bien installée, bien située, la maison attendait des hôtes ;

malheureusement il ne dépendait pas de la générosité de la Mission qu'ils fussent nombreux. Ce n'étaient pas les quelques scolastiques envoyés chaque année dans la Mission qui formeraient un contingent suffisant pour une classe régulière de théologie et on ne voulait que des scolastiques de la Compagnie ! On avait pensé très vite aux scolastiques des autres Missions de la Compagnie en Chine, mais voudraient-ils et pourraient-ils venir tous à Chang-Hai, ou tout au moins en assez grand nombre ? Et cette idée avait contre elle les us et coutumes des différentes missions auxquels ils fallait renoncer pour envoyer des scolastiques se former dans une autre province. Et puis la situation n'était pas des plus sûres, et la guerre était loin de favoriser les rapprochements et les voyages. Les difficultés semblaient insurmontables. L'esprit d'organisation et l'obéissance triomphèrent de tout ; à la rentrée, les élèves étaient au nombre de vingt-huit, dont 17 en première année.

Parmi eux, plus de dix nations sont représentées. Les onze frères Chinois, dont sept du nord forment la majorité, puis viennent les Français (5), des Hongrois, des Autrichiens, des Italiens.....

Les différentes Missions de la Compagnie en Chine : Shien-Shien, Ou-Hou, Pang-Pou, An-King ont envoyé leurs scolastiques à Zi-Ka-Wei. Zi-Ka-Wei est, du reste, habitué à ce rôle de tête de ligne ; souvent son noviciat et son juvénat reçoivent des Frères Chinois venus d'autres Provinces, son séminaire forme les séminaristes de Mgr Tsu avec les siens, son École normale surtout forme les maîtres d'écoles pour les Missions voisines.

Dès le principe, il avait été entendu que les Professeurs seraient fournis par les différentes Provinces ; assurer des hommes spécialisés aurait été une trop lourde charge pour la Mission déjà débordée d'œuvres et de travaux dans les districts où plus de 30.000.000 de païens attendent encore l'évangélisation. C'est d'Espagne que sont venus jusqu'ici tous les Professeurs.

Le P. Montalban se réclame souvent d'Oña où il fit ses études, tout en s'occupant activement des questions missionnaires ; puis il fit à Munich un biennium d'histoire de l'Eglise couronné par sa thèse de doctorat : « El patronato español y la Conquista de Filipinas ». Il fut chargé d'enseigner le « De Ecclesia ».

Bientôt d'autres Pères vinrent l'aider. Le P. Escanciano débarqua en octobre et aussitôt commença ses cours de Morale en première année ; lui aussi s'est formé à Oña et il a fait ensuite un biennium de droit canon à Rome.

Enfin le P. Lisbona, arrivé avant le P. Escanciano, fait la classe de dogme du matin, depuis le premier décembre. Jusque là, les théologiens allaient encore au grand séminaire suivre les classes du P. Payen. Si le P. Lisbona « ce vrai fils de S[t] Ignace » n'avait pas pu prendre plus tôt son cours, c'est qu'il ne s'attendait guère à devenir aussi brusquement professeur à Zi-Ka-Wei. A Manille où il avait occupé les postes de Père Maître des novices, de Recteur de l'Athénée, et de professeur de théologie au grand séminaire, une lettre du T. R. P. Général vint le chercher, s'informant s'il irait volontiers en Chine. Aussitôt un télégramme d'acquiescement « promptus » fut envoyé par le P. Lisbona qui arriva à Zi-Ka-Wei âgé de 61 ans.

Et voilà le corps des professeurs tel qu'il est constitué à la fin de 1930. En 1931, au mois de mai, arrivera un quatrième Père Espagnol, le P. Arconada actuellement à Rome et qui sera professeur d'Ecriture Sainte.

Plus tard, viendra-t-il d'autres professeurs ? Y en aura-t-il de Français ? Certainement au moins le P. du Manoir.

Mais plutôt que de nous lancer dans des conjectures, arrêtons-nous un instant à voir comment fonctionne la maison ainsi constituée.

Un scolasticat où se trouvent réunis, avec les théologiens et les Pères de résidence, des philosophes, des juvénistes et des étudiants de chinois venus d'un peu partout, ne semble pas devoir être très uni. Il fallait pourtant choisir un cadre de vie ; le T. R. P. Général l'a indiqué quand il a confié au R. P. Provincial de Paris le scolasticat qui dépendait d'abord directement de Rome. Le règlement sera donc en gros celui de l'assistance de France et le coutumier sera celui de la province de Paris avec quelques coutumes (Koei Ku) supplémentaires, propres à la Mission.

Avant tout dans cette petite Babylone, il fallait une langue que tous pussent comprendre ; il n'était pas possible de parler perpétuellement latin et les différentes langues chinoises se prêtaient mal à une unification ; le français s'imposait pour les retraites exhortations. Pour les lectures au réfectoire le partage est égal : le matin français, le soir chinois.

Le programme des études est exactement le même qu'en Europe et les sacrifices qu'on s'impose pour la formation des professeurs montrent avec évidence que les Supérieurs tiennent au sérieux des études. Des résultats, il est encore trop tôt pour en parler ; cependant le travail consciencieux des Professeurs et des élèves ne peut manquer de porter des fruits ; ce n'est pas l'étude supplémentaire du chinois qui peut lui nuire beaucoup. Le Sien-Cheng (maître chinois) ne vient qu'un temps très court chaque jour chez les théolo-

giens, et c'est surtout durant les jours de congé qu'ils peuvent se perfectionner en chinois. Par contre, le soir à la récréation, on voit beaucoup de scolastiques qui, dans leur zèle, parlent Touo (langage de Changhai) ou Mandarin. A la récréation de midi, le repos complet est de règle et ils sont rares ceux qui ne jouent pas au tennis, volley-ball, hand-ball ou croquet.

Si la maison marche comme tous les autres scolasticats, cela ne l'empêche pas d'avoir son cachet propre ; sans prétendre analyser son esprit, voici quelques grands traits qui frappent au premier abord l'observateur le moins perspicace.

Avant tout, ce qui console et parfois effraye un peu, c'est le grand surnaturel. Le sacrifice et la souffrance de la séparation doivent bien être pour quelque chose dans cette tendance, parfois un peu sévère, mais très vivante, vers la perfection. Dire que l'entrain et l'exubérance n'ont rien à souffrir de cet esprit serait exagéré, mais la maturité et la pondération seraient-elles déplacées chez des théologiens ? Surtout quand on songe que, dans quelques années, ils vont être lancés, parfois seuls, au milieu des païens, bien souvent avec la perspective de la captivité et de la mort chez les brigands.

La composition mélangée du scolasticat elle-même n'est pas sans avantages ; outre qu'en général elle répond à un désir de St Ignace, elle permet aux différents éléments de se compléter : la franchise un peu brusque parfois, mais toute droite et sans rancune, des uns s'allie à la politesse attentive, qui ne peut manquer de rendre la vie agréable à celui qui en est l'objet. L'idéal est évidemment la fusion parfaite, dont la diversité des langues est la pire ennemie. La bonne volonté des nouveaux missionnaires triomphe de toutes ces difficultés.

Le ciel ne manquera pas de bénir ces efforts et tout spécialement le Sacré Cœur auquel le scolasticat s'est consacré solennellement dès ses débuts. Le 26 octobre, en la fête du Christ Roi, les scolastiques et leurs professeurs se réunirent dans la classe de théologie. Une belle statue du Sacré-Cœur avait été placée sur l'estrade décorée et ornée de fleurs. Le R. P. Recteur lut une très belle formule de consécration à laquelle tous répondirent en chœur : « Fac sicut promisisti » Le Christ-Roi ne peut manquer de tenir ses promesses et de protéger le nouveau scolasticat.

Jean de la Largère, S. J.



HORS DE FRANCE

Les Retraites fermées au Canada (1)

Il y a plus de vingt ans que les retraites fermées, par groupes, telles qu'elles existent en Belgique et en France, ont été établies au Canada.

C'était au mois de juin 1909. Je me souviens comme d'hier des douze jeunes gens, réunis au noviciat du Sault-au-Récollet, et qui désiraient faire les exercices de la première de ces retraites. Ils étaient là, dans la salle Berchmans, silencieux, recueillis, inquiets, semblait-il, dans l'attente de celui qui allait leur parler, se demandant ce qui allait résulter de ces trois jours de recueillement et de méditation.

Ils en rapportèrent ce que tant d'autres en ont rapporté depuis : les lumières d'une religion mieux comprise, une joie débordante, des convictions bien établies, un désir d'apostolat que vingt années dans le monde et de batailles pour la vie n'ont rendu que plus ardent, plus pratique et plus efficace.

Une autre retraite — pour des instituteurs — suivit quelque temps après. Les deux donnèrent un total de vingt-huit retraitants. Et ce fut tout pour cette première année.

L'initiative avait été prise par un jeune scolastique jésuite : le Père Joseph-Papin Archambault. Il n'était pas encore prêtre. Mais il avait beaucoup lu ; il avait voyagé en Europe avant son entrée dans la Compagnie ; pendant ses études et sa régence dans les collèges, il s'était mis au courant du mouvement social et religieux des principaux pays catholiques. Il avait été frappé par les effets merveilleux produits par les retraites, chez les Français et les Belges. Tout en suivant

---

(1) Ce travail est la traduction de celui qui a été lu à la *National Conference of the laymen's Retreat movement,* tenue à Détroit, Michigan, du 3 au 6 janvier 1930.

de près ses études théologiques au scolasticat, il écrivit et publia, en 1908, une brochure intitulée : *L'Œuvre qui nous sauvera.*

L'œuvre, c'était les retraites fermées.

Le P. Archambault n'a pas cessé d'en être l'animateur, l'âme dirigeante. Par sa revue, spécialement destinée aux anciens retraitants : *La Vie Nouvelle*, par d'autres brochures, des articles de journaux, des lettres pastorales obtenues des évêques, par des bénédictions de son œuvre reçues de Rome, il a fini par rendre populaires les retraites et les répandre dans tout le Canada français.

Aidés par le don généreux de leur grand ami et bienfaiteur, M. Edouard Gohier, les Jésuites bâtirent, à l'Abord-à-Plouffe —dans cette île Jésus qui faisait autrefois partie des biens des Jésuites, — une maison de retraite, qui servit bientôt de modèle à une demi-douzaine d'autres. Elle contient cinquante chambres, une chapelle, un grand réfectoire, une vaste salle servant aux récréations, aux conférences de fin de retraite et aux réunions mensuelles. Elle est entourée d'une très large véranda, d'un bosquet, d'un jardin planté de beaux arbres, de haies de cèdre et de massifs de fleurs. Une statue de saint Ignace se dresse sur un piédestal au bout de l'allée qui conduit à la porte centrale. De son pied, le saint écrase la tête de l'Hérésie, et d'un geste magnifique de sa main il montre la maison des *Exercices* et du repos : Venez et *requiescite paululum.*



Après 1909, les Jésuites aménagèrent leur villa de la Broquerie, à Boucherville, et y continuèrent les retraites pendant la saison d'été, jusqu'en 1913. C'est à la fin de cette année que fut ouverte la maison de l'Abord-à-Plouffe. La première retraite y fut prêchée pour des prêtres ayant à leur tête Monseigneur Stagni, le Délégué apostolique au Canada.

Le nombre des retraitants varia de quinze à trente chaque semaine pendant la première année. Il s'éleva plus tard, et ce nombre se maintient, à cinquante et même cinquante-quatre. L'ensemble des quinze dernières années donnait, en novembre 1929, le chiffre global de 24.351 retraitants.

Depuis ce temps, les Jésuites canadiens-français ont bâti deux autres maisons de retraite presque aussi spacieuses que la villa de l'Abord-à-Plouffe, et qui suffisent à peine, certains jours, au nombre croissant de ceux qui désirent y faire les Exercices. Manrèse, de Québec, a une quarantaine de chambres ; Saint-Ignace, de Chicoutimi, en a plus de trente.

La Broquerie, destinée aux jeunes gens, se permet d'en aménager trois douzaines dans ses petites cellules.

Nos Pères de langue anglaise, de la province du Haut-Canada, n'ayant pas encore de maison spécialement reservée aux retraites, se sont contentés jusqu'ici d'en prêcher quelques-unes dans leurs collèges, pendant les vacances des élèves.

***

Les religieux de plusieurs autres ordres : Dominicains, Oblats, Rédemptoristes, Pères de Saint-Vincent de Paul, Maristes, Clercs de Saint-Viateur, n'ont pas été lents à suivre le mouvement. En tout, quinze maisons de retraite établies en ces dernières années, dans la seule province de Québec.

A ce nombre s'ajoutent les collèges, qui profitent des vacances de l'été pour convoquer des retraitants. C'est ainsi que Mgr. Limoges, de Mont-Laurier, a réuni l'année dernière trente-trois de ses diocésains les plus influents et leur a fait prêcher les Exercices dans son petit Séminaire. En nous priant de faire cette prédication, l'évêque de Mont-Laurier ajoutait « qu'il entend rendre cette œuvre permanente au milieu de ses lacs, de ses montagnes, et de ses braves gens ».

Il va sans dire que cette énumération ne comprend pas les retraites de femmes. Qu'il suffise de dire qu'elles dépassent en nombre, sinon en importance, celles des hommes. Ceux-ci, dit-on, ne prétendent pas à la quantité, mais à la qualité ; — à moins que les femmes ne réclament les droits de cette pénitente inespérée du P. Milleriot, lequel avait annoncé publiquement qu'il ne confessait pas les femmes :

— Ne savez-vous, madame, que je ne confesse que les hommes ?

— Je sais, mais voyez-vous, il y a dix-huit ans que je n'ai pas été à confesse.

— Oh ! alors, confessez-vous, voux valez bien un homme.

Sans donc faire entrer en ligne de compte la colonne féminine, le grand total de nos retraitants, s'ouvrant par les douze jeunes gens de 1909, s'élevait l'automne dernier à 68.487.

***

Qu'on me permette de terminer ces statistiques un peu trop sèches, et avant de dire un mot des résultats généraux de nos retraites fermées, de citer un témoignage, capable d'encourager les moins ardents et de consoler les moins optimistes.

Il y a quelques semaines pendant un voyage à Rome, j'avais

le bonheur d'être reçu par notre T. R. P. Général. Au cours d'une conversation — si paternelle ! — le Père Ledochowski me dit, — et l'on sait assez que notre R. P. Général est au courant de ce qui se fait dans la Compagnie, et pas mal de ce qui se passe ailleurs : « Vos retraites fermées et les œuvres qu'elles font naître, votre école des Missions et votre association catholique des Voyageurs, ne sont pas seulement parmi les premières œuvres de votre Province, mais elles comptent parmi les plus belles de la Compagnie ».

...Quand on est une humble minorité, isolée par sa langue son origine et ses traditions dans un coin du nord de l'Amérique, au milieu d'une population mixte et souvent assez peu sympathique, une parole comme celle-là, venue de si haut, met au cœur du courage et de la joie.



Peut-être ne paraîtra-t-il pas hors de propos de signaler ici les deux causes principales des résultats durables de nos retraites.

Elles ne se trouvent pas particulièrement dans le règlement suivi pendant les exercices. Il est à peu près identique à celui des maisons de Belgique et de France. Il ne diffère guère du vôtre, si ce n'est que celui des Américains exige plus de prédication du directeur. Le vôtre semble aussi plus austère et impose un silence plus absolu au retraitant. Vous défendez toute récréation ; nous en admettons deux, courtes, libres. Que cette mortification monastique soit imposée parce que les Américains ont plus de goût pour la pénitence, ou parce qu'ils en ont plus besoin, c'est ce que je ne saurais dire. Elle est admirable en tout cas. Mais les Français, chez nous, comme ceux d'Europe, sont de grands « chatterers », ils aiment jaser un peu ; et si on ne leur concédait pas une brève détente après le lunch et le dîner, ils courraient le risque de se l'accorder dans le cours de la journée. Je crois donc que vous avez raison, et que nous n'avons pas tort.

Nous croyons que les deux causes particulières de nos résultats durables ne sont pas là.

Le but des retraites fermées, chez nous, comme partout ailleurs, n'est pas seulement d'opérer des conversions individuelles, mais de former une élite de catholiques éclairés, sincères, et militants. Nous ne nous adressons pas aux foules ; mais à ceux qui sont, ou peuvent devenir, des dirigeants, chacun dans sa sphère, son métier ou sa profession.

Pour en arriver là, il faut : 1° le *travail personnel*, et 2° l'*association* des hommes de même classe sociale, du commerce, de l'industrie, des professions libérales, des métiers, dont nous multiplions les forces en les unissant.

Notre règlement ne comporte que quatre instructions ou méditations par jour, — outre l'examen de conscience. Vous en avez davantage. Mais par contre, nous remettons, à la porte de la chapelle, une feuille des méditations de saint Ignace, sur le sujet que vient d'expliquer le prédicateur. Et vous savez quel éloge faisait tout récemment notre Saint Père, Pie XI, des méditations de notre saint fondateur, patron de toutes les maisons de retraite fermée.

Le retraitant se retire aussitôt dans sa chambre et continue par lui-même, sous le regard de son crucifix, le travail commencé. Jusque là, il a écouté et compris. Ici, il se grave et s'applique la vérité comprise. Et comme rien n'est plus clair et plus précieux que ce que l'on a trouvé soi-même, il n'y a rien qui reste plus longtemps et passe mieux dans la pratique que les lumières et les résolutions nées de ce travail personnel.

Ces feuilles détachées sont imprimées, je crois, dans toutes les langues. Il suffirait de s'en procurer quelques centaines pour en faire le fond d'une bibliothèque de retraite.

Nous avons connu des retraitants, — nous pourrions dire presque tous ceux qui ont suivi notre direction, — qui voulaient, ce qui d'ailleurs n'est pas permis, garder ces feuilles à tout prix. Ils étaient convaincus que tout le fruit des exercices venait de là. Ils semblaient sûrs de leur persévérance, s'ils les emportaient comme manuel de vie chrétienne.

Permettez-moi de citer un fait, dont fut témoin le R. P. Supérieur de Manresa, à Birmingham, Mich.

J'ai prêché cinq retraites dans cette maison que dirige le P. Cogley, S. J. Pour les trois premières, j'avais apporté avec moi des feuilles de méditation. Avec l'intention de faire un essai, une expérience, je n'en apportai pas pour les deux dernières. Eh bien! mes retraitants, pendant la conférence de la clotûre, le dimanche après-midi, me répétèrent à l'unanimité que ces deux retraites ne leur avaient pas profité comme les autres. Ils n'en rapportaient ni les convictions, ni les résolutions solides des années précédentes. — « Nous étions, affirmaient-ils, comme désemparés, « at sea », n'ayant point les feuilles de méditation pour guider nos efforts personnels ».



Notre second moyen de rendre durables et de multiplier les fruits de nos retraites est de grouper, pendant une réunion spéciale, en association, cercle, ligue ou société, les hommes de même catégorie, ayant des emplois et des intérêts communs. Aux engagements qu'ils prennent, en devenant

membres de l'une de ces sociétés, s'ajoute ordinairement la promesse de faire la retraite annuelle. C'est même parfois une condition essentielle pour y être admis. On y élit des chefs de groupe, et chacun, devenu propagandiste dans sa catégorie, se charge d'organiser les retraites de l'association à laquelle il appartient. Les voyageurs de commerce, par exemple, ont des membres choisis qui préparent douze retraites fermées par année de quarante-cinq à cinquante-quatre recrues, dans notre seule villa Saint-Martin, à l'Abord-à-Plouffe.

C'est ainsi que nous avons d'abord formé la *Ligue des retraitants.* A Montréal, elle est composée d'un millier de membres, qui se réunissent tous les mois, assistent ensemble à la messe, communient, entendent une conférence sur un sujet d'actualité sociale ou religieuse, délibèrent et s'entendent sur certaines œuvres à accomplir.

Les employés de chemin de fer ont aussi leur association, avec Conseil de direction et aumônier. Ceux des tramways de Montréal sont en frais de les imiter.

Les agents de police, après des retraites suivies par deux maires successifs de la ville, ont formé le dessein de réhabiliter la réputation du corps auquel ils appartiennent. Une cinquantaine d'agents ont uni leur influence et leurs efforts, afin de provoquer une enquête sur l'administration policière ; car il arrive, à Montréal, comme dans plusieurs villes américaines, de rencontrer des gardiens de la paix trop intéressés aux profits des voleurs, et d'une moralité assez bien payée pour assurer aux bandits une coopération secrète et l'impunité.

Nos retraitants ont formé la Ligue du Chemin de la Croix. Dans cinquante-neuf églises de la ville, des avocats, des médecins, d'autres laïques en vue et des foules qui les accompagnent font, — souvent sans le curé, pris ailleurs par son ministère — font le chemin de la croix, le vendredi soir, pour l'expiation des péchés commis dans la cité.

L'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, fondée à la suite d'une retraite, en 1914, compte maintenant vingt-trois sections, et huit cents membres. Son influence, en matière de presse, de mœurs, de patriotisme et de foi, se fait sentir dans tout le Dominion. Il n'est pas une initiative heureuse qu'elle n'ait secondée ou provoquée ; pas une loi mauvaise qu'elle n'ait combattue ou empêchée ; pas une seule œuvre d'utilité publique, religieuse, nationale ou scolaire, qu'elle n'ait aidée ; pas une institution de charité : Saint Vincent-de-Paul, orphelinat, refuge, hospice, à laquelle elle n'ait apporté son influence et ses secours. C'est à elle qu'est due la campagne contre le blasphème, à elle la fondation de la retraite pascale pour les hommes ; une retraite prêchée dans la Semaine Sainte, pour des centaines de voya-

geurs, de commerçants, de professionnels, et autres, qui n'ont pu suivre les missions paroissiales. Les auditeurs sont avertis de faire la communion pascale dans leur paroisse respective.

Ces diverses associations sont tenues bien unies entre elles par une revue mensuelle, la *Vie Nouvelle*, — c'est à dire la vie que doit mener l'homme qui a fait la retraite fermée.

Notez, je vous prie, que tous ces associés font de plus le travail de l'organisation extérieure des retraites. Le P. Supérieur reçoit à l'avance la liste des recrues. On lui indique même parfois le numéro de la chambre que celui-ci ou celui-là a choisi. Ce n'est pas là un mince secours, surtout quand le prédicateur doit être à la fois, comme notre infatigable directeur de Manresa, administrateur d'une grande propriété, hôte charitable et empressé, homme d'affaires et homme d'esprit, acheteur, pourvoyeur, conseiller, prêcheur, recruteur et ascète.

Pardonnez à ces longueurs. Elles dépassent même mon intention première. Je suis venu bien plus dans la pensée d'apprendre que d'instruire. Mais j'ai cru qu'il n'était pas inopportun de soumettre ici, avec les faits que m'a demandés M. le Secrétaire de votre Congrès, les deux causes principales des succès d'une œuvre que notre Général considère comme l'une des plus belles de la Compagnie de Jésus.

Louis Lalande, S. J.

La Compagnie de Jésus au Brésil indépendant

« *Sur ce terroir merveilleux, grandit*
« *un noble peuple, dont le passé est*
« *glorieux, dont l'avenir paraît gran-*
« *diose* ». R. P. Yves de La Brière.

Dans les *Lettres de Jersey*, vous voulez bien, cher Rédacteur, me réserver quelques pages. Ce sera pour moi, dites-vous, un moyen de renouer des relations avec les bons amis d'antan : double plaisir pour un cœur français et brésilien.

Si seulement j'avais quelques choses nouvelles à vous dire ! Mais vous possédez certainement dans votre bibliothèque l'ouvrage du Père Burnichon (1) et celui du Père de La Brière(2) ; consultez vos auteurs. Je ne saurais rien vous apprendre d'autre, après mes 33 ans de séjour au Brésil.

Cependant j'ai sous les yeux en ce moment le magistral ouvrage du R . P. Emmanuel de Madureira : *La liberté des Indiens. — La Compagnie de Jésus. — Sa pédagogie et ses résultats* ; deux gros volumes de plus de 600 pages chacun, qui étaient encore sous presse en 1928 lors du voyage du P. de La Brière. Cette histoire de la Compagnie, imprimée aux frais du gouvernement, à l'occasion du premier centenaire de l'Indépendance brésilienne (1822-1922), a valu à son auteur les plus grands éloges. Il est mort, hélas ! en 1928, épuisé de travail : après de longues années de rectorat à Itú, Friburgo et Rio, il était professeur de philosophie à Friburgo.

Je vais simplement recueillir dans cette histoire quelques traits sur l'apostolat des Jésuites modernes au Brésil. Après avoir décrit brièvement les différents ministères de la Compagnie, nous parlerons de la fondation des Collèges.

I. Ministères de la Compagnie au Brésil.

De retour au Brésil, la Compagnie ne pouvait oublier ses prédilections pour la *conversion des Indiens* : de 1841 à 1852, les Pères espagnols firent une tentative d'évangélisation à Rio Grande, qui produisit comme résultat, la fondation de trois réductions par les PP. Berdugo et Parês ; mais les intrigues de la Maçonnerie devaient y mettre fin. Les Pères de la Province romaine tentèrent ensuite de convertir les Indiens de Goyaz ; en 1867, ils fondaient le collège S. Louis d'Itú ; mais leurs travaux furent interrompus par la mort du P. Tuveri et la proclamation de la République. Tous ces déboires n'ont pas arrêté le zèle de la Compagnie. Le R. P. Jean-Baptiste du Dréneuf, bon Nantais et ancien Postard, après avoir été notre vice-Provincial, a été nommé, il y a près d'un an, Administrateur Apostolique de la mission de Diamantino au Matto Grosso ; il va s'embarquer dans quelques jours, avec le P. Matterni et le Fr. dell' Agnolo, pour ces forêts peuplées d'Indiens sauvages. Le Prélat est plein d'espérance de donner à l'Église un nouveau diocèse.

Parmi les civilisés, il nous faut d'abord mentionner les

(1) *Le Brésil d'aujourd'hui*, qui date déjà, il est vrai, de 1899.

(2) *Le Règne de Dieu sous la Croix du Sud*, 1929.

missions populaires. Cette œuvre commença dans l'église du Rosaire, à Desterro (aujourd'hui Florianopolis) ; puis ce fut le tour de Porto-Alegre. Et bientôt l'œuvre des Missions se répandit par tout le pays, dans les villages et les hameaux de Sainte Catherine et de Rio-Grande du Sud, dans les villes et les capitales, où bien souvent des Pères eurent à raviver un christianisme mourant et quasi effacé : oubli presque total des sacrements de Pénitence et de Mariage.

Les missions prêchées par les Pères allemands dans les colonies composées par leurs compatriotes ont obtenu les plus beaux résultats. D'ailleurs durant les cinquante dernières années, ces Pères ont apporté une aide puissante aux évêques et au clergé séculier, dans les travaux apostoliques ; ils dirigent eux-mêmes, avec le plus grand zèle, douze paroisses florissantes. Des provinces du Sud, ils passèrent au Nord, Pernambuco, Babia, Para, fondant partout des collèges ; et durant les vacances, les professeurs prenaient leur repos en prêchant des missions, sans exiger des curés la moindre rétribution, mais plutôt leur sachant gré de leur permettre ainsi d'exercer leur zèle.

L'*Apostolat de la Prière*, cet admirable instrument pour répandre la dévotion au Sacré-Cœur, doit son origine et son développement aux Pères de la Compagnie, et surtout au P. Barthélémy Taddei, véritable apôtre de cette dévotion à laquelle le Brésil tout entier doit, pour une grande part, le renouvellement de l'esprit de foi et le retour à la fréquentation des Sacrements. Sans exagération, on peut affirmer qu'il n'existe au Brésil aucune œuvre catholique aussi répandue et aussi bien organisée. Fondée en 1871 par le P. Taddei, elle célébrait son cinquantenaire en 1921 et à cette occasion, le *Messager* pouvait écrire en toute vérité : « Si nous comparons la ferveur qui règne aujourd'hui dans toutes les paroisses avec l'état du pays, il y a cinquante ans, on ne peut se défendre d'un sentiment de stupeur ». Le Brésil possède près de 3000 centres groupant un million d'associés.

Le *Messager*, organe de l'Apostolat de la Prière, béni par le Saint Père et par tous nos évêques, compte maintenant 14.000 abonnés ; il a été l'instrument de bien des conversions, et continue à maintenir la ferveur des catholiques.

Nombre d'autres associations sont sous la direction de nos Pères. Outre les congrégations Mariales de nos collèges, d'autres congrégations d'hommes et d'étudiants ; congrégations de mères chrétiennes, d'enfants de Marie ; catéchismes pour les enfants du peuple ; réunions du clergé, association S. Luc pour les médecins, association S. Yves pour les avocats, etc.

Une œuvre nouvelle, annexée à l'*Etoile de la Mer*, est celle

des feuilles de propagande ou *Rayons de soleil*, de notre Père Lachu (112 numéros, 2.212.170 exemplaires).

Quant aux *Exercices*, l'œuvre par excellence de la Compagnie, que ne leur doit pas le Brésil ! Nul n'ignore l'excellent esprit qui règne dans les familles brésiliennes, ce qui provient sans conteste de l'éducation que les mères de famille reçoivent dans les pensionnats de Religieuses. Or presque toutes ces communautés ont recours aux Pères pour prêcher des triduums à leurs élèves, et les retraites annuelles aux Religieuses, où elles viennent reprendre la ferveur d'esprit nécessaire à leur œuvre d'éducation.

Et ces retraites que les Évêques nous demandent de prêcher à leurs prêtres, quels fruits de sanctification n'ont-elles pas produits parmi le clergé brésilien !

Ici, comme en Europe, à Bahia d'abord, plus tard au collège Anchieta, ont commencé de fonctionner les retraites fermées pour hommes, unique moyen de faire pénétrer chez nos laïques le véritable esprit de Jésus-Christ, d'en faire des apôtres et d'étendre partout l'Action catholique si chère au Pape Pie XI. C'est ainsi que, du mois de mars 1929 au mois de mars 1930, en cinq retraites successives, 199 hommes ont passé trois jours sur la montagne de Friburgo ; une de ces retraites groupait 23 officiers.

Outre le ministère des retraites, auxquelles les Nôtres consacrent grandes et petites vacances, il faut aussi assurer la prédication dans les paroisses où les curés nous appellent et dans nos églises qui regorgent de fidèles avides d'entendre la parole de Dieu, comme à *S. Ignace*, par exemple, où pendant le mois de mai se succèdent en chaire cinq ou six orateurs sans compter les triduums des fêtes principales.

La polémique religieuse a aussi sa place, dans la chaire et dans la presse qui répand des écrits contre les protestants américains. Ceux-ci nous envahissent et s'établissent partout, jusque dans nos forêts vierges, mais surtout dans les villes, par la fondation de collèges, d'hôpitaux, d'asiles, d'œuvres de toute sorte, grâce aux capitaux énormes fournis par les Sociétés évangéliques. Ils font un recrutement très actif, surtout parmi la jeunesse.

Les autres ennemis à combattre ici, en plus grand nombre que les protestants, sont les spirites dont les séances frappent l'imagination du peuple et arrivent à séduire nombre d'intellectuels auxquels manque une solide instruction religieuse.

Tels sont, en quelques traits, les services rendus aux civilisés du Brésil par les principaux ministères apostoliques de nos Pères qui, au dire d'Adolpho Augusto Pinto, le cèdent de peu à nos premiers apôtres.

II. La fondation des Collèges.

Mais le temps était venu pour les Jésuites du Brésil indépendant de penser à la jeunesse, à l'œuvre capitale de la Compagnie, celle des collèges. En 1841, à Desterro, un Père d'Espagne ouvrait le premier collège qui mérita les éloges du gouvernement, la visite de l'empereur, du nonce, et qui vit lui arriver des élèves, jusque des pays de langue espagnole, de l'Uruguay et de l'Argentine.

Plus tard, à Porto-Alegre, les Pères ouvrirent une *École* qui donna naissance au fameux Collège Anchieta qui, en 1922, était fréquenté par 508 élèves.

Contraints, en 1865, par la fièvre jaune à fermer leur collège de Ste Catherine, les Jésuites prennent l'année suivante la direction du séminaire de Pernambouc d'où les chasse la persécution de 1867, lors de la fameuse *Question religieuse.*

A la même époque, 1867, s'ouvre le collège S. Louis d'Itú, dont la fondation représente le chef-d'œuvre de la Compagnie dans la seconde phase de sa conquête missionnaire au Brésil. Le nombre de ses élèves se chiffre par plusieurs milliers (5.639) venus de tous les Etats du Brésil. Nombreux sont ceux qui ont occupé avec honneur et réputation les plus éminentes positions dans la haute administration, la représentation nationale, l'épiscopat, le clergé, la diplomatie, la magistrature et toutes les professions libérales ; entre autres, le Dr Altino Arantes, ancien Président de St Paul, qui dernièrement, à une réunion de nos anciens élèves, enthousiasmait notre R. P. Provincial par son éloquence.

Ce légendaire collège qui, comme internat, comptait 51 ans d'existence, s'est transporté, comme externat à St Paul, toujours sous le même nom. Diverses raisons nous ont imposé cette décision douloureuse à tous.

En 1870, une modeste école préludait au fameux Gymnase S. Léopold, qui en 43 ans d'existence a vu passer dans ses murs 5.014 élèves. En 1913, il cédait la place au Séminaire Provincial, qui, dix ans plus tard, comptait 433 séminaristes dirigés par nos Pères allemands.

En 1886, les Pères fondent à Friburgo le magnifique Collège Anchieta, qui, en 1907, avait 393 élèves ; en 27 ans de fonctionnement, il a eu 3.015 élèves. Je dois faire effort pour taire toutes les choses que j'y ai vues de 1897 à 1925 ! fondation du nouvel édifice, de 1902 à 1905 ; vie intense, active et joyeuse d'un monde venu de tous les États du Brésil, qui aimaient leur collège ; fêtes scolaires, visites célèbres, comme celles des nonces, de nombre d'évêques ; des paranymphes de nos bacheliers (un Ruy Barbosa, un Affonso Celso, et autres). En 1922, par manque de personnel enseignant, à l'apogée de

la prospérité, force nous fut de fermer provisoirement, mais pour ouvrir à d'autres une École Apostolique, qui, uniquement destinée aux aspirants à la vocation religieuse dans la Compagnie, reçut le nom de « École préparatoire S. Stanislas ». Elle vient d'atteindre le chiffre de 50 enfants et nous a donné un Noviciat, un Juvénat, un Philosophat. Nous avons ici actuellement un certain nombre de ces enfants qui sont en partie nos anciens élèves. Ils sont venus pour une fête de famille, offerte à des bienfaiteurs, qui pourvoient en partie aux frais de leur éducation.Sur les planches de notre salle des fêtes, où ils représentent une jolie pièce, du P. Louis Cabral, ils font très bonne figure.

Et nous sommes à *S. Ignace*, externat ouvert en 1903 dans la capitale. L'édifice reste inachevé malheureusement, et compte déjà 438 élèves. A côté s'élève une église majestueuse, qui est peut-être la plus belle de la ville, avec ses riches autels de marbre, son fameux sanctuaire de N.-D. des Victoires, ses œuvres de toutes sortes et très florissantes : la Congrégation de N. D. des Victoires, composée de ce que nous avons de mieux à Rio, 150 messieurs et jeunes gens ; l'Apostolat de de la prière, admirable surtout dans le soin du culte (les fêtes, les fleurs dont se chargent les dames) ; l'œuvre des soldats, avec la magnifique bénédiction des épées, où se rendent chaque année une centaine de jeunes et fringants officiers, en uniformes blancs, accompagnés de leurs parents, quelquefois officiers supérieurs, ministres de la Guerre et de la Marine, comme cette année. Je ne dis rien des Pâques à la cathédrale et dans les autres églises, où des Pères sont toujours chargés des confessions et des exhortations. Dans notre église, les confessions sont innombrables.

Au sud du pays, la jeune Province (nous ne sommes que Vice-Province au Centre et Mission au Nord), où furent fondés plusieurs collèges. En 1890, ouverture du grand collège Anchieta de Porto Alegre, aujourd'hui reconnu comme collège d'État, et que les Pères dirigent toujours.

En 1895, le Gymnase Gonzaga de Pelotas, qui avait 532 externes en 1922, et qui pendant les 29 années de son existence a formé 2.731 élèves.

Le collège de Rio-Grande, en onze ans d'existence, a élevé 1.500 élèves.

Pour la troisième fois, en 1906, on ouvrit à Florianopolis le Gymnase de Ste Catherine qui jouit des privilèges de Gymnase d'État comme le collège de Porto-Alegre.

Chassés de Portugal par la violente persécution de 1910, les Pères furent fort bien accueillis au Brésil, et après un bref séjour dans la Mission Romaine, tout le Nord du pays leur

fut attribué par le P. Général. Aujourd'hui ils possèdent plusieurs collèges très prospères et plusieurs résidences, entre autres le collège Antoine Vieira de Bahia, dont on vient de poser la première pierre des nouveaux batiments, sur un terrain magnifique. Disons en passant qu'à eux seuls les PP. Cabral et Torrendre présentent deux forces apostoliques célèbres dans Bahia, et un peu dans tout le pays.

En 1917, grâce à l'énergie de l'archevêque d'alors, aujourd'hui notre second cardinal, le R. P. Gonzalez fondait à Pernambouc le collège Nobrega, dont le Recteur actuel est un français, le R. P. Foulquier.

Au Ceara, à Baturité, l'ancien Recteur de Bahia et Provincial, vient de laisser à son successeur, P. Catral, une œuvre géniale, le magnifique édifice presque achevé, destiné à une Ecole Apostolique, dont le nombre des élèves monte déjà à 50, et à un Noviciat qui, au Nord, sera une magnifique pépinière d'apôtres. — Aracoty, au Ceara ; —S. Louis, au Maranhao ; — Bélem au Para, ont leur résidence. Bref, cette jeune mission, qui attend encore l'honneur qui est le nôtre, et celui de nos frères du Sud, à savoir d'être érigée en Province, est pleine d'avenir, grâce aux hommes supérieurs qu'elle a à sa tête. Le Portugal de jadis revit en ce Portugal d'aujourd'hui. Le Brésil comptera bientôt trois Provinces de Jésuites.

Et maintenant si nous voulons être justes pour la Compagnie et reconnaissants pour les immenses bienfaits de sa pédagogie au Brésil indépendant, nous ne pouvons ni ne devons oublier le Collège « Pio Latino Americano » qui, bien qu'il n'entre pas dans la série des collèges du Brésil, a exercé une si profonde influence sur les progrès de l'église brésilienne, ainsi que de toute l'église de l'Amérique latine.

Ajoutons qu'au sujet de nos missionnaires, il y a un échange tel de bienfaits entre eux et ce collège, que beaucoup de ceux qui le dirigèrent ou y travaillèrent, vinrent plus tard aider les PP. dans la Mission, et à leur tour, beaucoup de membres de la Mission sont allés continuer leur œuvre pédagogique et apostolique au Collège Américain. Si les Pères Ghetti et Caterini ont travaillé parmi nous comme Visiteurs, nous avons donné au Collège Américain les PP. Cocumelli, Settovia, Anguini, Jabar et autres.

Dans cette maison, de 1858 à 1912, 322 brésiliens firent leur éducation dont 175 prêtres, 15 Religieux et 11 parmi les évêques et archevêques.

Quand bien même le Collège Américain n'eût pas donné au Brésil un si grand nombre de prêtres, de directeurs de séminaires et de collèges, tant d'illustres évêques et archevêques, les noms seuls de nos deux cardinaux, D. D. Joaquim Arcoverde et Sébastien Leme, suffiraient à l'illustrer ainsi que la Compagnie qui le dirige.

Ainsi nous possédons 22 collèges au Brésil, et un à Rome : de là se sont répandus sur le pays d'immenses bienfaits. Et cette grande œuvre, notez-le bien, s'est développée au milieu de toutes ces perturbations que les Pères de 1841 trouvèrent à leur retour. Il faut avoir bien présents à l'esprit les progrès considérables de la population ; les restes de la terrible persécution de Pombal ; la haine suscitée par la calomnie contre des expulsés et exilés sans défense ; la concurrence entre de nombreuses congrégations ; et enfin les changements de programmes, que déplorent les Ministres mêmes de l'Instruction publique.

Mais de toutes les circonstances défavorables, la plus sensible fut toujours le manque de personnel contre lequel il fallut lutter dès le début. Impossible alors de parler de Noviciat au Brésil : on dépendait uniquement des secours de la Province Romaine. Même depuis la fondation du Noviciat, qui végéta longtemps, il y eut — il y a encore — l'inintelligence des parents relativement à la vocation religieuse. L'école apostolique a été enfin établie et la Compagnie n'a pas perdu l'espoir de pouvoir un jour embrasser toutes les œuvres qui réclament son zèle.

A la vue de cet ensemble de difficultés nouvelles, propres à cette seconde phase de la campagne missionnaire des Jésuites au Brésil, il semble qu'il n'y aura pas injustice à reconnaître l'effort colossal des fils de St Ignace, pendant les 80 ans de leur séjour en ce pays.

P. H. Rubillon, S. J. (1)

Le Petit Séminaire de rite latin à Athènes

Il nous sera très utile de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de la religion en Grèce pour bien comprendre la nécessité d'un séminaire.

La religion officielle des Grecs est l'orthodoxie : d'ailleurs

(1) Tandis que s'imprimait cette relation nous arrivait la douloureuse nouvelle que le P. Rubillon était mort à Rio de Janeiro le 7 mars 1931. Né le 15 février 1866 et entré dans la Province de France le 12 nov. 1888, il fit son noviciat et son juvénat à Cantorbéry (1888-1892) sa philosophie à Jersey (1892-1894) ; il appartenait à la Mission du Brésil depuis 1897. R. I. P.

toutes les confessions sont admises. Les catholiques grecs constituent le groupe le plus modeste, à peine 70000. Ils sont divisés en six diocèses, dont Athènes et Syros sont les centres les plus considérables.

Actuellement sans être persécutés par le gouvernement(1), ils sont cependant suspectés. Aucun prêtre catholique étranger ne peut entrer en Grèce. La cause en est probablement la polémique qui eut lieu entre le métropolite schismatique d'Athènes et l'évêque de rite grec Mgr. Calavasis au cours de l'année 1927.

En mai de cette année, Sa Béatitude l'archevêque d'Athènes fut attaqué dans l'église de S. Constantin du Pirée par des partisans de l'ancien calendrier (2).

Mgr. Calavasis s'empressa de manifester par une lettre à Sa Béatitude sa profonde douleur. L'archevêque, après guérison, lui répondit en le remerciant ; mais en même temps lui faisait savoir son mécontentement au sujet des Grecs Unis et de l'action de l'Eglise catholique en Grèce.

Il s'ensuivit une discussion entre les deux prélats sur la grave question de l'union des Eglises ; discussion sans résultat, mais qui a montré une fois encore les malentendus, qui sont la cause principale de la discorde entre les deux Eglises.

Le mécontentement de l'archevêque schismatique à l'égard des « *Unis* » se manifeste davantage de jour en jour. Il sollicite directement et indirectement du gouvernement grec des mesures sévères contre eux et contre leur évêque, qui s'efforce avec succès d'en accroître le nombre.

En 1927 le président de l'Union du clergé schismatique, Luc Papanastasiou, écrivait au ministre des cultes : « Depuis longtemps les Unis intensifient leurs efforts. On les a déjà fait connaître. Le mémoire de l'archevêque, la presse, les articles des professeurs de l'Université en ont parlé. Comment le gouvernement et vous-même n'agissez-vous pas? C'est pour vous un devoir. A son tour la *Πανκληρικὴ Ενωσις*, s'adresse à vous ; elle peut vous apporter des faits prouvant que la propagande des *Unis* est un péril pour l'État. Ils attaquent la société, ils fondent des écoles ; ils occupent un terrain où ils établiront leurs œuvres, et où, comme l'a déclaré leur évêque, ils travailleront contre notre Eglise ».

On peut juger d'après ce passage.

Peut-être les catholiques latins se trouvent-ils pour le moment dans une meilleure situation ; mais qu'adviendra-t-il

(1) Voir cependant ce qu'écrivent de la situation des catholiques en Grèce *Les Documents de la Vie Intellectuelle*, janvier 1931, p. 53 à 80 : « La situation des catholiques en Grèce », par J. Ageorges.

(2) Sa Béatitude avait beaucoup contribué à faire adopter en Grèce le calendrier grégorien.

demain si le gouvernement se décide à prendre contre leurs frères de rite grec, les mesures que les schismatiques exigent toujours avec plus de force? Cependant malgré ces troubles, l'avenir semble plein de promesses ; car les populations cherchent la vérité et ne la trouvant pas dans leurs évêques et dans leurs prêtres, ils se tournent vers l'Eglise Romaine. La lutte contre Mgr. Calavasis n'est-elle pas une preuve que les évêques schismatiques voient en péril leur autorité et leur prestige parmi le peuple?

Ainsi il faut maintenir le peuple catholique dans la plénitude de sa foi et en même temps il faut songer à ramener les schismatiques au bercail. On voit combien il est indispensable d'avoir des prêtres instruits et saints. Voilà pourquoi la Propagande décida l'ouverture d'un séminaire dans le pays.

La Grèce ne possédait plus de petit Séminaire de rite latin depuis qu'un tremblement de terre avait détruit celui qui existait à Syros, capitale des Cyclades. Dès lors les enfants qui désiraient embrasser l'état ecclésiastique étaient obligés de quitter de bonne heure leur pays, leurs parents pour aller en Italie ou ailleurs poursuivre leurs études. C'est presque héroïque !

Aussi le S. Père songea-t-il à constituer de nouveau un petit Séminaire latin en Grèce. Au mois de juin 1927, la Propagande en confiait la direction aux Pères de la Province de Sicile, qui depuis des siècles exercent leur ministère dans le pays.

Le Séminaire devait être fondé à Athènes. Pour combler les dépenses, le S. Siège attribuait au futur Séminaire ses biens de Naxos (1) et le loyer du Lycée Léonien d'Athènes, tenu depuis plusieurs années par les Frères Maristes.

Mais la résidence d'Athènes, choisie comme local du Séminaire était louée en grande partie au gouvernement grec qui en avait fait une école. Or une loi interdisait de renvoyer les locataires avant l'année 1930. Tractations, délibérations, ennuis de toute sorte ; enfin l'on déclare que si nous voulions avoir la maison libre, nous devions en trouver une autre pour l'école et payer jusqu'en 1930 le surplus de la location. Les Pères trouvèrent la maison et payèrent 70.000 drachmes.

Le local était prêt : les Supérieurs pensaient déjà à y envoyer professeurs et surveillants ; mais entre-temps des difficultés s'étaient élevées à Naxos.

Le 27 juillet 1927, le P. Ferrara de la Province de Sicile, nommé par le S. Siège administrateur des biens de Naxos, les recevait des Pères Salésiens de Troyes qui jusqu'alors les avaient administrés.

(1) Les biens du S. Siège à Naxos sont : une très grande propriété, avec une église et une très belle maison. Tout cela appartenait avant la suppression de la Compagnie à la Province de Sicile.

Le lendemain une dizaine de Nassiotes se présentent au P. Ferrara, lui disant que les biens du S. Siège leur appartiennent, et qu'ils les réclament en conséquence comme légitimes propriétaires. Le Père Ferrara refuse ; et laissant à Naxos le Frère Varthalitis, qui bientôt est rejoint par le Frère Velastis, il se rend à Athènes.

Le 27 août, les Nassiotes prennent d'assaut la maison et en chassent les deux frères Coadjuteurs. Les prières des prêtres et de l'évêque lui-même sont impuissantes à faire ces catholiques renoncer à leurs prétentions.

La crainte de l'excommunication ne les arrête pas. Il fallait agir : le 11 septembre, le P. Thalassos arrivait à Naxos pour prendre l'affaire en mains. Le 27 septembre, la question fut discutée à Naxos devant le juge de paix qui, le 22, se prononça en faveur des Nassiotes contre le S. Siège.

Aussitôt le P. Ferrara consulte les meilleurs avocats d'Athènes et en appelle au tribunal de première instance de Syros. Celui-ci, le 18 novembre, déclare ne pas pouvoir se prononcer parce qu'il ne reconnaissait pas la juridiction de la Propagande. Il demandait des preuves écrites, attestant que cette Congrégation était un organe juridique du S. Siège et que les biens de Naxos appartenaient au Souv. Pontife. Sur le premier point le tribunal fut vite rassuré, mais restait à débattre le second.

Pendant ce temps, les agresseurs encouragés par la première sentence envahissent les terrains les plus proches de l'église, puis se saisissent de la propriété. Le P. Ferrara, aidé d'une dizaine d'hommes robustes récupéra de force le terrain perdu.

L'invasion des Nassiotes et la riposte du P. Ferrara eurent leur épilogue au tribunal pénal de Syros. Les premiers furent condamnés à 20 jours de prison ; le second à dix jours, mais avec sursis.

Vers la fin de mai 1928, le S. Siège crut opportun de confier la cause au P. de Jerphanion, de la Province de Lyon, et c'est pourquoi le R. P. Provincial de Lyon qui venait d'arriver à Jersey, pour visiter ses philosophes, dut s'en aller précipitamment, appelé à Lyon par une dépêche du T. R. P. Général. Le P. de Jerphanion quitta bientôt Naxos pour se rendre à Rome, laissant comme délégué le P. Ancey, de la même Province, qui s'y trouve encore aujourd'hui.

Pendant un an, la cause ne fit pas grand progrès ; on reconnut seulement que les Nassiotes avaient eu tort d'envahir la propriété du S. Siège, la question de droit n'étant pas encore réglée.

Finalement, le tribunal de Syros, au cours de l'année 1929, prononça plusieurs sentences favorables au S. Siège. La plus

importante fut celle qui reconnaissait le droit du Pape sur la maison et sur l'église. Conformément à cette sentence, les détenteurs nous cédèrent enfin les domaines.

Tout étant prêt, la Propagande se hâta d'ouvrir le Séminaire. Le 19 mai 1929, le R. P. Dominique Prestifilippo, Provincial de Sicile, communiquait au Supérieur de la Résidence d'Athènes que le siège du Séminaire avait été fixé provisoirement dans cette ville. De cette décision, la Propagande donnait avis à l'archevêque d'Athènes.

Le 18 juillet de la même année, le R. P. Provincial écrivait encore au Supérieur de la résidence d'Athènes que la Sacrée Congrégation avait fixé l'ouverture des classes au mois d'octobre suivant.

Une circulaire de la Propagande annonçait aux évêques de la Grèce l'ouverture du Séminaire :

« Comme le sait Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, la Sacrée Congrégation a jugé nécessaire de rouvrir le petit Séminaire latin pour les divers diocèses de la Grèce ; elle a établi en outre que le siège du Séminaire serait à Athènes dans la maison des Pères de la Compagnie de Jésus, sous la dépendance de la Sacrée Congrégation.

Nous avons la joie d'annoncer à Votre Seigneurie que le Séminaire sera inauguré au mois d'octobre prochain avec l'ouverture du premier cours. Les formalités pour l'admission des élèves et le règlement du Séminaire seront en leur temps données à la connaissance de Votre Seigneurie par la Direction ».

On pensa tout de suite à transformer et à orner la maison. D'une résidence il fallait faire un séminaire. Les mois d'août et de septembre se passèrent dans ces préparatifs.

Le 10 octobre, jour fixé pour l'ouverture, arrivèrent les dix premiers séminaristes, dont 4 d'Athènes, 2 de Syros, 3 de Tinos, et 1 de Corfou.

Le 24 octobre, le R. P. Provincial présida l'inauguration. Le matin, il célébra la Messe du Saint-Esprit, puis donna la bénédiction du Très Saint Sacrement. A midi, des hôtes illustres honoraient le petit Séminaire : Mgr. Filippuzzis, archevêque d'Athènes, Mgr. Brindesis, archevêque de Corfou, et Mgr. Calavasis, évêque des Grecs Unis de la Grèce. Voilà brièvement l'histoire de ce nouveau Séminaire.

Disons simplement un mot de son programme.

On n'y enseignera ni théologie, ni philosophie. Les Séminaristes, après avoir achevé leur rhétorique, poursuivront leurs études à Rome, près du S. Père, dont ils devront un jour défendre les droits et la juridiction. Les Séminaristes

prennent la soutane après une épreuve qui sera plus ou moins longue, selon les cas.

Ils restent toujours au Séminaire, même pendant les vacances, qu'ils pourront sans doute passer à la belle maison de Naxos.

Daigne le Seigneur bénir ce Séminaire, l'espoir et l'avenir de la Grèce.

« Messis quidem multa, operarii autem pauci ; rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam ».

D. Voutsinos, S. J.

La Mission au Japon

Etat présent de la mission

Hiroshima, 29 décembre 1929

L'année passée ne fut pas de petite importance pour l'organisation de la mission d'Hiroshima, comme aussi pour l'extension du travail apostolique. Le 10 octobre 1928, nous reçûmes comme nouveau supérieur de la mission le R. P. Larbolette, qui, grâce à un long travail dans la mission, est exactement au courant de toutes les situations. Malheureusement les circonstances le contraignirent à rester en dehors de la mission plus de six mois après sa nomination. C'est seulement en juillet 1929, lorsqu'il eut trouvé dans le P. Martin, de la province de Maryland, un remplaçant aussi compétent, qu'il put quitter la chaire de littérature anglaise à la Jochi-daigaku à Tokio. Depuis, le R. P. Supérieur réside à Okayama, centre provisoire de la mission. De là les relations avec les missionnaires sont notablement plus simples, bien qu'il faille encore un trajet de dix heures par chemin de fer pour atteindre les stations les plus éloignées de Hiri et de Tottori.

Mgr. Jean Ross S. J. est en Australie depuis la mi-juillet. Comme les aumônes pour la mission, venues soit d'Allemagne, soit de l'étranger, sont très insuffisantes pour l'achèvement des stations existantes et l'établissement de nouvelles, Sa Grandeur décida de faire elle-même un voyage de quêtes. L'invitation d'un ancien compagnon d'études et la pensée que les Irlandais catholiques d'Australie ne résisteraient sûrement pas aux sollicitations d'un évêque firent choisir

l'Australie comme but du voyage. Si près que nous semblions être de l'Australie, la traversée exige pourtant un mois. On ne sait encore rien du résultat du voyage. Pendant ce temps le R. P. Supérieur a eu à remplir les trois emplois de provicaire, de supérieur de la mission, et de curé d'Okayama.

A la fin de juin, le R. P. Bea arriva ici comme Visiteur. Il commença par la visite de Tokio. Vers le 20 août, il entreprit celle de la mission d'Hiroshima. Le R. P. Visiteur tint beaucoup, là où c'était possible, à visiter même les petites stations succursales, ce qui n'était pas toujours un plaisir, par les grandes chaleurs, pour se former ainsi une idée complète de la mission. Ensuite, par des entretiens prolongés avec les missionnaires, il apprit tout ce qu'il est utile de savoir sur l'état actuel de la mission, sur les difficultés, les espérances, les méthodes de travail à employer. Le R. P. Bea fut pour nous tous un hôte agréable, qui ne nous posait pas seulement des questions officielles, mais nous racontait aussi maintes choses intéressantes sur Rome, sur la province et la patrie. En pareilles occasions seulement on s'aperçoit qu'on vit en « Extrême » Orient. Les nouvelles de la patrie ne pénètrent ordinairement jusqu'à nous que comme un écho bien faible venu de très loin. Puissions-nous recevoir plus souvent des messagers aussi chers. Vers la mi-septembre, le R. P. Visiteur revint à Tokio. Auparavant il avait invité à Yamaguchi les Pères du groupe méridional, à Okayama ceux du groupe septentrional, pour une réunion cordiale où il donna de nouveau de précieux encouragements. Nous avons conscience d'avoir maintenant à Rome quelqu'un qui non seulement nous connait bien, mais aussi nous protégera et défendra chaleureusement nos intérêts.

Matsué perdit au printemps son vieux missionnaire, le P. Schäfer, contraint par une grave maladie de se reposer plusieurs mois. Entre temps il était devenu nécessaire d'envoyer un nouveau Père à Tsuwano, où les sœurs du récent établissement d'enfants avaient besoin d'un aumônier. Le choix tomba sur le P. Schäfer. Ainsi il ne revint de Tokio, où il s'était reposé, à Matsué, que pour faire ses adieux. Il a reçu en la personne du P. Hamacher un successeur à la hauteur de la tâche. Dans les deux années de préparation qu'il passa à Matsué, le P. Hamacher a pu se mettre au courant de toutes les situations. Le zélé catéchiste, qui a reçu une formation académique, sait s'attacher les enfants, en devenant enfant avec eux et en les aidant volontiers dans leurs devoirs scolaires. Dans la ville voisine de Yonago grandit aussi avec lenteur une communauté chrétienne. La ville, qui est un centre de voies ferrées, a de l'avenir. Le P. Hamacher a déjà choisi un bel emplacement pour une station de

mission, et n'attend plus que le bienfaiteur qui lui en permettra l'achat.

Tottori a, depuis la fin d'août, retrouvé enfin un missionnaire à lui dans le P. Messner. Depuis la maladie du P. Joseph Keller, été 1927, dont le travail faisait espérer de bons résultats, la station était desservie par Matsué. La joie des chrétiens est grande ; une vie et un zèle nouveaux ont pénétré à Tottori. Le P. Messner cherche à ramener de nouveau les brebis dispersées. Tous les jeudis soir, il y a une leçon sur la Bible, à laquelle païens et chrétiens prennent part. Le but immédiat le plus important est l'érection d'une maison pour enfants, si possible sous la direction de sœurs japonaises. Par les enfants jusqu'aux parents. On a commencé un grand travail de propagande pour la maison parmi les enfants d'Autriche et du Tyrol.

Tsuwano est envié par tous les missionnaires, car c'est la première de nos stations à posséder un établissement de sœurs japonaises. Appartenant auparavant à Hagi, il est devenu cette année indépendant. Grâce à la vigilance et à la prudence du missionnaire précédent, le P. Vecqueray, Mgr. a pu y acheter une magnifique propriété à un prix relativement minime. L'endroit paraissait approprié à l'érection d'une œuvre de charité ; aussi, après l'échec de négociations engagées avec la ville, on conclut un accord avec la congrégation japonaise des religieuses d'Akita, en vue de l'érection d'une maison pour enfants. En septembre, eut lieu l'inauguration, à laquelle toute la ville prit part avec joie. On a annoncé jusqu'à 150 enfants. Présentement, deux mois après l'ouverture, un agrandissement est déjà nécessaire. Le soir, les sœurs donnent des leçons de couture qui sont aussi très suivies. Le dimanche, quelques-unes des sœurs se rendent à Jifuku, qui dépend encore de Tsuwano, pour y tenir une école du dimanche pour les enfants catholiques et païens. La grande influence qu'exercent les sœurs japonaises se fait déjà sentir partout. Le P. Schäfer tient sa station pour la plus riche en espérances, ce qui demeurera très vrai aussi longtemps que des sœurs japonaises travailleront seulement à Tsuwano. Naturellement les autres stations ne veulent pas lui laisser trop longtemps ce privilège.

Le P. Vecqueray, qui était jusqu'au milieu de l'année notre plus grand missionnaire ambulant, concentre davantage son activité à Hagi, maintenant qu'il a cédé au P. Schäfer les postes éloignés de Tsuwano et de Jifuku. Pour doubler ses forces, il a loué dans le milieu de la ville une maison pour son catéchiste, où ceux qui cherchent la vérité peuvent venir

plus facilement qu'à la station, un peu éloignée. Le nombre des baptêmes s'est accru. Tous les jeudis soir, l'occasion est offerte aux païens et aux chrétiens de se familiariser avec le Christianisme. L'intérêt croissant des païens pour la religion catholique est un bon signe, qui autorise de joyeuses espérances.

A Shimonoseki, le P. Utsch est en train de bâtir une aile nouvelle pour les hôtes. Cet agrandissement est devenu nécessaire, car le nombre des missionnaires descendant à Shimonoseki augmente toujours. Shimonoseki est le terminus de la grande ligne de chemin de fer de l'île principale De là on s'embarque pour la Corée, pour la Mandchourie et pour le Transsibérien, de même pour la Chine et les autres pays d'Orient ; et la plupart des navires s'arrêtent dans le port de Moji situé en face. Ainsi le P. Utsch a toujours du monde chez lui ; il est un des missionnaires les plus hospitaliers et aussi les plus connus d'Extrême-Orient. Le local existant était de beaucoup insuffisant. La nouvelle construction, qui comprend quatre chambres modestes, remédiera à cet inconvénient. La Propagande donnera un secours, car la maison est utilisée par presque tous les missionnaires de passage. Malgré ces occupations, le P. Utsch élargit beaucoup son champ de travail. A Chofu le nombre des catéchumènes augmente. Les nombreux ouvriers des chantiers de Hikoshima prennent aussi beaucoup du temps de l'actif missionnaire.

Le souvenir de S. François-Xavier est gardé surtout à Yamaguchi. Le monument élevé par les admirateurs païens du Saint sera bientôt suivi par l'église commémorative catholique. Grâce surtout au zèle actif du P. Stellbrink, on a déjà réuni une jolie somme, de sorte que la construction de l'église n'est plus un simple désir. On commencera dans un temps assez prochain. De son côté, le P. Lefert cherche à augmenter le nombre des chrétiens. Depuis le milieu de l'année, il y a aussi à Yamaguchi une catéchiste, qui s'occupera spécialement des femmes et jeunes filles païennes. Outre celle-ci, nous n'avons à notre service qu'une seule catéchiste, à Hiroshima. Tant que nous n'aurons pas des sœurs indigènes, nous devrons avoir une catéchiste dans chaque mission ; mais il n'est pas facile de trouver des femmes qui en soient capables. Le P.Lefert a un territoire étendu, dans les villes de Kudamatsu, Tokuyama et Ubé. S'il n'est pas facile d'accroître le nombre des chrétiens dans ces postes éloignés, du moins importe-t-il de ne pas négliger les chrétiens qui y vivent, car ils ont à garder leur foi au milieu de grosses difficultés, parmi un entourage entièrement païen, et sans l'aide d'une station missionnaire.

Hiroshima a de nouveau, depuis le début d'octobre, un second missionnaire dans le P. P. Nebel. Le P. Messner quitta Hiroshima à la fin d'août, pour se charger de Tottori. D'après le dernier recensement, Hiroshima a 276.500 habitants, et la ville voisine de Kuré 176.000. Ce chiffre considérable n'est pas quelque chose dont nous ayons à être fiers en tant que missionnaires, mais il montre combien il est nécessaire de mettre plus de forces dans ces deux grandes villes, pour donner plus d'importance à l'Eglise catholique. Le nombre total des catholiques n'est que de 200 ; les protestants sont 2000. Kuré n'a encore ni station ni missionnaire à elle ; nous n'y avons qu'une maison de location. Dans les derniers temps, des démarches ont été entreprises pour établir une école secondaire, et aussi, si possible, une école supérieure de jeunes filles à Hiroshima. En face des Méthodistes, qui ont une école supérieure de jeunes filles de près de 1000 élèves, et beaucoup d'autres œuvres religieuses et charitables, nous n'avons encore rien. On attend prochainement les premiers frères hospitaliers de Trèves ; une maison est déjà louée près de la gare ; tout d'abord les frères apprendront la langue et étudieront la situation, pour voir par quelle sorte d'œuvre de charité ils devront commencer de préférence. A la nouvelle Université, un professeur de chimie zélé a fondé, avec les quelques étudiants catholiques, une union pour l'étude de la religion catholique. Le Recteur, un bonze instruit, a reconnu l'union ; par là un moyen facile est offert aux étudiants, qui veulent se renseigner sur la religion catholique.

A Tamashima, le nombre des chrétiens augmente toujours, grâce au zèle infatigable du P. Krischer, qui, sur sa bicyclette, va loin dans la campagne et le long de la côte, pour visiter les stations secondaires. Le catéchiste est aussi un bon chasseur d'âmes ; comme le Père, il est toujours en chemin, pour instruire les chrétiens et les catéchumènes dispersés. La station secondaire la plus considérable de Tamashima, Kurashiki, sera sans doute la prochaine station qui deviendra indépendante. On a justement acheté un grand emplacement ; si les ressources le permettent, on commencera bientôt aussi la construction des bâtiments nécessaires. Il y a actuellement à Kurashiki plus de 100 jeunes filles catholiques de la région de Nagasaki, qui travaillent dans une grande filature. Leur nombre décroît sans cesse, mais Kurashiki compte déjà une communauté considérable de chrétiens qui y sont fixés.

Okayama a une race de vieux chrétiens zélés qui font beaucoup pour l'Eglise. C'est en grande partie à cause de leur libéralité que le P. Larbolette a pu orner aussi dignement l'église. Par suite de la solennelle consécration épiscopale de Mgr Ross et des fréquents sermons de M. Shibutani, notre

premier ecclésiastique japonais, l'Eglise catholique occupe à Okayama une position considérée. Notre influence deviendra encore plus grande quand l'école supérieure de jeunes filles des sœurs américaines de Notre-Dame, nouvellement bâtie, ouvrira ses portes. L'école, un bâtiment très moderne en béton armé,est de beaucoup l'école la plus moderne de tout notre vicariat ; elle dépasse tous les autres établissements du même genre, privés et publics. Les sœurs n'attendent que le retour de l'évêque,qui doit faire la cérémonie d'inauguration et d'ouverture.

C'est une chose consolante que cette année plusieurs jeunes gens du vicariat aient commencé les études théologiques ou la préparation immédiate à la théologie. Si tous ceux qui se préparent maintenant persévèrent, nous aurons dans un temps assez proche un bon nombre de prêtres indigènes.

Ce court aperçu montre que partout dans le vicariat d'Hiroshima on progresse. Aussi un joyeux optimisme est la note qui domine parmi les missionnaires. Que nos frères continuent de prier dans un esprit de joyeuse espérance pour le progrès du Royaume de Dieu en Extrême-Orient.

Notre Université japonaise de Tokio.

16 *mars* 1930. — L'emplacement devant notre habitation ressemble à un champ de bataille, ainsi qu'une partie du jardin. Devant notre maison s'élève une maison japonaise pour nos serviteurs, et aussi le bâtiment que nous appelons simplement la porterie, et qui doit recevoir les scolastiques et les frères coadjuteurs si désirés et servir de maison de repos à nos nombreux hôtes qui se rendent en Chine, aux Philippines, en Amérique, etc. La maison des domestiques doit être prête à la fin de juin, date attendue impatiemment par le P. Ministre et, cela dans l'intérêt des domestiques ; car toutes les petites maisons où ils demeuraient jusqu'à présent ont dû faire place à d'autres bâtiments, en sorte que les serviteurs ont dû être logés dans une habitation provisoire. C'est la maison des étudiants ; et ceux-ci ne se réjouissent pas beaucoup de l'arrivée des domestiques, surtout de ceux qui ont une famille. Comme les étudiants habitent dans deux maisons, ils ont proposé d'en garder une seule, et de laisser l'autre tout entière aux domestiques chargés de famille. Cette proposition a été en principe acceptée. Dans quelque temps nous pourrons leur rendre leur logement.

La porterie sera finie à la fin de juillet. La construction de l'université proprement dite n'est pas encore commencée. Les plans ont été présentés au Ministère. Après qu'ils auront

été acceptés, il nous faudra encore l'approbation de la police des bâtiments. C'est alors que le contrat pourra être passé avec une maison de constructions et que les travaux pourront commencer. Ce sera, nous l'espérons, pour la fin d'avril.

28 *Avril* 1930. — Nous avons commencé ! Les ouvriers avaient mis sur la charpente de la maison des domestiques, qu'ils viennent de poser, un éventail shintoïste, garni de papiers et de brins de paille qui voltigeaient. Sur notre désir, ils promirent de l'enlever le matin suivant ; en fait ils le cachèrent sous le faîte du toit, où il doit encore se trouver maintenant. Pourtant il y a déjà quelques semaines de cela ; à présent cette maison porte un toit en cuivre qui resplendit au loin. Il en est de même pour la porterie, car les deux bâtiments sont déjà avancés et seront vraisemblablement achevés longtemps avant le terme fixé par le contrat, qui portait fin juin pour la maison des domestiques, et fin juillet pour l'autre maison.

De même la construction du nouveau pensionnat et le déplacement de l'ancien progressent bien. Le déplacement aussi a pourtant des déconvenues. Bien qu'on nous ait assuré auparavant que tous les habitants pourraient s'asseoir tranquillement près de leur feu, pendant qu'on déplacerait la maison, l'entrepreneur déclara tout d'abord que le rez-de-chaussée devrait être évacué, mais que du moins on pourrait demeurer la nuit à l'étage supérieur. Mais ce dernier espoir s'évanouit et tous durent quitter la maison. En même temps il fallut évacuer une autre maison où habitaient cinq domestiques. Il y eut une grande émotion parmi eux, car presque tous durent déménager, et le nouveau logis n'était pas très confortable. Pourtant on réussit enfin à les loger tous. Nous pûmes alors constater que les Japonais ont besoin de peu de choses pour dormir, bien que tous ne puissent pas se vanter d'une aussi grande simplicité que notre réfectorier, à qui on demandait ce qu'il emportait et qui répondait en souriant qu'à part un oreiller il n'emportait rien. Après qu'on eut ainsi débarrassé le terrain, les travaux purent commencer au pensionnat. Les leviers sont aujourd'hui placés sous l'ancien, tandis qu'on a déjà creusé une partie de l'emplacement de la cave du nouveau.

Nous n'avons pas encore la permission définitive pour le bâtiment principal, mais nous avons bon espoir de pouvoir commencer au milieu de mai.

(Extrait de *Aus der Provinz*)

L'activité de la Compagnie en Espagne

En voyageant à l'étranger, j'ai souvent entendu dire que la Compagnie, en Espagne, se cantonne volontiers dans les œuvres traditionnelles et manifeste peu de vitalité. Rien de plus inexact. Sans parler des provinces de Portugal, de Colombie, du Mexique, et d'Argentine-Chili qui relèvent aussi de l'Assistance d'Espagne, et comprennent nombre de PP. espagnols, les 3.519 Jésuites des 5 provinces espagnoles se voient chargés d'immenses territoires : la péninsule avec les Baléares et les Canaries, les républiques de Cuba, de Vénézuéla, de l'Équateur, du Pérou, de Bolivie, les missions de Bombay, d'Anking, de Wuhu, les îles Carolines, Marianes et Marchall. Le P. Provincial de Castille veut-il visiter tous ses fils, il doit parcourir les 5 parties du monde : le nord de l'Espagne, les îles Canaries, le Vénézuéla, et Panama ; en Chine la Mission de Wuhu, et aller jusqu'en Océanie chercher les îles Marianes. Certes, jadis et aujourd'hui encore, nous nous tournons plus volontiers vers l'Occident, vers l'Amérique ; et ce sera la gloire des Provinces espagnoles que la future fondation d'une Assistance Sud-Américaine. Mais sans parler de nos missions, je dirai seulement quelque chose de l'effort apostolique de la Compagnie en Espagne.



L'apostolat intellectuel, tout d'abord. A Bilbao, le P. Vilarino édite le *Messager du S. Coeur* ; à Madrid, nous avons les éditions *Razon y Fe* ; à Burgos, nos principales publications missionnaires.Puis les foyers de vie intellectuelle et scientifique que sont le Collegium Maximum de Oña, celui de Sarria et l'université pontificale de Comillas [1]. Nous comptons

(1) A Oña, il faut citer le P. Murillo et ses travaux d'Écriture Sainte, le P. Galdos qui a déjà publié un volume dans la collection Knabenbauer, le P. Béraza et ses quatre volumes de théologie, le P. Arregui dont l'Epitome de Morale a dépassé 100.000 exemplaires, le P. Echaguibel dont les deux volumes de Mathématiques sont très cotés dans les Universités de l'État.

à travers la péninsule 30 collèges secondaires ou écoles supérieures : tous les professeurs appartiennent à la Compagnie et les manuels qu'ils ont publiés ces dernières années ont été plus d'une fois choisis comme manuels officiels du baccalauréat.

Parmi ces collèges, je dois nommer d'abord l'université pontificale de Comillas, qui prépare au sacerdoce des jeunes gens de toute l'Espagne ; c'est, au dire du P. Général, une des œuvres les plus importantes qu'ait la Compagnie dans le monde. A l'université de Deusto, qui comprenait déjà Faculté de droit et écoles préparatoires, vient de s'ajouter une Faculté de hautes études commerciales, unique en Espagne. A Madrid, l'Institut d'Art et d'Industrie forme des ingénieurs électriciens et mécaniciens et, dans ses cours du soir, donne à des centaines d'ouvriers l'instruction nécessaire pour devenir chefs-mécaniciens.

Les Jésuites espagnols publient des revues scientifiques *Iberica* et *I. C. A. I* (Instituto catolico de Artese Industrias) ; au clergé sont destinées les « *Estudios ecclesiasticos* » et le « *Sal Terrae* », et au public instruit la revue « *Razon y Fe* ». Le *Messager du S. Coeur* et la revue mariale « *Estrella del Mar* », les publications pour enfants « *Hosanna* » et « *Los Cruzados* » ; enfin « *El Siglo de las Missiones* », revue missionnaire, sont aussi dirigées par la Compagnie. J'ajouterai pour mémoire les *Monumenta historica S. J.* et la collaboration fournie à la grande Encyclopédie *Espasa*, la plus considérable à l'heure actuelle qui existe dans le monde entier (80 vol. in-4° de 1600 à 2000 pages chacun).

Nous avons à Madrid une Maison d'Action Sociale « Fomento social » ; quatre ou cinq PP. y travaillent, développant les œuvres sociales en Espagne ; une section de presse rédige tous les quinze jours un tract sur quelques sujets d'actualité et l'envoie à une centaine de journaux et de revues.....

Mais l'œuvre apostolique qui nous tient le plus à cœur, car elle s'adresse à toutes les classes de la société, ce sont les *congrégations Mariales* : la congrégation des nobles à Madrid, compte parmi ses membres le roi et la reine. A Burgos et à Victoria, des congrégations se recrutent parmi les officiers su-

---

A Sarria enseigne le P. Ferreres, nommé pour ses nombreux travaux *Doctor honoris causa* de l'université de Louvain ; on apprécie beaucoup aussi le beau livre du P. Rodès, directeur de l'Observatoire de l'Ebre, « El Firmamento » pour sa science très sûre et ses magnifiques illustrations ; et de même les nombreuses publications des PP. Muncunill, Palmes. Ceci sans oublier plus d'une œuvre capitale que l'exiguité de cet article m'interdit de nommer.

périeurs, à Tolède, parmi les élèves de l'école militaire, et à S. Sébastien parmi les messieurs de la meilleure société. Partout où il y a une maison de la Compagnie, nous trouvons installées de florissantes congrégations, spécialement une congrégation de la S. V. et de S. Louis pour les adolescents, de S. Stanislas pour les enfants, sans oublier de nombreuses Congrégations de jeunes filles.

Je connais des Pères allemands, autrichiens et italiens qui l'an dernier sont venus en Espagne pour y étudier les congrégations et qui sont retournés enthousiastes dans leur province. Il faut se trouver à Barcelone, à Madrid ou à Bilbao au moment d'une réunion pour comprendre les désirs du P. Général et désirer voir partout la congrégation florissante. « C'était pour moi, me disait un Père autrichien, un monde nouveau. Jamais je n'avais vu organiser aussi facilement une communion générale de jeunes gens, une fête religieuse ou profane ; jamais je n'avais eu l'idée de maisons d'œuvres aussi bien installées, d'une influence aussi profonde exercée par le P. Directeur ».

Quelques précisions sont nécessaires pour réfuter l'objection entendue trop souvent : les congrégations ne sont plus adaptées à notre temps, elles ne forment plus la jeunesse, ne poussent pas à l'action sociale et apostolique, etc....

A Valence la maison de la congrégation, est superbement installée. Les frais annuels, me disait le P. Directeur, dépassent 80.000 pesetas, soit 240.000 francs : on y trouve des salles de jeux, des salles d'études, même des chambres particulières destinées aux congréganistes à qui une sérieuse habitude du travail les fait mériter. Parfois le P. Directeur visite ces studieux asiles et distribue des cigares pour délasser ses pieux dirigés. La bibliothèque de la maison coûte annuellement 12000 pesetas (36.000 fr.) ; la grande salle entend les meilleurs conférenciers sur des sujets religieux, sociaux ou littéraires. Diverses sections se partagent les congréganistes : les uns enseignent le catéchisme, d'autres visitent les hôpitaux ou constituent une conférence de S. Vincent de Paul. Il y a une académie de littérature et d'éloquence, une académie d'apologétique, une section de chirurgie ; les congréganistes médecins et les étudiants opèrent gratuitement dans la clinique du cercle. Une commission de messieurs, appartenant à cette congrégation, a même obtenu la permission d'exercer en ville la censure pornographique. Mais il convient de laisser le silence et l'incognito entourer cette édifiante entreprise.

Autre exemple : La congrégation de la Sainte Vierge et de Ste Lucie groupe à S. Sébastien environ 2.000 modistes. Ces bonnes ouvrières voulurent faire du bien à leurs compagnes d'atelier et projetèrent de fonder un syndicat catholique. Mais il fallait de l'argent ! Pour commencer, on organisa, par-

mi les dames et demoiselles de S. Sébastien, un syndicat de protection des ouvrières ; grâce à lui, le syndicat de Nazareth pour les ouvrières fut bientôt sur pied : maisons sociales, caisses d'épargne, de retraite, de maladie, de vacances, cours du soir où l'on enseigne, avec l'instruction primaire, le dessin, la musique, la dactylographie, la broderie, la cuisine, etc... Plus d'une dame du syndicat de protection tient à honneur d'y faire le cours de religion. En 1927, 1300 ouvrières profitèrent de ces cours. Les professeurs sont rétribués et la maison entretenue par les dames protectrices et les aumônes qu'elles recueillent. Le directeur général de l'œuvre est un Père de la Compagnie, qui joint ce « status » à bien d'autres occupations.

Plusieurs des NN. s'occupent activement des syndicats agraires ; entre autres, le très zélé Père Nevarès. Les ouvriers d'usines ont été jusqu'ici l'objet de moins de sollicitude et leurs syndicats sont souvent entre les mains des socialistes. On peut cependant citer le cercle des ouvriers à Burgos, celui des cheminots à Valladolid et bien d'autres, dirigés par la Compagnie.

Enfin les retraites et les confessions, sont en honneur dans nos Provinces. Durant l'année 1925, 17.802 personnes de tous âges et de toutes conditions, des campagnards et des ouvriers, comme des représentants des plus hautes familles du royaume, ont fait les Exercices spirituels de 5, 6 ou 8 jours dans la seule maison de Loyola. « Il y a des Pères dans cette maison, écrivait le P. Aguirre en mai 1926, qui depuis le début de cette année, ont déjà prêché 17 ou 18 retraites ou missions en plus des récollections, sermons et triduums ». Quant aux confessions, toutes nos maisons ont une église et leurs confessionnaux souvent assiégés. Un père de Bilbao que je connais bien entend 40.000 confessions par an, surtout confessions d'enfants et de jeunes gens.



Mais pour mieux montrer l'activité apostolique de nos Pères d'Espagne, je décrirai les œuvres d'une maison professe. Si je choisis celle de Bilbao, ce n'est pas qu'elle soit mieux que d'autres ; mais on parle plus volontiers de ce qu'on connait mieux. La résidence de Bilbao comprend 13 Pères et 5 FF. Coadjuteurs. Elle a une belle église, foyer d'une vie religieuse intense ; on évalue qu'il s'y distribue annuellement un demi-million de communions, soit 1500 par jour : ceci suppose un beau chiffre de confessions. Ajoutez-y les réunions des congrégations, la « Lectio Sacra » à toutes les fêtes, les offi-

ces des solennités. C'est l'œuvre de tous, puisque tous les Pères ont au catalogue la mention « Confessarius in templo ». Chacun, en outre, a ses œuvres : un Père dirige l'Apostolat de Prière. Cette œuvre a un tel succès à Bilbao que sa procession, le jour de la fête du S. C., surpasse en éclat la traditionnelle procession de la Fête-Dieu, à laquelle pourtant, participent, selon l'usage, la troupe et les corps constitués. Ce même Père dirige une association de dames protectrices d'un cercle d'ouvriers. Un autre s'occupe de la congrégation de la bonne mort, et de l'œuvre qui réunit institutrices et élèves de l'École Normale. Un troisième est Père Spirituel des servantes : ces jeunes filles viennent au nombre de 500, tous les matins, assister à la messe de 5 h. et communier dans notre église. Les jours de fête, on en compte plus de mille. L'association S. Raphael et les associations « pro missionibus » se recrutent parmi les jeunes filles et les élèves des pensionnats.

Mais il faut insister sur les congrégations de S. Ignace pour les messieurs, de S. Louis pour les jeunes gens et de S. Stanislas pour les enfants. Ces trois œuvres ont leur local dans une maison luxueusement aménagée : salles de jeux, de musique, d'escrime, vaste bibliothèque, grande salle de conférences. Les PP.Directeurs sont là tout le jour à la disposition des congréganistes qui veulent causer ou se confesser. Naturellement ces congrégations ont des sections qui visitent les malades, les prisonniers, qui font le Catéchisme, il y a même une section de sport et d'alpinisme. La congrégation de S. Stanislas groupe 600 à 700 enfants choisis parmi les plus pieux. Tous les jours on peut en voir 300 s'approcher de la sainte Table ; les jours de fête, tous communient avec une grande piété. Il leur est défendu de fréquenter les cinémas et théâtres. Le dimanche, les plus grands font le catéchisme aux plus petits, ou par groupe de 3 ou 4, vont dans les villages voisins réunir les enfants des ouvriers et mineurs. Le soir, conférence,ou petite séance théâtrale. Parfois il y a un grand pèlerinage Eucharistique aux environs de Bilbao ; on entend la messe et on communie dans quelque village,on y passe la journée et le soir on invite les habitants à un salut solennel ou à d'autres cérémonies. Le P. Directeur voit individuellement les membres de la congrégation et dirige chacun dans la voie de la perfection chrétienne ; souvent d'ailleurs par les enfants dont il s'occupe, il exerce sur les parents une salutaire influence.

Outre ces belles œuvres, les Pères sont souvent demandés pour donner des sermons, des triduums, des neuvaines soit en ville, soit dans les campagnes. Presque tous ont aussi à prêcher la retraite annuelle aux communautés religieuses du diocèse. Dans cet ordre d'idées, on a expérimenté depuis plusieurs années une méthode originale de donner les Exercices à toute une paroisse. On cherche dans la ville un local ap-

proprié, par exemple une école généreusement prêtée. Déjà on a trouvé des bienfaiteurs qui subviendront aux frais,de bonnes personnes qui se chargeront de l'organisation matérielle.Les Pères arrivent et convoquent une catégorie d'habitants, les jeunes filles, supposons, pendant 4 ou 5 jours ; ils leur donnent la retraite, en observant aussi strictement que possible les prescriptions de S. Ignace. Les retraitantes mangent à l'école et y passent tout le jour ; elles ne retournent que le soir chez elles et encore leur recommande-t-on de le faire en silence.... Après les jeunes filles, viennent les enfants, les hommes etc.... En quelques semaines, tout le monde a fait les Exercices. Expérience faite, cette méthode produit un résultat plus profond et plus durable qu'une mission. Elle a été essayée, avec grand succès, dans des villages d'ouvriers et de mineurs.

Outre le catéchisme aux enfants pauvres, et les syndicats catholiques, la résidence a créé un patronage pour les fils d'ouvriers, pour leurs petites filles des catéchismes et des réunions pieuses.Trois ou quatre Pères visitent les hôpitaux et les prisons, et vont faire des conférences religieuses dans les écoles. Le Père directeur de la congrégation des messieurs, est aussi — touchant contraste — aumônier de deux maisons de correction et visiteur des prisons ; souvent ses congréganistes l'accompagnent et le secondent dans cet humble ministère.

Enfin 5 Pères de la maison Professe dirigent les récollections mensuelles des Prêtres dans plusieurs centres autour de Bilbao.

Telle est l'activité d'une de nos résidences ; on trouverait pareilles œuvres dans toutes les grandes villes d'Espagne. Sans doute la situation qui nous est faite dans le royaume, les aumônes que nous recevons facilitent la tâche. Mais que l'on considère le bien produit.Travailler avec les riches pour soulager les pauvres, intéresser ceux qui ont plus reçu de Dieu au soulagement des misères, n'est-ce pas là une œuvre digne d'un Jésuite ?

« Le salut national, a écrit H. Reverdy, ne viendra que de la conjonction de deux élites : l'élite intellectuelle et l'élite populaire ; mais il faut qu'elle se rencontrent ».

Faire cette union dans l'amour de Jésus-Christ, pour la plus grande gloire du Maître et le salut des âmes, tel est le but que poursuit avec succès la Compagnie en Espagne.

Francisco Montalban, S.J.



NÉCROLOGIE

Le P. Jules Le Chevallier

1852-1920.

I. La naissance et la formation religieuse.

Parmi les très rares renseignements, recueillis dans les notes du Père Le Chevallier, se trouve celui-ci, écrit de sa main, à la fin de sa vie : « Né à Vannes, le 18 juillet 1852, de parents pauvres comme Job, ne possédant ni une cabane, ni un pouce de terrain, pour en construire une » (1). Pour un prédestiné à un apostolat de trente ans, en Chine, parmi les pauvres des pauvres, dans une île, qui a pour surnom : « l'île de la misère », aucune naissance ne pouvait mieux convenir.

Le P. Le Chevallier fit donc, tout petit, connaissance avec les privations, avec « Dame pauvreté » (2), la reine de l'île de T'song-ming, dont il serait l'apôtre.

Les mœurs du peuple breton sont si connues, qu'on peut facilement se figurer l'enfance de ce fils d'artisan, dans les faubourgs de Vannes, au milieu de ses frères et sœurs. Ils étaient douze enfants. Inutile d'insister. Mais si l'aisance manquait au foyer, les vertus chrétiennes y florissaient. Bienheureux les pauvres. Ces vrais pauvres selon l'Évangile étaient des riches en vertus : foi, piété, prière, travail sanctifié, charité surnaturelle, amour du devoir chrétien, amour de Dieu, patience et résignation, et par dessus tout, une confiance inconfusible, en celui qui revêt de leur parure, les lis des champs, et nourrit à leur faim, les petits des oiseaux.

---

(1) Cf. *Relations de Chine*, 1921, p. 443.

(2) Saint François d'Assise.

Ce n'est pas à ce foyer que l'enfant déjà né, empêcha le suivant de naître. Et ce n'est pas la Providence qui manqua à cette famille. Elle y vint au contraire choisir ses privilégiés. Elle y choisit des vocations sacerdotales et religieuses. Et ce foyer était une excellente école pour celui qui plus tard, fonderait sur la confiance en la Providence, plusieurs églises et un orphelinat. Et quel orphelinat ! il y recevait chaque année, non pas douze enfants, nombre que son vénéré père reçut du Ciel, en sa vie entière, mais cinq cents à six cents bébés abandonnés par leurs parents.

Au soir de sa vie, le Père Le Chevallier bénissait Dieu, comme un autre Job, du sort heureux qu'il avait eu : « Que Dieu m'ait toujours traité en enfant gâté, en favori, la chose est évidente, et sur le point de mourir, j'ai cru devoir le noter, pour qu'on m'aide à en rendre grâces » (1).

Et quand nous-même, successeur du saint vieillard, nous lûmes ces lignes, au milieu des paillottes de roseau, dans une chambrette sans plafond, où il avait vécu 25 ans, nous fûmes émerveillé de ces accents de *Te Deum.*

Donc le Père Le Chevallier, bénissait Dieu d'avoir « toujours », été traité « en enfant gâté ». Voyons tout de suite comment, enfant, il fut traité. Nous avons de lui cette note précieuse :

« Mon père trouva une personne assez confiante en son honnêteté pour lui prêter six pièces de six francs. Ce fut son premier capital. Un vicaire de la paroisse, croyant voir en moi quelque étoffe pour un futur prêtre, proposa de me donner des leçons de latin. On objecta les études à continuer et pas de ressources pour y subvenir. Confiance en la Providence !... ma mère eut assez de foi, pour se confier en Dieu, qui ne lui fit pas défaut, et j'entrai à Sainte-Anne-d'Auray.

Donc le Père Le Chevallier bénissait Dieu d'être né pauvre. Il remerciait de sa vocation : « prêtre, religieux, jésuite, missionnaire, de préférence à tant d'autres » (2). Ce sont ses propres expressions. Il remerciait Dieu des vocations des siens :

(1) *Relations de Chine*, p. 443, année 1921.
(2) *Relations de Chine*, 1921, p. 443.

« Mon frère aîné, lui, soit dit en passant, a eu dix enfants, trois sont prêtres, trois sont religieuses » (1).

Mais il ne suffisait pas d'être entré à Sainte-Anne d'Auray. Pour étudier, il faut des livres, des maîtres, de l'argent. Le pieux élève, sans doute, dut faire bien des prières, devant l'autel de la Sainte Vierge, qu'il honorera tant plus tard, et qu'il appellera toujours : « la bonne Mère ».Et sans doute,déjà, cette « bonne Mère » le prit sous sa protection et le débrouilla dans ses difficultés d'élève pauvre, à Sainte-Anne d'Auray. Notons que là déjà, se manifeste l'homme réaliste de plus tard,qui saura trouver des ressources, non seulement construire des églises, mais assurer leur avenir par des revenus, sérieux pour l'endroit.

Les études classiques, sans être brillantes, furent de la bonne moyenne, pour ce qui concerne les langues. Plus tard, le P. Le Chevallier apprendra vite, et parlera parfaitement, le dialecte chinois de ses insulaires : ce qui sera une de ses grandes forces, dans son apostolat.

Sur sa vocation aux missions, nous avons une note de sa main :

« Nous avions parmi nos surveillants, le saint Père Le Corvec, qui déjà pensait à la Compagnie. Causant un jour amicalement avec moi, il me demanda si j'avais pensé aux Missions, et auxquelles ?... il m'indiqua la Compagnie, qui avait des missions en Chine, aux Indes et ailleurs. Je suivis son conseil et priai. La Chine me plaisait, si on voulait m'accepter. Il se chargea de me présenter » (2).

Reçu dans la Compagnie de Jésus, il entra le 18 septembre 1871, au noviciat d'Angers, et fit ses premiers vœux, le 21 septembre 1873.

Le jeune P. Le Chevallier connaissait la langue bretonne ; on le chargea de catéchiser ouvriers et enfants bretons, aux carrières d'ardoise de Trélazé.

Le fils du peuple allant au peuple, c'était bien. C'était même trop bien pour sa vocation à la Chine.Il réussit trop, et réussit alors à mettre en péril passager,sa vocation de missionnaire. Il reçut un jour, de son Supérieur, le billet suivant : « Dé-

(1) *Relations de Chine*, 1921,

(2) *Relations de Chine*. 1921. Le Père J. Le Chevallier. Nécrologie.

fense de penser désormais à la Chine ».— « Je courbai la tête », écrivait-il, plus tard, « mais le désir des missions lointaines restait ».

Oui, c'est bien ainsi. Le désir des missions lointaines, quand il est vraiment l'œuvre de l'esprit de Dieu, survit aux difficultés. Et ce n'est pas le besoin passager d'un Supérieur à court de personnel, qui l'effacera.

Ainsi en fut-il pour notre héros futur. Il fut envoyé à Paris, au Collège de Vaugirard. C'est là que l'atteignirent les expulsions de Jules Ferry, en 1880. Le jeune religieux prit le chemin de l'Espagne. Là devenu simple étudiant en théologie, sans aucun ministère de catéchisme pour nourrir ses désirs de zèle, le Père Le Chevallier désira plus fort que jamais marcher sur les traces de Saint François-Xavier. Rien de plus explicable, dans la patrie de ce grand apôtre des Indes : notre étudiant en théologie, au scolasticat d'Oña, pensa, non plus à la mission de Chine, qu'on lui avait refusée, mais à la mission des Pères Jésuites français aux Indes, à la mission du Maduré.

Il s'en ouvrit à ses Supérieurs majeurs, et le Très Révérend Père Général de la Compagnie de Jésus, l'autorisa à partir pour le Maduré, quand sa formation religieuse serait terminée. Déjà en France, il était entré dans les Ordres sacrés, jusqu'au diaconat. Restait la prêtrise et le troisième An de Probation.

Aucune note, aucun mot ne nous sont parvenus, pour nous dire, ce que nous aimerions tant à savoir : quelles furent, au cours de ces grandes journées de grâces, les pensées, les joies, les désirs, les croix aussi, de ce futur grand missionnaire. Mais on ne naît pas tout d'un coup convertisseur de premier ordre. Et quand on songe à la longue et crucifiante formation du jeune Jésuite, l'on peut deviner les accumulations de forces surnaturelles, qu'une âme pure, délicate, humble, généreuse, fidèle, comme celle du P. Le Chevallier, pouvait y avoir faites.

II. **En Chine. L'ile de Ts'ong-ming** (1886-1916).

Donc tout semblait réglé : le P. Le Chevallier serait missionnaire aux Indes. Sa théologie terminée, il ferait sa « troisième Probation » à Manrèse,

Mais tôt ou tard, la Providence découvre de sa main la route dont pour un temps, elle a laissé voiler la perspective. Ainsi en fut-il pour le Père Le Chevallier. « Un beau jour, notait-il plus tard, je reçois du Provincial de France, le R. P. Chambellan, ce curieux billet : — Avez-vous jamais pensé à la Chine ? — Elle était bonne celle-là ! »

Que s'était-il donc passé ? Le Père Le Chevallier essaya de le savoir. Il n'obtint jamais d'éclaircissement complet. Cependant sur le bâteau qui l'emmenait en Chine, il entendit un jour le commissaire du bord, demander aux Pères ses compagnons, « quel était donc ce P. Le Chevallier, dont ils parlaient souvent ». « Car ce nom ne se trouvait pas sur la liste ».

Évidemment se dit l'heureux passager, je remplace quelqu'un, lequel, au dernier moment ayant fait défaut, m'a procuré l'occasion d'une place à prendre. Et dans son style si humble, le Père Le Chevallier ajoutait : « Voilà comment la Chine possède un misérable minus habens, sans éducation, sans talents, qui n'a pu servir qu'à faire un bouche-trou, sur des îles, au milieu de gens grossiers, cela pendant 30 ans, jusqu'à ce que la maladie, l'ait complètement abattu » (1).

Cependant toute cette sincère humilité de notre saint vieillard, à la fin de sa vie, est un peu gênée par l'évidence de la vérité, par la constatation impossible à taire, — car les statistiques sont là —, de plus de quatre mille païens convertis. Mais comme les saints, il trouve des expédients. Homme à faire des miracles, il en accuse l'eau de Lourdes ; apôtre convertisseur, comme nul missionnaire à Ts'ong-ming ne l'a été depuis trois siècles, ni ne le sera de longtemps, il s'en tire de la façon suivante :

« Ce qui prouve une fois de plus, que si parfois il se fait quelque bien vraiment imprévu, la divine Providence, aime à se servir, pour l'opérer, des instruments les moins aptes, et humainement parlant, les plus contraires » (2).

Et quant à ces « gens grossiers », dont parle notre vénérable missionnaire, notons qu'il les aima de tout son cœur, et toute sa vie, même après les avoir quittés. Notons aussi que

---

(1) *Relations de Chine*, 1921, p. 444.

(2) *Ibidem.*

devant lui, on n'en devait point médire. « Mes petits sont mignons ». C'était alors du vécu, pour notre héros.

Ces remarques feront mieux conprendre, ce qui va suivre. Tout d'abord, la facilité avec laquelle le Père Le Chevallier apprit à parler chinois. Nous en avons pour témoins, ses anciens néophytes. En particulier, un témoin d'une haute valeur morale, et qui vit encore. C'est la directrice de son orphelinat. La vénérable vierge T'sa min-seng, aujourd'hui septuagénaire ; laquelle fut pendant tout l'apostolat du Père Le Chevallier, c'est à dire pendant plus de vingt-cinq ans, à l'est de l'île, une auxiliaire de tout premier ordre, de rare intelligence et de grand sens ; et qui mieux est, irréprochablement fidèle au missionnaire, comme fidèle à Dieu. Le Père Le Chevallier, arrivé en Chine le 20 octobre 1885, était au mois d'août suivant envoyé à Ts'ong-ming. Il n'eut donc que quelques mois pour étudier le chinois, à Zi-ka-Wei. Or, pour qui connaît les difficultés de cette langue, quelques mois d'études ne sont pas grand'chose.

Cependant, la vierge T'sa min-seng, à qui nous avons demandé une relation écrite, nous affirme qu'il était surprenant de voir, au bout d'un an seulement, comme le Père parlait bien chinois. Cela est d'autant plus à son éloge , que dans l'île de Ts'ong-ming, se parle un dialecte spécial, qu'il n'avait pas étudié à Zi-ka-wei.

Pour adapter aussi vite les quelques notions de langage de Changhai, qu'il possédait en arrivant dans l'île, il lui fallait une oreille apte à distinguer, tons, accents, voyelles différentes, sans parler de particules spéciales à ce dialecte. Il lui fallait une mémoire assez heureuse.

Un vieil administrateur de chrétienté nous affirma aussi, plusieurs fois, cette rapidité avec laquelle, le nouveau missionnaire se fit comprendre, non seulement dans ses catéchismes et sermons, mais dans les pourparlers, au sujet d'affaires ; ce qui est plus difficile.

Car s'il est relativement facile de posséder les termes de religion, termes assez peu nombreux ; il n'en va pas de même quand il s'agit de saisir à l'audition, le langage inédit du terroir. Or, ce fut là, je dirais, la spécialité linguistique du Père Le Chevallier. Ce fut aussi une de ses grandes forces. Il possédait si bien le dialecte de Ts'ong-ming, qu'il ne paraissait plus

étranger. C'était une grande attirance. Il s'y spécialisa tellement, qu'il ne parla pas d'autre langue. Si bien, qu'au dire du R. P. Baumert, son Supérieur à Changhai, l'on ne pouvait pas, au temps des retraites ou des vacances, le faire monter en chaire, ni à Changhai ni aux environs. On essaya une fois, mais une fois seulement... Car il parla en dialecte de Ts'ong-ming et eut trop de succès ! Pour les gens de Changhai,le dialecte de Ts'ong-ming n'est qu'un patois. La ville distinguée a son dialecte spécial, et ne peut tolérer les accents campagnards.

Avant de voir notre missionnaire à l'œuvre, d'étudier comment va faire le P. Le Chevallier, pour gagner les païens, un aperçu sur l'île de Ts'ong-ming et ses habitants est nécessaire.

Ts'ong-ming est située dans la province du Kiang-sou,et au nord de Chang-hai, le grand emporium d'Extrême-Orient. On se rend, actuellement, de Changhai à Ts'ong-ming, en trois ou quatre heures, par petits vapeurs. Plusieurs services desservent journellement toute la côte sud, et sud-ouest. La côte nord, et nord-est reste inabordable, même aux petits remorqueurs, d'un tirant très léger ; tant les sables sont à fleur d'eau, Et si la côte sud, sud-ouest est navigable, elle ne laisse pas d'être dangereuse. Trop souvent des désastres coûtent bien des vies. Nous avons vu de nos yeux, dans les flots, tout près de la côte, les mats d'un vapeur, où périrent une centaine de passagers. Ce même bâteau, nous devions le prendre le lendemain, si la veille, il n'eût donné sur un banc de sable et chaviré ;plus heureux en cela que le Père Le Chevallier, qui fit naufrage en plein fleuve . Ces dangers de navigation viennent de ce que Ts'ong-ming, et les îlots mouvants, comme des satellites, autour d'une planète, ne sont en somme que d'énormes bancs de sable, rongés et déplacés, au gré des marées de la Mer jaune et des eaux du Fleuve bleu. La figure côtière de l'île de Ts'ong-ming varie sans cesse. Actuellement, au milieu du large estuaire du Yang-tse-Kiang, elle semble être la langue effilée de cette immense bouche d'eau.

Cet immense fleuve, profond et large à son embouchure au point de laisser évoluer toute une flotte, s'il était partout égal, ne peut que décevoir tout navigateur inexpérimenté. Il entraîne et dépose de-ci delà, d'immenses bancs de sable, qui modifient constamment les passes et les impasses. Actuel-

lement pour aller à Chang-hai, les petits vapeurs voguent au dessus d'îles submergées, où voici trente à quarante ans, les missionnaires, venant ou retournant sur des jonques chinoises, faisaient une halte. D'autre part, de nouvelles îles surgissent, toutes couvertes de joncs, et qui seront bientôt habitables.

Aussi bien, la barre de Ou-song, c'est-à-dire l'endroit où les eaux du fleuve et de la mer se rencontrent, est-elle des plus dangereuses. La plus grande partie de l'estuaire est obstruée en cet endroit ; et des bouées lumineuses indiquent le chenal par où il faut passer, lequel est relativement étroit.

Les eaux du fleuve ne sont pas les seules à remuer ces bas-fonds ; la marée de la Mer Jaune et les typhons travaillent aussi activement. Les grosses marées, souvent houleuses, rongent les côtes de Ts'ong-ming, et emportent la terre dans le fleuve. Tantôt, sous leur travail en profondeur, surgit un îlot, comme une taupinière sous un travail de taupe ; et tantôt c'est le contraire ; un éboulement gigantesque fait disparaître dans les flots champs et maisons. On devine les transes par où passent les pauvres riverains, qui se demandent avec angoisse si leur tour est venu de déguerpir, ou bien si l'on peut encore attendre la prochaine grande marée.

Tout ceci dit pour aider à comprendre la grande pauvreté des insulaires ; sur toutes les côtes, la fortune n'est pas stable.

Voyons ce qu'est l'intérieur. Un ouvrage a paru sur cette île ; c'est le premier numéro des « Variétés sinologiques », publiées à Zi-ka-Wei (1). Ce numéro est dû à la plume érudite du R. P. Havret, qui fut missionnaire, au nord de l'île, à Haimen.

Tout d'abord, ce qui caractérise cette île, c'est, semble-t-il, ses dangers de raz-de-marée. Située en plein estuaire du Fleuve bleu, estuaire d'une très grande largeur, et d'autant plus ouvert à l'engoufrement des tempêtes et des typhons. Ts'ong-ming les reçoit, non protégée, dans toute leur fureur, venant

(1) L'Ile de Ts'ong-ming, à l'embouchure du Yang-tse-Kiang, par le P. Henri Havret, S. J., 62 pages ; 11 cartes ; 7 gravures hors texte.

de loin, sans brisure, des côtes de Corée, du Japon, de l'Océan pacifique, et des mers du sud. Aussi la malheureuse île est-elle périodiquement ravagée. Le P. Havret, dans une statistique portant sur deux siècles, compte au moins un ravage par vingt ans. Et pour donner une idée de ces ravages, il n'est que de rappeler le raz-de-marée où le P. Le Chevallier fut si près de périr, et où plus de vingt mille personnes perdirent la vie.

Ce désastre causé par un typhon, qui correspondait avec une grande marée, arriva dans la nuit du 1er au 2 septembre 1905. Qui sait mourir n'est jamais faible. Le Père était de ceux-là. Aussi à la vue des ruines, qui couvrent son district, il n'est pas abattu, mais plus agissant ; sa foi inconfusible brille davantage, et sa charité multiplie les bienfaits.

Nous avons, cette fois, la bonne fortune de posséder sa narration :

« Pour la troisième fois, depuis quelques années, la bonne Providence vient de m'arracher à un péril de mort imminent : une première fois, un chien enragé s'est contenté de mordre le parapluie que je tenais à la main ; une seconde fois, naufrage dans le Wang-pou (1), c'est par miracle que j'ai pu être sauvé. Cette fois, elle m'a arraché, à la lettre, au double danger de me noyer, et d'être enseveli sous les ruines de ma maison. Ce que je vais vous raconter est épouvantable ; jamais je n'ai vu pareil désastre.

Me trouvant, le 1e septembre, dans la chrétienté de « Lorette » (2), dont la chapelle a été construite, il y a sept ans, et qui compte 265 baptisés, je fus subitement éveillé, vers une heure et demie, après minuit, par des cris de gens qui appelaient au secours. Sans me rendre compte de ce qui se passait, je me levai pour allumer ma lampe, et je ne fus pas peu surpris, de me trouver dans l'eau jusqu'à la cheville ; cette eau entrait par les trous d'une muraille mal faite. La pensée d'un raz-de-marée me vint tout de suite à l'esprit.

Les larmes aux yeux, je suppliais Notre-Dame de Lourdes, dont l'image était dans ma chambre, en faveur de nos insulaires. Je mis sur la table les objets qui étaient déjà dans l'eau ; mais il ne me vint pas à la pensée que nous étions menacés nous-mêmes. — Quand j'ouvris la porte pour me rendre compte des choses, l'eau se précipita avec fureur dans l'appartement ; la pluie et le vent faisaient rage. Vite je pris la clef du tabernacle, pour sauver le Saint-Sacrement. De toute la force de mes poumons, je criai au gardien de la

(1) Rivière profonde, se jette dans le Yang-tse-Kiang, à Ou-song.

(2) Chrétienté fondée par lui, au Nord-Est de l'île, à environ deux kilomètres de la côte.

chapelle, de m'en apporter la clef, mais la peur le tenait tellement qu'il se contenta de répondre en gémissant : « Qui donc pourrait aller vous la porter ? » Je pensai à briser une vitre, et à passer par la fenêtre ; mais comment l'escalader ? Heureusement, mes cris attirèrent un catéchiste et le maître d'école, qui se dévoua pour aller prendre la clef. Dans l'obscurité, je pus prendre la sainte custode, que je suspendis à ma poitrine. J'étais trempé jusqu'aux os. Bientôt une partie du mur nord cédait sous la violence du vent et des flots. Vite, nous nous transportâmes avec les bagages dans le réfectoire, protégé par une simple cloison. A peine y étions-nous, que la muraille tombait.

Quelques instants après, la cloison cédait à son tour.

Catéchiste et maître d'école, de me prier de sortir, parce que nous n'étions plus en sûreté. Mais le serions-nous davantage dehors ?

— Mieux vaut, leur dis-je, nous installer dans l'angle encore intact de l'appartement. Sur ce, ma lampe s'éteint, et tous mes efforts pour la rallumer furent inutiles.

— Sortons, Père, sortons.

Dehors, le danger était évident ; j'hésitais encore, quand, avec le bruit d'un coup de foudre, la chapelle tombe tout d'une pièce, laissant debout, chose étrange, mon appartement, qui ne faisait qu'un corps de bâtiment avec elle et dont un mur s'était déjà écroulé.

— Vite, Père, sortons, plus de temps à perdre !

On commença par prendre une table, sur laquelle nous comptions monter ; elle fut immédiatement emportée par le flot. Le nécessaire contenant les saintes huiles, l'eau baptismale, et autres objets pour les sacrements, eut le même sort. Où aller ? Tous trois, nous n'avions pour vêtement, qu'une simple chemise, et un caleçon de coton ; ni bas, ni souliers, rien, et nous étions sans abri. L'autre catéchiste, qui était resté dans son appartement, jusqu'à la chute de la chapelle, avec de pauvres gens, dont la cabane était tombée, et qui s'étaient réfugiés chez nous, se précipita dehors, avec des sanglots dans la voix :

— Confessez-nous, Père, confessez-nous.

Puis, comme nous ne savions où aller : « Réfugions-nous sur la charpente de la chapelle, ajouta-t-il ; c'est là que nous serons le plus en sûreté ». — Il avait raison ; là, nous étions dans l'eau, il vrai, aussi bien qu'ailleurs ; mais cette charpente, consolidée par des masses de briques et de tuiles, ne pouvait pas facilement être emportée. Nous nous y installâmes, le moins mal possible, et peu après, mon appartement tombait à son tour. Les païens eux-mêmes ont trouvé le fait extraordinaire.

La Providence semble avoir pris à cœur de nous sauver la vie : nous étions plongés dans un profond sommeil. Elle nous fait réveiller par les malheureux voisins, venus se réfugier chez nous ; quand j'eus sauvé le saint-Sacrement, le mur nord de ma chambre s'écroula seul, puis la seconde cloison, puis la chapelle tout entière ; l'obscurité

complète nous força enfin à partir ; à peine étions-nous en sûreté, tout tombait.

Nous criâmes alors aux personnes qui étaient dans l'appartement des catéchistes, et dans la demeure du gardien, de nous rejoindre ; ces bâtiments pouvant avoir le sort des autres. Devant nous, les vagues emportaient avec fureur, des animaux,des toitures,sur lesquelles étaient souvent cramponnés des individus, qui furent presque tous sauvés, puis des cercueils et des cadavres sans nombre.

Vers neuf heures du matin, il ne pleuvait plus, et l'eau avait quelque peu baissé. Nous avisâmes alors à sortir d'une situation, qui ne pouvait durer, en fabriquant un radeau, au moyen de deux gouttières en bois, sur lesquelles nous plaçâmes les portes de la chapelle et de ma chambre. Malheureusement, nous n'avions pas de cordes, pour fixer le tout ; on n'en trouva qu'une à moitié pourrie ; faute de mieux, on s'en servit, et avec des bambous en guise d'avirons, le maître d'école, mes deux catéchistes et moi, nous nous lançâmes sur ce frêle esquif, confiants surtout en la Providence.

Le vent et les vagues étaient tels que malgré nos efforts réunis, en voyageant à travers champs, nous ne pouvions nous diriger. Pour comble d'infortune, les portes non liées se disloquèrent ; un catéchiste et moi, nous faillîmes faire le plongeon. Ce catéchiste appela au secours, et quatre jeunes néophytes se jetèrent à la nage, et nous conduisirent dans leurs familles, où ils nous hébergèrent de leur mieux.

Pour nous, nous ne pouvions oublier nos compagnons d'infortune ; le radeau réparé et fortement ficelé, refit plusieurs voyages pour ravitailler les gens et les rapatrier. Près de la demeure qui nous donnait l'hospitalité, quatre cadavres étaient venus s'échouer : un homme, une femme, et deux enfants. La femme était notre proche voisine, à Lorette ; malade de la poitrine, elle avait été emportée avec sa cabane, et on l'avait trouvée morte, encore couchée sur son grabat. Deux enfants venaient d'être recueillis vivants par un néophyte voisin.

Quant aux animaux domestiques, chèvres, porcs, poules etc. on ne les comptait pas ; les chèvres n'étaient même plus recueillies, tellement elles étaient nombreuses.

Le soir venu, nous allâmes en radeau chez le maître d'écoles, qui me céda son lit, et passa la nuit sur deux tables, avec un voisin dont la maison était démolie.

J'avais en outre, pour compagnon de chambre, un défunt dans son cercueil.

Le lendemain, dimanche, il n'y avait pas à penser à la Sainte Messe ; j'eus du moins la consolation de communier, grâce aux Saintes Espèces, que je portais sur moi. La veille au soir, j'achetais du maïs [1], que mes deux catéchistes durent moudre eux-mêmes, et

(1) Peu de riz et de froment dans l'île ; on y vit de maïs.

l'un d'eux, plus intrépide, alla seul en radeau, ravitailler les gens exilés sur le terrain de la chapelle, dont le nombre s'était accru de plusieurs réfugiés... Et pour boissons, qu'avons-nous ? C'est horrible, rien que d'y penser ! Il n'y a dans l'île d'autre eau, que celle des canaux, qui sert à tous les usages domestiques. Dans cette eau sont en putréfaction des milliers de cadavres d'hommes et d'animaux : l'odeur en est infecte » (1).

On nous pardonnera facilement cette longue citation. Car elle peint sur le vif, ce que sont dans l'île ces désastres périodiques, qui ne diffèrent les uns des autres qu'en amplitude.

Pour y obvier, les insulaires ont construit une digue, qui date de près de deux cents ans, et seulement dans la partie de l'île, la plus exposée, savoir au nord-est. Mais des terrains d'alluvion de plusieurs kilomètres, font qu'elle est très loin de la côte.Elle est donc, aujourd'hui, inefficace, pour toute une région de l'île. Et puis, mal entretenue, à échancrures nombreuses, elle ne protège qu'à moitié les habitants situés derrière. Sa plus grande utilité est de servir de grand route. Car elle a une dizaine de mètres de largeur, à son sommet, là où des éboulements ne l'ont pas rétrécie.

Cette utilité est d'autant plus appréciée, qu'à Ts'ong-ming, il n'y a pas de route ; mais des chemins, à travers champs, et des sentiers, le long des canaux.

Une grande cause des inondations, c'est le niveau très bas de l'île : un à deux mètres. De plus, d'innombrables canaux, découpant l'île entière, d'un bras du fleuve à l'autre, permettent aux grandes marées d'entrer dans l'île par les deux bouts des canaux, et de submerger le milieu même des terres.

Mais d'autre part, ces canaux en temps normal sont nécessaires à la vie des habitants, à qui ils fournissent l'eau potable, celle des puits étant salée, et aussi l'eau fécondant les cultures des champs, grâce à de multiples petits canaux de dérivation.

Ts'ong-ming est tout maillé par un réseau serré de canalisations, entretenu avec soin par les insulaires eux-mêmes.

Aussi bien, sous ce ciel humide, arrosé, torride, tout pousse à Ts'ong-ming, même les légumes européens, même la vigne. Nos essais de culture ont été des plus heureux, et nous ont

(1) *Relations de Chine*, janvier 1906, p. 3-7.

grandement aidés à y vivre, sans recourir à l'humble bourse de nos néophytes.

D'autre part, ces canaux entretiennent une humidité fantastique. A une certaine époque de l'année, les moisissures poussent partout, même sur les habits, dans les armoires. Et puis des légions de moustiques apparaissent, et avec eux, les innombrables fièvres et la dysenterie. Aussi la mortalité est-elle grande parmi les insulaires. Les vieillards de 70 à 80 ans ne sont pas relativement assez nombreux, pour donner une bonne réputation à cette île. Des exceptions rares vont jusqu'à 90 ans ; nous avons connu une bonne vieille de 93 ans, qui venait chaque dimanche à la messe. Mais cela n'improuve pas le fait général d'une vie relativement courte. Quant à la mortalité enfantine, elle dépasse tout ce que nous avons vu en Chine. Et l'on sait que la Chine dépasse en ce point les pays d'Europe.

On devine qu'une santé d'européen doit être de fer, pour résister longtemps à Ts'ong-ming. Et pour nous, les trente ans du P. Le Chevallier, dans cette île, sont quelque chose qui tient du prodige physiologique. Car non seulement il avait contre lui, le climat, l'humidité, les vents violents, les fièvres, la dysenterie, le choléra, chaque année ; mais une mauvaise nourriture, de l'eau potable détestable et pleine de microbes, des masures d'habitations, dont les petites sœurs des Pauvres ne voudraient pas pour leurs porcs ; et peut-être, le pire : un surmenage inouï, un ministère surchargé, accablant par des voyages nombreux en été. Malgré tout cela, le P. Le Chevallier a tenu trente ans. Il fut usé avant l'âge certes ; mais tout de même, lentement usé, dans ces avant-portes de l'Église. Là, périodiquement les pauvres insulaires meurent comme des mouches. Nous nous souvenons d'un jour, en 1908, le jour de la fête du mont Carmel, comme si c'était hier. C'est que depuis le matin à cinq heures, jusqu'au soir à dix heures, nous avons couru l'île sous une chaleur humide et étouffante, le long des canaux bordés de roseaux qui empêchaient la brise marine de nous arriver. Et pourquoi voyager ainsi? C'est qu'à peine de retour d'une Extrême-Onction, nous étions relancés dans une autre direction, par un autre néophyte, qui nous suppliait de venir : un des siens, un chrétien se mourait. Cinq, dans cette journée.

Ainsi les choses se passaient à cette époque. Voici, en témoignage, le récit d'un Père,de passage à Ts'ong-ming en 1905 : (1)

Ts'ong-ming... Ce qui cause le plus de fatigue et use le plus vite la santé des missionnaires par ici, ce sont les courses presque quotidiennes à certaines époques, pour administrer les derniers sacrements aux malades. Les épidémies de dysenterie, de typhoïde et de scarlatine, sont fréquentes dans l'île, et précisément à l'époque des grandes chaleurs. Le missionnaire doit aller sous un soleil torride, perché sur sa brouette, protégé par un parapluie seulement, qu'il est obligé de fermer, quand le vent souffle trop fort (2) ; et souvent, c'est dix, quinze, vingt kilomètres, qu'il faut faire, presque sans manger, après avoir toute la matinée, confessé, prêché, baptisé, confirmé. Pendant les deux jours que j'ai passés à la « Maternité » (résidence du Père Le Chevallier), on est venu chercher le Père, quatre fois, pour l'Extrême-Onction.

Certes, les saints ne mesurent pas leurs sacrifices, ni ne comparent leurs mortifications. Mais nous croyons que si le Père Le Chevallier avait pensé au saint Curé d'Ars,pour s'encourager, il aurait naturellement trouvé que la brouette de Ts'ong-ming, pendant des heures et des heures, en été surtout, faisait regretter le siège tranquille du confessional d'Ars ; et désirer le soir venu, sa légendaire marmite.

Plus tard, quand nous fûmes à notre tour, missionnaire à Ts'ong-ming, la vie n'était plus ainsi : le nombre des missionnaires avait été doublé, et dans le logement et la nourriture, beaucoup d'améliorations, introduites. Mais au temps du P. Le Chevallier, les choses se passaient comme nous l'avons décrit.

Ainsi connu le champ d'apostolat de notre apôtre, il nous reste à parler des païens qu'il évangélisa. D'année en année, la facilité des relations commerciales avec Changhai, améliore leurs conditions. Mais à l'époque du P. Le Chevallier, les insulaires de Ts'ong-ming, étaient d'une exceptionnelle pauvreté : ce qui fit surnommer cette île, « l'île de la misère ».

Nous avons vu que les inondations périodiques , les effondrements des côtes, avec champs et maisons, expliquent en

(1) Du P. Durand. *Relations de Chine*. 1906, p. 121.

(2) Ce qui expose aux insolations ; inconvénient aussi grave que d'étouffer de chaleur, entre les roseaux d'un sentier.

partie cette pauvreté. Cependant la cause principale est ailleurs ; elle est dans une population trop dense (1), sept ou huit fois plus dense que celle de la France. Aussi bien, la terre a beau donner deux récoltes par an, maïs et blé, sans parler des pois et du coton, elle n'arrive pas à nourrir ses habitants.

Il faudrait une émigration organisée, vers d'autres régions moins peuplées de la Chine. Mais aucun pouvoir ne s'en occupe. Ces gens simples, sans instruction suffisante, pour savoir où aller, ni comment faire, s'attachent, s'agrippent à leurs quelques « pas » de terre, — car on compte la propriété par « pas », — y demeurent comme ils peuvent, malgré qu'ils y souffrent de disette. Seuls les pauvres des pauvres, ceux qui ne possèdent aucun « pas » de terre, consentent à émigrer n'importe où.

Au point de vue moral, des conséquences très graves. Les parents renoncent, à cause de leur immense pauvreté, à nourrir, élever leurs enfants, surtout les filles. Sur une population qui ne va pas au million, il y a, d'après nos calculs qui portent sur de nombreuses années, plus de dix mille bébés, qui disparaissent par an, avant deux mois de vie... On ne les tue pas. Il suffit de ne pas leur donner les soins nécessaires. La mission catholique n'achète pas, mais recueille d'ordinaire des mains d'un mendiant, des bébés dont les parents, inconnus pour toujours de la Mission, se sont débarrassés.

Seul un gouvernement soucieux des intérêts de son peuple, le peut faire. Pareille œuvre dépasse les forces des particuliers, les forces aussi de l'Église ; d'autant que ce n'est pas à Elle, qu'incombe directement pareil office.

Autre conséquence morale très grave : le manque de jeunes filles à marier. Les pauvres n'en veulent pas élever. Mais ils voudraient pourtant se marier. L'on devine de suite, où cela mène dans une société à idéal païen. Le bon Père Le Chevallier, devant ces graves difficultés et misères sociales, fut toujours anxieux de faire le possible pour les adoucir autour de lui.

---

(1) « A mon avis, la misère de Ts'ong-ming, provient exclusivement de son exorbitante population ». *Lettres de Jersey*, P. Gouraud, 6 juin 1888.

Voici ce qu'il écrivait en 1910 :

Une autre cause qui ralentit beaucoup l'accroissement de mon troupeau, c'est l'excédent de la mortalité sur la natalité. Pour les dix dernières années, je compte 1154 naissances et 1256 morts, dont 508 enfants. — Un autre obstacle à l'augmentation des fidèles, aussi bien que de la population, du reste, c'est l'abandon en masse par les païens, des petites filles... Dans mon orphelinat les garçons reçus ne sont guère que pour un sixième. Leurs parents sont très coupables, et voilà qu'ils subissent dès maintenant le châtiment de leur crime ; les jeunes gens ne trouvent plus à se marier. Malheureusement, c'est aussi le cas chez mes paroissiens, la plupart nouveaux convertis, ayant aussi, par conséquent, abandonné de nombreuses fillettes avant leur conversion ; très nombreux sont les jeunes gens condamnés à garder le célibat ; ce qui ne va pas sans des inconvénients très graves (1).

Par ailleurs, les insulaires de Ts'ong-ming sont loin d'être dépourvus de ressources. Notons que l'île est connue, par le grand nombre de bacheliers, licenciés, docteurs,qu'elle fournissait autrefois, au temps des examens littéraires.

Un vénérable académicien, degré suprême du lettré, notre voisin très respecté, et qui a rendu service à la Mission, en est une preuve heureusement vivante.

Preuve aussi, le plus grand lettré, qui dans notre clergé séculier, à mis son pinceau au service de l'Église : le R. P. Pierre Waong, connu par ses ouvrages, dans la collection « Variétés sinologiques ». Et chez nos pauvres néophytes règne une grande charité. Ils adoptent volontiers un petit orphelin, un enfant abandonné,recueilli par la Sainte-Enfance. Et c'est là la meilleure solution pour ces chers petits, qui retrouvent ainsi une famille.

Notons en terminant ce chapitre, qu'au point de vue administratif, l'île relève du sous-préfet de Ts'ong-ming, ville située au nord de l'île ; c'est là qu'il réside. De nombreux notables participent au gouvernement local. Presque tous sont païens. Quelques-uns, hélas, créèrent parfois de graves difficultés au P. Le Chevallier, pendant son long séjour dans l'île. Mais ce furent de rares exceptions. Tous l'entouraient de vénération, riches et pauvres.

---

(1) *Relations de Chine*, 1911, p. 148.

III. — Méthode pour convertir les païens.

Quand Monsieur Vianney arriva à Ars, la paroisse n'était pas fervente. Elle le devint dans la suite. « Ars n'est plus Ars », dira plus tard le saint. Elle était devenue paroisse-modèle.

Pour en arriver là, le curé d'Ars avait employé sa méthode : contact particulier avec chaque famille ; s'en faire aimer ; au moins, se rendre sympathique. Et ainsi fera le jeune P. Le Chevallier, aux avant-postes de l'Église.

Or, voici que dans les documents écrits en chinois, et à nous communiqués, par la vierge Tsa-min-seng, directrice pendant vingt-cinq ans de l'Orphelinat du P. Le Chevallier, nous lisons les renseignements suivants :

Il était si poli, si prévenant que, malgré sa dignité de prêtre, il ne rencontrait personne, sans le saluer le premier. Il descendait de sa brouette, grande marque de politesse chinoise, et faisait le premier une profonde révérence, prononçait les formules d'usage, au sujet de la santé, du but du voyage. Et si c'était un personnage respectable, remontait gravement sur sa brouette et partait en saluant de nouveau. Si c'était un pauvre, il le consolait, lui faisait souvent une aumône, et partait en lui disant de bonnes paroles. Si c'était un enfant, il lui souriait, lui disait aimablement quelques mots, lui donnait des friandises, pour que le petit ne fût jamais effrayé de rencontrer le Père. Et tout le monde, rentré chez soi, de raconter qu'on avait rencontré le Père, si poli, si aimable. Bientôt ce fut une sympathie universelle, dans le pays. Personne, même les petites fillettes, n'avaient peur du Père étranger. Tout le monde ne le désignait plus que sous un nom très respectable en Chine, et auquel, seul dans la famille, le grand père a droit (1).

Le Père Le Chevallier alla plus loin, dans la méthode du Curé d'Ars, il visita lui aussi les familles des païens ; puisqu'il s'agissait de les gagner. Son catéchiste d'alors le suivait dans ces visites et lui servait de répétiteur de catéchisme, en même temps que de compagnon de voyage.

Lui-même nous a raconté ceci : Le Père Le Chevallier, jeune et zélé, parcourait de village en village tout son district. A l'entrée du village, il s'arrêtait par discrétion, par prudence aussi. Car les hommes sont d'ordinaire absents ;

(1) En chinois, « ta ta ». D'ordinaire pour désigner un prêtre, on dit : « cheng-fou », terme plus distant.

restent les femmes et les enfants. Ce serait mal pour un homme, fût-ce le missionnaire, d'entrer alors dans la maison. C'est à tout ce monde de sortir ; on venait voir ce que voulait le Père ; il avait coutume de demander si dans le village se trouvaient des malades. Car il apportait quinine, onguents, pilules, purgatifs, contre les maladies ordinaires, fièvres, plaies purulentes, diarrhée, dérangements d'intestins. Comme tout était gratuitement offert, avec paroles fort aimables, vite, on lui déclarait les malades, et on l'invitait à les venir voir.

Une fois entré dans la place, il se faisait de plus en plus charitable, donnait, soignait. Pendant ce temps les langues marchaient : les questions se posaient ; les petits enfants interrogaient leurs mères, et le bon Père Le Chevallier de répondre. Le Père parlait bien le dialecte du terroir, aussi tout le monde comprenait. L'un était émerveillé de voir cet étranger si bon, si doux, parler comme un naturel de Ts'ong-ming.

Discrètement le Père voulait s'en aller ; quand il faisait semblant de partir, on l'invitait à rester encore un instant. Alors, il disait qu'il n'avait pas tout montré aux enfants. Après les friandises, le sucre, il déployait une grande image de l'Enfer, avec beaucoup de flammes rouges et de diables grimaçants de douleur. Puis, celle du Paradis, avec des anges en couleur voyante et l'air heureux, au milieu de chinois petits et grands, regardant en haut vers le bon Dieu...

Le Père Le Chevallier passait des maladies du corps aux maladies de l'âme, disait que celles-là, un plus grand que lui, les guérit : c'est Dieu lui-même, c'est Jésus-Christ. Suivait un véritable catéchisme, sur les fins dernières et les vérités essentielles au salut. Puis, en professeur pratique, il répétait, faisait répéter par son catéchiste, afin que tout fût bien compris.

D'ordinaire, beaucoup s'en allaient avant la fin. Quelques âmes restaient, parce que... l'on ne sait pas... parce que... Ce triage de la prédestination qui en dira jamais la cause ? Le Père leur donnait rendez-vous, dans une chrétienté voisine, et, quand rien ne s'y opposait, les inscrivait comme catéchumènes.

Nous avons vu la méthode du Père Le Chevallier, pour prendre contact. Il n'attend pas que les païens viennent. Il va vers eux. Il y va avec sa courtoisie envers tous, sa douceur

envers les enfants, sa respectueuse déférence à l'égard des femmes, sa charité envers les malades, et nous avons remarqué que tout cela, ne suffisait pas à beaucoup. On s'en allait, quand il commençait à parler religion,comme pour dire : « Nous t'entendrons une autre fois ». Ainsi avaient répondu jadis les Athéniens à Paul de Tarse, lui-même. Le représentant, en Judée, de la Rome païenne, Festus, était allé plus loin, quand Paul, osa parler de chasteté, devant lui : « Insanis Paule : Tu déraisonnes, Paul ; les livres te tournent le cerveau ».

Donc ce n'est pas qu'en Chine païenne, c'était aussi dans l'Orient juif, dans l'Occident païen, une chose ordinaire, de prêcher dans le désert, sur la place publique... même quand on s'appelait saint Paul.

Aussi soyons indulgents pour ces pauvres païens, à l'atavisme millénaire, tout tourné vers ce monde. Et si pratiquement ils disent au Père Le Chevallier, pourtant si attirant, que pour des jouissances d'ici-bas, « un tiens vaut mieux que deux « tu l'auras »,en cela quoi de nouveau ? Un peu de plaisir immédiat balance avec avantage à leurs yeux matériels tout le futur bonheur,promis dans les cieux. Et voilà le missionnaire qui a de suite compris. Donc entendu, il y aura un avantage matériel, immédiat à se faire catholique. Tant pis pour ceux qui en seraient scandalisés. Lui, l'apôtre zélé commence tout de suite à faire sonner bien haut cette méthode, à la publier. Voici ce qu'il écrit,tout nouveau débarqué dans l'île de Ts'ong-ming :

Ts'ong-ming, le 7 octobre 1886.

Le dernier status m'a envoyé à la grande île de l'embouchure du Yang-tse-Kiang. C'est la section la plus pauvre de toute la Mission, et l'un des points où la Sainte-Enfance est le plus florissante. Aussi les félicitations ne m'ont-elles pas manqué. Ce n'est pas que tout fût rose pour moi. J'ai déjà constaté que la misère est très grande, si grande que difficilement vous vous en pouvez faire une idée... Il faudrait avoir le cœur plus dur que la pierre, pour n'y être pas sensible. Mais que diriez-vous d'une bourse, dans laquelle on puiserait sans cesse, sans y jamais rien mettre?

Voulez-vous un petit exemple? Hier, vers dix heures du matin, on vient me chercher pour aller administrer l'Extrême-Onction. à près de trois lieues d'ici. Je pars annonçant que je reviendrai dîner, vers deux ou trois heures. Inutile de vous parler des fatigues du voyage. Vous savez sans doute qu'à T'song-ming, nous sommes sous le régime de la brouette, ce qui est assez agréable, pour ceux qui aiment le pittoresque et voyagent à pied ; puis la brouette ne protège

guère des ardeurs du soleil de Chine, dont le moindre inconvénient pour nous européens, est la fièvre qu'il nous donne, même malgré nos ombrelles...

Le pauvre malade n'avait pas sou qui vaille. Arrivé au terme du voyage, j'administre le malade ; puis le malheureux qui est tout seul, dans une misérable cabane de roseaux et de bambous, étendu sur une natte, et couvert de haillons, me demande de lui venir en aide. Ce que les chrétiens me répétèrent plusieurs fois. Je n'avais pas apporté une seule sapèque, ignorant à qui j'aurais affaire. Je lui promis de lui faire apporter quelque chose par les brouettiers, qui nous reconduiraient.

De retour, je n'avais pas plus tôt remis aux brouettiers deux cents sapèques pour le malade, qu'une pauvre femme se jetait à mes pieds, pour me demander l'aumône. Sa misère est trop connue pour que je puisse lui refuser : donc cent sapèques. Je fais quelques pas, et suis accueilli par ces mots : « Venez-nous en aide, venez-nous en aide ! » C'était le fils adoptif d'un malheureux père de famille, que j'avais administré peu de jours auparavant... Imaginez-vous une masure, déjà renversée une fois par le vent, dans laquelle vivent le père, la mère,et je ne sais combien d'enfants tout jeunes. Le père était couché dans l'unique lit de la maison, ayant à ses côtés un jeune enfant. En face, sur une natte, une jeune fille aussi gravement malade. C'est à fendre l'âme. Trois cents sapèques ne seront pas de trop dans de telles conjonctures. Vous voyez que ce n'est pas mal, pour une seule après-dîner. Or, pour faire face à tant de besoins, quelles sont mes ressources ? Depuis que je suis ici j'ai reçu ni plus ni moins, trois honoraires de messe, puis une aumône d'environ huit francs, cinquante centimes. Avec cela, il faut payer mon catéchiste, ma nourriture, mon entretien, et ne pas négliger les membres souffrants de Jésus-Christ » (1).

De cette lettre, si pleine de compassion pour les pauvres de Jésus-Christ, retenons que c'est à des catholiques seulement qu'il donne. C'est d'autant plus important à retenir, que cela va faire partie de la méthode du Père Le Chevallier pour gagner les païens. Eh ! oui, pour gagner les païens à l'Évangile, le Père, toute sa vie, aura cette habitude ; en dehors des cas de grandes calamités, où alors il viendra en aide à tout le monde, selon la mesure de ses finances, le bon Père Le Chevallier gardera ses aumônes larges et fréquentes, pour les « domesticos fidei », comme parle S. Paul, c'est-à-dire, pour ses chrétiens. Pourquoi ? Le non-initié à la psychologie chinoise, ne devine

(1) *Lettres de Jersey*, 1886, p. 28-29.

pas comment, pour gagner des païens, le missionnaire leur donne des bonnes paroles seulement...et sous leur nez,distribue aumônes sur aumônes...Nous avons là-dessus le haut témoignage de Sa Grandeur Monseigneur Tsu, vicaire apostolique de Haimen, dont Ts'ong-ming dépend actuellement.

Dans un document important que nous citerons plus loin Monseigneur Tsu, écrit :« A ses pauvres néophytes et catéchumènes — jamais aux païens — il faisait beaucoup d'aumônes, soit en vivres, soit en habits ».

D'autre part, ce « jamais » doit être expliqué en fonction de la remarque faite plus haut : savoir qu'en cas de calamité générale, ainsi que nous l'avons vu,pendant le raz-de-marée, en 1905, le Père Le Chevallier donnait à tous les malheureux sans distinction de religion. Mais en temps ordinaire, il avait une raison grave de s'abstenir. Si le pauvre avait remarqué que païen, il touchait autant que chrétien, il ne serait jamais venu à Dieu. *Quaeritis me... quia manducastis ex panibus* (1).

Nous nous souvenons qu'un jour, un missionnaire se présenta devant son Supérieur et lui dit : « Tout près, un païen va mourir ; je l'ai exhorté au baptême. Il accepte, mais à une condition, qu'il maintient malgré tout mon zèle à le mieux préparer. Il désire avant le baptême, l'aumône d'un pantalon neuf, parce qu'il va mourir, et veut être décemment vêtu, dans son cercueil ». Alors, le supérieur réfléchit un instant, puis répondit : « Si le bon Dieu veut le prendre par le fond de la culotte, pourquoi nous y opposer? Donnez le pantalon ! »

C'était juger comme notre héros. On a souvent reproché au P. Le Chevallier, ses nombreuses aumônes, qui, disait-on, n'attiraient à la religion que de pauvres mendiants. Mais à ses détracteurs le vénéré Père répondait : « Bienheureux les pauvres ! c'est pour eux qu'est le Ciel ». Et il n'avait pas tort.

Mais comment gagner les païens à l'aise? — car parler de gens riches, c'est trop dire pour Ts'ong-ming. — Comment prendre contact avec des familles qui se peuvent payer tout ce dont elles ont besoin?

A ses risques et périls, le Père Le Chevallier n'hésite pas à

(1) *Joan.* VI, 26.

compléter sa méthode, afin de la rendre efficace, à l'égard de tout le monde païen. Il jugea avec son bon sens, en homme réaliste ; il vit dans la tractation des affaires temporelles, le seul moyen pour lui de se mettre en contact avec tout le monde : donc il se mêla d'affaires. Il se fit : *juge de paix.*

De suite, il se mit à recevoir les païens, en difficultés pour querelles de familles, au sujet de contrats d'héritage, de terres à vendre ou à acheter,au sujet de procès dangereux et ruineux, qu'ils voudraient bien éviter.

Donc un intérêt tangible, immédiat amenait ces gens, incapables de se tirer d'affaires par eux-mêmes, et n'ayant qu'une confiance très limitée dans les païens d'alentour. En Chine, on aime à s'en remettre à une tierce personne, pour régler les différends. La bonté, la patience, la douceur, la politesse du P. Le Chevallier l'avaient de suite désigné, et d'un commun accord, l'on venait à lui. Et il accepta par zèle des âmes ce joug très lourd et très délicat, que ne prévoit pas l'Institut, mais que devaient sanctionner ses Supérieurs.

Pour se résoudre à entendre des heures entières les interminables plaidoiries de ces gens en querelle, il faut avoir une patience à toute épreuve.

Notre pauvre Père Le Chevallier accepta son rôle, gémissant un peu, de temps à autre, mais sans jamais s'impatienter, ni se fâcher. Aussi ses succès furent immenses. Nous en reparlerons. Mais nous pouvons déjà dire que ce rôle de juge de paix et de notaire, dépositeur de titres de propriétés, lui attira des néophytes en grand nombre. Ce fut même la grande cause qui, humainement parlant, explique pourquoi tout le monde courait après lui. Car le mot n'est pas trop fort. On le suivait de fait, de chrétientés en chrétientés. Comme juge, comme concilateur, comme conseiller des familles, comme gardien de leurs titres de terres et de contrats de vente, il vit venir à lui, des milliers et des milliers de païens. Et tous de lui faire confiance entière,ne cessant de louer sa justice, sa bonté, pour tous. Inutile d'ajouter que le zélé missionnaire en profita. Il était venu pour convertir. Il se mit à l'œuvre et convertit de fait, alors, des milliers de païens. La limite des conversions, fut la limite du temps dont il disposait pour les instruire, et des ressources dont il disposait aussi, pour leur construire des églises assez grandes et assez nombreuses. Ses filets étaient pleins, étaient même trop pleins, au dire de ses critiques ;

il aurait, d'après eux, baptisé un peu vite ! L'instruction de tant de catéchumènes dépassait ses forces, comme l'audition des pénitents, les forces du curé d'Ars. Approchait et réussissait à se faire écouter qui pouvait ! Il y avait foule, autour du Père. Plusieurs parlaient à la fois. Sans doute, le Père Le Chevallier paya ses succès, par des fatigues inouïes, et s'usa jeune. Sans doute aussi il s'attira des haines implacables de la part des chicaneurs de profession, des principales sangsues du pays. Mais il ne défaillit pas sous la fatigue et oublia les haines.

IV. — Méthode pour retenir et former les catéchumènes et les néophytes.

Mais il ne suffisait pas de gagner des catéchumènes ; il fallait les protéger, en attendant le jour, où la foi, solidement ancrée dans leur âme,les conserverait, les garderait merveilleusement. L'abandon du paganisme est, d'ordinaire, la cause de grande difficulté de familles pour les nouveaux convertis. De tout temps, il en fut ainsi. La perle précieuse de la foi se paie tout de suite et très cher ;de même que souvent la vocation à la vie religieuse. Nous donnons ici, comme exemple de ces tracasseries, que subissent les catéchumènes et les néophytes, la lettre d'accusation d'une mère païenne, qui ne put tolérer un de ses fils, parce qu'il s'est fait catholique et a rejeté les idoles et les sacrifices païens aux ancêtres. Cette lettre est adressée au sous-préfet de Tsong-ming. La mère païenne lui demande de priver son fils, devenu catholique, de sa part d'héritage, et de le condamner à l'exil !

« Accusation contre un fils impie, sectateur d'une religion étrangère, et à l'effet de le priver de son héritage. « Kou lai-seng » mon mari, avait deux fils, dont l'aîné s'appelait « Wo-seng » et le cadet « Gné-seng ». Tous deux sont, depuis longtemps, mariés et établis ; ils ont reçu une part égale de l'héritage paternel, sans qu'aucun d'eux ait été l'objet d'une préférence, comme en fait foi le contrat de partage. Mais l'aîné, Wo-seng, n'a pas de piété filiale, et est d'un naturel violent. Heureusement, son père était sévère, et tant qu'il vécut, « Wo-seng » n'osa pas s'abandonner à son humeur ; mais une maladie me l'a ravi. Après sa mort, « Lieu ghié-Koen », affilié à une religion étrangère, trompa « Wo-seng », et l'amena à suivre la même voie que lui. Depuis, il ne me regarde plus, comme sa mère, et me traite comme une étrangère. Par bonheur, mon second fils, « Gné-

sen » et sa femme me comblent d'attention, et m'aident à supporter cette misérable existence.

Cependant, mon cœur ne peut souffrir qu'un morceau de ma chair, ne soit coupé et perdu pour moi.

Les parents de « Wo-sen » lui ont bien indiqué la voie droite, mais il s'obstine à ne pas la suivre. A cette heure, il a déjà laissé les dieux du foyer, et la tablette de bois, où résidait l'âme de son père défunt ; il a abrégé le temps prescrit pour le deuil, et cessé les sacrifices aux ancêtres. Puisqu'il vit de la religion des étrangers, il faut que cette religion le nourrisse. Il y a plus, dès qu'il s'est mis à étudier la doctrine de cette religion, ses enfants l'ont imité, et son fils aîné a interrompu tout sacrifice. En vérité, son crime est impardonnable.

« Si je n'écris pas « au père et à la mère du peuple », pour le supplier d'enlever à « Kou wo-sen », son héritage, et de l'envoyer en exil, comment oserai-je ensuite me présenter devant mes ancêtres, au séjour des neufs sources (le séjour des morts) ? C'est pourquoi, grand homme,je vous conjure de considérer l'affliction de votre subordonnée, et de faire saisir et garrotter à l'instant ce fils dénaturé, « Kou wo-sen » afin que je lave la honte de mes ancêtres » (1).

Nous avons voulu donner un exemple de ces tracasseries : elles étaient le pain quotidien du Père Le Chevallier. Il les devait supporter avec patience. Ce ne fut pas lui, qui traita l'affaire citée plus haut, mais le missionnaire voisin, dont nous donnons la traduction. Elle est de l'époque même du P. Le Chevallier ; il est donc facile de nous faire une idée du genre de difficultés qu'il rencontrait.

A la même époque, à l'occasion d'une révolte populaire, contre la gabelle, le Supérieur du Père écrivait :

« Le Père Le Chevallier m'envoya deux placards, affichés dans un bourg de son district. Ces placards invitaient le peuple à la destruction des chapelles » (2).

Il n'était pas toujours aisé de faire entendre raison aux païens ; il fallait pourtant triompher ; sans quoi, un déchet terrible aurait immédiatement eu lieu, parmi les nouveaux convertis. Et qui pourrait s'en scandaliser ? De pauvres catéchumènes, non encore instruits dans la foi, l'on ne pouvait exiger une constance de martyrs. Et quand, plus tard, à cause

(1) *Lettres de Jersey.* P. Venel, 12 octobre 1892. Années 1893-94-95.

(1) *Lettres de Jersey*, année 1894-95, pè. 279. Du Père Spéranza.

de circonstances sociales moins favorables, le courageux missionnaire, ne pourra plus autant faire respecter les droits de la conscience, tout de suite une baisse immense se fera sentir, dans le nombre des adultes baptisés. Aussi bien est-il inouï, tout le mal que se donna le pauvre Père Le Chevallier, pour protéger les néophytes. Lui, si doux par ailleurs, faisait alors entendre des cris lamentables : telle la poule qui voit l'épervier, et défend ses poussins !

Hélas ! ces cris déchirants ne furent pas toujours entendus, ni même compris : alors, nouvelle acuité de souffrance pour le zélé missionnaire, qui se croyait délaissé, par ceux mêmes qui étaient chargés de le protéger. Mais eux aussi,pouvaient-ils davantage? Là est leur excuse ; ce genre de protection n'est pas toujours possible.

Voyons maintenant comment il instruisait et préparait au baptême.

Le Père Le Chevallier se servit autant qu'il le put de la méthode des catéchuménats, méthode en estime dans sa Mission. Les catéchuménats sont de véritables périodes d'instruction, comme on dirait en style militaire, lesquelles ont lieu, dans un centre spécial, en dehors. de la famille, avec tout un programme de piété : prières, audition de la messe, étude de la religion, récitation de mémoire, nombreux catéchismes, examen quotidien sur les choses apprises, et finalement un examen par le Père, avant l'admission au Baptême.

L'expérience a prouvé que des néophytes bien instruits résistent à l'ambiance païenne, où ils sont plongés jusqu'au cou, un sur cent. L'expérience a aussi prouvé que des néophytes mal instruits ne résistent pas. D'où la nécessité des catéchuménats, si l'on veut faire besogne solide, et fonder des églises qui résisteront aux difficultés de tout genre, même à la persécution religieuse.

Le Père Le Chevallier, pour abréger le temps du catéchuménat, et ne pas demander plus de deux semaines à ses pauvres néophytes et à sa pauvre bourse de missionnaire, faisait précéder cette formation plus soignée, par une autre à domicile ; savoir, une instruction religieuse sommaire, reçue dans les chrétientés particulières. Elle était donnée, non par le missionnaire, mais par un exhortateur ambulant pour les

hommes, et une vierge exhortatrice pour les femmes. Quant aux enfants, leur formation complète avait lieu, dans des écoles de prières et de catéchisme, fondées dans chaque chrétienté, aux frais du Père Le Chevallier. Les catéchuménats s'ouvraient quand venait la fin des travaux ruraux ; c'est à dire, à Ts'ong-ming, vers la fin de novembre. Le zélé missionnaire ouvrait alors plusieurs séries de catéchuménats, au centre de son district. Les hommes, dans des locaux à part, étaient confiés à la surveillance de catéchistes ; les femmes,dans l'orphelinat de la Maternité, étaient sous la surveillance de la prudente directrice *T'a-ming-seng*, aidée de vierges, maîtresses d'école. L'entretien des hommes et des femmes, incombait en grande partie au Père Le Chevallier. Car la plupart de ces pauvres gens ne travaillaient pas, n'avaient rien à manger, ou ne voulaient rien donner. Il les fallait donc nourrir pendant quinze jours ; quelquefois même, il fallait leur procurer un pauvre matelas, dans lequel ils s'enroulaient, sur la paille de riz, pour y dormir,la nuit. Régime d'une sobriété inouïe,et accepté joyeusement de ces pauvres catéchumènes, nullement exigeants. Mais étant donné leur grand nombre, les dépenses montaient tout de même, montaient trop pour la bourse du charitable Père.

Il écrivait en 1906 à son évêque, Mgr Paris, vicaire apostolique de Nankin, résidant à Changhai :

« Voici pour le catéchuménat Saint-Martin (1), une petite note qui peut vous intéresser. Deux cent quarante quatre hommes sont allés au catéchuménat, en cinq bandes. La dépense s'est élevée à 207 fr. 50. Et encore, les catéchumènes y sont-ils allés de 46 francs. Outre le Père, qui leur faisait 4 catéchismes par jour, il s'y trouvait trois catéchistes, chargés de les instruire, lesquels lui faisaient encore deux catéchismes en commun, dont l'un avec projections.Chaque jour, les catéchumènes récitent devant le Père ce qu'ils ont appris dans la journée. Trente hommes ont été baptisés au catéchuménat même, y ont fait leur première communion, et reçu le scapulaire. Une soixantaine de femmes ont trouvé les mêmes soins, au catéchuménat de la Maternité. Les dépenses sont minimes, quarante cinq sapèques par jour. Mais multiplié par plus de mille journées, cela fait une somme un peu ronde, qu'il me faut trouver. Hélas ! les ressources ne croissent pas dans la proportion des œuvres » (2).

(1) Œuvre des catéchuménats, existant à Tours, pour venir en aide aux missionnaires.

(2) *Relations de Chine*, Janvier, 1906. p. 56.

Et il ajoutait plus tard :

« Le typhon de l'an dernier m'a valu un surcroît énorme de travail ; grâces à Dieu, ce travail n'a pas été infructueux ; mais il ne m'a guère laissé de loisirs... Le 30 mars dernier, clôture des catéchuménats. Après un triduum préparatoire, cent-dix hommes faisaient ce jour-là, leur première communion. Quatre-vingt quinze d'entre eux, avaient été baptisés la veille au soir » [1].

Pour tous les missionnaires initiés au ministère des catéchuménats, inutile de faire remarquer l'immense surcroît de travail que cela donne. Surtout quand il s'agit, comme c'est le cas, de centaines de catéchumènes à voir en particulier, à connaître, à initier à la morale catholique, non moins qu'aux grandes vérités. Avant d'admettre au baptême, le missionnaire doit se rendre compte, si le candidat n'a pas d'obstacle grave. Et pour ne parler que d'un, il doit savoir si l'homme et la femme catéchumène, qui demandent à être baptisés, sont unis par un mariage, non sacramentel il va de soi, mais légitime. Ou si au contraire, c'est une union seulement, et illégitime parce que contre les lois du contrat matrimonial, — et dans ce cas, si la situation pourrait être régularisée.

Plus il a vécu en pays païen, plus il a été trompé, plus le missionnaire comprend l'impérieux devoir de ne pas agir en hâte, s'il ne veut pas se trouver un jour ou l'autre, devant une situation inextricable. Et pour se former la conscience, lui incombe le devoir impérieux, en matière aussi grave, de se renseigner, de questionner, d'écouter, en particulier, ses catéchumènes. Seul, il peut faire cet office. Alors on devine les fatigantes séances du Père Le Chevallier. D'autant plus, que les timides catéchumènes, très désireux du baptême, n'osent pas renseigner le missionnaire. Ils ont peur de le renseigner trop ! Ce n'est qu'à force de patience, de bonté, de confiance inspirée à ces braves gens, qu'on finit par savoir l'indispensable.

C'est donc avec un sentiment de merveilleuse surprise,et de grande admiration, que nous voyons le Père Le Chevallier, suffire à la tâche. Quelquefois, il est vrai, les Supérieurs lui donnèrent un vicaire.Mais ce fut une exception. D'ordi-

(1) *Relations de Chine*, janvier 1907. p. 60.

naire, il fut seul missionnaire, dans son district. Sans une grande acuité et rapidité de vision, dans les situations morales les plus embrouillées, jamais le Père n'aurait fait besogne qui vaille avec tant de catéchumènes à la fois, dans ses catéchuménats. Mais son expérience grandissante, la grâce du Saint-Esprit, la confiance sans bornes dont il jouissait, expliquent son excellent travail. Si bien que de ceux qu'il baptisa, bien peu retournèrent au paganisme. Quand nous fûmes son successeur, nous les aurions pu compter sur les doigts. Aussi bien, repassant nos livres du paroisse, cela nous jetait dans l'admiration. Maintenant, la majeure partie de ces familles, descendant des convertis du Père Le Chevallier, sont des familles édifiantes de simplicité et de piété ; les enfants à l'image du Père ! Car la simplicité et la piété furent des vertus caractéristiques, chez le P. Le Chevallier. Voici ce qu'écrivait de ces familles chrétiennes, leur évêque actuel, Monseigneur Tsu, vicaire apostolique de Haimen :

Ts'ong-ming, 30 mai 1927. — Ces jours-ci, je suis en train de visiter quelques grandes chrétientés de Ho-Souo, pleines des souvenirs du P. Le Chevallier, de sainte mémoire... Pendant ma courte visite, j'ai été très édifié de la piété et de la simplicité des chrétiens »[1].

Le zélé missionnaire ne s'en tint pas aux catéchuménats. Il désira parfaire, avec l'aide de la grâce, les âmes de ses néophytes, et puis quand il les vit à point, il enrôla, les plus généreux, les meilleures volontés dans une Congrégation de la Sainte Vierge, qu'il établit dans son district. Œuvre surnaturelle, il la voulut riche de dons surnaturels, et la fit agréger à la « Prima Primaria » de Rome. Ainsi, ses néophytes participeraient à toutes les indulgences et privilèges de cette fameuse congrégation, qui doit son origine à Saint Louis de Gonzague.

Aucune femme ne fut admise ; le Père Le Chevallier la réserva pour les hommes. Pourquoi ? Nous n'avons trouvé nulle part le pourquoi. Nous pensons que faute de temps, il ne put

(1) Mgr Tsu. Lettre au R. P. Beaucé, supérieur de la Mission de Changhaï.

s'occuper des mères de famille. Du reste, le but apostolique qu'il visait, en cultivant ces congréganistes privilégiés, demandait plutôt des hommes.

Ses meilleurs néophytes furent admis selon les règles, à faire partie de cette Congrégation, qui eut son préfet, ses assistants, et ses réunions mensuelles, et même ses retraites annuelles. Ce fut parmi les congréganistes qu'il recruta ses meilleurs auxiliaires.

Il se multiplia pour ainsi dire en eux.

Pour faire connaître cette nouvelle œuvre,unique à T'song-ming, et rare dans toute la Mission de Changhaï, laissons la parole au Père Le Chevallier. Il s'est complu à raconter les bonnes actions de ses fervents congréganistes. Sur ce point nous avons la bonne fortune de posséder plusieurs de ses lettres. Ainsi, à la date du 18 février 1907, il écrivait au R. P. Provincial à Paris :

Ts'ong-ming, le 18 février 1907.

Mon Révérend Père Provincial,

Ma retraite annuelle étant terminée, et après en avoir donné une à mes congréganistes, je viens enfin vous remercier de votre si grande bonté.

Les malheureux me poursuivent à tel point, que j'en suis parfois harassé de fatigue. Pour eux,païens comme chrétiens, le missionnaire est le représentant de la Providence.

Quelques détails sur mes congréganistes ne seront peut-être pas pour vous déplaire, mon Révérend Père. Ces congréganistes, vous le savez, sont en grande majorité de nouveaux convertis, plusieurs, fort pauvres des biens de ce monde. Illettrés presque tous, je leur ai donné des règles faciles à observer. Pour l'amour de notre bonne Mère, ils doivent mettre tout leur zèle à convertir les païens. Dans ce sens, je ne puis que bénir Notre-Seigneur et sa très sainte-Mère, des résultats obtenus. L'an dernier, je leur ai donné une retraite ; ils en ont été si contents, qu'ils m'en ont demandé une autre, cette année. Malheureusement, il me manque un local pour les œuvres de mon district. A contre-cœur, j'ai dû limiter le nombre des retraitants ; plusieurs des admis ont dû chercher un gîte pour la nuit, dans le voisinage. C'est la même raison du reste qui me force à licencier l'école, quand je veux ouvrir un catéchuménat. Malgré tout j'ai eu cinquante retraitants.

S'ils sont contents, certes moi aussi je le suis d'eux. A chaque réunion mensuelle, je leur propose une œuvre de zèle, à accomplir, pour l'amour de Notre-Dame. Aux deux dernières réunions, je leur ai recommandé l'instruction des catéchumènes. Eh bien! ils s'y

sont mis avec courage. J'écris « courage », car il en faut pour instruire des gens ignorants et grossiers, que la seule vue d'un livre effraie, pour leur apprendre des prières, auxquelles ils ne comprennent pas un traître mot, parce qu'elles sont en mandarin (1).

L'un d'eux en a réuni jusqu'à dix-huit, le soir après souper ; pour empêcher un découragement trop naturel dans le cas, il leur a payé du vin, tous les soirs. Un autre ne réussissant pas à les faire venir chez lui, a organisé l'instruction à domicile ; ce qui suppose une certaine dose d'abnégation.

Et ce trait ! — Une veuve venait de se déclarer catéchumène avec ses deux enfants ; ce que sachant, ses beaux-parents résolurent de la vendre à un païen. Mais ils avaient à compter avec l'administrateur de la chrétienté, fervent néophyte, membre de la Congrégation. Ils lui firent proposer secrètement dix piastres ; trente un peu plus tard, (une fortune pour le pays), s'il consentait à laisser faire, sans me prévenir ; ce qui lui était d'autant plus facile, que j'ignorais la conversion de cette veuve. Le brave homme refusa avec indignation et encore tout ému, vint me raconter la chose. « Comment, Père, me proposer d'imiter Judas ? de vendre les âmes pour trente pièces d'argent, comme lui ? Que d'âmes seraient perdues par ma faute ! » — Et de fait, les païens, ayant malgré tout, voulu arriver à leur fin, par la ruse et la force, mon congréganiste prévenu, a si bien agi, qu'il a réussi à ramener cette femme déjà entre leurs mains.

Un des congréganistes voyant la presque impossibilité de procurer le bonheur du baptême à un parent à l'agonie, lequel avait manifesté plusieurs fois le désir d'être chrétien, mais était gardé à vue par sa famille qui avait déjà repoussé une première tentative, vint m'inviter moi-même à aller visiter le moribond, dans l'espoir que la crainte révérentielle obtiendrait ce qu'il n'avait pu obtenir autrement. Il se fit lui-même mon brouettier. Tant de bonne volonté fut récompensée. Il y avait foule, près du lit d'agonie. Je commençai par demander de ses nouvelles au malade, et, de fil en aiguille, je l'exhortai, l'instruisis sommairement et lui conférai, devant cette foule ébahie, le baptême solennel, et même la confirmation. Il ne tardait guère, à quitter cette vallée de larmes, pour le séjour des élus, j'en ai la conviction ; car je le laissai fort bien disposé. Sa femme a été baptisée depuis avec ses quatre enfants.

Mon préfet de Congrégation a été, à Saint-Barthélémy, soumis à une bien dure épreuve. Avec les autres administrateurs de la chrétienté, il se dévouait à l'ornementation de la nouvelle église, dont la bénédiction devait avoir lieu le 24 septembre dernier. En revenant d'acheter des bambous, il fut mordu au dessus du talon, par un chien

(1) Problème délicat. Maintenant, il est question de modifications sur ce point. Les prières n'étaient pas en « mandarin », mais en style, pour parler exactement.

du voisinage, si profondément qu'il a dû garder le lit, plusieurs mois et ne fait que commencer à marcher. Or, je ne l'ai pas entendu proférer une seule plainte ; pourtant quatre mois, sans travailler pour quelqu'un qui est loin d'être riche, ce n'est pas une petite affaire. Rien sur la durée de son mal, rien contre la famille à laquelle appartient ce mauvais chien.

Tel autre vient, il y a trois jours, malgré l'opposition de la famille, de procurer le baptême à une moribonde qui plusieurs fois lui a manifesté un désir de mourir chrétienne. D'ailleurs,je ne crois pas qu'il y ait dans la Mission, en dehors des hospices, plus de baptêmes *in extremis* qu'au Hoso : c'est leur œuvre. Que ne puis-je les réunir plus souvent. La charge de quatorze chrétientés et de nombreux catéchumènes ne permet qu'une réunion par mois, de la Congrégation, divisée en deux groupes. Encore puis-je m'estimer heureux, si mes paroissiens, ne choisissent pas de préférence, ces deux jours, pour m'appeler aux extrêmes-Onctions. Malgré tout, cette œuvre me rend d'inappréciables services » (1).

Plus tard, le bon Père Le Chevallier revient encore dans ses lettres sur les beaux exemples donnés par certains congréganistes, oubliant, dans son humilité, que par les disciples on pourrait juger du maître : « on jugera de l'arbre à ses fruits ».

V. — Le Père Le Chevallier administrateur prévoyant de nombreuses églises.

Dès l'année 1897, un missionnaire voisin de T'song-ming, écrivait : « Le Père Le Chevallier a demandé à la Sainte Vierge, qu'il sait si bien honorer, la grâce de fonder douze centres nouveaux ; or il en est au huitième » (2).

Nous avons vu l'œuvre des conversions, qui s'élevèrent à plus de quatre mille adultes baptisés ; chiffre qui aurait été dépassé de beaucoup si le grand convertisseur avait eu le temps d'instruire plus de catéchumènes. Mais il y a une limite aux forces matérielles d'un seul homme.

L'heure est venue d'examiner l'œuvre splendide aussi, quoique plus matérielle, de la fondation d'églises nombreuses dans le Hoso. Avant le Père Le Chevallier, presque rien n'exis-

(1) *Relations de Chine*. Les Congréganistes de Ts'ong-ming. 1908, p. 132-134.

(2) *Lettres de Jersey*, 1897, p. 247. Pèlerinage de Ts'ong-ming.

tait. Chargé d'un district peuplé d'environ deux cent-cinquante à trois cent mille habitants, et long d'à peu près cinquante kilomètres, sur trente de large, le zélé missionnaire l'a parcouru en tous sens et tant de fois, qu'il saura parfaitement où placer ses églises nouvelles. Il choisira d'ordinaire, la proximité des gros bourgs de commerce ; mais non pas le bourg même, afin d'éviter certains inconvénients. Il a partout des catéchumènes, disséminés au milieu des païens. Pour les former à la vie chrétienne, malgré l'ambiance païenne, il les groupera en chrétientés, ayant au centre même de cette chrétienté, tous les locaux nécessaires au culte et à l'éducation religieuse de ce nouveau peuple chrétien. Certes, tout sera pauvre ; mais ce sera pratique. Et l'essentiel existera. Il y aura : une église ; une maison pour le missionnaire de passage ; une école, voire deux, avec dépendances nécessaires aux maîtres et maîtresses d'école ; chambre du gardien des établissements. Et tout sera bien orienté ; en vieux missionnaire qui connaît le pays, il saura où placer la résidence du Père, afin qu'il n'étouffe pas en été, et l'hiver, soit à l'abri des grands vents froids, qui passent sur l'île à certains jours.

Mais ce n'est pas tout de fonder. Il faudra non seulement construire beaucoup, mais prévoir des capitaux en réserve, pour l'entretien de toutes ces constructions, dans une île très humide, où tout pourrit. Donc, trouver des ressources non seulement pour construire, mais encore pour assurer l'essentiel de revenus, afin de faire subsister toutes ces églises, en les réparant souvent.

Et tout cela, sans le concours de pauvres néophytes, qui donnent à Dieu leur âme, mais ne peuvent lui offrir un argent qu'ils n'ont pas. Ils sont trop misérables d'ordinaire, pour aider efficacement. Sans doute, les Supérieurs, l'évêque , la Propagande, la Sainte Enfance, donneront ; mais qu'est-ce en face des centaines de mille francs qu'il faudra au Père Le Chevallier ?

Pourtant sa bourse personnelle est vide. Pauvre il le fut toujours et le restera. Il aura même l'air misérable, dans ses pauvres habits chinois. Et sa nourriture, encore pire ! Du reste, il n'a même pas le temps de manger. On l'entoure, on le quémande même pendant ses repas. Un jour, il écrivait : « C'est un peu rude, en vérité... On prend sa nourriture quand on

peut ; il m'est arrivé d'avoir mes trois repas servis en six heures ; jugez de l'appétit qu'on peut avoir au troisième ». Pour être complet, il aurait dû ajouter : Et quels repas !

Donc si le Père Le Chevallier avait besoin de milliers et de milliers de francs, ce n'était certes pas pour lui !

Et disons tout de suite que la Providence ne manqua pas à son zélé missionnaire. Il avait besoin d'argent, il en trouvera. Elle bénira ses demandes et les donateurs seront nombreux et généreux. Il passera ses nuits à écrire des lettres à de nombreux amis de France, surtout dans la Compagnie de Jésus.

Le pauvre missionnaire était très reconnaisant à ses frères en religion, des nombreux secours pécuniaires qu'ils lui envoyaient. Nous avons lu par exemple, dans un document de lui, laissé dans les archives de son église principale,à la Maternité de la Sainte Vierge, Ts'ong-ming, que la belle église de cette chrétienté, fut toute construite avec l'argent des Pères Jésuites, résidant en France. Il leur exprime en termes reconnaissants sa profonde gratitude, et demande que le souvenir de tant de générosité ne s'oublie pas. Comme le saint curé d'Ars, le curé du Hoso allait de l'avant, même quand il n'avait rien en main. Et cela venait à point. Un jour, à Changhai, il était très anxieux au sujet d'une somme d'argent, indispensable, et qu'il n'avait pas. Il entre alors dans l'Église St-Joseph, prie à deux genoux et demande secours. Au sortir de l'église, un chrétien chinois l'aborde, lui demande s'il a besoin d'argent pour ses œuvres, et lui remet la somme nécessaire !

Le P. Le Chevallier quémanda, mendia et mendia encore, au ciel et sur terre, et fonda églises sur églises, avec toutes leurs dépendances nécessaires. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest de son district, on vit ainsi s'élever de nouveaux centres de vie catholique : les églises de *Notre Dame de Lorette*, de *Notre-Dame des Prodiges*, de *Saint-Dominique*, de *Notre-Dame du bon Conseil*, de la *Présentation*, du *Saint Rédempteur*,de *Notre Dame de Lourdes*, de *Notre Dame des Anges*, etc.

Il reconstruisit et agrandit les églises de la *Maternité. de la Sainte Vierge*, de *Saint Barthélémy*, de *Saint Jean-Baptiste*, de *Saint-Thaddée*, du *Saint Rosaire*, de la *Sainte Trinité*,etc.

Aussi bien, après lui, « le Hoso n'est plus le Hoso », pour parler comme le saint curé d'Ars qui disait : « Ars n'est plus

Ars ». Au lieu d'un pays païen, le Hoso est un pays évangélisé, ayant ses églises, de proche en proche. Dans nos voyages, nous pouvions distinguer les clochers et clochetons, de trois ou quatre églises à la fois, ainsi que dans nos bons pays de France !

Pour donner à la vie catholique toute sa vitalité, le Père Le Chevallier voulut de temps à autre de grandes manifestations religieuses : il fonda, développa les pèlerinages. Et les chrétiens chinois en furent si contents, que la renommée des pèlerinages dépassa les limites de son district.

L'église de la Sainte Trinité, la principale eglise, devint sous son impulsion, un grand centre de pèlerinage, en l'honneur de la sainte Vierge. Afin d'attirer davantage, il fit venir de France et placer dans cette grande église une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, laquelle avait été déposée dans la grotte de Massabielle, toute une nuit, avant d'être expédiée en Chine. Par ses prédications, la distribution de chapelets, médailles, eau de Lourdes même, il enflamma de dévotion certains de ses néophytes, qui obtinrent des grâces extraordinaires. Et pour nous, la plus grande grâce, c'est qu'il obtint des foules à ses pèlerinages, une grande piété, et que cela existe encore, actuellement. On y vient non seulement de tout le district, mais de tous les districts de l'île, et même du dehors, par exemple de Haimen, voire de Changhai.

Le pèlerinage a sa grande fête, deux fois par an. A la fête de l'Immaculée Conception, et un dimanche du mois de Marie, l'église de la Sainte Trinité, quoique grande, devient trop petite. Ce sont de belles manifestations de foi, dignes des pays chrétiens. Le Père Le Chevallier les inaugura, les développa et les protège encore du haut du Ciel, nous n'en saurions douter.

Dès la première heure du jour, l'église s'ouvre et se remplit très vite ; les multiples confessionnaux sont entourés, chacun, d'une foule de pénitents, qui veulent gagner l'indulgence plénière concédée aux pélerins. Tous les missionnaires de l'île, au nombre de huit ou neuf, ne sont pas de trop, pour répondre aux désirs de toute cette foule. Et cela dure jusqu'à la fin de la grand' messe. A chaque messe, des centaines et des centaines de communions, surtout à la grand' messe. Leur nom-

bre s'élève jusqu'à près de quinze cents, le seul matin du pèlerinage ; c'est dire la ferveur des assistants.

Après les cérémonies du matin, une procession se déroule en plein air. La statue de la sainte Vierge, disparaissant au milieu de fleurs et dentelles, y est portée en triomphe. Des oriflammes de toute couleur, riches de broderies et ornementations variées, flottent au vent. Chacune des soixante chrétientés de l'île, porte la sienne ; et c'est à qui aura la plus belle en l'honneur de la Sainte Vierge, dont les lettres d'or resplendissent au soleil. Le spectacle est du plus bel effet, non seulement aux yeux des chrétiens, mais des païens eux-mêmes, qui accourent voir, en grand nombre.

Cette procession si pieuse, défilant lentement entre deux haies de païens, au son des prières et des cantiques, fait contraste avec leurs processions diaboliques, où tout est cri et désordre. Ce n'est pas pour eux, une mince prédication ; si bien que le Père Le Chevallier,peut-on dire, leur prêche encore la « bonne Mère », comme jadis si souvent. Car il se survit vraiment dans cette œuvre du pèlerinage, resté tel qu'il l'institua. Souvent des grâces de choix signalent ces manifestations religieuses. Le vénéré Père Le Chevallier, aimait jadis à les faire connaître à ses bienfaiteurs de France.

Quand son district, devenu trop considérable par suite du nombre des conversions, dut être scindé en deux, Notre Dame de Lourdes suivit en quelque sorte son serviteur dévoué. Car il fonda une chrétienté, qu'il nomma Notre-Dame de Lourdes ; et là,de nombreuses grâces furent aussi obtenues et signalées. Ce qui, croyons-nous, fut l'origine du concours de fidèles, qui, le jour de la fête des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, viennent à cette église. Elle est pleine, dès le matin ; aussi bien voit-on, à la grand messe, plus d'assistants au dehors que dedans.

Du temps du Père Le Chevallier, c'était tout le nouveau district qui accourait là, l'entendre célébrer les louanges et les miracles de Notre-Dame, et si possible, recevoir de lui image, médaille, chapelet, eau de Lourdes. Et ces païens d'hier, aujourd'hui néophytes pleins de foi et de ferveur, faisant toute confiance au Père Le Chevallier, et à la Sainte Vierge, obtenaient au moins ceci : l'esprit chrétien. Ils l'ont prouvé depuis, par leur fidélité à l'Église, malgré de nombreu-

ses tracasseries, par leur zèle aussi de propagande. Et déjà, cette chrétienté toute jeune, devenue trop nombreuse, a donné naissance à une autre, qui a reçu pour patronne Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Par elle, toute dévouée et fidèle aux directives du Père Le Chevallier, de nombreuses générations d'orphelines ont déjà été formées là, à la piété, au travail, aux bonnes habitudes. Une école qui y est adjointe, assure la formation religieuse et scolaire de ces orphelines. Grâce à leur éducation chrétienne, à leur initiation au travail, même à celui des champs, à l'économie du ménage, ces jeunes orphelines, devenues jeunes filles, sont recherchées en mariage, et devenues femmes, elles assurent la vie chrétienne dans la famille qui les a reçues.

Aussi quelle gratitude n'avaient-elles pas, et n'ont-elles pas encore, pour le vénéré Père et sa mémoire.

Témoin ce petit trait : le lendemain du jour où un service funèbre fut célébré à l'église de la Maternité,après la mort du Père Le Chevallier, qui, notons-le, avait déjà quitté l'île de Ts'ong-ming depuis quatre ans, une pauvre femme, ancienne orpheline, se présenta au confessionnal d'un missionnaire et lui dit :« Père je n'ai pu venir hier, car mon mari et mes enfants étaient tous au service et j'ai dû garder la maison, mais je suis une ancienne orpheline recueillie par le Père Le Chevallier, et je lui dois tout ; je veux absolument faire aujourd'hui la communion pour lui » (1). Le missionnaire qui raconta ce fait, en avait été vivement touché. Le souvenir des humbles va droit au cœur, quand ainsi il résiste aux années et aux difficultés de la vie.

Les missionnaires, de vertu ordinaire, comme les curés de vertu ordinaire, sont oubliés, le jour même où l'évêque les change.

Les meilleurs le sont le lendemain ! Seule la mémoire des Saints demeure ; et celle du vénéré Père Le Chevallier demeure dans le Hoso, auprès des chrétiens et des païens, auprès des plus riches, comme des plus pauvres.

---

(1) *Relations de Chine*. Nécrologie. *Le P. Le Chevallier*, par le P. H. Dugout. 1921, p. 450-51.

VI. — Vertus héroïques du Père Le Chevallier.

Nous avons vu les succès de conversions obtenus par le Père. Nous avons énuméré les nombreuses églises qu'il fonda ou restaura, les œuvres de piété qu'il créa et fit fleurir.

Depuis trois siècles que l'Église de Ts'ong-ming existe, bien des missionnaires y sont venus travailler, tant européens que chinois. Du temps même du vénéré apôtre, beaucoup d'autres missionnaires, chinois, européens, travaillèrent au centre et au nord de l'île ; quelques uns même avec lui, comme ses vicaires. Depuis quinze ans qu'il a disparu, mais non pas son souvenir, déjà plusieurs successeurs des deux clergés, régulier et séculier, chinois ou européens, ont essayé eux aussi de développer les chrétientés, de fonder des églises.

Pourquoi donc personne, parmi eux, n'a rien pu faire qui en approche de très loin? Pourquoi les meilleurs sont-ils si distancés par ce géant, qu'ils ont honte de leur œuvre quand ils regardent la sienne? Quelle est la force cachée qui remua tout, mena tout, transforma ces cœurs païens en cœurs de néophytes, fit de ce pays du Hoso, un pays non pas converti en entier, mais en entier évangélisé?

Pourtant le vénéré Père Le Chevallier, de soi-même, se disait « bouche-trou » et, de fait, ne payait pas de mine. Il avait l'air chétif, miséreux, malheureux ; seuls ses yeux brillaient d'une flamme ardente, parfois. Mais d'ordinaire, une sévère modestie religieuse les voilait ; si bien qu'il ne paraissait ni très vivant, ni très actif. D'où vient donc la force qui fit tout ce travail?

Un jour, Monseigneur Paris, vicaire apostolique de Nankin, dont dépendait Ts'ong-ming, résolut devant nous le problème, et dissipa l'énigme. Aussi, Sa Grandeur Monseigneur Paris, propre évêque du P. Le Chevallier, sera le premier témoin, que nous citerons, pour attester les vertus de ce grand missionnaire. Au cours de sa visite pastorale, Monseigneur était venu à l'église de la Maternité, donner la Confirmation. Nous nous entretenions des œuvres du Père Le Chevallier, et comme je demandais l'explication de tant de succès apostoliques, Sa Grandeur me dit :

Que voulez-vous, il était tellement bon, tellement bon ! A de tels gens, Dieu ne refuse rien !

Et Monseigneur Paris cita le trait suivant :

Je me souviens,dit Sa Grandeur, d'être venu ici autrefois comme Supérieur de la Mission, visiter le vénéré Père et son district. Nous étions ici, à la même place. Toute une foule de gens, de toute condition, nous entouraient ; beaucoup à moitié habillés, pauvrement vêtus, en guenilles même, faisaient cercle, nous pressaient, nous quémandaient au moment même de notre repas. Depuis que j'étais ici, j'avais vu le Père harcelé du matin au soir, et ne prenant pas le temps de manger en paix.

Je lui dis donc : Père Le Chevallier, cela dépasse les bornes ; votre santé n'y pourra tenir ; en tant que votre Supérieur, je vous demande de vouloir bien faire partir tout ce monde, au moins pendant le temps de notre repas en commun. Le vénéré Père, très obéissant, se mit de suite en demeure de faire sortir tout le monde. Puis il ferma la porte. Mais il oublia les fenêtres, qui restèrent ouvertes. A peine, était-il à table, que les plus agiles de ces gens, sautaient par les fenêtres, et nous encerclèrent de nouveau ! Alors, j'en pris mon parti, disait Mgr Paris, et je ne fis plus de remarque ». Et il ajoutait : « Que voulez-vous, il était si bon, si bon, que le bon Dieu ne lui refusait rien ! »

Qu'on veuille bien nous en croire, cette patience sans bornes et qui ne se démentit pas un instant pendant trente ans, tient de l'héroïsme. C'est de l'impossible pour tout prêtre, quelque apostolique et zélé qu'il soit, s'il n'est pas un saint.

Cette bonté inouïe nous explique ces succès. Le Dieu très bon aime d'amour de choix ses serviteurs très bons, parce qu'ils lui ressemblent. Et c'est par eux qu'il opère ses œuvres.

Le second témoin des vertus extraordinaires du vénéré Père Le Chevallier sera Monseigneur Tsu, vicaire apostolique de Haimen, dont Ts'ong-ming dépend actuellement. Pendant sa visite de confirmation, en 1927, Monseigneur Tsu vint aussi à l'église de la Maternité. Sa Grandeur daigna alors écrire la lettre suivante au Rév. Père Beaucé, supérieur de la Mission de Nankin et résidant à Changhai.

Zeng-Ka-Tsen, le 30 Mai 1927.

Mon Révérend Père Supérieur,

Ces jours-ci, je suis en train de visiter quelques grandes chrétientés de Ho-souo, pleines du souvenir du P. Le Chevallier, de sainte mémoire.

Ici les païens comme les chrétiens se souviennent encore très vivement du bon Père Le Chevallier. On l'estime comme un saint missionnaire. Sa mortification était grande. Outre chaînes et disciplines, il jeûnait tous les vendredis de l'année. A qui lui en demandait le motif, il répondait qu'il faisait pénitence pour suppléer aux manquements des néophytes, dans l'observation du jeûne. Il mangeait très peu, et ne touchait point aux mets délicats. Aux instances qu'on lui faisait, il répondait qu'il pensait aux pauvres qui n'ont rien à manger. Il se couchait très tard et se levait très tôt. Souvent, après dix heures du soir, le domestique voyait encore sa chambre éclairée. Le matin en ouvrant l'église, quelquefois assez tôt, il trouvait le Père, toujours agenouillé devant le Saint-Sacrement.

Il avait pourtant une mauvaise santé. La domestique qui lavait ses linges, les trouvait toujours souillés d'abondantes hémorragies.

Pendant la dernière visite pastorale, qu'il a eue, il s'est fatigué outre mesure,en voulant toujours marcher à pied, en se rendant d'une chrétienté à l'autre. Depuis ce temps, il eut des attaques de syncope.

Lui qui faisait tant d'aumônes, était un vrai pauvre. Il se servait d'habits usés et rapiécés. Ne voulant pas renouveler son trousseau, il était souvent très légèrement habillé en hiver. A ceux qui le plaignaient, il disait que les pauvres sont encore plus à plaindre. Plusieurs fois, la vierge Ts'a ming-sen, a dû lui faire des habits ouatés, malgré lui, pour le munir contre le froid.

Dur à lui-même, il était pour ses néophytes d'une bonté sans borne, et d'une patience inaltérable. Sa charité allait jusque au bout de ses forces. Il était vraiment tout à tous, avec ces gens qui l'assiégeaient et le harassaient continuellement. On ne l'a jamais vu en colère, sauf une fois, contre une chrétienne, qui s'entêtait jusqu'à déraisonner, dans une affaire de mariage.

A ses pauvres néophytes et catéchumènes, il faisait beaucoup d'aumônes, soit en vivres, soit en habits. Mais il ne donnait jamais aux païens (1). Et il soignait plus encore les âmes que les corps. Pendant ses missions, qui duraient six mois de l'année, au minimum, il faisait régulièrement chaque jour, un sermon pendant la messe, et deux catéchismes, l'un avant, l'autre après la messe. Souvent, avant d'entendre les confessions annuelles de ses néophytes, il les y préparait par une courte instruction pratique. Il pleurait quelquefois, pendant les instructions, qui étaient pleines d'onctions. Il parlait de l'abondance du cœur ».

On ne se lassait pas d'inviter le Père Le Chevallier pour donner des missions et des retraites, dans les districts voisins ; tant son éloquence remuait, changeait, convertissait.

(1) Au chap. III, nous avons dit pourquoi, et avec quelle restriction ce mot doit s'entendre, Cf. aussi ch. II.

Monseigneur Tsu, en finissant, note au passage un point de régularité religieuse, à l'égard des prescriptions des Supérieurs, pour tout ce qui concerne les relations du missionnaire avec l'apostolat féminin :

Il était sévère, écrit Monseigneur Tsu, pour les relations avec les chrétiennes. Il ne permettait jamais aux vierges, qui servent la Mission, d'entrer à l'intérieur de l'enclos du presbytère, quand il y était présent. Une fois, le catéchiste et le domestique étaient tous deux absents, au moment du dîner, la vierge ne trouvant personne pour le lui porter, voulut elle-même apporter les mets au réfectoire du Père ; elle reçut l'ordre de déposer le panier à la porterie, en attendant le retour du domestique. Ainsi, on n'a jamais entendu de mauvaises paroles sur la conduite du Père, durant les trente années qu'il passa à Ts'ong-ming ».

Après avoir cité le témoignage de deux évêques,tous les deux, vicaires apostoliques de la Mission dont dépend Ts'ong-ming, citons maintenant deux supérieurs du P. Le Chevallier, l'un son supérieur majeur, l'autre son supérieur immédiat. Son supérieur majeur, son ancien provincial devenu depuis Assistant, nous disait :« Ce Père avait une réputation de sainteté. Un jour, le Père Le Corvec, socius du provincial, déposa aux archives un paquet de lettres du Père Le Chevallier, en disant : Je mets cela ici, car ces lettres pourront servir un jour : elles sont d'un saint homme ».

L'autre supérieur est le R. P. Baumert, supérieur immédiat du bon Père Le chevallier, pendant les quatre années que le vénéré vieillard passa à Changhai, de 1916 à 1920,avant d'y terminer pieusement sa vie. Voici la lettre que R.P. Baumert écrivit au Supérieur de la Mission de Changhai, en 1927 :

Quand le Père Le Chevallier, épuisé par ses longues années de Ts'ong-ming, fut envoyé à la résidence du Sacré-Cœur, tout d'un coup, comme sans effort,avec une simplicité enfantine, il se remit au règlement avec toutes ses minuties, comme s'il avait toujours vécu en communauté. Très déférent pour le Supérieur, qui était bien plus jeune que lui, il ne manquait pas de demander toutes les permissions, et était toujours disposé à faire, dès le moindre signe, tout ce qui lui était indiqué.

Il était visible aussi qu'il avait le recueillement facile, avec une vie intérieure intense, une piété ardente, qui ne se lassait pas de longues heures passées devant le Saint-Sacrement, à la grande édification des chrétiens. De fait, il arriva que ce bon vieux Père, qui avait toujours vécu hors de Changhai, qui arrivait inconnu de tous,

qui ne pouvait faire que quelques ministères, en sous ordre, fut vite remarqué, respecté par les chinois et les quelques européens qui purent l'approcher, estimé, au point que plusieurs n'hésitaient pas à le dire comme un saint.

Pendant ses dernières années à Changhai, il n'arriva jamais à se transformer en citadin. L'art de se servir du téléphone lui fut inconnu, jusqu'au bout ; inconnue aussi la manière de descendre adroitement d'un tramway. Que ne lui rendait-on sa brouette de Ts'ong-ming ?

Par contre, à sa chère île de Ts'ong-ming, il fut fidèle jusqu'au bout. Il en avait adopté la langue, d'aucuns diraient le patois, et ne parlait qu'elle. Si bien qu'un jour, invité à prêcher, à l'église Saint-Ignace, de Zi-ka-Wei, il exhiba sans malice, toutes les particularités du dialecte ; ce qui lui valut un assez vif succès de rire, et le préserva pour la vie d'une seconde invitation.

Son souvenir le ramenait à Ts'ing-ming, comme vers sa propre famille. Son affection éclatait, quand il revoyait un de ses anciens néophytes.

Pour le Ts'ong-ming, il priait sans cesse,et offrit sa vie, quand, les dernières semaines, partagé entre deux amours, celui des âmes pour qui il voulait travailler encore, celui du Roi-Jésus, à l'appel de qui il voulait obéir, il vit sa fin venir. A sa mort, il se produisit une chose touchante ; une famille chrétienne assez à l'aise, qui avait pris le Père en grande affection et vénération, voulut aller à l'infirmerie Saint-Joseph où le Père avait passé les derniers jours, pour assister à la mise au cercueil, comme s'il se fût agi de l'un des leurs ; elle en suivit pieusement tous les détails, et y ajouta même du sien, pour que tout fût parfait, selon les coutumes locales. Le Père récompensa du haut du ciel ce respect filial,et cédant à leurs prières, il leur obtint, — c'est leur conviction, — après onze ans de stérilité, un vigoureux garçon ».

Après les hauts témoignages cités plus haut, venons-en aux souvenirs de témoins oculaires qui observèrent le vénéré Père Le Chevallier, pendant de longues années, avec une affection d'enfants, mais avec la perspicacité de femmes vertueuses, qui savaient, en pays païen, ce que vertu veut dire.

Dans l'orphelinat du Père Le Chevallier vivait et vit encore, une vertueuse vierge, très estimée du Père Le Chevallier, qui pendant vingt-vinq ans la maintint comme Directrice de l'établissement. Nous devons nous aussi faire grand cas de son témoignage. Aussi bien, nous citerons de longs extraits du Mémoire en chinois qu'elle a bien voulu nous faire parvenir.

Nous y lisons en particulier les traits suivants :

*
* *

1° *Le Père Le Chevallier et l'étude du langage chinois.* Quand le Père Le Chevallier vint propager la religion à Ts'ong-ming, il ne comprenait pas un mot du langage de l'île. Mais il fit de si rapides progrès qu'avant un an écoulé, il comprenait et parlait d'une façon très convenable. S'il avait continuellement étudié, cela ne serait pas extraordinaire ; mais ce n'était pas son goût. C'est par la pratique, c'est pour sauver des âmes qu'il s'efforçait de comprendre et de parler. Il avait coutume de dire : « il ne faut pas, parce que je ne saurai pas le chinois, qu'une seule âme se perde ».

Et il s'ingéniait, chaque jour à parler, catéchiser, exhorter, prêcher ; il le fit si bien et progressa tant que ses auditeurs l'écoutaient, bouche bée. Il en convertit un très grand nombre.

2° *Ses aumônes aux pauvres, ses secours aux malades.* Les Saintes. Ecritures disent : un verre d'eau donné pour Dieu aux hommes aura sa récompense. S'il en est ainsi, qu'elle doit être belle, la récompense du Père Le Chevallier ! C'est inouï, ce qu'il donna. Car il aima son prochain, d'une charité poussée au degré suprême de cette vertu. Il aima de préférence les pauvres, les malheureux, les orphelins, les gens n'ayant personne sur qui compter. Aux affamés, il donnait à manger ; à ceux qui souffraient du froid, il distribuait des habits ; aux victimes d'inondations, d'incendies, de brigandages, de vols, ou d'autres calamités, il donnait soit de l'argent, soit des secours en nature. Quiconque lui demandait, recevait.

De plus, il consolait en donnant. Il disait à tous ces malheureux des paroles de compassion, qui allaient au cœur, plus encore que l'aumône reçue.

Une année, le troisième jour de la huitième lune, l'inondation couvrait le pays, la maison du Père Le Chevallier s'écroula ; lui même resta une nuit dans l'eau, et un jour sans manger ; cependant il s'oublia lui-même, et dès qu'il put flotter sur un radeau, il parcourut le pays inondé, visitant, secourant chaque famille chrétienne.

Beaucoup de gens le voyant, lui criaient : « Père sauvez-nous la vie ». Le Père ne pouvant sauver tout le monde, en était malade de chagrin. Puis, il se mit à quêter les riches, pour venir au secours des malheureux. Partout on se précipitait

à ses pieds, on lui tirait les habits, demandant assistance. Et il laissait faire, et donnait tout ce qu'il avait reçu. Aussi, bientôt, on l'appela : le père des pauvres.

Il venait encore au secours d'autres misères. Par exemple, des chrétiens vexés par les païens ; ou des gens qui à la maison ne s'entendaient pas, venaient lui demander assistance. Ils obtenaient ce qu'ils demandaient. Le Père les écoutait, les uns après les autres, dans son parloir, les laissait exposer longuement leurs requêtes, et son cœur brûlant d'une immense charité, trouvait moyen de les secourir. Aussi n'avait-il pas d'ennemis. Il avait une industrie pour amener les gens à la patience et au support mutuel. Quand des gens qui s'étaient disputés et maudits, venaient le prier de les réconcilier, le bon Père leur disait : « Je vais vous donner un remède pour vous guérir de votre irascibilité ». Il prenait une bouteille vide, la remplissait d'eau, la leur donnait en disant : « A toutes les fois que vous serez tentés de vous disputer, vite, vous prendrez une gorgée de ce remède et votre colère, dangereuse pour la paix de votre famille se calmera de suite ! » Les gens acceptaient, remerciant le Père, pour sa sagesse digne de Salomon !

Quant aux malades, le vénéré et charitable Père en avait encore plus compassion que des pauvres. Il portait toujours avec lui beaucoup de remèdes qu'il distribuait à toute occasion. Rencontrait-il un malade, il s'arrêtait pour le voir. A n'importe quelle saison, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, il partait hardiment là où l'appelait un malade. Quand il arrivait trop tard, il en était triste, à en pleurer.

3° *Sa mortification et sa pauvreté.* — Le Père Le Chevallier, si large pour les autres, était pour lui sévère. Dans ses courses, aller-et-venir, — il marchait d'ordinaire à pied, bien que la distance fût de dix kilomètres et plus, malgré le vent violent parfois, malgré le mauvais temps ; aussi l'on devine ses fatigues. Quant au boire et au manger, sa mortification était d'une extrême rigueur. D'ordinaire, il ne prenait aucune nourriture douce au palais, ou sucrée. Il faisait porter cela aux malades, ou le distribuait aux petits enfants. Bien que son estomac refusât de digérer les mets chinois, il cachait sa souffrance et n'en disait mot.

En visitant ses chrétientés, il mangeait n'importe quoi qu'on lui offrît à table, et remerciait beaucoup par dessus le marché. Pour vêtements, il s'habillait de vulgaires habits chinois, portait des souliers chinois, et semblait un homme d'une condition modeste, afin que personne n'eût peur de l'aborder, pauvres aussi bien que riches, jeunes ou vieux.

Il jeûnait et faisait des pénitences, dans un degré supérieur à celui qu'un religieux peut d'ordinaire atteindre, usant de chaînettes en fer, de cilice, de discipline ; souvent, nous trouvions son linge et ses habits tachés de sang. Le matin il ne buvait rien. Bien que ce fussent des jours ordinaires, il jeûnait souvent. Quand on lui disait : « Père, aujourd'hui ce n'est pas jour de jeûne, pourquoi jeûner ? » Il répondait : « C'est pour suppléer aux jeûnes que les chrétiens négligent ». Les jours où l'Église prescrit le jeûne, si au moment de midi, quand il allait se mettre à table, on venait le demander pour une Extrême-Onction, il déjeûnait à moitié, et partait. Si l'on osait lui faire remarquer que rien ne pressait, que le malade n'était pas en danger imminent, et que le Père pouvait déjeûner tranquillement, il répondait : « si à cause de ma lenteur cette âme vient à se perdre, sur qui sera la faute ? » Alors, tout le monde se taisait, le remerciait de son dévouement et n'osait plus rien dire.

Si celui qui venait le chercher disait : « la maladie est grave, il y a danger ». Alors le Père Le Chevallier partait avec précipitation ; lui si grave d'ordinaire, ne semblait plus marcher, mais voler. Vent, pluie, froid, neige, rien ne l'arrêtait. Que l'on devine à ces indices quel feu le dévorait pour le salut des âmes.

Ses pénitences volontaires dépassaient ce qu'on peut imaginer. Ainsi la nuit, quand il croyait tout le monde couché, il sortait secrètement de sa chambre, se rendait à l'église et là, s'agenouillait sur la terre, devant le saint Sacrement, et priait sans fin. Parfois il se tenait droit, parfois il inclinait profondément la tête, n'ayant rien pour s'appuyer.

Il était sensible au froid ; cependant, les mains et les pieds gelés, il ne les protégeait pas. Plus il progressait en perfection, plus il augmentait ses pénitences. Devenu vieux et de forces débiles, atteint même de maladie, il ne cessait pas ses pénitences. Ses longues prières finies, il allait se coucher ; mais le jour n'était pas levé, que déjà il retournait à l'église

prier à nouveau. Le jour venu, il allait s'agenouiller près du confessionnal, pour être à la disposition des pénitents. Il se préparait ainsi à commencer le saint Sacrifice. La messe terminée et Notre Seigneur Jésus-Christ, dans son cœur, il méditait, immobile comme une statue, faisant une action de grâces, qui dûrait de trois quarts d'heure à une heure.

Pendant la journée, il était occupé outre mesure. Cependant, son cœur ne paraissait pas distrait de la pensée de Dieu ; il lui semblait toujours uni, prononçait à chaque instant, son saint nom, au cours d'une conversation, en forme de prière courte et vive.

Il vivait en vrai pauvre. Cela rendait difficile le soin de le vêtir convenablement. Car si on lui faisait un habit neuf, même précieux, et si on lui demandait de s'en vêtir, il répondait : « L'on ne requiert pas des habits autre chose que de couvrir le corps. Que ces habits soient neufs ou vieux, je n'y songe pas. Même, les vieux habits me conviennent mieux ». Dans sa chambre, la nuit, pour lire et écrire, il n'avait pas de lampe à pétrole, mais se servait d'une misérable petite lampe chinoise, à huile de haricot, et toute fumante. Malgré sa faible constitution, il ne voulait pas se chauffer en hiver. Cependant l'île de Ts'ong-ming exposée de quatre côtés aux grands vents, est bien froide.

Le Père Le Chevallier disait : « les dépenses de ce genre, on peut les diminuer au profit des malheureux ! »

4º *L'humilité et la modestie du Père Le Chevallier.* — Le Père Le Chevallier ne songeait guère qu'à une chose : exhorter les gens à faire le bien. En dehors de là, rien ne l'intéressait. Aussi, dans ce but, s'humilier ne dépassait pas ses forces. Quand il voyageait, s'il se trouvait par hasard sur sa brouette, il en descendait vite par politesse et humilité, à la rencontre du premier venu, jeune, vieux, pauvre, riche, chrétien, païen. Il le saluait en souriant, lui demandait poliment des nouvelles de sa santé, et si c'était un païen, il l'exhortait à se faire chrétien.

Le Père Le Chevallier jugeait tout le monde meilleur que lui, et se disait incapable d'égaler personne en vertu. Quand il voyait des gens vertueux, il jubilait, il les magnifiait, ne tarissait pas d'éloges. Mais s'il entendait quelqu'un faire son

éloge, aussitôt son visage changeait de couleur, et vite il parlait d'autre chose. Au contraire, quand il entendait l'éloge des autres, sa figure, ses sourcils, ses yeux, tout son visage manifestait une joie débordante.

Si des gens agissaient mal, il essayait de les en empêcher. S'il n'y réussissait pas, il prévenait les supérieurs. Et lui-même ne disait plus mot. D'ordinaire, on ne lui résistait pas. Quand il parlait, tout le monde de se taire.

Le Père Le Chevallier était d'une grande simplicité. Son visage respirait la douceur. Mais rien de relâché ni de trop abandonné. Il était d'une sévère modestie, et en voyage, il ne permettait pas à ses yeux de regarder çà et là. Il avait une démarche pleine de gravité. Tout semblait réglé dans ses manières. Ainsi quand il allait et venait ; ainsi quand il traitait une affaire difficile. Il levait alors un instant les yeux vers le ciel, puis les rabaissait modestement, et penchait la tête, sans regarder à droite ni à gauche.

Quand il visitait les écoles, c'était une joie pour les enfants, qui accouraient autour de lui, se jetaient à terre, en le saluant : Père, Père. Après le catéchisme, qu'il faisait d'une façon simple et vivante, distribuant toujours beaucoup de récompenses, tout ce petit monde l'accompagnait dehors, avec la même démonstration bruyante d'entière et filiale confiance et amour.

D'ordinaire, les gens très occupés et bousculés perdent de temps à autre patience. Le vénéré Père Le Chevallier, quoique surmené d'une façon inouïe, et harcelé par tant de gens, restait toujours affable et paisible. Pas un mot d'impatience.

En voyant ce religieux si accablé de travail, beaucoup disaient : vraiment c'est pénible, l'état religieux.

A mesure qu'il vieillissait, sa bonté et sa douceur semblaient s'épanouir davantage. Il devenait de plus en plus maigre de visage, mais il était de plus en plus paisible et souriant ; si bien que la souffrance semblait pour lui devenue de la joie.

5° *Sa pureté de vie.* — Quant à la pureté de ses mœurs, rien n'approche de cette pureté. Regards, paroles, mouvements semblaient autant convenir à un ange qu'à un homme. Quand il sortait en voyage, les gens qui le rencontraient croyaient rencontrer un ange de Dieu. Personne qui ne fût

émerveillé de son attitude, de sa réserve, de la modestie de ses regards. A chaque fois qu'il parlait à une femme, il baissait les yeux ; quand une femme lui parlait, il écoutait ses paroles, mais ne regardait pas son visage. Pour protéger l'angélique vertu, le Père était très sévère.

6° *Sa conversation.* — Le Père Le Chevallier ne bavardait jamais. Tout ce qu'il disait était parole utile. Et son zèle des âmes était si grand, que vite son discours tournait de ce côté.

Peut-être pensera-t-on qu'il devait être alors très ennuyeux et répéter toujours les mêmes choses. Non, il n'était pas ennuyeux ; car il avait une manière à lui de parler du surnaturel. Les gens inaccoutumés l'écoutaient ; ravis quant aux gens habitués à lui, ils le vénéraient tant qu'ils prenaient toujours intérêt à l'entendre. Il était vivant et simple, et l'on comprenait tout. Ses procédés de langage, en conversation, étaient les mêmes pour les riches et les pauvres. Il saluait en souriant, demandait des nouvelles de la santé, puis parlait des choses de l'âme.

Quand il rentrait de voyage, il agissait de même avec les gens qu'il trouvait chez lui, à l'attendre. Et quand tout était fini, s'il avait un instant de loisir, vite il entrait à l'église. Si bien que c'était devenu proverbial : « Le Père parle plus avec Dieu, qu'avec nous. Si vous ne savez pas où il est, allez à l'église, vous êtes bien sûr de l'y trouver ! » Chaque vendredi, il méditait sur la Passion de Notre-Seigneur et la Compassion de la Sainte Vierge. Aussi, quand il prêchait sur la passion, il devenait tout troublé ; sa douleur éclatait ; il pleurait, sanglotait, au point de ne pouvoir parler. Les auditeurs, fussent-ils d'un cœur froid, ne pouvaient s'empêcher d'être émus.

7° *Son zèle des âmes.* — Il nous est impossible de décrire le zèle des âmes du Père Le Chevallier. Toute sa vie ne respirait que cela. Il suivait les âmes pour ainsi dire, jusqu'en Purgatoire. Car apprenait-il que quelqu un venait de mourir, vite il se mettait à prier pour lui, faisait le chemin de la Croix, et offrait, dès le jour même, le Saint Sacrifice, quand on le prévenait avant sa messe. Il ne pouvait faire attendre les âmes du Purgatoire. Si le défunt était pauvre, si personne n'offrait d'argent pour les honoraires, il disait une messe gratuitement.

Il poursuivait les pécheurs jusqu'aux portes mêmes de l'enfer. Mais avec eux, il avait aussi sa manière pleine de charité. Quand il fallait ou gronder ou punir, le bon Père entrait d'abord à l'église, ne voulant pas céder à la colère — car le péché l'irritait —, et devant le Saint Sacrement, il s'agenouillait, priait, réglait l'affaire avec Notre-Seigneur, puis venait au parloir. C'est pourquoi, durant toute sa vie, il ne prononça jamais de ces paroles qui blessent le cœur pour toujours. Quand il fallait punir, le vénéré Père punissait, tout en conservant sa douceur de visage, afin de ne pas désespérer les pécheurs, qui escomptaient ainsi sa miséricorde, et même ses bonnes grâces, quand la pénitence serait faite. Il arrangeait leur affaire justement, sans jamais rechercher une revanche, ni sa propre gloire.

Il avait coutume de dire : « Si quelqu'un m'offense, je puis lui pardonner sans réparation. Mais si quelqu'un viole les lois de Dieu, c'est autre chose. Je ne puis sauver les âmes, au détriment de ces lois ». Un jour, une famille païenne et une famille chrétienne se disputaient au point qu'il était impossible de les apaiser. Païens et chrétiens tiraient le couteau pour s'entre-frapper. Des gens de la famille chrétienne furent effrayés et accoururent prévenir le Père. Vite il se précipita vers les gens en querelle, et leur dit : « Les couteaux que vous avez en mains, tournez-les contre moi ». En entendant ces paroles, la colère des uns et des autres, s'apaisa, et ils s'en allèrent, chacun de leur côté.

8° *Dévotion du Père Le Chevallier envers la sainte Vierge.* — Ce fut la dévotion caractéristique du pieux missionnaire. Il lui dédia, plaça sous son vocable presque toutes les chrétientés, églises nouvelles, qu'il construisit ou fonda. Cette dévotion à la bonne Mère, il la prêcha à tous, toujours, mais tout spécialement aux chrétiens choisis, qu'il enrôla dans la Congrégation de la Sainte Vierge. A chaque réunion mensuelle, prières nombreuses et chaude exhortation en l'honneur de la « Sainte Mère ». Car il désignait toujours la Sainte Vierge, sous ce vocable. Il avait coutume de dire : « quand je rencontre une âme qui aime la sainte Vierge, je l'aime tout de suite ». Il institua un pèlerinage, deux fois l'an, à l'église de la Sainte Trinité, où il avait fait placer une belle statue de Notre-Dame

de Lourdes. Ce pèlerinage était accompagné d'une belle procession en l'honneur de la Sainte Vierge.

Et il apprenait à ses néophytes, à honorer la sainte Vierge, il chantait avec eux : « Ave, ave Maria ». Sa voix n'était pas belle, et il ne savait pas chanter ; mais elle était si haute et si perçante qu'elle pénétrait les nues. Et quand il récitait l'Ave Maria, on eût dit un enfant appelant sa Mère, tant sa voix se faisait suppliante, petite, confiante. La cérémonie terminée, tout le monde s'en allait. Mais lui, resté seul, retournait se mettre à genoux devant la statue de la Sainte Vierge, et priait indéfiniment.

Aux malades, il parlait toujours de la Sainte Vierge. Il avait en elle une confiance extraordinaire. Quand il visitait les malades, il portait toujours de l'eau de Lourdes venue de France. A chaque fois que le malade était en danger, il lui donnait un peu de cette eau, l'exhortait à faire une neuvaine, à promettre un pèlerinage, à divulguer dans une revue chinoise la grâce de sa guérison,si la Sainte Vierge la lui concédait. Les malades obéissaient, et parfois, sans prendre aucun remède, ils guérissaient, à la grande surprise de tous, chrétiens et païens.

Après leur guérison, parfois les néophytes oubliaient leurs promesses ; mais à l'approche du pèlerinage, le dévôt missionnaire tenait à les relancer et se chargeait lui-même de raconter partout les faveurs concédées par la « sainte Mère».

Il oubliait toujours de dire que c'était à ses prières à lui, qu'on devait de telles faveurs. Car,quand les malades priaient seuls, ce n'était pas d'ordinaire la même chose ».

*
* *

Ce document chinois méritait ainsi, d'être largement cité. Car l'auteur, la vierge Ts'a ming-sen, directrice de l'orphelinat fondé par le Père Le Chevallier, est un témoin, qui pendant vingt-cinq ans, l'a vu, l'a entendu, l'a aidé. Elle est ce que fut Catherine Lassagne pour le saint Curé d'Ars.

D'autres vierges, maîtresses d'école dans le district, enfants jadis formées à la piété par le vénéré Père, puis envoyées étudier ailleurs, puis chargées de l'aider dans ses œuvres scolaires et catéchistiques, nous ont aussi envoyé des renseignements très dignes d'intérêts. Toutes petites, elles ont

observé le saint homme, comme des enfants observent un père vénéré. Rien ne leur a échappé. Elles confirment toutes le document cité plus haut.

L'une d'elles insiste sur ce point, qu'aux yeux des païens, comme des chrétiens, le Père Le Chevallier était regardé « comme un saint vivant ». Lés bouddhistes ont leur « bouddha vivant ». Pour eux, le Père Le Chevallier était le « saint vivant ». Une autre insiste sur l'extrême modestie des yeux de l'angélique apôtre : « il ne regardait pas les femmes qui venaient lui parler,et ne jetait même pas les yeux sur les petites fillettes des écoles ».

Une autre fait remarquer qu'il a construit plus de vingt églises et en a réparé beaucoup d'autres. Et toutes d'affirmer combien sa mémoire reste vivace en leur pays.

Même note, chez ses anciens catéchistes, maîtres d'école, administrateurs de chrétienté, anciens congréganistes de la Congrégation fondée par le Père Le Chevallier.

Nous avons eu le bonheur de faire raconter au catéchiste, qui était avec le Père, pendant le fameux raz-de-marée de 1905, les événements de cette terrible nuit, et terrible journée.

Ce catéchiste dévoué ne tarit pas d'éloges sur le courage et la charité du Père Le Chevallier. L'infortuné Père, petit de taille, avait parfois de l'eau jusqu'à la gorge, et était en danger ; alors le catéchiste plus grand et plus fort, le soulevait un peu étant lui-même dans la même profondeur d'inondation. C'est ainsi que tous les deux passèrent l'épreuve. En récompense de cet acte de courage, nous avons remis au service de la Mission, ce dévoué catéchiste.

Ainsi en fut-il d'un autre catéchiste, qui accompagna souvent l'ardent jeune missionnaire, quand il parcourait son district, de village en village, exhortant les païens. Alors, en présence de deux images, l'une du Ciel, l'autre, de l'Enfer, il faisait un catéchisme sur les fins dernières de l'homme, et demandait au catéchiste de répéter. Ce catéchiste, jusque dans sa vieillesse, garda le zèle que le Père Le Chevallier lui avait inspiré. Aussi nous l'avions à nouveau nommé exhortateur des païens. Souvent nous aimions à lui faire raconter ce qu'il savait du saint missionnaire. Ses souvenirs nous ont aidé

à rédiger ces quelques pages en mémoire du grand convertisseur.

Quant à nous, s'il nous est permis d'ajouter notre témoignage à celui des autres témoins, nous déclarons, qu'après trente ans de vie religieuse, et beaucoup de voyages, jamais religieux aucun, jamais prêtre aucun, jamais fidèle de l'un ni de l'autre sexe, n'ont fait sur nous impression de « saint », comme le vénéré Père Le Chevallier. C'est pourquoi nous l'invoquons en privé ; c'est pourquoi aussi nous avons rédigé ces quelques souvenirs, pensant ainsi être utile à d'autres âmes. Car d'aussi beaux exemples médités ne sauraient manquer de tourner leurs pensées vers Dieu et sa divine Mère.

VII. — **L'épuration finale. La mort.**

Nous ne serions pas suffisamment complet, si nous finissions cette biographie sans parler des épreuves auxquelles la Providence soumit son serviteur fidèle.

Pour des raisons, qui exigent un recul du temps, nous passons une ou deux épreuves fort crucifiantes. L'heure n'est pas venue d'en parler. Mais une autre épreuve, que le Père Le Chevallier ne demandait pas, et qu'il sentait vivement, ce fut l'intérêt relativement minime manifesté autour de lui, pour les pauvres catéchumènes et néophytes de T'song-ming.

D'autres centres de la mission, étaient plus brillants ; d'autres missionnaires, humainement mieux doués. L'attention générale était naturellement attirée vers ces centres, vers ces missionnaires.

Mais aux pauvres miséreux du Père Le Chevallier, qui donc y songeait? Ne pas penser à lui, passe ; mais ne pas plus s'occuper de ses chers néophytes, cela ne passait pas tout seul ! Aussi bien, il pouvait crier au secours ; on l'entendait, après les autres, seulement. L'île de T'song-ming n'était pas des premières sections de la mission, et son district nouveau, formé de néophytes pauvres, très pauvres, était le dernier de T'song-ming, sur la cote des valeurs.

Le Père Le Chevallier n'y pouvait rien changer. Donc le zélé missionnaire fut laissé à son zèle et à ses pauvres. Surchargé de catéchumènes, il obtint rarement un auxiliaire capable de l'aider.

La conclusion fut que beaucoup de catéchumènes se découragèrent. Et le Père Le Chevallier, de se lamenter, mais en vain. Car le nombre des missionnaires ne suffisait pas à tous les besoins, et il était entendu que T'song-ming n'avait pas une importance de premier plan. Pauvre Père Le Chevallier, lui, qui, pendant trente années, ne vécut guère que pour T'song-ming, comment aurait-il pu comprendre parfaitement, comment aurait-il pu ne pas souffrir ?

Donc sa grande épreuve fut de sentir ses néophytes, un peu trop méprisés, trop dédaignés, trop abandonnés.

Et pour le crucifier davantage encore, dans ses dernières années, une autre épreuve, qu'il avait toujours redoutée, qu'il entrevoyait depuis longtemps, arriva de fait . L'heure de la grâce passa, et ne revint plus. Les néophytes se ralentirent dans leur zèle, pour l'évangélisation des païens, et les païens cessèrent de vouloir se convertir. Nous l'avions entendu dire : il faut profiter de l'heure de la grâce de Dieu, car cette heure pourrait bien être courte.

Or, en l'année 1911, le Père Le Chevallier écrivait :

Depuis six ans, le nombre des conversions diminue, d'année en année ; elles deviennent déjà rares. L'heure de la grâce serait-elle donc passée pour le Hoso ? Du moins faut-il constater que le zèle des convertis pour les païens, s'est beaucoup refroidi,que la bonne volonté d'autrefois s'est transformée chez les mandarins, en une hostilité ouverte, qui se manifeste contre les chrétiens, toutes les fois que l'occasion s'en présente, qu'enfin l'enfer se remue beaucoup depuis quatre ou cinq ans, pour maintenir les pauvres païens dans leurs erreurs. Pour ne parler que de cette dernière raison, il est évident que partout, au Hoso, il y a un renouveau de paganisme » [1].

Ainsi donc, le zélé missionnaire eut cette grande épreuve ; son impuissance, après d'aussi grands succès ! Ni ses industries, ni son zèle, ni ses aumônes, ni sa bonté ne pouvaient plus rien. Lui, le convertisseur de plusieurs milliers de païens, se voyait réduit, au soir de sa carrière, alors qu'il était mûri d'expérience et de sainteté, à ne convertir que quelques rares individus. Comme alors son humilité grandit ! Toujours il s'était jugé inutile ; mais le succès donnait tort à ses jugements,

(1) *Relations de Chine*, 1911, p. 146.

à ses pensées. Aujourd'hui, l'insuccès les confirme ! Alors il faut l'entendre déclarer qu'il n'a jamais été bon à rien, et ne fut toujours qu'un « bouche-trou » inutile ! Aussi l'avait-on relégué toute sa vie sur un banc de sable.

Il avait tant aimé Ts'ong-ming ! Cet insuccès ne ferait pas qu'il ne l'aimât plus, mais aiderait à épurer ses affections, à le détacher de son œuvre, car l'heure venait de tout quitter pour toujours.

Cette grande épreuve vint en effet, laquelle mit le comble à toutes les autres, nous voulons dire : l'ordre de quitter Ts'ong-ming.

Comme il l'écrivait alors, il fut « remisé à Changhai », en l'année 1916, pour raison de maladie.

D'après l'auteur de la notice nécrologique sur le Père Le Chevallier, ce ne fut pas une maladie seulement, mais de nombreuses infirmités, qui nécessitaient ce départ. Le bon ouvrier, jeune encore, aurait voulu travailler ; mais il ne le pouvait plus assez pour tenir son poste, épuisant pour ses forces.

Les Supérieurs, dans leur charité, se virent obligés de lui faire cette peine, pour prolonger ses jours : de le faire venir dans une Résidence, à Changhai, où il trouverait les soins devenus désormais indispensables. Son œuvre était donc finie pour lui, à Tsong-ming ; mais quelle belle œuvre ! Voici comment le Père Henri Dugout, tué à Nankin en 1927, résumait en 1921, l'apostolat du vénéré missionnaire, alors que lui-même était encore missionnaire à T'song-ming.

Le Père Le Chevallier, pendant son séjour au Hoso oriental, a donc plus que quintuplé son district, — gain de 4463 chrétiens — Dieu nous donne beaucoup de bons ouvriers comme lui ! Bon ouvrier, il le fut, excellent même. D'un dévoûment tel , d'une abnégation si complète, au témoignage de tous ceux, missionnaires et chrétiens, qui l'ont vu à l'œuvre, qu'humainement parlant, on oserait à peine le proposer comme modèle, il s'était si littéralement fait tout à tous qu'il ne restait littéralement plus rien, pour lui même. Loisirs raisonnables, sommeil, repas même, tout était sacrifié. A ce dévouement incessant, le Père devait perdre une santé pourtant robuste ; ce ne fut pas une maladie qui obligea ses Supérieurs à le « remiser » (pour employer son expression), à Changhaï, mais un arsenal d'infirmités (1).

---

(1) Nécrologie, cf. *Relation de Chine*, 1921, p. 447.

C'est dans la résidence du Sacré-Cœur, sur la Concession internationale, à Changhai, que pendant quatre ans encore, le zélé missionnaire, achèvera d'user ses forces. Car jusqu'au bout, il ne cessera d'être utile, surtout au confessionnal.

Nous nous souvenons qu'alors nous aurions bien voulu, nous aussi, jouir des pieux entretiens du saint homme, et en faire profiter nos paroissiens. Nous le demandâmes au R. P. Supérieur de la Mission ; nous offrions une demeure et tous les soins qu'il réclamerait pour le vénéré missionnaire. Il aurait seulement à dire la sainte Messe et à entendre des confessions. Mais on nous répondit que le Père Le Chevallier était utile, là où il était.

De fait, grâce à lui, le nombre des communions augmentait dans la paroisse. Les chrétiens désireux de se confesser le trouvaient toujours prêt à les entendre [1]. Car il passait des heures entières à l'église, consolant ainsi son âme si pieuse, par de longs colloques avec Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie. Il suppléait par l'adoration, les actes d'apostolat devenus impossibles.

Toutefois, le cœur du vieillard restait fidèle à Ts'ong-ming et attaché à ses chers néophytes. Son supérieur à Changhai, le R.P. Baumert, en a témoigné clairement dans le témoignage cité plus haut. Les belles et grandes âmes se donnent une fois et pour toujours.

Et l'amour appelant l'amour, cet attachement était réciproque. Nous lisons dans un document chinois que nous avons sous les yeux, les renseignements suivants :

Quand le Père Le Chevallier fut envoyé à Changhai, les médecins le déclarèrent épuisé de surmenage. Le cœur aussi était malade. Aucun espoir ne restait plus de le revoir à T'song-ming. Les gens de Tsong-ming ne pouvaient se faire à cette séparation. Ils venaient le voir. Les pauvres surtout auraient bien voulu le revoir ; mais le fleuve et la mer les séparaient de Changhai et de plus, ils n'avaient pas d'argent pour le voyage. Alors, chose touchante, ils économisaient sur leur misère, réunissaient la somme nécessaire au voyage et allaient à Changhai, saluer leur vénéré Père. C'était alors, de part et d'autre, une très grande joie ; le Père leur faisait visiter église et résidence, les traitait en véritables hôtes, et quand l'heure de se

(1) D'après le carnet du vénéré infirme : 1916-1917, 9241 confessions ; 1917-18, 11964 confessions ; 1918-19, 12138 confessions. — Cf. *Relations de Chine*, p. 450.

séparer arrivait, ils n'en finissaient pas, ni lui ni eux, de se séparer ; on aurait dit un père et ses enfants, ne voulant pas se quitter. »

Au cours de ces quatre années, 1916-1920, tout fut essayé pour prolonger au moins les forces du vénéré malade. Mais les efforts des médecins et des infirmiers ne pouvaient plus retarder longtemps l'approche de la mort.

Ce n'est pas que le bon ouvrier ait définitivement renoncé à travailler ; comme le grand Saint Martin de Tours, il disait aussi à Dieu : « Non recuso laborem. Je ne refuse pas le travail. » Et parmi des questions à poser au frère infirmier, on lit celle-ci :

« Pour pouvoir aller aux Extrêmes-Onctions, quoi pour consolider ses entrailles ? » D'Extrême-Onction, il ne pouvait plus guère être question que pour lui-même. Car les forces baissaient et les maux s'aggravaient. Toujours religieux exemplaire, il notait ses intentions de messe et son examen particulier... Le petit carnet d'examen particulier, sur lequel les assauts de la maladie ont causé quelques blancs, s'étend, jusqu'à la date du deux mars, avant-veille du décès du religieux exact.

Sa mort fut celle qu'il avait souhaitée toute sa vie : une disparition subite et sans bruit, presque sans témoins. Les derniers mots qu'il a écrits sont les suivants : « Joie d'être oublié, abandonné à l'infirmerie. » L'humilité dans l'oubli joyeusement accepté, avait couronné l'infatigable dévouement (1).

Le Père Jules Le Chevallier, « apôtre du Hoso » (2) mourut le 4 mars 1920. Aussitôt après sa mort, sa chère dépouille fut honorée de la vénération des chrétiens. Nous avons raconté comment le bon Père, resté bon après sa mort, récompensa de suite, d'après eux, cette filiale vénération.

Nul doute, pour nous, que ce grand apôtre de Ts'ong-ming reste au Ciel le protecteur spécial de cette île populeuse. Et, nous sommes persuadés que si sa dépouille mortelle était transportée à Ts'ong-ming, il se ferait un concours de peuple, chrétiens comme païens, à son tombeau. Et la foi aidant des grâces extraordinaires s'obtiendraient encore. Car, il est de la race des âmes, si bonnes, que, parties de ce monde, elles veulent encore y soulager nos infortunes, jeter des roses dans cette vallée de larmes, des hautes profondeurs de leur bonheur et de leur gloire.

Pierre Guimbretière, S. J.

(1) Mot de Nécrologie. cf. *Relations de Chine*, 1921, p. 450.
(2) Monseigneur Tsu, vicaire apostolique de Hai-men.

Le P. Albert Vinchon

1848-1929

Né le 2 septembre 1848 à Neuville -Bourgeonval, au diocèse d'Arras, Albert Vinchon commença ses études au collège ecclésiastique d'Arras pour les continuer bientôt au collège de la Providence d'Amiens, ouvert par les PP. dès 1850. Il se munit du double diplôme de bachelier ès-lettres et ès-sciences, ce qui n'était pas si commun à cette époque, et, en 1866 se présenta au noviciat de St. Acheul.

Il y reçut les leçons de ce « maître de la vie spirituelle » que fut le R. P. Edouard Dorr. En 1869 et 1870 il complète sa formation littéraire au juvénat, tout en dirigeant la musique. En 1871 et 1782, il s'initie, à la philosophie et enseigne les mathématiques ; l'année suivante,il achève sa philosophie et commence une vie très active d'enseignement et d'éducation. Trois ans,il enseigne la grammaire à la Providence, puis les humanités à Amiens d'abord, ensuite à Dijon, et en 1879 vient faire trois ans de théologie à Laval.

De sa régence en quatrième on a retenu un trait. Un jour qu'il entre dans sa salle de classe, il voit son nom inscrit en grandes lettres au tableau noir : « VINCHON ». C'était sans doute bien moulé et innocent, mais cela ne lui plut pas ; de fait il manquait quelque chose à l'inscription pour être correcte, une trace du titre honorifique donné habituellement aux maîtres. Il prend la craie à son tour et complète l'inscription par ces mots : « ne fait pas la classe : écrivez », et l'on écrivit pendant deux heures et demie sans rémission, du grec ou du latin, la chose reste douteuse.

Enfin ordonné prêtre en 1881, il s'exile à Hadzor heureux de retrouver au troisième an son maître des novices, le P.Dorr. Ce fut à son contact qu'il apprit à « se trahir » (p. 31)[1].

---

(1) Les ciffres entre parenthèses renvoient aux pages de la notice du P. H. J. Leroy sur le R. P. E. Dorr : Un maître de la vie spirituelle.

à se vouer à la gloire de Dieu sans réserve, sans retour, sans désir humain, sans préférence personnelle, ne voulant que servir et être oublié, s'habituant à aller jusqu'au bout de son devoir (p. 88), acquérant cette intrépidité ordinaire mais quotidienne, cet invariable oubli de soi, ce mépris des médiocres inconvénients, ce parti pris d'être bien quand même, d'aller son chemin et de mourir à son poste » (p. 109).

Au commencement du mois de mars 1882, il s'embarque pour la Chine où il trouvera un large champ à ses aptitudes universelles et ample matière à dévouements divers. Il arriva à Sienhsien le 17 avril.

Il passa deux ans à la résidence pour s'adapter au climat et au langage, deux années laborieuses, car à l'étude du chinois il joignait quelques autres occupations plus ou moins secondaires : de ministre des scolastiques, préfet de santé, bibliothécaire, d'exhortateur des nôtres, de confesseur et même de directeur de l'académie d'anglais.

Ensuite il fut appliqué au travail proprement missionnaire, au Suning et au Jennk'iou, puis aux environs de la résidence où il conservait ses multiples offices, enfin au centre : Nankoung, Tsingho, Kitcheou, Hengchoei, Sinnho, Chenntcheou Kingtcheou (15 ans) (1985-1900). De cette période les gens de Tsikiatchoang gardent un souvenir. Là, comme ailleurs sans doute, se trouvait un « nolens », c'est-à-dire quelqu'un qui ne pouvant pas ou ne voulant pas pour le moment faire la mission, recevoir les sacrements, faire ses Pâques, ne se présente pas au missionnaire. Quand tous les chrétiens ont accompli leurs « quatre règles » (commandements de l'Eglise) : « Et un tel, demande le Père ? — Un tel, il ne vient pas. — Sans doute ; allez me le chercher ». — Le dîner arrive, le Père reste dans sa chambre. On le presse de venir dîner... « Et un tel, il est là ? — Non. — Allez le chercher. — Dînez d'abord en attendant, Père ; il va venir. — Non, pas avant d'avoir vu un tel ». Et il ne dîna pas ce jour-là. Un tel finit-il par venir et quand, l'histoire ne le dit pas. Il reste l'opinion que quand on ne voulait pas affronter le P. Vinchon pendant la Mission, il fallait s'expatrier au loin, ou se rendre introuvable.

En 1900 il revient à Sienhsien consoler les trois mille chrétiens réfugiés fuyant l'atroce persécution des Boxeurs. Ici commence une période de calme laborieux et fécond, consacrée

non plus à l'évangélisation des infidèles ou à l'édification des chrétiens, mais à la formation religieuse des nôtres, du naissant clergé indigène et de nos auxiliaires cathéchistes. On le trouve tour à tour maître des novices ou socius, préfet ou sous-préfet des deux pensionnats, séminaire et collège. En même temps il enseigne tout ce que l'on peut imaginer dans une maison complexe assez peu fournie en personnel ; le catéchisme aux élèves, aux domestiques ; le latin, l'arithmétique, la physique au séminaire, les leçons de choses, l'histoire naturelle au collège ; il préside des exercices pratiques, dirige une congrégation, exhorte les nôtres et les confesse.

Chaque matin après son tardif et léger déjeuner dont quelques débris de pain ramassés pieusement sur les assiettes faisaient les frais, vers 7 h. 30, on voyait ce grand homme sec, le buste légèrement penché, recueilli mais pas absorbé, prendre sous son bras son inséparable boîte à malice, entourée de son habituel linge bleu. Dedans, un écrin rempli de minuscules bouts de craie qu'il avait recueillis aux abords des tableaux noirs ; un paquet de petits papiers longtemps maniés et souvent rajeunis, couverts de « tzeulls » (caractères chinois) et de figures ; les notes pour les cours futurs de la journée ; un manuel scolaire, des pierrailles, des coquillages, des bouts de bois démonstratifs, des écorces, des fèves germant dans une tasse à thé invalide, ou suivant l'opportunité, des fleurs, fruit d'une tournée rapide dans le jardin intérieur, et enfin un gros bréviaire de Malines, édition 1877, consolidé par deux bandes de sûreté. Ainsi équipé, il s'en va de son pas rapide, mais pas pressé, préparer sa classe, découvrir et accrocher les tableaux scolaires, et remplir de « tzeulls » trois tableaux noirs portatifs d'un mètre carré. Ici encore son goût pour l'antique se révèle ; il écrivait verticalement comme les classiques etnon horizontalement de gauche à droite à la façon occidentale que tous les modernes manuels trouvent plus commode pour l'alignement des chiffres et la distribution des figures dans le texte. Ses chiffres étaient chinois et non arabes ; les paragraphes s'introduisaient par *i, eull, san seu*, et non par 1, 2, 3, 4 ; les sous-paragraphes par *kia, i, ping, ting*, et non par primo, secundo, tertio..., comme font universellement les modernes. Que si quelqu'autre professeur se trouve présent dans le local et le voit chercher en vain

quelque appareil hors de sa place accoutumée, qu'il se garde de vouloir lui venir en aide ; il n'y réussirait pas et le désobligerait : « Non, non, merci, pas besoin ». Tout étant prêt, il revient à la maison réciter les petites heures à la chapelle domestique. A l'heure dite il sera là en classe qu'il ouvrira par un petit fervorino, puis recommencera pour la n^{eme} fois à exposer les phénomènes de la végétation, les vingt variétés de la sauterelle, les utilisations du riz... Il était fidèle au manuel officiel, qu'il répétait à satiété, et au tableau noir complémentaire, et ses élèves, après avoir écrit le texte sur un cahier toujours minutieusement vérifié par lui, répétaient le tout imperturbablement aux compositions. Pour ses additions aux « liber textus », il gardait une préférence marquée, sinon exclusive, aux auteurs anciens et aux explications d'antan : Milne Edwards, le petit Fernet, Dupiney de Vorepierre.

En communauté il savait tempérer son austérité naturelle ou acquise par une grande bienveillance, et une gaîté non forcée, et en récréation, quand l'heure des traits d'esprits ou même des calembourgs était sonnée, il ne retenait plus ceux qu'on le voyait étouffer ; ce n'était jamais blessant, rarement piquant,et s'il croyait dans la suite avoir dépassé la mesure, il venait confus chercher pour le « pécheur » le pardon de la victime supposée. Et si la conversation languissait, il suffisait de la mettre sur le chapitre des automobiles, qu'il n'avait jamais vues, mais qu'il poursuivait d'une haine éloquente.

Avait-il le cœur virgilien comme son maître le P. Dorr? (p. 69), du moins il l'avait littéraire et communicatif, et la plume diligente et généreuse. Dès son arrivée en Chine, il entreprend la liaison avec les scolastiques, et dans les lettres de Jersey, dès leur origine, on trouve de nombreuses pages du « Journal du P. Vinchon ». Plus tard il adressa ses « Nouvelles, échos, varia », à C. C. M. ; ce sont rarement des articles de fond, mais des observations toujours pittoresques. A chaque solennité familiale, vœux, jubilés, fêtes, vacances, on attendait le numéro du P. Vinchon et on était rarement déçu, même quand il était lui-même le héros de la fête ; et c'était toujours ingénieux, inattendu, un mélange « sui generis » d'ex-

plications parlées, de strophes versifiées, de distiques chantés sur des fragments d'airs orientaux ou occidentaux vétustes avec des démonstrations objectives et visuelles, abondant toujours, et vers la fin, assez long. Depuis 1900, un autre genre de littérature l'occupa longtemps ; il fut chargé de recueillir les actes des martyrs de la persécution, destinés à fournir des jalons pour une future enquête plus approfondie ; les dernières années, il eut à traduire du chinois en latin beaucoup de témoignages juridiques. Entre temps il ne s'épargnait pas davantage ; recevait-il, au seuil d'une lettre venue du district, un souvenir bref, il répliquait par une page au moins à la prochaine occasion, si bien que quelques-uns s'abstenaient pour ne pas le fatiguer.

Père spirituel, il avait une application extrême à préparer des lectures très variées aux frères coadjuteurs, pour le carême, pour l'Avent, pour les mois spéciaux de St Joseph, de Notre-Dame, du Sacré-Cœur, du Rosaire, pour les neuvaines, les octaves de St Ignace, des défunts.., et ce n'était pas seulement le livre qu'il mettait sur la table de la salle de lecture, on y trouvait des signets, et une liste détaillée indiquant les chapitres à lire et les pages qu'il jugeait le plus « ad rem » ; il exploita longtemps ainsi la Petite Bibliothèque chrétienne du P. Kieckens ; on retrouve encore à la bibliothèque un schema de lectures entre les pages de vieux volumes peu fréquentés.

Un professeur du collège se voyait-il condamné à l'infirmerie pour deux, huit jours, ou même des mois, il était prêt à prendre son travail en plus du sien, mais en revanche, il était intraitable quand un changement d'horaire accidentel supprimait une de ses classes, il poursuivait le P. Préfet jusqu'à ce qu'il eût réussi à récupérer son bien, fût-ce aux prix de plusieurs autres complications. On lui cédait, il en eût fait une maladie.

Aux jours de fête, il ne pouvait supporter que le P. Préfet du collège se privât de la récréation commune, il allait prendre sa surveillance ; il se vit plusieurs fois rebuté mais ne se corrigea pas ; au noviciat, il aimait à présider certains exercices comme ceux de langue française ou de modestie.Jusqu'à l'avant-dernier dimanche de sa vie, il fit, dans sa chambre

sa conférence hebdomadaire à une demi-douzaine de postulants coadjuteurs ; on avait bien essayé, depuis qu'il était condamné à l'immobilité et qu'il souffrait beaucoup, de l'en soulager : « Mais non, c'est tout prêt, je peux bien la faire encore ». Il aimait à s'offrir aux Pères nouveaux venus pour qu'ils essayassent sur lui leurs premiers bégayements ; il apprenait le français aux frères scolastiques et autres espagnols de bonne volonté ; c'était la seule chance que l'on eût de le rencontrer se promenant dans le jardin extérieur.

Très généreux pour les autres, il l'était bien peu pour lui-même. Lui vit-on jamais un article d'habillement à peu près neuf? Eut-il jamais dans ses bagages l'habit fourré réglementaire? Or il y a des froidures de dix-neuf degrés et des semaines de quinze degrés ; il admettait un poêle, c'est dans le coutumier de la maison, et du combustible, mais on n'en vit jamais sortir de cendre. Sa cruche venait directement d'une braderie. Sa lampe, il la tenait habituellement en veilleuse ; les lampes communes des corridors, il les surveillait aussi attentivement pour les empêcher de gaspiller une lumière non nécessaire, et il les baissait au maximum. L'avènement de l'électricité gêna bien un peu cette pratique, les ampoules ne se laissant pas mettre en veilleuse ; alors elles s'éteignaient simplement :s'il survient quelqu'un qui veut voir, il n'est pas plus difficile de donner un coup de pouce à l'interrupteur pour ranimer l'ampoule que pour l'éteindre.

Comme son maître, le P. Dorr, il maniait l'aiguille et le fil, sans plus de succès sans doute ; mais il fallait bien de loin en loin passer à la lingerie et c'était une épreuve redoutée du frère linger que de lui trouver quelques chose de convenable encore qui fût dans ses goûts.

Au contraire, s'apercevait-il qu'il manquait quelque chose à quelqu'un, il s'ingéniait à y remédier, et c'était souvent bien embarrassant. Ayant deviné ou cru savoir que quelqu'un souffrait d'un malaise interne persistant, il recourut aux autorités et peu de jours après, le patient fut averti par le frère infirmier que le remède spécial, un flacon de Pelletierine était arrivé et prêt à prendre. Un de ses voisins qui trouvait les avantages de sa paillasse moindres que les inconvénients s'en était débarrassé depuis longtemps. Un beau jour, il trouva une paillasse neuve installée sur son châlit : le coutu-

mier, et puis « pour qu'il ne prenne plus froid ». Il dut bien la garder quelques jours de peur de contrister le bon Père trop compatissant.

On fait dans la maison un pain pour les élèves et le personnel indigène ; il est gris,un peu aigre, souvent graveleux, mais il est spécifiquement chinois et il n'a pas de croûte. Le P. Vinchon en désira-t-il? Mais il eût fallu une exception à la vie commune, et pour lui c'était pire que la quadrature du cercle. Toujours est-il que depuis certain jour, au début de chaque repas, on fait passer à toute la communauté un plat de ces pains ; ainsi tout est sauf, et l'exception devenue générale a perdu son venin.

Vers la dernière année cependant, ses pas n'étant plus très assurés, il dut accepter une canne qu'il promenait partout, mais elle le gênait visiblement et instinctivement il cherchait à la dissimuler : une exception à la vie commune !

Le P. Vinchon atteignit ainsi le terme de sa quatre-vingt-unième année. Il avait mené la vie de missionnaire pendant quinze ans, celle de directeur pendant sept ans, celle de professeur six ans en Europe et vingt-huit en Chine. Des trente formules usitées dans notre catalogue pour délimiter la part de chacun dans le travail commun, il en avait utilisé vingt-cinq ; il fut dispensé de deux : « curat valetudinem, » et « senex », mais remit en usage une ancienne: « orat pro sociis ». Et ce ne fut pas un vain mot, car il aimait notre Compagnie d'amour tendre, actif, et effectif ; il aimait sa règle,sa doctrine, son histoire, ses saints, sès écrivains, ses habitudes, les anciennes surtout, son esprit,ses œuvres et ses membres. Trouvait-on encore en lui la trace des luttes engagées pour conquérir l'oubli de soi? Peut-être une certaine dureté ; il ne comprenait pas certaines situations, d'aucuns avaient peur de lui, son austérité n'était pas toujours très attirante.

Vers la fin du mois de juin 1929, la célébration de la Sainte Messe lui devint plus difficile, et le premier juillet, ne pouvant plus se tenir debout, il dut s'en priver. Dès lors il s'assit à sa table pour y passer les jours et les nuits priant pour la Compagnie, glorifiant Dieu sans se plaindre, pendant que son reste d'humanité matérielle se résolvait en eau. Le pansement

que son fidèle Kialou lui faisait chaque matin, durait une heure ; s'il échappait quelquefois au pauvre malade un cri de douleur, il envoyait un billet circulaire à ses voisins pour s'excuser de les incommoder, puis il encourageait son infirmier par des histoires gaies qui le faisaient rire, et il patientait, laissant, comme il répétait, « le Bon Dieu s'amuser avec son ours ».

Le vendredi 30 août à 4 h 1/2, il reçut l'extrême-onction, remercia la Compagnie,les supérieurs,les Pères et continua son dernier office de prier jusqu'au 3 septembre ; ayant vraiment « vécu jusqu'au bout de sa vie » (p. 109). C'était le jour de la rentrée du collège ; l'infatigable professeur avait profité des vacances pour souffrir et mourir, et ses élèves eurent la consolation de conduire au repos celui quis'était tant dépensé pour eux.

Nous citons, pour finir, la dernière lettre écrite par le P. Vinchon. Il s'y peint au naturel.

Le P. Simonel, sachant le P. Vinchon malade, lui avait, de son district, envoyé une lettre du P. Ginhac qu'il conservait précieusement, et qui, paraît-il, s'était montrée efficace en certaines circonstances. Le P. Vinchon fit circuler cette lettre dans la communauté. Et pour remercier le P. Simonel, lui envoya la lettre que nous transcrivons :

« Bien cher, bien cher Révérend, Révérend Père Victor. Pas étonnant si vous faites revenir à la vie notre bon frère Duplain en 1901, avec un papier authentiqué Bienheureux Ginhac — pas étonnant, avec le même papier contresigné : papier du miracle ; plus tard 1909 un gros malade sort victorieux d'une emphysème purulente et reparaît pour 40 ans et au delà dans la brousse de Sienhsien. *Benedicamus Domino* et au Bienheureux Ginhac. Mais halte-là, voici un vieil impotent ; ses jambes fournissent chaque jour un litre et demi et le pouce d'une eau (parfumée), les veines bleuissent, s'amincissent, la tête se vide ; *quid adhuc occupat terram*? Donc bonsoir, — le grand soir — à quand? Le bon Dieu ne m'a pas montré son agenda. Le Père Hilt (le cas le plus semblable),y a mis de janvier à mars (quatre mois et demi). Le vieux

Wenn [1], n'a encore qu'un mois et demi. Le P. Monget, lui, a couru la poste.

« Que les chrétiens prient : c'est toujours bon.— Demander la santé ? ? ?. Naotchaowaneull (inutilité). Et vous, demander pour l'impotent de ne pas trop être en dessous de sa fonction de patient : glorifier, amour - abandon, les âmes à sauver — et (toutes les intentions de... de... de... et de... et de...) (Chine, école). Voilà pour quoi obtenir *j'ai mis*, la relique du Bx Ginhac, sur les jambes de l'impotent ;pour la guérison ?— mais pour que je ne gâche pas les grâces du bon Dieu. S'il ne me guérissait pas c'est pour m'éviter du Purgatoire. Ah, bien oui : *me voyant souffrir* à *ma manière*, je me dis plutôt, (je vous le dis dans le creux de l'oreille) (on ne me croirait pas), je crois plutôt que je me prépare le Purgatoire au lieu de le diminuer. — Et puis le Purgatoire n'est-il pas un lieu de joie? Joie de payer ses dettes ; joie de rendre au bon Dieu, de lui donner ce qu'on lui avait accordé chichement. Joie de réparer, de suppléer, de compenser tout ce que je n'ai *pas* fait, lâchement fait, fait à moitié pour Dieu, joie du débiteur qui voit diminuer sa dette sans en ajouter de nouvelles. — P. Wenn se voyant trop lâche au service du bon Dieu a fait un compromis en ce sens ; vous verrez en y arrivant, si je suis déçu et si je me suis mis le doigt dans l'œil. Mes pieds (dans le bassin plat inventé pour le P. Monget, emprisonnés) mes bras, mes mains, sur la table..., position incommode pour la calligraphie. Excuse ; nous ne nous écrirons plus beaucoup, hein ?.

« Et puis pourquoi cette crainte ? — de heurter la porte ; de la pousser ; de crier au prisonnier, vous savez, je suis toujours là pour tenir l'échelle quand vous voudrez monter prendre votre vol ; un mot, j'accours.

Merci pour vous, pour nous, pour le papier de miracle du Bx Ginhac—je l'ai mis plusieurs fois sur mes jambes.Qu'il nous apprenne son amour de la souffrance pour... (quatre mots indéchiffrés).

In unione R^{ae} V^{ae} SS. SS. Infimus in X^{o} servus.

A. Vinchon S. J.

(1) Nom chinois du P. Vinchon.

Dernière messe... 30 juin. Fiat.

Tout le monde a lu (Sa Grandeur etiam) tout le monde vous remercie — édifié. *J'allais vous renvoyer* le papier — miraculant du Bx Ginhac — quelqu'un me dit : et vos jambes? et la guérison. Réponse : *j'ai appliqué* plusieurs fois ».

J'ai compris, me ravise. Donc, pour plus *de simplicité, je garde,* le miracle Duplain et son papier miraculant jusqu'à... Le bon Dieu ne semble pas pressé de me délivrer. — Priez pour aider le vieil impotent-patient. Que Jésus, Marie et Joseph aident le vieux missionnaire à mourir sur la brèche. Dieu soit loué ».

Le P. Fernand Scellier

1872-1927

Fernand Scellier naquit le 24 octobre 1872 à Oulchy-Le-Château, département de l'Aisne. Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent dans le Calvados. Il suivit les Cours du Lycée de Caen.

Son attrait pour l'enseignement lui fit entreprendre des études qui devaient le conduire à l'École normale Supérieure. Cependant il se sentit une vocation à la vie religieuse. Il répondit généreusement à l'appel de Dieu.

Les prévenances de la grâce et l'appel discret de Dieu s'étaient de très bonne heure révélés à son âme...

Il n'est que de laisser le Père nous raconter dans des notes intimes, comment, selon sa propre expression, dès l'âge le plus tendre, « le Bon Dieu s'est occupé de lui ».

« Aussi loin que je puis remonter, il me semble que Dieu s'est toujours spécialement occupé de moi, me donnant la vocation au sacerdoce dès l'âge de 6 ans. On m'a raconté aussi que tout petit, peut-être à deux ou trois ans, je posais toutes sortes de questions sur le ciel, voulant savoir comment on y était, ce qu'on y faisait et que je restais tout songeur (ou rêveur) en y pensant, si bien qu'on craignait autour de moi que ce ne fût un signe que Dieu m'y appellerait bientôt... »

Fernand Scellier entrait à 22 ans au noviciat à Cantorbéry. Le R. P. Labrosse était maître des novices. Ceux qui ont été formés à son école, se souviennent avec quelle insistance il recommandait l'acquisition de la volonté ; avec quelle force, au cours de la grande retraite spécialement, souvent aussi dans certaines conférences, il mettait en relief le « *Id quod volo* » des Exercices de St. Ignace. Le disciple gardera l'empreinte du maître. En Chine tout spécialement, lorsque Recteur de l'Université de L'Aurore, il se verra aux prises avec des situations complexes, son étonnante sûreté de jugement sera servie par une fermeté inébranlable.

Au noviciat, sa santé était précaire. Une bonne humeur constante, un entrain plein de jovialité, résultat sans doute d'une énergie voilée aux yeux de ses frères, lui permirent cependant de suivre le règlement sans avoir recours à des exceptions d'aucune sorte.

Au sortir du noviciat, le frère Scellier fut envoyé au collège St. François Xavier de Vannes, répétiteur et « studens privatim » ; puis il alla à Jersey suivre les cours de philosophie. Après quoi, le R. P. Platel, provincial, le ramenait au Juvénat à Laval. En octobre 1900, le status l'envoya au collège de Tours. Il y fut surveillant d'étude en première division. Puis, ce furent les quatre années de théologie à Cantorbéry et Angers, le sacerdoce, une année encore de surveillance à Marneffe, enfin, le Troisième an sous la direction du Père de Maumigny.

Un seul document demeure de son troisième an :

L'élection formulée sans doute lors de la grande retraite, élection très précise par sa concision même. La voici :

« Vie surnaturelle, vie d'union avec Dieu par les vues de foi ; par la foi à la présence divine, à l'amitié divine ; m'enraciner dans la foi ; buriner en moi que Dieu est mon ami, mon meilleur ami, mon père, mon tout ».

Des notes prises au cours des retraites subséquentes sont révélatrices des efforts faits par le Père pour se rapprocher de plus en plus de l'idéal qu'il s'est proposé. Plus spécialement une sorte de consultation, adressée au Père Instructeur sans doute, est intéressante, en ce sens qu'elle est une autobiographie succincte. Il y a été fait un emprunt au début de cette notice. Cette page continue de révéler l'emprise de Dieu sur

l'âme du P. Scellier. Elle montre comment le Divin Maître sait avoir raison de ses hésitations, voire de ses résistances, l'amenant finalement à vouloir comme Il veut.

Tandis qu'il se reprend d'avoir manqué de générosité envers Dieu, ou de n'avoir fait preuve que d'une demi-générosité à son égard, le Père marque là clairement la conduite de Dieu sur lui, jusqu'à son entrée dans la Compagnie... Voici ses impressions : « Je crois voir Dieu s'occupant spécialement de moi, me poursuivant pour ainsi dire ». « Il me demandait d'être bon, il me demandait de faire tels ou tels sacrifices, me menaçant d'épreuves, d'échecs ; et autant que je puis me le rappeler, toutes les fois que j'ai résisté, j'ai été puni. Il y avait aussi des périodes où Dieu me laissait complètement tranquille mais cela ne durait jamais très longtemps. Je me rappelle surtout pour mes places de composition ; souvent une voix intérieure me disait : Si tu ne fais pas cela... tu auras une mauvaise place... Et la sanction divine suivait, avoue le Père, devant le refus du sacrifice... Il ajoute :

« Depuis mon entrée dans la Compagnie... il en a été ainsi. J'ai toujours l'impression que Dieu s'occupe de moi et me poursuit, me demandant sans cesse des sacrifices, rarement de grands, mais continuellement de petits... auxquels je sens des répugnances effroyables : quelques-uns me sont demandés sans sanction : d'autres, et c'est le cas le plus fréquent, me sont demandés sous peine de tel ennui, de tel échec ou de telle humiliation... Si je refuse, la sanction arrive, quelquefois presqu'immédiatement, quelquefois plus tard, si bien que je me figure parfois avoir échappé, mais non. Faire les sacrifices demandés me donne quelquefois la paix, mais pas toujours, car aussitôt d'autres me sont demandés et alors je sens comme une révolte intérieure d'être toujours ainsi poursuivi. Je me débats, je dis à Notre-Seigneur qu'il me traite trop durement et souvent je finis par céder, mais à contre cœur, sans douceur et sans joie. Depuis le Troisième an, c'est toujours la même chose... Mais je me demande si en tout cela je ne suis pas dans l'illusion, si ce n'est pas orgueil de ma part, si ce ne sont pas des idées que je me suis mises dans la tête à la suite des lectures de vies de saints ? »

Et concluant cette ouverture de conscience faite à son ancien Instructeur, le Père se montre résolu à correspondre généreusement et sans réserve d'aucune sorte à cette Grâce qui le sollicite, le presse et le harcèle, à laquelle il craint de s'être jusque là dérobé.

« Ce dont il s'agit c'est de répondre enfin à l'appel de Dieu et d'être tout à Lui. Seulement la nature a horreur ; accepter tous les sacrifices, toutes les croix, mourir à moi-même en tout, cela m'épouvante et je me demande si j'en aurai le courage et la force. Ce n'est peut-être qu'une impression. Mais elle est très forte. Puis j'ai déjà essayé plusieurs fois et j'en suis toujours au même point. Enfin hier malgré les répugnances je pensais m'y décider ; j'ai même dit à N. S. que c'était fait, que c'était conclu. Aujourd'hui,je suis dans l'obscurité et l'insensibilité, sans élan, me répétant que tout cela n'est qu'illusion de mon imagination et de mon orgueil ; mais au fond je n'en suis pas sûr ; et c'est mon tourment. Je me rappelle que toujours ce don complet m'a attiré, même quand j'étais encore dans le monde, et depuis mon entrée dans la Compagnie, toujours.... En somme, je veux bien me donner tout à Dieu, mais je voudrais être sûr qu'Il me le demande ; j'ai peur de me tromper et j'ai peur de souffrir. »

Sentiments d'une âme profondément humble et à la fois pleinement généreuse. Il n'est fait dans cette ouverture de conscience aucune allusion aux missions. Cependant, dès avant le trosième an, le Père avait, on le verra, manifesté l'ardent désir d'être envoyé en Chine. A ses yeux, c'était la forme la plus vraie du don complet de soi. Il est permis de croire qu'en écrivant ce qui précède la pensée de la Chine ne lui demeurait pas absente.

La réponse du P. Instructeur est très nette. Elle met en relief deux points principaux :

« Oui, le Bon Dieu s'est particulièrement occupé de vous dès votre enfance et il le fait encore. L'action de la grâce sur votre âme est manifeste. Votre générosité doit s'exercer... sur certaines choses que le Bon Dieu vous demande certainement. Pour les autres, c'est-à-dire quand il y a trouble et anxiété, dites à N. S. : Seigneur, montrez clairement et paisiblement votre désir et j'obéirai ».



En 1912 le Père Scellier devenait *Socius du Maître des novices.*

Ses notes intimes prises au cours de différentes retraites montrent ce qu'était le religieux appelé à remplir ces délicates fonctions.

Voici d'abord quelques résolutions qui l'aideront comme prêtre à s'unir plus intimemnt à Dieu :

Pour la sainte Messe. Tâcher de préparer la sainte Messe, la veille, dans un missel. — Ne pas me précipiter et m'entretenir dans la pensée que j'offre à Dieu le sacrifice qui seul lui rend gloire et qu'il agrée.

Une demi-heure d'action de grâce.

Pour le bréviaire : Dire mon bréviaire dans ma chambre ou à la chapelle.

Le Religieux. Et d'abord le principe le plus sûr pour être toujours l'homme de Dieu :

Observer parfaitement mes règles, c'est là le point de départ de tout. — Recueillement pour être uni et attentif à Dieu. — Préparation de la méditation faite dans mes points de grande retraite ou dans l'Évangile ; achever le quart d'heure en lisant l'Écriture sainte. — M'ingénier pour trouver le temps de faire une visite de dix minutes à un quart d'heure et pour faire une lecture spirituelle tous les jours en dehors de la préparation.

Un chemin de croix par semaine. — Mortifications. — Tous les jours sauf les 4 ou 5 plus grandes fêtes de l'année.

Et résumant dans une formule ce qui doit être le fonds d'une vie vraiment religieuse, le Père écrit : « graver dans mon cœur et mon esprit que sans la Croix je ne ferai rien ; — être attentif et docile à la voix de Dieu ».

Cet esprit et ce cœur,ainsi pénétrés d'une vie surnaturelle intense,devaient exercer une action sur les âmes qui lui étaient confiées. Socius du Père Maître, vice-recteur par la suite, le Père Scellier eut vite fait de gagner les sympathies des novices et des Juvénistes de Cantorbéry. Un mot discret du Père Daniel, en date du 15 septembre 1920, en témoigne. Écrivant de Jersey au Père Scellier à la veille de partir pour la Chine, il ajoute en post-scriptum : « les jeunes philosophes venus de Cantor ont l'air de bien s'habituer ici. Je ne vous répéterai pas ce qu'ils m'ont dit de leur Père Recteur de l'an dernier ; je craindrais de mettre votre modestie à une trop dure épreuve ».

Quelques souvenirs provenant de ses anciens novices ou juvénistes témoigneront encore de l'affection qu'on avait pour lui, de l'impression créée par son énergie et son aimable jovialité, malgré sa santé précaire :

« Le Père était gai. — Etait-ce réaction contre sa maladie? Peut-être un peu : en tous cas, au cours de ses conférences, il

insistait beaucoup sur la charité mutuelle et particulièrement sur ce fait que nos compagnons ne doivent pas avoir à souffrir de nos indispositions physiques ou morales.Mais je crois que c'était chez lui de natúre.Ce n'était pas une gaîté exubérante, mais qui se manifestait par des boutades, des coups d'œil, des gestes. Sans insister, il montrait son esprit, teinté parfois d'un peu de malice ; sans insister aussi, il réprimandait tout en faisant sourire ».

Un petit exemple de cette teinte malicieuse. « Un novice présente au P. Socius un sermon sur le fondement. Le père lit le sermon et le rend au novice : « Ce n'est pas trop mal ; vous développez la seconde phrase du fondement ; mais peut-être feriez-vous mieux de développer la première ». C'était équivalemment lui dire de recommencer tout son sermon ».

Le Père, de par sa charge, avait souvent des remarques à faire aux novices. En général — (rarement il se montrait froid) — il présentait ses remarques d'une manière plaisante, ce qui lui permettait d'en dire beaucoup plus long et même de faire des allusions à tel ou tel de ses auditeurs, sans toutefois les froisser.

L'auteur des souvenirs poursuit et donne un trait très caractéristique du procédé du Père Scellier.

« A l'exercice des Tons, il laissait rire et sourire les novices en présence de l'embarras d'un jeune orateur ; et lui même, d'un coup d'œil ou d'un petit mouvement de lèvres, formait à l'humilité le novice. Mais si l'on dépassait la mesure, un simple regard faisait rentrer tous les rires ».

Ainsi donc une gaîté fine et malicieuse ne déplaisait point au Père Scellier, mais qui n'allait jamais à blesser. — On cite cette spirituelle boutade du P. Vivier qui se faisant photographier entre le père Scellier et un autre père non moins malicieux, —se comparait à N. S. entre les deux larrons ; mais, ajoutait-il,il y a une différence : c'est que je ne vois pas quel est le bon et même s'il y en a un. — Or, le P. Vivier eût été bien privé de vivre sans ces deux larrons...

Cette affectueuse délicatesse du Père Scellier ne lui permettait pas d'oublier ceux qu'il avait connus ; sa correspondance en est la preuve. Il faut citer une lettre que lui adresse des Indes « un réfugié belge de 1914 ».

C'est une réponse à une lettre du P. Scellier et à l'envoi de sa photographie ; elle dispense de tout commentaire.

Mon bien cher Père,

Quelle bonté de votre part d'avoir songé au missionnaire perdu dans les marais du delta du Gange. Car c'est là, en effet, que votre bonne lettre et vos traits si sympathiques sont venus me chercher. Si je vous ai reconnu !.. Vous avez été en Angleterre et surtout à Cantorbéry un de ces esprits assez larges pour comprendre notre situation extraordinaire et votre bon cœur et vos sages conseils nous ont adouci plus d'un moment pénible. Je vous savais parti pour la Chine, mais où ? Et c'est de là que vos bonnes pages sont venues me retrouver.

Laissez moi d'abord vous dire merci de tout mon cœur, mon bien cher Père, pour votre charité à mon égard. Les gens occupés, les Jésuites réduisent souvent leur correspondance, mais si je m'examine, je puis dire pourtant que je n'oublie personne et que tous ceux qui m'ont fait du bien, ont journellement un fidèle souvenir au memento de la messe.Et vous êtes du nombre, mon bien cher Père ».

— Puis, confiant au Père Scellier, ses espoirs de missionnaire et ses souffrances, le correspondant ajoute : — « Mon bien cher Père, je cause avec vous comme autrefois. Pourquoi pas? Il est bon de parler à quelqu'un qui vous comprend ».

— Oui, le P. Scellier avait le don de comprendre les âmes ; et de là lui vinrent tant de sympathies, comme socius du Maître des novices, ou durant son bref rectorat au Juvénat de Cantorbéry (1919-1920). Ecoutons l'un de ses anciens :

« Sous un sourire désabusé, une foi pratique et forte aux réalités surnaturelles ; sous une ironie jamais blessante, une tendresse vraie ; dans un corps menu, une âme ardente, prête à tout pour Dieu : c'est, je crois,le Père Scellier, l'authentique, celui qu'on finissait par découvrir, quand on se donnait la peine de dépasser les impressions premières.

« J'ai peu connu le Père Scellier : six mois, pourtant, me suffirent pour trouver en lui autre chose qu'un supérieur édifiant, vertueusement quelconque. Et il fallait, certes,n'être pas quelconque pour gouverner la communauté de juvénistes qu'abrita Cantor après la guerre... Groupement étrange, disparate, des quatre provinces françaises : champenois et toulousains imberbes, jugeant toutes choses et toutes gens à travers le prisme d'un noviciat très proche ; parisiens et lyonnais désinvoltes, que cinq ans de libre existence parmi le

marasme des tranchées ou la dissipation des camps avaient mûris ou déformés. Le problème que se posait le Père Recteur était donc celui-ci : comment atténuer les heurts inévitables entre tant d'éléments divers? Patiemment, il fallait accueillir l'enfant scandalisé qui demandait l'autorisation de commencer une neuvaine pour la conversion du lieutenant X, ou qui trouvait au moins singulière la fantaisie de fumer, faute de tabac, des feuilles de merisier. Simplement aussi, franchement, il fallait recommander au caporal Z. de ne point crier trop haut et n'importe où qu'il s'était « tapé la cloche » chez les religieuses de Niederbronn. S'il se montra parfois sévère, le Père Scellier ne brusqua, ne brisa jamais qui que ce fût : il envoya momentanément sous les combles un farceur qui flagellait son matelas, au soir des plus grandes fêtes, et qui posait ainsi à l'homme mortifié. Il eut le courage et la charité d'exprimer sans détour, même après avoir déposé sa charge, le chagrin que lui causaient quelques enfantillages commis par ses enfants de la veille. Mais toujours il sut trouver les mots surnaturels et vrais qu'il fallait dire pour faire entendre aux découragés qu'ils étaient restés excellents sous des allures trop libres : « après tout, vous êtes une belle âme... » La plupart du temps, il lançait, sous une forme humoristique, la remarque qu'il devait adresser ; il s'arrangeait pour rencontrer le délinquant au fond du parc aux daims ou dans l'allée des lauriers : tel ancien de l'armée d'Orient, poète insoucieux des préoccupations vulgaires, se rappelle sans doute une question qui lui fut posée, un jour où sa barbe longtemps négligée était devenue inculte : « eh bien ! frère X., vous ne m'aviez pas dit que vous étiez convoqué pour une période de vingt-huit jours » ! Tel autre, jeune, très jeune, fut rapidement fixé au début du carême sur les pénitences qu'il offrirait à Dieu durant la sainte quarantaine : froidement, sans un mot, le Père Recteur lui laissa parcourir l'interminable liste des sacrifices menus et grands qu'il comptait s'infliger : « vous baiserez la terre avant de vous coucher, le Vendredi Saint : c'est suffisant pour votre âge. ».

Un vieux soldat se rappelle avec attendrissement une aventure du même genre : pour lui rendre des forces après une période de maladie, le Père Recteur lui faisait servir, tous les matins, deux œufs et de larges tranches de jam-

bon ; quelque temps avant de prononcer ses vœux, le titulaire de ce régime princier crut bon d'y renoncer afin de se préparer par la pénitence aux grand acte qui approchait. Il alla donc trouver le Père Recteur, et n'eut, pour toute réponse, que cette boutade : « il est dit dans l'Ecriture que le Seigneur exige des victimes grasses ». La victime grasse se rappelle également la leçon qui lui fut donnée trois semaines plus tard ; la veille du jour où il devait s'immoler, il présenta au Père Scellier la formule de ses vœux écrite sur un papier quelconque. « Vous êtes donc pauvre au point de n'avoir pas une image où écrire la formule de vos vœux ; je vais vous en donner une ». Le Père Recteur offrit deux images à l'intéressé, l'une de Saint Jean Berchmans, l'autre du Père Ginhac. Cette dernière fut préférée. Le Père Scellier, qui semblait attendre un pareil choix, prit la moue terrible et éloquente que nous redoutions tous : « voilà qui vous convient parfaitement, mon pauvre frère. Vous dédaignez les petites vertus obscures et quotidiennes ; les grands pénitents sont vos élus ; prenez donc cette image de Saint Jean Berchmans, et demandez-lui la grâce de pratiquer comme lui les vœux que vous ferez demain ».

Le Père Scellier, en effet, n'était pas enclin du tout à se leurrer et à leurrer les autres sur la manière dont la sainteté s'acquiert. Ses confidents — cet homme désabusé pratiquait excellemment l'amitié — ses confidents savent qu'il concevait la vie spirituelle comme un immolation de chaque instant au plaisir de Dieu. Pour lui, les petites ambitions humaines de glorifier Dieu à sa guise ne signifiaient rien ou pas grand' chose ; il était trop réaliste pour les juger capables de mener quelqu'un très haut. Il avouait simplement que s'il avait un peu aimé le Bon Dieu dans sa pauvre vie, c'était pour avoir été piétiné et pour s'être laissé piétiner autant que la Providence l'avait voulu... Un jour qu'après une maladie, il me soutenait par le bras lors de la première sortie dans le parc, il me montra le parvis de la chapelle : « voyez-vous, frère X., quand j'étais en théologie dans cette bonne maison, je me figurais que je serais ordonné prêtre ici, que j'entrerais par cette porte avec tout le cortège des aubes blanches, et que j'aurais une immense consolation. Eh bien ! je n'ai rien eu de tout cela : j'ai été ordonné dans la chapelle privée de l'évêque d'Angers comme

un enfant pauvre ; le Bon Dieu sans doute avait voulu me montrer que mon sacerdoce était pour lui tout seul, et pas pour moi ».

Aussi, il s'entendait à aider les âmes éprouvées. Je me souviendrai toute ma vie de la tendresse dont il m'entoura durant les trois semaines que je passai à l'infirmerie de Cantor : il ne s'écoula pas un jour qu'il ne vint au moins trois fois prendre de mes nouvelles, et pas une nuit qu'il ne prît ma température vers une heure du matin. Il s'asseyait au bord du lit, causait longuement comme s'il n'avait pas eu autre chose à faire— il contait sa jeunesse un peu comprimée, le déchirement que lui avait causé son entrée dans la Compagnie malgré l'opposition formelle de son père ;les longues années de régence et de procure ; les fonctions de socius auprès du Père Maître ; ce rectorat enfin qu'il espérait éphémère...

Je crois que si tous les juvénistes du Père Scellier écrivaient les souvenirs qui leur restent de leurs entretiens intimes avec leur recteur de Cantor, nous pourrions lire une Somme de la sanctification par la croix.... A l'auteur de ces lignes qui lui demandait une dernière bénédiction quelques semaines avant sa mort, le Père Scellier disait :« Je n'ai plus le droit de vous donner ma bénédiction, car je ne vous suis plus rien ; je vous la donne quand même, car vous m'êtes toujours beaucoup ». Pouvait-il exprimer plus magnifiquement la tendresse profonde qu'il essayait de cacher sous un air de ne pas croire à grand'chose, et que Dieu lui fit la grâce de ne jamais réussir à voiler complètement.

En Chine

Le R. P. Verdier, Supérieur de la mission du Kiang-sou quittait la France au début de l'automne 1920.

Il amenait en Chine le Père Scellier. D'aucuns s'étonnèrent sans doute de voir le Père Scellier destiné aux missions. Son passé dans la Province, les charges qu'il avait remplies, son âge (il avait 48 ans), plus encore peut-être sa santé délicate semblaient devoir le retenir en France. Presque tous ignoraient combien persévéramment et spécialement depuis quelques années, avec quelle instance le Père avait sollicité d'être envoyé en Chine. A la veille du départ les médecins avaient

franchement déclaré qu'il y allait de sa vie ; sa santé précaire ne lui permettrait pas de se faire au climat... Le Père accepta tous ces dires ; les envisagea avec son calme ordinaire, fort d'une résolution mûrie durant de longues années et dans un but très précis.

Qu'il en ait éprouvé cependant, à l'instant décisif, une sorte d'inquiétude, il n'y a pas à en être surpris. Les cœurs les plus forts ont à leur endroit de ces défiances passagères. Une conversation avec le vénéré Père Daniel eut tôt fait de ramener la sérénité dans cette âme généreuse.

Au reste, une lettre de l'ancien Père Provincial (en date du 15 sept. 1920) venait non seulement encourager sa résolution ; plus encore elle la sanctionnait au vrai sens du mot.

Voici le passage caractéristique de la lettre que lui adressait le Père Daniel.

«Vous avez bien raison de rester tranquille et dans une grande paix. Votre détermination a été prise après mûre réflexion sous le regard de Dieu, suivant toutes les règles de la prudence chrétienne. Rien n'a manqué, pas même la petite tempête qui vous agitait lorsque nous nous sommes vus pour la dernière fois à Clamart. Vous n'avez pas à regretter d'avoir trop insisté. C'est la part de la générosité... »

La dernière phrase de la lettre du Père Daniel révèle l'état d'âme du Père Scellier. La conduite de Dieu à son égard reste la même ; en dépit des révoltes de la nature, la générosité du Père continue également de s'affirmer ; générosité d'autant plus vaillante que de la part des supérieurs aucune proposition ne lui avait été faite au sujet des missions.

Seul le désir d'une perfection plus haute, d'un absolu détachement, portait le Père à solliciter son envoi en Chine ; non seulement aucun attrait sensible ne l'avait incité à faire cette demande ; tout au contraire, il avait eu à lutter contre de vives répugnances.

Des lacunes dans les notes intimes du Père ne permettent pas de saisir le point de départ initial, l'heure du premier appel de cette vocation aux Missions.

Toutefois, le brouillon d'une lettre adressée au R. P. Labrosse, lors de la visite provinciale à Angers, au début de l'année 1906 (le document ne précise aucune autre date) met en pleine lumière l'appel divin, révèle le manque absolu de

l'attrait ; mais la demande de la mission de Chine, mûrement réfléchie, est formelle, allant à ce point, que le Père — on va le voir — se permet de filiales instances...

« Je viens solliciter de vous mon envoi en Chine cette année. J'y éprouve une répugnance presqu'incroyable mêlée d'un ardent désir ; mais il me semble que ce serait manquer à Dieu que de ne pas vous adresser cette demande.

Et en vous écrivant je n'entends pas seulement m'assurer la paix de la conscience, par une démarche qui ne serait qu'une simple formalité, mais autant qu'il est en moi et autant que mon vœu d'obéissance me permet d'employer un pareil mot, je veux obtenir ce que je vous demande. J'ai toujours désiré les missions et je n'ai pu songer au départ pour la Chine sans éprouver une émotion profonde et généreuse ; les heures où j'y ai pensé ont été les meilleures de ma vie religieuse. Pourquoi donc alors attendre si longtemps ?

D'abord tous les ans dans mes comptes de conscience j'ai dit que je serais heureux d'être envoyé dans les missions ; mon mauvais état de santé, qui cependant à mes yeux n'était pas un obstacle infranchissable, m'empêchait d'insister, car j'avais le sentiment que les supérieurs ne prenaient pas au sérieux une demande faite dans ces conditions, et de fait la réponse a presque toujours été : « dans votre état de santé, on ne peut y songer ; c'est une bonne pensée à garder, on pourra voir plus tard ».

Mais la grande raison qui m'empêchait de parler, c'est en somme, il faut bien le reconnaître : la lâcheté. Aller en Chine, mon R. Père, c'est pour moi le sacrifice suprême ; c'est quitter tout ce que j'aime, pour aller où rien ne m'attire, où tout me répugne, excepté la pensée du sacrifice. Il faudra quitter le pays que j'aime, un peuple, une civilisation, les âmes de notre temps que je préfère à tous autres, même par simple goût naturel ; il me faudra quitter un genre de vie qui me plaît,auquel je suis fait ; n'avoir plus, si je suis envoyé en district, ce que je désire de vie de communauté ; il faut renoncer aux relations que j'aurais pu avoir avec des gens bien élevés, instruits [1], renoncer aussi au confortable...

Enfin surtout, il faut dire un adieu définitif à la famille, pour aller dans un pays,chez un peuple qui sont, à peu près en tout, le contraire de ce qui me plaît ;et pour m'y dépenser... vraisemblablement dans un labeur obscur... peut-être même pour rester à Chang-hai ; m'occuper des Européens ou à Zi-ka-wei être aumônier de religieuses. — C'est ainsi que m'est apparue, et encore aujourd'hui, la mission de Chine. C'est pourquoi, si j'aurais été heureux et fier

(1) le Père songeait à la pleine vie de missionnaire isolé dans la brousse.

que Dieu m'y envoyât, le courage me manquait pour solliciter instamment mon départ !

Le Père indique que l'idée des missions a pris chez lui consistance depuis surtout 1907 ; il précise la date du 3 décembre : Il poursuit :

« Depuis lors les nouvelles de Chine, les départs des missionnaires me remuaient profondement....

A la fin de novembre 1906 (? ?) je reçus une carte postale de Marseille représentant N. D. de la Garde, et en la regardant, les larmes me vinrent aux yeux par l'intensité du désir qui me prenait de monter là un jour dire ma dernière messe de France et de partir ; tout récemment, il y a une dizaine de jours, lisant « Chine, Ceylan, Madagascar », j'ai senti encore une telle poussée de désir que j'y pense sans cesse et que je me suis décidé à vous écrire.

Ce qui m'attire en Chine, c'est bien à coup sûr l'apostolat de Missionnaire,puisque de rester en résidence ou au collège me serait un grand sacrifice ; mais pourtant je dois reconnaître que ce qui m'attire par dessus tout c'est l'immolation ; c'est tout quitter, tout abandonner pour Dieu...

Enfin, mon R. Père, si je pars cette année,] l'année 1906 ; le Père songeait à faire son 3e an en Chine] c'est *vous* qui m'envoyez et ce fait me serait un appui et une force à la fois surnaturelle et humaine. Vous êtes dans la Province celui qui me connaît le mieux... Vous m'avez formé et vous m'avez suivi. C'est vous qui m'avez préparé et admis aux vœux, c'est vous qui m'avez accordé le sacerdoce et si Dieu permet que vous acheviez votre œuvre en m'envoyant là-bas, en m'orientant définitivement... j'aurais, semble-t-il, toutes les garanties surnaturelles et humaines que l'on peut désirer.

Je me remets donc entre vos mains, mon R. Père, quelle que soit votre réponse, elle m'apportera la souffrance. Si c'est non, ce sera la souffrance amère de voir Dieu refuser le sacrifice le plus précieux, me semble-t-il, que j'aie à lui faire et je ne conserverai guère d'espoir qu'il l'accepte quelque jour. Si c'est oui, ce sera la souffrance du sacrifice que Dieu, j'espère, m'accordera de faire simplement avec tout mon cœur.

Mais que ce soit oui que ce soit non,ce sera accepté d'un cœur bien filial ».

Le R. Père Labrosse ne fit pas droit à la demande instante de son enfant. A n'en pas douter, il félicita son ancien novice d'un pareil désir témoignant sa générosité absolue et son plein abandon à Dieu.

Dieu destinait le Père Scellier à un apostolat rapide en Chine, et tout autre qu'il le soupçonnait.

Presque au sortir du Troisième an, la Providence le préparerait, l'acheminerait, peut-on dire, à cet apostolat futur, comme il a été dit.

En 1920, l'heure de Dieu était venue ; il partait pour la Chine. Le voyage se fit par l'Amérique du Nord, le Canada et le Japon. — Dans les premiers jours de novembre, le Père Scellier était à Changhai.

Le 13, à Zi-ka-wei, il assistait, à l'occasion de la fête du R. P. Recteur, à une séance offerte par les élèves du collège « St. Ignace ». C'était comme une sorte de premier contact avec la jeunesse chinoise.

Son noviciat des Missions (s'il est permis d'employer l'expression,) fut rapide. Quelques mois passés à Zi-ka-wei pour s'initier à la langue ; un séjour relativement court à Dang Mou-ghiao, à quelques 40 lis de Changhai... Ce séjour sous le regard de Marie Immaculée, (l'église de Dang Mou-ghiao est sous le vocable de N. D. de Lourdes) restera gravé dans son cœur. Au jour de son départ, son regard cherchera le clocher de cette église ; dernière pensée en quittant les rives de la Chine.

L'apostolat des Européens à l'Eglise St. Joseph sur la Concession française fut également très bref ; mais qui suffit à faire apprécier dans Changhai son affabilité, son jugement droit et sûr ; ce séjour lui gagna des sympathies durables. Bien que ce soit anticiper, on lira le témoignage suivant ; il n'émane pas d'un croyant : « J'avais conçu pour le disparu une estime,une affection et même une admiration particulières qui me rendent personnellement sensible le deuil qui frappe la Compagnie de Jésus ».

La position que le Père Scellier occupait à la résidence St. Joseph, l'amenait nécessairement à des relations suivies avec les missionnaires en charge des « Procures » de Changhai. Un témoignage tout particulier d'affection au lendemain de la mort du P. Scellier, montre comment il était apprécié :

« Aurais-je l'honneur d'être un membre de votre famille religieuse que je n'aurais pu être plus chagrin de la douloureuse nouvelle de la mort du cher Père Scellier. Son souvenir me poursuit. Il n'aura peut-être pas eu le temps de recevoir ma dernière lettre, et mon long silence lui aura fait de la peine.Car vraiment je l'aimais

affectueusement et le plaisir que nous éprouvions tous deux à causer longuement et intimement quand nos occupations nous le permettaient me prouvait bien que mon affection était réciproque. J'ai perdu un des meilleurs amis que j'ai jamais eus, et votre Province un membre de première valeur que la maladie, hélas ! avait réduit à l'impuissance. Quelle rare et profonde culture ! Quelle intelligente expérience des hommes et des choses que soutenait un large esprit de foi ! Je le quittais toujours y voyant plus clair humainement et divinement, plus résolu à l'effort vers le mieux surnaturel malgré les misères complexes de ce bas monde. — Je remercie Dieu de m'avoir fait rencontrer cette belle âme. Je me suis empressé de célébrer la sainte Messe pour son repos éternel, et je reste bien uni à votre deuil et à vos prières ».

C'est donc ce Père, récemment arrivé en Chine, ignorant, on doit le dire, de la langue et de la psychologie si complexe des Chinois, que la Providençe destinait comme successeur au R. P. Henry, depuis six années recteur de l'Université l'Aurore. Mais on vient de le voir dépeint par un étranger à la Compagnie. « Cette intelligente expérience des hommes et des choses que soutenait un large esprit de foi » allait, malgré de réelles difficultés, rendre son rectorat très fructueux. Le 2 décembre 1926, lorsque le P. Scellier fera ses adieux aux élèves, l'Aurore comptera 453 étudiants,le plus haut chiffre qu'elle eût encore atteint.

Sa nomination comme Recteur de l'Aurore fut pour le Père Scellier un coup de foudre. Il pleura longtemps. Encore, au soir du 2 décembre 1926, aux Pères professeurs réunis autour de sa personne pour les adieux, avec sa gravité coutumière mais empreinte de bonhommie souriante, il déclara son espoir de revenir *en Chine* après un an ; « j'espère,ajouta-t-il qu'on ne m'attrapera pas une seconde fois ; je ne demande qu'un tout petit coin dans la mission où je puisse faire un peu de bien pour la gloire de Dieu ».

Ainsi donc, Dieu le conduisait en Chine, tout comme il l'avait fait en France, par la voie de l'abnégation ; sa volonté généreuse saurait porter le sacrifice.

Ce fut le 6 août 1922 à midi que le R. P. Hoënbroeck, visiteur de la mission du Kiang-sou, lisait le décret du T. R.P. Général nommant le Père Fernand Scellier recteur de l'Aurore. Le P. Henry restait à l'Aurore comme chancelier de l'Université.

Le 10 octobre 1922, fête nationale de la Chine, eut lieu le premier contact public du nouveau Recteur avec les étudiants. Un étudiant en médecine exprimait devant tous ses camarades sa reconnaissance pour la France, la grande éducatrice. A cette pensée, le R. P. Scellier en quelques paroles émues répondit aux étudiants qu'il s'associait à leurs vœux pour la prospérité de leur Patrie. — Cette année-là, au lendemain de l'incendie qui avait éprouvé l'orphelinat de Tou-Sé-wé, les étudiants de l'Aurore dans un geste spontané faisaient une généreuse aumône à l'orphelinat ; le Père Recteur voulut leur dire la joie qu'il avait ressentie en présence de cet acte.

Alors, apparaissait cette sensibilité exquise qui était bien une des caractéristiques du Père, sensibilité que dans certaines circonstances, parfois en public, il eût peine à dominer. Plusieurs mois après la mort imprévue et presque subite d'un des professeurs de la faculté de Droit de l'Université, M. Laffranque, juge à la Cour mixte française, le souvenir de cet homme loyal, de ce magistrat d'une parfaite probité, fit que le P. Recteur, dans la séance de clôture de l'année scolaire, en rappelant le nom du maître regretté, ne pût contenir son émotion.

Encore, la noble conduite des Etudiants en médecine, qui en 1925 s'étaient consacrés au service des blessés de la guerre civile dans les hôpitaux improvisés du Peng-pou (An-hoei) ; l'hommage rendu par les notables de la ville à leur dévouement, ne trouvèrent pas insensible le cœur du Père Scellier ; il eut des paroles émues pour dire aux chers élèves combien il était fier du bel exemple que leur conduite avait suscité.

Qu'est il besoin de rappeler sa charité pour les Nôtres malades, et pour les étrangers? Que de visites faites par lui à l'hôpital sainte-Marie !

Il y avait les pauvres aussi : les miséreux. Presque chaque jour, en raison de sa santé trop souvent chancelante, le Père faisait une promenade ; toujours la même. Il choisissait les quais du Wang-pou. Les coolies, les enfants surtout l'attendaient. C'était pour eux le consolateur, et l'ami sachant encourager, relever d'une bonne parole ; l'acte suivait, très apprécié, il va de soi : billet pour l'hôpital donné à un coolie malade, aumône encore si le Père la jugeait bien placée.

Etant donné cette sensibilité, on peut dès lors conjecturer combien à certaines heures le Père Scellier eut à souffrir en raison des responsabilités inhérentes à sa charge de recteur : professeurs laïcs dont il dut se séparer (qui n'avaient pas saisi suffisamment l'importance et la gravité de leur fonction d'éducateurs) ; élèves qui à tout le moins par étourderie, pouvaient compromettre à l'extérieur le bon renom de l'Aurore ; grève d'étudiants à laquelle il para très habilement ; non qu'il pût éviter l'inévitable, mais il sut prévenir tout désordre intérieur en licenciant, sans hésitation, l'Université lors des troubles de Changhai, fin mai 1925.

Il n'a pas été le témoin attristé des événements du 21 mars 1927 ... Toutefois, sa psychologie avertie lui avait laissé pressentir de grandes épreuves ; de sa chambre de malade, il s'inquiétait à tout instant de l'esprit des étudiants. « Veillez avec le plus grand soin, disait-il à un professeur ; soyez attentif ; le mot d'ordre de ces mois derniers a été d'introduire des communistes dans l'Aurore ». A chacune des visites il enquêtait sur l'esprit de certains étudiants. Une fois de plus il avait pénétré la situation. Les événements le prouvèrent.

A ces souffrances extérieures s'ajoutaient les souffrances d'ordre purement intime. Sa santé à peu près constamment chancelante ne lui permettait pas cet entrain qu'il eût souhaité d'avoir, qui l'eût amené sans doute à un contact plus direct avec les étudiants et facilité les relations entre le Père Recteur et les élèves.

Il faudrait toutefois se garder de conclure que ses rapports avec les étudiants étaient fort rares. Beaucoup allèrent à lui ; et malgré que le Chinois païen soit très sobre de confidences, nul doute que ceux qui l'approchèrent eurent vite fait d'apercevoir ses belles qualités d'intelligence, et d'apprécier la bonté de son cœur.

Souffrance encore de sentir qu'on le jugeait comme porté à voir les choses sous des couleurs plutôt sombres. Il n'était pas un pessimiste. Mais son robuste bon sens, son esprit d'observation et une longue expérience des hommes le mettait en garde contre de trop faciles enthousiasmes. — A certaines demandes présentées au Père Recteur et que de la meilleure foi on pensait devoir être avantageuses à un groupe d'étudiants

ou à un élève en particulier, il n'hésitait pas à dire non ; il donnait clairement, au reste, la raison du refus. Parfois il s'est contenté d'un mot qu'accompagnait un sourire : « Vous êtes exploité » et l'événement lui donnait raison. On a pensé que parfois il avait jugé trop sévèrement tel étudiant entrevu un instant. Par la suite on s'est aperçu que son don d'intuition n'avait pas été en défaut. — Le Père Scellier voyait vite ; il voyait clair. Ajoutons que, dans sa façon de refuser, il a été fidèle à la règle qu'il s'était imposée : « Dans les avertissements n'être ni dur ni blessant ; mais être clair et franc ; ne jamais avertir par allusion ; c'est ou bien inutile ou blessant ».

Il eut dans ses refus la sagesse de comprendre qu'un non catégorique, appuyé sur des raisons sérieuses, l'emporte sur toutes les réponses dilatoires.

Voici le témoignage d'un inférieur : « Le Père savait dire non carrément, même l'écrire ; on le sentait si droit ; il voyait si juste qu'il n'y avait pas lieu de se plaindre d'un refus ; au reste l'événement, plus d'une fois,montra qu'il ne s'était pas trompé ». Toutefois, en présence de ces sacrifices qu'il imposait, pouvait-il ne pas souffrir ?

Il en souffrit réellement ; il sentait qu'il créait autour de lui une atmosphère de froideur ; aussi bien connût-il les heures d'accablement et de tristesse profonde ; au point d'en arriver à dire au Divin Maître : « Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? »

Puis vint l'heure de la quasi-annihilation. Le Père a lutté avec énergie, essayant de dominer la souffrance physique. Il a dû quitter sa chambre de l'Aurore, se rendre à l'infirmerie des Nôtres à Changhai d'abord ; puis à l'hôpital « Ste Marie ».

De là, comme on le verra plus loin, il suit attentivement la rentrée de l'Aurore ; il la dirige même.

Au bout de quelques semaines, malgré son épuisement, il tient à revenir à l'Université ; mais il est contraint de se tenir à l'écart du mouvement scolaire.

A ces heures pénibles, le Père Recteur savait où puiser l'énergie d'acccepter la souffrance.Le soir entre quatre et cinq heures, il descendait à la chapelle. Que se passait-il dans ce tête à tête, dans ce cœur à cœur avec Notre Seigneur ? — Sans doute le Divin Maître le préparait-il à l'épreuve inattendue...

« Aller en Chine, avait-il écrit au R. P. Labrosse en 1906, c'est pour moi le sacrifice suprême... »

Dieu allait demander davantage. Le sacrifice suprême pour le Père Scellier, serait la consolation de mourir sur la terre de Chine...

Vers le fin d'août 1926, le Père Scellier avait dû se résigner à quitter l'Aurore et à se rendre à l'infirmerie de Yang-King-pang.

Dans un court billet daté du 26, il rend compte de son état de santé au R. Père Supérieur de la Mission : « Cela va notablement moins bien... Le Père Noury me dit qu'il ne faut pas attendre davantage pour voir le médecin. J'accepte sans objection... Etant donné le médecin, je crains bien que ce ne soit mon billet signé pour l'hôpital. Je vous ai dit que je me soumettrai. Naturellement je pense de plus en plus à l'alternative la plus grave, et si cela se vérifie je compte de plus en plus sur vos paternelles et fraternelles prières pour m'y bien préparer ».

Ainsi donc à n'en pas douter, c'est l'idée de la mort,à bref délai peut-être, qui préoccupe le Père Scellier ; sa correspondance ultérieure montre qu'il envisage sa situation comme grave.

Du 11 septembre, au R. Père Supérieur : « Je décline doucement et je me demande si ce n'est pas sûrement et définitivement ».

Au R. Père Supérieur qui a suggéré l'idée d'une neuvaine de prières pour obtenir du ciel la guérison,il répond le 26 septembre : « A vous parler franc, je n'aime point ces neuvaines... Personnellement, je ne prie pas ou à peu près pas pour ma guérison, ce n'est pas ma dévotion ».

Au cas, néanmoins, où on voudrait faire instance, auprès de Dieu, il indique l'intermédiaire qui lui agréerait surtout : « Je crois que vous auriez plus de chance si vous vous adressiez à la petite Sœur Thérèse dont j'ai autrefois obtenu beaucoup pour mes soldats anglais ».

Cependant la maladie empirait. On s'empressait à le disputer à la mort et le cœur du Père se montre particulièrement touché de tout ce qui est fait dans ce but. « Le bon docteur Sibiril qui a fait toutes sortes de recherches pour un traitement électrique dont il se rappelait avoir entendu parler, m'a envoyé

deux articles de revues où mon cas est très bien décrit ; ce sont les muqueuses intestinales qui sont comme usées et ne peuvent plus absorber. » (27 septembre).

Mais la préoccupation du Père ne s'arrête pas à tous ces remèdes ; la pensée de la mort reste dominante : la lettre se termine ainsi : « Je vous le dis très simplement, mon Révérend Père, je n'ai pas confiance en la guérison et je tâche de réaliser que la fin s'approche et qu'il faut être bien prêt ».

Cependant, pour achever de purifier son serviteur, le Bon Dieu lui imposerait l'épreuve qui sûrement fut la plus pénible à ce cœur généreux.

Le Retour

Le Révérend Père Provincial était à Changhai. Il voulut tenter une dernière chance pour rétablir la santé du cher malade. Il décida après avoir pris l'avis des médecins, de faire partir le Père Scellier pour la Côte d'azur. — Le docteur Fresson se rendait en France par le même bateau. Ses soins et son dévouement faciliteraient au Père la longue traversée.Le Père Piel, obligé lui aussi en raison de sa santé de changer de climat, serait le compagnon de ce voyage, comme il l'était à l'hôpital depuis de longues semaines.

Le Père Scellier disait adieu à la Chine, le 4 décembre 1926. Dans sa pensée c'était un au revoir ; sa confiance en un rétablissement de ses forces et son retour qu'il escomptait après un an de séjour en France, à tous il l'affirmait. Au soir du 3 décembre, il en avait entretenu la communauté de l'Aurore.

Les préparatifs du voyage, les nombreuses visites reçues, sa correspondance, tout cela aurait fatigué même un homme d'une santé robuste ; son énergie eut raison de ce surcroît de travail. Au soir de la fête de St. François Xavier,il tint à donner le salut du St. Sacrement devant les pères et les étudiants chrétiens de l'Université. Comme pour se pénétrer peut-être davantage encore de la grandeur de la vocation du missionnaire, il voulut que l'on chantât à la fin de la Bénédiction le beau cantique du Père Delaporte :

Gloire à Toi, saint Apôtre.
Vaillant héraut du Roi des Rois.
A ton cœur embrase le nôtre

Pour Jésus, pour sa croix.

Il partait, le cœur vraiment embrasé pour Jésus, qui ce jour-là lui réservait la Croix, celle à laquelle, venant en Chine, il n'avait pas songé. Dernière épreuve et la plus sensible à son cœur.

Lorsque, le samedi 4, vers 3 heures, le navire franchissait la passe du Wang-Pou, son regard s'arrêta sur la région dite du « Pou-tong » pour y chercher un dernier souvenir. « J'ai contemplé Woo-song... j'avais sans succès cherché la flèche de Dang-mou-ghiao ». Son dernier regard, en France en 1920 avait été pour Notre-Dame de la Garde ! Dieu ne lui donna pas que son regard en quittant la Chine fût pour l'église de Notre-Dame de Lourdes, où comme missionnaire il avait fait ses premières armes ; mais son cœur emportait le souvenir de Marie Immaculée.

Le voyage fut pénible. Dans sa correspondance du bord, c'est toujours la même pensée qui apparaît dominante chez le Père. « J'envisage encore sérieusement la fin comme une possibilité peut-être assez rapprochée ».

Plus uni que jamais à Dieu, il poursuit : « Le Bon Dieu a été très bon, à cette escale (de Saïgon) comme à Hong-kong et les visites à la chapelle ont été très douces et bienfaisantes ». (12 Décembre)

Et dans une lettre du 14, l'abandon entre les mains de Dieu apparaît plus précis encore, laissant voir clairement combien lui coûte le départ imposé par l'obéissance : « Je suis en paix, je m'abandonne entre les mains du Bon Dieu, et je continue à sentir que cette maladie et cette dure épreuve du départ si subit et imprévu m'ont rapproché de Lui ».

Sa dernière lettre en mer, du 29 décembre, dit la consolation qu'il a éprouvée malgré une extrême fatigue de célébrer les trois messes de Noël. La petite fête intime entre le Père Piel, un jeune portugais qui se destine au noviciat de la Compagnie, un frère Mariste leur compagnon de route et lui. Puis le matin la belle cérémonie religieuse qui groupe devant l'autel un grand nombre de passagers,jusqu'à des protestants. — Et c'est toujours dans son âme la même paix, une vie de prière continue. « Tous les jours à la messe, je prie pour la mission, pour ceux qui prient pour nous et pour notre voyage. Toute la journée du reste se passe pour moi

en prières et lectures pieuses, sauf quelques moments d'impuissance ou d'épuisements trop grands ».

Le Père Scellier avait fait de cette pénible traversée une réelle préparation à la mort ; il s'était abandonné à Dieu dans la dure épreuve de la séparation de la chère Mission. Au sacrifice de son bon serviteur, Dieu avait répondu. « Le Bon Dieu me laisse toujours dans une grande paix ».

Le vendredi, 7 janvier 1927, le Père Scellier débarquait à Marseille. Il aurait souhaité partir immédiatement pour Cannes. Il aspire à la solitude et au calme. Cependant le départ doit être différé. Le regard du Père et son cœur se tournent vers la Chine... « Que je me sens loin de la mission et comme perdu en France ! Mais la volonté du Bon Dieu, avant tout ; cependant priez bien pour moi ».

Le 11 janvier, le Père écrit une première fois de Cannes, de la villa Lochabair d'abord ; et le 29 janvier de la clinique Beau-Soleil. L'état du malade ayant empiré par suite d'une crise de dysenterie, on lui défend d'écrire. Il se contentera d'un seul mot adressé au R. P. Supérieur de la Mission. « Je ne sais trop que vous dire de mon état ; je vous dis donc adieu pour de bon ».

Lors de son séjour à la villa, la divine Providence réservait au Père Scellier une douce consolation. Un des professeurs de l'Aurore, M. le docteur Sibiril, avait dû quitter Changhai quelques mois avant le départ du Père Scellier à cause de la santé très éprouvée de son fils aîné. L'enfant était soigné à Cannes. De retour à Changhai, le docteur a bien voulu donner les détails suivants au sujet de son ancien Père Recteur. « Sitôt qu'il apprit ma présence à Cannes, le P. Scellier m'envoyait un mot fort aimable exprimant le plaisir qu'il aurait de me voir. La lettre mit deux jours à me parvenir ; je me rendis en hâte auprès du cher malade. Je le trouvai très épuisé. Il me sembla qu'après trois ou quatre jours, ce serait la fin. Toutefois, le médecin qui soignait le Père lui donnait des espérances de guérison, de pareils états ont été surmontés par des malades qui semblaient à bout de force. Et de fait un mieux sensible se produisit chez le Père. Huit ou dix jours après ma première visite, je recevais une nouvelle lettre du Père Scellier, assez longue et très affectueuse. Le Père annonçait qu'il allait quitter la clinique et se ren-

dre à Lausanne. En le voyant, continue le Docteur Sibiril, je ne le reconnaissais plus, tellement il était changé. Sa physionomie reflétait la bonne humeur. Il allait et venait dans sa chambre, faisant lui-même ses malles ».

Bref, le docteur Sibiril était surpris de cette reprise de vie et d'activité. Le Père Scellier semblait donc pouvoir affronter allègrement un voyage en Suisse et l'on pouvait escompter qu'un séjour à Lausanne achèverait de lui rendre à tout le moins des forces suffisantes. Hélas! il ne devait pas en être ainsi. — Ici encore rien ne vaudra comme de le laisser s'exprimer lui-même.

Et d'abord, il apporte à Lausanne le même sentiment qui le poursuit d'une mort relativement prochaine. Ecrivant à la Supérieure des Dames du Sacré-Cœur d'Amiens, pour la remercier d'une neuvaine faite à la mère Duchesne pour obtenir sa guérison, il dit avec une grande simplicité :« J'avoue à ma grande honte que, bien que résigné à mourir, s'il le faut, j'ai un ardent désir de guérir, mais ma confiance en la guérison est très médiocre. Il me semble que Dieu ne la veut pas. Chaque fois que l'on commence quelque chose pour demander cette guérison c'est une aggravation de la maladie qui se produit ».

A la souffrance de la maladie s'ajoute celle d'être privé de la vie de la communauté, de la vie normale des maisons de la Compagnie.

« C'est bien dur, écrit-il au R. P. Supérieur de la Mission, c'est bien dur d'être depuis 4 mois hors de chez nous. Depuis ce temps, juste une nuit à Marseille et une à Cannes dans nos maisons... »

Toutefois le Bon Dieu adoucit quelque peu l'épreuve. Il a rencontré à Lausanne des cœurs dévoués. « J'ai trouvé ici le doyen du Chapitre d'Arras, Mgr Boisleux, Directeur général des prêtres de St. François de Sales auquel je me confesse et qui est très bon et paternel... J'ai la communion tous les matins ; je me lève pour faire une visite au St.Sacrement et aller au salut quand il y en a. J'ai même essayé d'assister 4 ou 5 fois à la messe ; mais c'est une assez grande fatigue. J'espérais redire la messe pour la saint Joseph, puis pour l'Annonciation, mais il faut y renoncer.Quand? je ne vois pas et parfois je me demande si je redirai la messe ».

Enfin, la pensée de la Chine quittée avec un réel serrement de cœur revient sans cesse : « Vous n'aurez pas de peine à comprendre que la pensée de mon départ de Chine, bien que ce soit accepté de coeur et complètement, me reste quand même dure. Mon cœur est là-bas, ma pensée y va continuellement ; c'est véritablement l'exil. Je vous le répète, il n'y a pas de révolte, il n'y a pas de protestation qui se formule ; mais cela fait mal ; c'est douloureux ».

Une joie encore, malgré qu'elle fût accompagnée d'une bien grande fatigue. Vers le 27 mars semble-til, le Père remontait au saint autel.

« Poussé par Mgr. Debout et Mgr. Boisleux qui m'a assisté, j'ai dit la messe, la première fois depuis le 16 janvier ». — Enfin le dernier mot qu'il trace de Lausanne est une dernière pensée vers la Chine et exprimée d'une façon combien touchante : « Que je voudrais être encore là-bas. J'y suis tout entier de cœur et de pensée ; il n'y a que là-bas qui m'intéresse. Priez pour moi, considérez-moi toujours comme votre enfant et que votre affection trouve moyen de me ramener ». (Au R. P. Supérieur de la Mission. 23 Mars 1927)

Malgré tout, la pensée de la mort demeurait la pensée dominante ; la mort généreusement acceptée. Le Père avaitdésiré revenir en France, mourir dans une maison de la Compagnie. Il eut cette consolation suprême. C'est à Paris, rue de Dantzig, que le Bon Dieu l'amena consommer son sacrifice.

***

Le R. Père Scellier laisse à tous l'exemple d'une vie une, bien surnaturelle, tout imprégnée de cette loyauté de l' *eximia probitas*, si chère à saint Ignace.

Prévenu dès l'enfance des grâces de Dieu, il se laisse conduire au gré de sa main paternelle. Dieu veut l'acheminer vers Lui par la voie de l'entier renoncement : il appelle ; devant certaines hésitations, et de l'aveu du Père, devant certaines résistances, Dieu se fait pressant, insistant *suaviter* à la fois et *fortiter* ; cette nature généreuse, Dieu la désire entièrement soumise à son bon plaisir. Jamais Il ne lui dérobe la croix.Cette croix, celle des missions par exemple qu'Il lui présente avec force, Dieu semble pendant un très long temps la lui soustrai-

re et comme la lui refuser, sans doute pour lui en rendre l'acceptation encore plus méritoire. A peine le Père Scellier est-il en Chine, désireux d'un apostolat actif au milieu des humbles, objet très marqué de ses préférences, Dieu lui réserve une croix imprévue et la plus lourde : celle des responsabilités. Enfin, comme pour couronner son œuvre, sanctifier pleinement cette âme, l'amener au détachement suprême, au lendemain de la fête de St. François Xavier, mort en face de cette Chine qu'il voulait évangéliser, Dieu enlève le Père Scellier à sa Mission, combien aimée : sa correspondance en fait foi. Et devant cette épreuve la plus sensible à son cœur, Dieu peut compter encore sur sa générosité complète : « *Ita Pater quoniam sic fuit placitum ante Te* ».

Le P. Paul Troussard

1863-1927

I. Les premières années.

Dans les premiers jours de septembre 1880, les Novices et les Juvénistes de la Province de France s'installaient non sans peine dans l'ancien casino en faillite de la somnolente petite station balnéaire d'Aberdovey. Casino bien peu mondain, au bout du pays, bordant l'estuaire de la paresseuse Dovey. Dunes de sable, mer brunâtre, horizon flou, rien dans le paysage, sauf aux jours de très beau temps, n'était extrêmement gai. Déshabitués depuis longtemps des exils et des déménagements, on se sentait bien loin et bien seuls. Le voyage avait semblé si long, qu'on se demandait si jamais d'autres oseraient le refaire pour venir frapper à la porte du Noviciat.

Il y en eut pourtant qui osèrent. Le mois était à peine commencé qu'on vit arriver un petit bonhomme noir, solide, aux épaules carrées, avec des yeux brillants qui faisaient calmement et vite le tour des hommes et des choses.

Son nom n'était pas inconnu des Novices, car son frère aîné était entré à Angers deux ans plus tôt. Le nouveau

venu, premier novice d'Aberdovey, venait du collège de Sainte-Croix du Mans et s'appelait Paul Troussard.

Il était né au Mans, sur la paroisse de la Couture, le 20 juillet 1863. Il semble bien que, dès les premières manifestations de son caractère, il se montra volontaire et tenace ; c'est presque impérieusement qu'il requit sa mère de lui apprendre à lire et à compter. Peu après pour répondre à son désir croissant de s'instruire, son parrain l'abbé H. Bouquin le prit à la Maîtrise de la Couture. Là l'excellent M. Bartin, futur Grand Vicaire, lui commença le latin, et fit vite connaissance, lui aussi, avec la volonté de son jeune élève. Lui ayant dit un jour, presque sans y penser : « Vous écrivez trop fin », il reçut à partir du lendemain des devoirs d'une écriture énorme ; et comme il s'en étonnait de nouveau, ayant sans doute oublié sa précédente remarque, il obtint cette réponse : « Vous m'avez dit d'écrire plus gros ; j'ai changé mon écriture ; voilà tout ».

De la Maîtrise il garda toujours un reconnaissant souvenir. Passant au Mans peu après son sacerdoce, il fut invité à dire à la Couture une Messe et à y prendre la parole en faveur de l'œuvre des Vocations. Il déclara avec émotion que c'était là qu'il avait trouvé la sienne au contact de tant de saints prêtres et au passage de tant de missionnaires, par exemple du vénérable Mgr Grandin, apôtre de l'extrême Nord canadien, auquel il avait eu l'honneur de servir la Messe.

En 1872, il entra en Sixième au Collège N.-D. de Sainte-Croix. Il n'avait pas dix ans ; mais quoique de beaucoup le plus jeune de sa classe, il se plaça d'emblée dans les premiers, et s'y maintint ensuite presque toujours jusqu'à la fin de ses études. Ce n'était du reste pas pure facilité. Il travaillait enormément, par esprit de devoir et aussi avec une pointe d'ambition. Il savait ce que le succès lui coûtait ; et cela, avec la rectitude de son jugement et une humilité qui déjà s'affirmait, le mettait au dessus des petitesses de la vanité. « C'est mon meilleur *alumne* », disait de lui le P. Kartte, grand prédicateur chassé d'Allemagne par le Kulturkampf, et qui, réfugié à Sainte-Croix, y enseignait l'allemand. Tous ses autres professeurs auraient pu en dire autant, car en toutes matières Paul s'adjugeait croix ou rubans. Il était loin d'en faire étalage. Un jour que Monseigneur venait au

collège, Madame Troussard se mit sur son passage avec Paul, dont la poitrine était couverte de décorations. La fierté maternelle espérait un regard et un compliment ; mais au bon moment un revers de pardessus prestement ramené cacha les décorations, et Monseigneur passa sans se douter de rien.

Cette humilité précoce put même parfois donner le change et faire croire à un manque d'ouverture. Il parlait si peu de lui, que le P. de Rochemonteix disait un jour à sa mère : « Paul est peut-être l'élève du collège que nous estimons le plus et que nous connaissons le moins ».

C'est donc surtout dans le silence, et, autant qu'il le pouvait, dans l'obscurité, que l'enfant, puis l'adolescent, formait son âme pour l'avenir. En mars 1877, au milieu de sa Rhétorique, il perdait son père, et cette mort fit sur lui une très profonde impression. Fonctionnaire consciencieux et homme de parfaite droiture, M. Troussard n'avait pourtant pas toujours pratiqué exactement ses devoirs religieux. Ce fut pour Paul, dès qu'il s'en aperçut, une grande tristesse ; la prière, et aussi sans doute le silencieux exemple de la mère et des fils obtinrent pourtant la grâce tant désirée : M. Troussard, peu de temps avant sa mort, était complètement revenu au Bon Dieu, et sa fin fut pieuse et résignée. Il mourut le jour de la fête de saint Joseph ; la persuasion que le grand saint avait été pour son père de façon toute spéciale le patron de la bonne mort fut, semble-t-il, chez Paul le point de départ d'une dévotion tendre et reconnaissante qu'il garda toute sa vie.

Sa maturité d'esprit s'affirma vite. Son professeur de Grammaire, le P. Ménard, le chargea même de faire la classe aux derniers de sa section. Tel d'entre eux, devenu son frère en religion, pouvait témoigner plus tard de ce qu'il dut alors au savoir-faire de son jeune répétiteur.

A la fin de 1878, son frère Henri entrait au Noviciat d'Angers. La vocation de Paul lui-même, nous l'avons dit, remontait déjà loin, et sa décision était prise. Une fois son frère au port, on peut dire qu'il ne vécut plus que de la pensée de l'y rejoindre.

Il reste de lui à cette époque un petit almanach jauni. Le jeune homme soigneux y notait ses comptes : un cahier d'un sou, 0 fr. 50 pour une cornue et un ballon destinés à fabri-

quer de l'oxygène, et une fois, — une fois seulement !— 0 fr. 30 de cigarettes. Mais surtout l'enfant un peu taciturne et renfermé y épanche sans crainte la fraîcheur de son cœur et la générosité de sa vertu. Au Nouvel-An de 1879, il revient de voir Henri à Angers : « J'ai dix fois raconté ma journée d'hier dans dix visites ; chose assez étrange, je ne m'en suis pas lassé. Je n'ai vu à Angers que *lui* ;aussi si on me demande ce que je pense d'Angers, je dirai que c'est la ville la plus jolie qui soit au monde ».

La vraie humilité s'affirme de plus en plus : « Je ne suis pas élu Président de l'Académie. Mon Dieu, comme je vous en remercie, et comme elle était ardente, la prière que je faisais pendant le vote ! A quoi bon se mettre ainsi en évidence ? A quoi sert de briller et de se faire remarquer ? Du reste, si j'avais mérité ce titre, Dieu m'aurait bien fait nommer ; et si je tiens à l'avoir, à moi de m'en rendre digne ».

Cela n'empêche pas, quand il le faut, l'assurance : « J'ai débité, ou plutôt lu, ce matin un. speech au R. P. Provincial. J'étais passablement ému avant, mais pas au moment,et tous les regards braqués sur moi ne faisaient que m'enhardir. Puissé-je avoir un jour le don de persuasion pour le bien ! Le bon P. Provincial m'a embrassé en me glissant ces mots : Nous nous reverrons ; votre frère va très bien ».

La vocation en effet demeure ferme et toujours présente au fond de l'âme silencieuse. Aux vacances de Pâques il va de nouveau voir son frère à Angers, et le lendemain le jeune philosophe résume son état d'âme en bonne et due forme scolastique : « Si je veux atteindre la perfection, je dois me convertir et me faire religieux (parole d'Evangile presque textuelle). Or je veux atteindre la perfection (mineure que je dois établir et qui n'a du reste rien d'étonnant). Donc.. Ce syllogisme est en règle, et la majeure ne répugne certainement pas métaphysiquement, car si l'on veut trouver la perfection, je dirai : chez le religieux ; et encore, si l'on me presse davantage : chez le Jésuite. O grand saint Ignace ! »

Pour ne pas rester dans l'illusion, il s'entraîne déjà d'ailleurs au sacrifice intérieur :« Depuis le temps que je pratique en fait ce que comprend le vœu héroïque, il est temps que je le fasse. Le démon me tourmente un peu, car c'est un vœu *héroïque* ; or qui dit héroïsme ne dit pas œuvre du démon.

Mais je vais bien prier le Saint Esprit, et Marie, et saint Joseph, et le Sacré-Cœur, et les saintes Ames elles-mêmes, et l'affaire s'arrangera toute seule ».

En juin 1879, arrive la date de la retraite de fin d'études. Celui qui la prêche est le P. Longhaye. Paul entre en retraite avec calme et fermeté : « Jésus, je crois à votre regard ; je suis sorti de la foule pour vous demander le chemin de la vie éternelle. Bon Maître, doux ami et doux frère, que voulez-vous que je fasse ? » Il connaissait d'avance la réponse de Jésus, et la sienne propre était prête aussi. « C'était vers trois heures, l'heure où Jésus expira sur la croix, que samedi, le 21, je parlai au P. Longhaye. Quelle douce entrevue ! Quelles douces larmes je versai lorsqu'il me dit : Je crois bien que ce sera oui. — Jésus, je ne serai jamais seul ; nous serons deux à souffrir, à pleurer, à surmonter les obstacles ; nous serons deux là-bas dans ce Paradis sur terre qu'est votre Compagnie... O Compagnie ! Je puis bien dès maintenant t'appeler ma Mère ! »

Un point noir restait pourtant : sa mère elle-même, veuve depuis deux ans et qui n'avait plus que lui. Il écrivait à son frère : « Quitter Maman, la laisser seule, ne plus pouvoir déposer sur elle chaque jour le baiser du fils, ce sera bien dur. Que de larmes j'ai déjà répandu et que j'en répandrai encore à cette pensée ! Mais encore une fois, ce n'est pas moi qui la quitte, c'est Jésus qui me dit de la quitter, et il se chargera de mettre dans tous les cœurs le baume de son amour ».

Paul n'aurait donc pas reculé devant le sacrifice immédiat ; pour son compte, il y était même décidé. Il semble que ce soit le P. de Rochemonteix, Recteur de Sainte-Croix, qui ait pris l'initiative d'un délai. Trouvait-il Paul vraiment trop jeune, ou répugnait-il à imposer si vite à Madame Troussard une solitude complète ? Toujours est-il qu'en octobre 1879 Paul rentrait au collège pour y faire ses Mathématiques élémentaires.

Il avait accepté en silence un retard qui, au fond du cœur, lui coûtait beaucoup. Pour se dédommager, dès le mois d'octobre il obtient la permission de se lier au moins en secret dans l'intime de son âme par le vœu de chasteté. Nous le voyons aussi plus préoccupé du bien qu'il peut faire à ses camarades, et sortant enfin pour cela de l'excès de réserve

qu'on avait pu précédemment lui reprocher. Au point de vue intellectuel il est assez difficile de se rendre compte dans quelle mesure il profita directement de la formation scientifique. Mais le cours de Philosophie aux Mathématiciens était professé par le P. Marin de Boylesve ; Paul, comme tant d'autres, subit l'emprise de cette puissante personnalité. Les classes se passaient souvent en orageuses discussions ; il reconnaissait plus tard qu'elles l'avaient obligé à donner à sa pensée beaucoup plus de précision et de fermeté.

Cependant les nuages s'amoncelaient, qui devaient aboutir aux fameux Décrets. L'hostilité contre la Compagnie s'étalait de plus en plus. Un professeur du Lycée annonça en ville un cours public sur Loyola. Sans rien dire à personne, Paul décida d'y aller en uniforme avec quelques uns de ses camarades. Ils se mirent au premier rang, ne dirent pas un mot, ne firent pas un geste, mais prirent ostensiblement des notes pendant toute la durée du cours, ce qui eut le don d'agacer d'autant plus le conférencier qu'il ne pouvait pas protester. Cette initiative, pourtant bien jolie, ne fut pas du goût de tout le monde, et, en guise de compliments, Paul reçut au collège une assez verte admonestation.

Il avait d'ailleurs d'autres manières de témoigner à la Compagnie son amour et sa reconnaissance : en secret et d'un commun accord la mère et le fils s'offrirent à Dieu en sacrifice pour obtenir le rejet de l'article VII. La double offrande devait être acceptée.

La décision de Paul était prise depuis longtemps. En avril 1880, il écrivait à son frère : « J'espère, malgré les attaques présentes auxquelles est en butte le drapeau de saint Ignace, m'abriter sous ses glorieux plis comme s'il n'y avait pas de circonstances extraordinaires. Ce sera donc pour le mois d'août, mais probablement après les vacances du Noviciat, lesquelles, je crois, se terminent le 15 août. Ce serait donc sous les auspices de Marie entrant au Ciel que j'entrerais dans la vie religieuse, — à moins que la persécution n'accélère les choses ; dans ce cas, sois en sûr, le moindre signal me trouvera prêt, car je n'ai qu'un but, qu'un vœu, qu'une aspiration, qu'une idée fixe, ma vocation, le Noviciat, l'habit religieux, le sacrifice et le détachement ».

Paul suivit cependant une seconde fois avec ses camarades la retraite de fin d'études, prêchée cette fois par le P. de Gabriac. Il y refit une élection en règle, consignée dans son petit cahier : elle est, si l'on peut dire, très classique : crainte de ne pas faire son salut dans le monde, désir d'assurer sa pureté et sa persévérance, attrait calme et persistant pour la Compagnie, en particulier pour l'éducation de la jeunesse. « Le dernier jour, raconte-t-il, j'avais suivant la méthode de saint Ignace exposé les raisons pour et contre la voie que je devais embrasser, et je me rendis avec la petite feuille chez le P. de Gabriac. Heureuse entrevue ! Le P. Longhaye m'avait dit l'année dernière : Je crois bien que ce sera oui. — Le P. Maître, à ma dernière visite, m'avait dit : Venez, je vous recevrai.— Quelle douce émotion j'avais ressentie à ces paroles, qui n'étaient autres que les paroles de Jésus lui-même me confirmant sensiblement son appel. Je ressentis quelque chose de la même émotion lorsque le Père me dit : Je n'ai aucun doute sur votre vocation, c'est clair comme de l'eau de roche ! — C'est donc bien vrai, une troisième fois saint Ignace m'assure qu'il me prend dans sa Compagnie. Je ne serai point infidèle, et je ne sors de retraite que pour entrer vite, oui bien vite, bien vite, dans la retraite du Noviciat ».

En attendant, le 20 juillet il était reçu en Sorbonne Bachelier-ès-sciences, heureux, disait-il, de ce second diplôme qui calmait un peu sa crainte de n'être plus tard bon à rien dans la Compagnie.

Dans l'intervalle aussi, les Novices avaient été expulsés d'Angers, et après quelques semaines de refuge dans une famille amie, ils étaient partis pour le lointain exil d'Aberdovey. Madame Troussard décida d'y accompagner Paul et de s'y fixer elle-même pour quelque temps. Elle croyait ne donner à Dieu que son fils ; il semble bien qu'elle ignorât, et Paul encore plus, qu'elle dût trouver là-bas elle aussi la vocation religieuse.

II. La jeunesse religieuse.

Le Noviciat est généralement un temps peu fertile en événements extérieurs. Dans le calme et le lointain d'Aberdovey

il devait l'être moins encore. La communauté du reste était restreinte : outre les novices, elle ne comprenait, avec deux frères coadjuteurs anciens, que quatre Pères. Ce petit nombre même, et cet isolement, ne faisaient que mettre dans un plus grand relief la personnalité de celui qui pour ses novices était vraiment tout, et qui eut sur le P. Troussard une si totale et définitive influence : le P. Albert Platel.

Beaucoup d'entre nous se le rappellent encore ; de son âme, il nous reste le portrait, si filial à la fois et si fidèle, qui a paru ici-même [1].

« Dieu lui avait départi de rares qualités. Ceux qui ne le voyaient qu'en passant étaient frappés surtout des dons de l'intelligence : sûreté, vivacité, largeur de vues, jointes à une véritable humilité d'esprit.... Ces dons intellectuels, netteté, rapidité, largeur, étaient servis par une éminente qualité morale, le calme. L'esprit était clair et vif, parce que l'âme était maîtresse chez elle. Il suffisait d'un quart d'heure d'entretien avec le P. Platel pour remarquer ces dons de l'intelligence. Ceux qui longtemps ont vécu dans sa compagnie parlent plus volontiers encore de son cœur. C'était, a-t-on dit de lui, une grande limpidité d'esprit au service d'une exquise bonté ».

A cette école, plus encore que pendant les années de Sainte-Croix, Paul allait se montrer un excellent élève. C'est à dessein que nous employons le terme. Car délibérément ce qu'il chercha, ce ne fut pas tant à développer son initiative et sa personnalité qu'à se faire et à se laisser former.En admettant qu'il eût l'esprit naturellement docile, — ce qui n'est pas si sûr — la part reste grande cependant de l'humilité consciente et voulue. Et, l'élève du P. Platel, il le restera jusqu'à la fin. Au point qu'on lui a reproché d'avoir trop employé tels quels certains procédés de formation et de gouvernement, sans prendre la peine d'en éprouver à nouveau la valeur ni de les marquer de son empreinte personnelle. Il eût, je crois, accepté le reproche sans en être grandement ému, tant il avait gardé l'impression profonde et l'estime raisonnée de la formation reçue.

---

(1) *Lettres de Jersey*, 1902, pp. 131-170 et 313-365.

Il semble bien que l'âme du maître et celle du disciple se comprirent vite. En avril 1898, quand le P. Platel, alors Provincial, vint pour la première fois visiter le Noviciat de Laval, il raconta aux novices en récréation commune qu'à Aberdovey on disait déjà : « Le F. Paul sera Père Maître. » A quoi le P. Troussard répondit du reste en racontant l'histoire du P. Dorr à Saint-Acheul,faisant reposer sur son lit le F. Platel fatigué et disant : « Voilà le F. Albert qui prend la mesure ! »

En fait il fut vite l'homme de confiance du P. Maître, et il le méritait par sa droiture et son pur surnaturel. Le P. Platel semblait en faire son second pour calmer, consoler, encourager certaines âmes timorées et assez facilement désemparées. Parfois même, poussant encore plus délibérément le travail de formation du futur directeur d'âmes,il lui soumettait des « cas » d'ascétisme, ou lui demandait, à l'occasion d'une lettre reçue : « Que répondriez-vous à cela ? »

En face d'inconvénients possibles qui sautaient aux yeux, il fallait pour en agir ainsi que le P. Platel fût bien sûr de son novice. En fait il ne semble pas que l'humilité du F. Paul en ait été ni atteinte ni alarmée, ni que la jalousie ait trouvé à s'exercer à son endroit. Les souvenirs des contemporains le revoient encore réellement très aimé de tous, et pour beaucoup l'ange du bon conseil. Il n'exerça du reste pas au Noviciat de charges importantes, et le chroniqueur d'alors se contente de le représenter comme « le modèle du novice aimable et pieux, et aussi du Préfet de lingerie. »

D'événements extérieurs, pas trace. Une Académie spirituelle sur les Missions dans le courant de 1881 ; en 1882, à la visite provinciale, un sermon sur les Vœux, délicatement appliqué aux Grands Vœux futurs de son frère, alors Juvéniste de seconde année ; et c'est tout. Nous serions tentés de dire que c'est trop peu, et plus tard lui-même en jugeait ainsi, malgré le très cher souvenir qu'il avait gardé d'Aberdovey. En 1892, il disait au P. Provincial : « Il me manquera toujours de n'avoir pas eu durant mon Noviciat d'expériments extérieurs ». Et il ajoutait, non sans quelque filiale audace : « A ce propos je me suis un peu étonné que le Noviciat, ayant à quitter Slough, n'ait pas été transféré dans quelque endroit où l'on pût ressusciter les expériments d'Angers, par exemple

en Belgique ou dans la Suisse catholique ». Il se gardera d'oublier ce souvenir quand, au retour en France,c'est lui qui sera chargé d'organiser le Noviciat de Laval.

Le 8 septembre 1882 il prononçait ses premiers vœux ; il ne nous a laissé aucun souvenir de la fête elle-même ; mais dans la suite, de multiples allusions montrent quelle joie filiale il éprouva à mettre son offrande sous la protection et la garde de la T. S. Vierge, qui devait devenir de plus en plus une des grandes dévotions de sa vie.

C'est à ce moment aussi qu'il passa au Juvénat. Il y eut comme professeur de première année le P. Le Veux, dont il devait être plus tard le Recteur à Laval ; mais surtout il y trouva l'influence du P. Longhaye, qui devait être sur lui, comme sur tant d'autres, bienfaisante et profonde. Il était du reste disposé à la recevoir et à s'y soumettre.Jeune Académicien à Sainte-Croix, il avait un jour fait une sortie contre Lamartine, en lui refusant l'épithète de grand. Avec une pareille tournure d'esprit, et les souvenirs de la Retraite de Philosophie de 1879, rien d'étonnant qu'il se soit prêté à l'emprise du maître, alors dans toute la force de son talent et de son influence.

L'abandon presque complet des collèges laissant disponibles du temps et des hommes, certains Scolastiques faisaient alors trois ans de Juvénat ; le F.Paul fut du nombre, et ces années marquèrent profondément sur lui : il restera toujours un humaniste, d'un goût très sûr et nullement exclusif, aimant le travail littéraire et appréciant la perfection de la forme dans la parole et dans le style.

Le Juvénat commença aussi à lui donner l'expérience des hommes et de l'autorité. Il fut sous-bidelle en première année et bidelle les deux années suivantes. Il y avait là de la part du P. Platel un dessein visible en vue de la préparation d'un avenir. Et la charge était parfois délicate dans ce milieu forcément très fermé, où de menus événements prenaient vite des proportions de vraies souffrances. Le F. Paul lui-même avait besoin d'être dilaté : il se renfermait, doutait de soi et de Dieu, s'amoindrissait. Ceux qui ne l'ont connu que plus tard s'étonneront que le P.Platel ait pu lui dire, à une Rénovation de 1883 :« Vous avez besoin plus que pas un de vous détacher de vous-même...Vous faites trop abstraction

des moyens naturels : saint Ignace prend l'homme tout entier tel qu'il est. L'abandon qui vous empêcherait de prier pour le succès d'un travail serait plus parfait en théorie ; il est moins parfait en pratique. Ne soyez pas flasque, *chiffe*, dans tout ce que vous faites ou dites ; sachez montrer une volonté. »

Evidemment l'âme ne s'est pas encore trouvée elle-même. Son incertitude se manifeste à la même époque par un désir presque obsédant de demander le degré de Frère Coadjuteur. Il faudra à la Retraite de 1883 l'intervention énergique du P. Platel pour faire comprendre que les grâces déjà reçues ont été données par Dieu en vue de l'apostolat direct, et que s'y soustraire serait un manque de courage et de fidélité.

Les épreuves de santé ne firent pas défaut non plus ; un moment même on fut inquiet : en janvier 1884 on crut à des crachements de sang ; il ne s'agissait heureusement que d'une irritation de gorge, suite lointaine d'une diphtérie d'enfance, avivée par des exercices trop prolongés de lecture publique. Le mal guérit, mais laissa une faiblesse qui eût empêché toute grande prédication, et qui jusqu'à la fin de la vie se fit sentir dans le timbre de la voix.

Une très douce consolation vint pourtant marquer cette époque. Madame Troussard, avons-nous dit, avait séjourné assez longtemps à Aberdovey. Au contact de ses deux fils religieux et de la communauté du Noviciat, elle se demanda si elle n'était pas appelée à faire elle aussi à Dieu le sacrifice complet de ce qu'il lui laisserait encore de vie. La réponse lui parut être affirmative, et en 1883 elle entrait au Carmel de Saint-Germain-en-Laye ; elle avait 44 ans et devait vivre encore 40 ans en religion.

A la nouvelle de la décision définitive, Paul lui écrivait : « Il y a quatre ans à quelques jours près, — c'était pendant l'après-midi du dimanche qui suivit ma retraite de Philosophie, j'étais assis près de toi dans la chambre qui avait vu la mort de mon père et les derniers adieux d'Henri. Je voyais que l'instant cruel d'un aveu était arrivé, et pensant au déchirement que la nouvelle de ma vocation allait faire dans le cœur maternel, j'éprouvais une terrible anxiété. Quoi ! rouvrir si durement la blessure à peine fermée, renouveler à ma

mère une douleur dont elle avait tant souffert, accabler d'un dernier coup son cœur brisé par tant d'épreuves récentes, quelle tâche pour un fils ! Oh ! quelle angoisse et quelle torture !.. Soudain mes yeux rencontrèrent une image du Sacré-Cœur, et il me sembla que le Maître lui-même m'adressait les paroles que le Directeur de la retraite m'avait laissées comme mot d'adieu : Souvenez vous toujours que vous êtes deux, Jésus et vous. — Ce mot fut pour mon cœur lumière, baume et force ; et je parlai et je dis tout ; et quand les larmes de ma mère furent séchées, ou plutôt à travers les larmes de ma mère, je vis briller le sourire de la chrétienne résignée et heureuse.Ma chère Maman, permets qu'en réponse au bonheur dont ta lettre a rempli mon âme, je t'adresse le même encouragement : Souvenez-vous, âme choisie, que vous n'êtes pas seule à combattre, seule à souffrir ; vous êtes deux, Jésus et vous ! vous, la faiblesse confiante, et Jésus, le Dieu bon, le Frère, l'Ami, dont le cœur infiniment tendre vous restera éternellement fidèle ».

La mère voulut recevoir de ses fils son nom de religion ; ils choisirent *Marie-Xavier de Jésus* ; et Paul ajoutait en l'envoyant, quelques jours avant la fête de sainte Térèse de 1884 : « Elle est donc venue, cette heure tant désirée où Jésus sera pleinement maître de tous ceux que j'aime ; et quand je regarderai autour de moi, quand je chercherai tous ceux qui me sont chers, je ne verrai plus que Jésus ! »

La fin des trois années de Juvénat arrivait : le F. Paul était envoyé au *Convictus* d'Angers pour y préparer sa Licence-ès-Lettres.Mais il semble bien qu'une fois de plus par delà les études,le P.Platel ait fait envisager au fils des on âme l'avenir qu'il entrevoyait pour lui : « Ne point oublier le départ de Slough. J'ai senti, et vivement, la séparation ; que de grâces en revanche ! La charité s'est montrée pour moi plus expansive et plus tendre, la Compagnie plus sainte et plus maternelle encore, le Ciel plus prodigue de bienfaits et plus pur que jamais. Tout d'ailleurs était fait, confession générale pendant la Retraite, comme pour mourir ; voie spirituelle vue, tracée, approuvée sur terre et au Ciel ; *l'avenir peut-être dévoilé* (et ici plusieurs mots d'abord écrits, barrés ensuite par scrupule d'humilité) ; idéal sublime proposé par la

grâce, 9 septembre 1884 : B^{x} Claver et B^{x} Alphonse : paternité des âmes : *Suscipe, Domine Jesu* ! »

Une grande joie l'attendait au cours du voyage : le 24 octobre 1885, c'était à Saint-Germain la fête de vêture de Sœur Marie-Xavier de Jésus ; et la délicatesse du frère aîné avait laissé à son cadet la joie de prêcher à la cérémonie. « *Maria optimam partem elegit.* » Paul, dans ses notes intimes, est sévère pour son sermon : « Austérité, rudesse, pas de moëlleux ni d'onction : c'est qu'aussi bien on a la voix de son âme ». Il était le seul à en juger ainsi. Ou plutôt, oui : si les pensées du sermon étaient fortes, c'est que son âme l'était : mais la tendresse, contenue, n'en débordait pas moins à toutes les lignes.

Le F. Paul avait espéré trouver à Angers une tranquillité qui lui permettrait de se donner tout entier à son travail ; il fut un peu déçu quand là encore il fut,après quelques semaines, nommé bidelle. Ce n'est pas que le Supérieur du *Convictus*, le P. Taupin, homme d'une forte et antique vertu, appréciât très particulièrement la formation donnée aux Scolastiques des jeunes générations : il les trouvait trop délicats, tout en nuances. « Mais, ajoutait-il loyalement, ils observent la règle,on ne peut pas dire le contraire ». De fait il semble que c'est par cette régularité, impeccable et tranquille,que le F. Paul, malgré son âge, se fit accepter de tous.

Quant à ses études elles-mêmes, il est assez difficile de savoir au juste ce qu'il en pensa. Il avait été heureux d'être envoyé à Angers pour pouvoir travailler davantage. Il avait certainement aussi un goût naturel pour les études littéraires ; souvent il les appelle « ses chères études » ; mais d'autres fois il déclare n'y trouver qu'amertume et dégoût. Malgré tout, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y réussit. En juillet 1885, il était reçu Licencié-ès-Lettres en Sorbonne, et le total de ses points le classait 6e sur 108.

Il aurait aimé, semble-t-il, aller directement en régence utiliser ce qu'il venait d'apprendre ; mais sa gorge ne parut pas encore assez remise pour affronter l'effort du professorat ; et le status l'envoya à Jersey faire sa philosophie.

Il y arriva plein d'ardeur et de bonne volonté pour son nouveau travail. Déjà durant son année d'Angers, il écrivait à son frère : « *O fortunatos nimium*, ceux à qui on prouve que

le monde existe ! *O fortunatos*, ceux qui font trois ans de Philosophie, plus les Mathématiques ! *O fortunatos*, — que vais-je dire là ? — ceux qui préparent leur Licence en Mathématiques ! » Mais il venait déjà de faire à la suite quatre années d'études ; les Supérieurs ne lui accordèrent que deux ans de Philosophie. Il regretta d'être ainsi privé d'un complément de formation scientifique. « Si la Compagnie ma Mère, écrivait-il ensuite, ne m'avait fait aiguiller du côté des vers saturniens et des catachrèses, je sais bien quelqu'un dont le prochain status ne serait pas du tout un brevet de professeur de grammaire, mais bel et bien de Mathématiques, voire même de Physique ; — Dieu fait bien ce qu'il fait, passons ! »

Il se mit à la Philosophie avec une ardeur courageuse et contenue, veillant à ne rien perdre de sa ferme lucidité. « Je n'éprouve aucune sympathie pour ces guerres intestines, ces assauts forcenés d'où on n'emporte aucune conviction, mais dont la charité et l'obéissance ne sortent pas toujours intactes. Voici quelle sera ma conduite : me passionner pour le certain et l'évident, pour le révélé et le rationnel ; ne pas faire dépendre tout mon corps de principes d'un système qui n'est jamais rien moins qu'évident et au sujet duquel les meilleurs esprits peuvent chanceler ».

Ce ne fut pas sans peine qu'il tint cette sage résolution : « Ah ! la discussion, je finis par y prendre trop de plaisir, moi qui l'avais toujours détestée. Je tourne à l'ergoteur ; il est temps que la vie active me ramène à la réalité. En attendant, je trouve de la joie à discuter philosophie, formalités, possibles et systèmes ». Il continuait pourtant à s'attacher surtout au positif et au solide, et, comme on va le voir, ce n'était pas seulement son intelligence qui en profitait. « Nous voyons de bien belles questions en Philosophie. En Cosmologie, c'est dommage que tous nos arguments ne soient pas inattaquables, car la synthèse y est merveilleuse. Mais en Théodicée, quel flot de lumière, et autour de quel roc de certitude ! Il est vrai que toute cette éblouissante clarté ne sert qu'à faire ressortir davantage le mystère de la Divine Essence ; mais, que c'est beau, le peu qu'on en soupçonne ! Jamais jusqu'ici je n'avais conçu l'*Ipsum Esse subsistens*, et j'admettais sans m'en rendre compte tous les lieux communs

sur l'ineffabilité de Dieu. Maintenant c'est en connaissance de cause que je balbutie à mon tour tout ce que la raison humaine peut découvrir à ce sujet ; ce m'est une vive consolation intellectuelle, voire même spirituelle. Comment dès lors ne pas tressaillir à la pensée de l'Incarnation, de l'Ineffable prenant un nom, et un nom humain, de Celui qui est l'Etre devenu un Etre entre autres ? Je comprends les élans de la piété d'un saint Thomas, d'un Suarez et de tous les saints métaphysiciens quand ils méditaient sur la Crèche ou sur le Tabernacle ; pour ma part, j'ai là depuis quelque temps le sujet de mes actions de grâces après la sainte Communion. Quels tressaillements, quelles exultations la Très Sainte Vierge devait éprouver à ces pensées à pareille époque, durant le premier Avent ! »

On voit qu'il savait unir le souci de son progrès spirituel et celui de ses études. La vie régulière du Scolasticat ne lui déplaisait pas : « Plus d'un serait bien heureux d'avoir l'occasion d'un voyage, quitte à subir le mal de mer ; mais, je le dis bonnement, je ne suis pas de ceux-là. Il faut savoir se trouver bien partout, fût-ce en prison, fût-ce sur l'échafaud ; et le Scolasticat n'est ni l'un ni l'autre. » Il jugeait plutôt sévèrement ceux qui, pour se délasser des études, lui semblaient donner dans le genre étudiant. Bien loin de s'évaporer ainsi, il avait plutôt tendance à trop se concentrer. « Je voudrais, lui disait son Père Recteur, que la communauté fût une mare pour vous y jeter. Lancez-vous, jetez-vous à l'eau. Vous êtes beaucoup trop sage ; dites des bêtises. Quelle réserve ! C'est fort bien avec les gens du monde : ils aiment beaucoup cela : mais les Nôtres aiment plus d'expansion, de liberté et de joie ». Heureux ceux à qui leurs Supérieurs ne trouvent à faire que de semblables reproches !

Durant ces deux années de calme, la santé et la gorge s'étaient fortifiées ; le F. Paul, au status de 1888, fut envoyé en régence à Cantorbéry, pour y faire la classe de Troisième. Par une jolie prière il recommnande à la Sainte Vierge ses nouvelles fonctions : « Notre-Dame, ô vous, Notre-Dame de Montaigu, qui avez entendu les confidences enfantines de Berchmans, vous qui par lui au moins avez entendu parler de devoirs, de leçons et d'exercices scolaires, Notre-Dame, c'est vous qui présiderez à ma première année de régence. Aidez

moi à la faire sainte, féconde et vraiment formée sur le type que saint Ignace a voulu réaliser en ses enfants. Ce qu'eût été Berchmans, ô Notre-Dame, aidez moi à le devenir ; le bien qu'il eût fait, aidez moi à l'accomplir ».

Il reconnaissait plus tard le bienfait que ç'avait été pour sa formation d'avoir là comme Recteur le P. du Lac, dont la maîtrise et la largeur de vues, disait-il, étaient plus d'une fois venues en aide à son inexpérience. Il faut croire en effet qu'il profita bien des leçons d'un tel maître, car l'année suivante il était nommé à un poste difficile : il allait prendre la même classe de Troisième à Paris, à l'Externat de la Rue de Madrid.

Avant de s'y rendre, il eut du reste une grande consolation. Déjà sous-diacre pour pouvoir bénéficier de l'exemption du service militaire, il fut ordonné Diacre à Slough le 21 septembre 1889. « Dire que l'Ordination, devant l'autel des Vœux, sous les yeux du P. Maître, en une telle chapelle, est chose très douce, c'est inutile. J'ai reçu *Spiritum ad robur* avec de grands sentiments de piété ».

Il devait rester deux ans à Paris ; et ce furent aussi pour sa formation deux années précieuses. A qui voudrait se rendre compte de la finesse psychologique du P. Troussard il suffirait de suivre l'évolution de ses apprécations sur ses nouveaux élèves et sur le milieu parisien.

Sa première impression n'est pas très flatteuse : « Quarante-deux enfants, gentils, proprets, polis, causeurs avec les Pères ; cheveux blonds pour la plupart, mines pâles, yeux bleus. Pour moi ,je ne trouve pas qu'il y ait dans ces gentilles petites têtes beaucoup de cervelle, et je crois jusqu'à nouvel ordre que mes yeux noirs de l'an dernier cachaient plus de feu sacré et plus de ressources pour le bien ». Au bout d'un mois cependant les qualités commencent à apparaître : « J'ai de bien bons enfants dans ma classe ; je dis *bons* au sens que nous avions autrefois à Sainte-Croix quand nous parlions de bons élèves. Excités sans cesse par les parents, ces enfants arrivent à des résultats de travail extraordinaires. J'ai dû forcer un nouveau à me mettre en tête de chaque devoir à quelle heure il s'est couché la veille : occupant le septième ou huitième rang, il voudrait arriver au premier et passerait ses nuits volontiers à bûcher. Les parents font du reste la moitié de

ce travail d'entraînement perpétuel qui est nécessaire avec les enfants. Je puis dire que ma classe est bonne, très bonne, même comme composition morale ; mais ceux mêmes qui ont le plus d'ambition ne savent qu'une chose : travailler. Ce sont de bonnes natures, cela résonne gentiment, parfois même très joliment, cela ne vibre pas. Tu me connais assez pour savoir si je reculerai devant la tâche de les entretenir dans une atmosphère de générosité et d'ardeur ».

Sur le point de quitter la Rue de Madrid, son appréciation finale sera celle-ci, dont certainement tous ceux qui ont l'expérience des collèges de Paris apprécieront la finesse et l'exactitude : « Je n'aime pas à entendre dire du mal de ces collèges, sinon par ceux qui y ont passé ; et ceux-là en disent peu. En deux mots : le sol me paraît moins fertile qu'ailleurs, mais cela tient au milieu beaucoup plus qu'aux enfants. Ma classe par exemple transportée à Cantorbéry eût donné certainement six ou sept vocations ; seulement cette même classe eût été dans l'ensemble moins bonne, moins travailleuse, surtout moins pieuse et moins innocente. En d'autres termes, on arrive en fait à élever de nombreux et excellents chrétiens, mais peu d'âmes supérieures et de très haut vol. Y a-t-il possibilité de faire davantage ? J'en suis intimement convaincu, mais à la condition que la Compagnie y soit représentée par une action plus considérable et un personnel plus nombreux. En attendant, le P. Argand a bon nombre de jeunes gens qui, depuis leur sortie du collège, sept ou huit ans, n'ont pas manqué une seule fois leur communion hebdomadaire ; il est vrai que ces jeunes gens, si bien conservés, n'ont pas pensé une seule fois à la vie religieuse ».

Voilà ce que le professeur pensait de ses élèves. Comment ceux-ci le jugeaient-ils lui-même ? « Ils me trouvent, dit-il au début, très exigeant, mais juste ; jeune, mais fort en grec ; ils ne bâillent point en classe, et savent leurs leçons ».

Nous avons heureusement, de sa manière et de son influence, une appréciation plus complète, appuyée encore de quelques traits bien caractéristiques :

« Ses qualités brillantes, son goût en Littérature, en poésie, son ardeur à nous pousser, à nous cultiver, tous et chacun, son ingéniosité, bref son zèle vis-à-vis de nous qui sortait visiblement de son amour de Dieu et de son amour des âmes, contribuèrent à faire de

sa classe une classe où on avait, avec le meilleur esprit, un véritable amour du travail.

« En Troisième, il inaugura les conversations latines ; et je me souviens qu'à l'annonce de cette nouveauté ma joie, intempestivement annoncée, me fit donner solennellement *primum malum punctum* !

« Il a développé en nous l'initiative par cahiers de Diligence, devoirs supplémentaires, cependant que toutes les industries du *Ratio* venaient tour à tour rénover l'intérêt ; entre autres, l'émulation, les luttes de camps, étaient de tous les jours.

« Le succès de l'année d'Humanités fut la séance, préparée par de nombreux travaux sur les Littérateurs du XVIe et du XVIIe siècle, dont chacun des Académiciens prenait le nom : Corneille, Racine, Boileau, etc. Le sujet, choisi par lui, fut « l'Enthousiasme » ; et il en suscita tellement dans les trois sections (car ses deux collègues se déchargèrent volontiers sur lui de la préparation) que la matière préparée dépassa de beaucoup les possibilités du temps accordé : ayant composé — tout seul ! — corrigé, abrégé, recopié, trois devoirs, je dus en sacrifier deux. Naturellement j'ai oublié le sujet de celui que je choisis, mais je me souviens parfaitement des deux victimes : Montluc et Bernard Palissy.

« Il savait demander, et je vois encore comme d'hier son écriture fine m'apparaissant un jour sur la page « Observations » de mon carnet hebdomadaire : trois lignes, mais que mon père devait signer — et peut-être ne fut-il pas moins ému que moi — me signifiant que l'esprit de devoir était encore chez moi inexistant. Ces mots ont été une des grâces de ma vie.

« La *pia cohortatio* du samedi et les classes d'Instruction religieuse lui permettaient de nous animer à la piété, comme aussi tel tableau, que j'ai encore, où, chaque soir du Mois de Marie, en face de tous les noms inscrits, des *A*, des *a* ou des *ae* venaient proclamer nos efforts. »

Ceux qui l'ont entendu plus tard donner les points de la méditation du Règne ne s'étonneront pas du choix du sujet de la séance d'Académie. Elle lui demanda un travail énorme. Mais elle fut mieux qu'un succès : un vrai acte d'apostolat. « A mon avis, écrit-il, le meilleur effet a été produit par un devoir, fort bien soigné, sur *Enthousiasme et fanatisme*. Après une causerie entre jeunes gens, Octave Homberg, élève d'élite, s'avance ganté de blanc,pose une chaise devant lui, et, à la de Mun, commence un discours vibrant sur la Croisade de demain. Cela a fait couler de vraies larmes. Quant au public ordinaire, pas une opposition, rien que sympathie et applaudissements. Qu'on aille dire maintenant que nos

enfants sont foncièrement blasés, et que le feu sacré n'y prendra jamais ! »

Le nom d'Octave Homberg montre que la classe ne manquait pas d'élèves de valeur. Il y en avait d'autres : tel un Humbert de Wendel, tel Joseph Denais, tel aussi François, un des fils de M. de Lapparent. Pour ce dernier, le Père avait une sincère admiration ; il nous le dépeint à une des séances de rentrée de l'Institut Catholique : « Jeune — on lui donnerait trente-deux ans — petit et modeste d'allure, n'ayant à sa disposition qu'une voix souple mais assez grêle et peu vibrante, il nous a tenus sous le charme durant trois quarts d'heure. C'était quelque peu malin, paradoxal même : il a préconisé l'étude des sciences, glorifié l'Exposition, voire même attaqué le Thème grec et les Vers latins (en quoi il visait ma classe et les devoirs que je donne à son fils) ; mais en termes si élégants, si spirituels, que d'un bout à l'autre on a ri, joui, applaudi. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir commençé pour mes élèves une série de thèmes d'imitation où, s'il les lit, M. de Lapparent trouvera une réponse à son discours ». Les thèmes furent lus ; et s'ils ne convertirent pas le grand savant à l'efficacité des vers latins, ils lui inspirèrent une sérieuse estime pour le professeur de son fils.

On voit que le P. Paul avait bien employé, pour sa formation personnelle, le temps de son séjour à Paris. Si nous pouvions citer encore, nous trouverions dans sa correspondance bien des jugements justes, et parfois humoristiques sur des personnalités d'alors, en particulier sur les prédicateurs de renom, qu'il suivait le plus assidument qu'il pouvait. Il reconnaissait aussi plus tard combien il avait gagné à avoir comme Préfet pendant sa seconde année le grand « homme de collège » que fut le P. Trégard. Ils étaient cousins ; cela n'eût peut-être pas suffi à rendre leurs relations faciles et cordiales. Mais le P. Trégard, qui était parfois exigeant, savait être extrêmement encourageant pour les jeunes et leur laissait grande initiative quand il avait reconnu la solidité de leur vertu et de leur dévouement.

Cette solidité de vertu, il était évident que le F. Paul n'en avait rien perdu pendant ses années de régence. Quand il s'examine, ce sont toujours les mêmes reproches qu'il s'adresse, reproches surtout extérieurs et dont aucun ne porte sur les

points essentiels de sa vie religieuse : cela, on le sent, est en sûreté depuis longtemps, non seulement parce que le jugement est droit, mais parce que l'âme et le cœur sont pris. Il écrit un jour : « Le *Vae divitibus* pèse à plein sur Paris ; vive la Pauvreté, qui donne la liberté d'âme et l'élan du cœur. » Aussi ne s'étonne-t-on pas de le voir, après les réels succès de l'année d'Humanités, envisager ainsi l'avenir : « Que deviendrai-je l'an prochain? J'ai demandé instamment la Chine au P. Provincial. Ce vieux monde m'ennuie ; il me semble que l'on fait là-bas beaucoup plus de bien que je n'en ferai jamais en Europe, vu certains déficits de nature qu'il faut bien que je m'avoue. Puis la persécution est ouverte là-bas comme une lice où s'engager : c'est le moment. J'ai vu mes demandes repoussées ; il faudra, je crois, attendre jusqu'au Troisième An une réponse définitive, laquelle même alors sera peut-être négative.Pauvres petits Chinois ! Je n'en dormais pas, tant je les désirais..... Au lieu de ces Chinois, on me donnera peut-être mes élèves à mener jusqu'au Baccalauréat ».

Il n'irait jamais en Chine que par le désir, — et aussi par ceux qu'il devait plus tard préparer à l'apostolat, et même au martyre. En attendant, le status de 1891 l'envoyait à Jersey commencer sa Théologie.

III. Les dernières années de préparation

« Je suis en Théologie à 28 ans.Le départ des collèges m'a coûté, je l'avoue, d'autant plus qu'il était parfaitement imprévu. Mais je ne savais pas qu'il fût si doux à l'âme de se préparer au Sacerdoce dans le recueillement, l'étude et la prière. Je suis l'enfant gâté du Bon Dieu, me disait encore hier le P. Recteur. Prêtre si tôt ! Si tôt *introire ad altare Dei* ! Je voudrais, ô mon Jésus, répondre davantage à cette avance de votre Cœur. Je voudrais être capable d'entretenir avec vous une intimité plus vraie, plus profonde et plus pratique, qui m'acheminât d'ici à trois ans vers le radieux sommet où je vous entrevois, ô Prêtre éternel ! Mon âme, hélas ! n'est pas encore assez élevée ni délicate pour s'exercer ainsi au rôle de Marie ; du moins celui de Marthe est à ma portée ; en user largement ».

Ces quatre années furent pour lui des années de silence et d'approfondissement intérieur, sans grands événements.Après l'activité de Paris, la rentrée dans une vie commune et régulière l'aide à remonter aux sources mêmes de l'esprit religieux : « Le sentiment intime de vivre dans l'obéissance, c'est à dire entre les mains du Bon Dieu, fait de plus en plus le fond de ma vie spirituelle ».

Il se trouvait de nouveau parmi les plus jeunes de son année, ce qui lui valut de n'occuper cette fois aucune charge importante. Il fut cependant deux ans bibliothécaire des Théologiens ; et il prit ses fonctions très au sérieux : témoin toute une série de promesses et même de vœux à divers Patrons célestes s'ils lui obtiennent que de généreux bienfaiteurs viennent en aide à son maigre budget pour enrichir sa Bibliothèque.

Intellectuellement, il fut encore un brillant élève : il n'est pour s'en persuader que de voir combien son nom revient souvent sur les programmes des Disputes publiques, jusqu'à deux reprises dans la même année. C'est à l'occasion d'une de ces séances qu'il fut le héros d'un petit drame dont il n'avait probablement pas prévu les conséquences. Il devait attaquer certaines thèses du cours du P. Le Bachelet. Or lui et un certain nombre de ses condisciples trouvaient insuffisants les arguments patristiques apportés par le professeur ; il résolut d'en faire le sujet de son attaque, et n'eut pas trop de peine à montrer que, de fait, plusieurs étaient cités ou interprétés de travers. Ce fut un désastre pour le défendant, une consternation dans l'auditoire, et un rude coup pour le maître. Mais, si l'on en croit l'histoire, — et peut-être un peu la légende ,qui simplifie toujours l'histoire pour la rendre plus claire, — l'incident eut des conséquences aussi heureuses qu'édifiantes : le P. Le Bachelet, loyal comme il l'était, y vit un salutaire avertissement ; et ce fut le point de départ du gros travail de Théologie positive auquel il se livra ensuite et grâce auquel pareille aventure eût paru à peine croyable à ceux qui furent plus tard ses élèves.

Le F. Paul travailla aussi pendant ces années à se préparer à la prédication en vue des ministères futurs. Comme il arrive assez souvent dans les sermons ainsi composés au milieu du souci des études, il se reproche d'être trop intellectuel,et ses

amis lui signalent une recherche exagérée du trait et de l'antithèse. L'un d'eux nous rapporte même une jolie petite anecdote : « Comme il était très humble, il me demandait parfois mon avis sur ses sermons. Je lui dis un jour : Vous n'avez pas l'*ad hominem*, vous ne parlez pas à un auditoire déterminé, aussi vous restez dans le vague.Et voilà qu'à la prochaine Dominicale il prit pour auditoire : les bonnes qui attendaient les petits de Quatrième Division au parloir de la Rue de Madrid. Pour le coup, c'était, si j'ose dire, *ad hominem* ! »

Petits traits, tout cela, mais qui nous montrent une âme jeune, allègre, et nullement austère. Avec les documents que lui-même avait conservés, on pourrait être tenté de tracer un tout autre portrait. Il faut, croyons-nous, résister à la tentation ; car il est visible que, parmi les rares papiers mis ainsi de côté, presque tous sont des lettres ou des billets d'admonition fraternelle, dans lesquels, on le sait, beaucoup d'affection s'allie généralement à beaucoup de sévérité.C'est évidemment à cause de cette sévérité que tant de *speculum* ont été sauvés de la destruction par l'humilité de celui à qui ils avaient été adressés. Ce qui semble avoir été réel, c'est une assez grande difficulté à sortir de lui-même,non par le dévouement, mais par la simplicité et l'aisance des relations ordinaires. Il craignait,peut-être à l'excès, ce qui aurait pu le distraire de ses études, de sa régularité, auxquelles il tenait avec un soupçon de scrupule. Et pourtant, en bien des occasions,il ne regardait pas à donner de son temps et de sa peine. Certains l'exploitaient, et parfois sans délicatesse ; il ne se refusait pas, et c'étaient ses amis qui devaient protester et le défendre. Il aida pendant de longs mois le P. Antoine à préparer pour l'impression son *Cours d'Economie Sociale* ; mais quand Pâques arriva — et ceci est encore bien caractéristique— il signifia respectueusement qu'il cessait toute collaboration, ayant besoin de tout son temps pour la préparation de ses examens.

Sa vie intérieure aussi paraîtrait facilement un peu minutieuse. La raison en est probablement dans l'absence d'événements et de responsabilités extérieures, qui laisse l'âme en face d'elle-même, et dans l'absence aussi de grosses difficultés et de défauts saillants. Il ne trouve guère à s'en repro-

cher que trois : « Je suis lambin, je manque de décision,je n'ai pas assez d'ordre. » Et il les combat, justement, par un règlement très strict d'études et de prière qu'il s'impose de suivre dans le détail. La pensée du sacerdoce lui est toujours présente ; mais pour s'y préparer,on voit qu'il compte surtout sur les moyens ordinaires que lui fournit sa vie de scolastique et sur une union très simple avec Jésus ; celle-ci ne lui demandera pas, comme à d'autres, une « conversion », mais sera seulement l'approfondissement d'habitudes déjà anciennes : « Je ne suis pas puissant, ni en œuvres ni en paroles ; compenser par la piété, mais tout de bon : être de la catégorie des gens pieux dans la Compagnie ;ils font bien à côté des gens d'action : souvent ils les doublent ; en tout cas ils les complètent. C'est là mon affaire. Donc, bréviaire, visites, chapelet, prières vocales, Sainte Messe surtout, avec le maximum de piété : *Traditio sui ipsius Deo ut Patri, ut amico...* l'espritde la Rénovation des Vœux : Mon Dieu, vous êtes si bon et si beau, que vous méritez l'offrande de tout moi-même : *Sume et suscipe* ! »

Il fut ordonné à la fin de septembre 1894, par une délicatesse de la Providence, dans la chapelle même du Carmel de Saint-Germain. La fête extérieure fut toute simple : le prélat était Mgr Potron, grand ami de la Compagnie, assisté comme toujours de l'excellent P. Boudro. Il y avait un autre ordinand, le P. Lombardi, fils d'un avocat de la Curie, dont la vieille mère n'avait pu faire le voyage de Jersey,et qui, coïncidence curieuse, fut longtemps lui aussi Maître des Novices au Brésil avant d'y mourir en odeur de sainteté. Quant à la fête intérieure, ni le P. Paul ni Sœur Marie-Xavier de Jésus ne nous en ont livré le secret ; c'est sans doute qu'elle se résumait toute dans le texte choisi neuf ans auparavant par le futur prêtre lorsqu'il prêchait dans cette même chapelle la prise de voile de sa mère : « *Neminem viderunt nisi solum Iesum.* » Plus une âme est délicate, plus elle sent que l'intimité de pareilles rencontres dépasse le pouvoir d'expression des paroles humaines.

Après ses quatre années de Théologie, et quelques semaines de ministère apostolique à Guernesey, le P. Paul fut envoyé avec son frère Henri à Angers pour y faire son Troisième An. Ce n'est pas sans émotion qu'il rentrait dans la vieille

maison du Faubourg Saint-Michel où jadis, jeune collégien, il était venu rendre visite à son frère et demander son admission dans la Compagnie. Il trouvait là comme Instructeur le P. de Maumigny. Il avait déjà entendu à Jersey une retraite donnée par lui, et avait noté alors : « Le P. de Maumigny nous a parlé *en saint* de la sainteté ; et vous savez, ô Jésus, ô Saint par excellence, que rien ne me plaît, rien ne m'émeut plus ici-bas, que de voir le reflet divin sur le front d'un de mes frères ». Ce reflet, il allait pouvoir pendant de longs mois en contempler le rayonnement ; et comme tant d'autres qui ont eu la même grâce, il en garderait toute sa vie le fortifiant souvenir.

La lecture du *Speculum* traditionnel, tout instructive qu'elle est pour nous, ne remplit certes pas le but d'humiliation pour lequel il avait été si soigneusement conservé. Les seuls défauts signalés sont un certain manque de simplicité et de décision, un peu de timidité, et quelque excès de délicatesse et d'urbanité. Heureux ceux chez qui, durant les longues années des études et de la régence, la fraternelle perspicacité de leurs compagnons n'a trouvé à relever que de tels défauts ! Ils n'offriront guère d'obstacles à l'établissement dans leur âme de cette familiarité divine à laquelle le saint Instructeur va les initier.

Cet approfondissement de la vie surnaturelle dans l'âme du P. Paul durant cette année, rien ne le résume peut-être mieux que la lettre par laquelle il envoyait à sa mère ses vœux de bonne année :

« Que Dieu seul remplisse ton esprit, que Dieu seul occupe ton cœur, que Dieu seul soit le terme de tes désirs, Dieu seul la règle de tes actions, Dieu seul le consolateur de tes tristesses, Dieu seul la raison de tes joies, Dieu seul le ressort de tes affections, comme Dieu seul un jour sera ta récompense.

« Dieu seul a fait les Saints en leur donnant sa grâce et son amour, et surtout en leur inspirant de ne chercher pas autre chose ici bas que Dieu seul.

« Si nous ne voulions que Dieu seul pour témoin de nos bonnes œuvres, elles acquerraient certainement du prix pour l'éternité ; mais la nature n'aime pas se trouver seule en face de Dieu seul ; un jour viendra, bientôt peut-être, où il faudra comparaître, moi seul, devant Dieu seul !

« Dieu seul est la grande lumière de la vie. Avant de prendre une détermination, c'est Dieu seul qu'il faut consulter, et non pas nos

intérêts, ni la chair, ni le sang, ni nos affections, ni la tendresse, ni les nerfs, ni la santé, ni le plaisir, mais Dieu seul. Et une fois la détermination prise, c'est à Dieu seul qu'il faut tendre, puisque Dieu seul est le but de notre vie, puisque Dieu seul est digne de nous, de nos cœurs comme de nos intelligences.

« Que de fois nous sentons le vide des choses extérieures, des distractions humaines, des joies cherchées dans un cœur d'ami, des satisfactions que nous vaut une vaine complaisance en nous-mêmes ! Ce vide qui va s'élargissant à mesure qu'on avance dans la vie, et que la vie religieuse agrandit au lieu de le diminuer, c'est une des plus grandes grâces que nous puissions recevoir ici-bas, parce qu'il nous apprend par l'intime de notre être qu'il n'y a à pouvoir nous satisfaire que Dieu seul.

« Si les Saints nagent dans un océan de bonheur, c'est qu'ils sont à Dieu seul ; et ici bas il n'est pas de vrai bonheur en dehors de celui qu'on goûte en aimant, en cherchant, en voyant Dieu seul.

« Ah ! quand viendra donc cette heure bénie où, débarrassé de ce corps de mort, je serai à Dieu seul, perdu dans son amour ! Ici bas j'étouffe, parce que, j'ai beau prendre des précautions, la poussière des affections terrestres pénètre toujours dans l'air que je respire. Vienne donc le grand air, l'air du Ciel ! Comme je mépriserai alors tous les brimborions de la terre, bagatelles d'une heure qui m'ont amusé sur la grande route du devoir et de l'amour ! Comme je regretterai les heures que Dieu seul n'a pas remplies, et ma lenteur à comprendre combien ont de douceur les sacrifices accomplis pour l'amour de Dieu seul, sous le regard de Dieu seul ! »

Bien sévère qui ne verrait dans cette lettre d'un fils à sa mère qu'un exercice de littérature. Si nous l'avons citée tout au long, c'est au contraire qu'elle est très caractéristique de la manière du P. Troussard. Tous ceux qui l'ont connu, reconnaîtront combien cette pensée du « Dieu seul » était chez lui profonde et habituelle. Par ailleurs il n'est pas le premier — après saint Augustin — chez qui les sentiments intimes aient eu parfois besoin, pour s'exprimer pleinement, du rythme de la répétition ou du balancement des antithèses.

Durant le Carême de cette année 1896, il alla donner une mission de campagne aux Landes-Génusson en Vendée. Dans ce pays de foi profonde, sa parole trouva de l'écho. « J'ai prêché bien des fois, écrit-il encore à sa mère, plus près de soixante fois que de cinquante, j'ai entendu bien des confessions, sept cents à peu près ; j'ai vu bien des gens, mais je n'ai jamais eu plus de plaisir qu'à consoler et encourager les pauvres mères de famille qui venaient me conter leurs peines ; il

me semblait parfois que la consolation que je ramenais dans leurs cœurs devait quelque peu rejaillir jusque sur toi. Puis je touchais du doigt cette vérité, que les enfants sont les fils des larmes maternelles bien plus que de leur sang ; et cela m'emplissait le cœur de reconnaissance pour tous les dévouements et les protections dont Dieu a entouré mon enfance. Il y a là d'ailleurs une grande leçon : les âmes ne s'engendrent, dans l'ordre surnaturel, que par le sacrifice et la générosité à prier, surtout à souffrir ; nous qui avons une vocation apostolique, ne l'oublions jamais ».

Le Troisième An fini, il donna encore un ministère qui semble lui avoir laissé un profonde impression : c'était une des retraites annuelles à la Maison Mère des Frères des Ecoles Chrétiennes, Rue Oudinot. Il fut grandement édifié de ce qu'il y vit comme vertu, simplicité et ouverture de conscience. « Nous nous sommes plu, écrit-il, les Frères et moi. Le F. Assistant est allé me réclamer auprès du P. Provincial pour dix ans.Je me sens bien plus apte à cette sorte de ministères, retraites, direction d'âmes simples, qu'à me mêler de diriger les Nôtres. J'ai remis ma réponse définitive jusqu'après le Status, que j'ignore complètement ».

Le 1er septembre il était fixé : « Que votre volonté se fasse et non la mienne ! C'est tout ce que je sais dire à N. S. en recevant mon status :*Socius Magistri Novitiorum,Minister Iuniorum*. Que je comprends le mot du P. Chambellan : Il faut que la Compagnie soit bien pauvre en sujets ! Enfin, cela regarde N. S., notre Chef adoré, et saint Ignace, le Père de ces jeunes gens à qui qui je vais me dévouer ».

Le P. Platel, devenu Provincial, commençait la réalisation des projets déjà esquissés jadis à Aberdovey. Et cette année passée comme *Socius* était évidemment destinée à faire profiter le P. Paul des conseils d'expérience et de sagesse du P. Labrosse, alors Maître des Novices.

Les débuts à Cantorbéry furent pourtant durs : « Depuis un mois à peu près que je suis installé, j'ai accumulé ici presque autant de fatigue que durant mes sept semaines de laborieuse mission en Vendée. Ce n'est pas la charge qui en est cause, je n'ai quasi rien à faire,mais le climat et l'insomnie qu'il me donne. A la grâce de Dieu ! Peut-être est-ce seulement un premier et dernier tribut payé à l'acclimatation. Cela m'est

d'ailleurs, *Deo iuvante,* d'une parfaite indifférence ; c'est étrange, comme les paroles du saint P. Instructeur sur le mépris de la terre résonnent sans cesse à mes oreilles. J'éprouve une grande joie à me laisser bercer, pousser, arrêter, paralyser par la Providence. Pâtir ou agir, l'un vaut l'autre, tout dépend de l'intention et de l'amour ».

L'acclimatation se fit pourtant, et ce n'est plus qu'en plaisantant qu'il écrivait à son frère quelques mois plus tard : « Si tu trouves dans tes parages un saint homme, mais là, un saint de bon calibre, suggère lui de venir me remplacer comme *Socius*. Dans ce poste, on ne fait de bien que de deux façons : en étant un saint, car alors on attire la grâce sur ses moindres paroles et démarches ; — ou en étant très pratique, car alors on forme les jeunes gens au soin des petites choses. N'étant ni l'un ni l'autre,je me recommande fraternellement à tes prières ».

IV. Le Père Maître

Dans la pensée des Supérieurs, cette année était une dernière préparation à des responsabilités plus lourdes ; le moment était venu de les assumer. Il en apprit la nouvelle au début de juillet 1897 :

« Sans la Sainte Messe,je ne sais ce que je deviendrais,maintenant que j'ai appris mon status de l'an prochain : Maître des Novices ! Je ne m'y attendais nullement. La sainte Volonté de Dieu soit faite ! Si pour de pareilles tâches les saints se sentaient trop petits, que sera-ce de moi, pauvre pécheur, au cœur si rude encore, si égoïste, si peu modelé sur celui du Divin Maître ? Je ne suis pas fier ; j'ai rarement dans ma vie été aussi humilié, aussi pénétré du néant que je suis, que ce matin en recevant du P. Provincial sa dernière bénédiction. C'en est fait ; il me semble que N. S. me dit comme à saint Pierre : *Duc in altum* ! Pour moi plus qu'une voie : la vraie voie des saints. Je dois l'enseigner, je dois donc la suivre.

« *Duc in altum*. Et aussi : *Pasce agnos*. Je ne peux depuis quelques jours penser à ce *Pasce agnos* sans fondre en larmes. Heureusement que N. S. est assez riche en délicatesse, en amour pur, et saint, et sanctifiant, pour m'en départir un peu.

« Mon status se prépare par le sacrifice : on m'envoie en France. à Laval, pour me reposer et attendre. Où sera le Noviciat l'an prochain ? Je ne sais. Tout au moins l'époque du départ pour Laval n'est pas fixée encore ».

Soucieux, comme il le sera toujours, d'étendre encore sa documentation sur la formation traditionnelle de la Compagnie, il s'arrêta au passage à Saint-Acheul,puis se rendit à Poitiers pour y préparer ses conférences auprès du vénérable P. Galinand. Celui-ci lui communiqua quelque chose de sa longue expérience des questions de vocation, et de ses souvenirs relatifs au P. Fréchon et au P. Fessard. Puis le Père rentra à Laval et y fit, comme dernière préparation, sa retraite annuelle, retraite sèche et désolée, réduite presque continuellement à la seule prière vocale. Maintenant il était prêt : les novices, *ses* novices pouvaient venir.

Le 8 septembre, à Cantorbéry, le P. Labrosse avait réuni les novices pour leur faire une Conférence sur la Sainte Vierge : « *Obliviscere populum tuum et domum Patris tui.* Mes chers Frères, pour nous aussi l'heure de la séparation a sonné. Il faut quitter cette maison, quitter votre Père, et vous en aller bien loin d'ici, mais sur une terre bien connue. Là vous trouverez un autre Père qui vous aime et que vous aimez déjà ».

Du 9 au 13 les départs s'échelonnèrent. Le nouveau Père attendait ses enfants et tous les soirs leur donnait les points de la méditation du lendemain. Le 15 pour la première fois tous étaient réunis dans la chapelle provisoire SaintFrançois Régis. Le premier entretien fut très simple : craintes et espérances, du côté de Dieu et du côté des hommes. Puis on renouvela la consécration du Noviciat à saint Joseph, son protecteur et pourvoyeur traditionnel. L'emménagement se fit vite et gaiement, et le 21 on célébrait au réfectoire, en famille, la fête d'installation. Le 29 on inaugurait la nouvelle chapelle domestique, dédiée à saint Stanislas, et dont la première pierre, provenant de l'ancienne chapelle, avait été bénite le 19 mars par le P.Platel. Ce même matin deux nouveaux entraient au noviciat : un Breton, le P. Questel, de trois ans plus âgé que le P. Maître ! et un ancien élève de Tours, qui s'appelait Louis Lenoir. Belles prémices d'une rentrée nombreuse,telle que l'on n'en avait sans doute pas revu depuis l'exil de 1880 : pour la Grande Retraite, vingt cinq nouveaux étaient présents.

Le P. Maître commençait déjà à ne pas laisser chômer ses novices. Pendant ces trois premiers mois, en plus des tra-

vaux matériels d'aménagement et d'installation, l'Histoire du Noviciat relate de nombreuses Académies spirituelles, une Retraite de jeunes gens à la maison de campagne de La Pignerie, à laquelle en succède une autre de 30 ouvriers ; puis, renouvelé d'Angers, le Catéchisme aux Forains. Un des deux novices qui l'inaugurèrent cette année-là était le F. Vanara, futur martyr en Chine.

On se rappelle combien le P. Troussard avait regretté d'être privé à Aberdovey des expériments traditionnels. Un de ses premiers soucis fut donc de les rétablir. Le 3 janvier, l'hôpital reprenait chez les Petites Sœurs des Pauvres ; en février, les catéchismes dans plusieurs paroisses des environs. Ce qui fut plus audacieux, ce furent les prédications de Carême,non seulement dans la campagne,mais à Laval même au Grand Hôpital et dans deux pensionnats. Le nouveau Droit Canon n'avait pas encore restreint sur ce point nos anciens privilèges ; et c'étaient de simples novices, d'âge ou d'extérieur un peu plus mûr,mais tout de même bien débutants, que le P. Maître lançait ainsi ; il ne semble pas que personne ait eu à s'en repentir.

Au mois de mai enfin, le pèlerinage déjà repris depuis quelques années, s'organisait à nouveau et les bandes s'éparpillaient dans toutes les directions sur les grandes routes au sortir de Laval. Pour la première fois depuis dix-huit ans, une génération de novices connaissait les expériments au complet.

Entre temps, le P. Platel était venu faire à Laval sa visite de Provincial. Nous avons dit comment il rappela au P. Maître les souvenirs de sa lointaine prédestination, au temps d'Aberdovey. Il apprenait aussi aux Novices qu'au mois de janvier ils avaient bien failli repartir pour l'Angleterre, et il concluait : « Priez bien pour vos Supérieurs ! »

La charge du P. Troussard allait en effet s'alourdir encore. Cette première année, il n'était que Maître des novices. Le Recteur de la maison était le P. Blino, jadis Supérieur à Saint-Germain quand Sœur Marie-Xavier de Jésus était entrée au Carmel. Au *status* de 1898 il quittait Laval. En venant prendre congé des novices en récréation, il leur dit : «Le grand-père peut s'en aller, du moment que le père reste». Et devant tous, à genoux, il demanda la bénédiction du nouveau Recteur. Quelques jours après, le 5 septembre,

les premiers Juvénistes arrivaient de Cantorbéry. Pendant trois ans, jusqu'à la nouvelle expulsion de 1901,le Père va avoir la charge et la responsabilité des trois communautés de la maison ; et comme à cette époque les Juvénistes de la Province de Lyon étaient réunis à ceux de Paris, ce fut de cent à cent cinquante âmes — c'est bien le mot qui convient ici — que se composa la communauté de Saint-Michel. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir le P. Platel écrire à celui que depuis tant d'années il destinait à ce fardeau : « Ne vous avais-je pas annoncé depuis deux ans que vous arriviez à un temps où vous ne connaîtriez ni repos ni calme? Vous voilà à ce bienheureux terme ! »

Ces trois années de Laval furent peut-être les plus pleines,en tout cas les plus caractéristiques,de la vie du P. Troussard. Au lieu de réserver pour la fin un « Chapitre des vertus », nous allons donc nous arrêter pour le voir à l'œuvre,tâcher de préciser la formation qu'il voulait donner à ses jeunes Frères, et l'esprit intérieur qui l'animait.



La Résidence de Laval était déjà alors une Résidence modèle,bien propre à édifiér les novices : missionnaires perpétuels comme le P. Mautor, humbles et infatigables apôtres du confessionnal comme le P. Sarriot, le P.Tétrel et le P. Avrouin. Tous étaient gens d'âge,et le nouveau Recteur avait trente cinq ans. Pour cette raison, et sans doute aussi pour ménager le temps dû aux novices, on avait cru pouvoir arranger une sorte de partage des pouvoirs : le P. de Bénazé, Ministre, serait chargé de diriger les œuvres extérieures, et le P. Recteur se consacrerait à la jeunesse. Mais bien vite c'est à lui seul que les missionnaires voulurent avoir à faire. Ils le trouvaient beaucoup plus humain que le saint P. de Bénazé. De fait je me souviens, étant un jour chez lui, l'avoir vu accueillir le P. Mautor revenant d'une mission avec une charité à la fois tendre et respectueuse que je n'ai jamais oubliée.

Le Juvénat était un foyer d'intense travail. Les FF. Lyonnais apportaient un accroissement d'émulation. Le corps professoral était composé d'hommes dont le travail, au Juvénat lui-même, dans les Instituts catholiques ou ailleurs, a plus tard

bien montré le mérite. Et seul le fait que la plupart d'entre eux sont heureusement encore vivants interdit à notre reconnaissance d'en faire un éloge plus détaillé. Plusieurs étaient pour le P. Troussard des compagnons de sa jeunesse religieuse. Et parmi eux se trouvait encore le cher P. Longhaye, son vieux maître d'Aberdovey et son prédicateur de retraite de Philosophie en 1879. Au contact de tout ce monde studieux, le PèreRecteur retrouvait ses goûts de littérateur et d'humaniste. Il s'intéressait de très près au travail des élèves et des professeurs, tout en laissant à ceux-ci beaucoup d'initiative et de liberté dans l'organisation de leur enseignement. Des questions assez délicates se posaient pourtant, surtout à propos des examens universitaires. Le P. Troussard avait gardé bon souvenir de la préparation de sa Licence ès Lettres. Il restait persuadé que, outre l'appréciable dispense de deux années de service militaire, elle pouvait apporter au travail des Juvénistes un élément d'émulation, tout en laissant intacte la formation traditionnelle conforme au *Ratio*. Ce n'est un mystère pour personne que le P. Longhaye, au moins au début, n'était pas absolument de cet avis, et regrettait de voir les Juvénistes de seconde année soustraits à des méthodes de travail plus personnelles et plus désintéressées. Le P. Recteur tint bon, mais sut mettre dans l'organisation nouvelle tant de délicatesse et de dextérité que tout le monde, ou presque, fut content. Et rarement jeune Bachelier fut dans sa famille plus fêté par la fierté paternelle que ne l'étaient les Licenciés d'alors quand ils revenaient de Paris, de Caen, de Rennes ou de Clermont avec le précieux parchemin. Glorieux lauréats du reste que ceux qui s'appelaient, pour ne nommer que les morts ou les illustres, Rousselot, Roiron, Teilhard de Chardin, Huby !

Si assidu que fût le Père aux multiples obligations de sa charge de Recteur, les premières, dans son estime comme dans celle de la Compagnie, étaient celles que lui imposaient ses fonctions de Maître des Novices. C'est à eux qu'il réservait le meilleur de son temps, de ses forces et de son cœur. Un de ceux qui reçurent alors le bienfait de sa formation résume excellemment en une page presque tous les traits caractéristiques de sa manière ;

« Le Père Maître a, je crois, marqué une empreinte profonde sur la plupart de ses novices. Tel ou tel a souffert avec lui, n'a pas su dépasser le côté parfois tendu, volontairement froid ou sec de son accueil ; mais je sais que la plupart ont su découvrir derrière cette sévérité, parfois calculée pour éprouver le Novice, l'immense affection qu'il y avait dans son cœur pour ceux que Dieu lui confiait. Il entendait former des hommes, leur donner une spiritualité virile, à forte base d'abnégation. Il estimait qu'un Jésuite valait ce que vaut son noviciat, et qu'un Jésuite médiocre était chose lamentable. Il voulait l'idéal très haut, et cherchait toujours à faire prendre conscience à ses novices de leurs ressources naturelles et surnaturelles.

« Il me semble qu'un trait de sa formation était celui-ci. Il cherchait à obtenir que le novice fût séduit par l'amour de la Compagnie ; une fois le cœur donné, et donné à bon escient parce qu'on avait trouvé dans la Compagnie une mère digne de ce don total, il pensait avec raison que tout suivrait. Ah ! ces *conférences d'Anciens*, où il faisait, pour ainsi dire, la transposition de la vie de novice à la vie qui nous attendait au Scolasticat, dans les collèges, dans le ministère. Il laissait voir qu'on aurait des difficultés, mais qu'il y avait certains principes d'abnégation, d'attachement à la vocation, sur lesquels il fallait toujours s'appuyer comme sur un roc.

« Un trait encore de sa direction était le soin avec lequel il faisait corriger les défauts extérieurs dont la persistance aurait nui à l'apostolat. Il voulait qu'on mît sa vertu tout d'abord à n'être pas une charge pour les autres ; il était impitoyable pour le sans-gêne. Cela obtenu, il voulait la charité positive, agissante ; s'il voyait qu'on n'avait pas beaucoup d'initiative de ce côté, il stimulait, imposait par exemple un acte de charité caractérisé pour chaque journée ou chaque demi-journée, surtout quand on arrivait dans une communauté nouvelle, afin d'activer la fusion. Il voulait la charité générale, la charité envers la communauté ; celle envers les individus, disait-il, ne suffit pas.

« Il voulait qu'on eût une valeur personnelle. Parlant de la régence qui devait venir, il disait qu'il fallait avant tout s'imposer, imposer son autorité : un saint homme qui n'a pas d'autorité ne fera à peu près aucun bien. Il tenait beaucoup à développer la personnalité de bon aloi ; aussi quelle estime il avait pour ces caractères splendides qu'étaient un F. Lenoir, un F. Fournier, un F. de La Bourdonnaye ! Il en parlait encore avec émotion à Angers, dans la dernière exhortation spirituelle qu'il fit à la Résidence avant sa mort, comme préparation à la nouvelle fête du Christ-Roi. ».

Les anciens novices de Laval auront retrouvé dans ces lignes tous les traits saillants de la physionomie de leur Père. Les pages qui suivent ne feront qu'y ajouter quelques détails empruntés à d'autres souvenirs.

Avant tout il cherchait à inculquer à ses enfants l'amour et l'estime de leur vocation. Quelques semaines après son entrée en fonctions, il écrivait : « Je croyais que mon estime pour la vocation ne pouvait plus croître ; je ne me doutais pas de la rage et de l'astuce que le démon déploie contre elle. En apprenant combien il hait la vocation à la Compagnie, je sais mieux combien Dieu l'aime, et combien nous devons l'estimer ».

Dans les débuts il hésitait parfois, comme pris de crainte, devant certaines décisions pour admettre ou pour congédier. Il consultait alors son ancien Père Maître devenu Provincial, le P. Platel ; et celui-ci lui expédiait, à sa manière, des directives brèves et précises. Mais même après que l'expérience eut diminué les appréhensions, il envisagea toujours avec le même religieux respect, nuancé d'admiration et de reconnaissance, cet acte décisif où se rencontrent la volonté de Dieu et celle du jeune homme. Un de ses novices lui parlait un jour de Lourdes et de miracles dont il y avait été témoin. « Je n'ai plus besoin d'aller à Lourdes pour voir des miracles, lui répondit le P. Maître, depuis que j'ai vu l'histoire intime de tant de vocations. En vérité, chacun de nous est un miraculé ! »

Il disait du reste souvent : « La vocation est un trésor ; mais comme tous les trésors, elle se conquiert. C'est quelquefois avant le noviciat, quelquefois pendant, quelquefois beaucoup plus tard ». Et il ajoutait avec une pointe de tristesse : « Mieux vaut que ce soit tôt, quand on a encore toute la générosité de sa jeunesse. On n'est jamais sûr de l'avenir et de la persévérance avant d'avoir été, une fois dans sa vie, vraiment brisé et broyé par la main divine ». Il revenait souvent sur la confiance que donne pour la persévérance et la sainteté ce don divin de l'humiliation et de la souffrance. On l'entend encore redire de son accent pénétré, à l'une des conférences de Grande Retraite : « Si je savais maintenant, mes chers Frères, lequel d'entre vous sera pour Notre Seigneur le plus humilié, le plus souffrant, j'irais me prosterner devant lui et lui baiser les pieds ».

Il ajoutait du reste que la souffrance vraiment bonne et l'humiliation bien supportée ne doivent jamais enlever au religieux la joie profonde de sa vocation : « Lorsque la répon-

se à l'*An vivat contentus in Societate*? n'est pas un *oui* franc et sans réserve, il y a quelque chose dans l'âme qui est à réformer ».

Point n'est besoin de dire que l'esprit qu'il cherchait à nous inculquer était le pur esprit des Exercices. Bien qu'il prît à tâche d'effacer ses idées et ses vues personnelles devant celles de saint Ignace, il ne pouvait dissimuler ses préférences pour la Méditation du Règne ; elle était pour lui l'âme de la Compagnie. De ce don plénier une fois consenti, et de cette amitié personnelle pour Notre Seigneur, il faisait découler tout le reste, les plus grandes choses comme les plus petites. « Un jésuite, disait-il, ne doit pas avoir peur des coups ». Et il détaillait : pas plus de ceux qui nous viennent de nos ennemis que de ceux qui nous viennent du Bon Dieu lui-même, directement ou par l'intermédiaire de l'obéissance. « Un Jésuite ne doit pas marchander sa peine ». De là, pour entraîner les novices à la pratique de l'abnégation et de l'*agendo contra*, les exercices les plus variés et parfois les plus inattendus. Outre les expériments officiels, on était envoyé un beau jour dans un coin de la maison ranger des livres ou nettoyer des pincettes. Et impossible de savoir pour combien de temps on en avait. Tel qui ne se plaisait pas en cuisine y demeurait deux mois ; tel autre qui subissait sans enthousiasme le séjour à l'hôpital y retournait deux fois. Et le temps libre, ce pauvre temps libre légendaire au noviciat, je crois bien qu'il n'a jamais si peu existé que sous le P. Troussard : fêtes, séances, catéchismes, décorations, académies, services à rendre, arrivaient toujours à point pour le dévorer. Il y avait dans ces imprévus de chaque instant tout autre chose que des brimades : matière à belle abnégation. Et ceux qui ne les comprenaient pas ainsi étaient parfois vivement ramenés à la réalité surnaturelle. Parfois évidemment on ne pouvait se défendre d'un sourire, comme lorsqu'il faisait tourner en pélerinage deux authentiques Tourangeaux pendant six jours autour de leur bonne ville avant de les y laisser entrer. Mais à d'autres jours, il prenait vraiment son auditoire par le fond de l'âme, quand sa voix, toute tremblante d'émotion, nous parlait de l'« esprit d'insatiabilité » chez ceux qui veulent être « la charpente osseuse de la Compagnie ».

Dans la pratique immédiate et quotidienne, il voulait que l'amour de la vocation se manifestât par l'amour de la communauté. « Ayez la dévotion à la sainte Communauté, c'est à dire ne la fuyez jamais, pratiquez, fût-ce en vous gênant, la vie commune. Cette vertu peut en suppléer plusieurs, elle n'est suppléée par aucune ». — « Il est très important pour plus tard que vous vous habituiez à trouver en communauté le meilleur de votre repos ; sinon vous serez peut-être des hommes d'œuvres, vous ne serez plus tout à fait des religieux ». Un jour, il fit décommander, presque au dernier moment, un salut promis en ville, parce que l'absence d'un certain nombre de chanteurs eût trop apprauvri, pour un jour de fête, le salut de communauté.

Et il tenait à ce que tout ce qui était destiné à la communauté fût d'une correction parfaite et portât la marque du respect. En sachant toujours y mettre la note surnaturelle, il était exigeant pour tout ce qui était service public. Il envoya un jour le P. Ministre faire enlever, cinq minutes avant le dîner, toutes les carafes du réfectoire, parce que l'eau n'en était pas assez fraîche. Combien d'affiches n'a-t-il pas fait récrire, parce qu'elles avaient une rature ou que le papier en était coupé de travers. Un programme de séance, qui avait déjà demandé beaucoup de travail, dut être recommencé une heure avant la fête, parce que le tirage en était défectueux.

Chez lui-même, ce respect de la communauté s'alliait à un souci constant de respecter aussi les dons individuels de nature et de grâce. Il s'efforçait « de reconnaître et de développer les aptitudes naturelles et surnaturelles de ceux qui s'adressaient à lui. Sa méthode n'était pas celle du laisser faire, du directeur qui s'efface jusqu'à l'extrême pour laisser la grâce agir plus librement, et qui n'intervient que très rarement ou quand il en est sollicité. Il intervenait souvent et ne craignait pas de questionner. Les jeunes religieux qui se laissaient faire volontiers par lui se sentaient certainement très puissamment aidés et stimulés, surtout dans leurs premières années où les opérations de la grâce ont besoin d'être précisées et guidées dans le détail. Il cherchait alors à déterminer l'aptitude particulière, ou au contraire le défaut dominant,

il aidait le novice à en prendre conscience, et jalonnait la route à suivre ».

La plupart ont de fait gardé cette impression, que le P. Maître *entrait* hardiment dans les âmes. Mais jamais cette hardiesse ne fut inconsidérée, ni surtout naturelle ; elle était toute pénétrée des *Règles du discernement des esprits.* A un novice en veine d'héroïsme, il répondait simplement : « Calmez-vous, vous n'êtes pas du bois de ceux à qui Dieu demande pareils sacrifices ». A un autre, plus suavement : « Oui, des âmes restent en route, à mi-côte, parce qu'elles ne savent pas assez risquer pour Dieu, ni céder au Saint-Esprit. Mais il faut, pour ne pas tomber dans le scrupule, ni se rétrécir, ni se diminuer pour l'apostolat, que le Saint Esprit parle ; et je cherche en vain s'il vous a parlé. S'il y avait attrait doux, persévérant, onctueux comme la goutte d'huile qui imbibe une étoffe, ou suave comme la goutte d'eau tombant sur une éponge, ce serait signe que Dieu demande ; mais ici rien de cela ».

En somme, dans toute sa direction, on sentait chez lui le détachement parfait : « Je ne l'ai jamais remarqué ni senti *emballé* pour quelqu'un. Il avait grande déférence et sympathie pour les supériorités qu'il constatait, surtout chez ses novices plus âgés. On sentait chez lui cette universelle sympathie faite d'esprit ouvert, d'optimisme, d'humilité, d'âme paisible et qu'aucune passion ne fermait à aucun bien. Mais d'emballement, d'envoûtement, aucun, pour personne ».

Ne lui arriva-t-il jamais de se tromper ? Ce serait bien audacieux de répondre que non. On lui a reproché d'avoir paru encourager parfois de jeunes saintetés insuffisamment solides. Il est certain que, une fois ou l'autre, il laissa faire. C'est qu'il s'était rendu compte que, malgré le manque de maturité, des vertus réelles permettaient d'espérer une influence salutaire pour la ferveur commune, sans risquer de gros inconvénients. Et en même temps il surveillait de très près, décidé à intervenir au moindre danger.

Un des traits qui touchèrent et édifièrent profondément plusieurs de ses anciens fut la simplicité et l'humilité avec lesquelles il reconnaissait ses torts et ses erreurs de direction.

Vers la fin du noviciat, et surtout au Juvénat, on était tout heureusement surpris de le voir se détendre, revenir sur le passé et sur les directions données pour les reprendre, les expliquer, les corriger, trouvant là un moyen, non seulement de former l'expérience du futur directeur, mais aussi d'effacer, avec une humilité touchante, jusqu'aux dernières traces de certaines blessures passées. A quelqu'un qu'il avait fort durement traité : «Je ne savais pas ce que vous aviez dans le corps ; j'ai été au plus sûr : j'ai tapé sur vous à bras raccourcis jusqu'à ce que j'aie obtenu une réaction me montrant que vous aviez de l'humilité ». Ou encore : « Je vous croyais intellectuel, et je craignais pour vous l'orgueil. Je vous ai jeté dans les besognes matérielles. Je n'ai qu'une peur, c'est d'avoir trop bien réussi ! »

Une loyauté si paternelle et si entière faisait tout oublier. Il faut bien avouer que parfois le besoin s'en faisait sentir. Car au noviciat l'on était tenu et suivi de près, et par moments poursuivi d'observations et de remarques. Le P. Maître jugeait, et avec combien de raison, que bien des points de conduite extérieure, de tenue, de politesse religieuse, qui adoucissent tant la vie commune et souvent garantissent de plus importantes vertus, ne s'acquièrent aisément que dans les toutes premières années, et que ces réformes extérieures offrent un aliment solide à la bonne volonté et à l'abnégation des novices. Pour atteindre les intéressés de façon rapide et précise, le P. Troussard avait emprunté au P. Platel la méthode de procéder par billets. Que de centaines et de centaines il en a expédié ainsi, écrits au crayon violet de sa petite écriture fine et nette ! Certains, il faut l'avouer, étaient des flèches acérées qui pénétraient au plus sensible de l'âme et la faisaient sursauter. Jamais d'amertume pourtant, surtout jamais d'ironie ; mais quand le manquement avait été plus grave, un ton de tristesse qui n'en atteignait que davantage les profondeurs du cœur.

Si la faute avait été publique, la réprimande évidemment l'était aussi, traduite parfois en une affiche aux termes volontairement sévères : « Un novice qui se permet telle chose manque d'une des qualités essentielles de notre vocation ». Le P. Rousselot, pour qui le P. Recteur avait cependant grande estime, ne fut-il pas durant son Juvénat le héros d'un

de ces affichages pour avoir en récréation jugé avec trop de désinvolture l'éloquence du P. Coubé !

A ces redressements publics s'ajoutaient en certains cas des pénitences comme en savait donner saint Ignace lui-même. Il alla même jusqu'à priver de la messe un juvéniste prêtre pour manquements répétés à la règle du *tactus*.

Dans le particulier, ses remarques orales avaient le même caractère de netteté vive et parfois tranchante : « Dans les premières semaines de mon noviciat, raconte quelqu'un, j'eus le malheur de jeter un coup d'œil sur sa table. D'un ton sec et d'un geste il me dit un « Vous désirez ?... » qui me fit *sentir* mon impolitesse et me corrigea à tout jamais. »

Parfois, pas très souvent, ces remarques aiguës se nuançaient de quelque humour et s'accompagnaient d'un imperceptible sourire. Un jour qu'un novice lui disait son idéal de bonté, d'amabilité séduisante et attirante, et peut-être lui en nommait un type vivant, le P. Maître répartit : « Eh ! oui, mon petit Frère, il faut vous résoudre à n'être jamais comme cela ! »

On comprendra que quelques uns aient ressenti à son égard, par moments, une certaine crainte révérentielle. Un novice, qu'il avait du reste les meilleures raison de mener avec vigueur, avouait candidement : « Quand le P. Maître me fait appeler,mon premier mouvement est de me demander quelle bêtise j'ai encore bien pu faire ». D'autres en souffraient plus profondément, de qui on aurait peut-être pu obtenir autant avec plus de douceur. Mais à ceux qu'il savait vertueux, le P. Maître voulait faire des âmes fortes, capables de supporter plus tard d'autres sévérités. Et quant à ceux dont la vertu lui semblait douteuse et qu'il entendait ainsi éprouver, hélas ! l'avenir a montré pour plus d'un qu'il n'avait pas eu tort de se défier et d'être sévère. Une chose en tout cas est frappante : parmi ceux de ses novices qui lui ont conservé la reconnaissance la plus tendre et la plus fidèle, on trouve un bon nombre de ceux qui furent alors de sa part l'objet des admonitions les plus répétées et les plus dures.

Si on ne lui gardait pas rancune, c'est d'abord qu'on sentait chez lui l'absence complète d'étroitesses humaines, d'antiphaties naturelles ou d'irritations d'amour propre. Quand il usait de la sévérité, il y voyait un devoir, qui toujours lui

coûtait. A un F. Admoniteur qui hésitait à transmettre une observation, craignant de faire de la peine, il répondait doucement : « Mon petit Frère, quand on craint de faire de la peine on ne sera jamais capable d'être un Supérieur de la Compagnie. »

Mais surtout chez lui la sévérité s'alliait à une bonté et à une charité profondes, qui tôt ou tard avec tous montaient jusqu'à la surface de son âme, et se montraient si pleinement paternelles, que tous les nuages étaient dissipés.

En 1886 à Angers, il avait noté : « J'ai entendu en récréation quelqu'un dire de son P. Maître : C'était un brave homme. Lequel de mes conovices serait tenté de dire cela du nôtre ? » On pourrait à son sujet répéter la même phrase. La bonhomie n'était pas son genre ; la mièvrerie encore moins. Quand il écrivait à quelqu'un, le lendemain d'une algarade : « J'ai vu hier soir pleurer mon enfant, je désire le recevoir ce matin pour le voir sourire », la joliesse de la phrase cachait à peine un trait bien net, — et bien Ignatien — de sa manière : ne jamais laisser une âme sous l'accablement d'un reproche sévère. La faute avouée et reconnue, il souriait et relevait, de façon si aimante qu'on se sentait pénétré jusqu'aux replis les plus fermés du cœur.

De son dévouement, du reste, il était impossible de douter. Non seulement il était évident qu'il ne vivait que pour nous, et ne se permettait ni détente ni délassement. Mais, non content d'être tout à tous, il savait encore, ce qui est plus rare, être tout à chacun. « Autant il paraissait souvent un peu guindé en public, surtout en temps de silence, autant il était affable et condescendant en particulier, et tout à vous quand il vous recevait. Quand il vous parlait, on avait l'impression qu'il vivait *dans vous*, avec un intérêt toujours présent, jamais défaillant ni même détendu. Qu'il sourît au bien, aux efforts et aux succès (et il les relevait aussi soigneusement que les défauts), ou qu'il indiquât les points à conquérir et à réformer, c'était à vous, de vous, qu'il parlait ». Cette bonté, il la montrait surtout aux comptes de conscience, et encore plus à celui de la Rénovation des vœux, qu'il appelait « le solennel tête à tête de la Compagnie avec son enfant ».

De 1889 à 1906, sous une forme ou sous une autre, la bonté, la douceur et la suavité furent la matière de son élec-

tion et le sujet de son examen particulier. Plus de quatre ans après la mort du P. Platel, il montra à un de ses jeunes religieux le texte suivant,écrit de la main de son Père Maître à lui : « Pour Laval, au R. P. Maître. — Il est dit dans la vie du P. Ducoudray : Dans le long commerce que j'ai eu avec le P. Ducoudray, j'ai toujours été frappé de sa bienveillance. Il était porté à juger les hommes en beau ; on voyait qu'il désirait du bien à tous sans s'inquéter des divergences de parti et d'opinion ; et cela non par indifférence de conviction, mais par largeur d'idées et grandeur de cœur. — Ces lignes, Père Paul, m'ont rendu les plus grands services depuis que je suis Provincial. Je vous en fais don ».

Dans cette bonté et cette douceur, qui peut-être ne lui étaient pas naturelles, le Père progressa jusqu'au bout. Dans les premières années, bien qu'elles ne fussent pas le trait dominant de sa physionomie, on en trouverait déjà de bien jolis exemples ; il suffit pour s'en souvenir d'avoir eu la chance d'être à cette époque malade ou fatigué. Il tenait alors avant tout aux attentions qui sont traditionnelles dans la Compagnie : fleurs fraîches dans les chambres des malades, et à l'infirmerie la cage d'oiseaux chanteurs que nourrissait avec tant de sollicitude le cher F. Deniau. Mais il ajoutait à cela bien d'autres délicatesses qui n'étaient qu'à lui, et que ne savent pas trouver ceux qui n'ont pas souffert beaucoup eux-mêmes ou qui n'ont pas pénétré dans l'intime des souffrances de Jésus.

Un jour, c'est un juvéniste revenant refusé de son examen de Licence, et rentrant tard le soir à la maison. Le lendemain matin avant la dernière Messe, le Père vint le réveiller lui-même, lui donner l'accolade dans son lit et le consoler. Celui-là assure « qu'il ne se souvient de rien de plus maternel dans la Compagnie ».

Un novice pour qui il avait été sévère et qui en avait gardé quelque ressentiment, vint à quelque temps de là lui apporter la confidence d'une vraie et douloureuse épreuve. Le P. Maître lui ouvrit ses bras tout grands et le serra sur son cœur, en lui disant simplement : « Mon pauvre enfant, si je pouvais prendre sur moi toute votre souffrance ! » Mais le ton était tel, et si sincères les larmes qui l'accompagnaient, que l'âme fut du même coup pacifiée et conquise.

Rien de tout cela, on le pense bien, n'était charité purement officielle et de commande. Ce qui le montre, c'est qu'elle ne cessait pas avec la séparation. « Ses enfants croissaient dans la vie de la Compagnie. Ils voyaient leur Père, à mesure, s'adapter encore, les suivre dans les périodes successives de leur vie religieuse, se prêter, s'ils l'attendaient de lui, à des conseils vraiment ajustés avec souplesse suivant l'heure. C'est une brève consultation de morale à un jeune régent embarrassé dans la préparation de son catéchisme.C'est un conseil pour rendre pratique le travail d'un théologien. C'est à un *operarius* que le status récent met dans une région toute nouvelle, au confessionnal, aux retraites, après des années exclusivement vouées aux collèges, un précieux et lumineux encouragement ».

Il est temps d'entrer avec un filial respect dans le secret intérieur de l'âme. Ce qui frappait d'abord,c'était la vraie et complète abnégation. « Il parut, sans se démentir, vraiment identifié avec son office. Quand le *moi* apparut-il en lui? Même avec des yeux de novice,on ne surprenait pas d'échappée de nature, de réaction même fugitive d'amour propre ».

Il était très dur pour lui-même.Malgré ce que son existence avait déjà d'assujettissant et d'absorbant sans détente aucune, on devinait le supplément de mortification volontaire par laquelle, ses notes en témoignent, il voulait acheter le secours divin. Personne n'a oublié le spectacle de sa modestie ; elle devait être, c'est lui encore qui l'écrit, « presque comme en retraite ».

Nous avons vu quelle humilité il mettait, même avec ses novices et ses inférieurs, à reconnaître ses torts et à avouer ses erreurs. Il en donnait encore vers la fin de sa vie un bien joli exemple. Appelé en 1920 à remplacer pour quelques mois le P. Maître d'alors, « il profita du passage à Angers, peu de jours avant son départ, d'un de ses premiers novices, pour lui demander ce qu'il se rappelait à corriger ou à améliorer dans les façons de faire d'autrefois ».

De son obéissance nous ne rappellerons qu'un trait, c'est la déférence très surnaturelle et très digne qu'il témoigna toujours, malgré les difficultés que lui créait sa situation, à l'évêque de Laval, Mgr Geay. Il en donna un jour une

preuve méritoire, dont il fut du reste bien récompensé. L'évêque avait érigé une nouvelle paroisse : mais, par suite de difficultés locales, le clergé refusait d'aller y dire la Messe. Mgr fit demander au P. Recteur un Père pour y assurer le service dominical. Le P. Troussard jugea que cette fois, quelle que pût être l'opportunité de la décision, l'évêque était dans son droit strict et qu'il n'y avait qu'à lui obéir. Il répondit par une lettre fort délicate, disant que, surtout vu les circonstances actuelles, il se ferait un devoir d'obtempérer au désir de Mgr, et qu'il assurerait le service, dût-il aller dire la Messe lui-même. A quelque temps de là, il vit un Vicaire Général qui lui dit : « Vous savez, vous avez été bien inspiré l'autre jour en écrivant votre lettre. Mgr se disposait à faire fermer la chapelle de Saint-Michel. Quand il eut votre réponse, il en fut touché, et dit : Nous ne pouvons tout de même fermer Saint-Michel dans ces conditions-là ! »

On devine que de tant de vertus solides la source était dans une union singulièrement intime avec Notre Seigneur. Pour les novices, toujours prompts à classer les spiritualités en catégories étanches suivant les semaines des Exercices, il était hors de conteste que les préférences du P. Maître étaient pour la Troisième. Il en donnait les points avec une profondeur d'accent qui ne pouvait laisser aucun doute. Ceux qui se souviennent encore de ses contemplations de l'Agonie au jardin sentaient bien qu'il avait, comme il en fit un jour la confidence, une particulière dévotion au Précieux Sang ; il en disait souvent, aux jours libres, la Messe votive.

Et c'est dans la Sainte Eucharistie, à la Messe et dans la Communion, qu'il enseignait à trouver le Maître, dans une union que chaque jour devait rendre plus intime. Il disait n'avoir jamais oublié le spectacle de la Messe du saint Père Fessard ; se doutait-il qu'un jour ses enfants diraient la même chose de la sienne ? Qui ne croit l'entendre encore récitant le *Pater* avec un accent tel qu'il était impossible de ne pas sentir avec lui la réalité de la présence divine ? Aucune emphase d'ailleurs ni aucune affectation, mais une foi si pénétrée d'amour qu'on la sentait tout près de la vision.

De cette vision connut-il ici-bas quelque chose, dans le secret de l'oraison mystique ? Comme tous les amis de Dieu il fut toujours très sobre de confidences sur ce point-là.

Dans ses notes, il se plaint à maintes reprises d'être inapte à la contemplation, ce qui étonnera bien un peu ceux qui se rappellent certains points de contemplation donnés en Grande Retraite. Vers la fin de sa vie, parlant avec son frère de la vie spirituelle, il semblait bien dire qu'il n'avait pas connu les grâces mystiques proprement dites, mais qu'il avait eu de très grandes leçons sur la souffrance au contact d'âmes qu'il avait dirigées. Par contre, rappelant à un de ses anciens novices des souvenirs de sa propre jeunesse, il lui disait avoir eu au collège, durant une période de tentations et de difficultés, de l'attrait pour prier pendant de longues heures. Il en avait parlé dans la suite au P. de Maumigny, et celui-ci avait déclaré que ce n'était pas possible sans oraison passive. Les deux assertions sont conciliables : il n'aurait pas été le seul à qui Dieu aurait donné, au moment du premier appel, des grâces gratuites que, une fois la fidélité assurée, il n'aurait pas jugé bon de renouveler plus tard.

Il croyait à la fin de sa vie avoir détruit toutes ses notes et papiers spirituels. Quelques-uns heureusement lui ont échappé, et parmi eux un bref journal de sa retraite de 1900. Ce sera, pensons-nous, une joie pour ses anciens que de soulever un instant, avec émotion et respect, un coin du voile sous lequel le P. Maître cachait avec une si scrupuleuse humilité tout ce qui touchait à sa personne.

« *Veni Creator.* — Avec quelques idées du Fondement, et une prière que j'ai tâché de faire très intense. Le P. Maître doit imiter le Saint Esprit dans son action sur les âmes. — *Mentes tuorum visita* : m'établir, du moins chez certains, comme chez moi ; sinon ils ne font aucun progrès — *Paraclitus* : Que de larmes à sécher ! Qu'on se dise, à chaque fois qu'on souffre : J'en serai quitte pour aller chez le P. Maître. — *Altissimi* : Etre le représentant du Très-Haut. Donc très condescendant sans être familier, comprenant les faiblesses des autres sans les partager moi-même. — *Fons, ignis, unctio*, eau, feu, huile : *mes* symboles.

« *Le Triple colloque* fait simplement, longuement, avec prières intercalées. — Que l'esprit du monde vit encore en moi ! Comme j'ai besoin de faire et de refaire ce colloque ! A force de vivre à la vapeur comme les gens du monde, je reprends un peu leur esprit dont le Troisième An m'avait dépouillé. Je ne suis pas insensible à l'estime, je n'agis pas toujours avec pureté d'intention. L'administration tue en moi la prière.

« *Jugement particulier.* — Méditation impressionnante. Je crois

qu'elle m'a détaché des vains jugements des hommes et m'a redonné du caractère. Blâmes, critiques, même des saintes gens, s'ils ne sont pas mes Supérieurs, qu'importe, si j'ai pour moi le jugement de Dieu ! Paix,bon esprit, repos de la part des autres, qu'importe, si je n'ai pas l'approbation de Dieu !

« J'ai observé que l'abnégation du Supérieur rend grand service aux inférieurs. Sans doute toutes mes prières, même accompagnées de sacrifices, n'ont pas été exaucées ; mais le plus souvent j'ai vu N. S. couronner mes désirs quand je les ai parés de quelques actes de générosité. Avis pour moi durant ces exercices. Je porte en ce moment plusieurs peines douloureuses : certains ne se forment pas, faute d'esprit de mortification ou d'ouverture de conscience. Qui leur obtiendra ce dont ils ont besoin ? Moi ces jours-ci, avec la grâce que j'attirerai par des mortifications et par l'ouverture résolument et très filialement pratiquée envers mon nouveau P. Provincial.

« *Miséricorde de Dieu.* — Cela m'a fait grand bien de voir devant moi les deux bras grands ouverts de N. S. Je me suis imaginé mon P. Maître m'ouvrant ses deux bras paternels après tel aveu pénible : cela me prenait le cœur et le donnait tout entier à la Compagnie ; mais cela m'apprenait surtout à soupçonner ce qu'est la bonté de Dieu. O Dieu qui êtes père, plus père que qui que ce soit, donnez moi part à votre paternité afin que je vous fasse un peu connaître. Faire connaître le Père, pouvoir dire : *Qui videt me videt ét Patrem* : Queì rêve ! Quelle ambition ! Quel bel idéal pour un Supérieur !

« *Action de grâces après la Communion* (Jeudi-Saint). — J'ai médité devant le Saint Sacrement les belles prières de saint Thomas et de saint Bonaventure *post Missam.* Quel honneur pour moi de célébrer ce matin et de porter N. S. au reposoir ! Sans moi, y seriez-vous, Jésus, sur votre trône, au milieu des fleurs et surtout des âmes pures qui vous plaisent plus que les fleurs ?

« A nous deux, gouvernons la maison. Ou plutôt gouvernez la seul. Portez la, moi qui vous ai porté tout à l'heure. Je vous ferai aimer, Dieu de l'autel ; et vous vous occuperez de mes intérêts, qui d'ailleurs sont uniquement les vôtres.

« C'est important qu'un Supérieur veille au bon ordre, à la propreté, à l'ornementation du sanctuaire. C'est une leçon de choses qui vaut plusieurs conférences sur le respect et l'amour dûs au Saint Sacrement.

« C'est important que je fasse vivre le culte de la Sainte Eucharistie dans la maison, comme ce Supérieur du Ménologe de Portugal : Je ne crains rien pour ma maison tant que j'y vois nos Pères et Frères aimer à visiter le Saint Sacrement.

« Merci, o Jésus, vous m'avez fait du bien. Je sentais si bien en vous parlant que c'est vous qui me portiez et que vous étiez le vrai Recteur de cette maison : *Deus, omnium fidelium Pastor et Rector* !

« *Examen de conscience du Supérieur.* — Comme nos PP. Généraux insistent sur la bénignité ! Comme ils tiennent à un gouvernement paternel, qui soit vraiment à l'image du gouvernement divin ! En somme, le Supérieur de la Compagnie ne s'appartient pas. Surtout dans ma charge, il faut que je cumule tous les genres de dévouement que j'ai exercés, ou mieux vu exercer ailleurs : plus assidu qu'un Directeur de congrégation, plus patient qu'un professeur, plus dévoué et plus attentif qu'un surveillant. Il faut que je me dédouble quarante, ou mieux quatre vingt fois, car ils sont quatre vingt et cent, les enfants que la Compagnie me confie... Je leur appartiens, je ne m'appartiens pas. Donc, à ces heures d'épuisement moral, où, après d'interminables comptes de conscience,il me faut aviser à des difficultés imprévues qui m'enlèvent tout repos, ne pas céder une seconde au regret, me réjouir au contraire : c'est ma Passion à moi, c'est mon humble, ma très humble manière de sauver des âmes. Claver et Régis en ont supporté bien d'autres ! Je leur demande seulement, ainsi qu'à N. S., de m'aider à trouver davantage le temps de la prière.

« *Après la Résurrection.* — Les apparitions privées ont un cachet de tendresse et de délicatesse qui est tout divin. N. S. y exerce délicieusement l'*officium consolandi suos.*

« Les apparitions publiques, qui ont pour but de commencer l'établissement définitif de l'Eglise, sont imposantes, solennelles et majesteueuses. C'est le 4e point de saint Ignace : *Divinitas se ostendit.*

« Il y a là une leçon et un modèle : dans mes rapports privés, simplicité, bonté, délicatesse autant que le permettra mon pauvre cœur si foncièrement égoïste. Dans mes rapports publics, officiels, où je parle *tamquam auctoritatem habens*, prendre plus de prestige ou tout au moins ne pas craindre dans les paroles et dans le ton de faire resplendir un peu Dieu, de façon qu'on dise : *Divinitas se ostendit.*

« *Pentecôte. Veni Sancte...* — O Esprit Saint, qui êtes, peut-on dire, le cœur de la Divinité, faites que je sois le cœur de cette maison, bon, paternel, dilatant, réchauffant, vivifiant !

« La vie va recommencer, agitée, fiévreuse... *In labore requies, in aestu temperies, veni* ! Je prévois des douleurs, mais vous serez *in fletu solatium.* Surtout je prévois des anxiétés ténébreuses pires que les souffrances positives : je m'appuie sur vous, je me perds en vous, je tâcherai de n'agir que suivant votre inspiration, trop heureux si grâce à moi la divine volonté se fait un peu plus *sicut in caelo et in terra.*

« Je suis sur terre plus seul que jamais. Du moins vous êtes au Ciel, et je ne veux pas quitter par la pensée votre beau séjour » !

Quand il écrivait ces dernières lignes, pleines de tant de tristesse et d'un si surnaturel abandon, le Père prévoyait-il

l'orage qui allait, quelques mois après, fondre sur sa maison et une fois de plus la disperser? A la fin de 1900 les menaces se précisaient : offrant à Mgr Geay les vœux de nouvel an des communautés religieuses de la ville, le Recteur de Saint-Michel disait au Prélat, malgré ses protestations : « *Morituri te salutant* ». Cinq mois après, la loi sur les Associations était votée ; il fallait préparer un nouveau déménagement et un nouvel exil.

Mois d'angoisse et de responsabilité,que ne semble être venu alléger aucun sentiment de la force et du secours divin. Au contraire, un des seuls changements que la perspicacité des novices remarqua chez le P. Maître est qu'au lieu du recueillment immobile et impressionnant de son action de grâces matinale, il cherchait dans un livre le secours de la prière vocale. Et le départ fut un dernier acte d'obéissance : l'évêque ayant demandé qu'on évitât à tout prix toute manifestation tapageuse, on quitta Saint-Michel par petits paquets, presque comme des malfaiteurs, dans d'inénarrables déguisements civils : c'était l'héroïsme sous une tout autre forme que celle qu'avaient rêvée bien des imaginations juvéniles.

On se retrouva réunis à Jersey dans l'ancien Collège préparatoire à la Marine, dédié providentiellement à N.-D. de Bon-Secours. Et la vie y recommença, calme et studieuse, un peu plus tranquille pour le P. Maître que celle de Laval (1).

(1) C'est à Jersey que le Père eut parmi ses novices coadjuteurs le futur aviateur Jules Védrines. Ceux d'alors se rappellent certainement le petit bonhomme aux yeux noirs et brillants, ouvert, simple et très édifiant. Le P. Maître lui trouvait de belles qualités et voulut le mettre à même de les développer pour être employées plus tard au service du Bon Dieu et de la Compagnie. Il décida de l'envoyer à l'Institut Catholique d'Arts et Métiers de Lille. Mais ce qui avait si bien réussi pour d'autres tourna malheureusement la tête au pauvre enfant : comptant que son habileté professionnelle lui ferait trouver une belle situation, il quitta la Compagnie, et du même coup toute pratique religieuse. Il eut son heure de célébrité, à la fin de la guerre et dans les années qui suivirent jusqu'a tragique accident qui lui coûtà la vie. Son P. Maître n'avait jamais perdu tout contact avec lui ; après un passage à Paris, il écrivait : « J'ai vu Védrines, que j'ai essayé de convertir. Le pauvre garçon m'a reçu on ne peut plus aimablement ; mais il est trop guéri de sa

Ce ne devait cependant pas être pour bien longtemps. Les Supérieurs se résignaient difficilement à la disparition complète de nos collèges, apostolat si cher à la Compagnie et précieuse Ecole d'application pour nos scolastiques. En 1903, ils résolurent d'ouvrir à Jersey un petit collège, destiné à grandir si la Providence avait l'œuvre pour agréable. Pendant trois ans le P. Troussard allait en avoir la charge en même temps que celle du Noviciat et du Juvénat. Par moments le fardeau fut lourd, mais le Père aimait tendrement cette œuvre naissante, qui lui rappelait aussi les années heureuses et brillantes de sa régence. Pour les premiers maîtres et les premiers élèves de ce collège, qui devait connaître seize années d'une vie si pleine et si féconde, il fut un Père très encourageant et très éclairé.

Il inaugura aussi à ce moment une œuvre qui, à son insu, le préparait à son apostolat futur. Pendant les vacances, le collège recevait des prêtres Français, qui venaient y faire leur retraite annuelle. Ils trouvaient, en même temps que beaucoup de calme et de recueillement, le plus charmant accueil, et c'était pour eux une grande édification d'être servis par les novices. Quant au P. Recteur, il noua là des relations qui durèrent jusqu'à la fin de sa vie, et que parfois il fut bien heureux de retrouver plus tard.

Cependant le petit collège prospérait tellement qu'il se trouva vite à l'étroit dans la partie des bâtiments qui lui était réservée. Comme c'est toujours aux aînés de se sacrifier, les juvénistes et les novices déménagèrent une fois de plus : en 1906 le P. Troussard les emmenait, et pour la troisième fois se retrouvait avec eux à Cantorbéry. Il y connut encore quelques joies intimes, qu'il confie ainsi à sa mère : « J'ai, vu le malheur des temps, un peu moins d'enfants qu'autrefois dans ma chère famille du noviciat. Que tes prières d'aïeule ne diminuent pourtant pas ! D'abord il faut des recrues, puis il faut que l'on prépare aujourd'hui des vertus plus

---

terrible chûte : il est encore grisé. Rien à faire pour le moment qu'à patienter, prier et souffrir pour lui. C'est un de mes enfants que j'ai le plus aimés et dont la défection m'a été fort sensible. Je crains fort que la Providence ne lui donne une autre leçon, et cette fois plus terrible. »

solides que jamais. Du reste c'est merveilleux de voir comme nos jeunes gens sont résolus, calmes et joyeux en face du sombre avenir de combats et de tracasseries qui les attend. C'est une grâce du Bon Dieu. Parmi eux plusieurs promettent beaucoup ; je les recommande à tes prières, afin que je n'empêche pas la grâce de descendre en eux. Chose remarquable : ce sont précisément ceux qui ont eu les meilleueres mères ! »

V. Le Mans et Angers

Il ne devait rester cette fois à Cantorbéry qu'une seule année. Au status de 1907 une décision très inattendue pour tous et pour lui-même l'envoyait comme Supérieur au Mans. Il prévoyait les tristesses qu'il allait y trouver, et que ses souvenirs d'enfance ne feraient qu'aviver : le cher Sainte-Croix agonisant,et qu'il fallait essayer de sauver à tout prix. Devant la perspective de tâches si lourdes,il connut un moment de détresse : « Je pars pour Le Mans d'un cœur déchiré, non pas tant parce que je laisse le Noviciat, petit Paradis terrestre où ç'eût été trop doux de vieillir, et où je finissais par trop m'attacher, mais surtout parce que je me sens totalement au dessous de la tâche que m'impose la confiance de la Compagnie. De tous les postes, c'est celui pour lequel je me sens le moins prêt que celui de Supérieur de résidence. J'ai l'impression de partir en mission, et conscience d'avoir plus à souffrir que si j'étais envoyé dans cette Chine qui m'échappe. C'est une consolation d'avoir beaucoup à pâtir et à offrir pour mes novices présents et passés ».

De fait, il revenait en France au pire moment des tracasseries judiciaires et administratives qui suivirent les lois de 1901 et de 1905. Caillaux avait juré la perte du collège Sainte-Croix, et à plusieurs reprises il fallit réussir. Ce furent pour le Père cinq années de lutte acharnée ; ou plutôt le mot *lutte* est impropre, car il évoque des images chevaleresques qui ne correspondent aucunement à la réalité. Ce furent plutôt cinq années des plus fastidieuses démarches, diplomatiques, juridiques ou financières, en un mot tout ce pour quoi le pauvre Père était le moins fait et le moins préparé par

toute son existence antérieure. Il fut à plusieurs reprises consolé et aidé par le dévouement d'amis admirables, maintes fois aussi, hélas ! déçu par l'inertie et l'égoïsme de certains autres. Quand la dernière crise survint, que l'ancien immeuble fut irrémédiablement perdu, et qu'il fallut trouver à tout prix un moyen de ne pas disperser les élèves en pleine année, le Père trouva une solution, qui au point de vue financier ne valait peut-être pas grand chose, mais qui eut au moins le mérite d'empêcher le pire et de réserver l'avenir. Ce qu'il lui en coûta, Dieu seul le sut jamais, car il n'aimait point parler de ce temps là. Il disait seulement un jour : « Quand il n'y eut plus rien d'autre à faire, je me décidai à mendier, et je pris mon chapeau pour commencer la tournée. Je crois que le Bon Dieu était avec moi, car le premier soir j'avais 80.000 francs. »

Ces lourds soucis administratifs n'empêchaient pas l'activité apostolique croissante. Un tout petit *Diarium Sacerdotale*, bien pauvre et bien usé, nous promène en bien des villes de l'Ouest. Et les comptes annuels sont édifiants : ce sont chaque fois de 3500 à 4000 confessions, huit ou dix retraites et de 150 à 200 sermons détachés. Si l'on pense qu'en arrivant au Mans le Père n'avait rien de prêt pour les auditoires auxquels il devrait désormais s'adresser, on réalise quelle énorme somme de travail humble et caché il dut alors fournir. Cela ne l'empêchait pas d'écrire : « Ma petite vie végète toujours : priez pour que, par la prière et le désir, je réalise le bien que je ne fais point par l'action, pour laquelle je suis mal doué ». S'il voulait parler de l'action oratoire, il disait peut-être vrai : sous l'influence de la fatigue, sa voix se cassait de plus en plus, fréquemment coupée d'une petite toux sèche qui rendait la diction saccadée ; devant des auditoires qu'il connaissait moins, il avait peine à retrouver ces accents qui jadis faisaient tressaillir les âmes de ses novices. Mais sous cette diminution apparente de ses dons humains, les âmes pieuses, sacerdotales ou religieuses auxquelles de plus en plus il réservait son activité, sentaient l'homme de Dieu, humble, pénitent, chez qui disparaissaient, dans une abnégation totale, les dernières traces d'amour propre. Un de ses anciens novices dit délicatement : « La seconde partie de sa vie ne répondit pas complètement à ce qu'avait fait prévoir la première ».

Cette diminution de lui-même, le Père ne put pas ne pas la sentir ; jamais il n'y fit allusion, et si dans une conversation intime on tentait de le faire, jamais il ne paraissait comprendre.

C'est pendant son séjour au Mans que la confiance de l'évêque lui indiqua un ministère extrêmement délicat, mais auquel il était mieux préparé, et dans lequel il fit un si grand bien que véritablement on peut voir là comme une seconde vocation. Il s'agit du ministère auprès des religieux et surtout des religieuses sécularisées. On ne peut encore sans indiscrétion entrer dans beaucoup de détails sur ce sujet. Mais on sait combien lamentable avait été parfois l'histoire de ces sécularisations, décidées à la hâte pour sauver d'une perte certaine des œuvres ou des écoles, mais sans les sauvegardes que demandaient le respect de la vocation religieuse et même les prescriptions expresses du Droit Canon. Le premier moment de panique passé, des situations inextricables se révélaient, que tous, inférieurs, Supérieurs, autorités ecclésiastiques, désiraient voir régulariser, mais qui demandaient, avec une grande délicatesse de doigté, une connaissance profonde, à la fois juridique et ascétique, de la vie religieuse. Il s'agissait de vocations à sauver ; l'ancien P. Maître en savait trop bien le prix pour ne pas se dévouer tout entier. Ce qu'il lui en coûta de difficultés et de déboires, on put parfois le deviner, bien que sur ce sujet aussi il ait toujours été, même avec ses intimes, d'une discrétion étonnante. Mais il fut récompensé, outre la conscience d'avoir travaillé pour Dieu seul, par la reconnaissance silencieuse de bien des âmes à qui il avait rendu ce qu'elles avaient de plus cher au monde, le droit de suivre ou de reprendre leur vie religieuse. Les Supérieures aussi lui gardèrent souvent une respectueuse et fidèle reconnaissance ; l'une d'elles écrivait à la nouvelle de sa mort :

« Nous avons surtout connu et apprécié le P.Troussard à l'époque si douloureuse et si difficile des sécularisations en masse, alors que nos pauvres sœurs, pour sauver à tout prix les écoles, avaient été réellement détachées de leur famille religieuse. Quand un calme relatif eut un peu apaisé les esprits, elles désirèrent se rapprocher de leur Congrégation. C'est alors que le Père fit preuve d'une bonté et d'un dévouement au delà de toute expression.

« Il les soutint dans leurs efforts, les encouragea dans leurs luttes, et se fit plusieurs fois l'intermédiaire entre ces pauvres sœurs, leur Evêque et les Supérieures, leur donnant en même temps re-

traites et conférences pour ranimer dans leurs âmes le véritable esprit religieux. Le Père éprouva dans cette tâche plus d'une difficulté, même de la part du clergé. Il la poursuivit avec courage. A l'annonce du succès obtenu pour un certain nombre, il écrivait : « Vous ne vous êtes pas trompée en pensant que la bonne nouvelle me toucherait à l'endroit sensible. Que de préjugés, que de malentendus, que de petits froissements viennent entraver dans le détail cette œuvre si belle ! Mais aujourd'hui je bénis Dieu qui va retrouver peu à peu ses enfants errantes, et, en les fixant davantage, les consoler et les sanctifier. »

Dans le même ordre d'idées, le Père travailla longuement durant l'été de 1913 à rédiger de façon définitive les constitutions des Sœurs de la Miséricorde. Dans sa pensée c'était acquitter une dette de reconnaissance envers une communauté qui, à Laval, s'était montrée très dévouée à la Compagnie. C'est pendant qu'il était occupé à ce travail que le *status* vint après quinze ans le décharger des fonctions de Supérieur et l'envoyer à Angers.

Ce n'était pas pour s'y reposer. Il était chargé particulièrement de la maison de retraites de Sainte-Anne,c'est à dire de toutes les questions d'administration matérielle et de recrutement des retraitants, en plus d'un bon nombre de retraites à donner lui-même, particulières ou collectives. Il fournit dès cette année-là un gros travail. Un de ses anciens novices qui alla faire auprès de lui sa retraite annuelle, et qui ne l'avait connu que jadis, Recteur très obéi et plein d'autorité, fut profondément ému et édifié de le voir à l'œuvre.N'ayant pour l'aider qu'un personnel très restreint, il faisait lui-même beaucoup de travail matériel : sacristain, réglementaire, voire dépensier ou acheteur, avec une douceur et une humilité charmantes. Il se disait « moins occupé qu'au Mans, mais très tenu » ; cela ne l'empêchait pas, aux époques où les retraites chômaient, d'aller donner ailleurs d'importants ministères, par exemple en Belgique à un groupe de Maîtres des novices et de Supérieurs de ces Frères des Écoles chrétiennes pour lesquels nous l'avons vu, dans un de ses premiers ministères de jeune prêtre, témoigner tant d'estime.

On était à quelques mois de la Grande Guerre, et la Providence allait une fois de plus déranger tous ses projets et lui imposer un lourd surcroît de travail.

Il fallut fermer Sainte-Anne,faute de personnel et aussi de

retraitants. Et il fallut également, comme tous ceux que leur âge maintenait à l'arrière, prendre la place de ceux qui étaient partis. Dès les premières semaines, le Père assura le service d'une ambulance de 250 blessés ; ce fut son contact avec les réalités de la guerre ; et il en garda ineffaçable jusqu'à la fin de sa vie sa première impression d'horreur et de pitié. Quant à ses autres occupations, voici ce qu'il en dit lui-même :

« Je suis directeur des Internats, lesquels, pour être moins peuplés qu'en temps de paix, ne sont pas une sinécure. Je suis de ce chef immobilisé ici tant qu'il y a des étudiants à surveiller et à aider. Je suis même bien plus pris que mes prédécesseurs dans la charge, car ils avaient un sous-directeur qui leur permettait de s'absenter, et je n'en ai pas.

« Ensuite, aumônier des œuvres du Quinconce, c'est à dire de ces multiples œuvres ouvrières et sociales que le P. Carron avait merveilleusement lancées et développées, et qui depuis la guerre végètent beaucoup. Mais elles comprennent encore, comme centres actifs, un Syndicat de l'Aiguille d'une centaine d'ouvrières, une congrégation d'ouvriers (40 ou 50), un groupe de Jeunesse Catholique, trois Mutualités ouvrières, quatre Syndicats ouvriers. Tout cela me prend le rare temps libre que me laisse la direction des Internats. Pour bien faire, il m'en faudrait cinq fois plus.

« Enfin, Directeur de Sainte-Anne, œuvre de retraites fermées, que, vu les occupations ci-dessus, je ne puis plus organiser que pendant les vacances scolaires. Ainsi j'en ai parfois à Pâques, et toujours six ou sept aux grandes vacances. »

Il y avait là certes de quoi occuper un homme. Et pourtant il trouvait encore moyen, par un vrai prodige d'activité, d'aller donner des ministères et des retraites au dehors, dès qu'il pouvait avoir quelques jours de liberté : sa correspondance ou son diaire nous le montrent chez les Frères de Saint-Gabriel à Saint-Laurent-sur-Sèvre, au Mans, à N.-D. du Chêne, à Brest, à Saint-Méen, etc. Il ne négligeait pourtant pas à Angers son travail principal. Au sujet des étudiants de l'Université il notait : « J'en vois ici qui viennent de diverses provenances ; c'est merveilleux comme la Compagnie s'y entend pour former, élever, vivifier les âmes au contact de Notre Seigneur ; il y a une grande différence avec les autres formations ».

Cet amour filial de la Compagnie, il continuait à le mani-

fester par bien des délicatesses de charité fraternelle. Un Frère coadjuteur, né en pays ennemi, était interné à Angers ; le Père, qui le connaissait et l'estimait beaucoup, fit démarches sur démarches jusqu'à ce qu'il eût obtenu pour lui une demi-liberté ; il le fit travailler à Sainte-Anne et lui procura tout ce qu'il put en fait d'adoucissements et de vie religieuse.

Il aurait pu nourrir un certain espoir humain que la fin de la guerre lui apporterait, sinon du repos, du moins la faculté de se consacrer sans agitation à l'œuvre des Retraites. Au lieu de cela le status de 1918 le nomma Supérieur de la Résidence d'Angers. Cela ne l'empêcha pas de conserver la direction effective de la Maison Sainte-Anne et de toutes les œuvres du Quinconce, tout en assumant la charge des autres que l'usage attribuait au P. Supérieur : œuvre des Tabernacles, des Campagnes, Apostolat de la Prière. Pourtant cette fois encore un de ses premiers soins fut d'assurer la tranquillité et le bien être de sa communauté : il saisit l'occasion d'acheter deux maisons contiguës où il put loger beaucoup plus commodément tout son monde.

De plus en plus pourtant il avait un ministère important de prédications et de confessions. Son successeur, bien placé pour juger, écrit : « Je n'exagère pas en disant qu'il faisait le travail de trois ». Un autre, qui le vit alors de près, ajoute : « Ce qui frappait de prime abord, c'était l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu, ardeur qu'il contenait, car selon lui ce caractère d'ardeur intérieure intense, mais contenue dans ses manifestations extérieures, était un des traits de la spiritualité de la Compagnie. N'empêche que cette ardeur éclatait très nettement, soit dans ses paroles soit dans ses actes. Il était clair qu'il ne se ménageait pas et ne prenait jamais de repos. « Un Jésuite ne doit se reposer qu'au Ciel », disait-il souvent. Il faisait, et souvent à pied, un grand nombre de courses pour recruter des retraitants. Un domestique qui fut durant quelques mois à son service dans ces dernières années, et qui pourtant ne s'entendait pas très bien avec lui, avait été vivement frappé par le spectacle de cette vie d'activité sans arrêt, où la journée commençait à cinq heures du matin pour ne se terminer souvent qu'à onze heures du soir. « C'est vraiment un ascète ! » répétait-il.

Sa vie intérieure, par un attrait très net de la grâce, gravitait de plus en plus autour de la Sainte Eucharistie, qui venait pénétrer d'une lumière nouvelle ses anciennes résolutions. A sa retraite de 1919 il prit comme mot d'ordre : *la douceur immolée de l'Hostie.* Et il détaille ainsi :

« *Douceur.* — Car la douceur et la bonté : seules attirent les âmes, étant divines ; — sont sacerdotales : le prêtre est père des âmes et représentant de Dieu qui est tout bonté ; — sont seules aimées, et l'apôtre doit avoir les cœurs à lui pour les donner à Dieu.

« Quelques traits de cette douceur : avec les FF. Coadjuteurs, témoins intimes de ma vie, mes principaux inférieurs, gens de cœur et de bonne volonté, qui sont à prendre surtout par le cœur et la foi. — Avoir des attentions, des amabilités en communauté ; c'est actuellement mon principal rôle de Supérieur, avec une communauté si réduite.

« *Immolée* : car là est la source de la douceur. — Bon comme quelqu'un qui a souffert. Bon et doux comme quelqu'un qui observe la règle : *Potiores partes aliis deferre.* — Me taire sur mes infortunes et maladies, sauf les exigences de la simplicité fraternelle.

« *De l'Hostie* : en elle toujours mon modèle. Donc la regarder, la visiter. Que dans ma journée tout converge autour de ma Messe. »

Tous ceux qui ont vu le cher Père au cours de ces dernières années ont été frappés de ce progrès dans la douceur et dans la bonté ; il les manifestait, parfois envers les plus humbles de ses enfants, de façon délicieuse. Un de ses anciens novices, Frère coadjuteur, étant passé à Angers, le Père lui fit la surprise de venir lui dire au revoir à la gare à 6 heures du matin, monta auprès de lui dans le compartiment et ne le quitta qu'à l'instant du départ après s'être assuré que rien ne lui manquait pour son voyage.

Dieu voulait cependant encore le purifier par la souffrance. En août 1923, il donnait les Exercices à la communauté de Nazareth à Saint-Brieuc, quand il ressentit des crises de vessie extrêmement douloureuses. Il se traînait péniblement aux points et sa souffrance était si violente qu'elle le trempait de sueur pendant qu'il parlait. Il dût s'avouer vaincu et un autre Père appelé par télégramme vint le remplacer pour les derniers jours de la retraite. Lui-même, avec une volonté qui forçait l'admiration, voulut reprendre le chemin de fer pour Angers. Le médecin de Saint-Brieuc criait vaine-

ment au suicide ; lui, il estimait de son devoir de rentrer à sa Résidence ; la Compagnie alors aviserait à le soigner.

A peine revenu à Angers, il entra à la clinique Saint-Louis, pour des semaines et des mois de souffrances : il n'en sortit qu'à la fin de février 19254, après deux très douloureuses opérations. D'un bout à l'autre il avait été, selon des propres expressions, « très abandonné et très confiant », tout consolé d'avoir reçu du P. Provincial la permission de communier tous les jours sans être à jeun. Quant à ses impressions il les résumait ainsi : « On me dit que je suis *chirurgicalement* guéri. En réalité je n'aurais jamais cru qu'une souffrance physique pût être si aiguë ; mais maintenant que c'est fini, je me sens rajeuni de dix ans. Cela veut dire, je pense, que je pourrai travailler comme il y a dix ans ».

Il se rendait du reste compte qu'il l'avait échappée belle et il se plaisait à y voir comme une bienfait de sa vocation : « Aidez moi à remercier : j'aurais pu et peut-être dû m'en aller. Dans ma propre chambre à la clinique, m'a remplacé X... (un de ses anciens compagnons sorti de la Compagnie depuis une vingtaine d'années), moins malade que moi de la même maladie. Il est mort en vingt minutes d'une crise par laquelle j'ai moi-même passé et contre laquelle j'ai pu réagir. Lui n'a pas réagi : la main de saint Ignace n'était pas là. »

Dans cette même lettre, la première après sa sortie de la clinique, et dans laquelle il aurait été si excusable de ne parler que de lui, il s'inquiète de la Cinquantaine d'un bon Frère Coadjuteur qu'il va falloir célébrer dans quelques jours, et pour laquelle il demande renseignements et chansons afin que le cher jubilaire puisse être dignement fêté.

Cette même année son cœur connut une autre grande douleur : la mort de sa sainte mère. Il y avait quarante ans que Madame Troussard était devenue Sœur Marie-Xavier de Jésus au Carmel de Saint-Germain-en-Laye. Le P. Paul, on s'en souvient, avait prêché pour la vêture, prêché pour la prise de voile ; il avait été ordonné et avait dit sa première Messe dans la chapelle du Carmel. Autant de liens d'âme venant s'ajouter aux liens du sang pour créer entre le fils et la mère une touchante et sainte intimité. Le Père Paul s'intéressait à tous les menus événements de la vie conven-

tuelle, écrivant à sa mère des billets délicieux pour la guider dans les charges qui lui étaient confiées ; il intervenait avec une délicate énergie en face de difficultés intérieures que la générosité de la nouvelle religieuse s'étonnait de ne pouvoir surmonter du premier coup ; et petit à petit, très suavement, il arrivait à pacifier cette âme ardente et sensible, qui semblait vouloir brûler les étapes afin de rattraper le temps perdu, et s'imaginait, maintenant qu'elle s'était donnée, ne plus devoir rencontrer aucun obstacle dans son ascension vers Dieu.

En retour, le P. Paul sentait bien quel trésor de grâces et de mérites lui et son frère avaient là pour toutes les œuvres et toutes les âmes qui leur étaient confiées. Aussi recommande-t-il souvent à sa mère «ses petits-fils », c'est à dire tous les jeunes religieux dont il a, lui, la charge. Comment ne pas penser que bien des grâces de persévérance,dans des moments difficiles, ont été méritées par cette autre persévérance de quarante années dans le silence du Carmel ?

Après la mort de sa mère, le Père écrivait à un de ses fils : « Elle est allée recevoir à 83 ans la récompense de toute une longue vie de dévouement, de surérogation, de pénitence et de prière ; puissé-je être fidèle à ces grands exemples ! J'éprouve un peu, comme Mgr Pie, que l'on commence à vieillir du jour où l'on a perdu sa mère. Mais vieillir, au service de Dieu, cela signifie se détacher de la terre et se rapprocher du Ciel ! »

Ce qu'il ne disait pas, et ce que peu surent alors, c'est l'exemple de détachement et de véritable héroïsme apostolique qu'il donna à l'occasion de cette mort. Il prêchait à ce moment les Grands Exercices au couvent de la Retraite, où nous aurons bientôt l'occasion de le voir à l'œuvre.La douloureuse nouvelle lui parvint en deuxième Semaine, à la veille de l'élection. Ses supérieurs lui avaient fait un devoir d'assister aux obsèques. Avant même d'avertir de son grand deuil la religieuse chargée de le remplacer en cas d'absence, il donna sa première conférence de la journée avec le même calme et le même zèle que de coutume. Aussitôt informée, la Supérieure Générale dispose tout pour faciliter le départ immédiat du Père. En vain le prie-t-elle de ne pas se préoccuper de ses retraitantes, près desquelles on le remplacera aussi longtemps

que ce sera nécessaire. Le programme d'abnégation était fixé et s'exécuta intégralement : le Père donna les instructions du jour, prit un train de nuit, assista aux obsèques, et, sans s'attarder aux légitimes consolations ménagées par la Providence, revint le soir même à Angers. Le lendemain matin il reprenait le labeur de l'élection avec son patient et inlassable dévouement. Austère vertu qui ne trompait personne sur la profondeur et la délicatesse de son amour filial !

VI. Derniers travaux.

En 1924, le Père quitta la charge de Supérieur. Ce ne fut point encore pour se reposer. Son influence durant les années précédentes s'était beaucoup étendue dans le clergé et les communautés religieuses, et de plus en plus on y recourait à lui pour les ministères spirituels et la direction. Quelqu'un qui à ce moment le vit à l'œuvre dit : « Bien des âmes d'élite sont venues à lui, poussées sans doute par l'instinct surnaturel de la sainteté vers la sainteté. Je sais entre autres une communauté à laquelle il a rapidement apporté un secours et une direction remarquables ».

Parmi les congrégations qui bénéficièrent alors de son zèle il faudrait citer presque toutes celles, si nombreuses, qui ont leur maison-mère en Anjou. De plusieurs d'entre elles après sa mort est venu un témoignage de reconnaissance touchant et motivé. Mais il faut faire une place à part à la Communauté de la Retraite, non seulement parce que c'est là que la mort devait venir le prendre en plein travail, mais parce que, les dernières années de sa vie, il y donna un des ministères qu'il considérait comme les plus importants pour un Jésuite, celui des Grands Exercices. Aussi est-ce bien volontiers que nous insérons presque intégralement le texte des notes qui nous ont été communiquées. On y verra plus d'un trait commun avec les leçons données jadis par lePère Maître à ses novices : il était resté fidèle jusqu'au bout aux principes simples et solides dont il avait fait la base de sa spiritualité personnelle aussi bien que de son enseignement.

« C'est en 1920 que le P. Troussard prit la direction des Exercices, inaugurés au Noviciat en 1910 par le P. du Reau. Chaque année

de 1920 à 1927, sauf en 1924, où, malade, il dut se faire remplacer, il revint diriger les Probanistes et les Novices pendant la majeure partie ou même la totalité de la retraite de trente jours.

« Le seul fait d'avoir accepté et soutenu cette tâche pendant six ans ne met-il pas déjà en relief la générosité de son zèle ? En effet il était en 1920 Supérieur de la Résidence et déjà chargé d'œuvres nombreuses. De plus sa santé fléchissait, et la Maison-Mère de la Retraite est loin du centre. Aussi les premières années, on dut se contenter de trois et même de deux semaines sur quatre. Mais les dernières acceptations furent promptes et plénières : on s'était adapté de part et d'autre ; tout avait été ordonné pour sauvegarder ses confessions, ses œuvres ; il avait constaté, selon son expression, « qu'à la Retraite il ne perdait pas son temps » ; les fruits de son apostolat, devenus sensibles, semblaient stimuler encore son zèle.

« Ce zèle s'appuyait avant tout sur la prière : « Priez et faites prier », nous recommandait-il avant la retraite. Dès son arrivée en 1920, sa première parole nous avait reportées à ce grand devoir : « Avez-vous demandé des prières aux Contemplatives ? » Lorsqu'il sut que nous avions l'habitude de multiplier ces pieuses démarches, il parut satisfait. Nous-mêmes aimions à recevoir de lui l'assurance que sa vénérée mère avait promis le concours de sa fervente intercession.

« Il donnait le premier l'exemple de la prière qu'il recommandait si instamment. Lorsqu'il se dirigeait vers la salle des conférences, il était si visiblement uni à Dieu qu'on ne l'abordait à ce moment qu'à regret et seulement en cas d'urgence ; il répondait alors aimablement, mais très brièvement. La prière préparatoire à l'exercice ne contribuait pas moins que l'attitude du Père à fixer les âmes dans le recueillement. « Je n'oublierai jamais, disait une Religieuse, la piété pénétrante de son invocation : *Coeur très pur de Marie* ; il me l'a fait aimer.

« Une de ses dernières leçons se rattache encore à la prière. La veille de sa mort, il avait parlé du respect dû à Dieu. « Vous respectez Dieu dans les grandes prières, dit-il à ses retraitantes ; le respectez-vous assez dans les petites ? » Et le *Sub tuum* qui termina l'instruction, le *Veni Sancte* qui ouvrit celle du lendemain, — la dernière ! — furent imprégnés d'un si profond respect qu'une des Directrices, frappée de l'attitude du Père, dit : « Vraiment, il fait d'une manière remarquable ce qu'il enseigne ! » Trois heures plus tard, la mort le frappait. Si le saint religieux avait été prévenu que ce *Veni Sancte* était le dernier de sa vie, il n'aurait certainement pas apporté à sa prière plus de piété, plus de respectueuse attention.

« Quelques mots maintenant sur son enseignement et sa direction. Son enseignement ne soulevait pas. Il faisait mieux. Sa parole s'imposait. Pas un mot qui ne pût être pris à la lettre ; rien d'excessif, mais une doctrine constamment forte, élevée, irréfutable,

« Quand il se rendait compte de l'action de la grâce, il paraissait heureux ; mais il lui fallait autre chose que des exclamations. « Mon Père, que j'aime la méditation des Deux Etendards ! » lui dit une Novice ardente et enthousiaste. — Ah ! répondit-il vivement, voyons pourquoi. » — Et les questions se succèdent rapides, précises, visant à la fois et la substance de la méditation en vue et le fond même de la nature qu'il explore. La Novice répond à tout. « Eh ! bien, dit-il, je suis content, vous avez compris les Etendards. »

« Sous sa conduite, l'admirable logique des Exercices devenait saisissante. Pour que l'attention fût plus vite fixée, il s'astreignait, en faveur des débutantes,à indiquer lui-même la page des *Additions*, *Annotations* ou autres points qu'il se préparait à exposer.

« Au cours des Exercices, sa direction était celle d'un père et d'un maître. Lui, si vif, dont le premier abord était parfois sec et quelque peu sévère, n'accueillait jamais ses retraitantes qu'avec la douceur et la bonté d'un père. C'est très simplement qu'il les amenait à se connaître et à se manifester, par une série de questions et d'examens répartis en petit nombre au cours des quatre semaines. Son grand sens psychologique avait vite fait de saisir le fort et le faible et d'opérer la mise au point qui convenait à chacune. Une fois la confiance bien établie, le Père exigeait beaucoup des âmes.Il les voulait viriles, ferventes, mais très simples. — « Mon Père,lui disait une Novice chez laquelle il avait discerné un sens religieux très droit, on me reproche de me faire gâter. — Vous êtes en bonne compagnie, mon enfant ; on a reproché la même chose à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Ne vous préoccupez pas ; s'il y avait exagération, votre Mère Maîtresse vous le dirait. — Mais, mon Père, ma vie est si simple, je ne fais rien d'extraordinaire. — Est-ce la peine de faire quelque chose d'extraordinaire ? reprit-il vivement. Y a-t-il besoin de monter sur un chameau pour aller voir le Petit Jésus ? Regardez les bergers, ils sont partis les premiers et ils sont arrivés les premiers. » Et la Novice, ravie de la solution, conserva sa bonne simplicité. Elle ajoutait en rappelant ce souvenir : « Je n'ai jamais pu penser, si peu que ce soit, à l'extraordinaire, sans voir immédiatement se dresser devant moi le chameau du Père ; il n'en fallait pas davantage pour me ramener au simple. »

« C'est surtout dans les jours de l'élection que le Père et le maître se prodiguaient sans compter. Il n'aimait pas qu'on vînt le consulter sans avoir donné un effort personnel sérieux. Mais quand après avoir prié et réfléchi on demeurait perplexe, il donnait, parfois en quelques mots, des décisions nettement formulées qui étaient de vraies lumières. « Hésitant sur le sujet à choisir pour mon élection, dit une Novice, j'allai le consulter. Après avoir entendu l'énumération de tous mes défauts : « Lequel, me dit-il, fait le plus souffrir votre entourage ? C'est celui-là qu'il faut combattre ; car il faut d'abord rendre la vie commune possible, facile, et même agréable. »

« La même Novice avait expérimenté d'une manière peu banale, dès avant son entrée au Noviciat, l'efficacité de la direction du Père. « Avant que je connusse le P. Troussard, disait-elle, il m'avait fait du bien en me faisant voir la nécessité du silence pour le développement de la vie intérieure. Une de mes amies qu'il dirigeait observait chaque jour, sur son conseil, une ou deux heures de silence. Vivant près d'elle, je dus ainsi parfois, faute d'interlocutrice, observer moi aussi ces heures de silence, et c'est grâce au recueillement dont je fus alors enveloppée comme malgré moi, que ma vocation put s'épanouir à l'aise. »

C'est dans cette maison de la Retraite,où il avait fait tant de bien, que la mort devait venir le frapper. Eut-il le pressentiment de cette fin prochaine, qui devait être pour les autres si inattendue? Voici en tout cas ce que nous écrit son Supérieur d'alors :

« Le 1er janvier 1927, la communauté causait au repas du soir. Il m'arriva de dire : « L'an passé à pareil jour, le P. Pierre Bouvier ne se doutait guère qu'il tomberait foudroyé au cours du mois de janvier ». Je vis à ces mots le P. Troussard pâlir. Après sa mort je rappelai le fait devant les Pères, me demandant si je n'avais pas été le jouet de mon imagition : « Non, me répondit un Père, j'étais vis à vis de lui et j'ai remarqué son émotion ».

Evidemment rien ne changea dans sa façon d'agir et son programme de travail. Le mardi 4 janvier 1927, pour la septième fois il avait commencé à donner au couvent de la Retraite les Grands Exercices. Il logeait dans la maison. Le vendredi 7, premier Vendredi du mois, on remarqua qu'il prolongeait son action de grâces durant toute la messe suivante, contrairement à son habitude. Après avoir parlé avec beaucoup de force à 9 h. 1/2 sur les applications de la Méditation fondamentale dans la pratique de la vie religieuse, il conféra pendant près de trois quarts d'heure avec la Directrice du Troisième An, répondant en détail à toutes ses questions. Puis après avoir reçu plusieurs visites, et donné même un nouveau rendez-vous pour 1 heure, il remonta dans sa chambre quelques minutes avant midi.

A midi 10, la religieuse qui le servait, s'étonnant d'un retard qui n'était pas dans ses habitudes, se décida à aller frapper à sa porte. N'entendant rien, elle entra, et le trouva assis, comme accablé, dans un fauteuil, la tête appuyée sur

sa main, immobile mais respirant encore et faisant entendre un gémissement inarticulé.

Le médecin était par hasard dans la maison. Après avoir étendu le Père par terre, il essaya des piqûres et des tractions rythmées de la langue. L'aumônier, arrivé en même temps, donna l'absolution, puis l'Extrême Onction. A la première onction, le médecin sentait encore le cœur battre ; après la seconde, il fit signe qu'il s'était arrêté.

C'est la Mère Générale qui récita le *De profundis* puis un *Pater* et un *Ave*.

C'est seulement alors qu'un Père, prévenu en hâte, arriva à bicyclette, suivi bientôt du P. Durouchoux, Supérieur de la Résidence. Tous deux repartirent peu après, désirant faire les démarches pour obtenir de pouvoir transporter le corps. Pendant ce temps les Religieuses, et surtout les retraitantes, passaient toutes les heures de l'après midi à prier pour leur père vénéré, dans sa chambre ou à la chapelle.

La permission ayant été accordée, le corps put être transporté le soir même Rue du Quinconce. Il y resta exposé toute la journée du lendemain dans cette salle des œuvres, au rez de chaussée, où si souvent il avait parlé, et présidé tant de réunions. Est-il besoin de dire que de toute la ville les amis, connus et inconnus, riches et surtout humbles, vinrent lui faire une dernière visite, prier auprès de lui avec bien des larmes silencieuses.

Plus encore que la foule accourue à ses funérailles, plus même que les paroles très paternelles des deux évêques d'Angers, cet hommage des humbles a dû plaire à l'humilité du Père. Quelque temps après la mort du P. Platel, il avait dit à quelqu'un : « Une de ses grandes joies doit être de voir maintenant à quelle hauteur de sainteté il a conduit plusieurs de ses enfants ». Au souvenir de certains de ceux qui ont précédé au Ciel le P. Troussard, on a bien le droit de dire de lui la même chose. Et combien d'autres, parmi ceux qui travaillent encore ici-bas, savent bien que ce qu'il y a en eux de meilleur, ils le doivent à son enseignement, à quelques mots sortis de son cœur, et à la paternelle fidélité de ses prières.

Christian Burdo, S. J.

Le P. Jean Bouvier

1847-1926

Le Père Jean Bouvier est mort le mardi 16 novembre 1926 à 14 h., sans effort, tout doucement, comme il avait vécu, après avoir reçu une dernière absolution du P. Mahé. Son neveu M. l'abbé Chausse, recteur de S. Séglin (Ille et Vilaine) qui était venu le voir quelque temps auparavant, assistait à l'enterrement, le jeudi suivant, avec le P. Le Gouellec, momentanément et providentiellement à la résidence à ce moment-là, et le P. Mahé. Tous les autres Pères, occupés dans les ministères, ont eu le regret de ne pouvoir conduire au cimetière le bon Père Bouvier.

Fils de Jean Bouvier et de Reine Mahé, il était né à la ferme de la Noë, dans la commune de Bains, paroisse de Ste Marie, le 13 octobre 1847. Il a été reçu bachelier ès-lettres de la Faculté de Clermont, à la session de novembre 1874. Tonsuré au Grand Séminaire de Rennes, le 28 octobre 1868, par Mgr Saint-Marc, il reçut le sous-diaconat de Mgr Pie le 20 Décembre 1873 et fut ordonné prêtre à Jersey, le 10 septembre 1882.

D'abord dans les collèges à Paris, puis à S.François Xavier à Vannes, il réussissait auprès des élèves par sa dignité, sa simplicité. Il avait un talent tout spécial pour diriger la congrégation des Sts Anges, et surtout pour préparer les élèves à leur première communion. C'était touchant de voir ces enfants , devenus pères de famille et grands-pères, venir le remercier avec émotion des jours qu'il leur avait fait goûter au collège. Lui non plus ne les oubliait pas. Il revoyait leurs photographies et les suivait avec intérêt dans la vie.

Plus tard, il fut Ministre. C'était son vrai rôle. Ministre et procureur, comme tel, il était la vie, l'âme , le cœur de la résidence. Quel bon accueil il vous faisait à chaque retour des missions, comme il était heureux de nous causer, avec tout son cœur et sa bonne simplicité ; heureux de nous écouter, s'intéressant à tout et nous mettant au courant de tout ce

qui s'était passé à la résidence pendant notre absence. D'une sensibilité très vive, il a dû souffrir beaucoup, surtout quand il y avait quelque orage en l'air ; mais il était tellement maître de lui-même que les autres ne goûtaient que les charmes, les attentions minutieuses, les délicatesses exquises de cette sensibilité. Il prévoyait tout, il s'ingéniait pour éviter la moindre peine, pour faire plaisir. En récréation, il avait des histoires charmantes à raconter pour dérider, égayer, dilater. Malheureusement sa mémoire rebelle se cabrait devant les noms propres ; impossible de se les rappeler. Il en riait le premier et était très heureux qu'on l'en plaisantât. Si personne ne pouvait lui souffler le mot, il y suppléait par un roulement caractéristique du gosier qui faisait toujours sourire, et tant pis pour le nom propre !

Il aimait les fleurs, les cultivait avec amour. A l'examen du baccalauréat, il étonna, dit-on, ses examinateurs par ses connaissances en botanique. Aussi il fallait voir comme son jardin était soigné, ses rosiers surtout, et ses obélias qui passaient l'hiver dans sa chambre, auprès de son bureau. Il s'extasiait devant les fleurs, y voyant le meilleur commentaire de la contemplation *ad amorem*, restait longtemps les regarder, et, avant de mourir, ne pouvant plus descendre, il se traînait encore jusqu'à la chambre voisine pour contempler une dernière fois son jardin, ses chères fleurs.

Était-ce là ce qu'il aimait de plus après le bon Dieu et ses frères ? Non. Il y avait encore quelque chose de plus aimé que son jardin, c'était son collège : St. François Xavier et surtout Penboc'h,et la villa Ste Anne. L'été qui précéda sa mort, à bout de souffle, épuisé, il y est encore allé à deux reprises. Il avait tant travaillé, tant peiné, tant souffert, pour défendre, agrandir, embellir cette maison de campagne ! Il mériterait qu'on y mit une plaque de marbre pour y perpétuer son nom. Quand il en parlait, il était intarissable.

Mais le P. Bouvier était surtout un bon, un saint religieux. Quelques jours après sa mort, le R. P. Provincial, écrivait au Père Supérieur de la résidence de Vannes : « Vous avez perdu là un bien saint homme ». On ne pouvait donner portrait plus exact du Père Bouvier. C'était bien là le trait caractéristique de sa physionomie. Il avait le sentiment très vif de la bonté de Dieu et en parlait avec une simplicité touchante.

Chaque détail de la vie religieuse, de ses exercices de piété, était pour lui une affaire capitale. Avec quel soin il disait son bréviaire et que de préoccupations quand sa mémoire défaillante ne lui rappelait plus les rubriques ! Il s'est obstiné à dire la messe malgré de fortes souffrances, tant que ses forces lui ont permis de se tenir debout à l'autel . Avec quelle ferveur quel respect, il l'a célébrée, le lundi saint pour la dernière fois ! Après, sa grande consolation, ce fut la sainte Communion qu'il venait recevoir à la chapelle, très reconnaissant au prêtre, de dire la messe à voix assez haute pour lui permettre de comprendre les prières et de suivre la messe. Devenu de plus en plus faible et ne pouvant plus se traîner dans l'escalier, malgré les étapes qu'on y avait ménagées pour lui, en y installant des chaises de distance en distance, refusant de se laisser porter dans un fauteuil-brancard aménagé à son intention, car il ne voulait à aucun prix être à charge à personne, il dut garder la chambre, passant ses nuits à tousser d'une toux très pénible suivie de suffocations que ses fumigations seules pouvaient un peu soulager ; et malgré cela restant à jeun, la bouche desséchée, sans pouvoir dormir et cela pour pouvoir communier.

Son amour de Dieu animait son zèle apostolique. Il regrettait beaucoup de ne pouvoir accompagner les autres en ministère. « Il n'y a que moi à ne rien faire ». En réalité, sa vie a été bien occupée. Il s'est dévoué pour la Congrégation des hommes tant qu'il a pu, cette congrégation qui a disparu avec lui et que les anciens membres voudraient pouvoir ressusciter. Forcé de garder la résidence, il s'est dédommagé en confessant à la chapelle et dans sa chambre. Des prêtres, des messieurs de la ville, des ouvriers, Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a consolées, soulagées. C'était le grand confesseur de Vannes. Toujours bon, toujours accueillant, malgré ses souffrances, il a confessé jusqu'à la veille de sa mort. On le savait malade, on le savait à bout de force et pourtant on ne pouvait s'empêcher de s'adresser à lui.

Il a montré son esprit surnaturel surtout pendant sa maladie. Il souffrait beaucoup, se voyait décliner, et à chaque départ des missionnaires il leur faisait ses adieux. Mais il avait si souvent trompé la mort, qu'on finissait par ne plus y croire. Lui seul savait que le terme approchait,mais il l'envisageait avec un calme,

une sérénité, une paix extraordinaire, indiquant tous les détails de la cérémonie, toutes les démarches à faire, comment exécuter la toilette funèbre, comment installer son corps au parloir,puis dans le cercueil et tout cela avec une tranquillité aussi parfaite que s'il s'agissait des détails de la vie ordinaire. Muni des derniers sacrements, il attendait en paix l'heure du bon Dieu. Son visage amaigri mais souriant et joyeux faisait penser au St. Curé d'Ars. C'est du reste le surnom que beaucoup de ses pénitents lui donnaient.

Les huit derniers jours furent les plus pénibles. Malgré tout, sa patience ne se démentit pas. Toujours sur ses lèvres, un merci bien simple et cordialement reconnaissant. Jusqu'au dernier jour, il craignait de déranger. Au P. Le Gouellec qui voulait passer la dernière journée dans sa chambre, il répond : « Oh non, il ne faut pas me croire plus malade que je ne le suis ». Vers deux heures, il demanda d'une voix très claire au P. Mahé d'ouvrir la fenêtre ; il étouffait. Quand celui-ci revint le trouver,le malade ne put lui dire qu'un monosyllabe inintelligible. Le Père devina sa pensée : « C'est le moment de me donner une dernière absolution ». Pendant qu'il prononçait les paroles du dernier pardon, sur celui qui avait si souvent levé la main pour pardonner les autres,le bon Père Bouvier rendait son âme à ce Dieu qu'il avait tant aimé. Il mourait doucement, tranquillement comme il avait vécu, sans la moindre secousse, sans agonie.

Il avait une telle place dans la vie de la résidence qu'on mit quelque temps à se faire à l'idée de sa mort. Instinctivement on étouffait ses pas en passant devant la chambre vide pour ne pas le réveiller. Il fallait se retenir pour ne pas frapper à sa porte, et en entrant dans sa chambre, malgré soi les yeux se portaient vers le lit pour l'y retrouver. Sa disparition a produit un grand vide, beaucoup de regrets. Son départ a changé l'ancienne physionomie de la résidence, mais son seul souvenir laisse dans l'âme un profond sentiment d'affection pour la Compagnie et d'amour pour sa vocation.

Louis Hirgair, S. J.



MÉLANGES

Gérard Groote auteur de l'Imitation de Jésus-Christ

Diaire de Gérard

au temps de ses humiliations

Jusque'ici j'ai passé sous silence ce que je regarde comme la preuve la plus solide pour ma thèse sur l'auteur de l'Imitation [1]. La voici : les 26 derniers chapitres des manuscrits de Lübeck ne sont et ne peuvent être autre chose que le diaire dans lequel Gérard Groote notait ce qu'il éprouvait dans son âme, lorsque dans le mois d'août ou septembre de l'an 1383 l'évêque d'Utrecht, Floris van Wevelinckhoven, lui eut interdit de prêcher. Ceci arrivait après une dénonciation faite par un « petit renard ignorant, mensonger, vilain », car, du reste, l'évêque était très pieux et avait pour Gérard une grande affection. Dans ces chapitres sont traitées des choses qui n'ont jamais été vécues par Thomas a Kempis, et qui sont même tout à fait en dehors de son horizon : si bien qu'il est absolument impossible qu'il en soit l'auteur.



Comme nous l'avons vu, Gérard Groote doit avoir commencé son livre « Admonitiones ad interna trahentes » peu après sa conversion, peut-être à Munnikhuizen. J'ai déjà noté que ce n'était qu'un compte rendu exact des grâces que Dieu lui avait données dans le silence. D'abord il porte toute son attention vers l'intérieur pour s'occuper des inté-

---

(1) L'étude du P. van Ginneken, que nous publions ici, fait suite à l'article inséré dans notre volume daté de St Ignace 1929.

rêts de son âme, dans un détachement croissant des choses terrestres et une intimité toujours plus intense avec Jésus ; cette familiarité qui se manifeste tout d'abord dans les quatre premiers chapitres de notre livre III[e], se développe ensuite dans les 17 chapitres, 22-40 inclusivement (1). Et le livre se termine par la prière si connue : « O veritas mea et misericordia mea, Deus meus, Trinitas beata ; tibi soli laus, honor, virtus, gloria per infinita saeculorum saecula ». Si ce n'est pas une finale, il faut avouer que c'est du tapage superflu. Le livre des « Admonitiones ad interna trahentes » appelé encore « De conversatione interna liber unus », était achevé ,et il n'était pas nécessaire d'y rien ajouter ; l'histoire de l'âme de Gérard Groote était finie, et cet auteur n'avait pas l'habitude de rabâcher (2).

Ainsi l'auteur emportait avec lui son manuscrit, partout où il allait prêcher, à partir de 1379 ; sans doute l'aura-t-il donné à lire à ses élèves qui, selon toute vraisemblance, l'auront bien vite copié (3). En tout cas des pensées contenues dans les 25 chapitres du livre I[er] et dans ces 34 chapitres(4), est né, entre les années 1379 et 1383 toute la « dévotion moderne ».

Cependant les chapitres 35 et 36 devaient prendre encore une ampleur inattendue. « Non ponas te ad multam requiem sed ad magnam patientiam. Jacta cor tuum firmiter in Domino et humanum ne metuas iudicium ». Car Gérard Groote n'épargnait personne dans sa lutte pour la défense des bonnes mœurs. Son épitaphe dit : « Eius doctrina — falsis

---

(1) Les chapitres 5-21 (à l'exception des chapitres 8, 10, 14, 17, 18, 20, 21 insérés par Thomas) se trouvent dans les manuscrits de Lübeck après le chapitre 54, et par conséquent ils doivent être placés dans la seconde moitié du livre III. Les chapitres 26 et 29 furent insérés plus tard par Thomas.

(2) Voici le troisième exemple d'une finale inattendue qui trahit une rupture dans la composition de l'Imitation :

1. — Indépendamment l'un de l'autre Willem de Vreeze et Paul Hagen ont trouvé que la fin primitive des livres II et III devait coïncider avec la phrase finale du chapitre 57.

2. — Paul Hagen a trouvé encore que dans le livre VI la phrase finale du chapitre 9 est la fin d'un opuscule inséré.

3. — La dernière phrase du chapitre 40 du livre III prouve que là se terminaient les « adminitiones », sous leur forme primitive.

(3) Le fait qu'il ne nous reste rien de ces copies, peut très bien s'expliquer en disant que plus tard l'ensemble fut rédigé en un tout plus complet.

(4) Les 12 chapitres du livre II ; les 4 premiers chap. du livre III (qui comptent pour 5 chap., car la prière du chap. 4 est comptée à part) ; le 17 chap. 22-40 inclus, à l'exception des chap. 26 et 29.

fuerat quasi spina, — Quae falsos laesit — pars iustorum sed adhaesit ». Et le grand nombre de mauvais prêtres de ces temps-là, — appelés à cause de la femme qu'ils entretenaient : « focaristae » (dérivé de focus) — étaient l'objet de ses terribles apostrophes. Son sermon, transformé en un livre « Contra focaristas » nous paraît — après tant de siècles — d'une violence extrême, bien que l'onction n'en soit pas absente.

Ses conversions lui faisaient des ennemis, justement parmi ceux qui avaient le plus facilement accès auprès de l'autorité ecclésiastique. Quand il fut cité par ce « petit renard » devant la Curie épiscopale sur l'accusation d'exercice incompétent du ministère de la parole, il fut acquitté. Mais peu après, par suite d'une machination ourdie contre lui, il reçut défense de prêcher ; une sorte de « suspensio », bien inattendue, était lancée contre lui (1). Aussitôt le peuple chrétien fit entendre des protestations. Gérard Groote était prêt à souffrir l'injustice pour le Christ et avec Lui ; mais d'autre part il comprenait que, si des hommes comme lui ne parlaient point et n'accusaient pas publiquement les abus, toute la vie religieuse de ces contrées dépérirait. De plus, il estimait qu'une résignation trop grande inviterait ses adversaires sans conscience à une action toujours plus audacieuse, comme il arrive d'ordinaire. « Fugientes injustitia magis persequitur » ; il l'avait appris par expérience .

C'est pour cette raison qu'il écrivait contre ceux qui élevaient des protestations et qui étaient bien disposés en sa faveur : «Les Supérieurs ecclésiastiques sont placés au-dessus de nous, et nous voulons obéir à leurs commandements, comme il convient et comme nous y sommes obligés, car nous devons chercher àn'offenser et à ne scandaliser personne». Mais, par ailleurs, il publia une protestation officielle pour écarter tous les soupçons qui pouvaient s'élever contre sa personne, par suite de l'interdiction lancée contre lui. «Fondé sur Jésus-Christ, j'ai prêché et défendu la foi catholique sans aucune altération ; et spécialement en matière de mœurs, je n'ai rien dit qui ne s'accordât avec l'Evangile, la doctrine apostolique, et la tradition des Saints Pères. De même en matière de droit canonique, je ne me suis pas écarté de la doctrine des Décrétales ; et surtout pas en ce qui concerne la

(1) La forme canonique de cette peine était la révocation de toutes les autorisations particulières de prêcher. Comme Gérard Groote était l'orateur célèbre entre tous ceux qui jouissaient de ces autorisations, c'était bien pour lui une honte l'atteignant personnellement.

question des « notorii fornicatores ». Je me soumets en tout au jugement de l'Eglise Romaine. Je respecte pleinement la dignité épiscopale. Mais si, à Dieu ne plaise, dans une lettre de notre seigneur et évêque se trouvait quelque chose sur mon compte qui fut moins conforme à la vérité, alors je réponds ce que Saint Bernard osait déclarer même à propos d'une lettre du Pape : « Pontificem nostrum aut circumventum mendacio aut importunitate victum ».

Surtout lorsqu'il vint à apprendre que tous ceux qui avaient joui autrefois d'une autorisation particulière de prêcher la recouvraient, sauf lui seul, il fit tout d'abord écrire une lettre à l'évêque ; et celle-ci n'ayant pas eu de résultat, il se décida enfin à en appeler à l'Autorité Suprême. Il fit donc appel de l'évêque au Pape et sut faire défendre ses droits auprès d'Urbain VI par son ami Salvarvilla qu'il avait connu autrefois à Paris.La lettre à Salvarvilla est datée de Liège le 21 octobre 1383. Entre temps, il attendait la décision du Pape à Woudrichem où il s'occupait comme précédemment à donner des consultations de droit canonique et de médecine et à envoyer de bons prêtres et des directeurs d'âmes compétents dans les villes qu'il avait visitées et réformées ; il stimulait par des lettres, des messages oraux, des instructions familières toutes ses connaissances ; il veillait à faire progresser l'enseignement, à améliorer la vie ecclésiastique et la pratique des vertus chrétiennes. Il traduisait même en latin quelques psaumes d'après le texte original hébreu, et quelques offices latins en Néerlandais. Les lettres qu'il écrivit en ces mois-là sont tristes et sombres : « Quid hic faciam amplius ? Utinam essem apud Dominum meum in coelis ! Scitis dissolutiones meas quas vidistis, licet non praedicaverim. Non cessant tamen molestationes plurimae. Ora, postula instanter instantius, insta opportune et importune pro tuo misero Gerardo dissoluto. Opto, opto, opto quantum valeo. Est praedicandum Evangelium Christi tota mihi mens !... Infirmus sum cervice et non datur tempus vel studendi pro corpore, vel scribendi ea, quae mihi ad firmandas meditationes essent utilia ». Il sentait donc alors le besoin de noter ses propres méditations, afin qu'ainsi ce qu'il avait vécu s'imprimât en lui plus profondément. Selon cette pensée, il ajoutait à la fin de son propre exemplaire des « Admonitiones ad interna trahentes » quand les circonstances ou bien l'Esprit de Dieu l'y poussaient, toute une série de 26 chapitres ; la première moitié peut-être à Woudrichem, l'autre à Deventer. Probablement ce fut sous le titre « De interna consolatione », si facile à comprendre dans ces circonstances. Plus tard, Thomas à Kempis donnerait à tout le livre III ce titre, sous lequel les trois livres de l'Imitation se

répandraient par tout le monde français : « De interna consolatione ».



Ces 26 chapitres respirent un tout autre esprit : la première partie de l'ouvrage est « durement assénée », tandis que la seconde est toute suavité. Ici la tragédie se dénoue et l'âme prend son vol.

Jusqu'à ce jour, nous ne nous étions pas aperçus de cette particularité, mais quiconque se met à lire l'Imitation selon l'ordre des manuscris deLübeck se trouve littéralement arrêté entre les chapitres 40 et 41 du livre III comme devant le seuil d'un édifice nouveau.

Celui qui veut juger la part de vérité de cette hypothèse, devenue maintenant — nous l'espérons — une quasi-certitude, doit détacher d'un exemplaire à bon marché de l'Imitation les 26 chapitres dont nous parlons, et les coller ensemble. Il serait encore préférable de soumettre à ce procédé les « Mahnungen zur Innerlichkeit » de Hagen, puisque ici les fragments insérés par Thomas manquent déjà. Je donne donc les 26 chapitres de ce livre « De interna consolatione ».

Manuscrits de Lübeck.	*Edition Hagen.*	*Imitatio Christi.*	*Titres des chapitres dans l'Imitatio Christi.*
35	45	41	De contemptu omnis temporalis honoris.
36	46	42	Quod pax non est ponenda in hominibus.
37	47	43	Contra vanam et saecularem scientiam.
38	48	44	De non attrahendo sibi res exteriores.
39	49	45	Quod omnibus non est credendum et de facili lapsu verborum.
40	50	46	De confidentia in Deo habenda *quando insurgunt* verborum jacula (1).
41	51	47	Quod omnia gravia pro aeterna vita sunt toleranda.

(1) Ce qui est en italique n'est pas de Gérard Groote mais a été ajouté par Thomas. L'aspect de diaire est très prononcé dans les titres des chap. 49 et 53 par *certanti* et *sapienti* pour *certantibus* et *sapientibus*.

42	52	49	De desiderio aeternae vitae et quanta sint certanti*bus* bona promissa.
43	53	50	Qualiter homo desolatus se debet in manus Dei offerre.
44	54	51	Quod humilibus insistendum est operibus cum deficitur a summis.
45	55	52	Quod homo non reputet se conlatione dignum sed magis verberibus *reum.*
46	56	53	Quod gratia Dei non miscetur terrena sapienti*bus.*
47	57	54	De diversis motibus naturae et gratiae.
48	18	5	De mirabili affectu divini amoris.
49	19	6	De probatione veri am*at*oris.
50	20	7	De occultanda gratia *sub* humilitatis custodia.
51	21	9	*Quod omnia ad* Deum *sicut ad* finem *ultimum sunt referenda.*
52 . . .	22 . . .	11 . . .	Quod desideria cordis examinanda sunt et moderanda.
53 . . .	23 . . .	12 . . .	De informatione patientiae et et luctamine adversus concupiscentias
54 . . .	24 . . .	13 . . .	De obedientia humilis subditi ad exemplum Jesu Christi.
55	25	15	Qualiter *standum sit ac* dicendum in omni re desiderabili.
56	26	16	Quod verum solatium in solo Deo est quaerendum.
57	27	19	*De tolerantia injuriarum et* quis vere patiens *probetur.*
58	58	58	*De altioribus rebus et* occultis judiciis Dei non scrutandis.
59	59	56	Quod *nosmetipsos* abnegare et Christum imitari debemus *per crucem.*
60	60	57	Quod homo *non sit nimis dejectus* quando batitier in aliquos defectus

Je ne puis me figurer que quelqu'un, connaîssant la vie et le caractère de Gérard Groote, puisse être, un seul instant dans l'incertitude, sur le véritable auteur de l'Imitation ; qu'il veuille bien se donner la peine de lire sans parti-pris les chapitres selon la suite indiquée et en omettant ce qui a été inséré par Thomas. C'est par ce moyen que je l'ai

découvert moi-même. Et cette découverte, tous ceux qui voudront prendre connaissance des manuscrits de Lübeck peuvent la faire à leur tour.

Plus tard j'ai trouvé un document très probant qui non seulement nous conserve le début et la fin du livre « De interna consolatione »,mais qui montre aussi qu'on n'a incorporé dans notre Imitation qu'une partie seulement du diaire de Gérard Groote ; des chapitres très intéressants ont été laissés de côté. J'ai en vue le texte en moyen-néerlandais d'un manuscrit du XVe siècle, publié par J. F. Kiekens S. J.(1).

D'ailleurs que tout le diaire n'ait été composé que de méditations vécues, destinées à l'auteur seul, et par conséquent s'appliquant à lui, cela se voit dans ce manuscrit, le plus clairement du monde. Dans l'Imitation, les mots *Dominus* et *Filius* sont simplement cités sans annonce préalable ; ce manuscrit au contraire présente pour les citations les introductions traditionnelles : « Le disciple dit... La sagesse éternelle répondit... La sagesse dit... » etc.



Passons en revue ces chapitres. Le chapitre 41 (2) entre tout de suite dans le vif du sujet, selon l'habitude de Gérard Groote : « Fili, noli tibi attrahere, si videas alios honorari et elevari, te autem despici et humiliari. Erige cor tuum ad me in caelum, et non contristabit te contemptus (3) hominum in terris ». Et alors le fils répond :« Si recte me inspicio, numquam mihi facta est iniuria nec iuste habeo conqueri adversum te. Quia autem frequenter et graviter peccavi tibi (4), merito armatur contra me omnis creatura ».

Dans le chapitre 42, le Seigneur dit que la confiance en l'amitié des hommes ne peut pas être une garantie pour la paix de l'âme. — Serait-ce de Salvarvilla qu'il s'agit ici ? —

(1) « Dietsche Warande »,N.R.,tome 9, 1896, pag. 369-372, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque Royale de Bruxelles sous la cote 2416.

(2) Pour la commodité des références, je garde la numérotation courante des chapitres de l'Imitation.

(3) Comment le Seigneur aurait-il pu adresser ces paroles à Thomas qui pendant toute sa vie a joui d'une haute estime auprès de ses confrères ?

(4) Comment Thomas a Kempis aurait-il pu dire ces paroles, lui, qui certainement n'a pas péché « frequenter et graviter », alors que Gérard Groote était obligé de confesser :« Per totam Europam in omni monte et sub omni fronde fornicavi ».

Le chapitre 43 est un avertissement de ne pas se fier à des phrases belles, et subtiles. Gérard Groote était sans doute occupé à considérer les motifs de droit sur lesquels il pourrait fonder sa cause et la défendre contre l'évêque : car tous les titres de maître ne valent rien devant le Maître des maîtres ; et alors il nous faut écouter bien des choses peu aimables pour la science (1). Dans le chapitre 44, le Seigneur enseigne : « Fili, in multis oportet te esse inscium. Utilis est unicuique suum sentire relinquere quam contentiosis sermonibus (2) deservire. Si bene steteris cum Deo, et eius iudicium aspexeris facilius te victum portabis ». Le chapitre 47 commence par une plainte sur l'infidélité des hommes : « Quam saepe ibi non inveni fidem, ubi me habere putavi (3). Quoties etiam ibi reperi, ubi minus praesumpsi (4). Vana ergo spes in hominibus ». Et le Seigneur répond dans le chapitre 46 : « Fili, sta firmiter et spera in me. Quid enim sunt verba nisi verba ? » Ne craignez pas les flèches aiguës et des « coups de mots » (5) ; ce qui se trouve littéralement dans le manuscrit de Lübeck. Le chapitre 47 représente toute une crise d'âme : briser, ou être brisé et abattu entièrement. On entend aussi les exhortations brèves et fortes du Seigneur : « age quod agis ; fideliter labora in vinea mea : ego ero merces tua ». L'auteur reçoit un réglement pour ses journées — le travail est la meilleure consolation. — « Scribe, lege, canta, geme, tace, ora ». Mais ce règlement s'impose difficilement à cet homme bouillant. Et alors le Seigneur commence ses exhortations : « O, si vidisses..... O, si tibi haec saperent.... quomodo auderes vel semel conqueri ». Et vient ensuite le dernier

(1) Comment Thomas aurait-il osé se permettre ces attaques contre la maîtrise et l'utilité de la science ? Ceci seul Gérard Groote peut se le permettre, lui, qui passait pour un des hommes les plus érudits de son temps.

(2) Avec raison, Vallart estime ce passage incompréhensible dans un texte ascétique ordinaire ; et par suite il croit qu'une page au moins a été sautée. Par les événements de la vie de Gérard Groote tout devient clair.

(3) Ceci regarde probablement l'infidélité d'ecclésiastiques influents qui l'avaient abandonné.

(4) Cette dernière expérience, qui a trait peut-être à des femmes tombées, est très compréhensible dans la bouche de Gérard Groote ; dans celle de Thomas a Kempis au contraire, tout à fait inroyalable.

(5) Comment Thomas a Kempis aurait-il pu formuler une telle chose, lui, pour qui on a eu tous les égards pendant toute sa vie. Aussi jugea-t-il ce passage trop fort, et... il le laissa de côté.

argument, qui est la récompense éternelle : « Nonne pro aeterna vita cuncta laboriosa sunt toleranda ?»(1). Après quoi, tout le chapitre 49 continue par : Oui, l'obéissance tragique est le plus dure de toutes ; et pour l'acquérir, il n'y a que la pensée du ciel qui puisse aider l'homme. En lui tout est remis en ordre. L'auteur commence par tirer bien au clair la difficulté :

Oportet te novum induere hominem, et in alterum virum mutari.

Oportet te saepe agere quod non vis : et quod vis *oportet* relinquere.

Quod aliis placet processum habebit : quod tibi placet ultra non proficiet.

Quod alii dicunt audietur : quod tu dicis, pro nihilo computabitur.

Petent alii et accipient : tu petis nec impetrabis.

Erunt alii magni in ore hominum : de te autem tacebitur. Aliis hoc vel illud committetur : tu autem ad nihil utile judicaberis.

Propter hoc natura quandoque contristabitur et magnum *certamen sustinebit* (2).

In his et similibus multis probari solet fidelis Domini servus ; qualiter abnegare se et in *omnibus frangere* quiverit.

Vix est aliquid tale in quo tantumdem mori indiges sicut videre et pati quae voluntati tuae adversa sunt : maxime autem cum disconvenientia et quae minus utilia tibi apparent fieri jubentur.

Et quia non audes resistere altiori potestati sub dominio constitutus ; ideo durum tibi videtur ad nutum alterius ambulare : et omne proprium sentire omittere.

C'est bien rarement que j'ai trouvé dans une vie de saint la difficulté de l'obéissance décrite d'une manière plus poignante. Pour calmer la douleur qu'elle provoque, il n'est d'autre consolation que de se dire : « Sed pensa, fili, horum fructum laborum, celerem finem atque praemium nimis magnum ». Et Jésus a tenu parole. La tribulation n'a pas duré aussi longtemps que Gérard Groote aurait pu le penser. Bien vite, en effet le terme est apparu avec la récompense, qui était immense. Il partait de Woudrichem à Deventer au commencement du carême ; et dans cette même année 1384, il s'en allait au ciel pour faire pleuvoir des roses sur

(1) L'acuité de la crise dans ce chapitre n'a pas été comprise par Thomas, et c'est pourquoi le chapitre qui suit maintenant dans l'Imitation : « De die aeternitatis et huius vitae angustiis » ne rend point le même son que les chapitres précédents. Dans ce moment tragique, ce chapitre fait sourire.

(2) Ainsi doit être lu le manuscrit de Gérard Groote selon les manuscrits de Lübeck.

l'Eglise d'Utrecht. Peu à peu commença à se faire entendre l'éloquence merveilleuse de son petit livre : ce livre qui a été comme sacré par le silence de son auteur, bien mieux : qui est né de ce silence.



A la plainte indignée, succède un renoncement sublime qui aussitôt se tourne en prière. Je ne connais point d'abandon pareil dans toute la littérature hagiographique. Je cite en allemand d'après Paul Hagen, car dans le texte latin ce passage est interrompu par les additions continuelles, et parfois insupportables, de Thomas a Kempis (chap. 50) :

Herr Gott, heiliger Vater, sei jetzt und in Ewigkeit gepriesen ; denn so wie Du willst so ist es geschehen.

Dein Knecht freue sich in DIR ; nicht in sich.... denn Du allein bist die wahre Freude ; Du meine Hoffnung und meine Krone : Du meine Wonne und meine Ehre, Herr.

Was hat Dein Knecht ; als was er von Dir erhalten hat auch ohne sein Verdienst? Dein ist alles was Du gegeben hast, und was Du gemacht hast.

Arm bin ich und in meiner Mühsal von meiner Jugend an ; und meine Seele wird bisweilen betrübt bis zu Tränen : wegen drohenden Leiden (1).

Wenn Du Frieden gibst, wenn Du mir heilige Freude einströmen lässt ; *wird meine Seele voll Wohklang sein* (2) und innig in Deiner Lobpreisung.

Aber wenn Du Dich entziehst wie Du sehr oft pflegst ; wird sie nicht den Weg Deiner Gebote laufen können.

Lieber Vater : die Stunde ist gekommen, dass Dein Knecht geprüft wird, dass er gering geachtet wird ; gedemütigt wirdund vergeht worden Menschen : von Leiden und Krankheiten aufgerieben wird : erwiedrum

(1) En passant, je corrige çà et là d'après le manuscrit.

(2) Ceci est certainement de l'autobiographie de Gérard Groote. Comparer la *Vita Gerardi Magni* de Thomas a Kempis, et Hirsche III, 523.

Imitatio	*Vita Gerardi Magni*
« Si das pacem, si gaudium sanctum mihi infundis, est anima mea plena modulatione et devota in laude. »	Cap. 12 : In oratione... saepe... in vocem jubilationis erupit : internum cordis gaudium cantu dulci sono promens. Dum leniter inter se modularetur : sursum in Deum spiritus eius ardenter ferebatur.

mit Dir in der Morgenröte eines neuen Lichtes auferstehe : und im Himmlischen verklärt werde.

Es ist gut für mich Herr, dass Du mich gedemütigt hast, damit ich Deine Rechterfertigkeit erkenne : und alle Hoffart des Herzens und Vermessenheit ablege.

Lieber Vater ;Dir befehle ich mich und all das Meine zur Züchtigung : denn besser ist es hier gestraft zu werden als in der Zukunft.

Du weisst was zu meinem Fortschritt nützlich ist : und wie sehr die Trübsal dazu dient den Rost der Fehler zu reinigen.

Lass mir Deinen ersehnten Willen geschehen ; und verwirf nicht mein sündiges Leben : das keinem besser und deutlicher bekannt ist als Dir allein (1).

Suit le chapitre 51 maintenant si clair : quand on retombe de la consolation céleste donnée aux apôtres, l'on doit se contenter pendant un certain temps d'un travail modeste, mais pourtant utile. Ce travail modeste ne serait-ce pas la rédaction de ces offices ecclésiastiques (2) à l'usage des « petites nonnes » qui les lui avaient demandés ; et les instructions familières à quelques âmes de Woudrichem?

« Ich erinnere mich nicht etwas Gutes getan zu haben ; sondern immer zu Untugenden geneigt : und zur Besserung träge gewesen zu sein. Das ist wahr : und ich kann est nicht leugnen.

Spräche ich anders, so würdest Du gegen mich stehen.

Was habe ich verdient für meine Sünden, als die Hölle und das ewige Feuer? In Wahrheit bekenne ich dass ich wert bin aller Verstossung und Verachtung (3).

Was soll ich Schuldiger sagen, von tiefer scham erfüllt?

Ich kann nichts sprechen als nur dieses Wort : ich habe gesündigt, Herr, ich habe gesündigt : erbarme Dich meiner, verzeihe mir ».

Et après cette émouvante « Objektive Richtigstellung » de toute sa personne, le temps est venu où Dieu va lui poser

---

(1) Si ce passage a été écrit par Thomas a Kempis, le brave maître des novices du Mont St Agnès, plein de santé, honoré,ne dirait-on pas de la comédie?

(2) W. Moll : Geert Groote's Dietsche vertalingen beschreven en toegelicht. Amsterdam. Kon. Academie 1880.(Les traductions en hollandais de Gérard Groote décrites et commentées).

(3) Entre ces deux passages se trouve dans l'Imitation : « nec decet me inter tuos devotos commemorari » ; naturellement, G. Groote ne *pouvait* penser cela, tandis que Thomas le pouvait sans peine. Remarquez quejustementles manusc. de Lübeck passent sous silence cette citation. Ce sont là les preuves, les seules concluantes, que l'on puisse exiger dans de telles questions.

le « dilemma tremendum »,comme Il le fait tôt au tard à tous ses élus : Qu'est-ce que vous voulez enfin, choisissez l'un ou l'autre : Personne ne peut servir deux maîtres.

« Fili, pretiosa est gratia mea : non patitur se misceri extraneis rebus, nec consolationibus terrenis ». Il lui faut choisir l'un ou l'autre.La hache doit être mise enfin à la racine du mal, qui est l'amour propre. Et pour expliquer cette nécessité, nous rencontrons le chapitre 54 qui va formuler le dilemme ; du moins, la première moitié, car le reste est encore de la main de Thomas qui n'a pas compris la force invincible de cette logique. Le chapitre se terminait par ces paroles :

Natura totum agit propter lucrum et commodum proprium ; nihil gratis facere potest et multum ponderari sua gesta et dona concupiscit ; gratia vero nil temporale quaerit, nec aliud praemium quam Deum solum postulat.

Qui naturae invite deserviunt, sentiunt quid Spiritus Veritatis in eis loquitur.

Hic docet contemnere temporalia,et amare coelestia, contemnere hunc mundum et concupiscere caelum die ac nocte » (1).

Ainsi donc le dilemme se conclut d'une manière très satisfaisante. Avec une émotion profonde, mais aussi avec une gravité devenue silencieuse, celui qui vient de se convertir à la grâce va chanter l'hymne austère de l'amour : l'amour qui donne de la force pour toute chose (chap. 5).

« Magna res est amor, magnum bonum, quod solum leve facit omne onerosum : et fert aequaliter omne inaequale (2) » ; et cet hymne aboutit à ce passage si élevant :

---

(1) Ici nous prenons Thomas clairement en flagrant délit d'ajustement du texte, pour cacher les sutures de ses interpolations. Il a mis au début du livre III les chapitres 5 et suivants, qui devraient venir maintenant. Pour cacher son jeu, il a très habilement coupé la dernière phrase du chapitre 54, et il l'a mise après le chap. 4, bien que le mot « naturae » dans le nouveau texte soit un peu étrange. De la sorte, ce passage « die ac nocte » pouvait être suivi immédiatement par « magna res est amor » (exactement comme chez G. G.) Mais en corrigeant de nouveau, Thomas sentit encore très sensiblement le manque de continuité. Pour le faire disparaître, il composa enfin l'hymne qui maintenant précède, dans notre chap. 5 le « magna res est amor ».

(2) Cf. pour les détails, Hagen dans « Studia Catholica » de juin 1926. Ces données, en plein accord avec les nôtres, seront bien plus convaincantes que si nous considérons seulement le chap. 5 à part.

« Qui non est paratus omnia pati et ad voluntatem stare dilecti non est dignus amator appellari.

Oportet (n'entendez-vous pas de loin l'écho des « oportet » du chapitre 49 ?) amantem omnia et amara propter dilectum libenter amplecti : nec ob contraria accidentia ab eo deflecti ».

***

Oui, Jésus est terrible pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur, car immédiatement après on lit (chap. 6) :

« Fili,non es adhuc fortis et prudens amator,quia propter modicam contrarietatem deficis a coeptis : et nimis avide consolationem quaeris ».

Et de même, plus loin le disciple reçoit encore une leçon qui est bien adaptée au caractère de Gérard Groote il faut en finir une bonne fois avec le mauvais esprit, le père de tout orgueil.

Dans le chapitre 7, le Seigneur parle encore de cet orgueil,pour montrer au disciple comment,dans la vie spirituelle, certains (1) ont voulu monter trop haut et ont été précipités dans l'abîme. Lui qui n'est encore qu'un débutant dans les voies intérieures doit se faire gouverner par d'autres qui ont beaucoup plus d'expérience — par exemple les Supérieurs ecclésiastiques. Mais dans le chapitre 9, on nous avertit qu'il ne faut nous soumettre à ces autorités terrestres que parce qu'elles représentent Dieu qui est notre fin dernière.

Puis Gérard s'impatiente un peu parce que la réponse de Rome n'arrive pas et le Seigneur continue (chap. 12) :

« Fili,oportet te adhuc multa addiscere ; quae necdum bene didicisti. Desideria te saepe accendunt et vehementer impellunt ; sed considera an propter honorem meum an propter tuum commodum magis movearis ».

Et le fils accepte ces conseils avec une nouvelle générosité : oui, Seigneur, patience et renoncement à soi-même.

Dans le chapitre 13, la pensée lui vient que peut-être son insistance est un désir voilé de se dérober à l'obéissance. C'est pourquoi le Seigneur lui dit :

---

(1) « Quidam incauti propter devotionis gratiam se ipsos destruxerunt, quia plus agerevo luerunt quam potuerunt, non pensantes suae parvitatis mensuram, sed magis cordis affectum sequentes quam rationis judicium. » Est-ce que cela ne regarde pas le « frère à la tête faible » à qui est adressée la lettre célèbre de Gérard Groote

« Fili, qui se subtrahere nititur ab obedientia ; ipse se subtrahit a gratia. Disce ergo celeriter superiori tuo te submittere ».

Et ensuite le Seigneur lui découvre toute sa vie passée et il le traite de « unreine Sunder » (pécheur impur), qui doit supporter avec plus de patience sa propre honte (1). Et alors dans le chapitre 17, avec tout son cœur, Gérard prend de nouveau la parole malgré son amer dégoût : « Fiat voluntas tua, sicut in caelo et in terra » : et du fond de son âme il se soumet entièrement, d'avance, à tout ce que Rome décidera.

Domine,tu scis qualiter melius est : fiat hoc vel illud sicut volueris. Da quod vis et quantum vis, et quando vis.

Fac mecum sicut scis et sicut tibi magis placuerit : et major honor tuus fuerit.

Pone me ubi vis : et libere age mecum in omnibus.

In manu tua sum : Gyra et reversa me per circuitum.

Utinam possem te et non me laudare digne et perfecte (2).

Le chapitre 16 est un dialogue entre l'auteur et son âme où définitivement il se résout à se laisser faire par Dieu. Ce passage finit par la parole d'amour :«Haec mihi sit consolatio : quod libenter volo carere omni humano solatio ».

Mais pourquoi tant parler de consolation, dit le Seigneur (chap. 19) : Considérez ma croix, mes saints et mes martyrs : « Nondum usque ad sanguinem restitisti ». Suit cette leçon qui porte bien :

« Nec dicas : non valeo haec ab homine tali pati ; nec huiusmodi mihi patienda sunt (ici le Seigneur qui sait tout, fait manifestement allusion au « petit renard ») grave enim intulit damnum, et improperat mihi quae numquam cogitaveram ; sed ab alio libenter patiar. Insipiens est talis cogitatio etc. Non est verus patiens qui pati non vult nisi quantum sibi visum fuerit : et a quo sibi placuerit... Esto itaque expeditus ad pugnam : si vis habere victoriam. Sine certamine non potes venire ad patientiae coronam. Si pati non vis, recusas coronari ».

Le lendemain, l'esprit chercheur de Gérard Groote était de nouveau absorbé par un problème : pourquoi donc Dieu ne lui permettait-il pas de purifier son Église ? Pourquoi lui,

---

(1) Le Seigneur porterait un jugement fort injuste, si cette leçon avait été adressée à Thomas a Kempis.

(2) Cette dernière phrase est encore une de ces perles qui se sont perdues entre les doigts du rédacteur Thomas, mais dans le man. de Lübeck elles nous ont été conservées.

qui pourtant avait reçu de Dieu tant de talents pour remettre les hommes dans la bonne voie, devait-il maintenant mener une vie tout abandonnée dans un « trou » écarté comme l'était Woudrichem? Il voyait que d'autres, qui en étaient peut-être bien moins capables, recouvraient l'un après l'autre l'autorisation de prêcher, et que lui seul restait suspendu de ses fonctions. Il ne trouvait point de réponse à ses questions. Mais le Seigneur lui fait tout de suite une réprimande : les hommes n'ont pas reçu la raison pour sonder les arrêts de la Providence. Est-ce qu'ils ont collaboré à la création du ciel, ou bien ont-ils assisté au conseil divin? Ils n'ont pas non plus la compétence pour décider lequel des saints à été le plus grand, et ainsi d'autres questions.

« Acceptius Deo facit, qui de peccatorum suorum magnitudine et virtutum suarum parvitate cogitat et quam longe a perfectione sanctorum distat : quam is qui de eorum majoritate vel parvitate disputat.

Vient enfin (le chap. 56 en partie) un « tantum quantum », qui résume tout : « Quantum a te vales exire, tantum in me poteris transire ». Le chapitre 57, où le Seigneur prend la parole, importune encore un peu le disciple par sa critique pénétrante. « Alios nosti roborare verbis ; sed cum jam ad januam tuam venit repentina tribulatio, deficis consilio et robore ».

Et le disciple reprend la pensée profonde et résignée du chapitre 45, qui résout toutes les difficultés : « Sed homines sumus nec aliud quam fragiles homines sumus, etiam si angeli a multis aestimamur et dicimur.

Homo es et non Deus
Caro es, non angelus ».

Et voici que l'âme entre en prière : « Domine.... dummodo tandem ad portum salutis perveniam : quid curae est, quae et quanta passus fuero? Da finem bonum :da felicem ex hoc mundo transitum. Memento mei, Deus meus : et dirige me recto itinere in regnum tuum. Amen ». Ici Gérard Groote écrivit sans doute ce que nous lisons dans le Codex de Geeraertsbergen après le livre III : « Expliciunt admonitiones ad interna trahentes ». Car, de fait, il le savait : cette prière finale terminait la terrible lutte. Cette lutte nous fait penser à celle que Jacob eut jadis à soutenir. Elle est poignante comme une tragédie. Rien n'y peut être ajouté ou supprimé.

***

Voilà pourquoi les interpolations de Thomas ne font le plus souvent que ralentir la vie de l'ouvrage. Cependant em-

porté par son modèle, Thomas a Kempis ne laissa pas que de rédiger quelques petits chefs-d'œuvre qui respirent l'esprit d'abnégation le plus généreux. Mais tout bien considéré, ces chefs-d'œuvre eux-mêmes, malgré leur beauté, ne peuvent soutenir la comparaison, pour l'énergie et la magnanimité, avec les textes saisissants de Gérard Groote. Je ferais pourtant tort à Thomas a Kempis, si je ne rendais hommage à ses belles poésies qui séparent, comme des chœurs, les actes de la tragédie qu'est l'Imitation. Je ne puis mieux faire que de prendre le chapitre 21 du livre III destiné, avec le chapitre 20, à dissimuler la jonction du chapitre 19 (un des derniers du « de consolatione interna » avec le chapitre 22 un des premiers des fiançailles de l'âme). Ce chapitre 21 est un véritable chœur, qui nous fait pénétrer dans l'intimité sereine et ensoleillée de Thomas.

Cap 21. Quod in Deo super omnia bona et dona requiescendum est.

Super omnia et in omnibus requiesces, anima mea, in Domino semper, quia ipse est sanctorum aeterna requies.

Da mihi, dulcissime et amantissime Jesu, in te super omnem creaturam requiescere, super omnem salutem et pulchritudinem, super omnem gloriam et honorem, super omnem potentiam et dignitatem, super omnem scientiam et subtilitatem, super omnes divitias et artes, super omnem laetitiam et exultationem, super omnem famam et laudem, super omnem suavitatem et consolationem, super omnem spem et promissionem, super omne meritum et desiderium.

Super omnia dona et munera, quae potes dare et infundere, super omne gaudium et jubilationem, quam potest mens capere et sentire.

Denique super omnes angelos et archangelos, super omnem exercitum caeli ; super omnia visibilia et invisibilia, et super omne quod tu, Deus meus, non es : quia tu, Domine Deus meus, super omnia optimus es.

Tu solus altissimus, tu solus potentissimus, tu solus sufficientissimus et plenissimus, tu solus suavissimus et solatiosissimus ;

Tu solus pulcherrimus et amantissimus, tu solus nobilissimus, et gloriosissimus super omnia ; in quo cuncta bona simul et perfecta sunt, et semper fuerunt, et erunt.

Atque ideo minus est et insufficiens, quidquid praeter teipsum mihi donas, et de te ipso revelas vel promittas, te non viso, nec plene adepto ;

Quoniam quidem non potest cor meum veraciter requiescere, nec totaliter contentari, nisi in te requiescat, et omnia dona omnemque creaturam transcendat.

O mi dilectissime sponse, Jesu Christe, amator purissime, dominator universae creaturae ! quis mihi det pennas verae libertatis, ad volandum et pausandum in te ?

O quando ad plenum dabitur mihi vacare et videre quam suavis es, Domine Deus meus?

Quando ad plenum recolligam me in te, ut prae amore tuo non sentiam me, sed te solum, supra omnem sensum et modum, in modo non omnibus noto.

Nunc autem frequenter gemo, et infelicitatem meam cum dolore porto;

Quia multa mala in hac valle miseriarum occurrunt, quae me saepius conturbant, contristant, et obnubilant; saepius impediunt et distrahunt, alliciunt et implicant, ne liberum habeam accessum ad te, et ne jucundis fruar amplexibus, praesto semper cum beatis spiritibus.

Moveat te suspirium meum, et desolatio multiplex in terra.

O Jesu splendor aeternae gloriae,solamen peregrinantis animae, apud te est os meum sine voce, et silentium meum loquitur tibi.

Usquequo tardat venire Dominus meus?

Veniat ad me pauperculum suum, et laetum faciat, mittat manum suam, et miserum eripiat de omni angustia.

Veni, veni, quia sine te nulla erit laeta dies aut hora, quia tu laetitia mea, et sine te vacua est mensa mea.

Miser sum, et quodammodo incarceratus et compedibus gravatus, donec luce praesentiae tuae me reficias, ac libertate dones, vultumque amicabilem demonstres.

Quaerant alii pro te aliud, quodcumque libuerit; mihi aliud interim nil placet, nec placebit, nisi tu, Deus meus, spes mea, salus aeterna.

Non reticebo, nec deprecari cessabo, donec gratia tua revertatur, mihique tu intus loquaris.

« Ecce adsum, ecce ego ad te venio, quia vocasti me. Lacrymae et desiderium animae tuae, humilatio tua et contritio cordis, inclinaverunt me et adduxerunt ad te ». —

Et dixi : Domine, invocavi te, et desideravi frui te, paratus omnia respuere propter te.

Tu enim prior excitasti me, ut quaererem te.

Sis ergo benedictus, Domine, qui fecisti hanc bonitatem cum servo tuo, secundum multitudinem misericordiae tuae.

Quid habet ultra dicere servus tuus coram te, nisi ut humiliet se valde ante te, memor semper propriae iniquitatis et vilitatis? Non enim est similis tui in cunctis mirabilibus caeli et terrae.

Sunt opera tua bona valde, judicia vera, et providentia tua reguntur universa.

Laus ergo tibi et gloria, o Patris Sapientia : te laudet et benedicat os meum, anima mea, et cuncta creata simul.

Nous nous trouvons ici dans un monde tout nouveau. Quel courant d'enthousiasme. ! Quelle suave et pénétrante dévotion ! quelle harmonie dans tout ce cantique !

***

De l'ouvrage de Gérard Groote, remanié par Thomas, il se fit une rédaction française qui avait pour titre : « de l'internelle consolation ».

Tous les chapitres de Thomas a Kempis sont adoptés presque littéralement par le rédacteur français, tandis que les fragments de Gérard Groote sont tous, pour ainsi dire, adoucis et comme dilués.

« Moins nerveux, moins précis que le latin, le français est supérieur, par la grâce et la naïveté. (C'est ce que constate nettement le dernier commentateur de ce livre). Le sentiment s'y empreint d'une douleur plus pénétrante, les élans du cœur s'y expriment avec une vivacité de paroles dont notre vieux langage bien mieux que le latin avait le secret. Le livre monastique (je dirais sévère et puissant) a passé par une âme plus tendre et plus délicate (mais alors aussi de moindre envergure) plus triste aussi (c'est bien possible), une âme mystique du xve siècle, touchée, au fond de sa retraite, de la *grande pitié* qu'il y avait alors au monde et surtout au royaume de France ». (1).

Oui, le Français délicat a senti la dissonnance qu'il y avait entre l'âme et les manières de Gérard Groote et celles de Thomas ; et il a créé l'unité en paraphrasant dans sa traduction les expressions fortes de Gérard Groote.

« Dans la forme, la différence est radicale, le latin (au moins celui de Gérard Groote) est concis, coupé, sentencieux ; le français est lié, souple, abondant ; il passe sans s'arrêter par-dessus les versets, parfois même par-dessus les paragraphes enchaînant les idées » (2).

Ce traité devenait vraiment un livre à la portée du peuple, parce qu'il mettait l'accent sur « l'internelle consolation » et cela avec un langage convaincu qui touche l'âme. « Cette pensée d'imiter le Christ, de s'élever moralement jusqu'à ce divin modèle, cette pensée qui résume tout le christianisme, devenait légitimement le titre du traité latin, mais c'était là une abstraction trop haute, une formule trop idéale pour le livre populaire. Ce qu'il faut au grand nombre et ce dont on avait surtout besoin au milieu des calamités du xve siècle, c'est d'être consolé. Aussi la version française adopta ce titre

---

(1) Moland-d'Héricault : Le livre de l'internelle consolation P. Jammet, Paris, 1856, XXX SS.

Ce qui est mis entre parenthèses est du P. van Ginneken.

(2) Moland-d'Héricault : Le livre de l'internelle consolation. P. Jamet, Paris, 1856, XXX ss.

qui exprimait mieux sa mission plus douce et plus humble d'*Internelle consolation* » (1).

Oui, ces deux esprits, d'un côté l'homme violent qu'est Gérard Groote et de l'autre son fils, plus doux, Thomas a Kempis, étaient profondément différents ; et nous nous demandons non sans étonnement comment, de la collaboration de deux hommes si dissemblables, a pourtant pu prendre naissance une œuvre telle qu'avant la découverte des manuscrits de Lübeck on n'a jamais pensé à lui assigner deux auteurs.

Mais avant de considérer le résultat obtenu par la collaboration de ces deux hommes, il nous faut déterminer l'attitude d'esprit de Thomas envers l'auteur de l'œuvre qu'il possédait. Quelle intention avait-il lorsqu'il insérait dans l'œuvre primitive les fragments de sa propre conception? A-t-il su que cet ouvrage était de Gérard Groote? .

Mais comment l'aurait-il ignoré? L'autographe était certainement alors conservé à Deventer, ou Eemsteyn, ou Windesheim. Que l'on connût et appréciât le tour de main et le style de Gérard, nous le voyons d'après la collection de ses lettres (par Joan Cele), dont du reste Busch, Horn, et Thomas font mention, et que les prieurs du Mont Ste Agnès connaissaient sans nul doute.

Gérard Groote a été, à proprement parler, l'âme de la dévotion moderne, le fondateur des frères aussi bien que des sœurs de « la vie commune », le vrai fondateur de la congrégation de Windesheim. Mais comment pouvons-nous nous imaginer que Thomas — qui lui-même portait la plus haute estime à Gérard Groote ait osé découper l'œuvre du saint Fondateur en deux ; compléter et orner des « fruits de sa propre plume » la seconde partie, et même en y ajoutant une toute autre finale, donner à plusieurs chapitres une tournure toute nouvelle. N'est-ce pas un manque inoui de piété filiale? Est-ce que ses supérieurs religieux ne se sont pas opposés à cette intervention arbitraire d'un inférieur dans l'œuvre de quelqu'un qui lui était nettement supérieur? Thomas

---

(1) Malgré les recherches et les chamailleries, on n'a jamais pu faire la preuve que Gérard Groote ait été réhabilité par le pape ou par l'évêque avant sa mort. Cf. W. J. Kühler : De prediking van Geert Groote (La prédication de Gérard le Grand). Teyler's Theologisch Tijdschrift V, 1907 pag. 226-228 qui me parait avoir établi comme très probable l'hypothèse suivante : Le messager revenant de Rome quelques mois après la mort de Gérard Groote aurait apporté oralement la nouvelle que le saint Religieux recevrait de Urbain VI l'autorisation désirée. C'était trop tard.

lui-même n'avait pas connu Gérard Groote à Deventer ; mais son frère aîné Jan van Kempen, prieur du Mont St Agnès lorsque Thomas y arriva, l'avait, lui, très bien connu.

S'il y a ici une culpabilité,il faut plutôt la chercher dans les supérieurs que chez le bon maître des novices.

N'oublions pas que Gérard Groote était mort en odeur de sainteté : mais peu de gens le savaient. Il était mort dans la disgrâce de l'évêque d'Utrecht ; il avait amassé sur lui beaucoup de haines de la part du clergé des Pays Bas ; et cela, personne ne l'ignorait (1).

Au premier abord, nous fûmes frappés de ce que ses disciples aient si peu travaillé à réhabiliter son honneur outragé par la défense que l'évêque lui avait faite, de prêcher ; comment n'ont-ils pas sauvé la réputation de cet apôtre? Mais considérant les choses de plus près, nous comprenons que l'esprit même de Gérard Groote leur dictait cette conduite. Souffrir, tout endurer, et fonder un cloître le plus vite possible, pour rendre la congrégation florissante, et faire un foyer puissant autour duquel tous les groupes de frères et de sœurs de « la vie commune », pourraient se ranger en sécurité ; telle était la recommandation qu'il leur avait laissée comme testament, à son lit de mort. S'ils réussissaient à sauver son idéal de rénovation de la société chrétienne, alors le fondateur de tout ce mouvement serait du même coup en honneur : non pas par des mots mais par des œuvres. Ainsi pensaient les supérieurs.

C'est bien la manière dont ils ont accompli leur tâche. Windesheim fut fondé,et devint un centre d'attraction.Eemsteyn tout de suite s'unit à lui. Puis ce fut, avec Groenendaal, toute la congrégation de Ruysbroeck qui, pour ainsi dire, se jeta dans leurs bras. Tous ces cloîtres unis étaient florissants, et les exemples d'édification et de sainteté se répandaient dans le pays.

Mais la souffrance et l'opposition ne leur étaient pas épargnées. D'abord la peste les dispersa ; plus tard à la suite de l'interdit, tous les cloîtres quittèrent l'évêché d'Utrecht. L'inondation de Ste Elisabeth engloutit l'ancien Eemsteyn. L'opposition du dominicain Grabow en particulier, et des « Mendicantes » en général, menaçait de causer encore plus de désastre ; à tel point qu'avant le Concile de Constance, l'avenir était loin d'être rassurant. Mais le pire malheur était

(1) Comparez par exemple dans Hagen et dans une édition de l'Imitation la fin des 16 chapitres suivants, II, 5 : II, 4, 9, 11,15, 16, 19, 23, 27, 30, 34, 38, 46, 54, 56, 58 ; ce sont, dans Hagen : chap 5, 17, 21, 22, 25, 26, 27, 29, 32, 34, 38, 42, 50, 57, 59, et 58.

encore l'inimitié de Jan Passaert, autrefois un des leurs,et qui ne mourut qu'en 1446. Il avait perfidement accusé la congrégation au Concile de Bâle.

On se sentait donc d'autant plus en sûreté, qu'on évitait de mettre en avant la personne de Gérard Groote qui s'était prononcé si violemment contre les Dominicains et les Franciscains néerlandais, et qui avait eu de grandes difficultés avec l'évêque d'Utrecht. Le mot d'ordre sous le gouvernement de van Heusden et de Vornken était certainement : ne point parler du saint fondateur avec les étrangers pour garder la paix et favoriser le développement de la congrégation.

C'est pour cela aussi que les œuvres de Gérard Groote furent gardées à l'abri des indiscrétions dans les bibliothèques des cloîtres, et qu'on laissa à un laïque le soin de faire une collection de ses lettres. Le « sermo contra focaristas », dont la violence nous paraît encore si vive, était certainement ce qu'il y avait de moins apte à gagner au saint fondateur des amis après sa mort. D'ailleurs on en parlait assez ; chacun le connaissait ; au moins de nom. Sa lettre, ou plutôt son traité, « De matrimonio », pendant du « de Virginibus » de S.Jérôme, avec ses remarques âpres et ses réflexions psychologiques sur le mariage et le caractère féminin, un peu à la manière de Jean de Meung, ne pouvait manquer de soulever de l'opposition. Le « quieta non movere » était pour des hommes comme van Heusden, Vornken, Jan van Schoonhoven, et Jan Busch, sans aucun doute,le plan de conduite unanime.



Telle était l'attitude d'esprit chez les prieurs et les visiteurs responsables, lorsque le maître des novices du Mont St Agnès, à l'occasion d'un des chapitres généraux annuels, peut-être celui de 1426, demanda aux frères si le moment n'était pas arrivé de mettre en circulation le petit diaire de Gérard Groote, les « Admonitiones ad interna trahentes », et de l'envoyer au moins à tous les cloîtres de la congrégation. La vie spirituelle y gagnerait partout, la conduite des âmes en deviendrait plus éclairée et plus prudente ; par suite d'éxagération et d'ascèse peu judicieuse, quelques malheurs étaient arrivés dans la congrégation : les leçons pondérées et simples de Gérard Groote les en auraient certainement prévenus.

Contre une telle suggestion, rien d'étonnant que des voix s'élevèrent ; car tous savaient qu'une large part de ce diaire traitait des difficultés de Gérard Groote avec l'évêque ; et de plus le ton du livre était quelque peu violent, à certains passages ; de tout cela, il ne pouvait résulter qu'un déchaînement

d'oppositions. Nous concevons maintenant sans peine comment une solution intermédiaire fut adoptée. Le maître des novices du Mont Ste Agnès fut chargé de prendre le petit livre redoutable, de l'adoucir, de rendre la construction des phrases plus coulantes, d'omettre ici et là un mot audacieux ou une finale trop amère. Il pourrait aussi interpoler quelques chapitres dévots, d'un ton plus serein, avec des louanges à la bonté divine, et surtout des prières, comme les hommes aiment à en dire pour trouver auprès de Dieu un peu de consolation dans cette vallée de larmes. Dans les passages où Gérard parlait de ses difficultés avec l'autorité ecclésiastique, il fallait pratiquer de larges coupes, et insérer beaucoup d'adoucissements. A Thomas de voir ce qu'il convenait d'utiliser des « admonitiones » pour une œuvre plus vaste où toute l'ascèse de la congrégation de Windesheim serait exposée. Il lui serait permis de se servir du manuel de Jean de Vos van Heusden, défunt ; des fragments les plus beaux qu'il trouverait dans les lettres et les conférences de Jan van Schoonhoven ; des extraits de Mande ou de Gerlach Peeters. Ainsi, de tous ces matériaux, pourrait naître un livre, que l'on publierait sans nom d'auteur. Le maître des novices en serait le « compilateur » officiel. De plus, tout étant fini, relu et approuvé par les Supérieurs, Thomas n'avait plus qu'à détruire le manuscrit original de Gérard Groote.

S'il en est ainsi, beaucoup de difficultés sont résolues : nous ne sommes plus obligés , comme les protagonistes de Thomas, de produire perpétuellement certains témoignages, d'en déformer d'autres, de traduire par exemple « compilator » par auteur, et d'écarter systématiquement certains problèmes, par exemple, pourquoi ceux qui devaient être le plus au courant taisent-ils le nom de l'auteur.

On explique aussi sans peine pourquoi le titre de notre livre ne se trouve pas dans le catalogue officiel le plus ancien des œuvres de Gérard Groote que, quelques vingt ans plus tard, dressa Pieter Horn bibliothécaire du « Meester-Geerthuis» à Deventer, en utilisant les manuscrits encore existants. Dans ce catalogue, il doit aussi manquer plusieurs autres livres de Gérard que les supérieurs ont jugés compromettants. Que notre livre ait été omis, de propos délibéré, on n'en saurait douter, car, il est mentionné expressément comme œuvre de Gérard Groote dans la « Vita », sous le titre de « Exercitia spiritualiter conversandi » (1). Et telle est la preuve dernière et décisive de ma thèse.

---

(1) Le premier titre était *Instituta*, changé plus tard en *Exercicia*.

***

Tous ces faits projettent une lumière nouvelle sur la composition du livre I, dans lequel, selon ma conviction, sont insérés des chapitres entiers de Gérard Groote En effet, ayant appris à distinguer les deux styles l'un de l'autre, si nous examinons le livre I, nous voyons tout de suite que le chapitre III doit être un fragment de l'histoire de Gérard Groote — que le chapitre VI aux vues si larges, et si profondes sur toutes les passions et les inclinations du cœur humain,au ton doctoral et logique ne peut être attribué qu'à ce génial psychologue qu'était Gérard Groote. Au reste, ces idées et celles qui sont énoncées dans « ce livre adressé à deux personnes pour les admonester sur leur état» (Bibliothèque royale à La Haye) sont tout à fait semblables.

En outre je suppose que le début et la fin du chapitre 7, la première moitié du chapitre 12 et tout le chapitre 14 appartiennent à Gérard Groote. De même le chapitre 1 tout entier et la seconde moitié du chapitre 20, sur l'autorité du manuscrit Kieckens, je les attribue à Gérard.

Dans le livre IV également, les chapitres 6, 7, 8 et 9 forment certainement un opuscule à part de Gérard Groote. Ceci se voit d'abord au début et à la finale de ces chapitres, comme le remarquait déjà Paul Hagen ; mais à l'aide des notes de W. de Vreeze, j'ai réussi à dépister un manuscrit de la « Provinciaal Genootschap » (Société Provinciale) à Bois-le-Duc ; ce manuscrit est simplement un compendium de ces 4 chapitres avec la mention qu'il contient la doctrine de Gérard Groote. On y trouve en effet les pensées favorites de l'auteur sur le sacrifice. Mais, en outre, sur les listes anciennes des œuvres de Gérard Groote cet opuscule se trouve mentionné expressément sous le nom de « De Sacramento » ou « De communione ». Enfin Paul Hagen en a retrouvé le texte néerlandais intitulé « Dit is wo men sich hebben schal vor der missen » (Comment il faut que l'on se tienne avant la messe) dans le Ms. théol. germ. 54 de la bibliothèque de la ville de Lübeck ; et l'ouvrage se présente comme un traité complet et spécial.

De plus les chapitres 10 et 13 de ce livre IV, et le passage sublime qui se trouve dans le manuscrit de Mgr van Vree sont certainement aussi de Gérard Groote.

Tout ceci aura donc montré à nos lecteurs, que Thomas s'est acquitté d'une façon admirable de la tâche difficile qui lui était imposée.Et nous comprenons en même temps pourquoi le porte-parole officiel de la congrégation, Jan Busch, ne mentionne pas l'Imitation dans la première édition de son Chronicon. Il fallait l'épreuve du temps. Mais dans la seconde édition — en 1464 environ — il inséra de force après le nom

de Thomas, à un endroit fort malencontreux, cette petite phrase : « qui composuit libros : Qui sequitur me ». Non,Busch ne mentait pas : Thomas a composé ces 4 livres,exactement comme il a composé la « Vita Lidewigis ».

***

A l'avenir, il nous faudra donc considérer l'Imitation comme une œuvre littéraire, née de la collaboration mutuelle de Gérard Groote et de Thomas a Kempis. La littérature des temps ancienset modernes, dans tous les pays, connait des exemples semblables.

Paul Hagen, dans sa première appréciation, adjuge tous les mérites à l'auteur de l'Imitation originale, et considère Thomas comme un rédacteur sans valeur ; mais il est certain que ce jugement ne peut être défendu. Et nous croyons que Dieu a voulu la collaboration de ces deux âmes pour créer ce chef-d'œuvre qui, sans aucune réclame, s'est répandu dans tout le monde chrétien.



Je demeure convaincu avec Hagen, que les livres II et III de l'Imitation doivent surtout au premier auteur ce qui constitue leur valeur particulière , leur profondeur psychologique, leur ton héroïque ; mais il me semble hors de doute que l'ouvrage a pris une tournure plus littéraire entre les mains de Thomas.C'est de lui que sont les fragments les plus achevés les clausules les plus harmonieuses. La phrase heurtée de Gérard Groote est assouplie, enrichie, rythmée par Thomas.

Quiconque a pratiqué ce livre sait combien, aux heures où l'âme est languissante, il paraît cruel. Il ne transige jamais. Il nomme vos défauts par leur nom. Abnégation et humiliation, injustice et souffrance, il vous faut tout subir, et même le chercher, par amour de Jésus. Beaucoup d'hommes — pourtant très pieux — m'ont appris qu'ils ont senti parfois la tentation de rejeter loin d'eux ce petit livre qui parle d'une manière si inflexible. Eh bien, que diraient-ils du traité original? Certes, ce n'était point un apôtre charmant que Gérard Groote, mais un homme violent pour lui-même et pour les autres ; et là se trouve un peu de sa grandeur. Thomas fait sentir dans les chapitres insérés par lui-même, qu'il n'est pas si éloigné de l'humanité ; le lecteur alors reprend courage et se remet en train.Les hommes sont si touchés par ce qu'ils appellent un « bon cœur » ! C'est comme si dans l'Imitation la voix de la mère, apaisante et douce,s'unissait à la voix sévère du père. Voilà pourquoi cette lecture spirituelle est douce à

beaucoup de gens et qu'ils aiment à écouter en eux-mêmes ces rimes et ce rythme mouvementés : ils se laissent entraîner par ce chant à un idéal plus élevé qu'ils n'auraient pas soupçonné autrement.

***

Dès lors,ce ne sont plus seulement les forts et les audacieux, les violentsqui gagnent le royaume des cieux, mais ce sont aussiceux-là qui,après avoir souffert beaucoup,peuvent enfin trouver auprès de leur Seigneur un peu de consolation profonde et arracher de ses lèvres, les paroles : « Venez à moi, car je suis doux et humble de cœur, mon joug est doux et mon fardeau est léger. Et ainsi vous trouverez sûrement la paix du cœur ».

Mais Thomas a l'art un peu féminin ; il a le souffle court. La large synthèse n'est pas le don de la femme. Elle ne saurait rechercher la cohérence de multiples chapitres, ni regarder une édifice monumental. De même Thomas a Kempis n'a pas saisi l'architecture générale du livre de Gérard le Groote. Avec une certaine préméditation, il a coupé en deux le livre indivisible. Par là il a changé la physionomie des livres II et III. Il semble bien avoir eu une certaine joie, toute féminine, légèrement mesquine, à tout plier et même à tout découper.

Pour la vie de Lidwine, il commence tout d'abord par séparer l'ouvrage en deux, sans aucune raison. Il va même jusqu'à s'en vanter ! Mais de chaque chapitre, il fait un chef-d'œuvre, un petit bijou. Il sait aussi achever des chapitres de Gérard Groote, à la finale très brusque en y ajoutant quelque clausule innocente ([1]). Parfois pourtant il lui faut modifier davantage ; mais ce n'est point pour l'effrayer.

Outre que les livres II et III sont séparés, le fil de la pensée qui relie les chapitres du livre III est misérablement embrouillé dans le texte, tel qu'il nous a été transmis. C'est pourquoi personne ne peut lire le livre III, d'un seul trait, en gardant son attention éveillée. Aussi ce n'est pas un livre à proprement parler : c'est une série de chapitres mis à la suite : et la série est trop longue pour qu'on s'y reconnaisse. Ce n'est pas une méditation, mais un chapelet mal réussi, dont on ne peut dire qu'un seul grain chaque jour. En effet dans la plupart des maisons religieuses le temps destiné à la lecture de l'Imitation ne dépasse pas un quart d'heure ou 10 minutes. Impossible pour un novice normal de s'occuper plus longtemps de l'œuvre de Thomas a Kempis. D'ailleurs c'est le seul moyen psychologique de recueillir des fruits de la lecture de l'Imitation, comme nous l'avions compris jusqu'à ce jour. Pour nous tous, l'Imitation était une flacon

contenant une essence précieuse qu'on devait prendre goutte à goutte. « Gutta cavat lapidem non vi sed saepe cadendo ». Et à travers tous les siècles, nous en découvrons des conséquences heureuses dans la vie de beaucoup de religieux.

***

Si nous considérons maintenant le livre comme un tout littéraire, est-ce qu'il a profité de ces remaniements? Supposons que quelqu'un fasse de l'épopée du Renard une série de petites fables séparées, dans le genre d'Esope, ou de La Fontaine, et qu'ensuite il enfile toutes ces petites perles (il placera par exemple la scène du tribunal, avec le plaidoyer du du Renard au milieu et la confession du Renard à son oncle le blaireau avec tout ce qui s'y rapporte, à la fin). Esope sera un enfileur de perles ; et La Fontaine, un orfèvre de l'époque de Louis XIV. Parfait ! Mais celui qui a coupé en morceaux le fil de la composition dans le Roman du Renard et qui a tué dans cette œuvre la vie que lui donnait l'enchaînement des épisodes, celui-là, dans l'ordre littéraire, n'est-il pas un barbare? Eh bien, c'est cela que notre maître des novices a fait du chef-d'œuvre de Gérard Groote.

Le traité de Lübeck forme un tout saisissant. Il y a de la composition et du développement. Il y a progrès du plus facile au plus dur, du plus simple au plus compliqué, du plus petit au plus grand, tout comme dans le Renard ou dans l'Iliade. Il y a progrès : on passe des réalités extérieures aux réalités du monde intérieur ; et arrivé au terme, on s'étonne du grand espace parcouru.

Aussi celui qui lit à la suite les «Mahnungen zur Innigkeit » de Paul Hagen, et qui essaye réellement de vivre ce qu'il lit, de faire ce qu'il entend intérieurement, et d'accomplir ce qu'il promet, celui-là est élevé, pour ce temps très court, à une vie spirituelle qu'il n'avait jamais connue. Alors il nous devient clair, qu'il y a une force irrésistible dans ce livre d'une cohésion si rigoureuse ; une force d'impulsion sans égale vers un idéal supérieur. C'est le souffle du S[t] Esprit.

Thomas n'a rien compris à cette force impulsive ; il ne l'a pas sentie, il ne l'a pas utilisée ; il ne l'a pas même soupçonnée. De son paisible regard de maître des novices, il jugeait toutes les vertus également faciles et également pénibles ; tous les stades et toutes les phases de la vie spirituelle lui sont également familières, dès sa plus tendre jeunesse. Toute sa vie a été un soupir vers le ciel, une plainte sur la vallée de larmes. Et si sa vie inassouvie devenait enfin un peu fade, il lui suffisait d'un peu de musique pour la varier : pour lui, la spirituelle est un état : voie et vérité sont identiques. Sa vie consiste à rester auprès de Dieu, à s'accrocher à Dieu ;

il ne risque pas de jamais s'en détacher ; il n'espère pas un nouveau triomphe sur lui-même, ou une nouvelle découverte dans le cœur de Dieu.

Mais la vie spirituelle de Gérard Groote à Munnikhuizen et à Woudrichem a été une ascension vaillante,un chemin à longues journées : un chemin qui avait un commencement et un terme ; qui consistait vraiment à s'élever au-dessus du faste et des charmes du monde, et réduire au silence tous les bruits de ses passions, autrefois assouvies chaque jour ; et cela, par une intimité croissante avec Jésus, qui lui devient plus intérieur.

Viennent alors ces jours émouvants des noces mystiques avec ces « quatuor magnam importantibus pacem », comme loi de la vie ; ces premières tendresses de la compénétration mutuelle de Dieu et de l'enfant, de sorte que tous deux pour ainsi dire oublient leurs propres intérêts pour s'unir pleinement. Le plus profond oubli de soi-même est la plus haute jouissance de l'amour. Ici Gérard a touché l'amour extatique d'un St Jean de la Croix.

Il est torturé par tout ce qui n'est pas encore pur en lui, et qui n'est pas encore tout entier à Dieu. C'est la tragédie de Philoctète avec la douleur cuisante de sa blessure ; il était grand, et pourtant il criait. C'est une tragédie à faire frémir, mais capable de grandir tous ceux qui aiment le Christ et ouvrent leur cœur au St Esprit, tout homme ardent, apostolique, et sincère qui veut gagner le monde à Dieu, qui a du zèle pour la plus grande gloire de Dieu.

Terminons par la pensée à la fois profonde et reconnaissante de Gérard Groote lui-même : « Nous sommes des hommes, nous ne sommes pas des dieux. Dieu est tout ».

JAC. VAN GINNEKEN, S. J.

Pie XI et la Compagnie

Vous parler (1) des rapports de Pie XI et de la Compagnie ne sera point traiter la question de droit, des liens qui unissent la Compagnie, par le fait même son existence et de ses Constitutions, au Souverain Pontife en tant que tel.

(1) Cette conférence a été donnée par le R. P. Tenneson, recteur du scolasticat du Jersey, le 31 mai 1930, à sa communauté de Saint-Louis, lors du triduum célébré en l'honneur du jubilé sacerdotal du Saint Père.

Ce sera esquisser, en un bref rappel historique, la situation concrète que la bienveillance très particulière du Pape actuellement régnant a créée pour la Compagnie. Les témoignages de cette bienveillance sont si nombeux que chercher à les étreindre en une causerie d'une demi-heure sera nous condamner — ingrate besogne de rapporteur — à une énumération qui serait presque sèche si les éléments eux-mêmes n'en étaient savoureux. A nos cœurs de se charger du reste, *ponderando multo cum affectu.*

Dès son accession au Pontificat, on nous redisait en quelle estime l'ancien Cardinal Ratti tenait la Compagnie, ses Saints, ses Exercices Spirituels, sa formation religieuse, la vénération, en un mot, qu'il avait conçue personnellement depuis sa jeunesse cléricale et professée ouvertement durant sa carrière de prêtre, pour l'Institut de Saint Ignace.

Il s'en exprimait lui-même, il y a un peu plus d'un an, à l'audience des professeurs de la Grégorienne le 31 janvier 1929. Aux Pères présents, il parlait de la Compagnie en ces termes : « Cette grande famille surnaturelle qui est sortie d'une façon toute particulière du Cœur de Dieu, du Cœur de Jésus, dont vous portez le nom » (*Memorabilia*, 1929, pp. 294, 296).

C'est pourquoi,prenant très au sérieux le dévoûment de la Compagnie au Saint Siège, se plaisant à y reconnaître non seulement un programme théorique plus ou moins périmé au cours des siècles, mais une réalité très actuelle et quotidienne, il épanche en retour sur elle sa prédilection, un peu comme, je me le figure, Notre Seigneur lui-même, quand il disait : « *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis* ». Il épanche, disions-nous, sa prédilection paternelle en une formule plusieurs fois répétée : « Votre Compagnie, Notre Compagnie ».

Par exemple, le 1er octobre 1927, à l'audience des Procureurs : « *Vestram, inquit, imo Nostram Societatem Iesu universam in cunctis vel remotissimis orbis recessibus late diffusam* » (M. 1927, p. 59).

A celle du 3 décembre 1929, aux représentants de toutes les provinces lors de son jubilé :

« *Vos estis magnae familiae catholicae non tantum portio, sed lecta portio, et quemadmodum nostis et omnes norunt, cordi nostro cara portio, ut cara fuit omnibus praedecessoribus nostris, qui cum vestra societate coaevi fuerunt, imo cum nostra societate, utpote quae et intendat et proponat et velit esse Societas nostra, societas Vicarii Christi, propterea quod sit Societas Jesu* ».

Parcourons, trop rapidement pour nos cœurs, et pour notre édification qui gagnerait à savourer plus longuement, ce

que le Saint Père a fait pour notre Compagnie triomphante, pour notre vie spirituelle par la louange des Exercices et de l'Institut, par la restitution du compte de conscience, — quelques-unes de ses marques de sympathie et de confiance.

Nous conclurons : qu'a fait la Compagnie, que doit-elle faire pour l'oint du Seigneur? *Quid egerim, quid agere debeam pro Christo*?

I. Pour la Compagnie triomphante.

1) *Pour nos Saints déjà canonisés.*

Le Saint Père, élu pape le 6 février 1922, dès les premiers mois de son Pontificat, tient à professer par des actes publics et efficaces sa dévotion au saint fondateur de la Compagnie.

Dès le 25 juillet, profitant du 3e centenaire de la canonisation de *Saint Ignace* et du 4e centenaire de la composition des Exercices, « désireux de marquer au Saint Patriarche par un signe non équivoque la gratitude de son cœur » « *cupientes Ipsi Nostri in S. Patriarcham grati animi non dubiam significationem dare* », il déclare par la constitution apostolique *Summorum Pontificum* Saint Ignace patron des Exercices spirituels, des Retraites et de tous ceux qui les donnent. (*Acta Rom.* 1922, p. 404).

Nous savons qu'il pressa la rédaction de ce document afin qu'il fût prêt pour le 31. Au titre du projet qui portait « Lettres Apostoliques » il substitua le mot « Constitution Apostolique » plus solennel. (M. 1923, p. 24).

Voilà comment pour la première fois, du Vatican, il souhaite la fête de notre Bienheureux Père. La même première année, la fête de *Saint François-Xavier* est célébrée en date du 3 décembre par la lettre apostolique au T. R. P. W. Ledóchowski à la louange de Saint Ignace et de Saint François-Xavier (A. R., 1922, p. 412).

Dix jours après, le 13 décembre 1922, la fête de Saint Ignace est élevée au rite de double majeur pour l'Eglise universelle (A. R., 1922, p. 507).

Le 15 avril 1923, répondant au T. R. P. Général à propos du décret de *tuto* en faveur de la Béatification de Bellarmin, le Saint Père trouve pour *nos Saints* ces paroles élogieuses :

« Bellarmin vient s'ajouter, nouvel astre spendide, à ceux qui l'ont précédé au firmament de la Compagnie. Et d'eux-mêmes s'offrent à notre pensée les grands Ignace de Loyola, François-Xavier, François de Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka et tant d'autres ; la sainteté avec la sagesse du gouvernement, la sainteté avec la force héroïque de l'apostolat, la sainteté avec

l'exercice de la plus héroïque charité envers Dieu et envers les hommes jusqu'à l'immolation de soi-même ; la sainteté avec les splendeurs d'une pureté éclatante devenue le modèle et l'amour de tous ceux qui aiment la pureté ; et s'y adjoint maintenant cette sainteté revêtue du manteau pastoral de l'Episcopat, avec la splendeur de la pourpre cardinalice, avec la lumière de la science ; Notre cœur se réjouit avec vous, avec la famille de Saint Ignace » (A. R., 1923, p. 521).

Le 20 mars 1924, un Bref apostolique accorde à toutes les églises et oratoires publics de la Compagnie, le privilège analogue à celui de la Portioncule, le jour de saint Ignace, depuis la veille à midi jusqu'au soir de la fête à minuit : à savoir que tous les fidèles peuvent y gagner alors autant d'indulgences plénières qu'ils feront de visites aux conditions ordinaires.

Le 13 mars 1929, il fait déclarer par la S. Congrégation des Rites que la fête de saint François-Xavier et celle de la petite sainte Thérèse, patrons principaux de toutes les missions, doivent y être célébrées sous le rite double de 1e classe, avec octave commune par le clergé séculier, sans octave commune par le clergé régulier (A. R., 1929, p. 166).

Au moment du centenaire de la canonisation de *saint Louis de Gonzague*, non seulement Pie XI donna au Père Général la lettre apostolique officielle du 14 juin 1926 (M., 1928, pp. 134 sq.) à la gloire du jeune saint pour le déclarer de nouveau et solennellement Patron de toute la jeunesse chrétienne, non seulement il parla de lui, comme cela s'imposait aux pélerins aloïsiens de décembre 1926 et d'avril 1927, ainsi qu'à la séance solennelle du collège Romain en l'honneur du Saint, le 20 mars 1926, mais il semble que son souvenir cette année-là hantât son esprit, tant il se plut souvent à l'évoquer dans les diverses audiences.

Ainsi, dès le consistoire du 23 décembre 1925, il mentionne « les lis de l'angélique jeune homme de Gonzague ».

Il en reparle le 6 janvier 1926 à propos de l'héroïcité des vertus du Vén. Antoine Marie Claret.

Deux jours après, à l'audience du Patriciat Romain.

Le 16 février, à l'audience des prédicateurs de carême.

Le 2 mai, à propos du décret sur les miracles de l'actuelle Bienheureuse Capitanio laquelle « ayant décidé depuis son enfance de parvenir à la sainteté avait choisi pour patron et modèle saint Louis de Gonzagne ».

Le 9 mai, à deux mille congréganistes Romains.

(M., 1928, pp. 134-137).

Pour *saint Stanislas Kostka* aussi, à l'occasion du second centenaire de sa canonisation, divers privilèges liturgiques sont concédés à Saint-André du Quirinal, et la pratique des dix

dimanches en son honneur est dotée d'une indulgence plénière (A. R.,1926, pp. 407, 472, 475).

On penserait peut-être : tout cela fut suggéré au Saint Père par les circonstances,les centenaires ; je n'en disconviens pas. Mais il y a la « manière », où l'on distingue fort bien d'avec l'allusion commandée et un peu froide, l'insistance chaude et pénétrante d'une âme possédée par un souvenir qu'elle aime et dont elle vit.

2) *Pour nos nouveaux Saints.*

Des hommages rendus aux Saints nantis, venons à ceux dont le Saint Père a fait passer le culte, si j'ose dire, de la puissance à l'acte. On sait, nous ne savons peut-être pas, la vigueur et l'énergie avec laquelle Sa Sainteté a poussé certaines causes et la volonté qu'il a mise à les faire aboutir, et rapidement (M., 1923, p. 153).

Le 13 mai 1923, *Robert Bellarmin* est béatifié, malgré les odieuses et venimeuses campagnes de dernière heure menées contre sa mémoire et contre sa cause (A. R., 1923, *Index*).

Le 27 février 1924, c'est le décret d'Introduction de la cause du *P. Paul Ginhac* (A. R., 1924, p. 19).

Le 21 mai 1925, *Pierre Canisius* est canonisé, et, fait inouï, inespéré, inattendu, tenu secret jusqu'en dernière heure, du même coup proclamé Docteur de l'Eglise universelle (A. R., 1925).

Le 21 juin de la même année, nos *martyrs français du Canada* sont béatifiés (A. R., 1925).

Le 5 juin 1926, la Province de Lyon est à l'honneur et à la joie avec *Jacques Salès et Guillaume Sautemouche* (A. R., 1926, pp. 410 sq).

Le 17 octobre 1926, c'est l'armée pacifique et resplendissante, *martyrum candidatus « exercitus »*, des *Martyrs de la Révolution* (A. R., 1926, p. 410).

Une trêve de deux ans et demi permet à la Compagnie militante de se reposer de tant d'émotions, de s'acquitter des premiers honneurs dus à ses glorieux frères, aux 20.000 Jésuites vivants sur terre de refaire un peu plus ample connaisance avec eux, d'inventorier d'un peu plus près leurs gloires et leurs stimulants exemples.

Et voilà que déjà — déjà pour les orateurs des triduums, enfin pour sa mémoire et la satisfaction des fidèles — déjà, enfin, le 16 juin 1929, le *Bienheureux Claude de la Colombière* nous sourit de son sourire un peu pâle et raisonnable, mais reflet de tant de vertus cachées. Lyonnais authentique qui ne connut Paris que pour y cueillir l'humiliation bénie, point de départ de sa haute vie intérieure, de sa sainteté, qui ne

connut l'Angleterre que pour y semer, pour y souffrir, pour y manquer le martyre sanglant (A. R. 1929).

Et tout près de nous, on se souvient avec quelle rapidité, le 15 décembre 1929, ce sont nos *martyrs Anglais*, et huit jours après, bien à part dans son médaillon, le *Bienheureux Jean Ogilvie* (A. R., 1929).

Ce n'est pas tout,— et pour une fois, l'historien peut anticiper sur l'avenir, — le 29 juin prochain, nous pourrons dire *saint Robert Bellarmin*, et avec tout le cher nouveau continent : *Saints Martyrs français du Canada* nés jadis en France à la vie mortelle, nés en Amérique à la vie éternelle et à la gloire du martyre.

Oui vraiment, on dit que le Saint Père est actif, notre martyrologe s'en aperçoit avec reconnaissance et davantage encore, bien sûr, la Compagnie triomphante.

II. Pour notre formation spirituelle.

Si le Saint Père a de la dévotion à nos Saints, il n'ignore pas que c'est à leur formation spirituelle, la même que la nôtre, qu'ils ont dû leur sainteté, et tout d'abord aux Exercices Spirituels.

1) *Les Exercices Spirituels.*

A l'égard des Exercices, il nous serait doux et avantageux de savoir le profit personnel qu'en tirait Achille Ratti, comment il prêchait ces Exercices, ne serait-ce qu'à ses Enfants de Marie du Cénacle de Milan, dont il fut l'aumônier très assidu.

Voici du moins une confidence authentique, en français (Lettre au Cardinal Dubois, 28 mars 1929) :

> « Nous-même au cours de notre saint ministère, Nous avons fait plusieurs fois l'expérience de cette sainte efficacité des Exercices spirituels de Saint Ignace, et Nous avons pu Nous rendre compte du progrès dans la perfection que les âmes peuvent réaliser en les suivant ».

Préfet de la Bibliothèque Ambrosienne, il publia en 1910 un mémoire sur *Saint Charles Borromée et les Exercices spirituels de Saint Ignace*, reproduit et traduit l'année suivante dans la *collection* Watrigant *de la Bibliothèque des Exercices* (n° 32).

Il y appelle les Exercices le « *merveilleux petit livre* ». Il décèle la pratique qu'il en a lui-même par des phrases comme celles-ci : de Saint Charles, il écrit :

« On voit d'un coup d'œil ce qui est confirmé ensuite par l'observation, qu'il est vraiment passé maître dans la disposition et la construction des méditations selon la méthode de Saint Ignace. Particulièrement : les grandes lignes architecturales, si je puis m'exprimer ainsi, sont toujours celles de Saint Ignace ».

Et je cite inextenso sa conclusion :

« Un livre comme celui des Exercices de Saint Ignace, qui tout à coup s'affirme et s'impose comme le code le plus sage, le plus universel, du gouvernement spirituel des âmes, comme une source inépuisable de la piété la plus profonde en même temps que la plus solide ; qui excite irrésistiblement et guide en toute assurance à la conversion, à la plus haute spiritualité et à la perfection ; un tel livre devait être au premier rang parmi les livres préférés de notre saint Cardinal qui en a si bien reproduit et le génie caractéristique et les plus nobles aspirations, en un mot, tout l'esprit ».

A la première audience après son élévation, le Saint Père raconta au P. Général qu'il avait écrit ce mémoire « di tutto cuore » (M. 1923, p. 6).

Rien d'étonnant que professant pour lui-même une pareille vénération et une telle reconnaissance pour les Exercices, il veuille ensuite étendre au monde entier le bienfait qu'il en escompte, saisir pour cela toutes les occasions les plus menues et les plus solennelles.

Parmi les plus menues, rappelons que, dès la première année de son Règne, il gratifie d'une statue du Sacré Cœur notre nouvelle maison de Retraites de Truggio, dans son cher Milanais, et il dépêche un Légat à l'inauguration de la maison (M. 1922, p. 676).

Les *Memorabilia* de 1929 (p. 285) nous rapportent un autographe du 11 février, — du soir même de la signature des Accords du Latran, — où le Pape, recommande les retraites d'ouvriers du Latium, marquant sa joie des résultats déjà obtenus, et offrant ses félicitations au P. Dominique Gori et à ses auxiliaires. Ce document, nous font remarquer les *Acta* (1929, p. 162), est d'une portée générale pour toute la Compagnie et à cause de cela insérée comme tel à son rang parmi les documents pontificaux.

Plus remarquable encore, la lettre déjà citée au Cardinal Dubois, lors de la Semaine des Exercices de Versailles (28 mars 1929, A. R., 1929, p. 170).

Et enfin, ce qui passe tout ce qu'on pouvait attendre, l'Encyclique *Mens Nostra, De usu Exercitiorum spiritualium magis magisque provehendo*, du 20 décembre 1929 (A. R., 1929, p. 190).

Nous souhaitions des confidences : en voici :

« Rien ne peut Nous être plus agréable que d'évoquer les grâces célestes et les inexprimables consolations que Nous avons souvent goûtées durant les Exercices spirituels ; l'assiduité apportée aux saintes retraites qui ont, comme autant de degrés, marqué notre carrière sacerdotale ; la lumière et les forces que Nous y avons puisées pour connaître et accomplir le bon vouloir divin ; le soin pris, durant tout le cours de Notre ministère sacerdotal, à former par ce moyen les autres aux choses célestes, et Nous y avons constaté un tel bien opéré dans les âmes et un si étonnant progrès que les Exercices spirituels Nous semblaient vraiment constituer un merveilleux moyen d'obtenir le salut éternel ».

Aussi cherchant à prolonger les grâces de l'année jubilaire, « pour que ces magnifiques débuts s'amplifient à l'avenir et donnent des résultats durables pour le bonheur et le salut des particuliers ainsi que de toute la société » ; « songeant aux moyens d'obtenir ces avantages souhaités », le Pape continue :

« Nous avons jugé bon de laisser Nous aussi un bienfait ; Nous apportons un don excellent que Nous espérons devoir être la source de nombreux et remarquables avantages pour le peuple chrétien : Nous voulons dire ces Exercices spirituels ».

L'Encyclique, il est vrai, donne à ce mot une ampleur qui ne le restreint pas au « merveilleux petit livre » dont on nous parlait dès Milan. Mais qui ne voit dans le contexte historique et psychologique, la part insigne qu'il eut et qu'il a dans l'organisation et la diffusion des Exercices spirituels quels qu'ils soient ?

2) *Le compte de conscience.*

Moins retentissante que cette universelle glorification et recommandation des Exercices, mais très profitable aussi pour maintenir à l'intérieur de la Compagnie son véritable esprit fut la restitution du compte de conscience. Le Saint Père voulut bien l'accorder après cinq années d'interruption dont il ne m'appartient pas de dire si ç'avait été au profit ou au détriment de notre vie spirituelle. La Compagnie avait obéi.

« Ce que dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus, si souvent approuvées et confirmées par nos prédécesseurs, saint Ignace de Loyola a statué sur la reddition du compte de conscience, Nous l'approuvons et le confirmons à nouveau de Notre suprême autorité apostolique ».

Telle est la teneur du Rescrit du 16 juin 1923. (A. R. 1924, p. 261)

Je ne parle pas de la Lettre Apostolique du 19 mars 1924

à tous les Supérieurs Généraux d'ordres religieux, *de disciplinae religiosae studiis.*

C'est un bienfait pour nous aussi,mais il ne nous appartient pas en propre (A. R., 1924, p. 24).

3) En quelle estime il tient la Compagnie, le Pape l'a proclamé encore tout récemment, le 4 mai dernier, à la lecture du décret d'approbation des miracles pour la Canonisation du Bienheureux Bellarmin. A propos des attaques que la reprise de cette cause avait suscitées, il dit :

« La guerre contre la Compagnie de Jésus est très ancienne : elle est aussi ancienne que la dite Compagnie. C'est sa gloire d'être toujours assaillie d'une lutte qui se manifeste depuis sa naissance et qui toujours l'accompagna sur le chemin de la vie et de l'action à travers les siècles ; une guerre de calomnies, d'inventions pures, d'insinuations non moins injustes, mais d'autant plus dangereuses pour les âmes qu'elles ne savent pas comment s'en défendre ; tandis qu'il suffirait de voir et d'observer certains écrits pour se rendre compte de leur inanité. Voilà donc que de nos jours, tandis que la guerre entre la Compagnie de Jésus semble reprendre avec plus de violence, la Providence se réservait de raviver, avec la gloire de la sainteté et des miracles, la figure du Cardinal Bellarmin, qui est un de ses fils les plus illustres » (Osserv. Rom. 6 mai 1930).

III. Pour la Compagnie Militante

Pour la Compagnie militante qu'a-t-il fait? L'amour se prouve par des paroles et par des œuvres, par des marques de sympathie et par des faveurs, des encouragements et des bienfaits. Il aurait fallu vivre à Rome pour en recueillir les très nombreux témoignages.

Insérons ici ce hors d'œuvre qui ramène à ses souvenirs d'enfance.

Le 13 février 1922, moins de huit jours après son élévation au trône pontifical, il envoya sa bénédiction à ce Père Pierre Vigano qui eut une carrière si mouvementée : condisciple d'Achille Ratti pendant huit ans de leurs études littéraires et philosophiques; évêque aux Indes, puis auxiliaire de Tortona en Italie, il entre dans la Compagnie,va comme aumônier des lépreux aux Philippines, revient au bout de dix-huit mois, malade, mourir à Rome sous la bénédiction de Benoît XV mourant et de Pie XI tout nouvellement promu (M., 1922, p. 662).

Passons à des actes plus significatifs.

Dès son élection, Pie XI fit dire au P. Ledóchowski par le Cardinal Billot qu'il bénissait le Père Général et la Compagnie et se recommandait instamment à ses prières. Il le répéta

trois fois au Cardinal. Depuis ses études à la Grégorienne, il s'était toujours montré très ami de la Compagnie et même son défenseur. A la Vaticane, avec son ami le Père Ehrle, en Pologne, durant sa nonciature, et, tout récemment, avant la conclave, par une visite au T. R. P. Général pour le remercier de lui avoir envoyé un prédicateur de Carême, par une visite au Biblique et à la Civiltà.

Devenu Pape, contrairement aux traditions pontificales, il prend pour confesseur un jésuite, qu'une voiture du Vatican vient prendre toutes les semaines au Gésu ; c'est le Père Célestin Aliziardi, né en 1847, confesseur au collège Lombard au temps des études d'Achille Ratti. Souvenir et fidélité.

A la première audience du P. Général, où celui-ci renouvelle au Pape la protestation d'obéissance de la Compagnie selon le vœu des Missions, le Saint Père dit qu'il connaissait ce vœu « très méritoire pour la Compagnie, très consolant pour le Saint Siège ». Il remercia des 10.000 messes offertes qui étaient le meilleur des cadeaux, il loua la pureté de vie et de doctrine de la Compagnie (M., 1923, p. 6).

Comme le Père Général lui offrait l'édition critique des Exercices éditée par les *Monumenta*, avec reproduction phototypique du manuscrit, le Saint Père mit le doigt aussitôt sur les corrections autographes que Saint Ignace avait apportées au texte de son secrétaire. On fit allusion au travail déjà cité sur saint Charles Borromée et les Exercices. Le saint Père promit dès lors la lettre sur les Exercices qui devait paraître quelques mois plus tard. L'audience dura trois quarts d'heure et laissa le Père Général « extrêmement consolé ».

Durant le Congrès d'astronomie tenu à Rome, le Saint Père aperçut un Père Anglais et un Père Hollandais dans les jardins du Vatican. Il les fit approcher, leur promit d'aller les voir le lendemain à l'observatoire. Il y fit une visite de trois quarts d'heure, se laissant prendre en photographie dans leur groupe par le Père Cortie de Stonyhurst (*ib.* p. 20).

Le 21 juillet, nouvelle audience du Père Général, de plus d'une heure. Pie XI fit l'éloge des Exercices, disant que c'est une œuvre de si grande importance que le Saint Siège pouvait l'appeler la sienne propre. Il ajoute : « Je pense que ma bienveillance pour la Compagnie vous est déjà bien connue ».

Le jour de la fête du Père Général il choisit une photographie « parmi celles qu'il aimait le mieux », y apposa une longue et très affectueuse dédicace autographe, et la lui envoya.

Quand le Père Général dut aller se reposer en Suisse, il lui fit dire par un Père Assistant de se reposer bien à fond, et pas seulement d'un repos abrégé, « *non per breviorem tantum* » (*ib.*, p. 22).

Au retour de Tusculum, toute la Curie, y compris les Frères Coadjuteurs, fut reçue au Vatican, le 25 octobre. A 1 heure et

quart,le Saint Père arriva d'un pas alerte, presque juvénile. On lui présenta tous les quarante. Arrivé devant les Frères cuisiniers, il s'arrêta une fois, deux fois et recommanda la communauté à leurs bons soins, ajoutant gaîment : « Bonne cuisine, bonne discipline. *Bona culina, bona disciplina* ». Puis élevant le ton à la fin de l'audience :

« La sympathie et la prédilection que les Pontifes Romains ont portées à la Compagnie n'ont jamais été trop grandes en comparaison des labeurs qu'ils savent qu'elle a toujours supportés et qu'ils espèrent qu'elle supportera encore à l'avenir uniquement A. M. D. G. et pour le bien de l'Eglise et du Saint Siège » (*ib.* p. 24).

Aussi gracieuse, l'audience des Pères de la Congrégation XXVII :

« Nous voudrions vous dire non pas beaucoup de choses, mais énormément de choses (*non multa, sed permulta*) ; nous voudrions rester avec vous non pas un moment mais longtemps. Nous vous dirons cependant ce que Notre cœur se refuse à taire. D'abord Notre joie de vous voir réunis (et Nous vous le disons du fond du cœur), vous qui représentez toute la famille de saint Ignace, chargée de tant de mérites. Et il loue très spécialement les Pères électeurs de leur grande charité mutuelle, malgré la différence des nationalités et les nationalismes ardents d'après guerre. La Compagnie en cela montre qu'elle a gardé le véritable esprit de son Saint Fondateur » (17 déc. 1923).

Il nous faut omettre les audiences à la Grégorienne, aux Recteurs des collèges d'Italie, au personnel de l'Institut Biblique, de la Civiltà (M. 1923, p. 23) et tant et tant d'autres et la toute dernière du 3 décembre dernier.

Mais ceci nous ne pouvons ne pas le dire. A l'ouverture de cette Congrégation XXVIIe, vous vous en souvenez, le Père Général était souffrant. Il se fit remplacer par le P. de Boynes. Le Pape ayant su l'indisposition de notre Père, envoya à la Curie son Maître de chambre Dom Camille Caccia Dominioni prendre des nouvelles détaillées. Ensuite, il fit dire au Père Général qu'il y avait dans les caves du Vatican deux sortes de vins excellents très propres à redonner des forces : il fallait choisir l'une des deux. Le Père Général ne put refuser. Il consulta son médecin et répondit. Aussitôt le Pape, par son camérier secret Didace Venini, fit porter au Père deux bouteilles d'un vieux vin polonais au miel, de 1863, le tout accompagné de la Bénédiction apostolique (M., 1923-1924, p. 77).

A une certaine audience du Père Général, celui-ci au départ demande, comme d'habitude, la bénédiction du Pape pour la Compagnie. Le Pape la donne, puis relevant la main

une seconde fois et retraçant, le signe de croix, il ajoute : « Et avant tout je bénis les Novices » (M. 1923-1924, p. 153).

Mentionnerons-nous ensuite les encouragements sans nom qu'il donne à nos diverses œuvres ou initiatives : à nos journaux ou revues, aux collèges ou fondations, à propos de leurs cinquantenaires ou anniversaires, p. ex. à la mission du Danemark ou la « Zeitschrift für Katholische Theologie ».

Les 500000 lires qu'il donne au collège de Kaunas ; la bienveillance très particulière qu'il témoigne à la Grégorienne, dont il aime à se proclamer l'ancien élève ;

l'extraterritorialité obtenue pour la Curie, les immunités garanties à la Grégorienne, au Biblique, à l'Oriental, au collège Russe (M. nov. 1929, p. 319) ;

la charité envers nos missions, la photographie et l'autographe envoyés aux Pères de Tokio, les encouragements à l'Apostolat de la prière et aux Messagers ;

à nos Congrégations, telles que celle d'Aschaffenburg ou d'Innsbruck,

aux Instituts de culture pour laïcs annexés à la Grégorienne ou à la Congrégation de Buenos Ayres (A. R., 1929, pp.306 et 299) ;

à l'Action populaire ;

à la Croisade Eucharistique, encore une œuvre née en France ;

la sympathie au Père Général pour la mort du P. Gény, au P. Martindale pour son mouvement aloysien en Angleterre, au P. Martindale partant pour le congrès eucharistique de Sydney, au P. Descoqs, au P. Fouqueray, au P. Guitton, au P. Rouët de Journel, au P. Pinard de la Boullaye, au P. Schurhammer, au P.Besson, pour leurs ouvrages ; à certaines autres publications pour la défense du Pape ;

au P. d'Aria, pour sa vie de Saint Louis de Gonzague, laquelle fut traduite en français par les Scholastiques de Jersey (A. R., et M.passim) ;

à l'Université de Beyrouth, aujourd'hui si florissante « *Berytensem Societatis Iesu studiorum universitatem hodie tam florentem* » (M. 1928, p. 203) ;

70.000 francs envoyés aux Mariamettes de la mission par l'intermédiaire de Mgr d'Herbigny ;

à tous nos scolastiques en leur accordant la prêtrise après la troisième année de théologie et les ordres mineurs à l'issue de leur philosophie (A. R., 1922 et 1927 p. 621).

etc., etc., etc.,

De toutes ces gracieusetés, de toutes ces faveurs et consolations, on peut assurer que le Saint Père lui-même a eu l'initiative ; on peut en dire ce que le Saint Père dit aimablement à propos du *Motu proprio* «*Quod Maxime*» du 30 sept. 1928 qui réunit le Biblique et l'Oriental à la Grégorienne pour en fai-

re une seule Université Romaine. *Motu proprio*, ce n'est pas ici du style de curie, mais « c'est *propriissimo motu* que j'ai exécuté tout cela ».

Tous ceux qui connaissent le Pape savent à quel point est vraie l'autonomie de ses déterminations (M. 1928, p. 202).



L'amour, disions-nous avec saint Ignace et avec tout cœur humain, consiste à donner. L'amour mutuel consiste aussi à recevoir.

Si Notre Seigneur n'avait pas dit que la plus grande amitié est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, j'aurais risqué de dire que la plus grande amitié c'est de donner sa confiance à quelqu'un, de lui faire tellement confiance, qu'on le sache et sente prêt à tout pour y répondre. Il y a des âmes qui comprennent cela, d'autres non. « Je puis compter sur vous. Je sais que vous ne me refuserez jamais rien. Et j'use de vous dans cette conviction ». Voilà des liens étroits et profonds. C'est tout de même certes un des meilleurs éléments de l'amour.

Le Saint Père appelle la Compagnie, sa Compagie, il sait qu'elle est sienne, et il en use comme telle, en propriétaire. On l'a vu à propos des missions du P. Walsch, de la mission de secours en Russie, de la mission d'Odessa, de la mission d'Albertyn, à propos des missions du P. d'Herbigny, de l'Assistance Slave et tout récemment à propos des 2 Pères Espagnols octroyés au Raz Taffari pour son observatoire d'Ethiopie, on l'a vu.... nous l'avons vu moins que le Père Général, lui qui est si souvent appelé au Vatican pour des projets ou des œuvres dont les secrets ne parviennent pas toujours jusqu'à nous. En voici cependant un ou deux exemples.

Le 31 juillet 1925 ou 1926, le Saint Père fait venir le Père Général ; il lui souhaite une bonne fête de Saint Ignace et ajoute :

« Nous avons passé cette fête là ailleurs ensemble ».

Etonnement du P. Général qui ne se rappelle ni où ni quand.

« Il y a 16 ans, à Feldkirch, dit le Pape, quand vous étiez Assistant de Germanie ».

Et le Pape continue :

— « Il faut absolument que vous vous chargiez du séminaire régional de Catanzaro en Calabre ».

— « Mais Saint Père, de graves difficultés... »

— « Ne me refusez pas, mon Père. *Ne mihi deneges, Pater mi*, une chose que je vous ai demandée exprès le jour de saint Ignace, pour que vous ne puissiez pas me refuser ; j'ai beaucoup prié ce matin

saint Ignace pour que le Père Général me donne une bonne réponse ; ne trompez pas mon espoir ».

Amor, Onus !

Le 14 septembre 1922, le Saint Père voulant charger la Compagnie de l'Institut Oriental, pour le joindre au Biblique, écrit à notre Père :

Connaissant à fond la piété filiale de votre famille envers le Saint Siège, Nous sommes assuré que vous vous plierez volontiers à Notre volonté et que vous ferez des efforts pour l'exécuter excellemment, selon votre habitude. Sans doute ce que Nous vous confions vous impose une nouvelle et lourde tâche ; mais Nous avons toute confiance que les trésors de science et de force du Sacré-Cœur ne manqueront jamais à ces hommes qui comme des rameurs vigoureux, au moindre signe du pilote de l'Eglise, soumettent joyeusement leurs épaules A. M. D. G. à de lourds fardeaux » (A. R., 1922, p. 407).

Amor, Onus !

Il fallait en deux mois constituer, improviser un corps professoral de choix pour quatre élèves. Il fallait ressusciter l'Institut plutôt que le transférer. De divers côtés, jalousies, murmures. On n'arrivait pas à croire que la Compagnie n'avait pas ambitionné cette charge. Et pourtant elle lui était échue sans qu'on l'eût consultée, sans qu'elle l'eût demandée, sans qu'elle en eût le moindre soupçon. Le Saint Père se rendait compte de tout cela, si bien qu'au P. Nalbone qui le remerciait de sa confiance, Il répondit en souriant : « Cette fois, ma confiance fut presque excessive, *fere nimiam* » (M., 1923-1924, pp. 25 sq).

Amor onus ! — Sa Compagnie.

Nous n'avons pas le temps de suivre dans les détails les développements, transformations, privilèges des Instituts Biblique, Oriental, de la Commission des affaires orientales, des affaires Russes, du collège pontifical russe de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.... (A. R., passim et 1929, p. 180).

A tous ces désirs du Saint Père, vous comprenez un peu mieux peut-être de quel cœur le Père Général, en son nom, au nôtre, répond : « *Ecce adsum* ».

De ce dévoûment total bien faibles sont les gages et les symboles représentés par les cadeaux que la Curie se plaît de temps à autre à offrir au Saint Père : à l'occasion de son élévation, de son Jubilé. Des raretés de bibliophile choisies avec amour et reçues de même.

L'empressement à lui offrir ou à lui recueillir des aumônes pour les cas désespérés qui, comme la misère des Russes, ou certains besoins des missions, ont ému davantage son cœur paternel.

N'est-ce pas aussi une heureuse coïncidence que sous son pontificat, la Compagnie ait décidé de faire désormais les suffrages du Pape défunt. N'est-il pas notre premier Supérieur? Et si l'on ose, contrairement aux règles d'orthodoxie établir des comparaisons entre les saints, qui donc les aura mérités de nous mieux que lui?

Mais dès aujourd'hui ne convient -il pas que tous, *ponderando multo cum affectu et integre recognoscentes*, nous haussions nos vues aussi loin, nous ouvrions nos cœurs aussi larges, que notre T. R. P.Général, et désireux de répondre,non pas d'une façon quelconque mais à la façon des *insignes* du Règne, à tant de bonté et à tant de confiance, nous nous tenions prêts à réaliser ses moindres désirs et à combler ses espérances, *oblationes maioris aestimationis et maioris momenti*?

Dans sa lettre récente du 24 février 1930 sur la Russie, le Père Général écrit :

« Si le mal vient à empirer, la charité maternelle de l'Eglise réclamera peut-être que nos missionnaires, mettant de côté tout souci de sécurité, s'efforcent par tous les moyens de porter secours à ces populations très dignes de pitié et réduites à la plus extrême détresse spirituelle, ainsi qu'on l'a fait jadis pour le Japon et l'Angleterre. Eh bien, si cet appel est donné, j'espère que les volontaires ne manqueront pas dans la Compagnie.... jaloux d'imiter les exemples de tant des Nôtres, martyrisés au Japon et en Angleterre. Si quelques-uns, comptant uniquement sur la grâce divine, croient se sentir des forces et une vocation particulière pour ces travaux, qu'ils commencent dès à présent leur préparation assidue et intense, surtout en s'appliquant avec la plus grande ferveur à leur propre sanctification ».

Le martyre n'est pas promis à tous. A tous est demandée la plus grande ferveur dans la sanctification personnelle. Nous avons vu l'estime en laquelle le Saint Père tient notre formation et notre Institut. Et comme on nous l'a rappelé éloquement ces jours-ci, étant donné que c'est un réalisateur, il ne comprend pas que les bienfaits de cette vocation restent pour chacun de nous dans le vague, et inexploités. Dès les premiers temps de son Pontificat,nous entendions dire que lorsque, malheureusement on lui rendait compte de quelque tristesse ou de quelque misère échappée à l'un des Nôtres, — ainsi le comporte l'humaine faiblesse, — le Saint Père avait peine à comprendre et se montrait quasi scandalisé.» Comment en arriver là avec de tels moyens ? »

***

Ah ! Ne le désillusionnons pas : Chacun pour notre petite part, *pro nostra parte virili*, gardons à notre âme sa splendeur

et sa fraîcheur de beauté, comme au Christ son Epouse, comme au Pape « sa Compagnie », « pour qu'il se la présente (toujours) à lui-même glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de cela, mais qu'elle soit sainte et immaculée », «soyons saints et immaculés en sa présence dans la charité » (Eph. V, 27 et I, 4).

ANDRÉ TENNESON, S. J.

Le haut Apostolat intellectuel en Chine et en Syrie

L'étude qui suit n'est qu'une brève dissertation lue au scolasticat de Jersey à l'occasion du Dimanche des Missions. Traitant un sujet aussi vaste dans un cadre nécessairement très restreint, elle ne prétend nullement, faut-il le dire? être une histoire complète des travaux qu'elle décrit. C'est dire qu'on ne devra pas s'attendre à trouver ici le récit détaillé des travaux entrepris par chacun des membres de l'observatoire de Zi-ka-Wé à l'occasion de la détermination des longitudes, pas plus qu'il ne faudra chercher dans les quelques pages sur la mission de Syrie le résumé complet de tous les travaux publiés par les Pères de l' Université St.Joseph. A ceux que tenterait cette étude, on ne peut que conseiller la lecture — pour ce qui concerne la mission de Chine, des « Annales de l'Observatoire de Zi-Ka-Wé » (1) *— pour la Mission de Syrie de la collection des « Mélanges de la Faculté Orientale »* (2). (Note de l'auteur).

Le haut apostolat intellectuel en pays de mission.

Au début de cette étude sur des missionnaires, nous aimerions évoquer l'exemple de St. Thomas d'Aquin.
Car il est l'ancètre des savants missionnaires.

---

(1) « Annales de l'Observatoire astronomique de Zo-Sé (Chine). T. XVI. Coopération de l'observatoire de Zi-Ka-Wé à la révision internationale des longitudes — Changhai 1927.

(2) « Mélanges de la Faculté Orientale » — t. I à VII.
« Mélanges de l'Université St. Joseph ». — t .VIII à XI — Imprimerie catholique, Beyrouth, Liban.

Très savant, à la vérité.

Et fort peu missionnaire.

Il eut pourtant l'immense mérite — le « Contra Gentiles » le prouve — de comprendre que la conversion des Infidèles ne s'achète pas seulement par la souffrance et la fatigue physique, mais aussi par le labeur intellectuel.

Ce labeur intellectuel est le plus souvent appliqué à la prédication ou à l'apologétique, mais il est aussi parfois, en mission, appliqué à l'étude de sciences entièrement profanes.

C'est ainsi qu'en 1928, la Mission de Syrie comptait 83 prêtres, celle de Nankin en avait 116. Or, sur ce total, 12 Pères ici, et là 14 avaient pour status principal, souvent même unique, ce que, faute de terme plus simple, nous désignerons ici sous le nom de haut apostolat intellectuel. Nous voulons dire par là que, entièrement détournés de l'apostolat direct, prédication ou ministère paroissial, souvent même privés de ce mode d'action indirecte qu'est l'enseignement dans les collèges, la Compagnie leur demande de travailler à la gloire de Dieu en consacrant leur vie à des sciences profanes. Et ceux-ci sont astronomes, ceux-là sont linguistes ; certains passeront toute leur existence à chercher des papillons ou des haches de silex, d'autres à étudier le régime des vents ou des courbes d'enregistrement sismographiques....

Haut apostolat intellectuel, avons-nous dit. Que l'épithète de *haut* et *d'intellectuel* se puisse appliquer à des gens dont le cœur bat plus vite en présence d'une inscription hittite ou d'un beau sismogramme, c'est pensons-nous, ce que nul ne contestera. Mais peut-on bien parler de leur apostolat? Ont-ils droit, pour tout dire d'un mot, au titre de missionnaire? Voilà ce que cette étude voudrait préciser, en disant quelques mots des travaux personnels de ceux qui travaillent actuellement dans le proche ou l'extrême Orient et en s'efforçant d'indiquer le retentissement apostolique possible de leur œuvre scientifique.

La science en Chine. La détermination des longitudes.

La terre change-t-elle de forme? Question capitale.

Sans parler de l'intérêt qu'y portent les gens pratiques et.... terre à terre....anxieux de savoir si l'île ou le continent qu'ils habitent ne va pas demain s'effondrer dans les flots..., le problème présente une importance d'ordre plus spéculatif : connaître par les mouvements de l'écorce ses rapports avec le noyau central ; savoir si les continents sont des môles immobiles, ou bien des radeaux flottant à la dérive.

Pour répondre à cette question, un seul moyen : établir à la surface du globe tout un réseau de coordonnées géogra-

phiques. Dès lors, enlacé dans ce filet dont tous les nœuds ont une place exactement repérée, la terre ne peut plus faire un mouvement sans que le changement de position d'une des mailles qui l'enserrent vienne la trahir. C'est là le principe de la méthode adoptée par la Commission des longitudes. Le projet total prévoit la détermination de l'emplacement d'un grand nombre de stations. Des mesures périodiques, effectuées par exemple tous les 70 ou tous les 100 ans, viendraient ensuite prouver la fixité — ou la mobilité — de ces points. L'ensemble de ce système serait rattaché à trois centres. Du soin apporté au repérage des centres dépend évidemment la valeur de toutes les autres observations.

Le 31 juillet 1925, le général Ferrié écrivait au R. P. Froc, directeur de l'observatoire de Chang-Hai, pour lui confier, à lui et à ses religieux, la tâche de la détermination d'un des trois centres : les deux autres seraient Alger et San Diego.

Le P. Froc accepta. Le premier battement horaire devait être envoyé par sans-fils le 1er octobre 1926 à 11 h. 30 : il restait donc à nos Pères un an pour se préparer à cette tâche, qui s'annonçait immense.

Immense. Car déterminer avec précision l'emplacement d'un point à la surface de la terre n'est point chose aussi simple que le pourrait faire supposer la lecture des romans de Jules Verne : Le principe, oui, est simple... Il s'agit uniquement de trouver l'heure locale alors que sonne minuit à l'observatoire de Greenwich. Mais connaître *exactement* l'heure locale... savoir *exactement* quand sonne midi ou minuit à un observatoire dont vous séparent quelques 10.000 kilomètres... pouvoir *exactement* comparer ces deux données... enfin, les observations faites, être en mesure d'affirmer *exactement* de combien l'on a pu se tromper et si l'erreur est de l'ordre du 1/100 ou du 1/1.000 de seconde.... Voilà qui demande autre chose qu'une bonne montre, une lunette, et un observateur de force moyenne. C'est un travail nécessitant au plus haut point : science, habileté... et patience.

Patience, oui : c'est un lieu commun de dire que les vieux solitaires d' Egypte, s'ils revenaient au monde, ne pourraient guère trouver de meilleure piste d'entrainement pour prouver leur patience héroïque que de solliciter un poste de surveillant de collège... dans une division de petits : mais, considérées sous cet angle, nos observatoires valent nos collèges. Car la moindre observation exige un luxe de petits soins et de menus détails qui, au premier abord, stupéfient le vulgaire. Le vulgaire, le français moyen, mis en présence d'une lunette méridienne, trouvera tout simple de déboucher l'objectif et de mettre l'œil à l'oculaire. Il ignore, le pauvre, qu'une lunette méridienne est un instrument de haute précision. Or un instrument de précision n'est pas, tant s'en faut, un in-

strument qui ne commet pas d'erreur : mais c'est un instrument à qui l'on peut toujours faire dire exactement de combien il s'est trompé.

Aussi le P. Chevalier n'a-t-il pas plutôt en mains sa lunette qu'il en examine méthodiquement toutes les parties. Que nous voilà loin des règles ordinaires de l'optimisme conseillant de voir avant tout le beau côté des choses ! Ici, ce qu'il faut connaître avant tout, ce sont les défauts ; et, impitoyablement, tous les organes seront passés au crible.

Les tourillons autour desquels tourne la lunette, d'abord. Ils semblent parfaitement cylindriques. Parfaitement...? Le P. Chevalier est sceptique. On va voir : une série de pointés, une journée de calculs, un graphique ; l'arrêt est rendu. Les tourillons ont, en des points maintenant bien connus, des inégalités dont la plus grande sur le graphique grossie 5.000 fois, est représentée par un millimètre.

Après les tourillons vient le tour des niveaux. Ici, cela peut devenir très grave, car, comme l'explique le Père dans son mémoire : « L'erreur commise sur le nivellement de l'axe, multipliée par la sécante de la déclinaison, se reporte intégralement sur le temps de passage des étoiles zénithales ».

Aussi quelle étude soignée des précieuses fioles dans lesquelles se meut doucement la petite bulle d'air Et lorsque, après quelques centaines de lectures comparatives, on a constaté que dans l'une des fioles un léger défaut bloque la bulle, la fiole coupable est condamnée sans appel.

Et puis, c'est le micromètre qu'il faut scruter,l'épaisseur des contacts électriques que, l'écouteur téléphonique aux oreilles, le P. Burgaud détermine. Et puis, c'est le mécanisme qui meut le fil micrométrique : car ce fil, qui suit l'image de l'étoile dans son déplacement, est solidaire d'un écrou mordant sur un pas de vis : vis qui doit tourner tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; à chaque changement dans le sens de rotation de la vis correspond une légère hésitation du fil, causée par le jeu de l'écrou par rapport à la vis. Et les observateurs, les uns après les autres, se succèdent au microscope pour déterminer le jeu du pas de vis.

Arrêtons nous ici .... Car ces études du matériel employé deviendraient fastidieuses.

Il est pourtant un dernier facteur d'erreur dont il faut dire quelques mots. Après l'élément matériel, l'élément humain. Car chacun des observateurs peut se tromper. Nous ne parlons pas ici de ces grossières erreurs venant de l'inattention ou de la maladresse : elles sont ici, ou éliminées, ou immédiatement décelées, tant par le soin avec lequel sont menées les opérations que par le très grand nombre d'observations effectuées. Mais, semblable en cela à une lunette dont les tourillons ne sont pas parfaitement cylindriques, et les niveaux

légérèrement décalés, chacun des observateurs possède dans ses muscles, ses nerfs, ses sens des sources de légères erreurs, heureusement assez constantes pour chacun d'eux et que l'on appelle le coefficient personnel : d'où longues observations, calculs prolongés pour déterminer la valeur moyenne du coefficient de chacun des astronomes. En suite de quoi, le P. Lejay, par exemple, fut affecté de la note — 2/1000 et le P. Burgaud du coefficient + 1/100 de seconde. L'idéal serait évidemment que la somme des coefficients d'erreur, les uns en +, les autres en — fût nulle. En fait, à Zi-Ka-Wé, la moyenne des coefficients des quatre observateurs fut trouvée égale à - 5/1000 de seconde.

Enfin, le 30 septembre, tous réglages terminés, on est prêt.

Le premier octobre, le jeu commence.

A 11 h. 30, H Z A, c'est à dire le poste sans fil de Saïgon, sur longueur d'onde 18.500, lance, à pleine puissance, ses battements horaires : 61 fois, en 60 secondes, le grésillement s'envole. Au battement 62, un trait remplace le point ; puis, régulier, monotone, le battement reprend, criant à tous les écouteurs du monde qu'à Saïgon, « HZA », il est 11 h. 30.

L'un après l'autre, dans la journée, tous les grands postes entrent dans la partie : A 20 h. 30, c'est Bordeaux ; à minuit c'est Nauen.... 10 h. 30, 11 h. 30... midi.... les battements se succèdent comme des vagues. Tantôt c'est la grande houle des émissions sur 18.000 mètres de longueur d'onde, tantôt c'est le petit clapotis des ondes de 32 mètres. Et tout cela rayonne, se mèle, interfère, fait le désespoir des pauvres amateurs qui, la main sur le curseur de leur petite bobine, cherchent en vain à éliminer les terribles battements. Et tout cela, en tous les points du monde, donne l'heure, l'heure de Greenwich, l'heure de Paris, l'heure de Nauen, l'heure prise aux étoiles, l'heure destinée à Zi-ka-Wé.

Car, à Zi-Ka-Wé, on écoute. Le P. Lejay, le casque au oreilles, a devant lui ses appareils où brillent les 20 lampes, détectrices ou amplificatrices. A côté, l'oscillographe où 3 stylets attaquent côte à côte la bande de papier fumé que meut le dérouleur. Deux de ces stylets inscrivent le temps local qu'envoient seconde par seconde, les pendules de précision controlées à l'astrolabe ; la troisième plume, seule reliée directement aux appareils de T. S. F. doit vibrer chaque fois qu'une onde horaire, émise par quelque poste lointain, vient faire résonner le cadre récepteur. Là git toute la difficulté du réglage ; car les émissions de battements horaires, tout comme les concerts ou les sermons de Carême, peuvent être traversées de grésillements, sifflements, bruits de friture dus à des dé-

charges d'électricité atmosphérique.Or s'il est, après tout, possible de discerner dans l'audition d'un sermon ce qui est de la voix de l'orateur de ce qui est simple hurlement appartenant en propre à l'écouteur téléphonique, le problème est bien plus ardu quand il s'agit d'enregistrements graphiques. Ici ,à tout prix, il faut éliminer les parasites... Et le P. règle patiemment le potentiel de ses lampes jusqu'à ce qu il ait obtenu du stylet qu'il reste rigoureusement immobile en présence des atmosphériques et qu'il obéisse immédiatement aux injonctions des ondes horaires.

Pendant ce temps, aux lunettes aussi on travaille. Mr. Fayet est à l'astrolabe, le P. Chevalier a l'œil à l'oculaire de la méridienne, un aide commande le mouvement du dérouleur enregistreur. Une lampe rouge s'allume près de celui-ci : le dérouleur est mis en marche filant à la minute ses 2m, 50 de bande que noircit un bec à acétylène et qu'égratignent trois stylets. La lampe rouge s'est allumée? C'est donc que, dans l'objectif de la lunette, s'est présentée l'étoile attendue, exacte au rendez-vous que lui fixaient les tables astronomiques. Doucement, dans l'oculaire,l'image de l'étoile s'avance. Brusquement un « top » fait vibrer l'un des stylets : C'est fait, l'étoile a passé au centre. Côte à côte sur la bande sont frappés les battements des pendules de l'observatoire et le temps de passage du « x » Andromède ou de « y » de la petite Ourse.

Ainsi l'horloge des hommes est réglée par l'horloge de Dieu.

Ainsi, pendant deux mois, de nuit, de jour, le travail continue. Chaque nuit, 120 étoiles environ sont visées à l'astrolabe. Autant à peu près à la lunette. Tout cela : position des astres, temps de passage... est noté, enregisté. Le jour, on fait les calculs, on dépouille les bandes d'enregistrement : travail matériel écrasant. Car les dérouleurs envoient pendant 10 heures consécutives leurs 2m. 50 de bande à la minute. Tout cela doit être revu mètre par mètre. Les quelques centaines de mille de résultats fournis par les divers appareils sont classés. Puis tout cela vient gonfler les formules sur lesquelles, pendant quelques années, s'acharneront les calculateurs. Les formules se groupent ; des chiffres épars naissent les résultats partiels et ceux-ci enfin donnent un nombre, LE nombre, le résultat :

ZI-KA-WÉ EST A 8 HEURES, 5' 42'' 891 MILLIÈMES DE SECONDE DE LONGITUDE-EST DE GREENWICH.

Ce qui signifie que le P. Chevalier connait, à 4 mètres près, l'emplacement sur le globe terrestre du pilier de sa lunette.

Cela ce sont les résultats scientifiques.

Et les résultats apostoliques, dira-t-on? Car à quoi bon tant d'efforts,et quel lien entre la longitude de Chang-Hai et les âmes : ces âmes de païens qu'il s'agit de baptiser?

A cette question, répondons par le simple rappel de quelques dates :

En 1644, le P.Adam Schall publiait à Pékin ses travaux pour la réforme du calendrier chinois. Deux ans après, il était nommé par l'empereur président du tribunal des mathématiques. Il commence alors sur la prévision des éclipses, la géographie chinoise, l'établissement des cartes de Chine, une longue série d'études qui, en dépit de la violente opposition de cerrains ministres, lui assurent la faveur du prince et permettent à la mission de prospérer dans tout le pays. Ses successeurs, notamment le P. Verbiest, continuent son œuvre et, grâce à eux, en moins de 50 ans, le christianisme acquiert tel droit de cité à la cour qu'en 1699 l'empereur Kang Hi assistait fréquemment aux offices chrétiens et était sur le point de se convertir. Cette conversion, vu le prestige impérial à cette époque, eût sans doute amené à bref délai le baptême de 300 millions de Chinois.

Alors survient la malheureuse « question des Rites ». L'œuvre entière fut ruinée.

Aujourd'hui, on repart. Il n'y a plus d'empereur ni de tribunal des mathématiques. Mais, comme au temps de Kang Hi, le prestige de la science est immense auprès des cerveaux chinois. La jeune démocratie chinoise prétend bien ne se laisser diriger que par des intellectuels. Pourquoi faut-il que, trop souvent, ces intellectuels soient des disciples de Marx et de Lénine ? — ou bien des protestants ? — ou bien enfin des Chinois qui, après avoir étudié dans les Universités d'Europe, ne songent qu'à faire régner en Chine le scientisme et le matérialisme dont l'Occident ne veut plus...

Dans ce pays de digues et de grandes murailles qu'est la Chine, on peut dire que nos établissements scientifiques, eux aussi, sont des digues. Opposés à la terrible poussée de rationalisme qui, dans 50 ans, si l'on n'y prend garde, aura rendu inconvertisables 250 millions de Chinois, des établissements comme l'observatoire météorologique de Zi-ka-Wé, l'observatoire astronomique de Zo-Sé, l'observatoire magnétique de Loh Kah Pang, ne sont pas des organes de luxe, ils représentent le rempart nécessaire pour couvrir et protéger l'œuvre d'attaque et de conquête individuelle des âmes.

La science en Syrie.

Le P. Bouyges, l'auteur de maintes éditions critiques de philosophes Arabes est un terrible travailleur. Pour se procurer les centaines de fiches de papier sur lesquelles vien-

nent s'inscrire les millions de notes et références qu'exige l'établissement d'une de ses éditions, il fait récolter par les surveillants les bulletins d'absence et les billets de confession des élèves de l'Université St. Joseph. Toutes les semaines, un millier de ces petits carrés de papier blancs, bleus ou roses viennent ainsi s'entasser dans les tiroirs du P. Bouyges, où, bien vite, ils se trouvent couverts de précieuses pensées. Vous doutiez-vous, petit Antoun, ou petit Rezk-Allah, quand vous écriviez votre billet de confession au fond de votre étude, que votre grosse écriture voisinerait demain avec de savantes considérations sur l'idée de substance chez Ghazali... ?

Et ceci, nous semble-t-il, a presque valeur symbolique. En ce sens que les rapports sont étroits, beaucoup plus étroits qu'on ne le croit parfois, entre l'apostolat auprès du peuple et l'œuvre des savants, et que si l'Université peut abriter dans ses murs tant de petits Khoury ou de petits Aouad, qui, bien sagement, le Vendredi, font leur billet de confession, c'est un peu parce que, là haut, au troisième étage de la grande maison, il y a des Pères qui commentent et éditent les philosophes Arabes.

Lorsque, au début du XIXe siècle, nos Pères revinrent en Syrie, pendant 50 ans environ il fallut vivre en quelque sorte au jour le jour : fonder çà et là des résidences, établir des œuvres de catéchistes, apaiser la méfiance des autorités turques. Mais quand enfin, on eut dissipé les préventions, établi solidement l'union avec les différents rites catholiques, il fallut songer à affermir les bases d'une œuvre qui promettait d'être belle. A la Mission grandissante, il fallut assurer un centre intellectuel, un cerveau.

Les travaux des savants de ce temps se portèrent tout d'abord, naturellement, vers l'étude de la langue Arabe. On imagine malaisément le dénuement dans lequel se trouvaient, à ce point de vue, les premiers missionnaires de Syrie. Tout d'abord, pas de Bible. Une première tentative avait bien été faite dans l'ancienne Compagnie et les efforts réunis de nos Pères, de prêtres indigènes, et d'une commission romaine avaient abouti, en 1677 à la mise sur pied d'un texte Arabe, issu de versions grecques et syriaques. Que valait cet assemblage ? La commission romaine chargée de l'examiner déclarait : Cette Bible n'est conforme à la Vulgate ni pour le sens, ni pour les paroles, mais ne lui est pas contraire. Dans quelle mesure un tel ouvrage put être utilisé, c'est ce que nous ignorons. Il est sûr, en tous cas, que c'était un instrument fort imparfait et l'on comprend pourquoi, dès qu'il eut une imprimerie à sa disposition, le P. Rodet publia sa « Bible Arabe ».

Une Bible en langue vulgaire, traduite directement du grec et de l'hébreu, voilà un travail, que nous ne devions voir en France qu'à la fin du XIXe siècle, mais qui, à Beyrouth, était réalisé dès 1876.

Ce fut la première œuvre de grande envergure au point de vue scientifique entreprise là-bas par un des nôtres. Bientôt suivirent toutes les séries de grammaires arabes, dictionnaires, livres de textes. Toutes ces œuvres étaient de réalisation difficile, exigeant le concours non pas seulement de Pères ayant vécu longtemps dans le pays, mais aussi de véritables linguistes.

De tous ces spécialistes, le plus connu fut sans doute le P. Louis Cheikho dont les nombreuses éditions de « divans », c'est à dire de recueils de poésie furent à l'origine du mouvement actuel de renaissance des lettres arabes. Il a droit, à ce titrei à la reconnaissance non seulement des enfants ou jeunes gens qui, dans les classes apprennent par la lecture des « Majan, al-Adab » ou de la « Hamasa de Buhturi » à connaître la littérature de leur pays mais aussi à celle de tous les européens, et en premier lieu les missionnaires, qui, par lui, apprennent l'Arabe : il a encore bien mérité de tous les de fait, les indigènes soucieux de voir la langue arabe se développer et funérailles du P. Cheikho en 1928 prouvèrent l'influence acquise par ce religieux dans les milieux arabes les plus fermés par ailleurs à la pénétration chrétienne.

Sans doute tous ces travaux furent guidés pour une bonne part par le désir de collaborer à l'apostolat, mais il faut noter aussi le très grand nombre d'ouvrages, soit en matière linguistique soit sur tout autre sujet, inspirés uniquement, semble-t-il, par le souci de développer telle ou telle science profane. Il suffit, pour s'en convaincre de parcourir le catalogue des ouvrages publiés à l'Université. Liste qui pourrait sembler aride, mais qui s'anime si on réalise les conditions dans lesquelles furent faites ces études.

La « Flore de Syrie » du P. Bouloummoy nous apparait comme étant plus et mieux qu'un très savant traité de botanique si, derrière toutes les espèces décrites, on sait imaginer les longues excursions à travers la montagne libanaise dont leur recherche fut l'occasion ; les conversations prolongées avec les jeunes étudiants qui l'aidaient dans ses travaux et si l'on sait qu'au cours de ces longues causeries, les élèves, d'abord fascinés par la science du maître, en venaient très vite à comprendre et à aimer en lui le religieux : témoin ces jeunes musulmans qui, naïvement, lui venaient demander conseil sur la façon de mieux observer le Ramadan.

Excursions, encore, que les randonnées à travers vallées et montagnes de ce rude marcheur que fut le P. Zumoffen...

Rude marcheur, en vérité, et aussi rude compagnon. Le Père en une journée d'exploration géologique, parcourait des distances invraisemblables, s'attaquait aux pentes les plus abruptes du Sahnin ou du Kneyssé, se baissant çà et là pour détacher du bout de son marteau, quelque morceau de roc ou quelque précieuse ammonite. Et puis, soulevé par l'enthousiasme géologique, il repartait à vive allure, suivi à quelques mètres par son socius...

Le socius, lui, portait le sac plein de cailloux. Il se sentait à ce titre beaucoup moins soulevé que le maître par l'enthousiasme géologique et se surprenait parfois à désirer que les découvertes fussent plus rares ou, du moins, restreintes à de petits échantillons... Mais toutes les fatigues de la route étaient oubliées quand, rentrés à l'Université après deux mois de campagne, ils voyaient les vitrines du grand corridor se charger par leurs soins de spécimens rares, et qu'ils pouvaient ajouter une nouvelle teinte à cette carte géologique du Liban qui fut l'œuvre de la vie du P. Zumoffen.

Dans les rocs et les silex, le géologue déchiffrait la préhistoire et la protohistoire du Liban. Mais il était aussi d'autres chercheurs qui demandaient à la pierre des renseignements sur des faits plus récents : nous voulons parler de toute l'équipe des P.Jalabert, Mouterde, Louis et Sébastien Ronzevalle qui, par leur science de l'épigraphie, furent bien vite connus des Libanais comme des maîtres en histoire locale.

Un jour, les ouvriers de la compagnie des Tramways, déblayant sur la route de Tripoli pour la construction de l'usine, avaient mis à jour des sarcophages. L'ingénieur fait appel au P. Mouterde qui, entre autres choses, trouve sur une borne miliaire l'emplacement du centre de l'antique Béryte.

Une autre fois, ce sont des ouvriers qui, à Qassouba, déterrent une stèle. Ils se préparent à la débiter, trouvant cette belle pierre particulièrement apte à la construction de quelque édifice. Mais le P. Jalabert est là. Sous le mortier il a flairé des lettres grecques qui éveillent sa curiosité.D'où longue discussion avec les ouvriers qui se méfient,craignent de se voir enlever leur découverte.... et finalement le P. Jalabert marque à son tableau de chasse pour cette journée une inscription de plus, l'inscription funéraire d'un certain Olympos.

Ainsi cette petite équipe de chercheurs parcourt tout le pays. Ici relevant une inscription, là découvrant un manuscrit, confrontant les traditions, les rites, les hérésies, les schismes, lentement ils débrouillent l'écheveau. Aux pierres tombales, aux églises en ruines, aux arcs de triomphe ensablés, ils arrachent les matériaux nécessaires pour construire l'histoire de Syrie.

Ecrire l'histoire de Syrie, c'est une œuvre gigantesque. Notre histoire de France est déjà bien compliquée.Et pourtant trois civilisations à peine se sont succédées sur notre sol. Mais, en Syrie, c'est par dizaines qu'on compte les invasions. Telle, en géologie, une de ces coupes de terrains dans lesquelles les couches inférieures apparaissent comprimées, fondues, laminées par des dizaines d'étages de laves ou de sédiments, telle est l'âme du Syrien, cette âme qu'il faut comprendre afin de la gagner. Sur un fond primitif.... sémite, phénicien?.... — Quelle est-elle la race la plus vieille de la vieille Syrie? — sont venus déferler, en vagues écrasantes Assyriens, Egyptiens, Romains, Byzantins, Perses, Arabes... Puis les Francs, puis les Turcs.....Quel écheveau à débrouiller!

Or, sur les monuments, tout cela est écrit. A Sebastieh, les fondations des remparts sont contemporaines de Salomon, le rez de chaussée est romain et, là dessus, les Arabes ont bâti. A Djebail, on trouve, côte à côte, les sarcophages phéniciens, les statues romaines, les chapiteaux des temples grecs et le baptistère des Croisés.... Dans toutes ces richesses, infatigables,nos Pères sont à l'œuvre : Le P. Mouterde explore la voie romaine d'Antioche à Ptolémaïs ; le P. Lammens, les inscription arabes du Mont Thabor ; le P. Mallon les stations préhistoriques de Palestine. Petit à petit, les travaux se multiplient, se complètent, se prêtant un mutuel appui. L'étude d'un monument d'une collection Alépine vient éclairer un bas relief décrit par le P. Mouterde. Une stèle funéraire de Kfar Noun indique, par les noms arabes qu'elle contient, les limites du pouvoir politique d'Emèse. Les inscriptions du Nemroud Dagh publiées par le P. Jalabert et le P. Mouterde se complètent l'une l'autre, établissant une généalogie des rois de Comagène.

Ainsi, pierre à pierre, l'histoire se construit : Préhistoire avec le P. Zumoffen, époques hittite, égyptienne, phénicienne avec les PP. Ronzevalle, Mallon ; époque romaine avec le P. Mouterde ; conquête arabe, siècle des Omayades avec le P. Lammens. Et les professeurs de la Faculté seront vite si bien connus et appréciés comme historiens du pays que, lorsqu'en 1920 Gouraud veut faire donner à ses officiers et administrateurs des leçons d'histoire de Syrie, c'est au P. Lammens qu'il s'adresse.

Ainsi naquit ce beau livre : *Le précis sur la Syrie*. En fait, les leçons ne furent jamais professées, mais le livre reste : A bien des Français venant au Liban, il fait connaître l'histoire du pays, il fait estimer la forte race qui sut si bien garder sa personnalité à travers tant de siècles d'asservissement.

Or ces leçons ne furent pas données aux seuls français.

Par des livres comme ceux du P. Lammens, par tant de conférences,par le Béchir, le Machriq.... les savants travaux des nôtres finirent par pénétrer dans l'élite syrienne. Ç'a été un des grands services rendus aux catholiques par les archéologues, savants de toutes sortes de l'Université St.Joseph que de leur faire connaître leur histoire. A ce peuple de montagnards ou de commerçants affairés, asservis par les Turcs, nos Pères ont puissamment contribué à rendre le sentiment de la fierté nationale. C'est en montrant à cette race son passé, en lui rendant une langue littéraire, en lui faisant prendre conscience de sa force qu'on a rendu possible l'établissement de cette constitution de 1920 qui,pour la première fois depuis 7 siècles, rompt toutes les entraves des catholiques libanais. Et il n'est sans doute pas exagéré de dire que si,après la guerre,les catholiques se trouvèvent prêts à prendre au Liban la place qui leur était due, c'est que, depuis longtemps, des hommes comme le R.P. Monnot ou le R. P.Cattin, pour ne citer que des morts, les y avaient préparés et avaient trouvé autour d'eux les collaborateurs nécessaires pour cette tâche.

Les Supérieurs de la Mission ont compris que, dans une Syrie soumise au joug turc, il fallait, pour lutter contre l'asservissement intellectuel où se trouvaient les Chrétiens rendre à la Syrie une tête, lui faire un cerveau qui connût son passé et ses droits à l'existence.

Plus tard, dans une Syrie qui devenait indépendante, ils ont vu qu'il fallait à tout prix empêcher l'écrasement des catholiques par les majorités schismatiques et infidèles : pour cela, de toute nécessité, il fallait doter la communauté chrétienne d'un prestige intellectuel qui fît défaut à ses rivales. Et ce prestige,. en partie l'œuvre de tant de savants ignorés du grand public, fut tel que l'opinion publique syrienne, aussi bien que le gouvernement français, voient sans étonnement et sans scandale l'état libanais dirigé par deux de nos anciens élèves.

Ainsi, dans le passé, la géologie et la botanique, la paléographie et la linguistique ont bien travaillé pour la gloire de Dieu.

Dans l'avenir, que feront-elles ? Qui peut dire ce que la Providence prépare pour demain ? Vers quels buts mystérieux, vers quelles *âmes* sont orientés des travaux comme les éditions de philosophes Arabes du P. Bouyges — ou même les reconnaissances aériennes du P. Poidebard ? Quels cœurs encore fermés à la Bonne Nouvelle s'ouvriront les premiers, en Perse ou en Egypte, chez les Coptes d'Ethiopie ou chez les Bédouins du désert ?...

Tenter de le prédire serait sans doute, bien inutile.

Aux moissonneurs de demain qu'il suffise, pour avoir confiance, de savoir que le labour se fait, que la bonne semence se jette, que la grâce de Dieu, invisible, agit.

JACQUES-XAVIER FLAMET S. J.

La découverte du Missisipi

Nous signalons à ceux qu'intéresse l'histoire de la Compagnie au Nouveau Monde, une récente controverse entamée par le P. Francis Borgia Steck O. F. M., au sujet de l'expédition Jolliet-Marquette, de 1673. Dans sa thèse de doctorat (1), l'auteur soutient : 1. que les explorateurs espagnols (De Soto et ses compagnons), et non pas Jolliet et le P. Marquette, furent les véritables « découvreurs » du Missisipi ; 2. que Jolliet et non Marquette fut le chef officiel de l'expédition ; 3.que le « Récit du P. Marquette » n'est pas de la main du missionnaire, mais serait tout simplement le journal de Jolliet, édité et augmenté par le P. d'Ablon (supérieur du P. Marquette), à l'aide de notes que Jolliet lui aurait fournies, et présenté ensuite comme un document de propagande jésuite en vue d'établir la prétention des membres de la Compagnie à une priorité d'occupation sur le pays du Missisipi, comme terrain d'entreprise missionnaire.

Dans « *Thought* » de juin 1928 (2), le P. Gilbert Garraghan S. J., entreprit de répondre aux arguments apportés par le P. Steck. Il faut évidemment reconnaître au livre, dit-il, une valeur peu commune : il nous fournit une étude très approfondie et très intéressante de l'histoire de la Nouvelle-France au XVIIe siècle. L'ampleur même de l'ouvrage a permis à son auteur de raconter cette histoire avec plus de détails que ne l'avaient fait ses devanciers ; et l'on a justement loué les résultats heureux de critique textuelle, où le Dr. Steck montre certains parallélismes entre les deux narrations de

---

(1) STECK, *The Jolliet-Marquette Expedition*, 1673, Catholic University of America, Washington, D. C., 1927.

(2) Revue littéraire et scientifique publiée tous les trois mois par les rédacteurs d'« *America* » à New- York, t. IV, n. 1, pp. 32-71.

l'expédition, qu'il appelle l'une «Le Récit» et l'autre « La Relation ».

Mais le P. Steck ne n'arrête pas à la simple déclaration des faits : son ouvrage a pour but avoué d'établir une triple thèse qui porte d'ailleurs toutes les marques d'une polémique, surtout quand il s'agit des activités missionnaires des Jésuites dans la Nouvelle-France, à l'époque de Louis XIV.

Tout d'abord nous dit le P. Garraghan, il faut considérer le chapitre préliminaire sur « La Nouvelle-France vers le milieu du XVII[e] siècle », où le P. Steck critique d'une façon assez étrange l'attitude adoptée par les Pères Jésuites envers les tendances gallicanes du gouvernement de Talon « le Grand Intendant », et du Comte de Frontenac, sous l'influence de Colbert et de Louis XIV. D'après Colbert, l'Intendant devait « maintenir dans un juste balance l'autorité temporelle qui réside en la personne du Roi et de ceux qui la représentent, et la spirituelle qui réside en la personne de l'évêque (Mgr. de Laval), et des Jésuites, *de manière toutefois que celle-ci soit inférieure à l'autre* » (1).

Le Dr. Steck suggère que Mgr. de Laval et les Pères de la Compagnie ont eu tort en essayant de faire face à ce courant, — qui, d'après son propre aveu, fut protestant et laïque — et il se demande s'il n'eût pas été « plus pratique » de suivre l'exemple des Franciscains, de renoncer à l'autorité et à l'influence en matières civiles et de consacrer ses meilleurs efforts au bien spirituel des colons et des Indiens. A l'entendre, ne dirait-on pas que, dans cette crise, l'évêque et les Jésuites se seraient laissé guider par des intérêts temporels et non par les principes catholiques. C'est simplement fausser l'histoire que de donner à entendre, comme fait ici l'auteur, que évêque et jésuites ne consacrèrent pas « leurs meilleurs efforts au relèvement spirituel des colons blancs et des Indiens ».

A cause de l'attitude contraire prise par les Récollets en cette affaire, ils jouirent de la faveur et de la protection du Gouverneur, mais aussi, ajoute le Dr. Steck, « ils se gagnèrent la malveillance des Jésuites ». En réponse, le P. Garraghan fait appel aux écrits des missionnaires de la Compagnie ; nulle part, dit-il, on ne trouve trace d'une telle antipathie de la part des Jésuites. Malheureusement un certain nombre d'auteurs franciscains, poussés par le soupçon que les membres de la Compagnie s'étaient opposés au retour de leur Ordre au Canada, et entraînés par le violent sentiment anti-jésuite dont Frontenac fut le centre, laissèrent glisser

(1) Lorin, *Le Comte de Frontenac*, Paris, Colin, 1895.

ces préjugés dans leurs écrits. Sur ce point, ces écrits « ne sont pas des guides sûrs pour l'histoire », et « vu leurs liaisons étroites, Frontenac, La Salle, et les Récollets peuvent à peine être regardés comme des témoins indépendants », tel est le verdict sommaire rendu respectivement par Margry et Eastman. (Ce dernier, un Protestant, est l'auteur d'une étude très poussée sur les relations entre l'Eglise et l'Etat au Canada colonial).

Ensuite le P. Steck se permet de répéter deux accusations émises par Frontenac lui-même, mais qui depuis longtemps ont été reconnues par les historiens impartiaux comme absolument fausses, c'est à savoir : 1. que les missionnaires de la Compagnie pratiquaient le commerce des fourrures ; 2. qu'ils essayaient d'usurper les fonctions civiles de l'Etat.

Ce qui précède suffit, semble-t-il pour mettre en relief le regrettable parti-pris que l'auteur montre, en plus d'un endroit de son livre, envers les Jésuites.



Passons maintenant à la véritable thèse du livre. Le Dr. Steck prétend, en premier lieu, qu'attribuer la découverte du Mississipi à Jolliet et Marquette, c'est, « contredire l'histoire et violer la langue anglaise ». C'est à De Soto et à ses compagnons que doit revenir, selon lui, le titre de « découvreurs » du grand fleuve.

Concédons que De Soto a été le premier à « voir », et si l'on veut, à « découvrir » le Mississipi ; personne n'en doute d'ailleurs. Il n'en reste pas moins que les deux Français en sont à bien plus juste titre les « découvreurs » au sens le plus vrai. L'exploration espagnole n'a eu en effet aucun résultat pratique ; près d'un siècle et demi allait s'écouler avant que l'on essayât de mettre à profit le « Père des Eaux » ; on ne devait s'en préoccuper qu'à la suite de l'expédition de 1673, non pas de celle de 1541, et ce furent les Français, non pas les Espagnols, qui le firent. Avant les explorations de Jolliet et Marquette, les Français du Canada ne savaient même pas où débouchait le Mississipi ; certains croyaient qu'il devait se terminer en Californie, d'autres, en Floride. De là on pourra juger combien peu connue était à cette époque la « découverte » de De Soto. Cependant, toutes les cartes du territoire tracées par les Espagnols à partir de 1541 plaçaient l'embouchure du fleuve dans le Golfe du Mexique.

Le P. Garraghan concède volontiers que, si l'on veut être absolument littéral dans l'emploi du mot « découverte », on peut voir dans son application à l'expédition de 1673,

« une violation de la langue anglaise et des règles de la logique » — et même une faute historique. Mais comme les historiens en général, en pleine connaissance des faits (car le Dr. Steck n'apporte ici rien de nouveau, mais se contente simplement de discuter le mot), persistent à considérer Jolliet et Marquette comme les « découvreurs » du Mississipi, nous pourrons nous libérer de tout scrupule et dire : les deux Français furent, au sens très strict, les « découvreurs » du Mississipi *supérieur* ; ils sont au sens strict les « re-découvreurs » du fleuve *en son ensemble.* D'ailleurs, si l'on prenait le Dr. Steck au mot, il faudrait attribuer la découverte du Nouveau Monde, non pas à Christophe Colomb, mais à Lief Ericson,et celle de New- York et de la baie d'Hudson à Verrazano, non à Hendrick Hudson. « Peu importe qui a vu un territoire le premier ; l'usufruit d'une découverte appartient à celui qui le donne au monde comme un instrument utile ». Que cela ait été le cas de l'expédition de 1673, nul doute n'est possible.

Deuxièmement, nous dit le Dr. Steck, « — Jolliet et non Marquette fut le chef de l'expédition ». Ceci est conforme aux faits, dit le P. Garraghan. De plus, il affirme ne connaître aucun auteur jésuite qui ait affirmé le contraire, excepté le P. de Charlevoix, qui ici, comme ailleurs quand il est question du P. Marquette, s'est manifestement trompé.

Il est vrai cependant que les résultats du voyage de 1673 sont dûs aux efforts combinés des *deux* explorateurs. Le P.d'Ablon, qui regardait Jolliet comme le chef effectif aussi bien qu'officiel de l'expédition, écrit que le P. Marquette avait longtemps songé à l'entreprise, et que lui et Jolliet s'en étaient souvent parlé et en avaient tracé les plans ensemble. Jolliet demanda personnellement au P. d'Ablon la compagnie du P. Marquette ; Frontenac ne fait jamais mention de la présence du missionnaire.

« Il ne serait pas sans intérêt d'observer ici,poursuit le P. Garraghan, que la place importante occupée par le P.Marquette dans l'histoire américaine a sa raison d'être dans sa vie et ses travaux apostoliques, ainsi que l'ont toujours entendu et compris les cercles académiques et l'esprit populaire — influences qui se sont exercées en dehors de la Compagnie de Jésus, et qui n'en furent en aucune façon inspirées. De plus, la gloire de notre cher missionnaire ne saurait être compromise par la théorie qu'on acceptera au sujet de son rôle dans l'expédition de 1673 ».

Par une loi passée en 1887, l'Etat deWisconsin reconnut officiellement la part que le P. Marquette a jouée dans son histoire : « Le Gouverneur (de cet Etat) est chargé de faire mettre dans cette Chambre une statue du Père Marquette,

ce missionnaire fidèle dont les travaux parmi les Indiens et les explorations faites à l'intérieur de cet Etat, sont reconnus partout dans le monde civilisé ». Aussi, le souvenir du P. Marquette est-il intimement lié à l'histoire de Chicago, du fait que le missionnaire fut du premier groupe de blancs qui ont visité le site de cette ville. Dans une adresse à l'occasion du 250e anniversaire de l'arrivée du P. Marquette à Chicago, le 4 décembre 1924, le Président Coolidge dit : « J'aime à songer que cette grande ville doit son origine au maître-explorateur qui fut tout d'abord un missionnaire dévoué de la religion. Je suis heureux d'être ici pour ajouter ma part à l'hommage que la ville rend aujourd'hui à la mémoire de Marquette. Parmi ceux qui ont posé les fondements de notre pays, il mérite une place, et des premiers ».

Il s'agit, en troisième lieu, de l'authenticité du « Récit du Père Marquette ». Le Dr. Steck affirme « avoir démontré que le document dans sa forme actuelle n'est pas de la main du missionnaire, et qu'une très grande probabilité favorise l'opinion que tel qu'il existe actuellement,il est en substance le journal de Jolliet, révisé et amplifié par le P. d'Ablon, à l'aide d'autres sources que celui-ci avait à sa disposition ».

L'auteur fonde son opinon sur les arguments suivants : 1. aucun manuscrit de la main du P. Marquette n'existe à présent ; 2. une comparaison du Récit avec le journal du second voyage du P. Marquette (qui est indubitablement de lui), révèle des différences notables de style et de tempérament ; 3. le Récit traite de sujets incompatibles avec la théorie contraire et contient aussi certaines allusions qui ne conviendraient pas au caractère sacerdotal du Père Marquette ; 4. bien que le Récit fût postérieur à certains documents sur lesquels il est en partie basé, ceux-ci n'auraient jamais pu se trouver entre les mains du missionnaire. L'auteur conclut que l'inauthenticité du Récit, tel qu'il existe aujourd'hui, « a été démontrée ».

Le P. Garraghan entreprend de répondre plus ou moins en détail à tous ces arguments. Nous ne pourrions l'y suivre. Le P. Garraghan, qui fait autorité en matière d'histoire de l'Amérique du Nord, et particulièrement de cette vallée du Mississipi,fait clairement ressortir les faiblesses de la méthode critique employée par le Père Steck.

Il faut cependant remarquer qu'en envoyant le Récit à ses Supérieurs en Europe, le P. d'Ablon, sans le dire expressément peut-être, laissait entendre que le document était de la main du P. Marquette. Comme le dit très justement le P. Garraghan, « il n'est pas probable que le P. d'Ablon en rapportant ainsi au P.Général ce qu'il croyait être un grand succès de l'Ordre, n'en ait pas eu en même temps un récit authen-

tique à lui envoyer, fait par un jésuite, mais ait été obligé de dépendre d'un récit de main étrangère. Certainement dans ce cas, le P. d'Ablon aurait dû le faire savoir à son supérieur, et ne pas laisser celui-ci sous l'impression — ce que sa lettre devait presqu'infailliblement faire — que la narration était de la plume du P. Marquette. Tous ceux qui connaissent les « Relations des Jésuites » savent que les Pères qui menaient une entreprise, missionnaire ou autre, devaient rédiger soit personnellement soit par un confrère, un récit de l'affaire dans laquelle ils étaient engagés. Que le P. Marquette ait fait de même dans le cas de son premier voyage (1), on pourra très bien le supposer jusqu'à ce qu'on ait prouvé le contraire » — ce que le Dr. Steck n'a pas réussi à faire. La Dr. Louise Phelps Kellogg (qui est probablement l'autorité non-catholique la mieux renseignée dans les « Marquettiana »), en parlant de cette théorie du P. Steck, conclut ainsi : « A notre avis, elle renferme trop d'hypothèses pour mériter l'adhésion ».

Avant de clore ce « Mélange » nous nous permettrons de soulever une question dont la réponse pourrait avoir son importance dans le débat soulevé par le Dr Steck.

Dans une note de son grand ouvrage sur *Les Jésuites et la Nouvelle France au* XVIIe *siècle* (t. III, p. 11), le P. de Rochemonteix parlant d'« un autre exemplaire du Récit » (celui que le P. Marquette avait écrit à son retour et que le P. d'Ablon attendait pour compenser la perte du premier occasionnée par le naufrage de Jolliet, qui l'apportait à Montréal), dit que « cet autre exemplaire, qui fut envoyé à Rome, fut copié par le P. d'Ablon et adressé plus tard au R. P. de Verthamont, Provincial de Paris. C'est la copie du P. d'Ablon qui a été imprimée à New-York en 1855. » Ailleurs (p. 20, note) il en parle ainsi : « une quatrième version, celle du P. Marquette... » Et encore : « La Relation faite par le P. Marquette lui-même, est à peu de chose près, celle qui a été imprimée par Shea » (New-York, 1855). Cette dernière, selon le même auteur, « contient un certain nombre de fautes et d'inexactitudes, comme nous avons pu nous en assurer, *en le collationnant avec le manuscrit original de Rome* ».

Ici, le P. de Rochemonteix fait allusion à un manuscrit qui semblerait à première vue au moins, être la seconde relation originale envoyée au P. d'Ablon par le P. Marquette. Or, aucun des manuscrits dont parlent le Dr. Steck et le P.

(1) Le journal que le P. Marquette a fait de son second voyage aux Illinois existe encore aujourd'ui dans les archives de la Compagnie à Montréal, écrit de la main du missionnaire.

Hamy dans son livre *Au Mississipi*, 1903, p. 13 sq. (c. à. d., celui de Monréal, et les deux exemplaires dits « Marquette IV° » et « Marquette V° » qui se trouvent dans les tomes 4 et 5 de la Collection Brotier aux archives de la Province de France, Jersey), — aucun ne saurait permettre une telle hypothèse. Tous trois portent, en plus du Récit lui-même, l'introduction du P. d'Ablon, la relation du second voyage du P. Marquette et de sa mort, et un récit d'un troisième voyage fait par le P. Allouez chez les Illinois, et tout ceci écrit de la même main. Cependant le témoignage du P. de Rochemonteix est formel : il dit avoir collationné le récit de Marquette, copié par le P. d'Abbon et imprimé à New-York, sur l'original de Rome. Si l'on retrouvait cet original de Rome, l'un des principaux arguments du Dr. Steck tomberait du coup.

J. Kelly, S. J.

Deux organismes de travail Africain

On nous a demandé, un peu de tous les côtés, des renseignements ou des précisions sur l'*Institut international de langues et de civilisations africaines* de Londres et sur la *Conférence des missions catholiques d'Afrique* de Rome, et en particulier sur leur collaboration respective.

Pour répondre à ces demandes, nous exposerons ici simplement, brièvement, mais aussi complètement que possible :

1° ce qui a provoqué l'établissement de ces deux institutions ;

2° l'histoire de leurs débuts et de leurs développements ;

3° leur esprit, leurs buts, leurs modes d'action en même temps que leur position personnelle et leurs mutuels rapports.

I. Le Pourquoi de cette double création.

Les deux œuvres ont germé tout naturellement des situations : situation de l'Afrique en général et de l'Afrique noire en particulier ; situation du monde colonial ou du monde indigène, situation des Missions.

L'Afrique noire, en effet, sous la poussée dominatrice et civilisatrice qui l'a saisie, depuis son partage entre les puissances, évolue avec une rapidité déconcertante et les plus graves problèmes se posent dans la manière de conduire cette évolution :

problèmes d'ensemble : devons-nous par exemple nous assimiler l'Afrique ou nous adapter à elle pour l'aider dans sa transformation ?
problèmes de méthode colonisatrice, Ex. : quels sont les droits et les devoirs respectifs des colonisants et des colonisés ?
problèmes de l'éducation des générations montantes : Ex : quelles parts fera-t-on dans les écoles à l'enseignement indigène et à l'enseignement étranger ?
problèmes touchant à la famille comme ceux de la protection de l'enfant et du relèvement de la femme.
problèmes sociaux dont la solution devient de jour en jour plus urgente avec les modifications profondes du système administratif et politique avec les révolutions économiques et les installations de la grande industrie ;
problèmes linguistiques qui s'imposent eux aussi, si l'on veut, pour aider à toutes les autres unifications et faciliter les relations, mettre un peu d'ordre dans cette Babel de centaines de dialectes ;
problèmes scientifiques de toute sorte : d'ethnologie spécialement, utiles à étudier pour le progrès des connaissances humaines, mais surtout comme l'a redit souvent le Saint Père, pour une meilleure connaissance de ceux que l'on veut former ;
problèmes religieux et moraux,car on ne peut se contenter, pour satisfaire aux besoins des âmes,du travail négatif qu'est la destruction du fétichisme et de ses superstitions.

Mais comment procéder avec ordre sur un échiquier où tout se croise dans un invraisemblable fouillis ? comment embrasser par un effort suffisamment large et méthodique, en même temps, la multiplicité des questions et l'infinie variété des situations ? Comment amener, dans tout ce monde noir déjà si divisé en lui-même, mais morcelé encore au petit bonheur, entre différentes influences nationales, cette union des volontés, cet accord et cette simultanéité des directions, sans lesquels il y aura gaspillage d'énergie ou même impuissance à aboutir, par suite des confusions et des contradictions.

Puisque l'œuvre à accomplir était internationale, et de ce côté-ci et là-bas, ne convenait-il pas de recourir à une collaboration internationale. Puisqu'elle abordait une foule de questions encore mal connues, ne convenait-il pas de faire appel à ceux qui pouvaient déjà les mieux connaître, ou

étaient plus capables de les étudier? Les savants, les coloniaux, les missionnaires n'étaient-ils pas tout indiqués?

Telles sont les considérations, que dans l'audience accordée par le Saint Père aux membres du Conseil de l'Institut africain, le jeudi 2 octobre 1930, le Secrétaire résumait ainsi dans son discours : « Notre Institut, Très Saint Père, est né d'une double pensée ou plutôt d'une double constatation : celle de la rapidité effrayante des transformations économiques de notre Afrique, avec les graves dangers qui en résultent pour les sociétés indigènes ; celle aussi des malheurs trop souvent enregistrés par l'histoire, que provoque, entre races de civilisations différentes, une mutuelle et lamentable incompréhension ».

« Notre Institut voudrait, dans la mesure de son pouvoir, parer à ces dangers et à ces malheurs. Il le tente de deux manières : d'une part, en venant en aide de toutes façons à ces travaux scientifiques d'ethnologie, de sociologie, de pédagogie, de linguistique, etc., qui sont le point de départ et la préparation de toute action vraiment féconde ; d'autre part en favorisant le rapprochement si désiré des races, chez les Blancs, par une étude approfondie de l'âme, de la mentalité, de toutes les ressources indigènes ; chez les noirs, par les facilités, à eux offertes, de mieux se développer et de mieux se révéler.

« Ce double travail est difficile, sans doute ; il réclame à la fois connaissance et dévouement. Voilà pourquoi nous avons pensé tout de suite aux missionnaires pour nous y aider : leur vocation même les appelle à pénétrer et à connaître l'indigène jusqu'au plus intime de son âme ; par vocation encore, ils se donnent tout entiers et sans retour à ceux qu'ils viennent évangéliser ».

L'Afrique a appelé l'Institut, l'Institut a appelé les Missions.

II. L'Histoire des deux œuvres.

1. *L'INSTITUT DE LONDRES..* — La fondation de l'Institut africain, remonte à l'année 1925. Les 21 et 22 septembre, se réunissaient à Londres, à l'Ecole des Etudes Orientales, huit savants, dont le R. P. Schulien, S. V. D., dans l'intention de créer un Office international d'études africaines. On esquissa les premières lignes de la nouvelle association et des invitations furent adressées aux principales sociétés scientifiques ou missionnaires, afin de provoquer le groupement de toutes les compétences africaines. Le résultat essentiel de ce premier effort fut la convocation d'une assemblée générale de fondation qui se tint à Londres, les 29 et 30 juin 1926.

Y assistaient une trentaine de délégués de vingt-quatre sociétés scientifiques, des Missions catholiques et protestantes. Plus de dix nations y étaient représentées. Les travaux de l'assemblée portèrent naturellement sur l'élaboration des statuts et l'établissement d'un groupe de direction, avec président, directeurs, secrétaire, etc. Un *Conseil Administratif* fut constitué par les représentants des sociétés assistant à la réunion. Le chiffre des sociétés à admettre fut fixé à soixante. L'administration des affaires courantes fut confiée à un comité, mais l'organisation progressive de l'Institut (c'est le nom que l'on adopta après discussion) revint à un *Conseil exécutif* devant comprendre, au maximum, en plus des dignitaires officiels du Bureau, une quinzaine de membres.

Furent choisis pour ce Conseil :

Président : Sir (depuis Lord) Lugard,
Directeurs : Monsieur Delafosse, directeur français, bientôt décédé et remplacé par Monsieur Labouret.
Monsieur Westermann, directeur allemand.
Secrétaire : Monsieur Vischer qui prendra ensuite le titre de Secrétaire général et sera aidé par Mademoiselle Brackett, secrétaire.
Conseillers : Colonel Derendinger, R. P. Dubois, S. J., M. Lévy-Bruhl, M. Meinhof, M. Oldham, R. P. Schebesta, S. V. D., M. Seligman, Rev. Smith, M. Van der Kerken, Mademoiselle Alice Werner.
Trésorier : Sir H. Leggett.

Cette liste a depuis été l'objet de compléments et de changements. Fin 1930, les noms des Conseillers sont les suivants :

Colonel Derendinger, R. P. Dubois, M. de Jonghe, M. Kastl, M. Lévy-Bruhl, M. Oldman, Sir Ross, M. Conti Rossini, R. P. Schmidt, M. Seligman, Rev. Smith, M. Struck ; M. Thurnwald, M. Van der Kerken.

Un budget initial de 2000 livres sterling fut prévu. La première réunion du Conseil exécutif fut réglée pour le mois d'octobre, à Londres. En principe, ces réunions se tiendront tous les six mois, une fois sur deux à Londres, l'autre fois dans quelque capitale pour faciliter les contacts avec les différents gouvernements.

Voici d'ailleurs la liste des Conseils tenus jusqu'ici (janvier 1931).

Octobre 1926 : Londres ; décembre 1926 : Paris ; juin 1927 : Londres ; novembre 1927 : Bruxelles ; juillet 1928, Londres ; décembre 1928, Berlin ; novembre 1929, Londres ; octobre 1930, Rome. Le prochain aura lieu, à l'occasion de l'Exposition Coloniale, en mai 1931 à Paris.

Notons encore comme date importante dans l'histoire de l'Institut le lancement de la belle revue *Africa*, en janvier 1928. M. Westerman et la secrétaire Mademoiselle Brackett en devenaient les éditeurs.

Les autres faits plus particuliers viendront se ranger d'eux-mêmes dans la seconde partie de cet exposé, où il sera traité de l'esprit et de l'activité de l'Institut.

2. *HISTOIRE DE LA CONFERENCE DES MISSIONS.* — Réunir toutes les compétences africaines, tel avait été le premier mot d'ordre de la fondation de l'Institut. Les promoteurs, en conséquence, firent donc appel aux Missions et convoquèrent à la première assemblée quatre missionnaires catholiques et quatre missionnaires protestants, pris parmi les sociétés de Missions travaillant en Afrique.

Des quatre Congrégations catholiques invitées : PP. du Saint-Esprit, PP. des Missions de Lyon, PP. Blancs, PP. Jésuites, trois purent répondre à l'invitation ; le R. P. Bouniol représentait les Pères Blancs, le R. P. Mouren, les Pères des Missions de Lyon, le R. P. Dubois, la Compagnie de Jésus ; le Père du Saint-Esprit avait été retenu par les graves inquiétudes que donnait alors la santé du Monseigneur Le Roy.

Mais une première constatation s'imposa aussitôt : les Missions protestantes se présentaient officiellement ; les délégués catholiques assistaient à la première assemblée comme simples observateurs et chacun pour son compte particulier. On ne pouvait d'ailleurs s'engager de quelque façon, du côté catholique, qu'après examen et approbation des autorités.

En octobre-novembre 1926, à la suite du premier Conseil exécutif auquel il avait assisté comme représentant des Missions catholiques, mais sous réserve des autorisations nécessaires, le R. P. Dubois revenait à Rome et déposait auprès de la S. Congrégation de la Propagande un rapport détaillé sur toute cette affaire ; et une réunion se tenait au Séminaire français des principaux représentants à Rome des Congrégations qui travaillent en Afrique. Le samedi 19 janvier 1927, Son Eminence le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, donnait sa réponse :

« La Propagande ne peut paraître officiellement dans un Institut de ce genre (à questions mixtes et à caractère interconfessionnel), mais Elle demande aux Congrégations missionnaires d'Afrique de s'entendre entre elles et de s'organiser sérieusement pour donner à leur représentation auprès du nouvel Institut l'autorité et l'action nécessaires dans une œuvre de si grande portée ».

C'est de là que sortit le projet, puis la réalisation d'une *Conférence des missions d'Afrique*. Rome se prêtait particu-

lièrement à cette réalisation. Presque sans exception, nos Congrégations africaines avaient dans la Ville Eternelle ou leurs maisons généralices ou tout au moins des procures.

L'histoire de la Conférence fut celle de toute Société qui se fonde : appel aux intéressés, enregistrement des adhésions, constitution d'un Bureau, définition des buts et du rôle à remplir, mise en œuvre de son activité. Au bout de trois ans, elle avait groupé toutes les Congrégations africaines — un peu plus de quarante (Pères et Frères). Le Bureau directeur était ainsi composé :

Président : le R. P. Berthet, C. S. SP.
Vice-Présidents : les RR. PP. Bini (Vérone) et Voltas (F. CI. M.)
Secrétaire et délégué auprès de l'Institut : R. P. Dubois, S. J.

Par une récente modification, le R. P. Perbal O. M. I a pris le secrétariat pour les affaires courantes de la Conférence, le R. P. Dubois conservant les relations officielles ou extérieures.

Quatre missionnaires font partie du Conseil administratif de l'Institut africain : le R. P. Tauzin, des PP. Blancs, le R. P. Cazac des PP. du S. Esprit, le R. P. Guilcher des Missions de Lyon et le R. P. Dubois de la Compagnie de Jésus. Le R. P. Bouniol des PP. Blancs, habitant l'Angleterre est accrédité comme correspondant avec le Bureau de Londres.

III. Esprit, buts, activité et position relative des deux organismes.

1. *CHEZ L'INSTITUT INTERNATIONAL DE LONDRES.* — De l'esprit, des buts et de l'activité de l'Institut africain, les caractéristiques essentielles peuvent se résumer ainsi :

1° *Esprit de Colaboration.* Cette collaboration est rendue aussi large et profonde que possible :

a) par une recherche active et pratique des compétences en choses africaines parmi les savants des académies ou des universités, comme parmi les spécialistes coloniaux ou missionnaires. De ceux-ci une liste a été établie et dans les diverses régions de l'Afrique des correspondants ont été demandés qui puissent suivre de près le mouvement africain ;

b) par une centralisation documentaire destinée à devenir un intrument de travail de premier ordre mis à la portée de tous les chercheurs. Déjà fiches et livres nombreux ont été

(1) Le R. P. Bini ayant été sacré Vicaire Apostolique de Khartoum, doit être remplacé prochainement pour la Vice-Présidence.

recueillis spécialement sur tout ce qui touche à l'enseignement ;

c) par un service d'informations et de liaison rassemblant questions ou enquêtes et les transmettant aux personnes les plus capables d'y répondre ;

d) par des relations suivies avec toute société ou tout groupement ayant des objectifs semblables à ceux de l'Institut ;

e) par des missions scientifiques acceptées et réalisées directement par l'Institut ou favorisées par lui en toutes façons ;

f) par la participation aux Congrès africains tenus en différentes parties de l'Afrique, tel celui de Réjaf dans le Soudan où furent abordés les problèmes les plus actuels de l'éducation.

2° *Esprit d'Indigénisme* ou, si l'on veut de *Collaboration* encore mais avec l'Indigène. Dès le commencement, l'Institut a pris nettement position contre la théorie d'*Assimilation pure* pour se mettre aux côtés de toutes les bonnes volontés qui cherchent à développer l'Africain dans le sens de ses dispositions natives et de sa mentalité propre et veulent conserver au milieu africain tout ce qui est compatible avec la vraie civilisation.

Récemment l'Institut a eu l'occasion d'affirmer ses principes dans une note où il réclame l'emploi exclusif de la langue indigène pour les trois premières années d'enseignement.

3° *Esprit de Réalisation pratique.* Ce qui fait le propre de l'Institut et le distingue de sociétés au premier abord similaires, c'est cette recherche directe de *résultats concrets* qui est à la base de tous ses travaux : « Associer plus étroitement la science et les recherches scientifiques à des buts pratiques », telle est la formule insérée dans les statuts, formule fondamentale, peut-on dire, qui donne la raison d'être spéciale de l'Institut.

4° Mais *esprit de Suggestion* ou de *Présentation* et non de législation ou d'autorité. Ceci est à noter : l'*Institut* ne s'impose ni n'impose, il propose simplement, comptant uniquement, pour se faire agréer sur l'utilité intrinsèque des instruments préparés par lui ou la valeur de ses ouvriers. et de ses travaux. C'est un Conseil technique, se mettant à la disposition des Gouvernements ou des Sociétés qui veulent bien s'en servir pour l'élaboration de leurs projets ou de leurs réformes.

Telle a été en particulier la tactique du *memorandum* orthographique composé dans le but d'introduire l'unité au milieu de la confusion des graphies employées par les uns ou par les autres pour rendre les multiples sons africains ;

élaboré par des spécialistes, il a été simplement *offert* aux administrations et aux missions et déjà un certain nombre l'ont acceuilli comme moyen d'unification.

Tels sont dans leurs grandes lignes l'esprit et les buts de l'Institut africain, et c'est dans ce sens que s'est développée toute son activité. Des œuvres déjà entreprises, signalons seulement les plus importantes : la revue *Africa* qui a vu sa clientèle s'étendre rapidement, des rapports ou des memorandums sur diverses questions comme : l'unification orthographique dont nous venons de parler, la musique indigène, la division du travail entre les sexes etc. des questionnaires pour études ethnographiques, une bibliographie africaine en préparation, une double série de publications comprenant des monographies de tribus ou des documents en langues du pays.

Ajoutons une correspondance de plus en plus considérable,une bibliothèque en formation, et tout ce que nous avons dit plus haut de ses œuvres d'étude ou de collaboration.

L'Institut enfin espère pouvoir bientôt, grâce au progrès de ses finances et à de généreuses libéralités entrer dans la voie de subsides directs et importants. Ceux-ci seraient destinés ou à favoriser la formation de spécialistes ou à faciliter de grandes explorations.

De l'activité et de l'esprit de l'Institut, comme de l'importance ou de la variété des problèmes africains, qu'on nous permette de donner un exemple typique et bien concret dans la Conférence du Soudan anglais qui se tint à Réjaf, en 1928, du 7 au 14 avril à laquelle participèrent, sur invitation du Gouvernement, les Missions catholiques et protestantes et dont M. Westermann, un des deux directeurs de l'Institut, fut le conseiller technique.

La Conférence posa comme point de départ de ses travaux le principe de l'indigénisme : L'Africain doit être développé dans son milieu et suivant ses dispositions propres. L'instruction donc se donnera, du moins pour les premières années, en langue indigène et il convient de la promouvoir de toutes façons, spécialement par la formation de maîtres capables et la publication de livres parfaitement adaptés au pays.

Mais ici on se bute à un double obstacle : la multiplicité des dialectes, la confusion des écritures employées pour les sons africains. Un double travail donc s'impose : d'unification des dialectes et d'unification de l'orthographe.

Pour la première, on s'est arrêté à cette manœuvre : grouper un certain nombre d'idiomes apparentés et choisir parmi eux, pour le rendre officiel, celui qui a, à la fois, plus de valeur intrinsèque et plus de facilités de diffusion. Pour la seconde, le *memorandum* même de l'Institut est venu offrir

ses solutions en présentant un certain nombre de signes soigneusement étudiés et suffisamment pratiques.

Mais on voit que des deux côtés la réalisation réclame l'entente entre une foule d'intéressés et une préparation scientifique que seul peut fournir un organisme comme l'Institut. On voit aussi comment, non seulement par ses aspects théoriques et administratifs, mais par leurs conséquences pratiques et même pécuniaires de pareilles questions intéressent nos Missions.

2. *CHEZ LA CONFERENCE DES MISSIONS D'AFRIQUE.* — La collaboration des Missions catholiques au travail de l'Institut africain de Londres a été, nous l'avons vu, l'occasion de la fondation de la Conférence des Missions d'Afrique : elle en reste une des fonctions importantes. Mais tout le monde comprendra que les représentants des Missions catholiques aient songé à tirer du fait même de leur rapprochement et de leur réunion ainsi organisée tout le fruit de coopération possible entre Congrégations et entre Missions. L'Institut n'y avait rien à perdre puisque les Congrégations, en élargissant et en affermissant leur travail, ne pouvaient que le rendre plus complet, plus solide et plus efficace, de toutes manières, aussi bien à Londres qu'à Rome et en Afrique. Il avait même quelque droit d'être fier d'avoir provoqué par son initiative une de ces concentrations d'efforts qui sont un de ses soucis et qui ne pourront que favoriser son propre travail.

La Conférence a donc songé, dès ses débuts, ou peu s'en faut, à se constituer en association autonome ayant son existence propre, son esprit et ses buts particuliers.

Existence propre, avec toutes les conséquences qu'entraîne le principe même de l'autonomie : presque tous les procès verbaux de la Conférence y font allusion ou la déclarent expressément. Dès février 1927, c'est à dire un mois après la fondation, un sujet d'étude collective : « Le mariage africain » est offert à l'activité personnelle des membres de la Conférence. Un peu plus tard le vœu est émis que des groupements semblables à celui de l'Afrique puissent s'organiser pour les autres parties du monde. Le principe est affirmé plus expressément dans la circulaire du 8 mai 1927 et la brochure de février 1928 en rapportant les progrès accomplis, résume aussi la pensée fondamentale de la Conférence dans les termes suivants :

« Les Congrégations ne s'engagent vis-à-vis de l'Institut que dans la mesure où elles le veulent bien, chacune pour son compte et par l'intermédiaire obligatoire de son représentant à la Conférence. La Conférence *étant constituée*, nous nous en servons... etc » Et ici sont énumérés les différents buts : études particulières, propres à la conférence, délégation à

Londres, mise en rapport avec l'Institut de nos spécialistes etc.

C'est d'ailleurs à titre d'association missionnaire autonome que la Conférence en 1929 obtenait du Conseil de la Propagation de la Foi une subvention, était autorisée à tenir ses réunions dans les locaux de la Propagande et entrait en collaboration avec *l'Agentia Fides* pour l'examen des documents scientifiques envoyés par les Missions.

D'une manière absolument explicite d'ailleurs, le procès-verbal du dernier Comité exécutif vient préciser encore la position de la Conférence et fait ressortir que « le premier but de l'association est essentiellement pastoral et religieux » : on y visera à se rendre service de toutes manières possibles sur le terrain des méthodes et des renseignements utiles aux Missions tout en favorisant l'activité scientifique des missionnaires et en assurant la liaison avec l'Institut de Londres.

1° Exprit de *collaboration* entre Congrégations et Missions, collaboration à caractère religieux et missionnaire. Et pour bien le marquer, il a été réglé (ce qui ne s'était fait jusque là que par exception) que toutes les circulaires seraient envoyées à tous les Vicaires et Préfets apostoliques des missions d'Afrique.

2° Esprit de *dévouement pratique* au service des Missions. La Conférence veut par tous les moyens se rendre utile aux missionnaires d'Afrique :

études organisées à Rome ou dans les missions sur les questions importantes, publications : répertoire en préparation, et bulletin en projet,

service de renseignements,

renforcement de son Comité chargé de pourvoir à l'examen et à l'utilisation des documents fournis par les Missions,

continuation du travail bibliographique déjà entrepris, etc. etc.

Tel est l'aspect, ou si l'on veut, l'attitude primordiale de la Conférence des Missions d'Afrique. Mais il en est un autre qui a aussi son importance. Elle veut rendre service aux Missions dans un autre sens d'une double façon, :

1° en mettant nos missionnaires en état de mieux connaître et mieux apprécier l'importance des mouvements généraux d'opinion mondiale ou africaine, de doctrine coloniale ou sociale, d'organisation politique ou scolaire qui tendent à envelopper toute l'Afrique et en particulier le travail de nos Missions et les tenir au courant. A les ignorer ou à s'en désintéresser, l'apostolat catholique s'exposerait à de désastreux contre-coups ou à de terribles surprises. Mais déjà ici la liaison avec l'Institut intervient comme un des moyens

les plus efficaces de suivre ces mouvements ou même d'y participer efficacement ;

2° en aidant nos missionnaires à mieux profiter des précieux avantages que l'Institut offre à nos missions facilitant spécialement les contacts du monde missionnaire avec le monde officiel et mettant à leur disposition tous ces instruments de travail qu'il a rassemblés.

Il est d'ailleurs de notre devoir vis-à-vis de l'Institut de répondre à la loyauté de l'appel et de la confiance par la loyauté de la réponse et du dévouement.

La Conférence des Missions d'Afrique n'y manquera pas et n'y a pas manqué : participation aux Conseils de l'Institut par sa délégation, cotisation annuelle importante, réponse aux enquêtes,communications de documents ou de renseignements, intervention dans les congrès africains, intérêt apporté aux missions scientifiques des directeurs, articles ou analyses de livres fournis à la revue *Africa*, envoi de livres ou de fiches bibliographiques, contributions diverses de ses spécialistes, correspondance active et propagande en différents milieux, etc. : telle a été jusqu'ici sa part de collaboration. La Conférence parce qu'elle veut le bien de l'Afrique, ne demande qu'à s'associer aux efforts de tous ceux qui y travaillent.

Et nous ne pouvons mieux terminer cet exposé que par les paroles du Saint Père aux membres du Conseil Exécutif de Londres dans l'audience déjà citée.

« La sublime fin du travail missionaire est à tout prix la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais à cette recherche des âmes viennent en aide toutes les connaissances qui mettent le missionnaire en état de comprendre et de se faire comprendre, comme l'étude de la langue, celle des mœurs,des usages, de la civilisation des peuples évangélisés. Tout cela n'est-il pas l'objet de vos travaux. De la constatation de ces points de contact, il apparait que les missionnaires peuvent être considérés comme les auxiliaires de ceux qui se livrent à l'étude des langues et des civilisations africaines, et que l'institut, par vous organisé, et les missions sont appelés naturellement et surnaturellement à collaborer ».

Henri Dubois, S. J.

Saint Jean Népomucène

Patron secondaire de la Compagnie

Mon Révérend Père, (1)
P. C.

Vous l'avez peut-être vous-même constaté, un trop grand nombre des nôtres ignore pourquoi et comment S. Jean Népomucène est devenu patron secondaire de la Compagnie. J'ai entendu moi-même à ce sujet des choses étonnantes.

Un des plus importants ministères de la Compagnie, me disait quelqu'un, étant celui des confessions, celle-ci a jugé opportun de se mettre tout spécialement sous la protection de cet illustre martyr du secret de la confession.

Et un autre : la Compagnie a donné S. Jean Népomucène comme patron à ses ouvriers apostoliques en attendant ; c'était à une époque où il n'y avait pas encore de jésuites sur les autels ! Veuillez remarquer que St. Ignace fut béatifié en 1609 et canonisé en 1622, tandis que S.Jean Népomucène n'a été béatifié qu'en 1721 et canonisé en 1729 !

Le très excellent Père du Manoir, dans le dernier numéro des Lettres de Jersey, parlant de S. Jean Népomucène, ne l'appelle-t-il pas : « celui que S. Ignace avait choisi comme patron secondaire de la Compagnie » ?

Devant une lacune si regrettable dans la pensée des nôtres, et puisqu'il y aura l'an prochain deux cents ans (1731-1931) que S. Jean Népomucène a été donné par *le pape lui-même* à la Compagnie toujours si calomniée, comme protecteur général de sa bonne renommée, permettez-moi de vous faire en toute simplicité ma petite proposition.

Nous avons ici à Lille un livre rarissime édité à Anvers par l'un des nôtres, le Père Wielens, en 1759, vingt-huit ans après que S. Jean Népomucène eut été choisi comme patron de la Compagnie. Ce livre montre très clairement dans un de ses chapitres comment ce patronat s'est établi, et par quels hommages la Compagnie en ce temps-là réalisa le désir du Souverain Pontife.

---

(1) Lettre du P. Journel au Directeur des *Lettres de Jersey*.

Je vous ai transcrit ce chapitre.

Auriez-vous l'obligeance d'en prendre connaissance? Et après lecture, ne vous semblerait-il pas qu'il y aurait utilité à ce qu'il parût in-extenso *à titre documentaire* dans les «Lettres de Jersey» ? Ce serait une excellente manière de nous préparer au deuxlième centenaire ci-dessus mentionné, et de répondre à la demande du T. R. P. Ledochowski dans sa lettre du 27 avril 1929 :

« Ayons à cœur de rendre de plus en plus propice à la Compagnie ce protecteur admirable de la bonne réputation ».

Commendo me R. V. precibus et SS.

R[ae] V[ae] servus in Christo,

M. H. Journel, S.J.

Pourquoi S. J. Népomucène est-il le protecteur de la bonne réputation ?

Le même Père Wielens l'explique. Après avoir raconté le martyre du saint chanoine de Prague, il ajouta : « C'est ainsi que le Bienheureux Jean Népomucène sanctifia les eaux de la Moldau, en y scellant par son sang le secret de la confession *et la bonne renommée de l'Auguste Jeanne de Bavière, Reine de Bohême* ».

Et plus loin :

« Dieu a donné à S. Jean Népomucène, comme le marquent les anciens monuments et écrivains, peu de jours après sa mort, le respectable titre de défenseur ou de patron de la réputation. Cette faveur rend la gloire de son nom fort célèbre dans le monde chrétien.

« La noblesse, naturellement délicate sur le point d'honneur, ne cesse pas de l'invoquer, comme un ardent zélateur de la bonne renommée, qui préserve ses clients du déshonneur et des notes qui donnent atteinte à leur réputation.

« D'autres, engagés dans des affaires ou des emplois difficiles , d'où dépend quelquefois leur bonheur et leur renom, réclament aussi le secours de ce saint, et expérimentent qu'ils en sortent à leur aise et avec gloire.

« Plusieurs recourent aussi à lui, quand ils ont des adversaires qui mettent leur bon nom en danger.

« De plus ce saint secourt avec charité et compassion ses serviteurs, qui, après avoir commis quelque faute, invoquent sa médiation : il les délivre de la honte, et répare avec avantage leur honneur ».

Le Père Wielens donne des exemples :

« Peu avant la canonisation du Bienheureux martyr, était à Rome un digne ecclésiastique ; il y vivait en paix et en réputation de grande probité, jusqu'à ce qu'un malheureux rival se hasarda de lui imposer des crimes tout à fait faux et

contraires à son honneur, ce prêtre fut si sensiblement affligé , que sa nièce, religieuse, s'en aperçut et le pria instamment de lui faire confidence du sujet de sa tristesse. Sachant de quoi il s'agissait, elle exhorta son oncle à invoquer S. Jean Népomucène ,disant qu'il était merveilleux dans la défense de ses dévots amateurs, quand quelque imposteur les attaque par de fausses déclarations ; en même temps, elle lui offrit une médaille du glorieux martyr, et lui recommanda de réciter neuf jours de suite quelques prières à son honneur. L'oncle accepta le petit présent, suivit avec simplicité l'avis de sa nièce, et en recueillit le fruit désiré.Le dernier jour de la neuvaine vint chez lui un homme, qui tout consterné et les larmes aux yeux, se jeta humblement à ses pieds ; il lui avoua avec grand regret, qu'il était le fourbe,qui avait secrètement noirci sa renommée ; mais que depuis neuf jours, Dieu le punissait horriblement de ses impostures, et qu'il sentait dans son âme une agitation si violente, qu'il n'avait aucun repos, et qu'il lui semblait par les peines qui l'accablaient, être et brûler dans l'enfer,et que ces châtiments l'avaient contraint de venir se prosterner à ses genoux pour lui demander pardon de ses calomnies, promettant de réparer autant qu'il pouvait le tort qu'il lui avait fait. Pendant que ce prêtre l'embrassait et pardonnait à son calomniateur, ses remords cessèrent tout-à-coup. L'un et l'autre reconnut par la punition de celui-ci et par la dévotion en la neuvaine de celui-là, combien puissante est dans le ciel l'intercession du saint contre ceux qui violent les droits de l'honneur et de la réputation du prochain.

Tout ceci était prêt à être déposé avec serment pour les procès à la canonisation du martyr, si on en eût eu besoin ; tout était déjà achevé ; il n'en fut pas question ».

Autre exemple :

« Peu après la canonisation du Saint, un jeune juriste de Prague fut abordé hors de la ville par un homme vêtu en cavalier, qui le pria de changer avec lui ses habits. Le modeste écolier le lui refusa, disant qu'un tel habit ne lui convenait pas. L'autre pour l'obliger à y consentir, le menaça de mort et le contraignit à faire cet échange. Cet homme était un voleur effronté, qui savait qu'une troupe de soldats et de sergents était à sa poursuite, et que si elle l'eût atteint dans son premier équipage, il en eût été infailliblement pris et reconnu. Dès qu'il se vît assez déguisé, il rebroussa chemin, et alla d'un air franc à la rencontre de ceux qui étaient commandés pour l'arrêter. On lui demanda s'il n'avait pas vu sur sa route une personne en tel habit et tel ajustement. Il répartit que oui, et que si l'on redoublait le pas, on le rencontrerait vers tel endroit. On atteignit le garçon, et l'on trouva dans ce vête-

ment les indices de s'en saisir. Ni les larmes, ni tout ce que le pauvre juriste leur dit, ne put ralentir leur prise. Quoique sans aveu de faute, sur la seule prévention de l'habit qu'il avait, comme d'un fait assuré, il fut condamné à être pendu. Il était déjà attaché à la potence, et sur le point d'être jeté en bas des échelles, lorsqu'il disparut, comme un Habacuc porté par un ange à la fosse aux lions. Où est-il? s'écria-t-on de toutes parts. On le chercha dans la foule, et on ne le trouva pas. Personne ne put dire autre chose, qu'il est évanoui. Tous crièrent : miracle ! Miracle ! sans savoir comment cela s'était fait. Après quelques jours, le sacristain de la cathédrale vit avec grande surprise ce jeune homme couché à terre et profondément endormi devant la tombe de S. Jean Népomucène. Il l'éveille et lui demande ce qu'il y fait. L'étudiant, ravi de joie et tout étonné, répondit : « Je ne le sais pas ; je sais seulement que je me suis trouvé au haut de l'échelle la corde au cou, prêt à être précipité, et qu'alors j'ai prié le glorieux martyr de me délivrer de cette infamie. Je sais aussi, ce qui me parait comme un songe, que je reconnais le sépulcre du saint ; outre cela je ne sais rien. Il dit la vérité parce que Dieu l'avait surnaturellement enlevé à la vue du peuple et tenu quelque temps invisible et fait porter par quelque esprit céleste au sépulcre de son saint intercesseur. Sa cause fut revue par les juges de la ville ; son innocence fut reconnue et l'heureux juriste fut exempté de toute infamie. Ce miracle le mit en grande renommée et en estime dans le public.

« Un procureur au Conseil de Prague n'était pas innocent comme ceux dont nous venons de parler ; il était convaincu de grand crime et condamné à avoir la tête tranchée. Se voyant sur le point de déshonorer sa famille par une mort si ignominieuse, il appela à un autre tribunal quoiqu'il jugeât que son appel ne pourrait pas l'assister. Néanmoins touché d'une sincère et véritable contrition de ses péchés, il répéta souvent cette courte prière : *Saint Jean de Népomuc, priez pour moi afin que je ne tombe pas en confusion.* Le saint l'exauça et lui rendit le second tribunal favorable. On y changea la sentence de mort avec un emprisonnement d'un an. Par la répétition continuelle de cette prière, il obtint encore du bienheureux qu'après quelques mois de prison, l'empereur lui accordât sa grâce, et avant la fin de l'année, il fut rétabli dans le poste qu'il avait eu auparavant ».

*
* *

COMMENT SAINT JEAN NEPOMUCENE EST DEVENU PATRON SECONDAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS (1731)

Extrait du livre : Histoire du saint martyr Jean de Népomuc, *par le Père Joseph Wielens, S. J. — à Anvers chez André-Paul Colpyn, marchand libraire, au grand marché, à l'enseigne du Paon* — 1759. »

Le lecteur nous permettra de dire que depuis quelques années la Compagnie de Jésus est singulièrement portée à contribuer au respect qu'on témoigne à ce patron de la bonne renommée. Surtout après que le Seigneur notre Dieu, qui voulait étendre par toute l'Église catholique la gloire de son fidèle martyr, inspira à son Vicaire sur la terre, le pape Clément XII, de recommander le culte de ce fameux martyr au très révérend Père Général de la Compagnie de Jésus. Ce souverain Pontife, extrêmement ému de tous les écrits diffamatoires et des fausses accusations qui se répandaient pendant son pontificat contre la Société, donna par affection et compassion paternelle au très Révérend Père François Retz, le quinzième général de la Compagnie, Saint Jean Népomucène pour protecteur de la réputation de la Société. Pour animer en ces religieux la dévotion envers le Saint, ce Père des fidèles accorda le jour de la fête à tous ceux de la Compagnie, indulgence plénière et la permission d'en faire l'office sous le rite double.

Rien ne pouvait être plus agréable au très révérend Père Général qu'une telle commission. Il était natif de Prague ; dès sa jeunesse il l'honorait de grand cœur ; étant à Rome, assistant du général, Michel-Ange Tamburini, il travailla à sa canonisation ; il avait eu, quand il était pour la seconde fois Recteur Magnifique de l'Université de Prague, le bonheur de porter sur ses épaules le corps du saint martyr à la procession qui se fit l'an 1721. C'est pourquoi ce très Révérend Père manda sans délai des lettres circulaires à toutes les Provinces de la Société, par où il insinua les affectueuses intentions de Sa Sainteté, et recommanda à tous ses sujets d'avoir à cœur l'honneur de cet insigne patron et de l'invoquer dans les dangers de leur renommée. De plus, il les exhorta à ne pas se contenter de le servir en particulier, mais d'en procurer solidement au dehors la sincère dévotion.

C'en fut assez pour voir bientôt chez les jésuites Saint Jean Népomucène en grande estime. Tous réclamèrent d'abord sa médiation et offrirent des exercices de piété et des messes à Dieu en l'honneur de ce bienheureux martyr, afin d'être protégés contre les pièges de leurs ennemis. On érigea dans la plupart de leurs églises des statues ou des tableaux de ce nouveau patron.

Donnons ici un petit crayon de ce qui s'est passé chez ces Pères depuis la Bulle de Clément XII dans nos régions.

La sérénissime Princesse. Christine de Wolfenbuttel, voulant avancer le culte de S. Jean Népomucène dans la ville de Ruremonde, où cette vertueuse princesse, après avoir embrassé la foi catholique romaine, s'était retirée, fit exposer une relique du Saint martyr dans l'Église de la Compagnie de Jésus, qui à cette fin fut magnifiquement ornée.Le 15 et le 16 de mai 1737, la solennité des offices divins fut faite avec tant d'ordre et de religion, que toute la ville bénit le Seigneur notre Dieu de la gloire que son illustre martyr commençait à y avoir. Chaque semaine, un des Pères de la dite Compagnie célébra la messe en son honneur, et l'on expose cette relique à la satisfaction des citoyens.

Dans plusieurs églises de la Compagnie en Brabant, en Hainaut, à Malines et en Flandre, le 16 de mai on célèbre publiquement sa fête : nombre de fidèles y font leurs dévotions et entendent la messe solennelle qu'on y fait : le soir,ils reviennent au salut ou aux litanies de tous les Saints qu'on lit à son honneur.

Ajoutons que le Révérend Père Marascé, de la Compagnie de Jésus, et provincial de la province gallo-belge,ayant particulièrement à cœur l'augmentation du culte du bienheureux martyr, reçut une relique des ossements du saint ; il l'appropria au collège de Lille ; on la voit ordinairement exposée au petit autel du côté de l'épître dans la nouvelle église que le roi Louis XV a donnée à la Société. Plusieurs prêtres y sont venus dire la messe, pour y honorer avec plus de fruit sa mémoire.

A Courtrai, la Compagnie de Jesus invoque dans son église S. Jean Népomucène depuis plusieurs années. Une belle statue de sept pieds de hauteur y est érigée. On a suspendu à la console un bras pour y brûler des cierges, et la gloire qui couronne cette effigie représente les étoiles qui parurent sur la Moldau à sa mort. On y a offert en 1758 une croix en argent massif et doré, que le saint tient en main. Ce collège jouit aussi d'une de ses reliques : un de ses Pères célèbre tous les mois la messe en son honneur, avec exposition du Très Saint Sacrement : les écoliers des classes l'entendent,et les habitants, grands et petits, y accourent en foule, qui après la dernière bénédiction ont le bonheur de baiser la relique du saint qu'ils révèrent et qu'ils aiment.

A Bailleul, le saint martyr est bien honoré. Le collège a le bonheur d'avoir de ses reliques, et par les bienfaits qu'on y reçoit, il semble que Saint Joseph, patron de l'église, se l'ait voulu associer pour bénir de plus en plus et cette maison et toute la ville.

En 1735, on a érigé dans l'église de la maison professe à Anvers, pour la gloire de Saint Jean Népomucène, une statue d'un beau marbre blanc. Elle est dans la chapelle de Saint Ignace et fut bénite le 30 Juillet. Sur la belle console, on trouve le chronogramme suivant :

DIVVs Ioannes nepoMVCenUs
soCIetatIs IesV patronVs.

Monseigneur l'évêque d'Anvers, Charles d'Espinosa, pour exciter son peuple à la dévotion de ce saint, accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui réciteraient pieusement près de cette image les prières ordinaires.

Le culte du saint, ainsi établi, devint ensuite plus stable :

1. Par les prêtres séculiers et réguliers, qui vinrent offrir à Dieu dans cette chapelle le Saint Sacrifice de la messe à l'honneur du bienheureux Jean Népomucène. En 1736, monsieur l'archidiacre de la Métropole de Prague y honora aussi sa mémoire par la messe, en y célébrant dans cette église.

2. Par la quantité des bougies et des chandelles qu'on y alluma, et par les offrandes que l'on apporta pour être mises près de la Statue du prodigieux martyr.

3. Par la solennité qui s'y fait tous les ans la veille et le jour de sa fête. Le 15 de Mai, on y fait un salut magnifique, et le 16 une messe solennelle et un salut à l'honneur du même Saint. C'est alors pour tous les fidèles, indulgence plénière, et ils viennent en grand nombre.

4. Par la messe que l'on dit chaque semaine à 7 h. 1/2 après le son de la seconde cloche des mercredis jours ouvriers, avec indulgence de 40 jours et avec exposition de la sainte relique, que la maison professe a reçue immédiatement de Prague. Cette relique est enchâssée dans une monstrance d'argent, qui en dedans est toute couverte de taffetas rouge, sur lequel le corps du saint a reposé après son exhumation pendant quelques années. Elle est maintenant entourée de vingt diamants et de trente autres, qui représentent les cinq fameuses étoiles.

On espère avec raison que ce culte se perpétuera, et que le grand patron de la bonne renommée nous obtiendra par sa puissante intercession sous les auspices de l'aimable mère de Dieu la grâce de nous comporter louablement sur la terre et d'être préservés au jour du jugement de la confusion éternelle. Amen.

La Compagnie et les lépreux

Bien que les Jésuites ne s'adonnent pas au soin des infirmes comme à une œuvre spéciale de leur Institut, cependant, en pays de mission, ce soin leur est imposé à la fois par des raisons d'humanité et de charité chrétienne.

Un des fléaux qui exigent l'attention des Nôtres en Orient est cette maladie répugnante de la lèpre, et la Compagnie peut présenter avec fierté ses « Pères Damien ».

Parmi les noms à mettre en avant dans cette liste, il y a celui du Père Auguste Miller, de la Province de Germanie, qui dirigea, aux Indes, les Léproseries de Mangalore, fondées par les Pères de la Province de Venise. Le Père Miller appliquait avec beaucoup de succès un remède découvert par César Mattei. Il n'opéra aucune guérison complète, mais réussit certainement à rendre la maladie plus douce et plus supportable. Ses travaux commencèrent en 1879. En 1892 il se mit à la construction d'un nouvel asile plus spacieux. Au début, il soignait 30 malades par an, mais en 1911 et 1912, il y avait 103 lépreux sous sa direction. On comprend mieux la signification de ce fait quand on sait que les Brahmes considèrent la lèpre comme une bénédiction du ciel et ne regardent pas le lépreux comme un banni, mais plutôt comme un objet sacré. La moisson spirituelle dans ces maisons était très encourageante, et presque tous les malades non-catholiques se convertissaient à la Foi.

Dans l'île de Trombay, près de Bombay, Mgr Meurin fonda une léproserie, avec l'aide d'une riche « Parsee ». En 1916, le nombre des malades n'était que de 16, mais l'hôpital devenait le modèle de la nouvelle Léproserie bâtie quelque temps après par la ville, et qui fut mise sous la direction spirituelle des Nôtres.

Un autre asile de lépreux fondé par les Nôtres est la maison de Belgaum. Le fondateur en fut l'aumônier des troupes dans la partie anglaise de l'archidiocèse de Goa, le Père Charmillot. La première maison était très petite, mais on doit aux sérieux efforts de Mgr Meurin une nouvelle construction plus vaste. En 49 ans, plus de 250 malades y ont été hospitalisés sans qu'on connaisse un seul cas de contagion ayant atteint les personnes du voisinage. De fait, le blanchissage de l'asile était fait par un chrétien indigène, qui s'acquitta de ce travail plus de vingt ans, sans qu'on ait pu remarquer sur

lui la moindre atteinte de lèpre. Le soin du surnaturel était une vraie charge, puisque le directeur de l'établissement restait aussi bien aumônier des troupes anglaises. L'Hôpital fut condamné à disparaître par décret de l'inspecteur du gouvernement en 1920 : il était interdit de recevoir aucun malade pour cinq ans, ce qui revenait pratiquement à fermer l'hôpital, malgré les incalculables bienfaits que la société en recevait.

La Province de Toulouse avait un grand hôpital de lépreux à Ambahivora (Madagascar), mais la pauvreté interdisait l'acquisition de l'agencement spécial des asiles de première classe. Grâce aux travaux et au zèle du Père Beyzym, Polonais, une nouvelle maison s'éleva à Marana. Le Père était très dévoué au soin de son infortuné troupeau, et de fait, ce zèle lui valut deux taches de lèpre. C'était sa fierté que personne ne mourait dans son asile sans s'être converti au Christianisme. L'hôpital était aménagé pour environ 125 malades, et en moyenne 31 nouveaux par an. Après la mort du Père Beyzym en 1912, le Père Charles Deces prit la direction de la maison. Il y a trois religieuses pour aider le Père, qui est en même temps médecin. Les Jésuites, à Madagascar, visitent d'autres léproseries qui ne sont pas sous leur direction.

Les léproseries de toutes les plus vastes et les plus scientifiquement organisées sont celles qui sont placées sous la surveillance de l'Amérique. C'est à Culion, aux Philippines, que les Nôtres travaillent maintenant d'accord avec le gouvernement. Dans l'Ile, il y a , d'après le recensement de 1924, 5.330 lépreux. Les cas les plus avancés sont dans les hôpitaux dont 12 sont contrôlés par le gouvernement,8 sont sous la direction de la Compagnie, et 2 relèvent des Protestants. Les Jésuites possèdent 5 maisons sur les 8 qu'ils dirigent.

La vie des lépreux à Culion ne diffère pas de la vie dans un village moyen des Philippines. Agriculteurs,pêcheurs, petits marchands et employés de « Culion Fish, Ice and Electric Co ». Les habitants se divertissent tout comme leurs compatriotes plus heureux. On élève des coqs pour des combats de coqs, et les terrains de ces combats deviennent des centres d'attraction.

L'administration de l'Ile est entre les mains d'un gouvernement officiel,dont le personnel se compose d'un docteur général et de deux inspecteurs médicaux. Chacun d'eux a son personnel d'aides, au nombre de 721 en tout,dont 436 lépreux. Les soins des médecins ont les meilleurs succès. Grâce à la prévoyance du dernier Gouverneur général Wood, le tiers des finances destinées aux Philippines a été attribué à Culion. Cela rendit possible le traitement de tous les malades au « Chaulmugra oil », vieux remède indien pour ce fléau. L'hui-

le est injectée dans les muscles plutôt que prise par la bouche comme jadis, ce qui a moins d'inconvénients et fait moins souffrir les malades. En 1927,273 lépreux sont sortis de Culion complètement guéris. L'Ile a son dispensaire-école, dont le personnel est presque entièrement composé de Sœurs de Saint Paul de Chartres.

La direction spirituelle est confiée à deux Pères et à un Frère de la Compagnie. Il n'y a pas d'autres chapelains, car l'élément non-catholique parmi les lépreux est pratiquement négligeable.Tous les matins,il y a la Messe et l'on porte la Communion aux malades dans la maison. Le Dimanche,il y a quatre messes. Récitation solennelle du chapelet à l'église le Dimanche soir, suivie du catéchisme et du salut. L'apostolat de la Prière et les Congrégations pour les diverses professions sont en vigueur et en pleine prospérité. Le nombre des confessions pour une seule année dépasse 25.000 et chaque Carême on fait avec grande ferveur les Exercices de S. Ignace. Plus de la moitié des Mahométans qui meurent dans l'Ile meurent dans la Foi,et beaucoup de Protestants ou d'Aglypayans reviennent à la Foi de leurs Pères.

Parler de Culion sans dire quelques mots du Père Millan, serait manquer à un grand homme.Le Père Philippe Millan, mort il y a qulques années seulement, le 23 Octobre 1926, fut un véritable père pour les lépreux. Né en Espagne en 1866 à Fuental-Monjé, il entra dans la Compagnie et enseigna les sciences avec beaucoup de succès. Devenu Maître des Novices, son zèle pour les missions le poussa à demander d'être envoyé à l'Ile de Culion, et pour ce motif, il passa à la Province d'Aragon. Dès son arrivée à Culion il trouva que le mal le plus pressant était le grand nombre d'orphelins abandonnés. Avec tout le zèle d'un nouvel arrivé, il quête un peu partout jusqu'à ce qu'il soit en état de bâtir plusieurs orphelinats, où les enfants abandonnés puissent être abrités et élevés. Le Père Millan est vraiment mort à la tâche. Sous le soleil ou les pluies tropicales il portait la consolation et le via tique aux coins les plus reculés de l'Ile. Il était toujours prêt à répondre à tout appel, jour et nuit. Sa mort tut pleurée par les malheureux comme celle d'un père, et ils montrèrent l'estime qu'ils faisaient de son œuvre en donnant son nom à leur « Millan-Plaza ».

Ce n'est que récemment que le « Governor Wood Memorial Hospital » a été ouvert à Cébu, comme léproserie ; le Père Clément Riesacher, dont lavie, par une étrange coïncidence offre une ressemblance prononcée avec celle de l'héroïquePère Millan est le premier de la Province de Mardyland donné à une œuvre de ce genre. Les Pères de Jamaïque ont reçu les priteul ministère auprès des lépreux pour une partie de leur apostolat,

Aujourd'hui il y a 18 Pères et 3 Frères de la Compagnie qui travaillent parmi les lépreux aux Indes, Madagascar, Java, les Philippines, la Jamaïque, Ecuador, en Colombie et aux Barbades. Leur travail est très ignoré et très ingrat, mais c'est le travail qui demande le plus des âmes généreuses jusqu'à l'héroïsme.

Gustave A. Weigel, S. J.
(*Woodstock Letters*, 1929.)



ÉCHOS ET NOUVELLES

Rome

L' hommage des congrégations au Saint Père. — Le 31 mars, Pie XI recevait au Vatican, un groupe de directeurs des quatorze Congrégations de Rome, dont la *Prima Primaria* et son directeur Général, le R. P. Garagnani, lequel offrit au Saint. Père l'hommage des 1227 Congrégations dispersées par l'univers entier.

La grande Vision. — Voici comment l'*Osservatore Romano* résuma dans son numéro du 1er avril l'allocution Pontificale, sans en reproduire la forme directe, mais en notant certains mouvements de l'auditoire :

« Cette année du Jubilé sacerdotal du Pape, nous avons la consolation et la joie d'entendre, parmi les voix très chères des catholiques du monde entier, la voix des Congrégations Mariales.

« J'inscrirai dans mon cœur, continua le Pape, cette audience parmi les cérémonies les plus consolantes et les plus joyeuses dont la divine Providence a voulu doucement,progressivement, orner et consoler Notre Jubilé Sacerdotal qui est la grâce la plus grande que Dieu puisse accorder aux hommes.

« Mais, en même temps, Notre Jubilé Sacerdotal est un rappel de nos grandes responsabilités, et aussi le souvenir, l'annonce toujours plus pressante de la mort qui nous attend.

« On dirait vraiment que la Providence très bénigne de Dieu aît pensé à consoler, soulager, et rasséréner, dans ce sublime anniversaire de vie sacerdotale, tout ce que Notre charge comportait de préoccupations et d'importants soucis.

Parmi les belles choses dont cet événement a été marqué, le Pape voyait ce que ces chers fils Lui avaient apporté : leurs dons, leurs oboles, la participation universelle à son Jubilé, participation manifestée d'une manière telle que nulle autre ne saurait être plus filiale de leur part, ni plus consolante pour son cœur de Père.

« Ses chers fils étaient venus à Lui avec leur jeunesse, belle en fleur, et riche de promesses.... parce qu'ils étaient jeunes par l'amour du bien et par leur attachement à ces principes qu'ils avaient tou-

jours suivis, donnant en outre l'exemple de leur fidélité, de leur persévérance, de leur affection et de leur piété filiale envers la Mère de Dieu et envers le Père commun de tous les fidèles, le Vicaire du Christ. Ils étaient venus au Pape avec leurs splendides trésors, en leur nom et au nom des autres congrégations. Vision magnifique... évoquant à Sa pensée paternelle ces milliers de congréganistes présents ici par l'esprit et par le cœur...

« Le nombre considérable de ces signatures toujours chères au Pape — comme Lui est cher le précieux recueil d'autographes — diront une par une qu'il y a des fils dévoués, toujours attachés à leur Père et à l'Eglise catholique romaine accueillant et réunissant tous les fidèles en son sein.

Chacun des ces gestes était donc un émouvant témoignage de leur affection et piété filiale ; mais surtout il se sentait ému à la vue des signatures des prisonniers, des lépreux, hommage qui Lui allait particulièrement au cœur et pour lequel il ne savait assez exprimer sa gratitude. Il voulait aussi, l'Auguste Pontife, dire à chacun de Ses fils très aimés avec quel sentiment il les avait vus entrer dans la salle et s'était approché de chacun d'eux en particulier dans une revue rapide, faisant, comme il aimait à dire et plus encore comme il aimait à le faire, connaissance personnelle avec chacun.

En ces sentiments, il les remercia pour la consolation qu'ils étaient venus Lui procurer, et surtout les bons Pères et les Prélats qui avaient travaillé avec eux pour procurer une heure d'une telle consolation au Pape.

Les espoirs de l'Eglise. — Sa Sainteté pensait, avec une vraie joie de son cœur paternel, à la présence de ses fils et de tous ceux qui non seulement à Rome ou en Italie mais par le monde entier étaient évoqués à sa pensée : toute cette immense élite affectionnée au bien... sous les auspices des saints, de Marie et de Jésus : de Jésus qui guide lui-même les congréganistes, dans la personne de ses jésuites qui tirent leur nom de Lui ; de Marie qui est le drapeau des Congrégations. A la pensée de toutes ces magnifiques forces, au service de la vérité et du bien, si remarquablement préparées à la bataille pour la vertu, le Saint Père songeait à tout ce que ses fils Lui portaient, Lui porteront et Lui portent déjà de précieuse contribution à l'apostolat auquel les avait conviés le Pape et auquel tous ses prédécesseurs depuis les Apôtres, dès l'aube de la chrétienté, ont convié les Chrétiens laïques.

Cette participation du laïcat à l'apostolat hiérarchique revêt des formes multiples... Elle est possible à tous, elle est ouverte à la coopération de tous : apostolat de la parole, de l'action, de l'édification, d'une vie exemplaire ; apostolat de la prière, le plus facile, le plus adapté à tous, les besoins, et le plus puissant parce que à la prière sont attachées les promesses de Dieu.— « Demandez et

vous obtiendrez », « Demandez et il vous sera donné ». — Quand on pense, continua le Saint Père, à cette collaboration immense, si bien préparée, prenant conscience des désirs du Cœur de Jésus et de Marie, qui sont aussi les désirs du Vicaire du Christ, le Pape sentait son cœur rempli de joie.

Ces chers fils Lui avaient été désignés pour porter au Père cette grande consolation du dimanche « Laetare », tandis que la couleur liturgique se transforme et se transfigure en une couleur de joie, annonce de l'allégresse pascale.

Et précisement ce jour, le Saint Père avait tenu que son Cardinal Secrétaire d'Etat signât une lettre particulière préparée dès longtemps, avec l'aide de la prière, et disant combien il désirait la coopération de toute la grande famille catholique : associations, congrégations, initiatives spirituelles propres au Laïcat et correspondant parfaitement aux exigences du temps et à l'activité réclamée de nos jours.

Les forces auxiliaires de l'Action Catholique. — Dans cette lettre où le Saint Père traite de toutes les activités apostoliques, il pensait aux congrégations qu'il connaît pour les avoir vues à l'œuvre à Milan, à Rome et dans tous les pays où il avait été envoyé pour exercer son ministère.

Il s'intéressait toujours aux congrégations de Sainte Vierge, à cause de l'affection particulière qu'il ressentait pour la Compagnie où les Congrégations trouvent leur nid et leur sauvegarde.

Le Pape pensait à celle-ci, quand il songeait au fond du cœur à ces magnifiques ressources, à cette aide et à cette coopération qu'Il reçoit de toutes ces œuvres qu'Il appelle « les précieux auxiliaires de l'action catholique ».

Pour être un membre actif de l'action catholique, il faut faire le bien sous toutes les formes. Le Pape pourrait dire avec le Maître Divin : « Qui n'est pas contre Moi est avec Moi ». Ils sont pour Lui, tous ceux qui ne travaillent pas contre Lui, surtout ceux qui travaillent dans le même sens et avec le même esprit d'apostolat. Tous nous pouvons et tous nous devons y coopérer... tant les formes du bien varient, et du fait que tous ceux qui font le bien édifient et concourent à l'agrandissement du Règne du Christ, œuvre des premiers Apôtres, œuvre éternelle des siècles chrétiens, œuvre des missionnaires postés aux frontières de la foi et de la civilisation, œuvre des nouveaux apôtres de l'intérieur, qui durera jusqu'au régne sans fin.

Et tous doivent apporter leur aide au bien sous une forme ou sous une autre ; tous peuvent et doivent y contribuer à leur manière, selon leur capacité et leur préparation.

Ne renonçons pas pour autant aux formes spécifiques des initiatives du bien (il s'agit des congrégations), qui doivent toutes subsister sans se transformer en organisations nouvelles ni s'appeler

proprement du nom d'Action catholique officielle. Il importe seulement que toutes ces formes du bien aident les initiatives de l'Action catholique ; cela veut dire que le Pape désire voir Ses fils bien préparés, tels que ceux qui sont présents devant Lui, surgir nombreux, comme de jeunes pousses riches de promesses, et prêtes à apporter leur aide efficace...

En restant à la place où ils sont et en gardant leur forme propre qui est et sera toujours la sauvegarde de leur conscience et leur formation catholique, en demeurant près de leur Mère Céleste, ils trouveront la manière, le temps et la force de dépenser leur activité pour le bien commun, lorsque la hiérarchie ou les fidèles en auront besoin.

Le monde est vraiment toujours païen — ou paganisant — surtout dans certaines matières. D'autre part, les forces de la hiérarchie sacrée, principalement dans certains endroits, sont diminuées à cause d'événements formidables qui se sont déroulés dans le monde. Le besoin se fait donc sentir davantage que le laïcat vienne en aide à la hiérarchie, comme au temps des Apôtres.

Qu'auraient fait les pauvres douze Apôtres, même avec l'aide extraordinaire qui les assistait — ils étaient si peu nombreux dans un univers si grand et au milieu de peuples si immenses — si la Divine Providence n'avait mis à leur disposition la collaboration du laïcat de tout âge, de tout état ou condition sociale, ainsi qu'on le lit dans l'histoire de l'Eglise et comme le laissent voir les toutes premières lettres inspirées des Apôtres.

L'universalité de l'apostolat. — L'Auguste Pontife continua en disant qu'il mettait la plus grande confiance dans les souhaits que Ses chers fils Lui avaient offerts, ainsi que dans leur présence, gage d'avenir... Jusqu'à maintenant, on a parlé d'incompatibilité entre le fait d'appartenir à l'Action catholique,et celui de faire partie d'une association quelconque d'intérêt commun, mise sous l'égide ou sous l'inspiration du Gouvernement.

Cela ne plaisait pas au Saint Père et même le contristait. Une note publiée la veille avait supprimé cette opposition qui ne doit pas exister, parce qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre être catholiques actifs (ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens), et s'occuper de ce qui concerne le bien commun, ce qui est le propre du bon citoyen. Chaque fois donc que, bien à tort, cette incompatibilité est affirmée, alors Sa Sainteté se plaît à voir surgir sous son regard les magnifiques possibilités des Congrégations pour la dilatation du règne du Christ.....

Et voici qu'en ce moment ces chers congréganistes étaient venus Lui dire par leur présence tout ce que leurs congrégations, au cours de leur histoire plusieurs fois séculaire, comportaient de coopération au bien sous toutes les formes, humbles ou élevées, comme pouvait l'enseigner aux âmes rachetées par le sang du Christ leur Mère, leur Reine, leur Patronne.

Ces chers fils pouvaient donc bien se représenter de quel affectueux regard le Pape les contemplait et les embrassait, et avec quelle reconnaissance Il les remerciait de leur visite, pour tout ce qu'ils symbolisaient si bien.

Il avait plusieurs fois accordé Sa bénédiction avec émotion, avec effusion ; mais certainement la bénédiction qu'Il leur accordait en ce moment se faisait encore plus affectueuse.

Il ajoutait à Sa bénédiction un tout petit souvenir. Il donnait volontiers pour chacun les médailles qu'Il mettait dans la main du très cher P. Garagnani, de sorte qu'ils pouvaient dire qu'ils l'avaient reçue de la main du Père commun de leurs âmes.

La médaille était petite, mais leur affection la rendrait grande de souvenirs.

Chaque fois qu'ils regarderaient cette petite médaille, ils se souviendraient non seulement de cette visite très consolante, mais aussi du Père commun de leurs âmes ».

Après la bénédiction Apostolique, toute la Salle salua le Saint-Père de chaleureux applaudissements.

(*Osservatore Romano*, 1er avril 1930)

Séance académique en l'honneur du Saint Père. — Au mois de juin 1930, a eu lieu dans la cour Saint-Damase la séance académique donnée par l'Université grégorienne, ainsi que par l'Institut biblique et l'Institut pontifical oriental, en l'honneur du jubilé de Pie XI.

Sur une estrade, tendue de rouge, au fond de la cour, avaient ris place autour du Pape, les cardinaux Pacelli, secrétaire d'Etat ; Bisleti, préfet des Etudes, et Erhle,ainsi que de nombreux prélats, des diplomates et des recteurs de Séminaires. La vaste Cour Saint-Damase était remplie de 2.000 étudiants ecclésiastiques, appartenant à 48 nations.

Après que la schola de la Grégorienne eut chanté l'*Oremus pro Pontifice* de Camattari, et que le R. P. Ledochowski eut adressé un hommage en latin au Saint-Père, ce fut un défilé d'élèves de diverses nationalités donnant lecture d'une courte dissertation scolastique sur une des matières enseignées dans les différentes branches de la grande Université pontificale.

Un jeune Jésuite français,le R. P. Marcel Lobignac, lut une étude sur les commentaires de saint Augustin sur la Genèse. Le Rév. Bugic, du collège yougo-slave, auditeur de l'Institut oriental, traita des relations d'Innocent III avec les princes Nemagiti. Le Jésuite américain Iaramillo, de la province de Colombie, parla sur « la double formule symbolique dans Tertullien ». Don Luigi Oldani, du Séminaire lombard, étudiant en droit canonique à l'Apollinaire, prit pour sujet les relations juridiques entre l'Eglise et l'Etat. Un élève du collège germanique, August Froz, présenta un travail sur les martyrs anglais, témoins de la primauté pontificale romaine.

Jacques Wroe, élève du collège anglais,développa un thème de sociologie, selon Taparelli. Enfin, un jeune laïque, représentant l'Institut de culture supérieure religieuse pour l'Action catholique, qui dépend de l'Université grégorienne, a traité ce sujet : « La science et le magistère de l'Eglise ».

Ensuite, 48 élèves, pour chacune des 48 nations qui sont représentées à la Grégorienne, s'avancèrent, l'un après l'autre, en face du trône du Pape, et clamèrent, chacun dans sa propre langue, le souhait liturgique : « A Pie XI, Souverain Pontife, vie ,paix, gloire ».

Le Saint-Père bénit avec effusion cette jeunesse cléricale, en se réjouissant de cette vision unique, qui achevait en apothéose son jubilé sacerdotal, en félicitant les maîtres et les directeurs de cette phalange de lévites, tout imprégnés d'esprit catholique, apostolique et romain.

Une semaine d'études bibliques. — Une quarantaine de prêtres italiens, pour la plupart professeurs d'Écriture Sainte dans les grands séminaires de la péninsule, se sont réunis à la fin du mois de septembre , à Rome, pour une « semaine d'études bibliques ».

Les séances de cette « semaine » eurent lieu à l'Institut Biblique, sous la direction du R. P. Augustin Bea, S. J., président de cet institut. Les cours furent faits par les PP. Vaccari, S. J., Messina, S. J., et Vitti, S. J., professeurs à l'Institut Biblique ; le P. Rosadini, S. J., professeur à l'Université grégorienne ; les abbés Mortari, de Vérone ; Montessari de Modène, Tondelli de Reggio Emilia et M. Trucco, des Prêtres de la Mission.

A l'issue de ces réunions d'études, les « semainiers » furent reçus en audience par le Souverain Pontife qui leur adressa une allocution contenant d'importantes observations quant à l'orientation des études bibliques.

Le Saint-Père déclara qu'il voyait dans cette Semaine une disposition spéciale de la Providence, parce qu'il est si facile dans ce domaine de trouver de fausses notes, des théories inexactes et erronées. En effet, s'il n'est pas difficile de trouver une érudition abondante, il est cependant aussi facile de trouver une érudition mal fondée.

Le Souverain Pontife ne savait pas si c'était une renaissance ou une continuation, si cela se fait sciemment ou inconsciemment (ce qui serait encore plus grave) « mais il est certain ,disait-il, que l'on découvre des signes de véritable désorientation ou, pour le moins, d'un certain modernisme biblique — de même qu'il y a un modernisme dogmatique, juridique, historique, littéraire — qui, si nous ne nous trompons — semble avoir un fondement qui affleure souvent,un fondement faux qui consiste à traiter et à manier les livres divins comme s'ils n'étaient pas des livres divins, à les traiter et à les discuter comme si c'était un livre quelconque »..,

Sa Sainteté a vu cette Semaine avec plaisir et consolation et l'a suivie pour autant que cela lui a été possible. En particulier, ces fils très chers ont réservé la place due aux principes généraux sans lesquels manquerait la grande base qui permet de se diriger et en même temps de juger. Et puis l'on avait traité les questions les plus débattues de nos jours. Tout cela, exposé par des maîtres de valeur, a été la source où chacun des participants aura certainement puisé largement, d'après ses besoins et ses exigences.

A l'Observatoire du Vatican. — Après la mort du P. Hagen, le P. Stein a été choisi pour lui succéder comme directeur de l'observatoire du Vatican.

La *Revue générale des Sciences*, du 15 janvier 1931, a consacré une de ses colonnes à rappeler la mémoire du grand astronome défunt :

«Le 5 septembre dernier est mort le P. Hagen, de la Compagnie de Jésus, directeur de l'observatoire du Vatican depuis 1906.

Sa vie mouvementée est fort intéressante, et ses travaux sont des plus appréciés.

Né à Bregenz, en Suisse, en 1847, le P. Hagen, fils d'un professeur, fut lui-même destiné au professorat. Il commença ses études secondaires à Feldkirch, au collège des Jésuites, en 1856, et entra dans la Compagnie en 1863, à l'âge de 17 ans. En 1870, il est à l'académie de Münster, où il suit les cours de mathématiques et d'astronomie, mais il s'engage comme infirmier pendant la guerre, dans l'armée française, et contracte presque aussitôt la fièvre typhoïde, ce qui nuit grandement à ses études.

En 1871, il suit à Bonn les cours de mathématiques et de physique, de Lipschitz et de Clausius ; en 1872, il devient à son tour professeur à Feldkirch. En 1880, il est envoyé aux États-Unis, professeur au collège de la Prairie du Chien, Wisconsin, où il dirige un petit observatoire des plus modestes, prélude à des travaux plus importants qu'il commence en 1888 à l'observatoire du collège de Georgetown, près de Washington. Il dispose alors d'une réfracteur de 305 mm. et d'une bonne lunette photographique, et aussi de l'importante bibliothèque de l'observatoire de la Marine.

C'est alors qu'il conçoit le plan grandiose de son *Atlas des Etoiles variables*, qui devait être un précieux instrument de travail pour les astronomes : 40.000 observations furent faites par lui et utilisées à cet effet. Les trois premières séries furent commencées le 1er octobre 1893 et terminées le 23 novembre 1905.

Appelé par le Pape Pie X à l'observatoire du Vatican, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort, il y fit trois nouvelles séries d'observations d'étoiles variables, de 1906 à 1908 ; la septième et dernière série y fut faite en 1927 en collaboration avec le professeur Graff et le docteur Esch. Il publia de plus, en 1916, un supplément de 142 cartes.

En 1896, il présentait au congrès des mathématiciens allemands de Francfort (Main) son *Index operum Leonardi Euler*, œuvres publiées récemment par la société des Naturalistes suisses. Son principal travail à Rome fut de dresser la carte céleste de 55° à 64°, au moyen des instruments fournis par le constructeur Repsold.

Son œuvre « Les Étoiles variables » présente un caractère accentué de nouveauté et d'originalité ; elle est pour les spécialistes un ouvrage fondamental.

Le P. Hagen s'intéressait aussi à la coloration des étoiles, à la rotation de la Terre, à ses preuves physiques anciennes et modernes ; il inventa à ce propos l'*istoméographe*, sorte de balance de torsion, fondé sur l'invariabilité de la quantité de mouvement d'un corps en rotation avec moment d'inertie, autour d'un axe vertical, variable ; les nébuleuses, la voie lactée furent encore l'objet de beaux travaux de sa part. C'est fortement atteint déjà, qu'il corrigeait les épreuves de la 4e partie à sa « Synopsis » et écrivait encore un article sur le pendule de Foucault, publié le 19 septembre, quelques jours après sa mort. En 1926, l'Académie des Sciences lui avait décerné la médaille d'or pour l'astronomie «. R. M. B.

Le P. Jean Stein est Hollandais. Né au village de Grave (Brabant septentrional), le 28 férier 1871 il entra dans la Compagnie à 17 ans, fit sa philosophie à Oudenbosch et étudia l'astronomie à Leyde. En 1900, il fut diplômé en cette matière. Le P. Cirera, directeur de l'observatoire de Tortosa (Espagne), l'invita à faire des observations sur l'éclipse solaire de 1905, et d'une manière générale, sur la succession des éclipses. Il est venu à Rome après avoir enseigné la physique et les mathématiques au collège d'Amsterdam. Il avait déjà collaboré avec le P. Hagen, à l'Observatoire du Vatican, de 1906 à 1910.

Avec cette nomination, se continue la tradition d'une direction ecclésiastique de l'Observatoire. Le premier directeur fut un Barnabite, le P. Denza, auquel succéda un religieux de son Ordre, le P. Bertelli. Ce fut ensuite le P. Rodriguez, Augustin ; le P. Laio, de l'Oratoire ; et enfin les PP. Hagen et Stein, ces derniers depuis vingt-cinq ans.

L'Observatoire du Vatican est dû à l'initiative du Pape Léon XIII. Un *motu proprio* de ce pontife le fondait le 14 mars 1891 et rappelait en même temps, la protection que les Souverains Pontifes avaient toujours accordée aux études astronomiques depuis le temps de Grégoire XIII et de la réforme du calendrier.

L'Observatoire avait du reste été précédé par l'érection de tours dites « grégoriennes » et d'un méridien célèbre. Les Papes Pie VI, Pie VII et Léon XII les avaient dotés de perfectionnements qui permirent plus tard au prélat, Mgr Gili, d'y établir une première station météorographique qui était devenue si importante que, en 1888, elle participait, avec 17 grands Observatoires, à l'exécution de la carte stellaire photographique.

Pie X favorisa à son tour le développement de l'Observatoire et lui fit don d'un grand télescope et de tout un matériel scientifique moderne.

Sous Benoît XV, y fut constitué un musée photographique spécialisé dans les activités astronomiques.

Il y a deux assistants laïques à l'Observatoire ; le professeur Pio Emmanuelli et l'ingénieur Mannucci. Le président de l'établissement est le cardinal Pietro Maffi.

Une petite résidence, pour les PP. Stein et Gianfranceschi, sera établie dans la Cité du Vatican.

Missions d'Afrique : Une audience du Saint-Père, accordée aux membres du conseil exécutif de « l'Institut international des langues et des civilisations « africaines » et à la conférence des missions catholiques d'Afrique ».

Dans son numéro du jeudi 2 octobre, sous le titre « Deux grands organismes africains » *La Croix* exposait les caractères essentiels de deux œuvres assez récentes : « L'Institut International des langues et des civilisations africaines » et « la Conférence des Missions catholiques d'Afrique » (1) ; elle disait à quelle occasion et sur quelles bases s'était établie entre ces deux œuvres une étroite collaboration.

Or le Conseil de l'Institut qui avait déjà tenu ses sessions à Londres, à Paris, à Bruxelles, à Berlin, reçut, durant sa dernière réunion des 28 et 29 novembre 1929, par l'entremise de M. le Professeur Béguinot, y représentant l'Italie, l'invitation officielle du gouvernement Italien à se transporter pour sa huitième session à Rome. Après entente, la date fut définitivement fixée aux trois premiers jours d'octobre 1930.

Cette venue du Conseil exécutif de l'Institut international africain à Rome posait une question : puisque les Missions catholiques avaient leur part dans le travail de l'Institut, ne convenait-il pas qu'elles prissent aussi leur part de la réception de son Conseil. S. E. Monseigneur Marchetti, alors encore Secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande vit à plusieurs reprises le Saint-Père à ce sujet. Sa Sainteté se fit remettre tous les renseignements ou documents nécessaires à un examen personnel.

Le 21 avril, Monsieur Vischer, Secrétaire général de l'Institut, venu à Rome pour préparer les journées d'octobre, était reçu au Vatican ; il était réglé que les membres du Conseil auraient une audience spéciale de Sa Sainteté et qu'ils seraient de plus invités à une visite du Musée du Latran. Le 25 septembre, le R. P. Dubois, secrétaire de la Conférence des Missions d'Afrique et délégué auprès de l'Institut, recevait du Pape ses dernières instructions.

---

(1) A ce sujet, nous renvoyons nos lecteurs à l'article du R. P. Dubois, *Deux organismes de travail africain*, que nous avons publié dans nos **Mélanges**

Le mercredi 1er octobre, à 10 heures, dans le « Salon Jaune » du Ministère, le Conseil était ouvert solennellement par le Général de Bono, Ministre des Colonies, assisté des deux Ministres des affaires étrangères et de l'éducation nationale : Discours en italien du Général, réponse en anglais du Président de l'Institut, Lord Lugard, avec traduction en italien par le secrétaire. Au déjeuner qui suivit cette première séance avaient été invités aussi les représentants diplomatiques des Gouvernements adhérant à l'Institut.

L'audience Pontificale avait été réglée pour le second jour, jeudi 2 octobre. Le groupe présenté comprenait seize membres du Conseil dont voici les noms :

Lord Lugard, Président ; M. Labouret, Directeur français et M. Westermann, Directeur allemand ; M. Vischer, Secrétaire général et Mademoiselle Brackett, secrétaire : MM. Conti Rossini et Béguinot (Italie) ; MM. Lévy-Bruhl et Colonel Derendinger, (France) ; MM. Oldham, Smith et Seligman (Angleterre) ; MM. de Jonghe et Van de Kerken (Belgique) ; le R. P. Schmidt, directeur scientifique du Musée du Latran et le R. P. Dubois, délégué des Missions. N'avaient pu se rendre à Rome quatre membres du Conseil, d'Allemagne ou d'Angleterre.

Introduits par S. E. Monseigneur Caccia Dominioni, les invités se placent, dans la Salle du « Petit Trône » sur deux lignes, en vis-à-vis et perpendiculairement au fond. Le Saint-Père fait son entrée à 17 heures précises et congédie son escorte. L'audience prend tout de suite un caractère frappant d'intimité qui ne fait que s'accentuer jusqu'au bout. A lieu tout d'abord une première et rapide présentation des membres du Conseil. Puis Sa Sainteté ayant pris place sur son trône fait signe à tous de s'asseoir et le Secrétaire général, M. Vischer s'avance. Avec une distinction parfaite et une conviction pénétrante, il donne lecture de ce que l'*Osservatore* a appelé « il nobile messagio », le noble message :

Très Saint Père,

Ce que nous voulons Vous exprimer tout d'abord c'est notre commune et profonde gratitude pour l'insigne honneur qui nous est fait d'être ainsi accueillis en audience par le Chef Suprême de l'Église Catholique, dont les journées sont pourtant si pleines et l'esprit si chargé de préoccupations.

Ce sera pour nous le plus précieux encouragement à nos efforts et à nos travaux.

Notre Institut, Vous le savez, Très Saint Père, est né d'une double pensée, ou plutôt d'une double constatation : celle de la rapidité effrayante des transformations économiques de notre Afrique avec les graves dangers qui en résultent pour les sociétés indigènes : celle aussi des malheurs, trop souvent enregistrés par l'histoire,

que provoque, entre races de civilisations différentes, une mutuelle et lamentable incompréhension.

Notre Institut voudrait dans la mesure de son pouvoir, parer à ces dangers et à ces malheurs. Il le tente de deux manières : d'une part en venant en aide de toutes façons à ces travaux scientifiques d'ethnologie, de sociologie, de pédagogie, de linguistique, etc..., qui sont le point de départ et la préparation de toute action vraiment féconde ; d'autre part, en favorisant le rapprochement des races si désiré chez les blancs par une étude approfondie de l'âme, de la mentalité et de toutes les ressources indigènes ; chez nos noirs, par les facilités à eux offertes de mieux se développer et de mieux se révéler.

Ce double travail est difficile sans doute : il réclame à la fois connaissance et dévouement. Voilà pourquoi nous avons pensé tout de suite aux missionnaires pour nous y aider : leur vocation même les appelle à pénétrer et à connaître l'indigène jusqu'au plus intime de son âme ; par vocation encore ils se donnent tout entiers et sans retour à ceux qu'ils viennent évangéliser.

Est-il donc quelqu'un qui puisse mieux nous comprendre que Votre Sainteté ? C'est parce que l'Afrique a été plus malheureuse que Votre coeur se porte vers elle avec prédilection ; c'est parce que Votre pensée va directement aux âmes que Vous Vous intéressez plus ardemment à tout ce qui peut servir à leur relèvement ; c'est parce que Vous aimez par-dessus tout l'union que Vous accueillez si volontiers le concours de quiconque cherche le bien dans la sincérité du dévouement ; c'est parce que, savant Vous-même, Vous considérez toute science comme une conquête de la Vérité, que Vous Vous inclinez avec une telle bienveillance sur tous ceux qui s'efforcent de dégager quelque parcelle, si petite qu'elle soit, de cette vérité.

Aussi lorsque nous nous sommes adressés aux représentants des Missions catholiques pour leur demander de nous aider dans une tâche où ils sont passés maîtres, Votre Sainteté n'a pas hésité à leur permettre de répondre à notre appel. Nous Vous en sommes infiniment reconnaissants.

C'est donc avec une sorte de fierté, Très Saint Père, que nous nous présentons aujourd'hui devant Vous, parce que, tout en offrant à Votre Sainteté l'expression de nos humbles hommages et de nos profonds respects, nous sentons qu'il n'est rien dans notre ambition de servir l'Afrique, qui ne trouve un immense écho dans Votre cœur. Et nous emporterons de cette audience, avec le réconfort de Vos très hauts et très précieux encouragements, avec le sentiment d'une vive gratitude pour Votre accueil si bienveillant,la joie d'avoir pu déposer auprès de Votre Sainteté, l'assurance de notre dévouement à la cause des noirs d'Afrique qui Lui sont si chers.

Le Saint Père, très touché des sentiments qui viennent de lui être exprimés, répond par un discours en français dont nous donnons ici la substance :

« Nous vous adressons Notre plus cordiale bienvenue à vous qui êtes réunis ici, dans cette maison, appelée à si juste titre la maison de tous. Nous vous remercions de cette visite que vous Nous rendez à l'occasion de votre venue à Rome pour l'importante session de votre Conseil. Vous voici donc dans cette vieille Rome qui, étant la tête et le centre de l'Église catholique, est aussi la tête et le centre de toutes les Missions. Or parmi les Missions une place d'honneur revient aux Missions d'Afrique dont vous, savants illustres, vous vous occupez avec tant de sagesse, de zèle et d'efficacité.

Votre amour pour le continent noir, votre action si hautement bienfaisante sont choses si connues qu'à Rome déjà, où l'on sait trouver si vite des appellations, on n'a pas hésité à désigner les membres du Conseil de l'Institut sous le nom d' « Africanistes ».

C'est ce nom que l'on vous a donné pour vous annoncer au Saint-Père et pour vous conduire ici, mais c'est aussi ce nom que, au temps de Notre première jeunesse, parmi nos compagnons de classe, on Nous donnait à Nous-même à cause de la passion que Nous témoignions pour toute étude ou toute chose qui se rapportait à l'Afrique.

Et cette passion de l'Afrique, qui nous valait ce titre, ne se limitait pas à l'histoire de l'antique Afrique Chrétienne, ou aux phases successives de la conquête missionnaire, mais elle s'étendait aux grandes explorations du continent noir et à tous ces problèmes, historiques, géographiques, ethnologiques qui se trouvaient alors exprimés d'une façon si vivante et si magnifique par l'œuvre de Stanley, «Dans les Ténèbres de l'Afrique ».

Désormais, après tant de travaux et tant de nobles fatigues, ne pourrait-on parler de « l'Afrique illuminée » ; et l'intérêt pour le grand continent n'en est pas pour cela diminué. Aussi Nous continuons à suivre, avec la même affection, tout ce qui Nous en est rapporté, spécialement tout ce qui, par l'organe de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Nous revient de la merveilleuse rapidité avec laquelle s'accomplit l'évolution africaine. Nous suivons avec un Cœur paternel toutes les promesses, les espérances, mais aussi tous les dangers que comporte pareille évolution : or ce sont ces dangers que précisément vos études et vos efforts cherchent à prévenir ou à combattre.

L'œuvre des membres du Conseil de l'Institut international des Langues et des Civilisations africaines est donc une œuvre de science et de bien ; oui, œuvre de science lumineuse, de bien immense, à laquelle les missionnaires apportent un concours important.

La sublime, la suprême fin du travail missionnaire est, à tout prix, la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais à cette recherche des âmes viennent en aide toutes les connaissances qui mettent le missionnaire en état de comprendre et de se faire comprendre, comme l'étude de la langue, celle des usages, des mœurs, de la civilisation des peuples évangélisés. Tout cela n'est-il pas l'objet même de vos travaux ?.... De la constatation même de ces points de contact entre l'Institut et lesMissions,il apparaît que les missionnaires peuvent être con-

sidérés comme les auxiliaires de ceux qui se livrent à l'étude des langues et des civilisations africaines et que l'Institut, par vous organisé, et les Missions sont appelés naturellement et surnaturellement à collaborer.

Toutes ces considérations ne vous disent-elles pas assez éloquemment avec quels sentiments Nous avons salué la naissance de votre Institut, Nous en avons suivi les travaux, grâce à ses publications, grâce à cette belle Revue « Africa » que nous avons reçue et lue avec un intérêt et un plaisir tout particuliers.

C'est dans ces sentiments que Nous appelons sur l'Institut de la part de Dieu ses plus précieuses bénédictions, pour un succès toujours plus grand de ses études et de son œuvre toutes dirigées vers des réalisations si lumineuses et si bienfaisantes ».

Ce discours achevé, Sa Sainteté repasse dans les rangs des conseillers prolongeant davantage par des conversations particulières cette nouvelle présentation, puis ayant reçu les derniers hommages des assistants, se retire dans Ses appartements.

Tout en visitant quelques salles du palais, les membres du Conseil ne cessent de se redire combien ils ont été ravis et touchés de l'accueil du Saint-Père à la fois si noble et si délicieusement cordial et familier.

Le vendredi à 11 h. 30, les membres du Conseil étaient reçus au Musée de Latran. Se trouvait là pour les accueillir, sur le désir exprès du Saint-Père, S. E. Monseigneur Salotti, Secrétaire de la Propagande, qu'entouraient Monseigneur Ercole, le Directeur administratif du Musée, les membres de la Commission scientifique : les RR. PP. Schmidt, Schulien, Maarschalkerweerd ; ceux du Comité missionnaire, les RR. PP. Considine et Dubois et un nombre assez considérable de membres de la Conférence des Missions d'Afrique. Les groupes se forment suivant les relations, les nationalités ou les langues et pendant plus d'une heure les invités parcourent dans l'émerveillement les magnifiques salles et les splendides collections. On se sépare après inscription des noms sur le registre, et dernières salutations.

R. P. Dubois, S. J.

Le premier concile des Evêques Ruthènes. — Le 29 octobre 1930, le Père Général recevait une lettre collective des Évêques Ruthènes pour témoigner leur gratitude envers la Cie, en rappelant ses services anciens et surtout en prenant occasion de leur première assemblée tenue chez nous. Encouragés par le St. Siège, tous les Évêques Ruthènes catholiques, de Pologne, de Tchécoslovaquie de Yougoslavie, des États-Unis d'Amérique et du Canada, avaient décidé de former à Rome une assemblée épiscopale ou Concile de leur rite (le tout premier, et dans l'histoire de cette église aussi inconnu des siècles précédents, du moins les dernieres, qu'inoubliable pour les siècles futurs) ; le Souverain Pontife ayant manifesté

par la Sacrée Congrégation pour l'Église orientale, qu'il lui agréerait beaucoup de voir ce vénérable concile se tenir dans notre maison, notre Père offrit de très bon cœur une large hospitalité à ces évêques qui habitèrent une partie convenable et un peu retirée de la maison pendant dix jours et plus, dans la plus grande tranquillité, conférant assidûment de leurs affaires dans une salle ornée d'images des Saints orientaux, ayant à part leur chapelle et leur table.

Il y avait neuf prélats (l'un des Ordinaires ruthènes d'Amérique et un évêque canadien ne purent venir), présidés par le Révérendissime André Szeptyckyj, O. S. Bas., archevêque ruthène de Lemberg. Le 1er jour du Concile (21 oct. 1929) son Em. le Cardinal Aloysius Sincero, Secrétaire de la Sacrée Congrégation pour l'Église Orientale, vint les saluer au nom du S. Siège et présida quelque temps la première session du Concile. L'un d'eux le Révérendissime Joannes Buczko, choisi naguère comme évêque titulaire de Cadi et Auxiliaire de Lemberg, était arrivé quelques jours avant les autres ; il fit dans notre maison les Exercices Spirituels, sous la conduite du Père Camille Crivelli, afin de se disposer à mieux recevoir la plénitude du sacerdoce qui lui fut conféré solennellement le dimanche 20 octobre au Collège Ruthène de Rome, dans l'église des SS. Martyr Serge et Bacchus, par le Métropolite Szeptyckyj, nommé plus haut, assisté des autres évêques. Quelques élèves de ce Collège Ruthène venaient de grand matin pendant ces jours pour servir les évêques à l'autel, suivant leur rite. Pendant ce temps, les Révérendissimes Hôtes étaient l'objet des soins attentifs du nouveau Substitut du Secrétaire pour l'Assistance slave, le P. Étienne M. Crisinus Sakac (Vice-prov. Yougosl.) qui, quelques années auparavant, attaché à l'Institut Oriental, passa au rite slave-byzantin : ainsi y aura-t-il désormais à la Curie un jésuite de rite oriental.

Avant que les évêques ne quitassent Rome, la première pierre du nouveau Collège Ruthène, qui doit être construit sur le versant occidental du Janicule, grâce à la munificence du Souverain Pontife, sous le vocable de St. Josaphat, fut posée, en leur présence, par S. E. le Card. Aloys. Sincero ; le R. P. Général fut aussi invité à la cérémonie. Le lendemain, le S. Père les reçut avec une extrême affection, bien plus, daigna se faire photographier avec eux.

Nouveaux collèges de Rome. — Par une constitution du 15 août 1929, *Quam Curam,* le Pape a érigé canoniquement à Rome un nouveau Collège ecclésiastique pontifical : *Russicum,* destiné à la formation de prêtres qui se consacreront au saint ministère en Russie, et dédié à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, dont l'intercession a procuré à Sa Sainteté les fonds nécessaires à l'établissement de cette institution. La première pierre de l'édifice a été posée par S. E. le cardinal Sincero, le 11 février 1928. Le collège est ouvert aux jeunes gens de nationalité russe ou du rite slave-byzantin, ou d'au-

tres nationalités qui veulent embrasser ce rite. La direction du Collège a été confiée à la Compagnie.

Ajoutons que le 27 octobre 1929, a été posée la première pierre du *Collège Brésilien*, également confié à la Compagnie, et le lendemain celle du *Collège Ruthène* ; le premier de ces collèges pourra loger 200 séminaristes.

Inauguration de la bibliothèque de l'Institut oriental. — Le vendredi, 14 novembre 1930, a eu lieu l'inauguration solennelle de la bibliothèque de l'Institut pontifical oriental. Y assistaient les Cardinaux Sincero, Fruhwirth, Pierre et Henri Gasparri, Scapinelli, le corps diplomatique près le Saint-Siège, de nombreux prélats et supérieurs d'Ordres, ainsi que la donatrice de la bibliothèque, Mme Victorine Larrinaga de Basabé. La cérémonie a commencé par des chants exécutés par les collèges grec, arménien, éthiopien, maronite et ruthène.

Puis Mgr d'Herbigny, président de l'Institut oriental, dans un discours remarquable, a fait l'historique de l'Institut et a rendu hommage à ses collaborateurs, entre autres les PP. de Jerphanion et Hausherr, et Mgr Mulla, professeur d'islamologie.

L'orateur a souligné la reconnaissance de l'Institut à ceux qui lui assurèrent entièrement leur concours : les cardinaux Marini, Tacci, Schuster, Mgr Tiberghien, le P. Delpuch et les Pères Assomptionistes.

Ensuite a eu lieu la bénédiction des nouveaux locaux par le Cardinal Sincero. Le rite fut accompagné par la schola de l'Institut oriental, dirigée par l'abbé Brun, de Saint-Louis des Français. D'autres chants furent exécutés par les élèves du collège arménien et du *Russicum*.

A l'université grégorienne. — Le 26 novembre 1930, le R. P. P. Willaert a pris possession de sa charge de Recteur de l'Université Grégorienne ; après la messe, célébrée à l'autel de Saint Jean Berchmans dans l'église St. Ignace, le nouveau Recteur a été installé en présence des 50 professeurs et des 1700 élèves de l'Université.

Les scolastiques étudiant à l'Université grégorienne continuent d'habiter via del Seminario ; les Professeurs et les Biennistes habitent la nouvelle Université.

Nombre exact des Étudiants : 25 inscrits au Magistère ; 1003 au grand cours de théologie ; 62 au petit cours ; 114 au Droit canon ; 488 en philiosophie. Total : 1692 élèves.

Un Cardinal Bibliothécaire. — Le buste du Cardinal Ehrle S. J., va être placé dans la salle de lecture de la Bibliothèque Vaticane, en souvenir des cinquante années durant lesquelles le cardinalé s'en est occupé. Son éminence, ordonné prêtre à S. Buno's College, North Wales, travailla quelque temps dans le de diocèse de Liverpool. Agé maintenant de 85 ans, il a près de soixante années de Compagnie.

L'accroissement de la Compagnie durant les quinze années de généralat du T. R.-P. Ledochowski peut être considéré comme extraordinaire. En 1915, à la mort du T. R. P. Wernz, la Compagnie avait 16.946 sujets (8.357 prêtres, 4.435 scolastiques, 4.154 frères coadjuteurs), répartis en 5 Assistances et 27 Provinces. Actuellement d'après le « Prospectus Societatis Jesu universae ineunte anno 1930 », elle se divise en 7 Assistances, 37 Provinces, 3 Vice-Provinces indépendantes et 2 régions soumises à un Vice-Provincial ; elle compte 21.678 membres (9.817 prêtres, 7.142 scolastiques, 4.719 coadjuteurs). L'augmentation totale depuis 15 ans, a été de 4.732 ; l'augmentation annuelle, qui pendant les années de guerre était de 200 environ, varie actuellement autour d'une moyenne de 500. — En 1930, l'augmentation est de 490. La proportion entre le nombre de sujets et leur augmentation par Assistance est la suivante : Italie 3,58°/₀ ; Germanie 3,28°/₀ ; France 0,85°/₀ ; Espagne 1,49°/₀ ; Angleterre 1,07°/₀ ; Amérique 3,01°/₀ ; Slave 5,31°/₀. Pour l'ensemble de la Compagnie 2,26°/₀. La province de Naples est celle dont l'augmentation est la plus forte : plus de 8°/₀. La province Belge est toujours la plus nombreuse avec ses 1.465 sujets. (En 1931 : 1.512).

En 1918, il y avait 31 missions « inter infideles », avec un total de 1.662 missionnaires (1.108 prêtres, 163 scolastiques, 391 frères coadjuteurs). Le « Prospectus missionum » nous apprend qu'aujourd'hui le nombre des missions est passé à 45, avec 2.590 missionnaires (1. 576 prêtres, 499 scolastiques et 515 frères coadjuteurs), soit une augmentation totale de 928 missionnaires depuis 12 ans. La moyenne des dernières années est environ d'une centaine, en 1930 : 101. Proportionnellement à sa population, la Province de Toulouse donne le plus grand nombre de sujets appartenant aux missions : 364 sur 690, à condition d'y compter la Vice-province dépendante du Maduré (276). La Province Belge est aussi celle qui compte le plus grand nombre de personnes appartenant aux missions : 450. Même en ne comptant que les sujets de la Province Belge se trouvant dans les territoires de mission, on arrive au chiffre de 391. (En 1931 : 399).

La Curie Romaine, qui au début de 1915 comptait 13 Pères et 16 Frères coadjuteurs, se compose en 1930 de 42 Pères et 35 Frères. (En 1931 : 45 et 33).

(*Échos de Belgique*)

Nouveaux Evêques. — 1. A la Pentecôte 1930, le nouveau vicariat de Peng-pu en Chine, administré par les jésuites de la Province de Turin, vit la consécration de son premier évêque *Mgr Thomas Berutti*, de Biela, Piémont. C'est le dernier des 3 vicariats érigés dans le vaste champ missionnaire de la Chine. Le 1er fut celui de Wuhu érigé par décret de la Propagande du 20 janvier 1929 et confié à Mgr Huarte, S. J. Le second est celui d'Anking, confié à Mgr Melendro. S. J. Sur les 6 millions d'habitants que compte Anking

il y a 24.000 catholiques et plus de 10.500 catéchumènes. Cela porte à 7 le nombre des évêques Jésuites en Chine.

2. Un Jésuite américain, le Rèverend Père. *T. Emmet,* a été nommé Vicaire Apostolique de la Jamaïque, Indes Occidentales Britanniques. Il est né dans le diocèse de Boston en 1873, et fut ordonné prêtre en 1909. Il avait été procureur des Missions, pour la Compagnie de Jésus, dans la Jamaïque. Le pays compte environ 1.000.000 d'habitants dont 45.000 Catholiques.

3. Le Révérend Père *Frédéric Melendro,* de la province de Léon, a été nommé Vicaire Apostolique d'Anking, capitale de la province d'Anhwei, en Chine, et evêque titulaire de Remesia.

Le nouveau Vicariat d'Anking compte une population de 7.078.871 habitants, dont 24.361 catholiques. La Mission est confiée aux Pères de la province de Léon.

Nouvelles provinces, nouvelles missions. — Un décret du 13 novembre 1930,exécutoire le 5 janvier,divise les missions de l'ancienne Province du Missouri et attribue à la Province de Chicago la mission de Patna, les autres Missions (Honduras Britannique et la future Mission de Bagdad) restant à la Province du Missouri.

2. Le Chili ayant été séparé administrativement de la Province d'Argentine-Chili, le R. P. Joseph Llussé en a été nomme vice-provincial, le 25 décembre.

3. Le T. R. P. Général, par une lettre du 26 novembre 1930, au R. P. Provincial de Californie, confie la partie septentrionale de la Province à un vice-provincial qui fixera sa résidence à Spokane, Wash. La « Région des Montagnes Rocheuses », appelée ainsi en souvenir de l'ancienne Mission de ce nom, comprend les Etats de Washington, Idabo, Oregon, Montana, avec la Mission parmi les Indiens. Le reste du territoire de la Province sous la juridiction immédiate du Provincial qui transfère sa résidence à San José, Cal. Lors de la séparation définitive, la mission de l'Alaska sera confiée à la nouvelle Province septentrionale, la Mission commencée en Chine, à la Province méridionale. La lettre du T. R. P. Général a été rendue publique le 25 décembre ; le nouveau vice-provincial est le R. P. Walter J. Fitzgerald. Toutes les espérances sont permises au sujet de la Province de Californie qui compte plus de scolastiques que de prêtres (respectivement 327 et 287) ; elle a reçu cette année 65 novices. Il est question d'ouvrir un second noviciat (aux environs de Portland) et un théologat.

4. Bientôt la Province de Maryland- New-York essaimera à son tour : la seule ville de New-York, par sa population catholique, ses ressources charitables et le nombre de ses œuvres, méritera une administration distincte. A New- York et à Brooklyn, la Compagnie possède 7 maisons ; toute la Province actuelle compte 1101 sujets, venant immédiatement après la Province Belge (1512).

5. Un décret du 1er janvier, excécutoire le 2 février, érige la ré-

gion slovaque en Vice-province de Slovaquie, dépendant de la Province de Tchéco-Slovaquie. Le R. P. Rudolf Mikus, Vice-provincial, gouvernera 87 sujets, répartis dans le noviciat de Rosenberg (récemment transféré à Tyrnau), le petit séminaire de Kaschau et les résidences de Tyrnau et de Presbourg. La Province de Tchéco-Slovaquie atteint cette année 275 sujets (dont 99 prêtres) ; augmentation de 17 (6°/o).

6. Un décret du 18 janvier, exécutoire le 2 février, divise la Province de Germanie inférieure en Province deGermanie inférieure et Province de Germanie orientale ; la « Province de Lithuanie » reste recommandée à la Germanie orientale. On se rappelle que la « Région orientale » avait été séparée administrativement de la Province de Germanie inférieure, le 3 décembre 1927.

7. Un décret de la Propagande (23 décembre 1930) détache de la Préfecture de Salisbury (Prov. Angl.) la Mission de Bulawayo, confiée aux Pères de Marianhill, qui y travaillaient depuis un certain temps. — Les Provinces américaines enverront chacune deux hommes pour la nouvelle mission de Bagdad, récemment confiée à la Compagnie. C'est le P. Edmund A. Walsh qui a négocié le transfert des biens possédés jusqu'ici dans ce territoire par les Carmes.

(*Echos de Belgique*).

Une nouvelle revue. — Dans son allocution aux Procureurs, du 27 septembre 1930,le T. R. P. Général annonça l'apparition prochaine d'un nouveau périodique, déjà projeté en 1908, pour l'histoire des Jésuites : « Nous avons l'intention de commencer un nouveau périodique, *Archives historiques de la Compagnie de Jésus*, pour traiter avec plus d'ampleur et d'efficacité les points difficiles de notre histoire ».

Triduum en l'honneur des Saints martyrs français du Canada. — Un triduum solennel (30 juin-2 juillet) a été célébré à Rome, dans l'église du Gesu, en l'honneur de nos Saints Martyrs.

Le lundi, 30 juin, la messe de communion fut célébrée par le chanoine de la Bigne, vicaire général d'Orléans, parent de S. Jean de Brébeuf. A 10 h. 30, messe pontificale de Mgr. Forbes, archevêque d'Ottawa, avec le concours du collège canadien. Le soir, après le panégyrique des martyrs prononcé par le R. P. Gillet, Maître général des Frères prêcheurs, le cardinal Rouleau, archevêque de Québec donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le second jour, messe pontificale de Mgr Mooney, délégué apostolique des Indes orientales, avec le concours du collège américain du Nord. A 18 h. 30, discours du P. Venturini, S. J., et salut du Saint-Sacrement donné par le cardinal Laurenti, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

Enfin, le mercredi 2 juillet, la messe solennelle fut célébrée par le cardinal Ascalesi, archevêque de Naples, avec le concours du Sémi-

naire Français. Après le dernier panégyrique, prononcé par Mgr. Salotti, Promoteur général de la Foi, on entonna le *Te Deum*, et le cardinal Pompili, vicaire de Sa Sainteté, donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

La cause de béatification du P. Ginhac. — Le 11 novembre 1930, la Sacrée congrégation des Rites a reconnu la validité de tous les procès canoniques faits jusqu'ici pour la cause de béatification du P. Paul Ginhac. Ces procès sont importants par le nombre et la qualité des témoins. Leurs dépositions vont servir à préparer le décret sur l'héroïcité des vertus. Nous recommandons cette cause à tous les dévots du P. Ginhac.

Jersey

Les Académies. — Nous donnons la liste des sujets traités dans les trois principales académies de la Maison Saint-Louis au cours de l'année 1929-1930.

1° Académie de Philosophie. — Le « Pascal » des musulmans, Ghazali : R. Serrier. — Une philosophie positiviste du droit, L. Duguit : H. Mogenet. — Essai sur le problème juif : L. Escoula. — Le triple démisme de Suen-Wen : J. de la Largère. — Un idéaliste sans idéal, M. Brunschwig : R. Chidiac. — Les théories du P. Jousse : H. Fleisch. — Emile Boutroux : H. de Leusse.

2° Académie d'études sociales. — Droits et devoirs internationaux : H. de Leusse. — Bienfaisance de la Papauté sur la société des nations au moyen-âge : M.des Ponteilles. — Le rôle international de la Papauté à l'époque contemporaine : A. Dayné. — Nationalisme et impérialisme : J. Flamet. — Le Nationalisme italien : A. d'Alessio. — Les fondateurs du droit international : J. de Savignac. — Caractère international des problèmes d'aujourd'hui, dans l'ordre politique (l'arbitrage international) : J. Bouré. — Caractère international des problèmes d'aujourd'hui, dans l'ordre social : B. van Ogtrop. — L'œuvre de la S. D. N. : P. Poisson. — Le bureau international du travail : J. Lacroix. — La société internationale et la raison : F. Varillon.

3° Académie des Missions. — Le haut apostolat intellectuel en pays de mission : J. Flamet. — L'Islam en marche : R. Chidiac. — La Guyane anglaise : Sydney Boase. — Sous les tentes noires d'Ismael : E. Fellert.— Java (avec projections) : B. Van Ogtrop et N. Brantjès. — La question des rites chinois : C. Perrier. — Parmi les indigènes de la Guyane anglaise (avec projections) : le R. Père Carry-Elwes. — L'Australie(avec projections) : D. Roset. — A l'occasion de la célébration solennelle du Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Pie XI, conférence par le Fr. P. Coron ; Pie XI et les Missions.

Le R. P. Beaucé à la Maison Saint Louis. — Le 14 août, à la maison St. Louis, fête de Chine. Fête traditionnelle du départ des missionnaires? Oui ; mais aussi fête de bienvenue, car nous avions cette année la joie d'avoir parmi nous le R. P. Beaucé.

Ainsi, deux ans de suite, Jersey est favorisé : En 1929, c'était Mgr. Haouisée ; en 1930, c'est le R. P. Supérieur de la mission. Et, comme l'an dernier, cette visite fut pour tous l'occasion d'entendre parler du cher Kiang-Sou — si lointain, car que sait-on de très sûr et de très précis sur lui, en France? — et si proche, car les tableaux d'intentions de prières du scolasticat portent en mention spéciale les « intentions de la mission ».

Le R. P. Beaucé nous parla de la situation de l'Église en Chine : « L'état de la Chine est certes un imbroglio bien difficile à pénétrer pour des Européens. Car là-bas, tant de conflits viennent se superposer et mêler leurs effets.

C'est d'abord la lutte des divers partis : Le Sud contre le Nord ; la victoire du Sud et le transfert de la capitale à Nankin où s'établit le gouvernement de Tchang-Kaé-Chek. Et puis la reprise des hostilités entre le parti de Nankin, dirigé par Tchang Kaé-Chek et les partis confédérés du nord : Fong Iu-Tsiang et Yènn Si-Chang que soutient plus ou moins ouvertement Tchang Sio-Léang, le fils de l'ancien chef du nord, Tchang Tso-Ling C'est la lutte actuelle.

Aux troubles politiques, il faut ajouter les troubles sociaux : brigandage et surtout intense propagande communiste, servie par de nombreuses armées incendiaires et pillardes à la solde des bolchévistes.

Il semble bien qu'en dépit de ses nombreuses protestations, le gouvernement de Nankin leur soit resté favorable. Ces communistes éprouvent une haine irréconciliable vis à vis des missionnaires. Et l'on ne sait si l'on doit désirer ou craindre l'intervention des puissances.

Que sera l'avenir de la Chine? Tchang-Kai-Chek gardera-t-il le pouvoir? Certains semblent désirer la prise du pouvoir par Yènn Si-Chang. Mais ce « gouverneur modèle » de province saurait-il diriger toute la Chine?

On conçoit que la situation de l'Eglise catholique soit parfois bien difficile au milieu de tant de remous. Pourtant la population, au moins à Chang-Hai, semble actuellement moins xénophobe qu'il y a quelques années. Elle désire la paix, l'ordre. Par ailleurs, tous commencent à comprendre que cet ordre, il ne faut pas aller le demander aux éducateurs protestants.... Alors, d'un peu partout, on demande à nos Pères d'ouvrir des écoles.

Mais, en matière scolaire, les tracasseries gouvernementales sont innombrables. C'est même là, à l'heure actuelle, plus encore que tous les brigandages, pillages et émeutes, le point le plus angoissant pour l'avenir de notre jeune Eglise de Chine : le gouvernement laïcise à outrance. Il voudrait supprimer pour les missionnaires le

droit de propriété, entraver le plus possible la liberté d'enseignement.

Pourtant, avant tous ces motifs d'inquiétude, de grandes raisons d'espérer : car la confiance en l'Eglise revient dans le peuple ; l'évangélisation progresse : par endroits, c'est un mouvement général de conversions. Dans le district du P. Bondon, par exemple, ce sont des villages entiers qui viennent au missionnaire. Ce mouvement avait d'ailleurs été préparé par d'anciens élèves de nos collèges.

Ce qu'il faudrait? C'est du monde : Les ouvriers sont trop peu nombreux. Et il en vient pourtant d'un peu partout. Il y a des PP. Irlandais (à qui va être confié un séminaire régional pour tout le sud) ; il y a aussi des Américains (qui ouvrent l'an prochain à Chang-Hai un collège de langue anglaise) ; au scolasticat qui ouvre l'an prochain, on verra aussi des PP. et FF. hongrois, espagnols, colombiens, italiens. Ce ne sera pas trop de l'effort de tant de provinces pour sauver notre Chine ! »

On devine qu'une telle conférence attira ensuite dans la chambre du P. Beaucé de nombreux scolastiques, avides de plus de détails sur le futur théâtre de leur apostolat. Ces visites auront certes bien dévoré le temps, — trop, beaucoup trop bref, hélas ! — que le R. P. Supérieur pouvait consacrer à la maison St. Louis. Puissent-elles du moins lui avoir fait un peu comprendre l'intérêt que tous portent ici à la Chine et de quel cœur à Jersey, on prie pour le Kiang Sou.

Conférence sur la mission de Guyane (25 mars 1930). — Rentré en Angleterre pour rétablir sa santé, le P. Cary-Elwes est venu prêcher une mission à l'église irlandaise de St-Hélier. Heureux hasard qui permit à la maison Saint-Louis de revoir l'un de ses anciens ; le Père y étudia jadis la Théologie durant deux ans. Sur l'invitation du P. Recteur, il nous parla de la mission de la Compagnie en Guyane Anglaise. Conférence très vivante, Le Père décrit les mœurs des tribus : leur courage, leur témérité ; ainsi, ce jeune homme qui s'enfonçait un jour des épingles dans les mollets pour s'en vanter ensuite. Très fiers, mais généreux, ils n'hésitent pas à se sacrifier pour leurs amis, comme cet homme qui refusa de manger pendant plusieurs jours pour tenir compagnie à un ami malade. Naturellement chastes, toute faute contre les mœurs est chez eux sévèrement punie. Le conférencier illustre ses descriptions par de très belles projections : les scènes de chasses ont un grand succès ; de même les vues de la cataracte de Kailuk, cinq fois plus haute que celle du Niagara. En passant nous faisons connaissance avec la hutte où le Père faillit être empoisonné... Et n'oublions pas ces jolis colliers de perles et ces bracelets dont se parent les indigènes. C'est parmi ces peuplades que la Compagnie travaille à faire avancer le règne de Dieu, non sans difficultés, mais cependant avec d'heureux résultats qui font augurer un bel avenir.

Le départ du P. Bonnet. — Il y a de cela quelques années, un soir de mai, un jeudi soir, où quasi toute la communauté dînait à la maison de campagne, le P. Alfred Durand commençait, au réfectoire d'*Ore Place*, la traditionnelle accusation générale, annonce du départ, cette fois définitif. Or il advint, nous rapportèrent les rares témoins, qu'aux premières paroles il éclata en sanglots, et ne put achever. Nous apprîmes ce jour-là, ce que nous savions déjà, que, nonobstant quelques apparences, un professeur n'est pas seulement un cerveau, mais aussi un homme.

Le 4 février dernier, sans une larme visible, nous quitta le P. BONNET. Au réfectoire, sa voix ne trembla point. Mais... « de mala aedificatione quam in conversatione mea praebui »... était-ce bien sûr? Aucun de nous, du moins, n'y croyait. Tout de même, au bas du grand perron — car nous vous devions, P. Bonnet, cet honneur — quand la Troisième Année — votre Cours — entourait la Panhard, ébréchant un peu, il est vrai, la classique heure d'« *Ethica* », — sans votre permission, car vous ne l'eussiez pas admis, — nous avons cru remarquer, P. Bonnet, ce matin-là, dans l'empressement de vos derniers adieux, un peu plus de nervosité que de coutume, et nous l'avons attribué, excusez-nous, à votre bon cœur qui ne parvint pas, malgré vos efforts, à se dissimuler.

Pardonnez-nous de l'avoir vu. Car nous voulions être là, et vous dire qu'on ne laisse pas sans émotion partir un maître qui, de si longues années durant, (1914-1930), a donné tant de soi-même, — discret, dévoué, dans le plus parfait renoncement et détachement — à la Maison, à son enseignement, à ses auditeurs.

Et depuis que vous nous avez quittés, vide est restée votre chambre, symbole d'un autre vide. Il nous manque — apostolat si puissant dans une maison comme la nôtre — ce modèle de dévouement silencieux, d'oubli de soi dans une pénombre voulue, d'indéfectible régularité. Telle, qu'une seule fois, une fois en quinze ans, un carton blanc, qui n'était pas le vôtre, vous fit manquer le lever de quatre heures. Et l'on sut depuis qu'à deux mains ce jour-là, vous deviez vous appuyer à l'autel, pour achever, sans aucun trouble apparent, votre Messe, à l'heure sacro-sainte, que suivit, parfaitement semblable à toutes les autres, votre rituelle action de grâces.

De cette leçon, P. Bonnet, de toutes les autres, de tous les trésors cachés dont vous l'avez si libéralement comblée, d'autres aussi, plus visibles, et qui restent, la Maison Saint Louis vous devait son merci. — G. J.

La maison est repeinte. — Après 50 ans, le marbre des couloirs s'était frippé, comme les marbres blancs et les marbres rouges du réfectoire. On a donc gratté tout ce marbre avec de l'eau de potasse : et à mesure que notre couche de papier tombait, on voyait parfois apparaître par dessous des inscriptions mondai-

nes ; dans le petit escalier qui grimpe près de la sacristie « Smoking Room », avec un flèche encourageante pour indiquer le chemin !... Nos couloirs ont reçu une couche de peinture bien franche, bien propre et sans prétention. Seul le réfectoire a retrouvé des marbres neufs, blancs et rouges, comme les anciens, et ses boiseries de vieux-chêne.La maison est toute prête à recevoir nos hôtes du cinquantenaire.

Le bois des Scolastiques. — Il n'existe quasi plus, depuis la tempête du 29 décembre 1929. Quel vent durant cette nuit du samedi au dimanche : 26 m 40 par seconde ! Les cyprès n'ont pas résisté aux rafales. Le matin, beaucoup d'entre eux étaient par terre ; durant toute la journée, les derniers étaient lamentablement inclinés sous le vent ; le soir, plus un seul n'était debout.

Le petit bois garde encore ses sapins et ses chênes maigres. Mais on ne trouvera plus les allées solitaires, si propices à la conversation, sous les cyprès.

Triduums en l'honneur des nouveaux Bienheureux. — Le premier eut lieu les 13, 14, 15 février, en l'honneur de la béatification du Père Claude de la Colombière. Il s'ouvrit par une conférence du F. Liran sur la formation religieuse du P. de la Colombière : modèle de docilité, le bienheureux ne s'y livra pas avec passivité, mais travailla à réaliser en lui l'idéal du jésuite. Sa formation fut vraiment affaire personnelle. Le lendemain, une étude du F. J. Lacroix sur les sermons du Bienheureux, « le Père de la Colombière prédicateur et homme de son temps », montra en lui à côté des grandes qualités classiques un certain réalisme, plus proche déjà de la prédication moderne. Le dernier jour, le F. Fellert, dans son panégyrique, traita du « parfait ami du Sacré-Cœur ». Les trois jours, il y eut Messe avec chants et salut du T. S. Sacrement.

Les 2, 3 et 4 mai, c'était le tour des Martyrs Anglais, béatifiés par Pie XI, en décembre 1929. Comme il convenait, le sermon d'ouverture fut confié à un des scolastiques anglais de la maison, le F. Boase, qui refit devant nous l'histoire de la persécution ; le lendemain, à midi, le F. Quélennec nous retraçait la vie et le martyre du Bx Ogilvie, dont la sainteté s'agrémente d'un si magnifique humour ; le soir, le F. Monier reprit avec plus de détails l'histoire de la persécution religieuse sous Henry VIII et Elisabeth. Le dernier jour, le F. le Masson s'attacha à nous peindre la foi et le courage pleins de hardiesse des Pères Southwell, Walpole et de leurs compagnons.

Solennités en l'honneur du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Pie XI. — La Maison Saint Louis attendit la fin de l'année scolaire pour célébrer le jubilé du souverain Pontife. Une série de conférences furent consacrées à l'étude des grandes œuvres chères au cœur du Saint Père. Nous eûmes ainsi :

Pie XI et les Missions, par le F. Coron.
Pie XI et le Mouvement intellectuel, par le F. Flamet.
Pie XI et la Compagnie, par le R. P. Recteur.

De plus toute la seconde journée fut consacrée à l'étude de l'Action Catholique sous le pontificat de Pie XI : trois scolastiques traitèrent les sujets suivants :

les ouvriers de l'action catholique,
le champ de l'action catholique,
la préparation à l'action catholique,

et eurent à répondre ensuite aux objections d'un avocat du diable : sorte de menstruale en français des plus réussie.

Le dernier jour, il y eut Messe avec chants et salut solennel ; le soir le P. Jarlot nous présenta le film des accords du Latran.

Le texte des dissertations et conférences données pendant les fêtes fut ensuite expédié à Rome, avec un programme enluminé par le F. Marquenet. Le 22 août, de Frascati, le P. de Durat répondait au R. P. Recteur :

« Vous avez envoyé, vers la fin juin, le programme, artistiquement dessiné et enluminé sur parchemin, de l'académie consacrée au jubilé sacerdotal du St. Père. — De plus, le P. Dubourg m'a remis, de votre part, lorsqu'il est venu à Rome pour les canonisations, un exemplaire de chacun des travaux exécutés à cette occasion...

« J'ai de suite remis le tout au Père chargé de rassembler tout ce qui était arrivé dans ce genre, des diverses provinces de la Compagnie ; et c'est ainsi que l'hommage filial de Jersey est allé, en nombreuse compagnie, redire au St. Père l'amour et le culte que lui portent tous ses enfants Jésuites ».

Visite du P. Duchamp — Le P. Duchamp est venu faire une conférence aux scolastiques, le samedi saint. Il a passé en revue le travail et les principaux incidents de l'année : l'état de tension qui avait marqué Août et Septembre 1929, la sympathie qu'avait témoignée à la Drac le Cardinal Verdier dès son élévation à l'archevêché de Paris ;il a rappelé quelques petits procès intentés à des religieux ou religieuses enseignant en costume et heureusement terminés ; il a parlé enfin des assurances sociales et a dit qu'après entente des supérieurs des divers ordres, on ne ferait pas inscrire comme salariés les religieux enseignants.

Le lundi de Pâques, il a fait passer le film sur les funérailles du Maréchal Foch et le film de la mission de Syrie.

Triduums en l'honneur de nos nouveaux Saints. — Les 7-9 novembre, nous avons célébré un triduum en l'honneur de saint Robert Bellarmin ; Le F. Jacquet fit le premier panégyrique sur S. Robert et l'Eglise ; Le F. Emerard, S. Robert et la Compagnie ; le F. Varillon nous retraça, pour terminer, la spiritualité de S. Robert.

Nos saints martyrs français du Canada furent fêtés à la fin de janvier ; le F. Chevallier montra S. Jean de Brébeuf, fondateur de missions : le F. de Prémorel, la vie intérieure de S. Isaac Jogues ; le troisième jour, le F. du Rivau célébra la grandeur de la vocation de nos Martyrs.

Les Ouvrages du P. de la Vaissière. — « La théorie psychanalytique de Freud » (*Archives de Philosophie, VIII*) a un grand succès. On a demandé à l'auteur la permission de traduire l'ouvrage en anglais (Université de Chicago), en Espagnol (Barcelone), et en allemand (Munich). Nous rappelons aussi que la *Psychologie pédagogique* a été récemment traduite en anglais. Le même livre figure au programme du Certificat d'études supérieures de psychologie et pédagogie, de la Faculté d'Alger, (1931-1932), avec MM. Bergson, Lalande, Parodi et Ch. Blondel.

The Psychological Register, dictionnaire des principaux psychologues du monde à l'heure actuelle, édité par Carl Murchison, professeur à Clark University (Amérique) cite parmi les ecclésiastiques français uniquement le P. de la Vaissière, M. Baudin et le P. Peillaube ; le P. Lindworsky, le P. Fröbes, le P. de la Vaissière sont les seuls Jésuites dont il soit fait mention.

Derniers jours du Frère Jean Drillon. — Dans notre dernier numéro (p. 475), nous avions rappelé brièvement le triste accident de la grève du Lecq, trop brièvement peut-être au gré de ceux qui ont connu le F. Drillon. Voilà pourquoi nous publions ces pages écrites peu après la mort du Frère, pour en fixer le souvenir.

Quelques mots sur le caractère et les quatre années de vie religieuse du Frère Jean Drillon feront peut-être entrevoir comment le Bon Dieu semblait le préparer à l'accident que nous allons raconter. Son Père Recteur du Juvénat, le R. P. Chauvin, écrivait de lui récemment : « J'aimais beaucoup cet enfant à cause de ses qualités, cœur délicat et si confiant sous des dehors un peu froids, conscience du devoir inflexible, jugement et bon sens que je n'ai jamais pris en défaut ».

Comme s'il pressentait qu'il aurait peu de temps à vivre, il avait pris dès son Noviciat une attitude décidée en face du travail de sa perfection. Ses conovices le trouvaient même un peu austère. Cela n'étonnera personne si l'on songe qu'il avait un culte pour le Père Doyle et n'entendait pas qu'on plaisantât devant lui ses mortifications, disant qu'il fallait avant tout y voir son amour pour la Passion de Notre Seigneur. Il partageait d'ailleurs avec l'apôtre Irlandais sa dévotion à la Passion qui était sa dévotion préférée. Souffrir par amour était pour lui le grand moyen de sanctification et de salut des âmes. Il semble bien qu'il ait désiré répandre son sang pour Notre Seigneur. « Les dix leçons sur le martyre » de P. Allard, les lettres de Saint Ignace d'Antioche l'avaient enthousiasmé. Cette spiritualité ne le paralysait pas dans son activité

intellectuelle. Tout en étant bidelle à la grande satisfaction de tous au juvénat, il avait passé avec succès trois certificats sur quatre de la licence ès-lettres. « Il était très estimé et sincèrement aimé de ses frères », nous dit son Père Recteur « et si on lui reconnaissait beaucoup de qualités, il en avait d'autres encore qu'il ne manifestait pas ». En somme, caractère droit et généreux, cœur très sensible, guidé par un solide bon sens, le Frère Drillon avait passé quatre années de vie religieuse très ferventes, entretenant en lui une dévotion très spéciale aux souffrances de Notre Seigneur dans sa Passion et un vif désir de sacrifices.

Arrivé le 12 septembre à la Maison Saint Louis, rien ne le distinguait bien nettement des autres scolastiques. Pourtant certains anciens furent frappés de sa dévotion au chemin de Croix. Sa physionomie recueillie, décidée, un peu triste peut-être quand elle n'était pas détendue par son bon rire franc, avait quelque chose qui en imposait. Les Scolastiques de la maison, chargés de quelque office, le connaissaient déjà bien, car il leur avait offert ses services avec tant de bonne grâce qu'on aurait cru le peiner en les refusant. Il sera peut-être intéressant de connaître une assez longue conversation sur la mort qu'il eut avec le Frère X. quelques jours avant son accident. Il s'agissait d'apprécier les morts qui frappaient à l'improviste des jeunes gens et de savoir si aux yeux de Dieu, il y avait vraiment des carrières brisées. « Non, répondait-il, que l'on vive trente, cinquante ou cent ans, le but de la vie est toujours atteint puisque la vie doit nous préparer à l'éternité et que le Bon Dieu est juge du moment où nous sommes prêts à y entrer ». Ces pensées étaient en harmonie avec le sermon qu'il préparait alors sur la mort et dont on trouva le plan sur sa table le jour de son accident. On sent dans les quelques notes jetées sur le papier tout le zèle qui l'animait quant au travail de la perfection, ce travail si grand et si beau, mais dont « tous ne comprennent pas la beauté ». Le plus curieux et le plus touchant à la fois est de savoir qu'il a hésité entre deux textes qui expriment d'une façon frappante l'état dans lequel il devait se trouver le lendemain et les trois jours de vie qui lui restaient. Le premier était « Miserere mei Deus, quoniam clamavi ad te tota die », l'autre « Beati mortui qui in Domino moriuntur ». Il s'arrêta en définitive au second comme comme si la prière douloureuse du premier texte ne devait que préparer la paix et le bonheur du repos éternel près du Seigneur.

Le jeudi 27 septembre était jour de grand congé. Une journée superbe s'annonça dès le matin. Nous étions partis pleins de gaîté les uns vers la côte sud, d'autres vers la grève du Lecq. A 10 heures le Frère Drillon prenait un bain avec les différents scolastiques qui se trouvaient là, et, après le déjeuner d'excursion vers 12 h.30, il partait avec sa bande visiter les grottes qui se trouvaient du côté de Rouge Nez. C'est là que voulant contourner une faille et escala-

dant une petite falaise haute de quatre à cinq mètres, le Frère Drillon s'agrippa par mesure de précaution à une grosse pierre qui semblait fortement encastrée dans le rocher. Malheureusement la pierre céda, le Frère Drillon perdit l'équilibre et tomba sur le côté droit, frappa ensuite de la tête contre le rocher et roula de quelques mètres en contre bas. Il ne poussa aucun cri dans sa chute. Il perdit connaissance pendant une ou deux minutes, puis il revint à lui. C'est alors qu'on le vit joindre les mains et murmurer : « Passion ! » Comme si d'instinct il avait deviné que le temps des grandes souffrances était venu, peut-être aussi celui qu'il avait longtemps désiré. Un canot automobile passait providentiellement à côté du lieu de l'accident, on le héla pour éviter de transporter le Frère à travers les rochers. Il avait une blessure assez grave à la tête et souffrait d'écorchures légères et de contusions par tout le corps. Comme le moindre contact lui arrachait des plaintes et qu'il refusait de se laisser emporter, le canot partit à la grève de Lecq pour chercher un cordial qui lui rendrait quelques forces. Par un heureux hasard lesPères de la maison avaient choisi la grève du Lecq pour lieu d'excursion, et le Père Ministre put revenir avec le canot pour transporter le malade. Ce ne fut pas chose facile car il ne se prètait guère à être remué ni porté ; d'une voix angoissée et souffrante, mais très ferme et bien timbrée, il criait :« Lâchez moi... pas comme cela... avec beaucoup de précaution... avec beaucoup de précaution. » On le déposa sur une sorte de civière prêtée par l'hôtel du Lecq au milieu de la plage. Couché sur le côté gauche, il vomit plusieurs fois. Il gardait sa connaissance, mais ne faisait guère autre chose que de se plaindre sans prêter attention à ceux qui l'entouraient. Nous attendions impatiemment le Docteur Labesse et l'auto-ambulance que nous avions demandées par téléphone.

Nous voudrions connaître un peu les pensées qui ont alors occupé notre pauvre Frère, et savoir comment le Bon Dieu le soutenait mystérieusement dans la cruelle épreuve qu'il avait permise pour lui .Il semble que dès le moment de l'accident jusqu'à son dernier soupir, l'acuité de la souffrance ait bien diminué le libre usage de ses facultés. S'il reconnaissait le R. P. Recteur, le P. Ministre, la sœur Infirmière, le Docteur, s'il leur répondait d'une voix très distincte, il ne paraît pas au début du moins s'être rendu compte de son état. Il n'a fait aucune recommandation à personne et n'a pas demandé les Sacrements. En dehors des plaintes si nombreuses qu'il laissera échapper, nous ne l'entendrons dans sa détresse que pour appeler deux fois sa Mère, et pour faire quelques actes d'amour et de conformité à la volonté de Dieu.

Toutefois comme on le verra, les paroles qu'il laissait échapper le jeudi, le vendredi et le samedi soir furent bien celles d'une pensée consciente. Le médecin qui avait examiné le Frère Drillon sur la plage n'avait constaté aucune fracture des membres et ne paraissait pas immédiatement inquiet. Cependant les vomissements lui semblaient un mauvais symptôme. Il fit transporter en voiture d'ambulance notre blessé à la Clinique des Limes. Durant le voyage, rien

de spécial à signaler ; le Frère ne proféra pas un seul mot. Comme cela lui arrivera dans la suite après des moments de douleur extrêmement aiguës, il semblait, comme à bout de forces, ne songer qu'à dormir, ou plutôt à trouver un peu de repos.

Dès son arrivée aux Limes,on le transporta sur la table d'opérations pour l'examiner. Aucun membre fracturé ; légères éraflures à la tête, aux pieds, forte contusion à l'omoplate droite, la lèvre supérieure écorchée. La blessure la plus forte était une coupure du cuir chevelu au sommet de la tête qui avait saigné abondamment. Comme on coupait ses cheveux collés par le sang, il protesta beaucoup. Le rasoir au contraire, autour de la blessure le laisse insensible. La plaie fut lavée, aseptisée. Le Docteur avec un stylet explora le crâne à cet endroit, et le trouvant intact, il fit un point de suture, puis recommanda, le plus grand calme et le plus grand repos, afin de parer aux risques d'hémorragie interne. Il diagnostiqua : « Peut-être irritation cervicale, pas de signe actuel d'hémorragie, pas de paralysie, pas d'altération pupillaire, réflexes normaux ». La fièvre était insignifante. Durant les soins, le Frère Jean criait et se plaignait : « Docteur, vous êtes dur.... Vous me faites mal, un mal épouvantable ». Entendant ces paroles, les Sœurs avaient l'impression qu'il était bien atteint.

On le transporta dans son lit (ce qu'il réclamait bien haut). « Ah ! me voilà dans un bon lit »,dit-il. La Sœur l'arrangea et lui dit d'essayer de dormir. A la fin de la soirée, la Mère Supérieure le trouvant très calme, lui dit :« Mon Père, si vous avez une bonne nuit et que demain vous désiriez recevoir le Bon Dieu, vous le direz à la Sœur ». — « Merci, ma Sœur, répondit-il, merci ». Il avait donc sa pleine connaissance. En fait, on le verra, il ne put pas communier, d'autant que dès l'accident il manifesta une très grande répugnance, à peu près invincible, à tout mouvement de déglutition. De longues heures après, il accepta un tout petit peu de lait, et c'est tout ce qu'il prit jusqu'à sa mort. Vers 7 h. 1[2, le Père Recteur revint avec le Frère le Masson, son compagnon de chambre à Saint Louis. On lui apportait son chapelet et le crucifix du Frère le Masson à défaut du sien qu'on n'avait pu retrouver. Le patient ne parut pas prendre garde à ces objets, il se plaignait, gesticulait du bras droit qu'il étendait puis repliait sur son front. Le Père Recteur se pencha sur lui et lui donna l'accolade au nom de sa Mère. L'agitation continuant, la Sœur ne le quitta pas. Il frappait sur sa table de nuit et criait de toutes ses forces : « Seigneur, ayez donc pitié de moi... Je souffre terriblement ». Il voulait se lever, aller dans le fauteuil. Vers 10 heures, la Sœur voyant qu'elle ne pouvait le tenir vint chercher la Mère Supérieure. On essaya de le raisonner. Impossible, il divaguait. On appela le Docteur Labesse qui arriva quelques instants après et se décida à appeler en consultation le chirurgien Halliwell. Celui-ci constata l'hyperesthésie indice d'irritation cérébrale. Il ne voulut pas le bouger trop à ce moment et ordonna une piqûre de

morphine. Quelques instants après, le calme revint et dura jusqu'au matin.

Au témoignage de la Sœur Infirmière et de la Mère Supérieure qui l'assistèrent quand il fut hors de l'influence des piqûres, tantôt, sous la coup de souffrances très violentes on l'entendait se plaindre bruyamment et crier : « C'est cruel... c'est épouvantable », ou encore :« Seigneur Jésus,c'est terrible... terrible », ou, à plusieurs reprises :« Mon Jésus, seulement cinq minutes ! » Tantôt quand la douleur semblait s'apaiser un peu, il mêlait à ses plaintes des invocations jaculatoires ; il en est une qu'il répétait spécialement, ce fut d'ailleurs à peu près la seule qu'on ait bien comprise : « Seigneur Jésus, disait-il, je vous aime, je voudrais vous aimer davantage.... ayez pitié de moi. » Il prononçait avec beaucoup de force et de netteté cette invocation mais toujours avec la même angoisse dans le timbre de la voix. A un autre moment, comme une Sœur lui demandait s'il acceptait bien ses souffrances en union avec Notre Seigneur, il répondit :« Oh ! oui, il est si bon, si bon, si bon... » La même Sœur l'entendit invoquer la Sainte Vierge, répétant à plusieurs reprises : « Ma bonne Mère ! »

Le matin du vendredi, le Docteur diagnostiqua de la compression cérébrale. Le Frère sentait des picotements au cerveau et certains mouvements nerveux des muscles de la face ne laissaient pas de doute à ce sujet. Toutefois comme on ne constatait aucun trouble organique, on résolut d'attendre. « Le vendredi matin vers 9 heures, écrit le Père Recteur, alors que nos cœurs pouvaient encore communiquer librement, j'avais profité d'un moment où nous étions seuls pour lui suggérer quelques pensées de consolation spirituelle. Je ne parlais pas de l'offrande de sa vie ; l'idée me paraissait prématurée. Je lui rappelais son union aux souffrances de Notre Seigneur qui divinisaient les pauvres siennes, des mérites qu'il pouvait ainsi gagner, de la fécondité et de la puissance que pouvaient ainsi acquérir ses heures de grande épreuve. Et je sentis une correspondance plénière à mes paroles et sa pensée orientée dans ce sens. Et aux prières au « Seigneur Jésus » et aux plaintes « Seigneur Jésus, ne me laissez donc pas souffrir comme cela », s'entremêlaient facilement à la moindre de mes suggestions des mots d'acceptation immédiate. Les invocations de l'Anima Christi : « Corpus Christi salva me, Sanguis libera me, Intra tua vulnera absconde me », et je crois aussi : « Ne permittas me separari a te » furent ainsi répétées après moi. C'est peu après, tandis que près de lui j'écrivais à son Père Provincial et à Saint Etienne qu'il cria : « Bikfaya ». Sa pensée s'était tournée vers la Mission de Syrie. Il dit aussi : « Il ne faut pas les interroger. — Qui cela ? — Les Juifs ». Ce jour-là toujours de sa voix très forte et très articulée qui manifestait sans doute déjà un manque de contrôle cérébral, il disait : « Merci ma Sœur, merci ma Sœur... Docteur vous me faites mal, vous me faites horriblement

mal. Mais vous me faites un mal épouvantable, » ou encore « Vous êtes bon, mon Père, vous êtes très bon ». Son état ne s'améliora pas au cours du vendredi. La souffrance semblait même augmenter si l'on peut parler de degrés dans l'état où il se trouvait. A deux reprises, le Père Ministre l'entendit appeler « Maman », mais les plaintes et les cris dominaient toujours. Durant la journée, on remarqua un peu de paralysie dans la partie gauche du corps, ce qui semblait indiquer la localisation et l'augmentation de la compression cérébrale. Vers 4 h 30 du soir, il fut repris d'une agitation telle qu'il fallait être plusieurs à le maintenir. Pour donner un peu de repos au malade, on lui injecta une dose de morphine qui fit rapidement sentir son effet. Le Frère se calma et s'endormit après cette douloureuse journée. De Saint Louis, le F. Olaizola et le F. de Bonneville vinrent le veiller. La nuit fut calme. On ne remarqua dans son sommeil que certains gestes de la main droite se portant vers la tête, ou essayant de le faire. L'examen médical du samedi matin constata une aggravation de la paralysie dans la partie gauche du corps et l'accentuation des mouvements nerveux des muscles de la face. Le malade se plaignait encore, mais n'articulait plus et ne faisait entendre aucun son intelligible. Le chirurgien et le médecin jugèrent nécessaire la trépanation ; à midi on téléphona au R. P. Recteur cette décision ; celui-ci nous fit part à la fin du repas de cette triste nouvelle et nous invita à prier pour celui qu'on allait opérer. Inutile de dire la ferveur avec laquelle tous les scolastiques prièrent pendant l'opération : le nombre, la durée des visites au Saint Sacrement, les Chemins de Croix ne laissaient pas de doute à ce sujet. A la sortie du réfectoire, le Père Recteur trouva le Docteur Labesse, venu tout exprès lui annoncer que la consultation avait trouvé l'état « plutôt très grave » et que l'opération était décidée pour 1 h. 30. Le Docteur conseillait l'administration des Sacrements avant. Le Père Recteur partit avec le Père Spirituel. Arrivé à 12 h. 3[4, il dit : « Frère Jean, si vous me reconnaissez, serrez moi la main. » Le Frère Jean serra immédiatement assez fort. Le Père Spirituel tâcha alors de le confesser, sans être sûr qu'il eût connaissance. Et dans le même doute, le Père Recteur donna l'Extrême Onction. Le chirurgien inspecta d'abord le crâne à l'endroit de la coupure du cuir chevelu, recousue par le docteur ; comme celui-ci, il ne trouva rien là. Se fiant alors à son précédent diagnostic qui localisait l'hémorragie interne au dessus de l'oreille droite,il découvrit le crâne à cet endroit et en effet trouva un fracture considérable. A ce moment les docteurs firent monter le Père Cisterne qui priait dans la Chapelle, l'invitèrent à constater l'état du malade. Le Père assista depuis lors à toute l'opération. Le chirurgien mit au jour la fracture sur une longueur de 10 centimètres, mais n'osa pas aller plus loin. Il ouvrit alors la boite crânienne et trouva l'endroit précis de l'hémorragie. Il enlèva les caillots de sang qui comprimaient le cerveau. Il dut refermer l'ouverture qu'il avait pratiquée, sans être sur d'avoir trouvé toutes

les blessures, ni enrayé complétement l'hémorragie. D'ailleurs la gravité de l'accident apparut alors dans toute sa réalité. La Sœur infirmière qui avait trente ans de service et qui avait assisté des chirurgiens militaires à Rennes pendant la guerre avouait qu'elle avait rarement vu une pareille fracture.On transporta alors le Frère Drillon sur le lit qu'il ne devait plus quitter.

Sans doute on gardait encore quelque espoir. La respiration était restée très bonne pendant toute l'opération. La paralysie avait notablement diminué, et le peu de fièvre du malade était bien explicable après une telle opération. On attendait donc avec impatience qu'il reprît connaissance. Vers 6 heures, il sembla donner quelques signes de mouvements volontaires. On lui parla un peu. C'est alors qu'il dit d'une voix très distincte mais affaiblie : « Jésus... Mon Dieu... Ayez pitié de moi ». Ce fut sa dernière parole.

Le médecin voulant éviter tout mouvement capable de provoquer de nouvelles hémorragies ordonna une nouvelle piqûre de morphine pour assurer une nuit calme. Le malade s'assoupit alors. On remarqua dans son sommeille les mêmes efforts que la veille pour porter la main droite à l'endroit où on l'avait trépané. Bien que le matin du dimanche on vît de nouveaux symptômes de compression cérébrale, le chirurgien ne désespérait pas : certains réflexes étaient bons, la fièvre avait diminué. Pourtant ceux qui le virent alors furent très mal impressionnés de le trouver toujours sans connaissance. A Saint Louis, les scolastiques se succédaient au tableau où étaient affichées les nouvelles du pauvre Frère Jean : « Etat stationnaire », lisait-on. On commença une neuvaine aux Martyrs Canadiens. Il aurait alors fallu un vrai miracle pour le sauver, car dès le milieu de la journée son état empira sensiblement. Les mouvements nerveux du bras droit étaient plus saccadés, la jambe gauche paralysée, le mal continuait son œuvre au cerveau. Un de ses conovices auquel il était attaché lui suggéra des invocations jaculatoires, l'encourageant à accepter sa souffrance pour les âmes et à prier le Père Doyle de le soulager. On lui demanda de serrer la main pour faire voir qu'il comprenait et il la serra à deux reprises. Le soir vers 7 heures, il fit quelques mouvements et ouvrit les yeux comme s'il voulait parler puis presque aussitôt entra en agonie. Les Sœurs avec les deux Frères Scolastiques qui assuraient la permanence, commencèrent les prières des agonisants. La Mère Supérieure lui fit embrasser son Crucifix des vœux pensant que ce serait un souvenir bien doux pour sa chère Mère. A 7 h 3/4 le Père Recteur averti par téléphone à la sortie du souper, arriva avec le Frère le Masson. Il trouva les Sœurs disant le chapelet avec les scolastiques. Il recommença les prières des agonisants en latin. La respiration très régulière et halettante s'apaisa bientôt, coupée par quelques aspirations fortes et espacées. La dernière coïncida avec la fin de la dernière oraison à la très Sainte Vierge : « Clementissima Virgo, Dei genitrix

Maria, maerentium piissima consolatrix, famuli Ioannis spiritum Filio suo commendet ; ut hoc materno interventu, terrores mortis non timeat ; sed desideratam coelestis patriae mansionem eacomité laetus adeat. » C'était le dimanche 30 septembre, à 8 heures du soir, heure et jour aniversaires de la mort de Sainte Thérèse de Lisieux.

La communauté, avertie par téléphone, put prier pour le repos, de l'âme de son cher Frère Jean dès les Litanies ; et des suffrages furent faits à Lyon dès le lundi matin.

La procession du Saint-Sacrement. — Depuis l'année 1558, date où Elizabeth monta sur le trône, jamais pareille cérémonie n'avait eu lieu à Jersey. En effet deux ou trois mois après l'avènement de la reine, on célébrait la dernière messe dans l'église de la ville ; c'était dès lors la fin des processions en public. Aussi l'on comprend facilement pourquoi *les Chroniques de Jersey* rendaient compte de la journée du 22 juin, sous ce tïtre « Un événement historique ».

« Pour la première fois depuis quatre siècles, c'est-à-dire depuis la Réformation, a eu lieu dans notre Ile, Dimanche l'après-midi, la procession de la Fête Dieu sur la voie publique. C'est un événement qui fera époque dans les annales du catholicisme de notre Ile.

« Ce fut également une imposante manifestation de foi qui se déroula dans le recueillement pour ceux y prenant part et dans le respect par ceux qui y assistèrent surtout à titre de curiosité et qui furent apparemment fort impressionnés par cet imposant cérémonial.

« Le suisse de l'église St.Thomas en tête et précédant immédiament le porte-croix et deux enfants de chœur, la procession quitta l'église catholique Irlandaise deVauxhall à trois heures de l'après-midi.

« Malheureusement il pleuvait à ce moment, ce qui enleva un certain éclat à cette procession d'environ 5.000 fidèles, y compris les enfants, ceux de l'orphelinat du Sacré Cœur, les élèves et le personnel enseignant de l'école des Beeches, les membres des différentes confréries religieuses, les frères et les élèves-frères de Bon Secours, la maîtrise de St. Louis, les élèves du juniorat des Oblats, les Petites Sœurs des Pauvres, les religieuses des Limes, celles de St. Mathieu et autres.

« Les hauts dignitaires ecclésiastiques et religieux comprenaient outre le Recteur de St. Thomas et le Chanoine Hourigan, le Rév. Père Ministre et le Père Recteur de la Maison St. Louis, le Provincial des Oblats, se trouvant de passage dans notre Ile, le Rév. Père L. Le Grand, ancien Provincial, le Très Cher Frère Joseph, Supérieur Général des Frères de Ploermel.

« Les membres du clergé des différentes églises catholiques Romaines de notre Ile portaient leurs riches ornements sacerdotaux.

« Et c'est bannières déployées que cette imposante et solennelle procession se rendit, entre deux haies de quelques milliers de curieux

des plus repectueux, au juniorat de Roussel Street,en suivant David Place, Midvale Road et Rouge Bouillon.

« Dans la grande cour de cet établissement avait été érigé un superbe reposoir et lorsque la foule des fidèles, grossie de quelques milliers de curieux sympathiques, fut rangée avec une précision pour ainsi dire militaire, le spectacle fut vraiment des plus impressionnants même pour les plus endurcis des indifférents au point de vue religieux, car au moment de la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par le Rév. Père Le Grand, l'on pouvait voir de sept à huit mille personnes à genoux sur la terre encore humide par une averse. Et le soleil fit son apparition ajoutant un charme glorieux à ce spectacle unique pour Jersey.

« La procession se reforma pour se rendre via Great Union Road et Windsor Road à l'église St. Thomas, où eut lieu la bénédiction solennelle par le Chanoine Hourigan.

« L'immense édifice religieux ne put contenir l'entier des fidèles et ce sont quelques milliers de gens qui durent rester à l'extérieur, pendant le service religieux qui termina cette grande et imposante manifestation de foi.

« Ajoutons que sur l'entier du parcours une douzaine d'enfants du chœur semèrent, selon la coutume, des pétales de fleurs, que la musique du juvénat accompagna le chant des hymnes et cantiques et que les fidèles chantèrent, à tour de rôle en anglais, en français et en latin. La maîtrise de la Maison St. Louis, sous la direction du Rév. Père Escoula se fit également entendre tant dans la cour du Juvénat que dans l'église St. Thomas.

« Pour la foule des curieux, ce qui eut certainement un attrait tout particulier, ce fut le cortège de ces petits enfants en blanc portant des bannières ou une gerbe de fleurs au bout d'une baquette enrubannée.

« En résumé, fête religieuse des plus imposantes qui se déroula au milieu du plus grand recueillement, tant de la foule des curieux visiblement impressionnés que des fidèles prenant part à la procession ».

(*Les Chroniques de Jersey*).

Notons que notre R. P. Recteur porta le Saint-Sacrement depuis le Juniorat des Pères Oblats jusqu'à l'église Saint Thomas ; et que le P. Marcie, « the Père Ministre of Maison Saint-Louis, » comme dit l'*Evening Post*, faisait l'office de sous-diacre.

Les journaux ne sont pas d'accord sur le nombre des assistants : 5.000, disent *les Chroniques de Jersey* ; environ 7000 dit l'*Evening Post* ; 8000, d'après le *Morning News* et le *Jersey Critic*. Le nombre de 8000 est peut-être excessif ; car dans ce beau chiffre sont compris « les 150 choristes de la Maison Saint-Louis », auxquels il faut encore ajouter le groupe des scolastiques ! Cette amplification nous honore ; mais espérons que l'on n'a pas compté toute l'assistance de cette manière.

Ce qui est certain, c'est que la procession du Saint-Sacrement a étonné et même impressionné les jersiais, à tel point que le *Jersey Critic* du 28 juin se laissait aller à des impressions mélancoliques sur l'avenir du protestantisme dans l'ile. Nous résumons cet article :

« La procession catholique de dimanche me rend rêveur, je n'aurais jamais cru que notre île comptait 8000 catholiques. On dit que Jersey est protestant. Mais la démonstration de l'autre jour doit stimuler nos églises, car elles sont bien endormies ! Chaque année elles perdent du terrain au bénéfice de l'Église Romaine, qui travaille sans bruit et avec ténacité malgré les obstacles.

Oui, on peut dire des prêtres catholiques au moins ceci, c'est qu'ils travaillent. Un de mes voisins ayant oublié d'aller à la messe catholique fut relancé dès le lundi suivant par son curé. Où trouverait-on, je vous le demande, un seul de nos pasteurs capable de se déranger pour un membre de son troupeau ?

Ainsi parce qu'ils s'occupent de chacune de leurs ouailles, les prêtres catholiques vont au succès ; ils les connaissent chacune, en particulier, ils s'intéressent à chacune d'elles et considèrent cela comme de leur devoir. Autrefois il en était de même parmi les protestants. Mais à présent ! Jamais le pasteur n'est venu me visiter et pourtant je pratique !

Autrefois le pasteur était dévoué : c'est vrai qu'il était peu payé. Eh bien ! ces jeunes prêtres catholiques de notre île sont tout à fait comme le *Vicar of Wakefield*. Ils sont pauvres et dévoués. Ils n'ont pas 40 livres sterling par an, et sur ce salaire ils doivent prendre pour payer leur nourriture, leurs habits, etc...

— Etes-vous sûr qu'ils ne reçoivent que 40 livres ?

— Oui, et je vénère des hommes qui travaillent malgré cela. Personne ne peut les accuser d'être dans l'Église pour des sous. Et puis personne n'a à se plaindre d'eux. Vous ne pourriez trouver de plus agréables compagnons que ces prêtres. C'est merveilleux !

Ce qui m'étonne surtout, c'est le fait de cette procession publique. Il y a 25 ans toutes nos églises protestantes eussent fait un beau vacarme au seul sujet de procession !

Auparavant même l'Eglise catholique était méprisée et les non-conformistes surtout la regardaient comme leur ennemi mortel. Que de fois au banc d'œuvre ai-je entendu le prêcheur déblatérer contre elle !

A présent, elle est une Eglise virile et active, mais nos confessions retournent à la mort.

Cela s'explique. Les catholiques progressent, car leurs prêtres ne ménagent pas leur peine. Les protestants perdent du terrain, parce que, sauf rares exceptions, leurs pasteurs ne conservent pas le contact avec le peuple. Aussi on ne salue même plus nos pasteurs dans la rue, sauf 2 ou 3. C'est pénible à dire, mais c'est ainsi. Leur influence s'en va petit à petit.

Jadis, quand j'étais enfant, j'ôtais mon chapeau à chaque clergyman rencontré. Maintenant j'en rencontrerais une douzaine qu'il ne me viendrait jamais à l'esprit de les saluer, sauf le Doyen et un ou deux autres. Pourquoi cela?...

C'est parce que je ne vois point que ce soit un homme meilleur que moi. Montrez-moi un pasteur dont l'église est pleine. Alors je le saluerai à toutes les fois, parce que je verrai que c'est un travailleur — un homme qui essaie honnêtement de faire son devoir, qui montre l'exemple aux autres — mais les clergymen de ce modèle-là sont bien rares!

L'an prochain, la procession catholique gagnera 200 mètres de longueur, et dans 10 ans la moitié de la population jersiaise y prendra part. A moins que les Protestants ne s'éveillent?

Oui, il y a toujours une chance... mais je n'espère guère.... »

Bénédiction du bourdon de Saint Thomas. — Voici comment *Les Chroniques de Jersey* ont raconté la cérémonie du 26 octobre 1930, en la fête du Christ-Roi :

« Dimanche l'après-midi, eut lieu la cérémonie du baptême ou de la consécration du gros bourdon qui, depuis lundi, fait définitivement partie du carillon de l'église catholique de St. Thomas.

Comme nous l'avons précédemment annoncé, ce bourdon est pour commémorer la (sic) jubilé cinquantenaire de l'arrivée des Pères Oblats dans notre Ile et la cérémonie avait été précédée d'une semaine de retraite prêchée par le Rév. Père Le Borgne, compatriote et compagnon d'études du Rév. Père Mao, Supérieur de St. Thomas.

Cette cérémonie avait été fixée pour quatre heures de l'après-midi, mais bien avant cette heure les fidèles et un grand nombre de curieux avaient envahi l'édifice sacré avec le résultat qu'on estime à environ 1.400 le nombre de ceux qui assistèrent à la cérémonie.

La superbe cloche était suspendue dans le transept et couverte de dentelles, son battant étant enrubanné.

C'est le Rév. Père Grenier, Provincial, qui présidait la cérémonie et en plus des Pères Oblats des différentes Eglises Catholiques de notre Ile l'on remarquait le Rév. Père Tenneson, Recteur de la Maison St. Louis, le Rév. Père Marcie, père ministre de cet établissement religieux, le Rév. Père Le Grand, ancien provincial et ancien Supérieur de St. Thomas, le Rév. Père Walsh et le Rév. Père O'Regan, de l'Eglise Catholique Irlandaise, le Très Cher Frère Jean Joseph, supérieur général des Frères de Ploermel, et autres représentants des différentes congrégations religieuses installées dans notre Ile.

Monseigneur J. Cénez, O. M. I., Vicaire Apostolique du Basutoland, Afrique du Sud, avait été spécialement délégué par Monseigneur Cotter, évêque du diocèse de Portsmouth, pour le représenter à cette cérémonie et c'est lui qui baptisa la cloche, après une chaleu-

reuse et éloquente allocution de circonstance par le Rév. Père Le Borgne.

Le baptême terminé, les parrains et marraines en tirant sur le ruban fixé au battant firent résonner la cloche dont le timbre est non seulement très puissant, mais aussi très harmonieux et résonnant.

Il y eut une distribution de dragées, selon la coutume, mais elle fut limitée car l'on ne s'attendait guère à pareille affluence. Par contre, chacun reçut une image souvenir de cette imposante cérémonie.

Les parrains de cette cloche étaient Monseigneur A. Dontenwill, Supérieur Général des Oblats et le Rév. Père Grenier, Provincial, présent à la cérémonie.

Les marraines étaient Sœur Marie Lucie, qui était Supérieure des Sœurs de St. André lorsqu'elles vinrent s'installer à Jersey et Sœur Marie Clément,Supérieure Générale actuelle de cet ordre religieux. Elles étaient toutes les deux représentées par Sœur Alfreda, Assistante Générale des Sœurs de la Sainte Famille d'Amiens.

Les chants furent exécutés par la chorale de St. Thomas et le chœur de la Maison St. Louis.

Quant au gros bourdon il provient des célèbres ateliers Pacard, d'Annecy, Savoie, et pèse 2.600 kilos. C'est la plus grosse cloche qui existe dans notre Ile.

1ère Face :

Effigie : Le Christ
EGO ANNA MARIA ANDREA IGNATIA
AB ILL. R. R. D. D. GUL. COTTER
EPPO PORTUS MAGNI INUNCTA.
ILL. R. R. D. D. AUG. DONTENWILL
ARCHPO PTOLEMAIDIS SUP. GEN.
O.M.I.
ET R. R. A. GRENIER PRAEP. PROV.
PATRINIS
DBUS LUCIA MARIA ET CLEMENTIA
EX INSTTO S. ANDREAE TORNACI.
MON. ET PRAEP. GEN. MATRINIS
AB ANNO L POST ADV. IN JERSEY
P.P.O.P.M.I. ET P.P. S.J.
INDIE D.N.J.C. REGIS 26 OCT. 1930
PLEBEM VOCO ET VOCABO UT IN
OMNIBUS
L.J.C. ET M.I.

2e Face :

Effigie : La Sainte Vierge.
DOM.
IN LAUDEM
M.I.

IN HONOREM
P.P. O.M.I. ET S.J. IN JUBILAEO
MEMORES ET GRATI.
DEDICARUNT.
A.M.D.G.

Autres effigies : d'un côté : Armes des Oblats, de l'autre côté : Armes de Jersey.

Cette inscription mentionne, dans ses abréviations, le fait que ce jubilé de l'arrivée des Pères Oblats à Jersey coïncide avec celui de l'arrivée dans notre Ile des Pères Jésuites et des Sœurs dites de Beaulieu.

Sans à coups, cette lourde cloche fut hissée dans le clocher et mise en place lundi matin et sonna dans la soirée, cette délicate opération étant faite sous la supervision de M. Sondaz, principal ingénieur-monteur de la maison Pacard et en présence de M. Pacard fils.

Ajoutons que cela complète le carillon de cette Eglise qui comprend cinq cloches ».

France

Triduum en l'honneur des Martyrs francais du Canada. à Paris. — Les fêtes en l'honneur de nos saints martyrs français du Canada ont fort bien réussi, à Saint-Gervais, paroisse d'origine des saints Gabriel Lalemant et Charles Garnier. Aux cérémonies épiscopales, le P. Dubourg remplissait les fonctions de diacre d'honneur. Voici quel fut le programme :

Mardi 21, octobre 1930 à 5 heures, office présidé par S. G. Mgr le Hunsec, évêque d'Europus, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit ; panégyrique par M. le chanoine Kollen ;

Mercredi 22, à 5 heures, office présidé par S. G. Mgr Gendreau, des Missions étrangères, vicaire apostolique de Hanoï ; panégyrique par le R. P. Hénusse ;

Jeudi 23, à 9 h. 1/2, messe solennelle chantée par S. G. Mgr. Courcoux, évêque d'Orléans. — A 5 heures, office présidé par S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris ; panégyrique par S. G. Mgr Feltin, évêque de Troyes.

Les « *Chanteurs de Saint-Gervais* » ont prêté leur concours.

Drac — comptera bientôt 100.000 adhérents dont plus de 35.000 anciens combattants, et 80 sections régionales. — On sait que le 12 mai 1930, à la Salle Wagram, ses revendications ont été of-

ciellement soutenues par les délégués mandatés de 1.500.000 combattants.—La Ligue lance une nouvelle pièce de propagande « Le Bandeau qui tombe ». — A l'occasion du 11 novembre, elle fera vendre, par toute la France, des timbres-vignettes *Drac*. — En septembre dernier, le R. P. *Duchamp* ,secrétaire du Comité central, a représenté la Ligue à la réunion annuelle du Secrétariat International du Clergé à Munich. Ce Secrétariat, fondé en 1925, par Monseigneur Orlandi (Italie), a pour but de coordonner les initiatives des Ligues de Défense sacerdotale des différents pays. L'accueil le plus cordial a été réservé au Secrétaire de *Drac* non seulement par nos Pères de Munich, mais encore par le Président du Secrétariat, Monseigneur Ehrenfried, évêque de Würtzbourg, ainsi que par les représentants des différents pays qui ont tenu à multiplier, à l'égard du délégué français, les témoignages de sympathie. — Le R. P. Duchamp demande que les Religieux anciens combattants qui ont droit à la Carte du Combattant et qui ne l'ont pas encore demandée ou qui n'ont pas encore reçu satisfaction, veuillent bien le lui faire savoir pour que le nécessaire soit fait sans retard près des administrations compétentes (36, rue de Montparnasse, Paris 6e).

Groupe d'entr'aide sacerdotale (G. E. S). — Cette œuvre a été fondée à Paris, en 1925, pour les jeunes prêtres du diocèse avec l'approbation de son Eminence le cardinal Dubois, et sous la direction de M. le Chanoine Courbe et du R. P. Danset.

But. — Le groupe d'entr'aide sacerdotale, né du désir de mettre à profit les amitiés au Séminaire pour s'entr'aider efficacement dans le ministère, a pour but de permettre aux jeunes prêtres : 1º de se communiquer leurs expériences ; 2º d'échanger toutes sortes de renseignements et de services en leur pouvoir ; 3º de rester en contact étroit avec la Direction diocésaine des œuvres et les grands centres d'activité catholique tels que l'Action populaire, la C. F. T C. l'Union des œuvres, etc.

Réunions. — Les réunions ont lieu d'octobre à juin, le deuxième mardi de chaque mois, près de l'Institut catholique au cercle du Luxembourg. Elles commencent à 10 h. 30 et se terminent exactement à 15 h. 30. — 10 h. 30, à la chapelle, récollection spirituelle. — 11 h. 15, dans la salle des conférences, échanges de renseignements pratiques. — 12 heures, leçon documentaire. — 12 h. 45, déjeuner (cotisation, 8 fr.). — 14 heures, communications de la direction des œuvres. — 14 h. 30, causerie sur les « questions actuelles ».

Membres. — Tous les confrères des derniers cours du Séminaire sont cordialement invités à faire partie de ces réunions et à prendre une part active aux échanges de vue et de renseignements. Pour recévoir une convocation,il suffit de donner son nom à l'un des membres du bureau et de verser au trésorier une cotisation annuelle de 10 francs pour couvrir les frais de poste et d'impression.

Correspondants. — Les confrères sont également invités (sans qu'il y ait obligation de leur part) à accepter le rôle de correspondant. Ce rôle consiste à se tenir en relation avec les organisations se référant à la spécialité choisie, ou au moins à lire régulièrement les revues émanant de ces organisations et à signaler en quelques mots aux confrères présents, les articles ou les renseignements susceptibles de les intéresser. Il peut y avoir plusieurs correspondants par spécialités afin de pouvoir se remplacer le cas échéant.

« *Les échos du G. E. S.* » — Un petit bulletin polycopié, les *Echos du G. E. S.*, est rédigé immédiatement après chaque séance. Sans donner un compte rendu détaillé de tout ce qui a été dit pendant la réunion, il fixe par écrit et complète au besoin les renseignements pratiques qu'il peut être utile de conserver.

Esprit. — L'esprit du groupe est essentiellement un esprit de charité sacerdotale et de filiale déférence envers l'Autorité religieuse. Tous les membres font profession d'une adhésion absolue d'esprit et de cœur à tous les enseignements et à toutes les directions du Souverain Pontife et se font un point d'honneur de se trouver toujours prêts à entrer dans les vues et à suivre les moindres désirs de leur Archevêque. Ils se font aussi une loi d'éviter dans les réunions tout ce qui pourrait les diviser et particulièrement les questions irritantes de politique. Il est bien entendu aussi que la présence aux réunions du groupe ne doit nuire en rien à l'assiduité aux conférences ecclésiastiques ou aux réunions de directeurs d'œuvres organisées par secteurs.

Le groupe d'entr'aide sacerdotale est l'œuvre de tous ; toutes les suggestions seront reçues avec reconnaissance par les membres du bureau. Et comme il n'y a pas de véritable entr'aide sacerdotale sans prière mutuelle, une intention au Saint Sacrifice de la messe est demandée à chacun, spécialement le deuxième mardi de chaque mois, pour le ministère de ses confrères.

Communions pascales des grandes Ecoles (1930). — Treize mille huit cents (en progrès de 1300 sur l'an dernier), tel est le nombre des signataires qui ont répondu aux invitations aux messes pascales. Vingt-six écoles et facultés sont comprises dans ce mouvement. En tête, Polytechnique avec 2.849 signataires ; puis Centrale avec 2.749 ; Saint-Cyr 1.955 ; Arts et Métiers 1.179 ; Mines de Paris, 625 ; Centrale de Lyon 607 ; Mines de Saint-Etienne 314, etc...

Mais à Paris même, plus de mille Polytechniciens se sont réunis pour la messe pascale à Saint-Etienne du Mont et plus de mille Centraux aussi à Notre-Dame. Ces manifestations de foi officielle ont de très heureux résultats. Elles ont été en particulier l'occasion de plus larges développements des Cercles d'Etudes apologétiques et sociologiques, et des œuvres d'apostolat de la banlieue parisienne. C'est ainsi que cette année, 107 catéchistes, élèves de grandes

Ecoles, ont évangélisé chaque dimanche les faubourgs et lotissements de la banlieue rouge de Paris.

Circulaire contre les associations dans l'armée. — Nous reproduisons ici, à titre de simple document, la circulaire de Mr Maginot, ministre de la guerre, datée du 14 août 1930 ; espérons qu'elle n'aura aucune suite fâcheuse pour les groupements catholiques et que l'on saura en prévenir les conséquences.

« Il est parvenu à ma connaissance que des groupements dont les comités d'organisation comprennent de hautes personnalités militaires du cadre de réserve adressent annuellement aux élèves de nos écoles militaires et aux officiers ayant passé par ces écoles des circulaires les engageant à se grouper pour l'accomplissement en commun d'actes religieux. Il s'agit là d'une propagande d'ordre confessionnel absolument contraire aux principes qui doivent être observés dans l'armée.

Dans l'armée, en effet, justement parce qu'il existe une discipline plus ferme, une hiérarchie plus forte que dans d'autres milieux, tout prosélytisme en faveur d'une religion quelconque doit être rigoureusement interdit. Là où l'autorité s'exerce avec plus de force la liberté de conscience doit être plus particulièrement respectée.

De même qu'un militaire ne doit pas être inquiété pour ses opinions politiques, du moment qu'elles ne se traduisent pas en manifestations contre la patrie, le régime ou l'armée, de même il ne doit être gêné en aucune façon dans ses croyances et la pratique de sa religion. En un pareil domaine, aucune contrainte, aucune pression, aucune invitation à des pratiques collectives ne peuvent être tolérées. Il serait d'autre part déplorable et contraire aux intérêts de l'armée de laisser supposer que l'attitude religieuse ou le manque de religion d'un officier puissent être un motif à la faveur ou à la défaveur de ses chefs, une cause d'avancement ou de retard dans sa carrière.

Si on veut que l'armée joue son rôle, qui est, à l'intérieur, de servir la république et de faire la légalité, qui est, en cas d'agression extérieure, de défendre le sol national, il faut qu'elle constitue un faisceau de dévouement et d'énergies qu'aucun empiétement sur la liberté de penser et de croire de chacun ne puisse entamer.

C'est pourquoi les discussions politiques y sont interdites, de même que la liberté d'association, d'ailleurs incompatible avec les exigences de la discipline, n'y est pas admise.

Je vous prie à mon tour de rappeler ces principes à tous les officiers qui servent sous vos ordres.

Vous voudrez également tenir la main à ce que, conformément à la réglementation en vigueur, aucun d'eux n'entre sous un prétexte quelconque, dans une association ayant un caractère politique ou religieux, et, d'une façon plus générale, ne fasse partie d'une société sans l'autorisation expresse du ministre de la guerre.

J'attache le plus grand prix à ce que ces instructions soient à l'avenir strictement observées ».

Le Calice du Cardinal Verdier. — Le calice donné par le Souverain Pontife au cardinal Verdier est celui que le Pèlerinage aloysien de Pâques 1926 avait, sur l'initiative du P. de Raucourt, offert au Pape. C'est une œuvre de Poussielgue Rusand, ornée de plusieurs scènes en relief où figurent des saints de France.

Lettres d'un pasteur luthérien au P. de la Brière. — Sur l'initiative du « Comité national d'études sociales et politiques », le 4 novembre 1929, avait eu lieu à la cour de cassation une séance où les Eglises chrétiennes, protestantes et schismatiques, avaient traité de leur point de vue la question de la réunion des Eglises. Le 24 mars 1930, sous la présidence du cardinal Verdier, les catholiques traitèrent à leur tour la question. Les orateurs étaient : le P. de la Brière, la chanoine Quénet, vicaire général de Paris, le chanoine Hemmer curé de la Sainte-Trinité, et M. Georges Goyau.

Quelques jours après la séance, voici comme en rendait compte un pasteur luthérien :

« On se souvient peut-être que le Comité national d'études sociales et politiques avait invité les diverses confessions chrétiennes à faire connaître, devant un public d'élite réuni à la cour de cassation, leurs vues sur le grand sujet de l'union des Eglises qui, depuis la guerre surtout, et à juste titre, passionne tant d'esprits. Avec beaucoup de raison, il avait été décidé que les différents points de vue seraient exposés en des séances différentes aussi, au lieu d'être discutés contradictoirement dans un de ces stériles tournois oratoires d'où les adversaires sortent généralement exaspérés et confirmés dans leur opposition. C'eût été un résultat vraiment fâcheux et directement contraire au but poursuivi, le débat sur l'union eût vraisemblablement aggravé les séparations. Dans une première rencontre, qui avait eu lieu au mois de novembre dernier, les protestants et les catholiques orthodoxes avaient eu l'occasion de dire comment la question se posait à leurs yeux et dans quelle direction il leur semblait qu'il fallait en chercher la solution. Le même sujet a été traité, du point de vue catholique, le 24 mars, dans une séance présidée par le Cardinal Verdier. Il l'a été, disons-le d'emblée, de façon magistrale.

« Laissons de côté le second des trois rapports, celui de M. le Chanoine Quénet, vicaire général. L'orateur qui ne semblait pas très maître de sa parole a traité des relations du catholicisme avec les Eglises orientales sur un ton tour à tour détaché, dédaigneux et persifleur qui a fait une pénible impression et a provoqué la sortie, très rémarquée, de plusieurs représentants de ces Eglises.

« Le premier et le troisième rapports, par contre, étaient inspirés

par l'esprit le plus élevé et le plus irénique. Leurs auteurs, certes, ne se sont pas départis de l'intransigeance que professe en cette matière, l'Eglise catholique ; et qui donc leur en ferait un grief? Pourtant, pas un mot n'a été prononcé qui fût de nature à froisser les nombreux protestants présents. Ceux-ci ont même pu entendre d'utiles vérités, et, pour peu qu'ils ne fussent pas aveuglés par le parti pris, ont éprouvé le sentiment bienfaisant de se trouver en face de frères, séparés d'eux sans doute par une barrière encore infranchissable, mais non pas ennemis, tant s'en faut. Ne serait-il pas temps, d'ailleurs, pour tous, protestants et catholiques — car tous, à cet égard, sont également coupables — de renoncer aux polémiques acrimonieuses, de chercher à se mieux comprendre pour se mieux aimer, et, sans laisser tomber une parcelle de la vérité, sans mêler non plus leurs rangs, de faire front contre l'ennemi commun,qui menace de conduire aux abimes notre patrie bien-aimée et la civilisation chrétienne elle-même? Ce qui nous unit est bien plus fort que ce qui nous divise ; car ce qui nous unit, c'est la personne même de Jésus-Christ, notre commun sauveur et notre Dieu. Voilà ce que nous ne pouvions nous empêcher de penser et d'espérer en écoutant le R. P. Yves de la Brère, professeur à l'Institut catholique et M. Le Chanoine Hemmer, curé de la Sainte-Trinité, nous parler de l'Union des Eglises.

« Le R. P. de la Brière a défini d'abord avec une parfaite netteté l'attitude de l'Eglise catholique en face du mouvement vers l'Union qui s'est produit au sein desEglises protestantes et orthodoxe et dont les congrès de Stockholm et de Lausanne ont été les principales manifestations. Cette attitude a été et ne pouvait être que celle de l'abstention. L'Eglise catholique a suivi avec sympathie ce mouvement, elle a envoyé des « observateurs » à ces congrès. Mais elle a une doctrine qui lui interdisait d'y participer. Elle a, en effet, conscience d'être seule la véritable Eglise du Christ. Sous l'autorité de l'épiscopat, héritier des apôtres, et du magistère infaillible qu'exerce le pape, successeur de St-Pierre et vicaire de Jésus-Christ, elle a la certitude d'être préservée de toute erreur et en possession de la vérité dans sa plénitude. Elle ne peut donc, de toute évidence, concevoir la réunion des diverses Eglises chrétiennes que sous la forme d'un retour de ces Eglises dans son sein. Quant à prendre place dans les congrès œcuméniques où se confrontent et risquent de s'affronter, sur un même plan, les diverses Eglises et les diverses doctrines, elle ne saurait le faire sans discréditer en quelque mesure, aux yeux de ses propres fidèles, la vérité dont elle est dépositaire.

« Cette forte unité, garantie par une hiérarchie d'institution divine, et l'intransigeance avec laquelle l'Eglise catholique s'applique à la sauvegarder, — a ajouté, dans une seconde section de son rapport, le P. de La Brière — n'empêchent pas celle-ci d'être d'une admirable plasticité, de s'adapter aisément au génie particu-

lier de chaque peuple, et d'admettre une grande diversité de coutumes et de rites, donc de faire une place suffisamment large à la liberté.

« Enfin, et ce fut son troisième point, il est un domaine où elle se sent d'accord avec les Eglises séparées, bien plus, avec tous les hommes de bonne volonté, c'est celui de l'action morale et sociale. Si elle s'y livre avec ses méthodes propres, et en conformité avec les directives de ses chefs, s'il ne lui est pas toujours possible pour emprunter une expression au vocabulaire de la politique — de pratiquer à l'égard des autres Eglises une politique de participation elle est toute disposée à pratiquer, sur ce terrain là, et aussi largement que possible, une politique de soutien. Au reste, la réserve que lui commandent ses principes les plus essentiels ne l'empêche pas de suivre avec une entière sympathie et de ferventes prières les chrétiens qu'elle voit, hors de son sein, travaillés par « la mystérieuse nostalgie de l'unité ».

« Le rapport de M. le chanoine Hemmer avait pour objet les mouvements convergents qui, au sein du protestantisme, semblent marquer un rapprochement avec Rome.

« Le vénérable rapporteur les a étudiés, notamment celui de l'anglo-catholicisme en Grande-Bretagne, et celui de la Haute Eglise dans l'Eglise luthérienne d'Allemagne, avec une connaissance tout-à-faite remarquable des choses protestantes et un tact parfait sans jamais céder à la tentation d'exagérer l'importance de ces mouvements, et d'en tirer des conclusions précipitées dans le sens d'un retour à l'Eglise catholique. Il les a caractérisés avec une objectivité que n'altérait pas la sympathie comme une réaction contre le rationalisme desséchant qui volatilise les vérités fondamentales du christianisme, et comme un effort pour relever et restaurer au sein du protestantisme l'idée de l'Eglise, l'importance du dogme, la valeur de la tradition, le sens du Sacrement.

« Monsieur Georges Goyau a clos la séance par une brève et vibrante allocution ; il a signalé comme une conséquence heureuse de la grande guerre, qui, par ailleurs, a laissé de si effroyables ruines, l'écroulement du césaropapisme, ce régime abject qui assujettissait tant d'Eglises protestantes à la tyrannie du prince et de l'Etat, et qui a porté des fruits si détestables, par exemple la fusion imposée en 1817 par le roi de Prusse Frédéric Guillaume IV aux Eglises réformée et luthérienne de son royaume et réalisée par les plus odieuses violences. Cette chute a inauguré une ère de liberté qui permettra à ces Eglises, redevenues maîtresses de leurs destinées, de s'orienter vers des unions dont les consciences n'auront plus à faire les frais, et de s'acheminer ainsi,on peut et on doit l'espérer, vers cette unité qui est le rêve et la prière de tous les cœurs chrétiens.

« Nous devons une grande reconnaissance aux hommes éminents qui ont su traiter ainsi les questions les plus délicates avec la plus entière franchise, et pourtant de telle sorte que, sauf la fausse note

que nous avons signalée, nous n'avons pas cessé de sentir circuler dans leurs rapports le souffle de l'amour chrétien ».

Ces quelques lignes furent l'occasion d'un échange de lettres entre le P. de la Brière et le Pasteur luthérien. Nous reproduisons deux lettres du Pasteur, qui nous ont été communiquées.

Paris, 10 avril 1930

Mon Révérend Père,

Votre lettre a été pour moi une joie d'autant plus grande qu'elle était plus inattendue : j'étais loin de penser, en effet, que mon article dût passer sous vos yeux. Qu'un cœur catholique ait apprècié l'esprit qui l'inspirait ; que vous surtout, mon Père ayez si bien compris avec quel intérêt, quelle sympathie, un peu. inquiéte d'abord, peut-être, mais bientôt rassurée et reconnaissante un protestant a pu vous écouter, et que vous ayez, enfin, pris la peine de m'en écrire,voilà ce qui m'est infiniment précieux et me touche plus que je ne saurais l'exprimer.

Je suis de ceux que travaille, comme vous l'avez si bien dit, la mystérieuse nostalgie de l'unité, de ceux qui ayant fait effort pour mieux connaître l'Eglise catholique, en ont été amplement récompensés et aiment leurs frères de la grande Eglise, pour eux-mêmes, sans doute, mais aussi pour tout ce qu'ils ont appris et reçu de celle-ci. Souvent, permettez-moi de vous l'avouer, j'ai souffert de ne pouvoir manifester ces sentiments ; vous avez bien voulu m'en offrir l'occasion, et de cela encore je vous suis reconnaissant.

Comment se fera cette unité que nous désirons si ardemment, je ne sais, mais ce que je sais, ce que je crois, c'est quelle se fera un jour, parce qu'elle doit se faire, parce que le divin Chef de l'Eglise le veut « pour que le monde croie que c'est le Père qui l'a envoyé » ; Súr ce point, me semble-t-il, tous les chrétiens peuvent être d'accord et mettre en commun leurs aspirations et leurs prières. Pour ma part, je serais très heureux s'il m'était permis de dissiper autour de quelques préventions, quelques parti-pris, et de contribuer ainsi à déblayer, pour ma toute petite part, ne fût-ce que d'un gain de moi sable, la longue route qui nous sépare du but.

Soyez encore remercié, mon Révérend Père, de votre si bienveil-veillant message, et veuillez croire, je vous prie, à mes sentiments de bien respectueux dévouements en notre commun Seigneur et Sauveur.

Paris, Lundi de Pâques

Mon Révérend Père,

Profitant, après les fêtes, de quelques heures de liberté, j'ai lu avec un intérêt et une émotion qui n'ont cessé de grandir, les pages que vous avez bien voulu m'adresser. Je viens de fermer le livre,et veux aussitôt vous remercier de votre envoi lui-même, de la dédi-

cace qui l'accompagnait et qui m'a été au cœur, et du bien que m'a fait cette lecture. Combien vous avez eu raison de prévoir la fervente admiration que ne manquait pas de m'inspirer cette grande et sainte figure du Père Olivaint. Devant ce chef-d'œuvre de la grâce de Dieu, on se sent bien petit, mais en même temps comme soulevé au-dessus de soi-même et saisi du désir de ressembler en quelque manière à ce « témoin du Christ » et de mieux servir le Maître pour lequel il a donné sa vie. Voilà donc pour moi un nouveau motif de reconnaissance envers l'Eglise catholique et permettez-moi d'ajouter : envers la famille religieuse à laquelle vous appartenez plus particulièrement.

Vous parlez quelque part des préventions contre le « jésuitisme » qu'avait partagées dans sa première jeunesse le Père Olivaint : je ne vous étonnerai pas en vous avouant que je les ai connues, moi aussi, non pas sans doute sous la forme la plus vulgaire, mais sous celle d'une défiance confinant à l'antipathie. Elles se sont changées en des sentiments tout différents depuis que j'ai été amené, il y a quelques années, à lire la « Prière de toutes les heures », du R. P. Pierre Charles, professeur à Louvain. Ces méditations sont devenues dès lors un de mes livres de chevet, et je les ai souvent données ou recommandées autour de moi. Cette expérience a été décisive car j'ai jugé l'arbre par ses fruits. A celle-là d'autres sont venues se joindre, qui l'auraient confirmée, si cela eût été nécessaire : Ainsi il m'est arrivé d'entendre au cours d'une réunion de la Ligue de l'Evangile, le R. P. Doncœur donner lecture d'une lettre d'un Père de la Compagnie de Jésus à un novice, sur la personne de J. C. et l'amour qu'il faut lui vouer,page admirable que j'aurais voulu pouvoir reproduire dans un de nos journaux religieux pour contribuer à dissiper des préjugés trop répandus parmi nous... Hier encore, dans l'après-midi, nous avons été, mes enfants et moi, écouter le Père Lhande, heureux, en ce jour de Pâques, d'entendre glorifier avec cette puissance notre commun Sauveur.

Enfin, il n'y a pas très longtemps, je vous ai entendu vous-même, dans une séance contradictoire, aux Sociétés savantes, — en même temps que M. Albert Bayet, — et je n'ai pas besoin de vous dire, mon Révérend Père, de quel côté allait l'ardente sympathie de votre auditeur protestant, qui était très loin de se douter alors que votre bienveillance lui permettrait d'entrer un jour en rapport avec vous.

C'est ainsi que j'ai été conduit, sur ce point comme sur d'autres, à une véritable libération, dont je bénis Dieu.

Mais je m'aperçois avec quelque confusion que j'ai dépassé les bornes et usé jusqu'à l'indiscrétion de l'occasion que vous m'avez offerte de m'entretenir avec vous. Si je me suis permis d'entrer dans des détails très personnels et où le moi tient sans doute trop de place, veuillez me le pardonner en y voyant surtout le témoignage d'une profonde gratitude qui avait besoin de se manifester, et aussi — pour me servir des termes de votre lettre — de ce « com-

mun désir de concorde universelle des âmes droites pour le Règne du même Seigneur et du même Sauveur » dont vous m'avez donné vous-même des marques si précieuses.

Croyez, mon Révérend Père, que je conserverai toujours le souvenir de cette correspondance qu'il m'a été donné d'avoir avec vous, comme d'un honneur et d'une joie, et veuillez accepter l'hommage de mes sentiments très respectueusement reconnaissants en Notre-Seigneur.

Le P. Doncoeur au Canada. — Dans son numéro du mercredi, 12 novembre, *La Liberté* de Winnipeg faisait du P. Doncœur un éloge dont on appréciera d'autant plus la valeur qu'il vient de protestants,

Un soldat et un apôtre. — « On a dit que le génie français était fait « *de clarté, d'élégance et de force* » ; il nous a été donné d'en voir un exemple vivant dans la conférence donnée par le Révérend Père Doncœur S. J., mardi soir, dans la grande salle des conférences de l'Université, sous les auspices de l'*Alliance française.*

« Le Révérend Père a passé par l'école de discipline qu'est la Compagnie de Jésus. Saint Ignace fut militaire avant d'être fondateur de sa Compagnie, et sa fondation garde quelque chose de cela. Le Révérend Père a été, de plus, un grand soldat de la dernière guerre ; il a rapporté des champs de bataille où il a vingt fois échappé à la mort cette décision militaire qui se traduit dans tous les actes de sa vie.

« Sa conférence de mardi soir était bâtie pour être présentée à un auditoire universitaire ; le Révérend Père s'est souvenu, peut-être sans se l'avouer, qu'il est rédacteur à l'une des grandes revues du monde entier — nous voulons parler des *Etudes*, de Paris »....

Après une analyse de la conférence, « *qu'il faut aimer son temps*», l'article se termine ainsi :

« Il ne faut pas l'avoir vu cinq minutes (le P. Doncœur) et l'avoir entendu encore moins de temps pour se rendre compte que l'apostolat est la note caractéristique de cet ancien soldat,et qu'à travers toutes les belles qualités qu'il déploie avec un brio qui montre que le génie français est fait de clarté, d'élégance et de force, c'est la doctrine du Fils de Dieu qu'il veut faire passer dans les âmes pour les élever et les lancer vers Dieu, leur principe et leur fin dernière.

Le Révérend Père Doncœur est un exemple vivant de cette belle formation classique française que ses cousins du Canada voudraient garder chez eux et voir se développer de plus en plus. Il fait bon, vraiment, d'en voir de si beaux spécimens de temps à autre ;cela est de nature à stimuler les énergies à travers toutes les difficultés qu'il faut vaincre pour la garder au Canada ».

Autre article, en première page du même numéro : *Le Père Doncœur*, par W. F. Osborne.

« Les trop brefs séjours du R. P. Doncœur ont valu à Saint-Boniface et à Winnipeg des expériences inoubliables.

« La **Liberté** a fait largement justice à cette visite qui nous a fourni un tel plaisir et une telle inspiration, mais je ne peux résister à la tentation d'ajouter en toute humilité un mot qui, provenant d'une source autre que française, peut souligner même plus fortement l'impression extraordinaire produite par cette visite.

« Les jours passent, mais je ne peux cesser de songer à cet homme merveilleux qui me semble une véritable gloire pour une Eglise, pour une race, pour l'humanité.

« En partie tout simplement pour m'épancher un petit peu avec ceux qui ont joui de ces paroles enchanteresses, et en partie pour confirmer et ratifier un jugement déjà unanime, j'ai l'audace de transmettre à la **Liberté** mon appréciation personnelle.

« Toute ma vie je me suis intéressé à l'éloquence et aux orateurs. J'ai entendu un nombre assez considérable des orateurs contemporains de la France et de l'Angleterre. Eh bien ! je me demande si, par l'ensemble de ses qualités, notre récent visiteur ne dépasse pas tous ceux que j'ai entendus. Ce jugement peut paraître exagéré ; je demande la permission de le justifier.

« Je me suis servi de l'expression « l'ensemble de ses qualités ». En effet, à moins que je ne me trompe, le secret de la puissance de cet homme extraordinaire se trouve dans une combinaison exceptionnelle de talents et de qualités.

1°. Physionomie extrêmement attrayante. A Saint-Boniface — pour ne pas parler du sermon prononcé à la cathédrale, qui m'a semblé tout simplement se ranger à sa place dans la grande tradition des prédicateurs du dix-septième siècle — j'ai suivi avec un intérêt palpitant la causerie du dimanche soir. Ce soir-là, j'ai été étrangement captivé par la figure de l'orateur. Je me suis dit : cette physionomie mobile ne peut se maintenir indéfiniment à ce niveau. Vu de plus près, examiné plus soigneusement, ce visage perdra quelque chose de son attrait. Point du tout. Pendant un entretien intime et prolongé, le lendemain après-midi, j'ai subi une fascination encore plus complète. Révélation, plus complète encore, de ressources pour ainsi parler inépuisables et, aussi, d'une courtoisie et d'une bonhomie attrayantes. A la gare, à l'occasion de la rentrée à Winnipeg, même impression, transmise dans les quelques minutes d'une brève entrevue. La même chose à l'Alliance Française. La même chose le lendemain matin, dans le milieu banal du train qui part.

2°. Sans affirmer que ce soit un élément de première importance dans l'ensemble des facteurs qui contribuent au rayonnement de son action, le port physique de l'orateur — port d'un soldat, soldat de l'esprit, bien entendu, avant tout, mais aussi soldat tout court — est pour quelque chose dans l'impression globale qu'il produit.

3°. On reçoit de lui, à la fois dans la conversation intime et quand il est en présence du public, l'impression d'une formation

intellectuelle des plus sévères. A quel travail forcené et prolongé cet homme s'est soumis ! Résultat palpable : une érudition formidable qui lui permet, même quand il n'entre pas dans les détails, de tout suggérer. Cet homme, dont les spécialités ont dû être la théologie et la philosophie, connaît à fond tous les arts : peinture, sculpture, musique, littérature. A la soirée de l'Alliance, qui a pu douter, par exemple, que toute la littérature réaliste et naturaliste du 19e siècle n'ait été évaluée par cette intelligence si vive et si perspicace ? Il fournit en sa propre personne l'exemple pour ainsi dire parfait du tempérament et de la formation classiques.

4°. Nature intégrale et intacte, à laquelle rien qui soit humain n'est étranger, mais sous la souveraineté de laquelle beaucoup de ce qui est humain est sagement réprimé. Exemple : l'exposition émouvante de la manière dont la liturgie vient en aide à l'âme fatiguée, lassée, sinon épuisée par l'effort de s'unir à Dieu.

5°. Maîtrise consommée de toutes ses ressources intellectuelles de sorte que, sans une seule note, une heure et demie durant, il traverse le dédale — qui pour lui n'est pas dédale mais piste lumineuse — d'un sujet compliqué, manie les détails d'un langage subtil et délicatement nuancé sans la moindre conscience du tour de force qu'il exécute, et crée, au bout du compte, un discours qui est un échantillon parfait de l'art classique qu'il préconise. En d'autres termes, l'auteur de ce discours est un véritable virtuose de la parole.

6°. Finalement, ce qui couronne le tout, l'impression d'un apostolat librement accepté et consenti qui le rend capable de tous les sacrifices »...

L'origine des radio-sermons. — Dans l'intéressante petite revue du collège d'Evreux, *Chez Nous* n° 27, nous lisons le compte-rendu d'une conférence où le P. Lhande raconta aux élèves comment il fut amené à entreprendre ses prédications par T. S. F.

« Défense d'applaudir !... »

Dans la salle des petits, les 1re et 2e Divisions vont entendre une causerie du P. Lhande sur l'apostolat par T.S.F. « Défense d'applaudir !... » dans leurs dortoirs tout proches, les benjamins dorment déjà.

A mi-voix, le P. Recteur fait les présentations. Étonnements. Celui qu'à midi chaque dimanche... de vacances, le spreaker nous présentait ainsi : « Vous allez entendre... » ne correspond guère à l'image qu'éveillait le son de sa voix. Il doit être grand ! — Non ! il est petit. — Il doit être âgé : cheveux blancs ou cheveux rares. — Non ! sa figure est jeune, ses cheveux châtains sont touffus. Ainsi, c'est donc le P. Lhande, le *vrai* P. Lhande, celui de la Banlieue, celui de Radiola, l'auteur de *Mirentchu*, le Basque.

Début : « Un soir je dînais avec l'Archevêque de Paris... » Il parla T. S. F. En sortant de table, son voisin, l'abbé Gerlier, au

nom du cardinal Dubois, fait des ouvertures au P.Lhande. C'est que, peu de temps auparavant, en long col rigide et redingote noire, deux messieurs s'étaient présentés à Radio-Paris. «Nous sommes deux Pasteurs protestants qui voudrions étudier les possibilités de transmettre, de temps à autre, un prêche à nos coreligionnaires... » Le directeur, — jamais il ne fut si bon chrétien, — ayant consulté ses annuaires vit que le catholicisme était : *la religion de la majorité des Français* ; donc, de ses clients. Ils devaient dès lors avoir la priorité... Et ce fut le cardinal Dubois qui reçut, à son tour,la visite d'un monsieur fort aimable en veston clair. Le marché fut conclu, le prédicateur de l'archevêché aurait à bail le dimanche. Les Protestants prirent le jeudi.

Deux mois plus tard, le 2 janvier 1927, boulevard Haussmann, devant la boîte à fromage du poste émetteur, le P. Lhande vint essayer sa voix et fut bien surpris de s'entendre dire que c'était parfait, qu'il avait un timbre superbe, *radiogénique*. Il restait cependant incrédule, et, sans plus d'émotion, un peu avant midi, au jour fixé, descendit au studio, lire son papier. Mais l' « au nom du Père... » final à peine lancé dans les airs, ce fut la ruée des journalistes : « Mon Révérend Père. — Cher Maître ! — Bien cher Maître, nos lecteurs seraient si heureux de connaître vos impressions ».

Des photographes : « Mon Révérend Père, voudriez-vous sourire un peu ? »

Surpris d'une célébrité poussée si vite, le prédicateur s'échappa comme il put. Mais le lendemain matin, au courrier, une petite centaine de lettres venait mettre au comble son étonnement : « Alors ses yeux se dessillèrent, et il vit... » Il comprit la splendeur de sa tâche ; il toucha du doigt le bien,qu'avec l'aide de la science, sa parole pourrait accomplir. Aussi, quand le dimanche suivant le P. Lhande se trouva devant le micro, son état d'esprit était tout autre, une émotion intense le faisait frissonner ; cette fois, et toujours depuis, son cœur seul parla...

En effet, les centaines de lettres, reçues au cours de la semaine, avaient été pour lui une révélation. C'est, en Provence, une pauvre paralytique qui depuis plusieurs années n'avait pu assister au sermon et pleurait de joie en écoutant,sur sa chaise-longue, la parole de Dieu venue jusqu'à elle...

Ce sont des malades dans les hôpitaux... Des « chiffonniers » de sa « banlieue rouge », où, pour capter les ondes, il suffit d'une pomme de terre et d'un mètre de fil...

Ce sont des paysans perdus dans la campagne, ou des marins...

Ce sont, de tous les coins de France, et même d'ailleurs, des pauvres et des riches, des gens heureux et des gens attristés qui remercient, qui demandent et qui prient de continuer une si heureuse innovation. Tel ce fermier du Nord perdu dans la grande plaine grise qui avait gravé sur le manteau de la cheminée : « Ici, pour la première fois, le 2 janvier 1927, les pauvres ont été évangélisés ».

Ou ces bûcherons qui, descendus un jour dans un village, avaient couru à l'église : « Pour connaître ce Dieu qui leur avait parlé dans le vent des cimes. »

Le ministère Herriot essaya bien de mettre entrave à cette parole de vérité qui s'insinuait partout ; d'officieux amis prévinrent même le Père que sans doute, un certain dimanche, on l'empêcherait de faire son sermon. A l'instar des Apôtres, il eut son « non possumus non loqui » ; et pour lui donner une moderne réalisation, vite, une lettre partit pour Londres (Angleterre) à l'adresse du P. Martindale, Jésuite de ses amis :

« Mon cher Père — Pourriez-vous m'obtenir le micro du poste émetteur de Londres-Daventry, pour dimanche prochain entre midi et midi et demie. J'en aurais peut-être besoin pour diffuser le sermon qu'on voudrait, dit-on, m'empêcher de prononcer en France... »

La réponse revint rapidement, affirmative.

Le P. Lhande s'apprêtait donc à prendre l'avion Paris-Londres et les auditeurs, prévenus par la presse, se disposaient à mettre l'index de leurs manettes sur la longueur d'onde 1554 au lieu de 1725. Mais le gouvernement craignit sans doute le ridicule et sembla se désintéresser du prédicateur. En conclusion : dans un journal humoristique parisien on représentait le P. Lhande parlant à Daventry tandis que, sur toutes les côtes de la Manche, des douaniers armés d'énormes filets à papillons s'efforçaient de capter les ondes prohibées.

En dépit de cette attaque ; en dépit du vote, au 36e congrès de la Libre pensée, d'un ordre du jour demandant : « que soit interdite, par T. S. F., l'émission de sermons et conférences religieuses », la faveur qui s'attache à la prédication nouvelle a toujours été grandissant : les lettres s'entassent dans les cartons du Père, pleines de témoignages émouvants ou curieux.

Ce conte de Noël, si étrange que le Père osait à peine nous en assurer l'authenticité.

Deux cambrioleurs se sont introduits dans une villa des environs de Paris inhabitée pendant l'hiver. Ils pénètrent dans une chambre ; les contrevents sont clos. A tâtons, dans l'obscurité, un des hommes cherchant à allumer l'électricité, rencontre une manette, la tourne et, sur-le-champ, une voix résonne dans le haut parleur du poste : « Je vous annonce une grande joie, aujourd'hui vous est né un Sauveur. C'est un petit enfant..... » Cette voix, mystérieuse dans le noir de la pièce, ce rappel des fêtes de Noël d'autrefois, des messes de minuit, de la première communion, tout cela émeut si bien les deux malfaiteurs, que, sans y rien voler, ils abandonnent aussitôt la villa.

Dans un canton de l'Eure, le président de la Ligue des Droits de l'homme, frère, .·. possède un vieux poste ; il ne s'en sert qu'une fois par semaine, le dimanche, à midi. Beaucoup l'imitent. On se réunit même comme dans cette salle d'une grande ferme de l'Aisne,

où le maître assemble autour de lui tout le *pays*, où chacun fait le signe de croix et s'unissant à la voix du prêtre, agenouillé, récite avec lui les prières.

Mais on ne se contente pas d'écrire au P. Lhande, on veut le voir, le remercier, prendre conseil... Il sortait des « Etudes », un matin. Sur le trottoir un monsieur l'accoste : « Excusez-moi, monsieur l'abbé, vous êtes bien le P. Lhande, n'est-ce pas. — Oui, monsieur, mais je vous en prie, actuellement je suis pressé, pourriez-vous revenir dans la soirée ? — Oh, mon Père, accordez-moi seulement quelques minutes, je voudrais tant finir avec l'affaire qui m'amène près de vous ». La scène se continue dans le parloir : « Voici, mon Père, il s'agit d'une restitution... Par petites sommes, j'ai volé 50.000 francs à monsieur X..., il ne s'en est probablement même pas aperçu, mais enfin vos sermons que j'écoute tous les dimanches m'ont fait comprendre la grandeur de ma faute. Vous trouverez dans cette enveloppe les cinquante billets. Auriez-vous la charité de les faire parvenir à cette adresse.... Je désire que mon nom ne soit pas prononcé. Au revoir mon Père, et merci ».

Le lendemain, le P. Lhande sonnait à la porte d'un grand appartement du XVIe. Introduit par un domestique interloqué devant sa soutane, il pénètre dans un salon grand luxe, dernier cri : tableaux, lustres, velours, glaces, et, dans un angle, le dernier modèle des superhétérodynes.

Bon vivant, bien en chair, le maître du lieu entre, froid comme qui s'attend à être quêté. « Monsieur ? à qui ai-je l'honneur... — Je suis le P. Lhande, dont vous entendez peut-être les causeries religieuses diffusées par Radio-Paris, le dimanche ». Et du geste le Père désignait le beau poste du coin.

Le gros monsieur, toujours froid et pas très sûr de lui :

« Ah oui ; monsieur, effectivement ; oui, en effet.

— Eh bien, monsieur, c'est un autre de mes auditeurs qui m'envoie vers vous : un homme qui vous a volé une assez forte somme.

— Oh ! c'est bien possible, il y a si peu d'honnêtes gens.

— Il y en a encore quelques-uns et d'autres qui veulent le devenir, ainsi cet homme m'a chargé de vous faire parvenir sa restitution.

— Ah ! par exemple ! » dit le bourgeois au comble de la stupeur.

« Oui, monsieur, voici les billets, vous pouvez en faire le compte » ; et le Père lui tendait la grosse liasse.

« Cinquante billets de mille, c'est tout de même vrai, reprit le bourgeois singulièrement adouci. Eh bien, monsieur l'abbé, vous voyez ce poste-là ; il m'a coûté 5.000 francs ; avouez que c'est un bon placement ». Puis prenant avec dédain un des billets : « Tenez, monsieur, voilà pour vos œuvres ».

Atteints par la voix des ondes, d'autres auditeurs surent se montrer plus généreux : ceux qui expédièrent à leur prédicateur literie, vêtements, lainages, pour secourir les « sans foyers » pendant les grands froids de l'hiver 1928-1929 ; ceux qui trois jours après son

appel — qui donne vite, donne deux fois — permirent au Père d'adresser aux inondés du Midi, un plein wagon de secours de toute sorte.

Mais il est déjà 9 heures et quart (c'est bien tard pour les petits enfants de 2e Division). Le P. Lhande qui doit d'ailleurs prendre le train tout à l'heure et rentrer à Paris donner demain son sermon, achève en quelques mots très simples, mais très expressifs, qui nous communiquent un peu du zèle et de la foi qui l'animent. Et c'est fini.

Conclusion du P. Recteur ; chétifs applaudissements ; tout se passe dans le cœur.

La salle se vide sans bruit ; les petits, qui rêvent debout, gagnent inconsciemment leurs lits, les grands, dit-on, en firent autant.

Hervé de Guitaut, élève de Philosophie.

Les travaux scientiques du R. P. Teilhard de Chardin. — Conférence sur l'homme préhistorique donnée a Paris.

Dans la salle de conférence du Musée Guimet, étroite, longue, inconfortable — mais qu'importe l'aisance du corps quand de belles leçons illuminent l'esprit ! — un savant missionnaire, le Père Teilhard de Chardin, nous a parlé de « l'homme de Pékin », disons mieux du préhomme qui vécut, à l'époque quaternaire, c'est-à-dire il y a approximativement 500.000 années, et dont les restes ont été récemment découverts au fond d'une caverne située dans la localité de Chou-Kou-Tien, à cinquante kilomètres du quartier des légations.

L'« homme de Pékin » fait beaucoup de bruit dans le monde des anthropologistes ! Et il en fera encore, car il semble fournir un chaînon important, le chaînon qui manquait, dans la filiation préhumaine.

On connaissait le Pithécanthrope de Java, l'Australopithèque de l'Afrique du Sud, premières ébauches de la forme humaine. Après eux, dans la même famille des hominidés, se classent les espèces du genre hominien : l'homo de Néandertal, sur la Dussel, affluent du Rhin ; l'homo de la Rhodésia,dans le bassin duZambèze ; celui de Brocken, sur la rive droite du Weser ; celui de Heidelberg, dans l'état de Bade,celui de Piltdown dans le Sussex. Enfin vient l'*homo sapiens*, l'homme achevé accompli, anatomiquement s'entend !

Le type de Pékin ou sinanthropus présente des particularités qui le rapprochent de l'hominien.

Son crâne, d'une capacité de 985 centimètres cubes — la capacité crânienne du gorille n'est que de 500 à 600 centimètres cubes — a été découvert en 1929. La caverne de Chou-Kou-Tien, qui fut vraisemblablement une habitation permanente, n'a pas donné de squelettes absolument complets, mais une quantité d'ossements et de

mâchoires fossiles mêlés à des débris d'animaux correspondant à l'époque quaternaire.

C'est en 1922 que le géologue suédois Anderson fit les premières fouilles, guidé par les traces de paléolithique dans le bassin du fleuve Jaune .

Un paysan lui signale à Chou-Kou-Tien la présence d'un gisement d'os. Des terrassiers sont envoyés sur les lieux. Une fosse, mise à jour, livre de nombreux morceaux fossilisés. L'anatomiste canadien Davidson Black dirige les travaux, avec le concours des Pères français Licent et Teilhard de Chardin. Toute une colline est « grattée », abrasée. Des monceaux d'ossements !

Le squelette écrasé d'un sinanthropus enfant, ensuite un crâne en parfait état de conservation sont considérés comme de précieux documents pour l'étude de l'homme du quaternaire. Mais point de vestiges d'outils, aucune trace de travail, ni de feu. Aussi jusqu'à présent ne croit-on pas devoir reconnaître à l'habitant de Chou-Kou-Tien l'intelligence inventive.

Notre très lointain ancêtre d'Extrême-Orient, auquel le Père Teilhard de Chardin assigne des origines indo-malaises pour employer un terme de la géographie actuelle, annonce l'homme, mais c'est encore loin d'être cela ! Et, malgré cette forme à grand cerveau qui rentre dans le cadre des crânes humains actuels, ce primate tient de près à la souche primitive des anthropoïdes.

Dans ces explications, la position du Père Teilhard de Chardin, missionnaire catholique, était bien délicate. Ce n'est pas sans curiosité qu'on l'attendait au point scabreux. Il s'en est fort bien tiré ! Ce n'est point l'homme en formation qui intéresse la religion, mais l'homme fait, adulte, celui qui surgit aux premières lueurs de l'histoire...

Déjà le Père Licent, directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Tientsin, associé aux travaux de Chou-Kou-Tien, avait remarqué que le corps de l'homme, ainsi que toute la matière vivante qui l'a précédé, doit apparaître comme le résultat de la cause première Dieu.

(*Dépèche Coloniale*)

La Vie catholique, du 25 octobre 1930, annonçait que le P. Teilhard de Chardin avait obtenu le grand prix d'anthropologie :

A la dernière séance de l'assemblée générale de l'institut international d'anthropologie, à Porto, le 27 septembre, le comte Begouen, secrétaire général de l'I. I. A., a proclamé le R. P. Teilhard de Chardin lauréat du grand prix d'anthropologie connu sous le nom de « prix Hollandais ».

On sait que ce prix de 10.000 francs est décerné tous les trois ans par l' I. I. A. au savant qui s'est le plus distingué par ses travaux. Cette année, il y avait huit candidats, tous bien connus dans la science. C'est presque à l'unanimité que le R. P. Teilhard a emporté le prix. Le jury international était composé de M. Boule (France),

Fraipont (Belgique), Dr Dubois (Hollande), Sergi (Italie), Dr Perès de Lima (Portugal), Hoyos Sans (Espagne), Kostre voski (Pologne) Matiezka (Tchécoslovaquie), Andriescescu (Roumanie), Dr Hintze (Russie), Nicolaïef (Ukraine).

En proclamant ce résultat, le comte Bégouen a fait remarquer, aux applaudissements unanimes de l'auditoire, à quel point cette haute distinction était méritée par le savant jésuite, dont l'élévation de caractère égale la science.

Les noces de diamant de « Sainte-Geneviève ». — La vieille « rue des Postes » a eu soixante-quinze ans d'âge au 1er octobre 1929. L'Association amicale des anciens élèves a décidé, dans sa dernière assemblée générale, de célébrer, le dimanche 18 mai, les noces de diamant de l'Ecole. A cette occasion a été inauguré le monument à ses morts....

Fondée en 1854 (1) rue des Postes, par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus, transportée plus tard rue Lhomond, l'école Sainte-Geneviève se plaça sous le signe de la première sainte française, glorieuse patronne de Paris, et se donna pour mission de préparer le mieux la jeunesse studieuse aux grandes écoles d'officiers et d'ingénieurs, et d'unir à la haute préparation technique une solide et précieuse préparation religieuse, morale et civique.

En cette année de sa fondation, l'école Sainte-Geneviève comptait 45 élèves parmi lesquels 4 furent reçus l'année suivante au concours d'entrée à Saint-Cyr.

A quoi bon noter les étapes diverses de son succès. Sa courbe d'ascension a la forme d'une magnifique trajectoire.

Au lendemain de la guerre, 14.000 élèves avaient suivi ses cours Plus de la moitié — exactement 7.317 — avaient été reçus à nos grandes écoles : 1.400 étaient entrés à Polytechnique, 3.800 à Saint-Cyr, 1200 à Centrale, 720 à Navale, des centaines d'autres à l'Institut agronomique, aux Mines, aux Ponts et Chaussées...

Ce n'est point à la légère que l'école Sainte-Geneviève a choisi pour devise ce simple mot : « servir...

Ne faut-il pas rappeler que l'école Sainte-Geneviève a donné aux armées de terre et de mer 3 maréchaux — Lyautey, Franchet d'Espérey et Fayolle — 235 généraux et 22 amiraux.

Pendant la grande guerre, 1048 « postards » tombèrent à l'ennemi : 125 sortaient de l'Ecole Polytechnique, 751 de Saint-Cyr, 35 de l'Ecole navale, 51 de l'Ecole Centrale, 16 de l'Institut agronomique, 419 d'écoles diverses.

Parmi eux figurent 9 généraux, 72 colonels ou lieutenants-colonels, 163 commandants, 439 capitaines, 509 lieutenants ou sous-lieutenants, 1 capitaine de vaisseau, 2 capitaines de frégate, 21

(1) Pour plus de détails, consulter *Servir*, d'avril 1930, où une très intéressante notice a été consacrée à l'historique de l'Ecole.

lieutenants de vaisseau, 12 enseignes, des aspirants, des médecins, des missionnaires...

C'est à leur glorieuse mémoire qu'un monument a été inauguré, le dimanche 18 mai, par Mgr Roland-Gosselin, coadjuteur de Versailles.

Dans la chapelle de l'école, hérissée des drapeaux des assocations d'élèves et d'anciens élèves, des associations d'anciens combattants et des fanions des différents groupements de candidats, une messe fut d'abord célébrée, en présence de S. Gr. Mgr Roland-Gosselin.

Puis, entre les haies des emblèmes, le général de Castelnau, président de l'Association des anciens élèves de Sainte-Geneviève, se rendit devant le monument. Auprès de lui marchaient le maréchal Lyautey, lui aussi ancien élève de l'école, M. Quillet directeur de l'Ecole Centrale, en habit d'académicien, le colonel de Féligonde, représentant l'école de Saint-Cyr, le commandant Gannier, représentant l'Ecole Polytechnique, M. Burnier, directeur de l'école des Hautes Etudes commerciales, l'amiral O'Neill, Mgr Roland-Gosselin et Mgr Odelin, M. le Coz,maire de Versailles, M. Cheer, directeur de Sainte-Geneviève, le P. de Maupeou, préfet des études, le P. Hamon, supérieur,et près de cent officiers généraux des armées de terre et de mer...

Le premier, M. Le Cour Grandmaison, député de la Loire-Inférieure, prit la parole. Et de fut pour célébrer avec une belle éloquence, une belle crânerie d'expression, le passé magnifique et glorieux de cette école qui s'enorgueillit de compter parmi ses anciens élèves trois maréchaux de France, d'avoir donné au pays plus de mille de ses meilleurs et de dénombrer parmi ses morts 87 °/₀ tombés les premiers, en tête des autres, en qualité de chefs, en donnant l'exemple.

Après quelques mots de remerciement du directeur, M. Cheer, et une allocution de Mgr Roland-Gosselin pour dégager l'enseignement rédempteur du sacrifice volontairement consenti, eut lieu la bénédiction du monument— bouclier de pierre auréolé de lauriers et sur la bombe duquel se dessine en relief discret le serein visage du Christ — et de la plaque commémoratrice qui porte les vingt noms que déjà il faut ajouter à ceux de la grande guerre — noms de ceux qui reposent sur les terres lointaines de l'Afrique, du Maroc et de la Syrie.

A l'issue de la cérémonie, un banquet fraternel a réuni plus de 600 Postards représentant chacune des promotions qui se sont succédées depuis 1865 jusqu'à nos jours, dans les grandes écoles dont Sainte-Geneviève se dit modestement mais fièrement « l'Ecole préparatoire » ; Polytechnique, Saint-Cyr, Navale, Centrale, Mines etc., etc.

Des toasts vibrants furent portés au titre de chacune des grandes écoles par l'amiral du Couédic, le général Guizard, l'ingénieur Jourdain, le P. de Maupeou et le maréchal Lyautey qui dit notamment :

« Il y a trois ans je vous avais donné ce mot d'ordre : Soyez sociaux ; je vous donnerai aujourd'hui celui-ci : Soyez forts !... Nous sommes trop près des années tragiques, nous avons trop laissé de nos morts pour ne pas être, non des pacifistes, mais des pacifiques résolus... La paix n'est assurée qu'aux forts ; il faut manifester la force, pour en éviter l'emploi ».

Mgr Roland-Gosselin, en quelques mots très élevés, très touchants, dit le sens et la portée d'une fête qui a réuni tous les cœurs en un fervent sentiment d'admiration, de gratitude et d'attachement pour le glorieux passé de l'école et de pleine confiance dans son avenir au service de Dieu et de la France.

Le général de Castelnau remercia en termes émus tous ceux qui avaient bien voulu rehausser de leur présence et de leur sympathie l'éclat d'une fête familiale bien digne des fastes magnifiques de l'école Sainte-Geneviève.

(*L'Echo de Paris*, 15 — 19 mai 1930)

La thèse de doctorat es-sciences du P. Ricard. — Le 7 novembre 1930, a eu lieu à la Sorbonne la soutenance du P. Pierre Ricard sur *les constituants glucidiques des algues brunes*. Cette thèse, qui sort du laboratoire de l'abbé H. Colin, professeur de Botanique à la Faculté catholique des sciences, de Paris, a été publiée dans « Les annales de l'Institut Océanographique ». Le P. Ricard écrivit à ce sujet :

« J'ai donc soutenu ma thèse le 7 novembre devant un jury ainsi composé : Molliard, professeur de Botanique, Président ; Portier, professeur de Physiologie et Mauguin, professeur de Minéralogie assesseurs. La soutenance, primitivement fixée au 6, fut renvoyée au 7, par suite de l'absence d'un des membres du jury qui oublia de venir au jour fixé. Résultat : mention très honorable avec long discours assez louangeur de Molliard qui releva surtout ceci : toutes les critiques possibles avaient été prévues et résolues par des expériences appropriées ; donc aucune remarque, aucune observation à présenter ; travail considérable, dépassant largement le quantum habituel d'une thèse, certains chapitres à eux seuls, pouvant faire l'objet d'une thèse ; résultats nouveaux, contredisant certaines théories reçues, solidement établis et par suite appelant de nouveaux travaux sur certaines questions (j'ai su depuis, que certains de ces résultats, en particulier le mécanisme de l'assimilation chlorophylienne, avait beaucoup frappé tous ceux qui avaient eu connaissance de mon travail) ; présentation matérielle parfaite. Exposé très clair et intéressant. A ceci ajouter cette appréciation de M. Portier : « travail sage, méthodique et révolutionnaire » qui me parait splendide.... et dont je suis très fier. Depuis, les Annales de l'Université de Paris m'ont demandé un résumé de ma thèse pour le faire paraître. J'en ai déjà corrigé les épreuves. Le fait est assez rare pour les travaux sortant de la « maison d'en face ».

Vous voyez que je vous parle de cela sans humilité aucune... Mais je suis si content que cette « finale » de trois longues années soit à la gloire de Jersey !... car Jersey a rendu possible ce gros travail et le dévouement du P. Morin, et l'obligeante hospitalité de la maison St Louis, et les données de l'Observatoire devraient être inscrits à toutes les pages de ma thèse... Je reconnais bien sincèrement, que je n'aurais rien fait sans Jersey, et je lui en garde une immense reconnaissance.... Le même travail a fait l'objet de deux communications à l'Académie des Sciences et de trois mémoires à la Société de Chimie Biologique... »

La soutenance des Thèses du P. Siwek. — *Lors de son séjour à Royat, le P. Cisterne eut l'occasion d'assister à la soutenance que le P. Siwek (Polonais) fit de ses thèses devant la faculté de Clermont. Voici comme il en écrivait au P. Lebreton, le 18 juillet :*

...« Venons enfin au P. Siwek... Il n'a pas été muet ni intimidé. D'abord comment est-il venu à Clermont ? Il avait présenté ses thèses à M. Chevalier de Grenoble. Mais celui-ci se trouvant déjà en vacances a demandé à la faculté de Clermont de vouloir bien entendre la soutenance des dites thèses .

Ce que M. Lasbax et M. Audollent ont bien voulu accepter. M. Chevalier et M. Lasbax sont assez amis, mais professent des opinions assez opposées, notamment sur l'évolution d'Aristote...

Le P. Siwek avait comme sujet de thèses : l'union de l'âme et du corps 1° dans Spinoza et 2° dans Aristote. Je n'ai pas le titre exact. Les deux thèses étaient à peu près d'égale longueur. Discussion entre les examinateurs pour savoir quelle était la principale. M. Audollent a déclaré qu'on allait d'abord discuter la thèse sur Spinoza, la thèse destructive, pour terminer par la thèse sur Aristote, la thèse constructive !

L'exposé oral que le P. Siwek a fait de la pensée de Spinoza a été vraiment très clair, en dépit des obscurités inhérentes au système. Je n'essaie pas de vous le résumer. Cela vous ennuierait fort et d'ailleurs le pourrai-je? Prenant la parole après cet exposé, M. Lasbax a dit au P. Siwek : « Monsieur l'abbé, votre travail montre une forte documentation, une érudition énorme ; et cette érudition, vous la maniez avec puissance, je le dis après vous avoir lu ; je le dirai aussi, je pense, après vous avoir entendu. Mais tout de même, nous donnez-vous un Spinoza vraiment vivant ou une critique de Spinoza ajoutée à tant d'autres ? Voyons, soyez franc, avez-vous lu Spinoza d'abord ou ses commentateurs d'abord ? — J'ai éclairé constamment le texte par les commentateurs. — Eh bien ! il me semble que Spinoza a disparu un peu derrière le flot des commentateurs. — Je n'ai pas voulu faire l'étude exégétique du texte de Spinoza, mais trouver sa vraie pensée dans son texte. — Si vous l'aviez cherchée vraiment dans son texte vous l'auriez mieux trouvée que dans ses commentateurs. Il avait une intuition des choses

que les commentateurs font évanouir. J'ai bien vu dans votre thèse ce que beaucoup ont dit sur Spinoza, mais je n'y ai pas toujours vu ce qu'il a dit lui-même. Et parmi les commentateurs ou du moins les auteurs dont la pensée éclaire la sienne, vous ne dites rien de Bergson ! ! ! »

A tout cela, le P. Siwek répond d'une façon sinon toujours victorieuse, du moins d'une façon très sensée et très pertinente. On lui reproche aussi d'avoir employé une méthode analytique : ce que Spinoza dit du corps, puis de l'âme, puis de l'influence de l'un sur l'autre, au lieu d'avoir suivi comme lui la méthode synthétique en se plaçant à l'intérieur de la substance pour y observer les modes ? Il y a dans tout ce système beaucoup d'obscurité, mais vous n'avez pas contribué beaucoup à dissiper l'obscurité. Qu'en est-il dans Spinoza de l'influence entre l'âme et le corps ? — Le P. Siwek n'est pas démonté, pas embarrassé, et répond comme un homme qui connait à fond son sujet.

M. Chevalier fait au Père le même reproche : « Si vous aviez bien lu Spinoza, vous n'auriez pas eu besoin de recourir à ses commentateurs. Ainsi j'ai lu tout Aristote et après l'avoir lu, je n'ai rien trouvé de nouveau dans ses commentateurs ». — Puis longues discussions sur différentes idées de Spinoza : causalité de la substance ! Création, un mythe ! Dégradation de la causalité !... etc. Discussion intéressante, vivante, brillante de part et d'autre.

M. Audollent ne ménage par les éloges au candidat et lui parle de ses nombreuses fautes d'impression (deux, dans la première page du titre). Le Père exhibe triomphalement une longue liste d'errata aux épreuves. Et à toutes les fautes que lui signale M. le Doyen, il les montre sur son papier. M. Audollent rengaine son compliment et demande au candidat une explication sur une certaine édition de Spinoza où il trouve la mention *Hag. Comit.* ; qu'est-ce que ce Hag ? — C'est La Haye lui souffle son voisin, M. Lasbax. — Bien, je ne savais pas. Mais Comit., que veut dire ce Comit. Est-ce un comité en faveur de Spinoza ? — Tout doucement M. Lasbax repêche encore son doyen en train de se blouser : mais c'est le nom latin de La Haye. Le P. Siwek riait sous cape.

Il est bientôt cinq heures. Après trois heures de soutenance le candidat et les examinateurs éprouvent le besoin de se reposer. Le P. Siwek avoue qu'il a la tête en capilotade. Mais cela ne l'empêcha pas de faire aussi bonne et même meilleure contenance pendant la seconde thèse. Forcément il a fallu couper à bien des discussions intéressantes. Le temps pressait. L'exposé que le Père fait de la théorie d'Aristote pour expliquer l'union de l'âme et du corps est vraiment magistral. Elle se tient à égale distance du matérialisme et du parallélisme. Elle évite les inconvenients de ces deux théories ; notamment les inconvénients du dualisme cartésien et platonicien. Cette solution, nous avons à la compléter, à l'enrichir, et pour cela il nous faut connaître la pensée philosophique d'Aristote sur

l'acte et la puissance, sur le problème de la connaissance, sur la notion du plaisir, du désir, sur le choix de l'âme, le rôle de la finalité, etc. etc...

Cet exposé m'a paru particulièrement bien mené et vraiment fouillé. Du reste M.Chevalier n'a pas ménagé les éloges au candidat : « vous avez fait un ouvrage de réelle valeur qui répond à une question importante. Vous avez bien fait de vous engager à fond dans la pensée d'Aristote en cherchant même à la dépasser. Vous avez bien mis en relief l'unité du système, unité qui n'est pas le monisme, qui sauvegarde la distinction et la hiérarchie des facultés. Vous avez vraiment étudié votre auteur ; je ne vous dirai pas comme pour Spinoza que vous avez surtout étudié ses commentateurs. Ce sont les ouvrages d'Aristote lui-même que vous citez à chaque page de votre thèse. Je n'ai pas de reproche à faire à votre thèse. Si, un pourtant : elle est trop parfaite, trop sage. On aurait aimé vous prendre en défaut, vous voir lancer quelque aperçu nouveau, hardi, prêtant à discussion. Vous êtes vraiment trop sage, trop mesuré. Mais je vous le demande, dans votre thèse êtes-vous disciple ou historien d'Aristote? Il me semble que vous êtes un peu entre deux selles. Avez-vous voulu faire œuvre historique ou dogmatique? Etes-vous vraiment Aristotélicien? — Oui, Monsieur, je ne m'en cache pas. — Je ne vous en ferai pas un reproche. Vous saurez, Monsieur, vous garder d'un dogmatisme outrancié. Vous ne nous plaquerez pas à tout propos des jugements de valeur. Tout de même, d'après vous, la solution d'Aristote est-elle parfaitement cohérente? résout-elle toutes les difficultés? N'êtes-vous pas injuste pour Platon N'oubliez-vous pas l'effort formidable de Platon à la fin de sa vie pour surmonter le dualisme? Même remarque pour Descartes. N'allez-vous pas jusqu'à admettre que pour Aristote l'âme est immortelle? mais ce qui subsiste de nous, ce n'est pas nous? On a l'impression en vous lisant qu'il faut toujours qu'Aristote ait raison. Cette dernière remarque est de M. Lasbax qui succède à M. Chevalier et félicite lui aussi le candidat de n'avoir pas fait un travail de seconde main et de chercher toujours à éclairer Aristote par Aristote. Mais tout de même il est un peu trop rigide, votre Aristote et un peu trop simpliste ou, si vous aimez mieux, trop simple. Sur le premier moteur et les 55 moteurs dont on nous parlait hier (1), pourtant que de difficultés ! Sur la résistance de la matière à la forme, d'où les monstres, que de choses obscures ! — J'avoue, Monsieur le Professeur, qu'il y a bien des difficultés dans Aristote et je compte travailler à les éclaircir. — Eh bien ! nous attendons votre troisième ouvrage, sur les difficultés d'Aristote, sur les obscurités d'Aristote. Laissez-moi vous reprocher, très fort en passant, de faire intervenir Bergson en faveur d'Aristote, alors que

(1) Thèse de M. Munier, élève du P. Aug. Valensin.

la phrase que vous citez est la plus sanglante ironie qu'on puisse dire sur Aristote. — Je ne l'avais pas ainsi comprise, j'ai pu me méprendre ».

Beaucoup d'autres remarques intéressantes dont plusieurs m'ont trop dépassé pour que je puisse les redire ici.

Finalement M. Audollent félicite chaudement le candidat et lui dit : « permettez-moi de vous poser une question. Je lis sur la première page de vos thèses : Siwek doct. phil. et théol. De quelle université êtes-vous déjà docteur ? — De l'université grégorienne. — Très bien, mais alors une deuxième question pourquoi sollicitez-vous de nouveau le titre de docteur ? — Parce que les titres français sont très estimés en Pologne». — M. Audollent, et tout le jury, est visiblement flatté.

C'est fini. M. Siwek est proclamé docteur, avec mention très honorable. Le Jury est spécialement heureux de décerner au candidat un titre trés mérité, avec l'espoir qu'il servira encore à rehausser son enseignement en Pologne et aussi le nom de l'université de France qui est heureuse de lui décerner ce titre...

En somme, soutenance très intéressante et très brillante. Un professeur du grand séminaire de Clermont, M. Guitard, ancien professeur de philosophie, qui était là, nous dit : « j'ai assisté à bien des soutenances à la faculté de Clermont, je n'en ai pas vu d'aussi brillante »....

Clamart. — 1. La « retraite des Écrivains », fondée à Clamart de 1922, par le P. Bessières, avec le concours du P. Léonce, a eu plein succès.

Pour les amateurs de statistiques : Plus de 600 lettres (très personnelles) n'ont obtenu que 130 réponses, dont une trentaine d'adhésions. A noter la réponse d'un illustre écrivain, ambassadeur de France auprès d'une grande République : « Je dois vous avouer franchement qu'il n'y a rien qui tente aussi peu un écrivain que la pensée de se rencontrer avec d'autres écrivains ». Et plus loin : « L'idée de vivre ensemble me fait frissonner ! »

Une trentaine d'adhésions, qui, au dernier moment, se sont trouvées réduites à 22, ce qui, avec une quinzaine d'autres hommes du monde de diverses professions, donnait un total de 37 retraitants. Les deux grands convertis norvégiens, Per Skansen et Lars Eskeland, en étaient, ainsi que le tout jeune directeur d'une jeune revue belge très soignée.

Le dimanche 28 septembre 1930 une douzaine d'écrivains non-retraitants dont quelques illustres, sont venus participer à la réunion professionnelle de tradition. Et l'on envoya la note suivante à une cinquantaine de journaux :

« Les Exercices spirituels offerts depuis 9 ans par la Villa Manrèse aux écrivains catholiques ont connu cette année, sous la puissante parole du P. *Bessières*, un tel succès qu'il va falloir désor-

mais dédoubler une trop florissante institution. Ainsi en a décidé l'assemblée professionnelle du dimanche 28 septembre.

« Une première retraite conservera donc cette date de fin septembre, propice aux professeurs de l'enseignement secondaire libre ou d'Etat. (Ouverture pour 1931, samedi soir 26 septembre, clôture mercredi matin 30).

« Une seconde retraite adopterait l'époque plus favorable réclamée par les journalistes, parlementaires, professeurs de facultés. (Ouverture le vendredi soir 23 octobre 1931, clôture mardi matin 27).

« L'une et l'autre seront données par une haute personnalité épiscopale aimée de tous.

« Plusieurs nationalités (Belgique, Norvège, Italie, Pologne) participaient à la retraite de 1930. Jeunes écrivains et auteurs « arrivés », catholiques de tendances intellectuelles ou sociales différentes fraternisaient dans la même foi ».

2. Voici le nombre des retraitants durant ces dernières années ; il montre combien est florissante l'œuvre des Exercices.

Prêtres

	1927	1928	1929
Pour Retraites de 4 jours		295	335
Pour retraites de 10 jours		61	58
Total	360	356	393

Laïcs.

	1927	1928	1929
Pour retraites collectives	489	421	521
Pour retraites privées	36	47	60
Pour Récoll. d'un jour	410	435	313

Mours. — A la villa Saint Régis, le P. Peeters (Prov. Belg.) a donné cet été les Exercices de 30 jours à un groupe de 34 curés, vicaires, missionnaires diocésains,membres de les P. U ; parmi eux, se trouvait un archiprêtre de 77 ans.

Inauguration du pavillon Marquette, au G. E. C. de Nancy. — Dans notre dernier numéro des *Lettres de Jersey,* nous avons parlé du groupe des étudiants catholiques de Nancy, si vivant et si prometteur pour l'avenir. L'article disait en finissant : « il manque encore une chapelle et une grande salle dignes de l'œuvre. Ce sera le « Pavillon Jacques Marquette, en souvenir du grand missionnaire si populaire aux Etats-Unis, qui fit son noviciat à Nancy, qui fut élève et professeur à Pont-à-Mousson » ...Le pavillon Marquette vient d'être inauguré le 23 novembre 1930. « Encore un miracle

du P. Lejosne, et non l'un des moindres, dit la *Semaine religieuse* de Nancy ; huit jours avant l'inauguration, le Pavillon était seulement à demi couvert ; le calorifère (au mazout) restait à installer, les larges baies attendaient leurs verrières. Et le 23, tout se trouva suffisamment prêt... »

A 10 h. 30 S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, bénissait le nouvel édifice. Un ancien du G. E. C. célébra, à 11 h. 15, la messe de rentrée des Facultés.

Auprès de S. Em. le cardinal Verdier, on remarquait NN. SS.- les évêques de Verdun et de Langres et Mgr Jérôme, vicaire capitulaire de Nancy. M. Désiré Ferry, ministre de la Santé publique, était arrivé dès la veille.

Dans la grande nef de la basilique de Saint-Epvre, où se pressaient les personnalités du monde civil et militaire entre autres M. le maréchal Lyautey, M. Malval, maire de Nancy ; de nombreux généraux ; de MM. L. Michel et H. Michart, sénateurs ; H. de Waren, député, et des professeurs de Facultés ; les étudiants avaient répondu en nombre à l'invitation du R. P. Lejosne, aumônier, directeur du Gec, et leur foule achevait de remplir l'église. On avait retardé la messe de rentrée Universitaire pour la faire coïncider avec la fête de l'inauguration.

Le sermon fut prononcé par le Cardinal qui, s'adressant en particulier aux étudiants, sut leur montrer le rôle qu'ils avaient à jouer dans la vie sociale.

Les chants furent exécutés par la maîtrise du Gec.

A l'issue de cette cérémonie, un banquet intime réunit les personnalités présentes et une partie des étudiants du Gec.

Des tostes furent portés par le P. Lejosne, Mgr Jérôme et le cardinal Verdier.

Ensuite, eut lieu la séance d'inauguration de la salle Saint-Paul, salle de théâtre du pavillon Marquette.

Outre les personnalités précédentes, on remarquait sur l'estrade, le général Stanley-Ford, attaché militaire à l'ambassade des Etats-Unis, représentant l'ambassadeur et le gouvernement des Etats-Unis, qui en quelques mots sut dire l'affection que l'Amérique garde au P. Marquette ; M. Marcel Knecht, qui retraça la vie du P. Marquette ; M. Michon, doyen de la Faculté de droit ; M. Beuf, président de la Société immobilière du Gec ; le R. P. Lesjone, M. Malval, le maréchal Lyautey, et S. Em. le cardinl Verdier, prirent également la parole. Au président du Gec, Jacques de Boulongue, échoyait la lourde tâche de remercier tous les amis du Gec, qui par leur présence ou leur collaboration, avaient tenu à s'associer à cette œuvre magnifique. Il le fit avec une réelle maîtrise qui lui attira les applaudissements sympathiques de toute l'assemblée, désireuse de saluer en lui le représentant de la jeunesse étudiante catholique de Nancy.

Le soir, Son Em. dîne à la résidence et affirme avec une bienveil-

lance affectueuse l'estime où elle tient la collaboration des ordres religieux.

Le jubilé de Florennes. — La maison St. Ignace a fêté par un triduum solennel son *jubilé de* 25 *ans*. C'est au début d'août qu'étaient arrivés les premiers occupants en 1905, mais l'inauguration de la vie communautaire s'était faite officiellement le jour de la Nativité. Le samedi 6, adoration du St. Sacrement ; messe de communauté célébrée — comme les jours suivants — par Mgr Givelet. Au diner, dissertation historique : « A travers l'histoire du noviciat et du juvénat de Champagne de 1863 à 1905 ». A 15 h., ouverture, sous la présidence de Mgr. et du R. P. Prov., de l'Exposition missionnaire, organisée dans la grande classe du juvénat. Très réussie. Documentation et collections riches et significatives, fort bien présentées, sur les missions de Champagne, Toulouse, Belgique, sur la Russie. —
Le dimanche 7, au dîner, dissertation sur « La maison St. Ignace de 1905 à 1930 ». Après-midi, à la grande salle, défilent sur l'écran les figures sympathiques d'habitants présents et passés de la maison, à tous les âges et dans tous les costumes, religieux, civil, militaire, ou.. enfantin. Le violon du P. Flambeau assure brillamment la partie musicale. — Le lundi 8, grande affluence : le R. P. Boutry, les anciens Recteurs de la maison, nombre d'anciens professeurs du juvénat (dont le R. P. Pinard de la Boullaye), des piliers de la première heure comme le F. Léger ; le R. P. Prov. de Belgique ; le P. Dario, représentant la Prov. de Toulouse ; des délégués de Charleroi, Godinne, Namur, Arlon ; des frères-soldats, etc... Grand'messe, célébrée par le R. P. Provincial. A midi, dans le réfectoire archibondé, le corps a largement « la sienne », artistement fournie par le F. Jean Pfeiffer, qui a nourri la maison St. Ignace depuis 1908, et spécialement pendant la guerre, grâce à ses élevages, son savoir-faire et surtout son dévouement. Gaudiosa opulente : le R. P. Poullier, accompagné par le P. André, tient à entonner « l'antienne — Des chants qui, dans un doux émoi, vont célébrer le cher Florennes ». Pièces nombreuses et jolies, où tour à tour professeurs, juvénistes, novices, mystiques ou émus, délicats ou malicieux, rendent hommage aux anciens PP. Maîtres, célèbrent le « petit Paradis » de Florennes, les couloirs silencieux du noviciat, le parc propice aux méditations, etc. — A la grande salle, « Evocation du vieux Florennes », par l'image, la poésie, la musique, surtout par la parole très appréciée du R.P. Pouillier, qui rappelle spécialement la physionomie du P. Al. Hanrion, tandis que le P. André fait revivre le P. d'Arras. Fort belle cantate à Notre-Dame, de Vidal. —Salut pontifical par Mgr. Givelet. — Le soir, procession aux flambeaux dans le parc. L'électricité conduite jusqu'au bout de la propriété permet des effets inédits pour l'illumination de la Vierge de Lourdes. Après une heure de pieux méandres, pendant laquelle les voix infatigables des juvénistes continuent à se prodiguer, on s'arrête, au retour, devant un

joli reposoir élevé contre la grille du parc et où trône la Vierge du noviciat. C'est là que les 3 novices qui vont partir demain pour Madagascar reçoivent en même temps la bénédiction du P.Maître et celle de Mgr. et font leurs adieux à la communauté.

Voici les intéressantes statistiques fournies au cours des fêtes : de 1905 à 1930 (noter que la guerre a interrompu 5 ans le recrutement) sont entrés à Florennes 362 nov. scol. et 52 nov. coadj. Sur les 362 scol., 235 provenaient des collèges S. J. (Lille 63, École Ap. de Champagne 44, Florennes 24, Reims 20, Antoing 16, Amiens 14, Tuquet 8, Metz 6, Icam 4...). — 118 sont déjà prêtres, 44 sont partis pour les missions. — Les juvénistes passés par Florennes sont au nombre de 418.

Ces chiffres justifient les actions de grâces auxquelles les conviait le T. R. P. Général, dans une lettre au R. P. Recteur. N. P. recommandait ensuite de prier pour obtenir des vocations excellentes et nombreuses, et « surtout pour que tous, avec une grande simplicité et un ardent désir de la perfection, recevant dans toute sa plénitude la formation de la Cie.,croissent de jour en jour dans l'amour intime de N. S. et l'abnégation d'eux-mêmes ». N. P. promettait d'appliquer 300 messes à ces intentions.

Le P. Auguste Tréca.— Les Pères du collège de Charleroi (1914) se rappellent le P. Auguste Tréca (Prov. Camp.), fondateur de l'œuvre des catéchismes et de l'œuvre des forains, qui continuent de faire grand bien. Arrivé à Charleroi pour la foire d'août 1914, il était resté auprès de ses ouailles bloquées par la guerre ; pendant trois ans, parmi elles et parmi le monde si spécial de la rue du Cavalier, il exerça un fructueux ministère, que la mort seule le força d'interrompre. Peu connaissent son livre : A. Tréca, S. J., *Grand-Routes et Champs de foire*, Tamines, Duculot-Roulin. 1914, 300 pp. in-12° illustré. Paru à la veille de la guerre et l'auteur étant mort, cet ouvrage est resté comme enseveli dans les magasins de l'éditeur.Il mérite mieux : résumant les expériences de 30 ans d'apostolat original parmi les forains, il est très pittoresque et peut rendre les plus grands services à tous ceux qui s'occupent de ces pauvres gens. Par P. Socius de la Province de Champagne, on peut avoir le livre à 5 frs., port en sus. (*Echos de Belgique*).

Nouveau compendium médical. — Il a été publié un volume très utile pour les missionnaires sous le titre de « Bréviaire médical à l'usage des missionnaires et des coloniaux ». C'est un livre de 751 pas ges, avec 260 figures. Il est le résultat des efforts réunis de plusieur- professeurs de la Faculté catholique de médecine à Lille, sous la direction de leur Doyen, le Dr Thilliez. Ceux-ci professent le cours

de médecine missionnaire, qui se donne à Lille en septembre et octobre. Le secrétaire de la rédaction et guide discret de l'entreprise, le Père Loiselet, est auteur personnel de plus de 200 pages, notamment des articles « maladies coloniales » et « thérapeutique ».Un plus petit manuel de 120 pages : « Le Guide du missionnaire » sera distribué gratis aux missionnaires par la Société d'Aide médical missionnaire de France. La distribution a commencé en novembre.

Un épisode de la Mission de Villers-Cotterets. — (octobre 1930. PP. Jubaru, Guillemin et Sacré). La ville de Paris entretient là une « maison de refuge » (alias, dépôt de mendicité) aménagée pour 1.000 pauvres, 500 hommes et 500 femmes. Les missionnaires font visite au directeur et s'informent si leur ministère ne pourrait pas s'étendre à ses « administrés ». Pourquoi pas ? Ce sont des citoyens comme les autres, ils ont leurs droits.... même religieux ! » — « Oui, mais comment les accueillir dans l'église déjà trop petite ? » — « Qu'à cela ne tienne, vous pourriez les visiter icimême ». — « Et leur adresser la parole ? ?» — Nous savions que le ministre protestant venait, par intervalles faire une causerie à ses quelques fidèles. Nous y fîmes allusion, courtoisement. — Non moins courtoisement, le Directeur nous promit une égale liberté. — Difficultés, avec les sous-ordres, « qui n'avaient jamais vu ça ! ». Ils proposent au maximum, l'usage de la petite salle où se tenait le prêche. — « pour 10 ou 20 qui viendront, ce sera bien assez ! » — « Mais il en viendra des centaines ! » — gros rires sceptiques... Le Directeur intervint pour mettre à notre disposition la plus grande salle, le réfectoire, (500 places). — « Il faudra donc diviser en deux, comme pour les repas : 500 hommes, puis 500 femmes ! » — On s'y résigna, se réservant de rire de notre déconvenue. —Or les 500 hommes vinrent en bloc. Et le surlendemain, les femmes — mais ici, avec, des défections = beaucoup étaient infirmes et ne quittaient pas leurs dortoirs. Nous fîmes donc, après la conférence, la visite de toutes leurs salles, distribuant images et médailles,avec de bonnes paroles — « Quand reviendrez-vous ? » — « Votre curé reviendra, puisque vous êtes de la paroisse. Et à nos heures de sortie, vous pourrez le retrouver à l'église ».— De fait, depuis lors, le Prêtre a ses entrées libres, et le courant avec l'église s'est établi.

« **Le Recrutement sacerdotal**». — La revue « du Recrutement Sacerdotal » se développe toujours ; à partir de juillet prochain 1930,elle paraîtra tous les deux mois : elle a gagné près de 500 abonnés depuis décembre 1928. Son directeur, le *P. Navatel*, a eu l'heureuse idée d'organiser une retraite pour les supérieurs des Petits Séminaires pendant les vacances de Pâques. Sa suggestion a reçu de leur part le meilleur accueil. Une première retraite, donnée à Paray-le-Monial par le *P. Charmot* a réuni 17 adhérents, une autre par le P. Navatel à Clamart en a groupé 13.

Une oeuvre moralisatrice. — Au cours de 1929, le R. P. Provincial de Paris avait été plusieurs fois entretenu par certains desN.N. de la part que nous pourrions utilement prendre dans les campagnes qui selivrent en faveur de la propreté des rues et en général de l'assainissement moral. Il avait jugé la chose assez importante pour mériter un rapport qui serait lu au cours d'une séance avec ses trois collègues.— Le travail fait, fût soumis au jugement des quatre Provinciaux. — Ceux-ci trouvèrent impossible, dans la disette actuelle des hommes, de désigner un Père dans chaque résidence pour cette œuvre de vigilance apostolique, mais ils la conseillèrent en principe à tous ceux qui s'en pourraient occuper. Restait à la leur faire connaître.

En décembre de la même année, on profita donc d'une assemblée de sections Drac,pour avoir, le lendemain,réunion d'une bonne quinzaine de P. P. des quatre provinces. Ils approuvèrent l'exposé du P. L. Dauchez, de Bourges, et ses conclusions principales de :

— restaurer ou de vivifier les ligues diverses de moralité contre la licence des rues (Fédération française des Sociétés contre l'immoralité publique, 32 bis, rue de Laseppe, Bordeaux,) là où elles existaient déjà, mais restaient trop en sommeil ;

— les créer, là où elles n'avaient pas été fondées ;

— diriger vers ce but réaliste tant d'œuvres familiales ou de groupements religieux de pères et mères de famille auxquels on fournissait là un aliment désirable.

— se servir pour cela des mines de renseignements que donnent la Revue de l'Abbé Bethléem (présent à cette séance), la Voix des familles et les ouvrages de M. M. Ad. Théry, *Manuel pratique de la lutte antipornographique* (Spes 1927, 6 frs.) ; M. P. Nourrisson, *Précis de la législation* sur les outrages aux bonnes mœurs et les spectacles dangereux pour la moralité publique (174 rue de l'Université, Paris 7) ; Maurice Gand, *La Répression de l'immoralité* (rue du Plat 16 à Lyon, 3 frs.) ; Guide juridique et pratique de lutte contre la licence des rues (Giraudon, 5 frs).

L'aspect familial de ce problème fut très heureusement souligné par le R. P. Caye qui en montra la force et la facile utilisation.

Mais les PP. estimèrent que l'initiative du mouvement devait venir de ceux des N. N. qui, à Paris, sont à la tête d'œuvres nationales et peuvent très efficacement généraliser une action.

Janvier 1930 groupa donc, 18 rue de Varenne, sous la présidence du R. P. Mollat, les représentants des œuvres familiales, de la L. P. D. F., de la J. C., de la J. O. C., de l'Usic, du Comité de Cinéma Catholique, de la Drac, etc.

Beaucoup des assistants n'ayant pas pris part à la première assemblée, furent mis au courant de ce qui avait été dit un mois plus tôt et des encouragements reçus de haut. — On spécifia en particulier ce qu'avaient déjà entrepris avec succès les Jocistes près des kiosques des boulevards, la L. P. D. F. dans différentes

sections de France, sur les plages et à Paris, un récent Congrès de la Jeunesse Catholique de Paris et « la Voix des Jeunes» sur lesquels le Père Paul Bith apporta d'utiles précisions. — Il fut enfin rappelé ce qu'avait dit, la fois précédente, l'Abbé Bethléem, que les pouvoirs publics étaient mieux disposés et plus courageux que par le passé, notamment le préfet de police, M. Chiappe, qui montre une persévérance méritoire.

Quelqu'un fit observer très à propos qu'une action concertée supposait un mot d'ordre et demanda de qui nous devrions l'attendre. Le président répondit qu'il y avait en France une voix agréée par tous les évêques et qu'une initiative de ce genre reviendrait parfaitement au chef de la F. N. C. Justement le général de Castelnau songeait à quelques chose de semblable et le bulletin de la F. N. C. a commencé, à peu près à cette époque, une série d'articles demandés à l'Abbé Bethléem sur la campagne antipornographique et les moyens dont elle dispose.

De ces premiers contacts, il résulte déjà que :

— les Supérieurs majeurs nous encouragent à concourir, au moins comme animateurs, à l'œuvre de la défense morale des âmes ;

— qu'ils l'estiment conforme à « une *plus grande* gloire de Dieu ». En obtenant, ou mieux en faisant obtenir des pouvoirs publics, l'interdiction de tels journaux, revues, livres, affiches, pièces et films, qui seront épargnés à des milliers d'yeux et de cœurs, nous *prévenons un mal généralisé*, une œuvre de perversion en série.

Et c'est là beaucoup mieux qu'un travail de rescapage confiné, très individuel, parfois rare, lent et tardif.

C'est ainsi que l'avaient déjà compris ceux de nous qui, avant ces deux premières rencontres, s'inquiétaient de ce mal très effectivement et qui intensifieront encore cette action concertée.

C'est ainsi que l'ont pratiqué depuis lors ceux des PP.. qui ont commencé à protester avec succès près d'un commissaire de police parisien, ou, par la voix des pères de famille, près des directeurs de cinéma.

Il y a même eu certains des N. N. qui à l'occasion d'une causerie dans un Scolasticat ou à des régents, ou même d'une retraite S. J. ont entretenu leurs auditeurs du bon combat déjà lixré « *ad majorem Dei gloriam.* »

Le mois de novembre 1930, avec le Congrès de la F. N. C., sera sans doute pour ceux des P. P. qui y prendront part, l'occasion de faire avancer cette question.

Le congrès eucharistique de Loudéac. — (Nous donnons ce compte-rendu, d'après la Semaine Religieuse de Saint-Brieuc). Le congrès eucharistique de Loudéac a eu lieu du 19 au 23 juin 1929. Pendant les jours qui précédèrent les fêtes, les missionnaires — les P. P. de Maistre, du Saillant et Henry — parcoururent les paroisses de la région pour inviter les fidèles à y prendre une part active : ils y ont parfaitement réussi.

La journée des enfants, avec sa messe de communion, son concours d'enfants de chœur, son concours de catéchisme,sa grand'messe, sa double réunion de rapports, sa conférence avec projections, etc., fut bien intéressante, mais sa procession à travers la ville, avec ses files interminables de congressistes,avec ses groupes si gracieux de Croisés portant des attributs eucharistiques, de Croisés portant des gerbes de blé, de zouaves du Pape, de Pages du Christ, d'anges, de thuriféraires, de hallebardiers, etc., fut, en faveur du Congrès,une prédication.. presque plus éloquente encore que celle des dévoués et éloquents missionnaires. On le vit bien dès le lendemain à la journée des femmes qui comprenait : messe avec instruction. séance de congrès où l'on entendit d'excellents rapports,grand'messe, conférence avec projections, Heure Sainte, etc... Et que de confessions il y eut ce jour-là, à Loudéac, que de communions le lendemain !

A la journée des hommes, beaux rapports d'un homme et d'un jeune homme, très belle conférence de M. le Recteur de Trévé sur la messe et la manière d'y participer (car il faut bannir l'expression défectueuse « assister » à la messe). Grand'messe où les hommes chantaient, — ceux qui ne chantaient pas ayant été invités à donner à la séance suivante les raisons qu'ils avaient de ne pas chanter à l'église, nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre... que tout le monde trouva plus simple de chanter !....

Une seule ombre au tableau : Mgr. Serrand, obligé de ménager sa santé, ne put prendre part à la fête de clôture.

Dix-sept paroissee prenaient part à la procession, et pour mieux honorer Notre-Seigneur, elles avaient apporté leurs plus belles croix, leurs plus riches bannières ; elles avaient amené surtout des foules d'enfants et de femmes qui formaient l'interminable défilé, et une masse d'hommes, qui groupée tout entière derrière le dais,faisait au Saint-Sacrement la plus magnifique des escortes.

Les vêpres avaient été chantées à l'un des reposoirs dressés dans la ville ; à l'autre, le P. de Maistre, en une vibrante allocution, montra l'Eucharistie dans la vie des individus et des sociétés, et fit acclamer le Saint-Sacrement.

Vers 6 heures 1/2, la foule — au retour de la procession — se trouvait massée sur la place de l'église, pour recevoir la dernière bénédiction de N. S., et lui renouveler par le chant du *Credo* le serment de foi des vieux saints bretons.

La Croisade Eucharistique des Enfants a Sainte-Anne d'Auray. — Le 10 avril 1930, tout un peuple d'enfants était à Sainte-Anne ; plus de 8.000 écoliers et écolières, à la mine éveillée et au regard limpide : des âmes fraîches que les remous de la vie n'ont pas agitées et troublées.

Leurs grandes sœurs étaient ici, 7.000, le 20 octobre ; leurs grands frères, 3.000, le 3 novembre ; leurs papas, membres des comités paroissiaux, plus de 3.000, le 23 février.

Les jours suivants les petits avaient entendu les conversations dans la famille. Ils écoutent, plus qu'ils n'ont l'air sous des dehors parfois dissipés. Et dans leurs jeunes têtes la question avait bien dû se poser : notre tour ne viendra-t-il pas d'aller à Sainte-Anne?

Il est venu plus tôt qu'ils ne l'avaient rêvé.

Mgr l'Evêque qui attache à la Croisade eucharistique une importance capitale pour la formation chrétienne des enfants avait hâte de prendre contact avec ses chers croisés, et il les a convoqués à Sainte-Anne le jeudi 10 avril.

Le Père Fournier, l'âme de la Croisade dans le diocèse, âme souriante et apostolique qui conquiert et entraîne les enfants, avait pris les consignes de Monseigneur et s'était chargé de les exécuter.

Et voilà plus de 8.000 enfants, accourus de tous les coins du Morbihan sous la direction de leurs prêtres, de leurs maîtres et maîtresses d'école.

Un grand nombre sont arrivés dès le matin, les plus proches, et ils ont communié.

Tous sont groupés par paroisse, à 10 heures, devant la Scala Sancta ; chacun tient à la main un petit fanion aux couleurs du Pape ou un rameau fleuri.

Une centaine de drapeaux et de bannières émergent aux premiers rangs.

De la tribune de la Scala, le spectacle est ravissant et il vous prend au cœur, car un charme inexprimable se dégage toujours des foules d'enfants. Il serait aussi une féerie si le soleil voulait apporter la splendeur de sa lumière. Mais des nuages très bas courent dans le ciel, ils frôlent sainte Anne sur sa tour, ils laissent bientôt tomber une pluie fine sur les têtes blondes, les coiffes blanches et les chapeaux légers.

Vont-ils déverser des torrents?

Et alors, où trouver un abri pour ces milliers d'enfants? La somptueuse basilique toute proche aurait voulu les accueillir, les serrer dans ses bras de granit et les approcher du tabernacle où palpite son cœur, le cœur de l'Ami des enfants. Elle aurait voulu leur parler par ses orgues, sa voix à elle. Elle se serait faite tour à tour carressante, comme la chanson de leurs mamans quand elle berçait leur sommeil, solennelle et formidable comme les rugissements de la tempête dans les grands arbres et sur l'immensité de l'océan. Et sa voix leur aurait fait mieux saisir la présence de Dieu... Mais elle ne peut imiter la Mer rouge devant les Hébreux, écarter ses murs pour laisser entrer tout un peuple.

On ne lui demandera pas ce miracle.

Le Père Parra, directeur de l'Apostolat de la Prière, est à la tribune de la Scala. Il vient directement de Toulouse apporter à ses croisés bretons la flamme et l'expérience d'un splendide apostolat. Il met aussitôt les enfants en prières.

« Sainte Anne, donnez-nous du soleil ! Sainte Anne, nous voulons

du soleil ! Sainte Anne, nous aurons du soleil ! » crie le Père, et après lui tous les enfants.

C'est bien ce qui s'appelle faire violence au ciel.

Pas un enfant ne doute du succès de sa prière et ne pourrait mériter le reproche de Jésus aux disciples d'Emmaüs.

***

Le ciel reste gris, mais la pluie s'est arrêtée.La grand'messe pontificale commence, chantée par Mgr l'Evêque.

Le Père Abbé de Thymadeuc, des chanoines, et parmi eux. M. le chanoine Mal, directeur de la Croisade eucharistique de Saint-Brieuc, entourent l'autel.

La maîtrise du séminaire entraîne les milliers d'enfants qui alternent les mélodies si gracieuses de la messe *de Angelis*, longuement préparées dans les écoles ou les patronages.

Après l'Évangile le Père Parra parle à son difficile auditoire. N'est-ce pas le célèbre Père Didon qui disait : « J'aimerais mieux prêcher une retraite à des évêques que de donner un sermon devant des enfants ? » Mais le Père Parra sait s'adapter à son auditoire. A ces petits, tout sens et imagination, curiosité et sentiment, il raconte, à la manière de saint François de Sales devant les petits Savoyards, en lui donant vie et mouvement, la belle et touchante histoire d'un petit enfant de chœur qui devient prêtre, meurt à la guerre, mais avant de mourir et sur le champ de bataille s'est trouvé un remplaçant.

Les enfants ont compris la grandeur du sacerdoce et sa nécessité sur la terre. Ils comprennent mieux aussi la raison des sacrifices que Monseigneur leur avait demandés pendant le mois de mars : prélever un sou chaque jour, sur leurs menus plaisirs, pour les vocations sacerdotales.

Leurs dons remis à leur chefs de troupes vont être offerts religieusement au Sauveur du monde, à l'offertoire de la messe.

Et voici le geste qui s'accomplit.

62 petits garçons, d'un air dégagé, montent l'escalier nord de la Scala. Chacun remet à Monseigneur assis devant l'autel, l'enveloppe qui contient le trésor de son groupe, s'incline, reçoit la bénédiction de son évêque et descend par l'escalier opposé.

173 petites filles leur succèdent.

Nous pouvons le dire, les sous de chaque croisé ont fait boule de neige à Sainte-Anne. L'offrande globale 9.892 fr.15, représente presque la pension d'un élève pendant son grand séminaire. Les croisés bretons peuvent être contents. Ils ont permis à une vocation d'atteindre au sacerdoce. « En vérité jamais plus magnifique bouquet n'a fleuri les autels de sainte Anne. »

***

Il est une heure. Tous les croisés, après avoir pris un joyeux repas à midi, se retrouvent devant la Scala. Et cette fois le coup d'œil est féerique Le soleil, convié de force à la fête, s'est exécuté et sans regret. Il jette sur ce parterre vivant ses flots de lumière et il va donner à la cérémonie de l'après-midi la magnificence du triomphe des Rameaux à Jérusalem.

Le Père Fournier donne ses avis. Il pique la curiosité des enfants qui écoutent attentifs,

C'est aussi une sorte de palmarès qu'il proclame.

Nous l'entendons dire : la Croisade eucharistique existe dans 200 paroisses du diocèse, il y a 280 groupes de Croisés, 75 de garçons et 205 de filles, — 29 groupes de cadets et cadettes, 13 de garçons et 16 de filles. Le Bulletin de la Croisade a 8.250 lecteurs, Hostia 130, la Revue rose 240.

Monseigneur lui succède et l'attention des enfants redouble. Ils aiment de tout leur cœur leur évêque. N'ont-ils pas ardemment prié et fait d'innombrables sacrifices pour demander à Dieu de rendre très fécond son épiscopat au pays de Sainte-Anne?

Monseigneur le sait. Aussi avec quelle affection vraie et profonde il leur dit « mes chers croisés ». Il leur parle de la prière, l'arme par excellence de la croisade, du sacrifice par lequel s'opère toute rédemption, de la communion fréquente et surtout fervente, rendue féconde par le sacrifice et par l'effort. Il leur donne en modèle Hilarius, le petit martyr de Carthage. Il leur demande d'être des apôtres dans leurs familles, dans leurs écoles, dans leurs paroisses. Et c'est une parole simple et imagée qui va droit aux cœurs des petits et qui les rend visiblement heureux quand elle s'adresse aux Pères Parra et Fournier, à tous les prêtres et à tous les maîtres et maîtresses pour les remercier en leur nom de travailler par la croisade à transformer les âmes des enfants et de préparer ainsi la rénovation chrétienne du pays.



Devant le Saint-Sacrement exposé, une radieuse cohorte d'enfants costumés en croisés vient offrir les présents symboliques des hosties, de l'encens, des lampes allumées. Les Hosannahs retentissent, les fanions, les rameaux et les lys s'agitent, les voix enfantines font écho à la voix du Père Parra : « Seigneur donnez-nous des prêtres ! Prenez des prêtres parmi nous, pour nous donner l'hostie !... » C'est beau, incomparablement beau... émouvant... Comment Jésus peut-il résister à la prière de ces enfants ?

La procession du Saint-Sacrement se déroule ensuite autour du champ de l'Epine. Tous les enfants viennent se grouper devant la basilique devenue radieuse, ils chantent le Tantum Ergo et Monseigneur trace avec l'ostensoir sur la jeune armée Eucharistique le signe bénisseur.

La fête est terminée. Les enfants s'en vont bien décidés à aimer à plein cœur Jésus et l'Hostie.

(*La Croisade Eucharistique*, Mai 1930, Vannes)

Bénédiction de Roz-Avel. — Le jeudi 31 juillet 1930 a été pour les Pères, en résidence à Quimper, un jour de sainte allégresse : c'était la fête de St-Ignace, et l'inauguration de leur nouvelle demeure, Roz-Avel.

Malgré les fatigues de la retraite sacerdotale, Sa Grandeur Mgr Duparc a tenu à bénir Elle-même le nouveau bâtiment, et, assistée de ses deux vicaires généraux, à présider la fête de famille, donnant ainsi aux missionnaires S. J. de Quimper une marque de plus, et combien touchante ! de son dévouement paternel. Diverses circonstances ont privé Roz-Avel de la présence d'amis fort dévoués. Sa Grandeur avait pourtant autour d'Elle une belle couronne de prêtres et de laïcs : M. le Curé-Archiprêtre de la cathédrale, M. le Secrétaire général de l'Evêché, M. le Recteur de Saint-Mathieu avec l'un de ses vicaires, M. Le Grand, directeur au Grand Sémi naire, M. Boulic, aumônier de la Retraite, M. Bolloré (Odet), M. le docteur Chauvel, M. le commandant Vannier, M. le commissaire de marine Le Guay, l'artiste peintre Choisnard, M. Deschard, conservateur des hypothèques, M. Charles de Kerangal, M. François de Couesnongle. La maison de Brest était représentée par le le R. P. Supérieur, par les PP. Dauger et Bitot ; celle de Vannes par le P. Durouchoux, la Capitale par le P. de Balincourt. Le R. P. Parra, directeur de l'Apostolat de la Prière, et prédicateur de la retraite pastorale, s'était araché à ses retraitants pour s'associer à la joie de ses frères bretons. Le P. Aubry avait pu revenir quelques heures dans une maison pour laquelle il s'est tant dépensé. Notons aussi la présence des jeunes Pères Guervennou et Le Carre, tous deux aspirants aux missions bretonnes.

La fête s'est déroulée dans une simplicité de bon aloi, dans une cordialité qui a laissé à tous le souvenir le plus doux. Faisant allusion aux récentes mesures édictées par l'évêque de Quimper en faveur du breton, dans une cantate en pur breton de Cornouaille sentant le terroir fouesnantais, le jeune Père Le Carre a laissé entendre à Sa Grandeur que son appel serait entendu de la jeunesse et laissé pressentir qu'il serait lui-même, sans doute, un zélé missionnaire, mais aussi un apôtre dévoué de la langue celtique.

Puis, dans un langage débordant de poésie, d'humour, comme d'esprit surnaturel, l'ancien supérieur de la résidence, le R. P. Dauger a commenté les paroles qu'on a pu lire, pendant tant d'années, à la porte de la maison Saint-Joseph : « Bon Saint Joseph, ouvrez-nous », et il parlé des prières,des supplications adressées dans ce but au grand patriarche. Jugeant sans doute plus honorable et plus sûr d'être gardé par l'évêque en personne, Saint Joseph n'a pas voulu ouvrir aux Jésuites la porte de leur ancienne maison. Il

leur a dit : « Allez plus loin, montez à la Terre-Noire : là on vous ouvrira ».

Mais quelle est donc la demeure qu'on leur annonce ? Quelle est la main qui leur en tendra la clef ? La demeure en question ce sera Roz-Avel, la propriété de M. de Baudre, voisine de l'Ecole Normale des garçons. La main qui leur tendra la clef, ce sera la main généreuse de M. René Bolloré, directeur de la papeterie d'Odet. Le R. P. Supérieur est heureux, à pareil jour, de pouvoir dire au bienfaiteur des missionnaires bretons toute sa reconnaissance. Est-il acte plus méritoire que de ménager aux envoyés de Dieu une résidence qui leur permette de réparer leurs forces ! Au nom de M. Bolloré, il associe celui de son épouse, toujours disposée à seconder les projets de son mari ; il associe également celui du R. P. de la Chevasnerie, l'ami intime, le conseiller discret, l'âme de feu qui avait rêvé de se dévouer aux missions bretonnes et qui ne laisse passer aucune occasion de les aider.

Cependant, les Pères ne veulent pas jouir en égoïstes de Roz-Avel : la loi de la charité chrétienne et la loi de la pauvreté religieuse en seraient blessées. Ils se proposent donc d'ouvrir bien grandes les portes de leur nouvelle demeure aux hommes, prêtres ou laïcs qui voudraient par les exercices spirituels s'y transformer comme dans un nouveau cénacle, et en sortir dignes témoins du Christ, apôtres éclairés et ardents. Mais comment recevoir des retraitants dans une maison déjà insuffisante pour loger une modeste équipe de missionnaires ? Puisqu'il le faut, les murs se dilateront et aux applaudissements des assistants à même de juger *de visu* de la réussite de l'opération, le R. P. Supérieur de rappeler les instruments choisis par Saint Joseph pour accomplir le prodige. C'est d'abord un officier de marine qui renonçant à une carrière brillamment commencée, veut maintenant se distinguer, sous l'étendard de la Croix, au service du Roi même des Cieux : pour la goire de son Maître, il ne reculera devant aucun sacrifice. Je veux parler du capitaine de corvette Ricard, devenu le R. P. Ricard, de la Compagnie de Jésus. C'est, en second lieu, un ancien missionnaire de Chine, qui n'a pas hésité pendant 15 mois à cumuler à Roz-Avel les fonctions d'architecte, d'entrepreneur, et à l'occasion, de simple manœuvre, l'ingénieux, le dévoué P. Dezaire. A l'un et à l'autre, le R. P. Supérieur redit sa reconnaissance émue et pleine d'affection.

En rendant hommage à leurs principaux bienfaiteurs, les Pères de Roz-Avel n'oublient pas les autres qui les ont aidés de leurs conseils, de leurs aumônes : religieux ou séculiers, personnes de la société ou du peuple, individus ou communautés, voire même des paroisses entières comme Plougastel-Daoulas, Le Folgoet, Loc-Maria-Plouzané.

Comment surtout témoigner leur reconnaissance au bon Saint Joseph, qui a résolu pour eux la crise du logement ? Ne vont-ils pas lui consacrer à jamais leur nouvelle demeure ? Ce ne serait

que justice. Et pourtant le bon Saint-Joseph, toujours modeste, s'efface devant sa sainte Epouse, la glorieuse Mère de Dieu. Il veut que Roz-Avel soit consacré à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Nous invoquerons donc Notre-Dame comme patronne de Roz-Avel.

Au bas du parc, face à la maison, un calvaire vient d'être érigé. Il est l'œuvre de M. Santelli, sculpteur à Landerneau, œuvre bien conçue, admirablement réalisée. Il porte deux dates, 1630-1930 : 1630, date de l'arrivée du R. P. Maunoir à Quimper ; 1930, date de l'inauguration de Roz-Avel, comme résidence de missionnaires et maison de retraite. Il porte aussi l'inscription : *Oportet Illum Regnare. Il faut que le Christ règne.* Selon le vœu exprimé par le R. P. Supérieur, commenté par Sa Grandeur Mgr Duparc avec l'éloquence qui lui est naturelle, le Christ Jésus règnera sur Roz-Avel. Il règnera dans le cœur des missionnaires qui, marchant sur les traces du R. P. Maunoir, iront avec un zèle chaque jour renouvelé se porter aux âmes, partout où l'obéissance les enverra. Il règnera par les Exercices spirituels dans les âmes de ceux qui viendront à Roz-Avel se préparer à être le sel de la terre et la lumière du monde, à répandre partout par leurs exemples, par leurs paroles, par leurs œuvres, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Le cœur du Vénérable Père Maunoir, jadis apporté dès 1683 de Pléven à Quimper et resté dans la chapelle désaffectée du lycée, a été remis le 8 janvier à Mgr Duparc qui l'a confié à Roz-Avel.

(*Semaine Religieuse* de Quimper)

Chine

Etat de la Mission de Nankin au 1er Juillet 1930.

1° Étendue de la mission : Le Vicariat apostolique de Nankin a pour territoire 54 des 61 sous-préfectures composant la province du Kiang-Sou, et, pour population, environ 29 des 34 millions d'habitants que renferme cette province.

2° Division ecclésiastique : La Mission, Chang-Hai à part, est divisée en 10 sections comprenant en tout 76 districts.

Le district est la réunion d'un nombre plus ou moins grand de chrétientés, soumises pour l'ordinaire à la juridiction d'un seul Missionnaire ; la section comprend plusieurs districts, et est administrée par un Vicaire forain à la direction duquel sont soumis les Missionnaires et les Chrétiens de la section.

3° Personnel a) *Religieux de la Compagnie de Jésus* :

1 Vicaire Apostolique et 1 Ev. Coadjuteur.
119 Prêtres (20 indigènes), dont 3 à Hai-men.
27 Scolastiques (8 indigènes).

37 Frères coadjuteurs (19 indigènes).
7 Novices indigènes scolastiques.
2 Novices indigènes coadjuteurs.
Total : 194 Jésuites, dont 56 indigènes.

b) *Clergé séculier indigène.*

74 Prêtres, dont 8 à Hai-men.
32 Grands Séminaristes, dont 1 du Ngan-hoei, 8 de Hai-men,
23 Petits Séminaristes, dont 1 du Fou-kien, 1 de Hai-men. 1 du Koang-tong, et 1 de Ou-hou.
74 Latinistes au collège de Zi-ka-Wei.
Total : 190 de la Mission, et 13 Séminaristes étrangers à la Mission.

c) *Congrégations religieuses.*

Hommes :

61 Petits Frères de Marie (6 indigènes).

Femmes :

16 Carmélites (11 indigènes).
160 Auxiliatrices du Purgatoire (83 indigènes).
13 Dames du Sacré-Cœur, et 9 Sœurs.
55 Franciscaines Missionnaires de Marie (4 ind.).
73 Sœurs de St-Vincent de Paul (36 indigènes).
21 Petites Sœurs des Pauvres (7 indigènes)
270 Présentandines, toutes indigènes.
Total : 617 religieuses, dont 407 indigènes.

Des 193 prêtres de la Mission de Nankin, 182 travaillent dans la Mission de Nankin, et 11 dans le Vicariat de Hai-men.

4° Aides des Missionnaires dans les districts :

a) *Présentandines* : — Elles occupent 46 postes dans le Kiang-sou, 16 dans le Vicariat apostolique de Ngan-king (« An-King », 20 dans celui de Ou-hou (« Wu-hu »), 13 dans celui de Pang pou (« Peng pu »), 6 dans celui de Hai-men. En tout, 101 postes.

b) *Catéchistes* : — 180.

c) *Maitres et maîtresses d'école* :— 725 maîtres et 893 maîtresses.

d) *Vierges* :— Ce sont elles qui, à de rares exceptions près, dirigent les écoles, baptisent les enfants moribonds, prennent soin des orphelinats, de la propreté des églises etc... Le total des Vierges employées au service de la Mission est de 830 environ.

Le jubilé sacerdotal de S.G. Monseigneur Paris a été fêté le 18 septembre à Yang-Kîng-pang. NN.SS. Haouisée, Dumont C. M., Huarte, T'su, Hou et Melendro et des représentants de toutes les maisons et procures, assistaient au dîner de fête offert par nos notables chrétiens. Monseigneur Haouisée a, dans son toast, décrit le beau progrès de la mission pendant les trente années d'épiscopat du jubilaire. Il a donné lecture des télégrammes du S. Père et du T. R. P. Général.

Le procureur des Récollets, doyen de la corporation, dans un

toast latin, a remercié de la large hospitalité qui leur est assurée a Chang-hai ; pour la reconnaître, les procureurs se sont entendus pour offrir à Monseigneur, en souvenir de son jubilé, une bourse pour le grand séminaire de Zi-ka-Wei. Le R. P. Vice-Supérieur de la mission offre l'autel de la nouvelle église de In-zah. Monseigneur Paris, dans une charmante causerie, a raconté comment, étant venu en Chine pour travailler à une Université qui ne fut fondée que bien plus tard, il passa de l'observatoire aux maisons de Chang-hai, et puis aux districts, comme missionnaire et ministre. Toute sa vie, il a travaillé sans s'occuper d'autre chose que de son office, se laissant toujours conduire par les supérieurs.

Télégrammes reçus par Mgr Paris. Du Saint Père : Citta del Vaticano 17 sept — Mons. Prospero Paris. Eglise S. Joseph. Shanghai. « Desiderando participare fausta ricordenza cinquantesimo vita sacerdotale V. E., Santo Padre invia di cuore apostolica benedizione pegio (gage) sua augusta compiacenza pel bene compiuto fra populi infedeli. Cardinale Pacelli ».

Du T. R. P. Général. Citta del Vaticano, 15 sept. — « Offre vénéré jubilaire respectueuses reconnaissantes félicitations, applique 300 messes à ses intentions. Ledochowski ».

Du R. P. Provincial. — « Félicitations respectueuses. Union prières toute province. Lambert. ».

Du R. P. Vice-Supérieur de Nganking. — « Gratulamur sacerdoti magno quem Dominus fecit crescere in plebem suam : petimus benedictionem. »

Toast de S. G. Monseigneur Haouisée. — Monseigneur, — Quand, le jour de mon sacre, je vous parlais de la belle église de Nankin parée de ses œuvres comme d'autant de joyaux, que 28 années de clairvoyante et féconde administration avaient dû patiemment ciseler... vous vous êtes récrié, disant que je faisais de la littérature.

Eh ! bien, aujourd'hui permettez-moi de faire un peu de mathématiques... quelques simples additions du reste.

L'autre jour quand je vous souhaitais encore un quatrième quart de siècle, vous m'avez répondu que vous, *vous ne comptiez pas*.

Eh ! bien, laissez-moi un peu compter pour vous....

Je ne compterai pas les fils qui ont tissé si simplement, si délicatement la belle trame de ces 50 ans de Sacerdoce, le détail des grâces reçues, je vous en laisse le soin, sachant avec quel amour reconnaissant vous l'avez déjà fait, m'étant contenté ce matin, avec une joie toute filiale, de faire monter la louange eucharistique par excellence, en offrant pour vous le S. Sacrifice demandé par vos fidèles chrétiens de Yang-king-pang.

Je n'essayerai pas non plus de redire tous les bienfaits semés par vous le long de ce bel itinéraire, ici même en Chine, à Shanghai, au P'ou-tong, à Sou-tseu, dans toute la mission comme supérieur et évêque. Contentons-nous de la plus longue étape, des 30 ans d'épiscopat, et résumons la en un triptyque, groupant quelques faits, quelques œuvres, quelques fruits :

1. Quelques faits : — Quatre nouveaux vicariats, dont je suis heureux de saluer ici les représentants, sans compter ceux qui se préparent. Le grand et le petit séminaire construits ; et combien d'églises qui constellent la mission ; et les nombreuses nouvelles sections.

2. Quelques œuvres : — Œuvres de miséricorde : Hospice des Petites Sœurs où depuis 1904 : 3.179 vieillards ont été hospitalisés. Hôpital Sainte Marie.

Œuvres d'éducation : — l'Aurore, le nouveau Collège, l'Étoile du matin, l'École normale, le Pensionnat du Sacré Cœur, tout dernièrement l'achat du futur Gonzaga Collège, et les multiples écoles de Shanghai et de l'intérieur.

3. Quelques fruits : — Sans parler du nombre des chrétiens passé même après le sectionnement du vicariat, de 121.000 à 190.000 ; du nombre des prêtres indigènes passé de 45 à 81,notons comme spécialement plus vôtres, les prêtres ordonnés par vous durant ces 30 ans : 151 dont 103 indigènes, le nombre considérable de vocations religieuses et enfin plus de 135.000 chrétiens confirmés de votre main.

Ces quelques chiffres donnés, Monseigneur, je viens pourtant à votre formule *je ne compte pas* ; demandez, Monseigneur, que comme vous, nous ne comptions pas, que nous « laissions faire la Bonne Providence », que malgré les révolutions qui passent... (vous en avez tant vu ! !) sans compter, nous nous contentions de *donner*.

Et vous, continuez encore à nous donner conseils et exemple. Je ne sais qui a dit que les évêques étaient comme le *bon vin* : qu'ils « *s'embonnissent encore* en veillissant ». Continuez, comme le bon vin, *d'embonnir encore*, si c'est possible, et de nous réjouir longtemps... ad multos adhuc annos.

— *Lettre de Sa Grandeur Mgr Paris au R. P. Tenneson*, recteur de la maison St Louis de Jersey, en réponse aux souhaits qui lui avaient été offerts, à l'occasion de son jubilé sacerdotal :

Shanghai, le 30 *Octobre* 1930.

Mon révérend Père Recteur,

P. C.

Vous êtes vraiment trop bon d'avoir voulu que Jersey fêtât le vieil évêque de Shanghai. Je voudrais sortir de ces fêtes, mais à mon âge, il est naturel que j'aille de jubilé en jubilé. Que Notre-Seigneur exauce vos vœux, et nous prépare de plus en plus à paraître devant Lui !

C'est au sortir de mon ordination que je suis arrivé à Jersey. C'était la première année. Il y avait bien du désordre en ces commencements, mais quelle charmante famille nous formions ! J'ai toujours gardé un doux souvenir de cette année passée à Jersey.

Vous devez vous demander ce que deviennent les missions de Chine par ce temps de guerres civiles. Nous continuons à travailler comme

par le passé. Nos Pères sont plus gênés qu'autrefois, mais ils s'ingénient et poussent leur apostolat sans bruit.

Cette année, malgré les difficultés rencontrées, nous comptons une augmentation de plus de 3000 baptisés. Nos écoles sont pleines, les païens tiennent à étudier chez nous. Si nous avions la paix, quelles belles moissons nous récolterions !

La ville de Shanghai a de nombreuses familles catéchumènes. Autrefois, les baptêmes d'adultes y étaient rares ; actuellement ils s'y font par centaines. Actuellement aussi, les œuvres qui n'existaient pas, ont pu être établies, et nos cinq églises ne suffisent plus, il nous en faut construire le double. Tout cela coûte de l'argent, mais rapporte des âmes à Dieu.

Continuez, cher et Révérend Père, à prier pour la mission et aidez-nous à remercier Dieu qui nous a appelés à faire entrer dans son Église les âmes qu'il a touchées de sa grâce.

Je reste, mon Révérend Père Recteur, en union de vos prières et SS. Sacrifices.

Votre tout dévoué *in Christo*,
+ P. Paris, S.J.

Les 25 ans de professorat du R. P. Payen en Chine. — Les anciens élèves, jésuites et séculiers, du R. P. Payen ont voulu célébrer son jubilé par une double fête. Les Pères des premières vacances ont eu la leur à Tong-ka-dou le 17 juillet 1930. A 7 heures, messe par le jubilaire, avec chants exécutés par les prêtres séculiers. A midi, banquet, poésies, chants, adresses, par les PP. Luc Tsang, Ignace Si, Valentin Tsang, le R. P. Noury, le R. P. Henry, et S. G. Monseigneur Haouisée. L'inévitable photographie suivit.

La fête pour les Pères des secondes vacances et les séminaristes eut lieu le 6 août, au grand séminaire. Messe à 7 heures, avec chants exécutés par les prêtres de la dernière ordination et les séminaristes. A midi, banquet, dans la classe de dogme, décorée avec beaucoup de goût par les séminaristes. Adresses, poésies, chants, latins, français, chinois, par les séminaristes, le R. P. Noury, le P. Ferrand, le P. Laurent Tsa, le R. P. Henry qui lit une belle et longue lettre du T. R. P. Général et un télégramme de S. E. Monseigneur Costantini. S. G. Monseigneur Paris, après avoir félicité le jubilaire des services rendus à la mission et à toute l'Église de Chine, donne lecture d'un télégramme du S. Père envoyé par S. E. le Cardinal Pacelli. Monseigneur Haouisée fait remarquer quelle part a le jubilaire dans les travaux, les succès apostoliques, de ses anciens élèves. De nouveau photographie.

La double fête fut charmante de cordialité et de simplicité. Prêtres séculiers et séminaristes ont offert au jubilaire de beaux présents qui décoreront les salles et la chapelle du séminaire.

Télégrammes reçus par le R. P. Payen a l'occasion de ses vingt-cinq ans de professorat en Chine.

Citta del Vaticano 25 juillet. — Monseigneur Paris, Vicario apostiloco Catholic mission Shanghai.

Santo Padre invia P. Georgio Payen occasione primo jubileo insegnamente benedizione apostolica, auspicio migliore grazie celesti. Cardinale Pacelli.

De sa G. Monseigneur Costantini. Peiping 5 *août.* — Payen Catholic mission Shanghai : Ad multos annos meritorum plenos. Félicitations, Vœux, Bénédictions. Costantini.

Lettre du T. R. P. Général. Rome, 16 *juillet* 1930. — Mon Révérend Père. P. C. — Vous allez célébrer bientôt, avec votre cinquantenaire de vie religieuse, vos vingt-cinq ans d'enseignement en Chine et je ne veux pas laisser passer ce double anniversaire sans m'associer à tous ceux qui vous entourent, et vous exprimer mes félicitations et mes remerciements.

C'est, qu'en effet, si votre vie doit vous apparaître comme toute jalonnée des grâces de Dieu, et donc exciter en votre âme un sentiment très profond de gratitude, il reste que, coopérant à ces grâces, vous avez su travailler inlassablement dans la sphère d'action qui vous était assignée, et que vous avez rendu, à la cause du Christ et de son Église en Chine,de très grands services. Par votre long enseignement au séminaire de Chang-hai, vous avez eu l'occasion de contribuer largement à la formation du clergé indigène. Par vos ouvrages de morale, qui ont reçu du Saint Siège des félicitations bien méritées,vous avez mis à la disposition de tous les prêtres de Chine les résultats de vos travaux et de votre longue expérience, et livré ainsi un trésor où l'on puisera longtemps. Enfin vous vous êtes prodigué sans compter, et l'on peut dire en toute justice que vous avez vraiment bien mérité de la mission et de la province.

L'une et l'autre vous diront leur gratitude. Pour moi, c'est celle de la Compagnie entière que je tiens à vous exprimer aujourd'hui. Daigne Notre-Seigneur vous accorder de continuer longtemps encore et avec autant de fruits, votre bel apostolat. Je le lui demande de tout cœur, en le priant de vous récompenser par une nouvelle effusion de grâces très précieuses. Très paternellement je vous bénis, et j'applique à votre intention cent Saintes Messes. Je me recommande, Mon Révérend Père, à vos SS. Sacrifices.

Votre serviteur en Notre-Seigneur. Wl. Ledochowski S. J.

De S. E. le Cardinal Van Rossum au R. P. G. Payen (traduction) Rome 20 février 1930. — Mon très Révérend Père. — En même temps que vos ouvrages de Théologie morale que vous m'avez envoyés en pieux hommage, j'ai reçu avec joie la nouvelle que vous terminerez bientôt la vingt-cinquième année de votre enseignement en Chine.

Je pense donc qu'il y a là un juste motif de vous envoyer mes cordiales félicitations et je le fais bien volontiers. Non seulement, en effet, vous devez vous réjouir de ce que, par une grâce et un bienfait divin, vous avez fait un si fécond usage de votre vie, mais

surtout de ce que le nombre de vos œuvres excellentes surpasse celui de vos années.

Je sais, en effet, avec quel soin et quelle diligence vous avez pendant ce temps enseigné à vos élèves les nobles disciplines théologiques et morales, mais en même temps, que sans vous laisser rebuter par aucun travail, vous avez rempli encore d'autres fonctions importantes, spécialement lors du premier Concile de l'Eglise de Chine.

Etant donc bien au courant de l'utilité de votre ministère, je prie Dieu instamment de vous conserver longtemps encore, afin que vous puissiez augmenter vos mérites envers la Sainte Eglise, que le juste Juge récompensera de sa gloire éternelle. Cependant je saisis volontiers cette occasion de me dire de votre Paternité le tout dévoué, en N. S.

Honneurs conférés au P. Gherzi. — Le P. Gherzi, attaché à l'observatoire de Zi-ka-wei, a été élu membre correspondant de l'Académie pontificale des Sciences des « Nuovi Lincei ». C'est une occasion de rappeler les honneurs qu'il a déjà reçus. Il est conseiller correspondant pour les études de Géophysique de l'Académie natîonale du gouvernement chinois, dont le siège est à Pékin. On l'a chargé aussi de former le premier savant chinois en sismographie, et de choisir les instruments de la station sismologique de la Montagne orientale, près de Pékin.

L'observatoire de Zi-ka-wei a reçu récemment de la marine royale italienne un appareil de T. S. F. pour courtes longueurs d'onde qui peut communiquer avec la côte du Pacifique et l'Europe. Le gouvernement français a accordé un crédit supplémentaire de 30.000 f.

Nouvel emploi du P. Savio. — Le Père Auguste Savio, du collège Saint Ignace, à Chang-Hai, a été nommé professeur d'Entomologie à l'Université Chinoise d'Agriculture, près de Chang-Hai. Le Père Savio est très connu et comme savant et comme apôtre de la jeunesse. Il est membre de la Société d'Entomologie de France et a été tour à tour Préfet du collège Saint Ignace, Chancelier de l'Université l'Aurore. Directeur du Musée d'Histoire Naturelle à Zi-Ka-Wei. Il a déja refusé le poste que lui offrait le Gouvernement de Nanking dans un autre collège.

Le Triple Démisme. — Cinq mille exemplaires du *Triple Demisme de Suen-Wen* par le P. Pasquale M. d'Elia on été commandés par le Gouvernement Chinois. Le père envoya une copie du livre au ministre de l'Instruction publique et à celui des Affaires Etrangères, il en reçut l'ordre ci-dessus et des lettres élogieuses.On traduit en ce moment en anglais l'œuvre du P. d'Elia.

Le triple demisme de Suen Wen est une traduction critique en français de l'ouvrage fameux de Sun Yat Sen ou Suen Wen, le « Père de la République Chinoise », où sont exposés ses 3 principes : Livre extrêmement important pour les Catholiques Chinois en tant qu'il indique nettement la position des membres de l'Eglise en beaucoup de questions délicates et débattues, touchant les doctrines de Suen-Wen.

Géographie de la Chine. — Tous ceux qui désirent acquérir une connaissance suffisante de cet immense pays sans y consacrer un temps considérable, pourront le faire facilement grâce à l'ouvrage du P. René Jouön S. J. *Géographie de la Chine*, Zi-ka-Wei près Shanghai, 2[e] édition 1930. plus de 100 pages in-folio (42, rue de Grenelle Paris VI[e]).

Simple, ordonnée, très claire elle répondra également aux désirs de celui qui cherche un renseignement exact et actuel pour la mise au point d'une étude ou d'une conférence.

Les grandes lignes de la géographie générale, (orographie, hydrographie, etc.) de ce peuple de plus de 450 millions d'habitants, sont nettement tracées.

En regard du texte, dont la dispositions typographique relausse la valeur, une carte représente chacune des 28 provinces et chaque pays sujet.

Des indications sur les conditions économiques,et commerciales de la Chine, comprennent les plus récentes organisations de T. S. F. et d'aviation, tandis que plusieurs pages et six cartes spéciales permettent d'apprécier le développement des voies ferrées.

Enfin, pour ne pas parler d'une initiation à la géographie politique, le livre si intéressant se termine sur la vision, suggestive d'espérance, d'un tableau et d'une carte sur « les Missions catholiques en Chine ».

Un point seulement en défaut : en janvier il ne restait déjà presque plus aucun exemplaire de cette 2[e] édition ! Heureusement, la 3[e] édition est promise pour avant la fin de l'année 1931...

Traduction du Missel et du Bréviaire. — L'Université Catholique de Péking a l'intention de publier les traductions chinoises du Missel et du Bréviaire romains ; ces traductions furent faites au 17[e] siècle par les Jésuites. Le Père L. Buglio, le traducteur, fut chaudement félicité de son travail par le célèbre empereur chinois, Kiang-Hai. Il traduisit aussi la première et la troisième partie de la Somme de Saint-Thomas.

Aurore. — Le chiffre définitif est de 520 étudiants présents à la rentrée de 1930 (Lettres 10,Droit 42, Sciences 41,Médecine 81. Cours préparatoire 346.) Professeurs européens 35 ; professeurs chinois 17. De 1915 à 1930, diplômes : Droit 81 licenciés, 15 docteurs.

— Sciences, Certificats 68, diplômes d'ingénieurs 31. — Médecine, P. C. N. 112, docteurs 52. — Lettres (fondé en 1927) Licenciés 6(1930). — Certificat d'études secondaires (équiv. au Bacc.) depuis 1919, 806.

La pose de la première pierre du musée Heude de l'Aurore a eu lieu le 24 avril à 4 h. p. m. — Le R. P. Henry a donné la bénédiction liturgique au beau bloc de marbre, encastré dans le mur de brique qui longe l'avenue Dubail. Puis la nombreuse et brillante assemblée s'est rendue sur les chantiers où les plans étaient exposés. Après avoir étalé le ciment avec la truelle, et vidé une coupe de pétillant Saumur à la santé de la nouvelle œuvre, les visiteurs ont examiné à loisir plans et constructions,déjà arrivées à la hauteur du 1er étage. Le R. P. Lefebvre a ensuite lu une adresse dont voici le résumé et des extraits.

Après avoir rappelé les origines historiques du musée, et l'œuvre des RR. PP. Heude et Courtois, le R. P. Recteur expose les raisons du transfert à l'Aurore. « Ici, nous avions des terrains suffisants ; nous avions aussi des professeurs qui, enseignant à nos élèves de sciences et de médecine les sciences naturelles, pourraient facilement consacrer une partie de leur activité à une branche correspondant à leur enseignement. Nous avions enfin nos étudiants, qui profiteraient beaucoup de ce voisinage pour mieux comprendre ce qu'ils étudient dans leurs livres,et nous l'espérons vivement,s'intéresseront eux-mêmes à des recherches personnelles. » Le nouveau bâtiment, dont les plans sont dûs à MM. Léonard et Veyseyre est composé de deux ailes en équerre ; l'une, parallèle à l'Avenue Dubail, abritera le musée public ; ouvert aux touristes et aux habitants de Chang-Hai « nous aimons à penser que de nombreux Changhaiens viendront s'instruire devant nos vitrines ». La salle du bas sera provisoirement consacrée aux « antiquités chinoises que le Frère Beck de T'ou-sè-wè, a réunies avec tant de mérite depuis de longues années » ; plus tard, si le musée se développe, ces antiquités « doivent prendre place dans un bâtiment futur, à côté de la Faculté des lettres ».

L'autre aile, perpendiculaire à l'Avenue Dubail, sera réservée aux chercheurs, « ces hommes dont les découvertes rendent parfois d'éminents services à l'agriculture ou à l'hygiène, tellement que certains Etats s'assurent à grands frais leur collaboration ; la Chine entre dans la voie de ces recherches ; notre plus grand désir est de collaborer avec les jeunes savants de ce pays ; nos laboratoires leur seront bien cordialement ouverts. Enfin, puisque l'utilité ne décide pas de la valeur d'une science, nous pensons que cette institution aura un autre résultat ; dans sa modeste sphère, elle pourra promouvoir la connaissance de cette admirable nature qui nous entoure, et que nous ignorons tant. Pascal célébrait en termes magnifiques les merveilles que l'on découvre dans un ciron, et

montrait combien cette contemplation exalte Dieu le puissant et très sage auteur de la nature ; espérons que dans ces salles plusieurs trouveront un peu plus de vérité et un peu plus d'amour ».

Le R. P. Recteur recommande en terminant le musée aux « sympathies et concours » des excursionnistes et chasseurs, qui peuvent procurer de belles pièces encore inconnues. Il rappelle l'exemple de M. Gayot, du consulat de France, offrant sa belle collection des oiseaux de Changhai, de M. Oliver, des douanes maritimes, offrant plus de 900 plantes. « Nous espérons que ces exemples seront suivis et que nous aurons la joie de pouvoir noter bien des noms sur les dons qui seront exposés ».

Le P. Thomas Ou résume ensuite l'adresse en chinois, avec son brio habituel, et a son succès ordinaire de sourires et de bravos.

Assistaient à la cérémonie MM. Koechlin, consul général de France, Saussine, attaché commercial, les commandants des navires de guerre présents à Chang-Hai, le président Toussaint, de nombreux officiers de marine et de coloniale, les directeurs de l'école française, de l'Institut franco-chinois, de l'école franco-chinoise, des représentants de toutes les procures, de nombreux membres du consulat et du conseil municipal, un certain nombre de dames ; l'Aurore est évidemment populaire dans la colonie française.

Du côté chinois, assistaient un représentant du chevalier Chen, chargé des affaires étrangères, les directeurs chinois du cadastre, du comité de sériciculture et de l'institut franco-chinois, des conseillers municipaux, et plusieurs avocats, ingénieurs, médecins professeurs, anciens élèves de l'Aurore. Le bloc de marbre porte l'inscription ; A. M. D. G. 26° Aprilis 1930.

Le parchemin qui sera enfermé dans un tube scellé dans la maçonnerie rappelle les noms de NN. SS. Paris et Haouisée, de M. Koechlin, des RR. PP. Beaucé, Lefebvre, Noury, Savio (directeur), Piel et Belval (sous-directeurs).

Shanghai. Nouvelle École américaine. — Des projets sont en train pour l'ouverture d'une école américaine sous la direction des Nôtres à Shanghai, l'année prochaine. Elle sera appelée « Gonzaga College ». Le Père Pius Moore y travaille activement.

La coopération des catholiques étrangers et chinois à cette idée américaine est très encourageante. On prévoit deux divisions séparées, pour les étrangers et pour les chinois, avec le curriculum suivi dans les écoles secondaires des Nôtres aux Etats-Unis.

Le commencement des classes, d'abord prévu pour cet autourne fut trouvé impossible. Cependant un cours de second trimestre peut être organisé par la suite.

La nouvelle institution marque la première activité définie des jésuites américains dans la mission de Chine.

Jusqu'ici les écoles protestantes, la plupart américaines, magnifiquement equipées et dotées, ont occupé la place dans l'éducation anglaise des Chinois, depuis une génération et plus, dans presque toutes les villes importantes du pays.

(*Woodstock Letters*, octobre 1930)

Intolérance religieuse en Chine. (Agence Fides). — Pékin (Chine). En 1929, on avait cru que le Gouvernement nationaliste serait libéral et ne montrerait aucune hostilité envers le Christianisme ; dans le Gouvernement il y avait, en effet, bon nombre de protestants ; or, ces derniers mois, nous constatons que ce Gouvernement est d'une intolérance qui ressemble à celle des Soviets. Les règlements scolaires sont nettement rédigés pour ruiner toutes les écoles de Missions, aussi bien protestantes que catholiques. Les persécuteurs employent les méthodes modernes pour détrôner le Christ et ruiner son œuvre.

Après la conférence de l'enseignement de Nankin un leader de l'aile gauche, Wang Tsing-wei, a été tellement écœuré par les décisions prises, qu'il s'est vu dans l'obligation d'envoyer un télégramme de protestation, et de montrer que ceux qui gouvernent au nom des *Trois principes*, en sapent les bases, et sont en contradiction avec les directives du Dr Suen Wen,qui voulait, pour la Chine, la liberté absolue de l'enseignement et la liberté de religion.

Depuis 10 mois, 2 évêques, 7 missionnaires, ont été massacrés ; à l'heure où nous écrivons, 5 missionnaires sont entre les mains des bandits. Les propriétés des Missions sont de plus en plus menacées, et les autorités, qui ont besoin d'argent, tâchent de trouver des raisons pour les accaparer.

Et pendant ce temps, les missionnaires continuent leur œuvres d'évangélisation, comme si tout allait pour le mieux ; de nouvelles œuvres se fondent et se développent. Les ouvriers apostoliques de Chine ont des traditions d'héroïsme et de persévérance, contre lesquelles les gouvernants ne pourront rien faire.

Le Gouvernement et les écoles de Missions. — Le Bulletin trimestriel du *International Missionary Council* nº 27, juillet 1930, résume ainsi la situation (p. II) :

« La condition à laquelle les Missions trouvent le plus difficile de se soumettre, c'est la suivante : toute instruction religieuse et toute assistance aux offices doit être facultative et volontaire.

« Comme, dans les écoles primaires, il n'y a pas de matières facultatives, il en résulte que l'instruction religieuse ne peut trouver place dans le programme de ces écoles. — De plus,une décision récente prohibe l'enseignement de la religion, même à titre de matière facultative, dans les écoles secondaires du premier degré (*tchou-tchong*.)

« [Cependant], les règlements ne disent pas qu'il soit interdit de conserver un caractère nettement chrétien aux écoles et collèges.

« 1. Pour *les écoles supérieures* et *universités*, la clause des matières facultatives et d'assistance libre aux offices, a semblé à beaucoup de ces établissements fournir un moyen suffisant de conserver ce caractère chrétien, et ils se sont fait reconnaître.

« 2. Pour les *écoles secondaires*, la majorité des Eglises et des

Missions pense pouvoir conserver le dit caractère : mais la décision récente indiquée ci-dessus, relative aux écoles secondaires du premier degré, les laisse perplexes.

« 3. Le plus difficile, ce sont les *écoles primaires*. Beaucoup d'éducateurs sont d'avis de les fermer ; mais ce serait condamner les enfants chrétiens à aller dans des écoles d'un caractère non-chrétien, ou même anti-chrétien.

« L'ensemble de la situation demande que l'on réfléchisse beaucoup et que l'on prie beaucoup ».

Lois scolaires. Protestation de la jeunesse catholique chinoise. — Le B. S. a reçu le texte chinois de cette protestation imprimée sur feuille volante, en caractères très lisibles, pouvant être affichée.

Voici la traduction de cet énergique manifeste :

La liberté de conscience doit être entiere.

Le Gouvernement de Nankin, sur la question de l'enseignement a, par décret, interdit à toutes les écoles l'étude de la religion et les cérémonies religieuses.

Ce procédé injuste, outre qu'il est contraire au droit naturel et à la Constitution du pays, viole le principe de la liberté de croyance professé par le chef Suen Wen.

C'est pourquoi nous, jeunes gens et jeunes filles elèves catholiques, au nombre de 284.793, nous y opposerons jusqu'au sacrifice de notre vie.

Ce que nous demandons, c'est que toutes les écoles catholiques puissent jouir de leur droit d'étudier la religion. Nous voulons être libres d'honorer et de servir Celui que nous aimons, le souverain Seigneur, créateur du ciel, de la terre et de tous les êtres.

Il n'est au pouvoir de personne de nous enlever notre liberté de conscience. Nous sommes résolus à ne pas nous arrêter jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but !

Les étudiants et étudiantes de la jeunesse catholique de toute la Chine.

Le 22 août 1930.

L'antichristianisme officiel. — Il y a deux mois, une haineuse et malpropre petite brochure contre le christianisme était distribuée dans plusieurs régions du Kiang-sou.

C'est la réédition, rajeunie, de vieilles calomnies et d'injures souvent repétées.

Circonstance aggravante : cette brochure, dont l'auteur, Tchou Tche-sin, est connu, est éditée et propagée par le tang-pou provincial du Kiang-sou.

Le titre le dit assez clairement :

Propagande, brochure n° 4.

Jésus, qu'est-ce que cela?
(Yé-sou, che che-mo tong-si.)

———

4 mai 1930.
Parti nationaliste chinois.
Comité de rajustement des affaires du
Parti pour le Kiang-sou.

———

Imprimé par la section de Propagande.

Dans la sous-préfecture de Fong-hien, lors d'une manifestation conduite par le sous-préfet en personne, ou du moins préparée par lui, et honorée de sa présence, cette brochure, était glissée sous la porte de la résidence du missionnaire, un prêtre chinois.

Voici quelques extraits, donnant une idée du genre.

***

I. En gros caractères, au dos de la couverture :

Jésus est une idole, un trompeur,un être étroit, égoïste, irascible, vindicatif.

Jésus-Christ est l'obstacle au progrès de l'humanité ; un diable qui ne convient plus à l'esprit moderne.

II. Corps de la brochure (il y a en 24 pages) :

Le christianisme est l'instrument de l'impérialisme.

Dans tel orphelinat, il y a 20 et quelques années, un Français recueillait des enfants et les engraissait ; il leur arrachait les yeux pour en faire des remèdes ; puis, il mettait leurs corps dans une grande chaudière et les faisait cuire afin d'en extraire le jus, en guise de médicament tonique...

Jésus, c'était un enfant naturel : tous les livres qui ne sont pas des livres de religion le disent. D'après Haeckel, dans *Enigmes de l'univers* traduit par le Dr Ma Kiun-ou, son père était, la chose est prouvée, un officier romain, qui, étant en Judée, avait eu des relations fréquentes avec Marie...

Jésus, devenu grand, s'insurge contre la domination romaine...

Que Judas ait vendu Jésus c'est une fiction, comme ces histoires de traîtres que l'on trouve dans les romans chinois...

Quant à la croix, c'est, d'après Hing-té-ts'ieou-choei (auteur japonais?), un vestige du culte phallique, qui se retrouve à l'origine de tous les peuples (suivent des explications ignobles, qu'il nous répugne de traduire ici)...

L'authenticité des Evangiles est très douteuse...

L'épisode du figuier maudit rapporté par Marc, XI : quel caractère égoïste et cruel!

Suivent des considérations sur le Jésus des protestants, sur celui des néo-idéalistes,sur celui de Tolstoï, lequel n'est qu'un instrument du principe de non résistance .

Conclusion. Répétons donc ce que nous disions au début : Jésus, c'est une idole, un trompeur etc.

Le départ du comte de Martel. — Le comte de Martel, Ministre de France à Pékin, est venu passer quelques jours à Changhai, pour prendre congé de la colonie, avant son départ pour le Japon. Un grand banquet lui a été offert au cercle sportif le 13 mai au soir ; près de 200 convives, tous français. Les missions étaient représentées par les RR. PP. Noury, Lefebvre et Géré M. E.

Toast de M. Leboucq, directeur de la banque d'Indo-Chine, et vice président de la Chambre de commerce (le président malade). Réponse de M. de Martel ; les deux discours rendent bien compte des difficultés de l'heure présente et des services rendus par l'habile fermeté de notre ministre.

Le R. P. Noury a prononcé le toast suivant.

« Il est rare, dit-il, de voir les Pères Missionnaires égarés dans les salons du Cercle Sportif à des heures aussi tardives. Et cependant, nous remercionsMonsieur le Président de la Chambre de Commerce de nous avoir invités.

« Autant, et plus peut-être que d'autres, nous avions à vous remercier, Monsieur l'Ambassadeur. Permettez-moi de vous rappeler un souvenir personnel.

« Le 4 février 1928, vous étiez reçu à Nankin avec honneur par le gouvernement nationaliste : mais votre première visite fut pour les Pères et leurs maisons dévastées. Grâce à votre énergique intervention, la Mission s'est relevée de ses ruines. De tels bienfaits ne s'oublient pas.

« Sur tout départ plane un nuage de tristesse, mais pour nous, missionnaires, cette tristesse est atténuée, car nous savons que nos frères qui travaillent au Japon bénéficieront de la bienveillance qu'en Chine vous nous avez toujours montrée».

M. de Martel a répondu que ce témoignage de reconnaissance des missionnaires lui était tout particulièrement agréable ; que la France entendait bien maintenir son protectorat des missions, et le rendre toujours plus efficace. M. Cholat, le plus ancien président français laïc de Changhai a ensuite,dans un toast plein de cordialité et d'humour, rappelé les souvenirs de son long séjour, et l'œuvre des divers diplomates français qu'il a connus.

M. de Martel est parti pour Nankin, afin de signer le traité sino-tonkinois. Il regagnera ensuite Pékin et partira directement pour le Japon au début de juin.

Une lettre de M. Claudel. — Tous nos lecteurs connaissent les discussions auxquelles ont donné lieu les méthodes suivies par nos

missionnaires en pays païens et de quelles attaques ont été l'objet ces mêmes héroïques missionnaires à qui l'on a reproché, avec quelle injustice, Dieu le sait ! de ne pas assez s'adapter au nationalisme des peuples qu'ils évangélisaient et de trop regarder au contraire du côté de leur pays d'origine. Dans cette campagne aussi dépourvue de charité que d'intelligence, s'est distingué le « *Bulletin des Missions* » édité par l'abbaye de S. André à Lophem-lez-Bruges. Pour protester contre une telle attitude, M. Paul Claudel, actuellement ambassadeur de France à Washington, a écrit au directeur de ce Bulletin une lettre confidentielle qui n'était pas destinée à la publicité, mais qui, par suite de nous ne savons quelle indiscrétion, a été publiée dans son n° du 6 décembre 1930 par la revue « *La Politique de Pékin* » et reproduite par *l'Europe nouvelle* de Paris, dans son n° du 4 avril 1931, p. 475. Etant donné le contenu de cette pièce et son caractère vraiment très spécial, nous nous serions fait scrupule de la reproduire si elle n'avait déjà paru ailleurs ; mais puisqu'elle appartient désormais au domaine public, nous nous croyons autorisés à la verser au dossier des Missions à titre purement documentaire. Nous laissons d'ailleurs à M. Claudel l'entière responsabilité de ses jugements et appréciations qui, sans aucun doute, seront contestés par plus d'un. En particulier deux passages nous semblent vraiment sujets à de trop légitimes réserves pour que nous ne dégagions pas complètement notre responsabilité à leur endroit. L'un concerne l'épiscopat indigène, l'autre contient un jugement extrêmement sévère sur les Chinois. Nous ne voudrions pas que la rédaction des *Lettres de Jersey* parût les endosser à un titre quelconque. Pour le reste du morceau,quoi qu'on pense des idées de M. Claudel, nous croyons qu'il ne laissera pas d'intéresser Jésuites de France et Jésuites d'Asie.

Voici le document :

A Monsieur le Directeur du Bulletin des Missions, Lophem.

Washington, 6 décembre 1929.

Mon Révérend Père,

Je lis depuis un an avec sympathie, mais aussi avec un certain sentiment de tristesse votre Revue que vous me faites l'honneur de m'envoyer.

Elle représente un état d'esprit qui, ce que je comprends, est de plus en plus répandu dans le jeune clergé des missions, et, à ce point de vue peut-être, les observations que je vais me permettre de vous présenter respectueusement, peuvent-elles avoir une certaine importance. Elles viennent d'un homme qui a passé quinze ans de sa vie en Chine comme Consul, plus cinq ans au Japon, et qui a été, en cette qualité, mêlé étroitement aux Chinois, à la vie chinoise et aux affaires chinoises. Or, avoir des relations d'affaires avec les Chinois, c'est le seul moyen de les connaître. Dans la vie cou-

rante, il n'y a pas de peuple plus séduisant et plus doué dans l'art de décevoir.

Votre revue paraît avoir totalement et sans restriction adopté le point de vue des jeunes chinois qui est le suivant :

« La Chine , par suite de sa faiblesse, a été la victime de l'avidité monstrueuse des étrangers, qui se sont jetés sur elle comme sur une proie, lui ont imposé des traités iniques, l'ont exploitée de toutes manières, ont introduit l'opium, l'ont démoralisée par leurs exemples etc... Le mouvement actuel est un mouvement de justice et de libération. Les missionnaires peuvent compter sur l'esprit libéral, généreux et éclairé du peuple chinois. Le principal obstacle à leur œuvre est précisément la protection intéressée dont les couvrent les puissances étrangères. Dès que ce patronage compromettant aura été retiré, l'évangélisation recevra une impulsion inouïe ».

Peut-être, avant d'accepter cette thèse les yeux fermés, auriez-vous pu étudier plus sérieusement l'histoire de la Chine et les faits contemporains. Peut-être aussi, avant d'accepter les théories généreuses et enthousiastes du P. Lebbe, auriez-vous pu constater un fait : c'est que, pendant très longtemps, le P. Lebbe, a été un isolé et a eu contre lui, non pas la majorité mais l'unanimité de ses collègues. Tout de même, il en est beaucoup dans le nombre qui avaient au moins autant de science, de lumières et d'expérience que votre sympathique confrère.

Je laisse de côté la question de l'épiscopat indigène que le Saint Siège a réglée dans sa sagesse conformément aux nécessités du temps. Les évêques nommés sont de saints prêtres, soigneusement formés à la vieille méthode. Cependant j'entends dire qu'il y a déjà quelques abus. Mais le jour où l'exception sera devenue la règle, où les cadres européens auraient entièrement disparu, ce jour-là, en vérité, sera pour l'Eglise, *dies magna et amara valde*. Quoi qu'il en soit, je laisse de côté cette grave question et je reviens à celle qui fait l'objet principal de ma lettre.

Comment se fait-il, mon Révérend Père, que vous ne soyez pas plus juste envers la Puissance Protectrice des missions de Chine, je veux dire la France, qui pendant plus d'un siècle, grâce à des efforts énergiques et vigilants, leur a assuré, somme toute, la protection et le développement dont elles ont joui ? Pendant toute cette période, la protection des missions, la patiente négociation de leurs affaires compliquées et rebutantes, a été le principal travail des Ministres, des interprètes et des Consuls. Non seulement, ils ont donné leur temps et leur peine ; souvent ils ont donné leur sang. Songez au Consul Fontanier ! Songez aux soldats et officiers français qui ont donné leur vie pour défendre le Pétang ! Songez à tant d'officiers de ces canonnières aujourd'hui vitupérées, à qui tant de missionnaires, de religieuses et communautés chrétiennes ont dû leur salut !

Il ne suffit pas pour reconnaitre tant de services d'un petit mot dégagé et d'un petit coup de chapeau pour prendre congé des gens

dont on n'a plus besoin. Il est vrai que les Missions ont rendu de grands services à la France, mais la France en a rendu encore de plus grands aux Missions. C'est un catholique qui se permet de vous faire cette observation.

Avant que la France et l'Angleterre eussent imposé par la force des armes à la Chine, les traités de 1842 et 1860, les Missions étaient partout persécutées, sans aucun droit, sans aucun recours. C'est la France qui pendant 60 ans les a couvertes de sa protection, leur a permis de posséder, de se répandre à l'intérieur, de bâtir, d'exercer leur apostolat. Jamais, pendant cette période, leur appel ne s'est fait entendre sans qu'aussitôt il y ait été fait droit dans la mesure du possible. Les témoignages de reconnaissance que possède notre légation de Pékin sont innombrables et émouvants.

Aujourd'hui, la France, en partie sur le désir des plus hautes autorités catholiques, par suite surtout des circonstances générales, a dû cesser d'exercer sa protection. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Cette année a été la plus sanglante qu'on ait constaté, depuis les Boxeurs : Onze missionnaires, dont un évêque, massacrés.

L'année qui vient, va voir probablement un grand événement, c'est la renonciation pratique de l'Europe à ses traités. Dans l'état d'anarchie chronique et on peut dire congénitale de la Chine, dans un pays qui n'a ni lois, ni administration, ni police, ni sentiment de l'équité, dans un pays livré sans défense, depuis plusieurs années, à la cupidité et au brigandage, le résultat est prévu d'avance. C'est l'impossibilité pour les Européens de vivre ; c'est le retour au régime des factions de la fin du XVIIIe siècle.

Quant aux Missions qui ne devaient leur existence qu'aux traités et au prestige des Européens, maintenant abandonnées, livrées sans défense à l'esprit de cupidité et de vengeance des foules aveugles et misérables qui les entourent, quel sera leur sort ? On frémit d'y penser.

Si vous lisez l'histoire chinoise, vous constaterez que, pendant tous les siècles l'anarchie, le chaos, la guerre civile et le brigandage, ont été, on peut dire, l'état normal de ce malheureux pays. La seule période où elle ait connu la paix est celle où les étrangers la lui ont imposée par la force. Les traités ne représentent nullement une injustice. Ils représentent seulement les minimum de droits et de garanties auxquels un être humain a droit. Vous ne pouviez exiger tout de même qu'un Européen accepte de se faire mettre à la cangue ou couper en petits morceaux, comme cela s'est vu autrefois, et comme cela se verra avant peu.

Dans le compte ouvert entre les Chinois et les étrangers, la somme des bienfaits surpasse infiniment celle des torts. Je laisse de côté la question de l'opium qui n'est pas aussi claire que vous le croyez.

Pourquoi ne dites-vous pas cela ? Pourquoi cette attitude de flagornerie à l'égard des Chinois qui ne fera aucun bien aux Missions,

mais vous fera simplement mépriser ? Pourquoi flatter leur défaut principal qui est leur incommensurable vanité et suffisance ? Il faut naturellement être charitable, mais il faut aussi comprendre que des êtres humains n'ont pas mariné impunément depuis des millénaires dans le bain de nuit et de corruption, presque inimaginable pour des chrétiens, qu'est le paganisme ?

Tout n'est pas faux, loin de là, dans la peinture sévère qu'a tracée le P. Wieger — une profonde connaissance de l'âme chinoise — bien qu'elle soit de nature à inspirer la compassion plutôt que le mépris. Mais, ce n'est pas en disant aux Chinois qu'ils sont d'emblée et comme de plain pied de niveau avec la vérité chrétienne, qu'ils n'ont pas d'efforts à faire, qu'ils n'ont pas à recréer en eux un homme nouveau par un effort qui est véritablement une création nouvelle, et, par un simple coup d'éponge, que vous obtiendrez des conversions sérieuses. Ce sera des conversions sur le type protestant.

Pour achever mes aveux, je dois vous dire que j'ai eu une peine profonde à lire les pages empoisonnées que vous avez consacrées à notre administration de l'Indochine, en commentaire d'un excès de zèle d'un subalterne. L'alcool et l'opium... Après tout, n'y a-t-il pas autre chose à dire ? Pour l'opium, que diriez-vous si vous voyiez la situation au Yunnan, au Sutchuen, et, d'ailleurs partout en Chine, là où les Européens n'ont absolument rien à voir ? La paix, l'ordre, la justice qui règnent en Indochine, n'est-ce rien ?Comparez la situation du pays ou celle de la Corée,avec la Chine glorieusement autonome et indépendante... Avant que nous arrivions, tout le Tonkin était la ferme des pirates, pavillons noirs ou jaunes, qui l'exploitaient, brûlant, pillant, enlevant des femmes, et cela pendant des siècles. La situation qui existe aux portes de Shanghai aujourd'hui, depuis que vos amis chinois ont réussi à exorciser les diables européens....

Un peu plus de justice, mon Révérend Père.

Naturellement, cette lettre n'est pas pour la publicité. Conservez-la cependant, et relisez-la de temps en temps au cours des années qui vont se succéder.

Veuillez agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Paul Claudel.

Les Martyrs de Sienhsien. — Le procès de Béatification de ces martyrs a été terminé le 18 août 1930. Il est divisé en 466 causes, dont 367 comprenant 2055 martyrs ont été retenues et seront expédiées à Rome. Le tribunal a enregistré pour ces causes 1896 dépositions orales et 400 témoignages écrits.

La captivité des PP. Hidalgo et Avito. — Nous espérons pouvoir donner dans notre prochain numéro une relation de la captivité de nos deux Pères espagnols (Prov. de Léon). Voici, en attendant, quelques brefs renseignements :

Une lettre du P. del Olmo (23 avril 1930), annonça à Chang-hai le sac de Hwoshan par les brigands, et la capture des Pères Hidalgo et Avito qui s'y trouvaient alors. En effet les brigands les emmenèrent avec eux dans les montagnes, exigeant pour les libérer une forte rançon.

Mais donner de l'argent aux brigands, c'eût été les inviter à capturer les missionnaires les uns après les autres, pour refaire leurs finances.

Puis les brigands cessèrent leurs réclamations ; les Pères n'eurent plus la possibilité de faire parvenir leurs lettres ; si bien qu'au mois de novembre, on crut qu'ils avaient été mis à mort ; mais quelque temps après ils purent donner de leurs nouvelles et rassurer les Supérieurs.

Dans une lettre du 24 février, le Frère de la Largère écrivit : « Vous ai-je dit que nous avions vu il y a quelques jours un Frère Coadjuteur espagnol qui vient d'aller visiter le médecin pour savoir s'il a la santé suffisante pour aller remplacer les deux Pères prisonniers des brigands. Il compte partir ces jours-ci avec un autre Père espagnol.Comme il est infirmier, il rendra des services et espère ainsi être libéré ».

La misère en Chine. — Monseigneur Tessiatore, Vicaire apostolique de Sin-an-fou, communique à S. G. Monseigneur Paris son rapport à la Propagande sur le déplorable état de son vicariat. La guerre civile est finie,mais d'affreux brigandages lui succèdent. Les brigands non seulement pillent tout ce qui est à leur convenance, mais emmènent dans les montagnes enfants et jeunes gens des deux sexes, réclamant pour eux de lourdes rançons ; si elles ne sont pas payées, on coupe aux malheureux mains, pieds, nez, oreilles, et on les envoie aux familles pour les forcer à financer ; si rien ne vient, les victimes sont brulées au fer chaud, parfois jusqu'à la mort, et leur cœur, cuit, est servi aux brigands, qui croient, en le mangeant, acquérir force et courage.

Une grande plaine près des rives de la rivière Wei a été désertée par la population et est semée de cadavres. L'espoir de recueillir les moissons d'automne s'est évanoui, et la condition du peuple, déjà si malheureux, s'en aggrave encore. Des nuées de sauterelles ravagent les champs, détruisant en quelques jours tous les fruits du labeur des moissonneurs. Elles sont si nombreuses que, quand on marche, elles forment comme un tapis ; leurs masses obscurcissent le soleil, et font entendre un son lugubre, présage de la mort qu'elles apportent ; rien ne peut mieux démontrer la colère de Dieu punissant les pécheurs. Joignez à cela que des pluies suffisantes ne sont pas encore tombées, et que les semailles du blé n'ont pas été possibles et l'hiver commence, où il sera trop tard pour semer. Les épidémies, la dyssenterie, sévissent surtout aux mois d'octobre et de novembre ; le typhus, en hiver et au printemps, tue plus d'hommes encore que la faim.

On compte généralement deux millions d'hommes morts cette année de ces divers fléaux ; mais certains pensent que ce nombre doit être très augmenté, les statistiques manquant totalement dans le pays.

Les lettres des missionnaires relatant ces malheurs font remarquer que le nombre des chrétiens décédés, bien que grand, est bien inférieur à celui des païens, la raison en est la charité chrétienne, et aussi une spéciale providence de Dieu ; presque tous les chrétiens morts de faim ne pratiquaient pas leur religion. Que dire des missionnaires ? Je les appellerai plus que des héros, des martyrs ; au milieu de tant de détresses, et de périls inouïs, ils n'abandonnent pas leurs postes, et souvent, quand arrivent les brigands, refusent de prendre la fuite, et s'efforcent, sinon de les apaiser, au moins de les adoucir. Souvent non seulement ils ont souffert des injures et de graves dommages, mais ont subi la captivité.

Pour ne pas parler de ma propre captivité, mon provicaire et deux pères chinois ont été emmenés, l'un deux fois. Quatorze, dont dix Chinois, ont été dépouillés de tout, soit dans leurs résidences, soit en voyage : l'un d'eux mort du typhus, attrapé dans ses courses de trois mois pour fuir les brigands. Des sœurs indigènes, qui allaient de leur maison de noviciat à la capitale, furent aussi arrêtées et spoliées. Nous avons 22 résidences pillées ou détruites.

Bien que tout cela soit connu en Italie par les lettres des missionnaires, cinq nouveaux missionnaires nous sont arrivés pour nous aider à soutenir le labeur, et j'ai pu ordonner cinq prêtres franciscains indigènes. Les fidèles accablés par la famine quand ils n'ont pas émigré, supplient leurs missionnaires de les aider, et ceux-ci recourent à moi ; hélas ! je ne puis souvent leur rompre le pain, car je n'en ai pas. La grande somme de 99.622 dollars, que la relation montre comme dépensée pour les œuvres de la mission, l'a été presque entièrement à secourir les faméliques dans leurs districts, ou à assurer des refuges à ceux que les missionnaires nous envoient. Bien que le *Famine relief committee* nous ait aidés, la situation financière de la mission reste grave. Comment pourrions — nous laisser mourir de faim nos chrétiens, acquis par tant de travaux, conservés par tant de dépenses ? Comment pourrions-nous voir les filles, que dis-je les épouses de nos chrétiens, vendues à des païens à cause de la famine. Beaucoup furent ainsi vendues ; et nous avons pu en retirer un bon nombre des mains des païens, non seulement dans notre province, mais dans d'autres, où on les avait expédiées. Que sera l'année qui vient, après trois ans que la famine nous éprouve ? Les forces nous manquent et nous ne pouvons plus trouver de nouveaux moyens de nous tirer d'affaire. Les brigands nous pressent ; les taxes, conséquence de la guerre, sont de plus en plus lourdes ; les destructions opérées par les sauterelles, le manque de pluie ; les fidèles de dix sous-préfectures manquent de nourriture.

L'évêque continue en remerciant le Saint Père des 60.000 lires accordées par lui aux faméliques. Il faut remarquer que, malgré

ces épreuves, l'Institut Benoit XV, fondé à Sing-an-fou par Monseigneur Massi, est en pleine activité, et a emporté le premier prix sur toutes les écoles de la ville ; prix remis par le gouverneur lui-même (4 octobre 1930).

Du-P. del Olmo. Anking 25 *nov.* 1930 (Mission de la province de Léon). — Le sac de la ville de T'aihou a été complet, de sorte qu'on n'a rien laissé, sauf ce qu'on ne pouvait emporter ; appartenant à Mgr Melandro, on n'a sauvé que la crosse qu'on avait cachée.

Chinois convertis. — Paul Hia, né en Chine, et ministre protestant a été reçu avec sa famille dans l'Église catholique, le 21 février. Il attribue les débuts de sa conversion à l'exemple des missionnaires catholiques de sa section qui restèrent à leur poste durant les troubles de la guerre civile. Deux autres chinois, ministres protestants dans la région, se préparent à entrer dans l'Église.

M. Hia a fait récemment sa première communion et reçu la confirmation des mains de S. G. Mgr Vincent Huarte, S. J., vicaire apostolique de Wu-Hu.

La nouvelle langue chinoise.— La nouvelle langue écrite chinoise, le Pai-hua a été l'objet d'une lettre du délégué apostolique aux Ordinaires. Après avoir fait mention de la rapide diffusion de cette méthode simplifiée pour écrire le chinois, le délégué poursuit : « Il semble que l'ancien langage littéraire, le Wen-hua, n'appartient plus qu'à ceux qui se consacrent à l'étude la littérature chinoise. Ainsi il va se passer en Chine ce qui eut lieu au Moyen-Age, en Italie, en France, en Espagne, quand on remplaça le latin par les langues vulgaires néo-latines, dans lesquelles les poètes de la nouvelle génération composèrent leurs écrits. Dante par exemple écrivit un ouvrage intitulé : « La langue vulgaire » et après avoir commencé « la divine Comédie » en latin, il la poursuivit plus tard dans la langue nouvelle. Si depuis les temps les plus reculés l'Église a toujours cherché à protéger les lettres, elle s'est de même dévouée à la diffusion des langues vulgaires pour l'instruction des peuples dans les Vérités catholiques. Ainsi, nous, disciples du Christ, devons-nous avec enthousiasme profiter de la nouvelle langue chinoise, puisqu'elle nous offre un instrument des plus efficaces pour la propagation écrite du dogme catholique. Les Communistes et d'autres ennemis de l'Église se sont efforcés de répandre leurs erreurs par cette voie. De notre côté nous devons faire diligence pour la faire servir à la prédication de l'Évangile ».

La Mission de Hong-Kong. — Hong-Kong fut cédé à l'Angleterre en 1842, après la première guerre de l'opium. Cette petite île n'était qu'un rocher dénudé, qui servait de refuge aux pirates chinois. Hong-Kong avait mauvaise réputation et un climat malsain. Aujourd'hui c'est le troisième port du monde qui contrôle

le commerce du Sud de la Chine et de l'Indo-Chine. C'est en même temps une importante base navale de l'Empire britannique dans l'Océan Pacifique.

La superficie de Hong-Kong dépase un peu celle de Guernesey et atteint les deux tiers de celle de Jersey. L'île elle-même compte une population de 450.000 habitants. Avec ses dépendances, elle en compte 800.000 dont 16.000 sont Européens, soit 4 Européens pour 50 Chinois.

Missions catholiques. — Il y a moins de 5 ans, en octobre 1926, les premiers missionnaires Jésuites, deux Irlandais, les PP. G. Byrne et J. Neary s'embarquèrent pour Hong-Kong. Ils ont été suivis par onze de leurs confrères dont sept sont prêtres. Les catholiques sont au nombre de 1.000 à l'heure actuelle.

L'œuvre principale des Jésuites à Hong-Kong est la direction du Séminaire régional qui sera ouvert incessamment. Ce Séminaire a été construit par les évêques du sud de la Chine qui y enverront leurs étudiants en Philosophie et en Théologie. Un certain nombre de ceux-ci sont déjà au travail dans une installation provisoire. Une autre œuvre très importante est l'établissement d'un Collège universitaire pour jeunes gens. L'Université de Hong-Kong est la seule université anglaise de l'Extrême-Orient. Elle est très bien organisée, attire un grand nombre d'étudiants Chinois, ainsi que des jeunes gens de Sumatra et de Java, mais son enseignement est rationaliste et matérialiste. C'est pourquoi les Jésuites viennent d'ouvrir une pédagogie pour étudiants : le *Ricci Hall*, magnifique bâtiment, jouissant d'une situation privilégiée d'où l'on domine la mer. Les étudiants auront là, à leur disposition, dans une atmosphère catholique, une bonne bibliothèque, des conférences répondant à leurs exigences intellectuelles, et des répétiteurs.

Ministères et oeuvres. — En dehors de leur travail proprement missionnaire, les Jésuites irlandais donnent aussi des retraites en anglais, en français, en latin, aux catholiques de Hong-Kong et au clergé de Canton. Ils donnent des conférences publiques dont certaines irritèrent à ce point quelques rationalistes, qu'une polémique s'ensuivit dans les journaux locaux.

L'une des premières tâches des Jésuites fut de ressusciter le journal hebdomadaire catholique, *The Rock*, qui est devenu entre leurs mains un puissant moyen pour faire connaître, en Extrême-Orient, la pensée catholique.

(*Revue missionnaire*, Juin 1930)

Hors de France et de Chine

Alaska. — *Les Aviateurs de l'Alaska.* — Il n'y a pas longtemps, un avion commercial fit un atterrissage forcé à Holy Cross, quartier général du Supérieur de la Mission de l'Alaska, le R. P. Philippe Delon. Le pilote mit environ deux mois à réparer son appareil endommagé. Au moment de partir, il offrit au Supérieur de le transporter dans quelques postes de sa mission,en reconnaissance de l'hospitalité et de l'aide reçues. Le R. P. Delon accomplit ainsi en une semaine un voyage qui aurait demandé des mois à travers la neige. L'idée lui vint de se servir de l'avion pour remplacer le bateau ou le traîneau tiré par des chiens ; ainsi il visiterait toute sa mission en quelques semaines, entreprise qui, autrement, exigeait près d'un an. L'avion faciliterait les relations entre les postes isolés les uns des autres ; il pourrait transporter rapidement le courrier, les vivres, les médicaments ; il servirait au besoin d'ambulance ; muni d'un appareil de T. S. F., il maintiendrait le contact entre les missionnaires aussi bien l'hiver qu'à la bonne saison. L'exemple était d'ailleurs donné par les Compagnies de transport aérien et par les avions postaux dont les lignes régulières sillonnent le ciel de l'Alaska.

Le Frère coadj. George Feltes, du collère St-Ignace à San Francisco, devint ainsi le premier jésuite-aviateur. « Stud. aeron », tel est son status au catalogue de la province de Californie ; il étudie pendant un an l'anémométrie et la météorologie, le pilotage et la radiotélégraphie. A l'aérodrome d'Alameda (Oackland), il complète son instruction pratique ; il exécute son premier vol seul, le 5 août 1929. Son instruction achevée, il obtient du Département du commerce la licence privée, puis la licence commerciale limitée ; il ne lui manquait que d'avoir volé 30 heures de plus pour être mis en possession d'une licence sans restriction, pour laquelle il faut avoir volé 200 heures.

Il fallait maintenant se procurer l'avion .Au début de cette année, Mgr Joseph Raphaël Crimont S.J., vicaire apostolique de l'Alaska, adressait un appel aux catholiques américains, préconisant ce moyen moderne de transport, en faveur de « la mission la plus pénible de l'univers », au témoignage de SS. Pie XI. La « Marquette League for catholic Indian Mission », de New-York, livrait le 22 juin au Fr. Feltes l'avion qu'il est destiné à piloter. C'est un monoplan « Ballanca-Pacemaker » à 6 places, muni d'un moteur Diesel (à huile lourde) de fabrication Packard. La « Texaco Oil Company » a fait cadeau de l'huile nécessaire au voyage de New-York en Alaska

et à la première année de service.L'huile coûte au kilomètre 5 fois moins que l'essence et, à cause de sa basse température, tout danger d'explosion et d'incendie est écarté. L'avion peut descendre aussi bien sur l'eau que sur la terre et sur la neige ; il est muni d'un poste émetteur et récepteur de T. S. F., semblable à celui employé par l'amiral Byrd, et dont le rayon est de 17.000 milles.

Mgr Crimont a béni le « Marquette Missionary » — tel est son nom de baptême — à Rossevelt Field (Mineola, Long Island) le 29 juin dernier, jour de la canonisation des Martyrs Canadiens. Le Fr. Feltes emmenait avec lui trois passagers au dessus des États-Unis : le R. P. Delon, un mécanicien et un pilote supplémentaire fourni par la Packard Company pour le voyage transcontinental. A la demande du P.Neil Boyton (auteur de plusieurs livres missionnaires destinés à la jeunesse), le Fr. Feltes, au-cours de l'étape de Rossevelt Field à Buffalo, vola au dessus de Auriesville et jeta des fleurs sur l'endroit où reposent les martyrs de l'Amérique du Nord. Partout où il passait, à cause de son moteur à huile lourde, le premier à traverser le continent américain, le « Marquette Missionary » attirait la curiosité sympathique. De Seattle, l'avion fut transporté par bateau dans l'Alaska du Sud et, de là, par chemin de fer à Fair-banks. Une dernière étape de 400 milles, à la fin de septembre, mena le Fr. Feltes à Holy Cross, sur le Youkon. Le trajet parcouru depuis New-York a été de 4.500 milles (*The Woodstock Letters*, févr. 1930, *Aus der Provinz*, mai 1930, août-sept. 1930 ; *Province News*, october 1930).

Piloté par Ralph Wien (le R. P. Delon l'avait donné comme guide depuis Fairbanks au Fr. Feltes, qui n'était jamais allé en Alaska), l'avion emmenait avec lui le R. P. Supérieur et le P. William F. Walsh, prêtre du diocèse de San Francisco,fondateur de la mission de Kotzebue (1929), au nord du Cercle arctique. A peu de distance de cette localité , l'avion s'est abbatu sur le sol, sous les yeux de la population accourue pour souhaiter la bienvenue aux missionnaires ; les deux Pères furent tués sur le coup, le pilote mourut quelques instants plus tard. (*The New-York Herald-Paris*, 15 oct. 1930).

Le R. P. Piet, Provincial de Californie, a reçu du Fr. Feltes, témoin de l'accident, un télégramme que nous résumons (d'après « The Catholic News, November, 1 »). « Le temps était très beau, à peine quelques nuages de neige ;l'avion et le moteur étaient en parfait état : je les avais encore vérifiés le matin même. Nous avions l'intention d'aller ce jour-là (12 octobre) à Deering, à 70 milles de Kotzebue. Ralph Wien effectue un vol d'essai, comme il le faisait chaque fois avant un voyage. « Tout est en règle », me dit-il encore. Dans l'entre-temps, des coups de vent nuageux s'étant élevés, je décidai de remettre le départ à plus tard. Comme le moteur était encore en marche, le R. P. Delon invita le P. Walsh à faire un tour au dessus de la mission ; je restai à terre, ne voulant pas alourdir inutilement l'avion :car le champ d'atterrissage était assez court.

L'envol fut parfait et l'avion décrivit un large cercle d'un mille. autour de la ville. Voulant atterrir, Ralph Wien arrêta le moteur ; mais, constatant qu'il était à une trop grande hauteur, il le remit en marche et fit demi-tour jusqu'à un mille en arrière. De nouveau il coupe l'allumage et,au même moment, tourne court sur la gauche à 150 pieds de hauteur.Ce virage brusque à trop grande altitude lui fait perdre le contrôle de l'appareil qui commence à tomber ; à 30 pieds de hauteur, le pilote remet en marche le moteur, mais trop tard ; l'avion s'écrase sur le sol. Nous nous précipitons vers l'endroit de l'accident ; le moteur, détaché de l'avion, s'était enfoncé entièrement dans la terre gelée ; le poste de pilotage était au niveau du sol, le fuselage intact. Les passagers durent être tués sur le coup : tous leurs os étaient brisés ».

Le corps du R. P. Delon sera ramené à Pilgrim Springs ; celui du P. Walsh à Oackland. Le Fr. Feltes retournera aux Etats-Unis. Ce terrible accident n'a pas découragé l'évêque de l'Alaska, Mgr Crimont, qui vient de déclarer dans un interview : « Toutes les raisons pour avoir un avion et pour s'en servir restent inchangées, parce que les besoins du missionnaire et ceux de la population restent les mêmes ». Et Mgr de rappeler le martyre de Mgr Seghers.

(*Echos de Belgique*)

Le Père Philippe Delon, né en France, près de Lalbenque (Lot), le 22 Avril 1877, fut élevé à l'école apostolique de Bordeaux ; il entra dans la Compagnie à Idaho, le 26 Juillet 1892 et fut ordonné prêtre le 28 juin 1906. Trois ans après, il était supérieur de la mission de la Ste Famille à Montana. De 1911 à 1916 il fut supérieur à St François Xavier, à Missoula. A ce moment là, il se rendit au nord de l'Alaska et travailla à Akulurak, de 1915 à 1918, puis à Ste Croix, de 1918 à 1923. Il était depuis, supérieur de la mission d'Alaska. C'était un homme très actif, intéressant et charmeur.

L'abbé William Walsh, prêtre séculier du diocèse de San Francisco n'avait pas quarante ans. Il était arrivé à Kotzebue depuis un an à peine. Le P. Delon écrivait, il y a quelques mois : « C'est une perle, un prêtre vraiment bon et zélé, qui fait de bon travail et la joie de son entourage : on apprécie beaucoup le bonheur de ses entreprises et son esprit de sacrifice ».

« Jésuit Missions » s'indigne contre ceux qui feraient de l'accident du « Marquette » un argument contre l'usage des avions dans les Missions : » Des hommes de bien, des missionnaires sont aussi prêts, aussi prompts que les hommes du monde à adapter au travail du salut des âmes tout moyen moderne légitime que les autres emploient pour des fins moins nobles. Si l'on y fait opposition, il n'y a plus qu'à oublier les périls et la mort des apôtres, l'audace de Xavier, et à supprimer de l'histoire les religieux d'Occident ».

Allemagne. — 1. *Ludendorf contre les Jésuites.* — Le général Ludendorf, avec l'aide de sa femme, a attaqué l'Eglise catholique

dans divers ouvrages. Ensemble ils écrivent et signent articles et brochures de soi-disant vulgarisation théologique qui ne sont que de ridicules pamphlets contre l'Eglise et les Jésuites. Car c'est à ceux-ci surtout qu'ils en ont, c'est sur eux qu'ils s'acharnent avec le plus de lourdeur.

L'un de ces pamphlets s'intitule : *Le mystère du pouvoir des Jésuites*. On y dit que les Jésuites s'entendent avec les juifs et les francs-maçons pour la perte de la Prusse, et la Compagnie devient cette « pieuvre aux gigantesques tentacules » qui ravagent « les entrailles des peuples ».

Ailleurs, Ludendorf réédite, dans un langage d'apocalypse, les vieilles histoires du Pape blanc et du Pape noir, comment le premier est sous la domination, à la fois surnaturelle et tyrannique, du second. « Le Pape Clément XIV n'ignorait pas ce mystère. Ainsi, en signant la bulle de dissolution de la Compagnie, savait-il fort bien que son empoisonnement des mains des Jésuites ne pouvait manquer ».... Vieilles et absurdes légendes, qui dureront sans doute autant que la Compagnie.

2. *La Puissance et le Secret des Jésuites*, par Fülop-Miller. — Voici un livre qui malgré ses 600 pages rencontre en Allemagne un succès considérable ; déjà on en prépare des éditions française, anglaise, espagnole, suédoise et tchèque. On ne saurait pourtant le recommander sans discernement aux fidèles. L'auteur, fils d'un grec orthodoxe et d'une protestante, ne semble pas croyant lui-même ; et ses jugements ne sont pas toujours sûrs — mais nul doute qu'en d'autres milieux l'ouvrage ne soit susceptible de faire du bien

René Fülop-Miller était déjà connu par son Histoire de Raspoutine (25.000 exemplaires vendus dans la seule Allemagne), et par son « Esprit et Aspect du Bolchevisme » aussi favorablement accueilli.

Pris à partie par des écrivains catholiques sur l'adage « la fin justifie les moyens » qu'il attribuait aux Jésuites, l'auteur se résolut d'étudier les Constitutions de la Cie. Le livre qu'il publie est le résultat de ses recherches, entreprises avec l'aide de nos Pères.

Écrit avec sympathie — on fait remarquer combien la calomnie s'est attachée aux jésuites — et de bonne tenue littéraire, l'ouvrage, d'après les critiques allemands, est« un des plus beaux hommages rendus jusqu'ici par un non-catholique à notre Ordre ». Fülop-Miller a bien rendu les personnalités de S. Ignace et de S. François-Xavier, et il s'est efforçé de montrer l'influence considérable de la Cie à travers les siècles. De plus son volume vient à point après les violentes attaques de Ludendorff et de l'Union Évangélique.

Les critiques pourtant n'ont pas manqué, surtout celles du P. Parsons, directeur de « *America* ». Nous allons en signaler brièvement les principales. :

Après une 1ere partie « l'Esprit du Jésuitisme » où l'on ne met pas assez en relief l'imitation de Notre-Seigneur, l'auteur raconte dans un style de haute valeur la vie de S. Ignace. On admirera surtout

le récit du voyage en Terre Sainte ; mais les motifs intimes de la conversion du Saint ne sont pas assez rendus.

La 3e partie, l'une des plus importantes, traite du difficile problème de la Toute Puissance divine et de la liberté humaine, d'une façon il est vrai plus humoristique que scientifique. Vient ensuite la question de « la morale des Jésuites ». Fülop-Miller reconnaît ici qu'ils ne sont pas les défenseurs de la maxime « la fin justifie les moyens ». Mais il est étrange en vérité de faire remonter la morale jésuite à Aristote. « S. Ignace ne serait plus que le second fondateur de l'Ordre ». Or, nous dit-on, la métaphysique d'Aristote— tout comme sa physique —n'est plus de notre époque. Par contre, Fülop-Miller défend excellemment la casuistique, en montrant de façon concrète qu'elle ne concerne pas le public mais le seul confesseur.

La 5e partie porte un étrange titre : « Derrière mille masques » : il s'agit de l'Apostolat missionnaire, décrit de façon très vivante ; quelques inexactitudes cependant sur une prétendue lutte des Réductions de Paraguay contre les troupes espagnoles. — La 6e partie « la fin et les moyens » montre la tactique de la Compagnie. S. Ignace exhortait ses fils à la modestie et à la douceur dans la manière de traiter les âmes. — Puis vient l'histoire moderne de la Compagnie, depuis son rétablissement. On y étudie les rapports entre Jésuites et Francs-maçons, ceux-ci ayant beaucoup à faire pour détruire « la cavalerie légère de l'Église ». Sur le terrain philosophique il y aurait tendance parmi nous, prétend l'auteur, à reconnaître jusqu'en un certain point le criticisme kantien. Sur le terrain pratique, on nous annonce l'effarante nouvelle de tractations entre Jésuites et Francs-maçons pour aboutir à un compromis. Et l'on nous commente la réunion d'Aix-la-Chapelle, en juin 1928 entre le P. Gruber, s. j., et 3 chefs maçons. Dans la pensée de Fülop -Miller, maçons et jésuites auraient à faire front contre le Bolchevisme qui les déteste tous deux comme deux formes de religion bourgeoise. En fait, cette réunion, purement privée, avait pour but de montrer aux maçons que jamais l'Église ne saurait admettre la liberté de tout penser puisqu'elle a des dogmes ;on s'entendit aussi pour mettre moins d'aigreur dans les polémiques. Le P. Gruber n'ayant aucune commission de la Compagnie, il est donc gravement incorrect de parler de compromis : aucune concession ne fut faite.

Le livre relate en terminant les attaques faites à la Compagnie : ces 400 pages sont pleines d'intérêt et d'humour : on voit ce qu'il faut penser de ce qu'on nous objecte. Malheureusement l'auteur nous parle des rapports entre la science et la foi comme s'il pouvait y avoir deux vérités opposées.

Somme toute, essai loyal. Bien des calomnies sont détruites. Le style est brillant et la documentation étonnamment riche. Mais tout ne donne pas pleine satisfaction à un catholique car l'auteur en prend parfois trop à son aise avec les vérités religieuses, et le surnaturel est absent de l'œuvre. C'est le cas de dire « Seigneur, déli-

vrez-nous de nos amis » fait remarquer le P. Parsons dans le n° du 17 mai d'*America* ; car l'auteur, rationaliste, n'admire rien tant dans la Compagnie qu'un prétendu relent de pélagianisme. « Ignace enseigne que l'homme peut se rendre parfait par sa propre volonté et ses propres moyens » (p. 157). Comme en outre, Fülop-Miller ne donne pas ses références, il est impossible de contrôler ses assertions. On ne peut donc se fier sans réserve à chacun de ses dires. L'ironie d'un bout à l'autre du livre est parfois déplaisante.

L'ouvrage a été l'objet de comptes-rendus sympathiques dans la presse. (*Letters and Notices*)

Angleterre. — 1. *Monseigneur Goodier* a été nommé évêque auxiliaire du Cardinal Bourne et s'est établi à St Mary's, Cadogan Street. Il n'occupera ce poste que pour une année à partir du 1r Octobre 1930.

2. *Un Jésuite professeur à Oxford.* — Le travail du P. Martin d'Arcy auprès des étudiants des universités rappelle ces jours heureux de la grande influence de la Compagnie dans les Universités d'Europe. Si l'on considère que la philosophie d'Aristote est l'une des matières les plus importantes du cours de philosophie et de littérature, et qu'Oxford est une Université protestante, on s'étonnera de trouver le P. d'Arcy dans la chaire de philosophie aristotélicienne, avec en outre à sa charge deux académies. Dans l'une de celles-ci, il expose la philosophie médiévale, surtout celle de S. Thomas, à des catholiques ; dans l'autre, il donne la même matière, mais cette fois à des protestants. Comme il a lui-même brillamment suivi les cours de l'Université, son prestige est considérable.

(*Letters and Notices*).

3. *Réunions à Whitechapel.* — Beaucoup de catholiques américains ou européens qui viennent à Londres visitent à Hyde-Park les réunions en plein air de la Catholic Evidence Guild ; mais ils manquent les réunions plus émouvantes peut-être que d'autres orateurs catholiques tiennent régulièrement au cœur de la colonie juive de Londres, à Whitechapel. Le Père Arthur Day,dans les dix années dernières, a parlé dans un millier de ces réunions. Monseigneur Chaptal, visiteur du Ghetto au début d'octobre, découvrit l'orateur catholique accablét de questions, mais il dit que la réunion était beaucoup plus calme qu'il ne l'attendait.

4. *Encore les fables sur les Jésuites.* — L'*Evening Standard* trouve assurément que c'est de bonne réclame de mettre le nom d'un Jésuite en ses colonnes ; mais quant à savoir si ce qu'on en dit est vrai, peu lui importe.

Il y a quelques années, il fit grand bruit à propos du Dr Saunders parti à la recherche de « l'or jésuite » en Bolivie. Nous le trouvons

pour le moment profondément embourbé dans la question des Fins et des Moyens ; mais il faut s'attendre en Angleterre à une multitude de fausses interprétations touchant une doctrine qui,sauf pour la mauvaise foi du début,expose de la façon la plus simple une pratique d'application presque journalière dans le cours ordinaire de la vie.

L'*Evening Standard* a une fois de plus répété la vieille fable des « doctrines jésuites » et à propos du Bolchevime, elle allègue l'enseignement de cette maxime immorale que « la fin justifie les moyens » ; de plus « le Londonien » en ses « Notes » avait un paragraphe où S. Ignace de Loyola rejoignait les principes politiques des Soviets ; mais une rétractation en termes très honorables suivit rapidement. Toutefois peu de jours après, un correspondant bien connu du journal, écrivant sous les initiales A. A. B., répétait l'accusation.

Cette fois, le P. F. Woodlock prit l'affaire en mains et envoya la lettre suivante, parue dans l'*Evening Standard* du 5 février 1930.

« L'*Evening Standard* du 28 février 1928 publiait une lettre dans laquelle je reprochais au Doyen Inge d'avoir cité à propos du bolchevisme, sans marquer qu'il n'en croyait pas un mot, cette sotte accusation : les Jésuites enseignent que « la fin justifie les moyens » c'est-à-dire que vous pouvez faire le mal si par là même vous avez en vue un bien qui en résulte.

« J'ai prouvé que cette accusation était pure calomnie, en rappelant le procès du 30 Mars 1905, à Cologne, où le comte Von Hoensbroeck perdit 2000 florins pour n'avoir pu prouver que les Jésuites enseignent cette maxime immorale.De même, le 14 février 1928, le *Pester Lloyd* de Budapest rendit compte du jugement d'un tribunal déclarant que « c'est une calomnie d'attribuer aux Jésuites la maxime *finis justificat media*.

« Un corps constitué ne peut être diffamé en ce pays, mais une feuille protestante — qui n'existe plus — après avoir calomnié les jésuites en général, s'en prit à un jésuite en particulier, le P. Bernard Vaughan, accusé de tenir la doctrine « jésuite » ci-dessus mentionnée. Le P. Vaughan fut dédommagé par les tribunaux anglais qui lui accordèrent 600 livres, si je m'en souviens bien.

« Cependant je vois que A. A. B, dans l'*Evening Standard* d'hier retourne à la charge. Il en appelle au témoignage de René Fülop Miller et déclare : « les Bolchevistes, tout comme les Jésuites, veulent conquérir le monde entier, et dans cette guerre, les uns comme les autres sacrifient leur vie, leur moralité et leur argent ». J'ai appris il y a quelques jours que Miller, depuis qu'il a écrit son livre, avait enquêté sur ce point et qu'il ne croyait plus à la vérité de son dire.

« Je dirai donc à A. A. B. et à vos lecteurs que depuis 40 ans je suis jésuite, et que je *sais* que l'imputation énoncée ci-dessus est fausse ».

Le lendemain, un certain M. C. Léopold Clarke écrivant du collège Wyckliffe Memorial, à Finchley, revint à la charge dans le sens de A. A. B. Il disait : « J'ai à déclarer que l'interprétation du code Jésuite rapportée par A. A. B., à savoir que la fin justifie les moyens, est la seule conclusion que l'on puisse déduire des faits historiques, cités carrément ou non... En 1570, le Pape Pie V priva la Reine Elizabeth de son trône, et par la bulle, il délia ses sujets du serment de fidélité, comme envers un hérétique excommunié. Peu après, les Jésuites se montraient les instigateurs d'innombrables complots contre la vie de la Reine et de tentatives pour troubler l'Etat, ce pourquoi un grand nombre d'entre eux subirent l'exécution pour crime de trahison. Les historiens catholiques romains admettent ce fait ».

Le P. Woodlock envoya le jour suivant, 7 février, la lettre ci-après qui parut en entier le 11 février :

« En réponse à votre correspondant qui écrit du collège Wyckliffe Memorial, Finchley, je fais remarquer :

1) Il n'y a eu aucun jésuite en Angleterre pendant les 10 années qui suivirent la Bulle de Pie V, déposant et excommuniant Elizabeth comme hérétique et illégitime ; et les « doctrines jésuites » n'eurent aucune influence sur la publication de la bulle ; quand les Jésuites vinrent, ils apportèrent aux catholiques une dispense adoucissant les effets de la Bulle.

2) Onze Jésuites furent exécutés sous le règne d'Elizabeth « pour trahison » ; trois seulement Campion, Briant et Cottam, furent exécutés sous prétexte de complicité dans un complot fictif. L'historien protestant Hallam dit (Const. Hist., I. 143) : « L'accusation fut injustement soutenue pour le plus futile soupçon qu'on puisse peut-être jamais trouver dans nos livres ».

Un autre protestant, Meyer, affirme : « La tentative de prouver le complot échoua complètement et devait necessairement échouer pour la bonne raison qu'il n'y avait pas complot ». (« L'Angleterre et l'Eglise catholique sous Elizabeth » , p. 151).

3) Votre correspondant prétend que les historiens catholiques admettent ceci : « les Jésuites furent les instigateurs d'innombrables complots contre la vie de la reine ...ce pour quoi un grand nombre d'entre eux furent exécutés pour haute trahison ». Ce n'est pas vrai.

Les historiens catholiques admettent l'exécution « pour trahison », mais seulement par ce motif qu'être trouvé dans le pays, ou disant la messe ou réconciliant les hérétiques avec l'Eglise, passait pour « haute trahison », selon les lois d'Elizabeth.Le gouvernement soviétique d'aujourd'hui appelle le libre exercice de leur ministère par les prêtres et évêques orthodoxes « actes de haute trahison » et punit de mort des hommes qui réellement meurent à cause de leur foi chrétienne.

4) La déclaration de Campion était vraie de tous les Jésuites

qui vinrent en Angleterre sous le règne d'Elizabeth. Il disait : « Ma charge consiste à prêcher gratuitement l'Evangile, administrer les sacrements, instruire le peuple, réformer les pécheurs... Je n'ai jamais eu en l'intention, et les Pères qui m'ont envoyé me l'ont formellement interdit, de m'occuper en aucune manière de ce qui touche l'Etat ou la politique du Royaume, comme de choses qui ne concernent pas ma vocation et auxquelles je suis bien content d'être étranger et de n'avoir pas à penser. » (Meyer, ibid. 143).

5) Il eût été plus dans la ligne de la discussion de citer des ouvrages jésuites,prouvant l'accusation que les Jésuites enseignent cette maxime immorale, plutôt que de donner un passage incomplet tiré de l'ancien Droit canon, incorporant un décret du Pape Urbain II, de l'année 1090 et que cite M. Clarke.

6) Puis-je en conclusion, ajouter au témoignage des décisions légales rapportées dans ma lettre précédente, les termes concluants d'une lettre de Sir Frederik Milner du *Times* (9 mai 1928) qui sont tout à l'honneur de ce monsieur :

Il écrit :

« Je désire exprimer mon regret d'avoir insinué que l'Eglise de Rome ou les Jésuites, membres de cette Eglise, approuve ou enseigne la doctrine que la fin justifie les moyens ».

Puisse A. A. B. imiter Sir. F. Milner et retirer sa calomnie ; nous nous ferons un plaisir d'enregistrer sa rétractation.

Nous pensons qu'il est bon de reproduire ces lettres,comme nous ne sommes pas assez optimistes pour nous figurer que cette vieille fable soit à jamais morte ; et le résumé du P. Woodlock rapportant les décisions légales et les citations d'historiens protestants méritent d'être gardées ; prêts à servir à la prochaine occasion.

(*Letters and Notices*)

Australie. — *Cinquantenaire du Pensionnat de Sydney.* — Au mois d'août dernier, on a célébré à Sydney le cinquantenaire de notre pensionnat. Fête donnée aux parents des élèves et aux amis de la maison ; réunion annuelle des anciens, suivie du banquet traditionnel ; représentation de Shakespeare, par les élèves ; grand' messe, célébrée par un Père de la Compagnie, ancien du collège, assisté de deux autres Pères, anciens élèves eux aussi.

Ce pensionnat réalise, du moins en partie, le désir du P. Therry, qui en 1880 fut appelé par l'archevêque de Sydney, ainsi que le P. Dalton,pour fonder un collège de la Compagnie dans la capitale. Il commencèrent par acheter la superbe propriété de 200 acres environ où se trouve le collège ; mais combien modeste était la maison : sept chambres ! Le P. Dalton partageait la sienne avec trois élèves.

Maintenant le Pensionnat occupe un majestueux édifice sur le sommet d'une colline boisée et pittoresque. De là, on domine ce splendide panorama de Lane Cove qui a valu à la maison son nom

de Riverview. Sur le plateau, se trouvent de nombreux champs de foot-ball, tennis, cricket etc... et sur le bord de la rivière, il existe un grand bassin de natation, et des hangars pour les bateaux, car le canotage a toujours été un sport cher au collège Saint Ignace de Riverview.

L'établissement compte 200 internes ;mais grâce aux deux ailes qui viennent d'y être ajoutées, il pourra atteindre le chiffre de 600. L'une des ailes est dédiée à la mémoire d'un bon frère coadjuteur qui s'est dévoué au collège dès sa fondation ; l'autre possède une grande salle, érigée en souvenir des Anciens, morts à la guerre. Toutes les pierres qui ont servi à cette construction ont été extraites de la propriété. La chapelle, qui a été aussi agrandie, a reçu un autel latéral et une table de communion en marbre d'Italie, comme le maître -autel qui avait d'abord été destiné à la cathédrale de Sydney.

Après le fondateur, le P. Dalton, et le co-fondateur, le P. Therry, il faut mentionner le P. Garthan qui fut durant 20 ans recteur du collège et qui a vécu assez pour voir le cinquantenaire. La Maison Saint-Louis de Jersey, qui est elle-même jubilaire, est heureuse de rappeler que le R. P. Lockington, Recteur actuel de Riverview fut jadis scolastique à Jersey, comme aussi beaucoup des Nôtres en Australie.

Autriche. — *Le confesseur de Marie-Thérèse.* — Vienne a organisé de grandes fêtes en l'honneur de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, morte il y a cent cinquante ans.

Il a été question,à cette occasion,de procéder à une opération plutôt macabre. Il s'agirait d'extraire du caveau de l'église Am Hoff le cercueil du confesseur de l'impératrice, le P. Anton Knabee, et d'élucider les circonstances définitives de sa mort.

Ce religieux, qui connut à cette époque une grande célébrité, était un Jésuite. Un jour, on le trouva inanimé dans sa cellule. Son corps restait souple, son visage était rose.

Etait-il tombé en sommeil léthargique? Avec la permission de l'évêque, on ne l'enterra pas. Une semaine s'écoula. Le cadavre ne révélait pas la moindre trace de putréfaction. On cria au miracle et l'on exposa le corps dans un cercueil de verre. Enfin, au bout de plusieurs jours encore, aucune modification n'étant survenue, on se décida à inhumer le cadavre dans la crypte de l'église Am Hoff.

Après un siècle et demi, on voudrait vérifier maintenant si le religieux était, ou non, en léthargie lorsqu'on a scellé sa tombe.

Belgique. — 1. *Au scolasticat de Louvain.* — Sur 134 théologiens, 37 appartiennent à des provinces étrangères : 3 Calif., 3 Castell., 7 Cecosl., 5 Columb., 2 Germ. sup., 1 Hibern., 5 Jugosl., 4 Lusit,. 3 Maryl. N-Y., 1 Pol. maj., 3 Pol. min., 3 Sicul. — 62 religieux étrangers suivent les cours : 35 Prêtres du Sacré-Cœur, 16 Pères du Saint-Esprit, 9 Servites de Marie, 1 Père de N.-D. de Sion, 1 Bénédictin.

2. *La VIII[e] Semaine de Missiologie*, consacrée à l'étude des Conversions, a tenu ses séances, du 27 au 31 août, dans le grand auditoire du Collège du Pape Adrien VI. Plus de 600 cartes de participation ont été délivrées pour cette semaine, plus longue et plus chargée que les précédentes ; son succès s'affirme donc croissant. Les travaux furent honorés de la présence ou de la visite de Mgr Van Hoeck, S. J., évêque de Ranchi (Indes) ; de Mgr Catry, Capucin, évêque de Lahore (Indes) ; de Mgr Leys, Père Blanc, vicaire apostolique du Kivu (Congo) ; de Mgr Cuvelier, Rédemptoriste,vicaire apostolique de Matadi (Congo) ; de Mgr Gubbels, O. F. M., vicaire apostolique d'I-Chang (Chine) ; de Mgr Callewaert, Père du S. Esprit, ancien préfet apostolique du Katanga Nord (Congo) ; du Rme Père Dom Nève, O. S. B., abbé de Saint-André ; de Mgr de Trannoy, aumônier de la Cour. On remarqua également les R. P. Hellemans, Provincial des Pères Blancs ; le R. P. Provincial des Capucins ; le R. P. Sébire, Provincial des Pères du Saint-Esprit ; le R. P. Van de Vorst, Provincial de la Compagnie de Jésus ; le R. P. Lambrette, S. J., Supérieur de la Mission du Kwango ; plusieurs représentants de quarante-trois instituts missionnaires belges et étrangers ; des professeurs d'Université. Le R. P. Ulrix, Père Blanc, président, souhaita la bienvenue à l'assemblée et remercia le T. R. P. Rutten, ancien Supérieur Général des Missionnaires de Scheut, pour sa fidèle collaboration au cours des années précédentes. Sous la direction du P. P. Charles, secrétaire, conmmencent ensuite la lecture des rapports et les échanges de vue qu'ils provoquent, sur la notion de conversion, sur les difficultés que lui opposent les différents milieux, sur les moyens employés pour l'amener dans plus d'un pays, sur les résultats numériques déjà obtenus. Les journaux catholiques ont donné de ces discussions un bref résumé ; leur compte-rendu in-extenso paraîtra bientôt dans la Section missiologique du Museum Lessianum. Nous nous contentons de signaler les rapports présentés par le P.P. Charles sur « la théologie de la Conversion » et par le P. Ledrus sur « la propagande littéraire dans la diffusion du bouddhisme » et une communication du P. Abe, Japonais, racontant sa conversion. Au cours des réunions, l'assemblée prit connaissance des télégrammes de S.S. Pie XI, bénissant les travaux de la Semaine ; de S. E. Mgr Micara, Nonce Apostolique, témoignant de son bienveillant intérêt ; de missionnaires espagnols réunis en congrès à Navare. Un concert de musique indigène permit aux semainiers d'apprécier s'ils ne la connaissaient déjà, l'intéressante discothèque missiologique du P. P. Charles. (*Echos de Belgique*).

3. *L'opuscule du P. Lamalle.* — Le Père Lamalle, de la province de Belgique, a publié un petit livre de 40 pages, donnant un sommaire de références bibliographiques se rapportant à l'Histoire de la Com-

pagnie : *L'Histoire de la Compagnie de Jésus. Notes bibliographiques* (Bruxelles, rue Royale, 165, 1930. Prix : 3,50 frs).

On remarquera le but pratique de cet opuscule : fournir une première orientation dans l'abondante littérature concernant notre histoire. Sans entrer dans le détail d'érudition, il répartit les publications générales les plus importantes sous quelques grandes rubriques : histoire générale de la Compagnie, histoires par assistances, provinces et missions ; collections de textes relatifs à notre histoire ; ménologes ; bibliographies ; renseignements divers. Quelques mots d'introduction pour chaque catégorie et une appréciation sommaire des ouvrages les plus essentiels précisent la portée des livres cités et le genre de services qu'ils peuvent rendre.

4. *Les Collèges belges.* — Nombre des élèves. — Au début de l'année 1930-1931 : les collèges de nos Pères belges comptaient : 727 sup. ; 4126 hum. ; 1245 mod. ; 2648 prép. Total : 8.746 élèves (8.460 en 1929-1930).

Les vocations (1929-1930). – Sur 496 rhétoriciens, 81 vocations (16,3°/₀) : 28 pour le Séminaire (34,6°/₀), 37 pour la Compagnie (45,7°/₀), 16 pour d'autres Instituts (19,7°/₀). — Des rhétoriciens des 2 années précédentes, sont entrés cette année au Séminaire 1, dans la Compagnie 10. Total : 92 vocations : 29 pour le Séminaire (31,5 °/₀), 47 pour la Compagnie (51,1 °/₀), 16 pour d'autres Instituts (17,4 °/₀). (En 1929, 86 vocations).

(*Echos de Belgique*).

5. *Honneurs conférés au P. Delehaye.* — Le P. Delehaye, comme Président de l'Académie Royale de Belgique, a été promu grand officier de l'Ordre de la Couronne.

6. *Une statue du P. Lievens.* — « Envoyez-moi des Belges » écrivait des Indes S. François Xavier. La Belgique et spécialement ses districts flamands, a été dès longtemps une pépinière d'ouvriers pour le champ des Missions. Il y a quelques mois, le petit village flamand, de Moorslede érigeait une statue de bronze à la mémoire du plus remarquable de ses fils, un missionnaire de nos jours, le Père Constantin Lievens, né dans ce village le 11 avril 1856. Il partit pour la Mission Belge du Bengale en 1885,bientôt après son ordination, et fut envoyé au nouveau poste, dans la haute région du Chota-Nagpore. Jusque là, on y avait fait quelques progrès en gagnant la confiance des tribus dans les villages et en y faisant des conversions. Il passa près de sept ans à parcourir le district en tous sens ; il travaillait, à la lettre, jour et nuit ; mais en 1891, il revint en Belgique, la santé brisée, pour y mourir deux ans après. Sa courte vie ne compte que trente-septans, mais ses quelques années dans les jungles du Chota-Nagpore furent regardées comme la fondation d'une mission prospère et comme le salut de plusieurs milliers

d'âmes. On l'avait surnommé « le Xavier belge ». La première amée, il avait fait 1.500 conversions ; quatre ans après, le nombre dépassait 75.000. Il en avait baptisé lui-même 27.000 et les fruits de son travail furent durables. La Mission a maintenant plus de 400.000 catholiques, un grand nombre d'églises, de couvents, d'écoles, d'hôpitaux et autres centres de charité, avec un séminaire et un commencement de clergé indigène.

Bulgarie— *Le Père Jourdan Karamitroff, Bulgare.* — On sait combien le Saint-Siège encourage l'admission ou le passage au rite byzantino-slave, et avec quel zèle le T. R. P. Général répond à ces désirs. Parmi les nôtres, plusieurs à Rome même, et un nombre beaucoup plus considérable dans la Mission Orientale (Prov. de Pologne Sup. et Maz.) ont passé à ce rite, qui est une voie unique, vers l'union désirée. Et même, dans cette mission, comme aussi en Roumanie (Prov. de Pologne Inf.), on signale actuellement l'entrée dans la Compagnie, soit comme Scolastiques, soit comme Coadjuteurs, de sujets qui, dès leur enfance, furent admis dans ce rite. Bien plus, on a reçu un prêtre roumain, qui garde son rite.

Mais jusqu'à ce jour, personne parmi les nôtres n'avait été ordonné prêtre, directement dans ce rite. Le P. Karamitroff, Bulgare, entré dans la Prov. de Lyon, a eu le premier ce bonheur, le 28 août 1929. Il est le premier prêtre qu'ait ordonné Sa Grandeur Monseigneur Cyrille Kurteff, évêque titulaire de Briula et Administrateur apostolique du rite byzantin catholique en Bulgarie. C'était la première ordination que voyaient les catholiques de Sofia : aussi a-t-elle attiré un grand concours de fidèles, et même de nombreux orthodoxes.

La cérémonie s'est déroulée dans un ordre et un recueillement parfaits: certainement les assistants en ont conservé une bienfaisante impression. Le nouveau prêtre et son compagnon, le P. Jean Zupan (Prov. de Lyon), également destiné à la Mission Orientale, ont été les hôtes de Sa Grandeur Mgr Kurteff. Ils ne peuvent oublier son amabilité et sa bienveillance pour la Compagnie et ils les soulignent dans leur lettre au T. R. P. Général.

Le prélat, dans les deux discours qu'il prononça durant la cérémonie et au repas qui suivit, exprima son grand désir de voir la Compagnie dans le pays : « s'il ne dépendait que de moi, dit-il, les Jésuites auraient déjà une maison à Sofia, et je compterais les fils de la Compagnie parmi les apôtres de la Bulgarie ».

De nouveau, dans une lettre adressée au R. P. Costa de Beauregard, Provincial de la Prov. de Lyon, Sa Grandeur a exprimé ces sentiments.

Brésil. — Dans la Province du Brésil méridional, le Collège de Porto-Alegre, qui porte le nom du vénérable Anchieta, a été, le 30 juin 1928, déclaré « collège d'Etat », par le président de l'État

du Rio Grande do Sul ; un seul établissement de cette sorte peut exister dans chacun des États fédérés du Brésil ; le même titre avait été décerné en 1918 par le président de l'État de Sainte Catherine au collège de Desterro. Ces deux collèges sont très florissants et jouissent de tous les droits et privilèges possédés par le premier des Collèges du Brésil, appelé du nom de « Pédro II ».

Ceylan. — Le gouvernement de Ceylan vient de publier une histoire des Portugais à Ceylan, écrite par Fernao de Queyroz, de la province portugaise, et traduite en anglais par un jésuite cingalais, le P. S. G. Perera, du collège St. Louis, Galle, Ceylan. L'ouvrage, intitulé « La conquête temporelle et spirituelle de Ceylan », fait le récit de la domination portugaise à Ceylan de 1505 à 1658. Le P. Perera a déjà traduit du portugais un autre ouvrage pour le gouvernement de Ceylan.Le manuscrit sur lequel la traduction fut faite a une histoire très intéressante. Bien que destiné à l'impression, il ne fut jamais publié, et fut déposé dans la bibliothèque du roi de Portugal. Quand le roi s'enfuit au Brésil pendant les guerres napoléoniennes, il emmena ses livres, et les offrit à la bibliothèque publique de Rio de Janeiro, où ils sont maintenant. Apprenant l'existence de ce précieux manuscrit, Mgr Ladislas Zaleski, délégué apostolique à Ceylan, s'en procura une copie, et l'offrit au séminaire papal de Kandy.

Congo Belge. — Le P. *de Beaucorps* a été envoyé fonder un nouveau poste en pleine forêt (Mission de Beno, par Bandundu). Il y est seul avec N. S., à qui, à peine arrivé, il a aménagé une petite chapelle. « Je suis débarqué, dit-il, le 14 février. Peu de temps après, les chefs indigènes des environs sont venus m'amener des ouvriers. J'en ai à présent quatre-vingt-dix. Le travail en effet est considérable. En trois semaines, j'ai abattu plusieurs hectares de forêt, afin de pouvoir construire l'établissement des Pères et celui des Sœurs.... Je puis dire que je n'ai jamais été plus heureux,malgré le manque de confort et les difficultés de cette tâche fatigante ».

Egypte. — *Mission copte* (*du P. Chevrey*). — 5 novembre. Voici quelques détails sur la mission de Haute-Égypte : elle compte une résidence avec 5 Prêtres et un frère coadjuteur.

Voici quelles ont été nos œuvres en 1929-30 (de juillet à juillet) : A Minia : 19 catéchismes par semaine aux 4 écoles des Frères, des Sœurs et aux 2 écoles gratuites de garçons. — Cette année, le nombre des catéchismes, faits à Minia (écoles, faubourgs) et à l'extérieur, s'est élevé à 1270. Chaque semaine encore, nombreuses visites (atteignant quelquefois un maximum de 50 à 60) ayant pour but d'affermir les convertis, d'attirer les schismatiques. En tout, durant l'année, 1180 visites...

En fait de retraites, nous en avons donné 4 au clergé, avec 35 participants ; 2 aux séminaristes, avec 12 participants ;4 aux religieuses, avec 40 participantes ; 5 aux élèves des écoles, avec 600 participants ; 26 à des villages (missions) ; 20 récollections sacerdotales, avec 26 participants. Nous avons préparé 145 enfants à la première communion et 185 à la communion solennelle.

Voici maintenant pour les écoles :

A Minia, 4 écoles avec un chiffre global de 944 élèves (416 catholiques, 441 schismatiques, 87 musulmans).

Dans les villages, 20 écoles avec un total de 1159 élèves (617 catholiques, 495 schismatiques, 47 musulmans).

Soit au total : 2103 enfants (1033 catholiques, 936 schismatiques, 134 musulmans).

De son côté, S. G. Mgr Khouzam me donnait , fin septembre, les statistiques suivantes pour le nombre des fidèles :

Diocèse de Tahtah	18.000
» de Minia	6.300
Basse Égypte	7.000

soit en tout : 31. 300 coptes catholiques.

Le Prélat m'a également affirmé qu'il y a eu l'an dernier (carême 1929-carême 1930) 1000 conversions. Résultats consolants si l'on songe qu'en 1880 les coptes catholiques n'étaient que 4000 en tout.

Dans une brochure publiée au Caire par un copte schismatique en 1930, l'auteur Guirgues Philotaos affirme que chaque année 400 coptes passent à l'Islam et que 50.000 se sont faits protestants pour réformer leur église. Le fait serait dû à la présence sur le siège patriarcal d'un patriarche gouvernemental élu contrairement aux canons de l'Église.

On prétend que les musulmans, à leur arrivée en Égypte, y trouvèrent 18 millions de coptes. Ils sont actuellement 900.000 à peine habitant surtout la Haute-Égypte.

L'Exercice de 1930-1931 est déjà commencé. Depuis juillet, 27 retraites ont déjà été données (13 à Alexandrie, 3 au Caire, 2 à Minia 4 à Tahtah, 5 dans diverses localités).

D'ici à la Noël copte, il faudrait donner la retraite dans 7 ou 8 villages.

De plus N.N. S.S. les Évêques après nous avoir demandé de donner les retraites ecclésiastiques (3) nous demandent des retraites ou récollections mensuelles pour leur clergé. Les prêtres seraient répartis en huit groupes.

Que N. S. nous aide et nous prépare des successeurs. Aidez-nous de vos prières.

Espagne. — 1.*Tortosa.*— Notre observatoire espagnol de Tortosa, dirigé par le P. Aloisius Rodès (Prov. Arag.), est de jour en jour plus apprécié des savants et des sociétés et instituts astronomiques : dès longtemps il a été mis au nombre des très rares observatoires

du monde auxquels a été assignée la tâche d'étudier la région centrale du Soleil ; et ses mérites sont de plus en plus reconnus même des astronomes étrangers. Le professeur A. Nippoldt, par exemples, astronome renommé de l'observatoire de Postdam, en Allemagne, écrivait l'an dernier au sous-directeur, le P. Ignace Puig (Prov. Arag.) : « ... Il est vraiment étonnant qu'un seul observatoire puisse cultiver des branches si variées de la Science et cela avec pareil succès. Dans un centre ordinaire, en n'importe quel Etat, ce serait impossible. Votre travail montre clairement ce que peut faire un homme cultivant la science non pour le gain ou la renommée mais en vue de la plus grande gloire de Dieu ».

2. *Un prêtre extraordinaire.* — Un homme remarquable, le Père Antonio de Aldama, qui avait été comte de Aldama et Marquis de Ayala (titres papaux) mourut à Loyola, Espagne, le 1er février 1930 après 26 jours de vie religieuse en la Cie de Jésus.

Dans sa jeunesse, c'était un homme d'affaires entendu. De plus il avait acquis une vaste érudition. Son fils aîné déclare qu'il lisait Suarez comme manière de distraction. Il était en outre grand bienfaiteur des pauvres. Chaque année, le Jeudi Saint, il servait à sa table lui-même 12 pauvres avec ses enfants et c'est principalement pour sa générosité qu'il mérita les titres papaux que nous rappelions.

Chaque jour il communiait, faisait une heure d'oraison et l'examen de conscience. De ses 5 fils, 4 sont religieux et le 5e se prépare à le devenir.

Il y a quelque temps, de consentement mutuel, le père se prépara aux ordres, condition de son entrée dans la Compagnie,tandis que sa femme devenait novice des religieuses de la Visitation, de Séville. A Noël 1929, en présence de sa femme et de 3 de ses fils, il dit sa 1ere messe durant laquelle il imposa l'habit religieux à sa femme, et leur donna la sainte communion. Ses 2 filles, religieuses cloîtrées, n'avaient pu venir.

Le 5 janvier 1930, ayant dit adieu à sa famille, ce prêtre entra au Noviciat de Loyola où il édifia tout le monde. Malgré ses 62 ans, on l'aurait pris pour un jeune novice.

3. Il y a déjà eu des exemples de jumeaux devenant jésuites. Mais le fait de 3 frères nés ensemble, prononçant leurs vœux ensemble dans la Compagnie, paraît unique dans nos annales. La province de Toledo a cette heureuse distinction. Les frères sont Charles, Henri et Joseph Jimenez qui entrèrent au noviciat le 20 juin 1927.

4. *Les Exercices de Cisneros.* — Nous avons reçu le premier volume de la traduction anglaise des exercices pour la vie spirituelle « Ejercitario de la vida espiritual » de Garcia Jiménez de Cisneros, abbé bénédictin de Montserrat, décédé en 1510. L'ouvrage parut en 1500 en espagnol et en latin. Il fut composé à l'usage des moines de l'Abbaye ainsi que des pélerins. Parmi ceux-ci fut en 1522 Saint

Ignace de Loyola et l'on n'a jamais pu nier des ressemblacnes frappantes entre l'œuvre de Cisneros et les Exercices spirituels de Saint Ignace. Il est impossible que ceux-ci n'en aient pas été influencés. Telle est l'affirmation de l'auteur de la version anglaise de Cisneros. E. Allison Peers (*Book of Exercises for the Spiritual Life*. Monastery of Montserrat, 1929, in12, 334 p.). Le premier volume vient de paraître conprenant quatre parties, divisées en 79 chapitres. La première partie comprend les considérations générales sur les exercices spirituels. La voie purgative est l'objet des méditations de la première semaine, la voie illuminative et la voie unitive avec les méditations sur la vie de Notre-Seigneur sont la matière de trois autres parties.L'auteur a réservé au second volume l'examen de la question de la dépendance des exercices de Saint Ignace.

(*Eph. Theol. Lov.*, Avril 1930).

Etats-Unis. — 1. *Solennités en l'honneur des Martyrs de La Louisiane et du Mississipi.*— Le 28 nov. 1929 fut célébré à Natchez le deuxième centenaire d'un événement à la fois triste et glorieux : le massacre d'un missionnaire catholique et de la garnison de Fort Roselle. Ce poste fut construit en 1716 par l'explorateur français Bienville. La ville actuelle de Natchez en occupe l'emplacement. Les cérémonies commémoratives commencèrent par une grand'messe à la cathédrale.

Dans l'après-midi, on se réunit à la salle paroissiale de la cathédrale pour assister à une reconstitution historique de l'établissement du fort, — c'est-à-dire de la fondation de Natchez, — du massacre du missionnaire et des colons,— des événements subséquents,— du massacre de cinq héroïques prêtres sur les rives du grand fleuve séparant le Mississipi de la Louisiane.

C'était le Père Paul du Poisson, Jésuite français, tué à Fort Roselle ; le Père Nicolas Foucalt, prêtre séculier du Séminaire de Québec, tué en 1701 par de faux guides indiens, premier martyr de la Vallée du Mississipi ; le Père Saint-Cosme tué près de Donaldsonville ; le Père Souel, S.J., tué dans le massacre du Fort S. Peter en décembre 1729 ; le Père Senat, S. J., tué par les Chicksaws après leur victoire d'Ackia sur Bienville en 1736.

2. *Les fêtes d'Auriesville.* — Le 17 août, eurent lieu, au pélerinage des Martyrs de l'Amérique du Nord à Auriesville, de solennelles cérémonies religieuses et civiles. A cette dernière, le Maire Thacher lut plusieurs communications dont celle ci, adressée au P. Cusick, directeur du pélerinage, par le Président Hoover :

« Il convient d'honorer la mémoire d'Isaac Jogues et de ses compagnons, René Goupil et Jean de la Lande, pour le don de leur vie consacrée à l'extension de la religion et de la civilisation, au début de notre histoire, ainsi que pour leur mort héroïque.

Nous nous fortifions, pour accomplir notre tâche de faire avancer le bien-être de notre temps, en gardant vivante la mémoire de ces héros, pionniers de la nation ». (*Woodstock Letters*, octobre 1930).

Récemment divers journaux ont annoncé la découverte d'ossements à l'endroit que l'on présumait être la sépulture de nos martyrs. Après examen, des savants ont déclaré que la forme du crâne indiquait que ce n'était pas des ossements d'indiens. Serait-ce alors les reliques de nos saints martyrs?

3. *Nouvelles constructions à Creighton* (prov. de Missouri). — A la fin de mars sera achevée l'aile nouvelle de la faculté ; avec le local des chaudières, elle aura coûté environ 375.000 dollars. En bas, outre cuisine et réfectoire,il y aura plusieurs bureaux et parloirs. La chapelle de communauté sera au second. Il y aura 37 chambres à coucher aux trois étages supérieurs et toutes donneront sur le Sud. Une tour à six étages, à la jonction du nouveau et de l'ancien bâtiment, remplacera l'ancienne, érigée en 1878.

Le local des chaudières contiendra aussi des chambres pour les ouvriers ; des chambres et des appareils de douche pour les équipes — en visite — de football et de basketball.

(*Woodstock Letters*, février 1930).

4. *On construit à Georgetown* (Maryland).— Depuis 1924, le Père Nevils, d'autres Jésuites, et des élèves travaillaient à des plans de construction . On va bâtir un nouveau rectangle sur ce qui est maintenant le terrain de football de Varsity. Il y aura quatre nouveaux bâtiments : deux salles de sciences, une grande salle générale ; le dernier bâtiment sera occupé par des chambres. Il faudra dépenser environ 2.500.000 dollars. On commencera par l'aile des chambres :ce sera une construction de 257 pieds de long sur 48 de large. Les quatre étages supérieurs seront occupés par 250 chambres environ ; au premier, on aménagera une chapelle pour 256 étudiants ; au rez-de-chaussée il y aura des jeux de criquet et une grande salle de récréation.

C'est la seconde entreprise de construction pour l'université durant la dernière année ; la première a été l'école dentaire, qui est revenue à 1.000.000 de dollars. On a occupé ce bâtiment le 3 février, date où commençait le second semestre.

5. *Université John Carroll* (prov. de Chicago).— Une grande campagne a été menée récemment en faveur de l'Université John Carroll. Elle lui a rapporté 2.500.000 dollars. Le premier succès de la « Campagne générale » fut obtenu dans un important meeting, tenu dans l'après-midi du 15 janvier. On y entendit Monsieur Ray. L. Wilbur, secrétaire de l'Intérieur, Mgr. Schrembs, évêque de Cleveland, Monsieur Alexandre C. Brown, un des « leaders » de la campagne. Ce dernier n'était pas catholique. Il expliqua comment et pourquoi il en était venu à soutenir Carroll. Son discours produisit la meilleure impression sur les non-catholiques, appelés à aider Carroll, comme établissement d'éducation.La « Campagne générale » fut ouverte officiellement le 22 janvier. Elle prenait fin le 30 du même

mois. La semaine précédente fut occupée à la préparer : journaux, affiches, etc... tout fut mis à contribution. Il parut de fort bons articles dans le *Plain Dealen* sur les Jésuites et la situation à Carroll.

Un des plus beaux succès de l'entreprise fut obtenu le 20 octobre. Le vicaire-général, Monseigneur Joseph P. Smith, au nom du clergé du diocèse, fit don à l'évêque d'une somme de 203.000 dollars pour l'érection d'une chapelle : celle-ci devait commémorer la solution de la Question Romaine, le cinquantième anniversaire de l'Ordination Sacerdotale de Sa Sainteté le Pape Pie XI, et le quarantième anniversaire de l'ordination de l'Évêque. Celui-ci a décidé que cette chapellé ferait corps avec la nouvelle université John Carroll. De plus, à titre de contribution personnelle, Mgr. Schrembs ajouta 10.000 d. Le Très Révérend Père Général tint à lui écrire pour lui exprimer sa gratitude.

Jamais pareil appel n'avait été lancé à Cleveland en faveur d'une Institution catholique. Une campagne pour l'obtention de 3.000.000 d. avait été menée, quelques années auparavant, en faveur du séminaire diocésain ; mais on ne s'était adressé qu'aux seuls catholiques. Cette fois, dans la ville et le diocèse de Cleveland, tous ont été pressentis.

5. *Deux nouvelles bibliothèques. — La nouvelle bibliothèque du Collège de Boston.* — Pour la troisième fois depuis peu d'années, un Collège de la Compagnie ouvre une bibliothèque nouvelle. Après l'Université de Fordham (1926), après Holy-Cross (1927), voici le Collège de Boston qui aménage en bibliothèque des bâtiments tout neufs. Le travail de classement des 110.000 volumes avance rapidement grâce à l'adoption de l'admirable système L. C. Le service de la Bibliothèque nationale prête son assistance avec une bonne grâce qu'on a plaisir à reconnaître.

Le groupe de bâtiments du Collège de Boston ravit d'admiration Mr Dalph Adams Cram. C'est à ses yeux un type de belle architecture — dont devront s'inspirer à l'avenir les entreprises semblables, sinon dour l'égaler, du moins pour s'en rapprocher.

Bibliothèque de Loyola-College. — Après avoir connu les vicissitudes et les changements de locaux, ce Collège, fondé à Baltimore en 1852, est parvenu à une prospérité vraiment stable. C'est alors qu'il a été pourvu, avec l'appui de grands bienfaiteurs, d'une bibliothèque dont les bâtiments se sont élevés en une année, de juin 1928 à juin 1929.

La bibliothèque est organisée pour donner l'hospitalité à 300.000 volumes. La protection contre l'incendie, la disposition des salles de lecture et de conférence, sont très bien comprises. Les bruits bien amortis, la lumière prodiguée par les fenêtres spacieuses, rendent le travail aimable.

On a eu recours au marbre pour embellir corridors, vestibules et escaliers. (*Woodstock Letters*).

6. *Célébration du jubilé Papal à Woodstock.*— Les 25 et 26 novembre 1929, on donna à Woodstock une séance en l'honneur du jubilé sacerdotal du Pape. Le 25 au soir, les étudiants et les invités parmi lesquels le délégué apostolique Mgr. Pietro Fumasoni-Biondi, vinrent assister à une pièce allégorique « l'Esprit de Canossa »,œuvre du P. Edward B. Bunn, S. J. Scènes sans paroles exprimant à grands traits les vicissitudes de la souveraineté pontificale au cours des âges. Les personnages s'attachent à présenter les tendances particulières de chaque époque, non des personnalités individuelles.

La pièce se termine par la glorieuse signature du Concordat.

La séance s'ouvre sur les dernières années du XI[e] siècle, le moine Hildebrand étant pape. Alors 3 maux principaux s'attaquaient à l'Église : l'incontinence des clercs, l'Investiture et la simonie. Grégoire VII y met bon ordre : en effet, Henri IV excommunié se tient à genoux devant Hildebrand au Chateau de Canossa.

Le Pape, triste, est au centre de la salle, assis sur son trône. A sa droite se trouve le Pouvoir Spirituel,la tête inclinée profondément, les mains liées par trois cordes, image des trois fléaux de l'Église. A sa gauche le Pouvoir temporel avec, en arrière,l'Excommunication, l'épée tirée, qui attend l'ordre du pontife. Tableau grandiose. Trois diables se tiennent devant le tribunal. Le pape ordonne au roi de les chasser s'il veut recevoir le pardon. Après résistance le roi accède. A son ordre l'Investiture s'enfuit et une des cordes autour de la Souveraineté Spirituelle se relâche. Puis la Simonie est chassée, faisant tomber une autre corde, et finalement l'Excommunication expulse l'Incontinence cléricale. Le Pouvoir Spirituel du Pape est libéré et Henri absous.

Au second épisode Clément VII est sur le trône. Mais il recule de terreur à la vue de trois maux : le Schisme d'occident, le mouvement conciliaire et la Peste qui lui décime ses prêtres dévoués.Alors surgit le Protestantisme renouvelant en l'Église la Passion du Christ. Saissisant la Souveraineté spirituelle, les chefs des protestants lui mettent une couronne d'épines , lui jettent un manteau de pourpre et lui donnent un roseau en guise de sceptre. C'est le règne des puissances des ténèbres. Le Pape est étendu devant son trône.Mais comme au Calvaire l'heure de la résurrection approche avec S. Ignace et ses compagnons.

Au 3[e] épisode nous assistons à l'abrogation de l'Indépendance temporelle du Pape. Le Pape est emprisonné. Mais la 4[e] session du Concile du Vatican le 18 juillet décrète le dogme de l'Infaillibilité papale.

Enfin, autre grandiose tableau, Pie XI est le Pontife régnant, encore prisonnier au Vatican. La question romaine est comme une épée entre le Pape et le peuple romain. Mais le Pape rejette tous les compromis de la loi des garanties. La Maçonnerie et l'Anticléricalisme voient leur dernière heure venue quand le Fascisme monte sur la scène. Après longue délibération le Concordat est signé. A-

lors dans un chœur final les nations entonnent le «Ecce Sacerdos », tandis que l'Esprit de Canossa apparaît derrière le trône couvrant Pie XI du manteau d'Hildebrand.

Le triomphe du Pape s'explique par la nature de son pouvoir ; c'est ce qu'on vit le lendemain matin à la dispute scolastique de théologie où le P. John Sweeney démontra la thèse de l'Infaillibilité contre le R. Pères J. Wilfrid Parsons, Editeur de l'America, Bernard J. Otting, professeur de Théologie à l'Université S. Louis et Ch. Herzog ,professeur de Théologie à Woodstock.

Ensuite une messe solennelle pontificale fut célébrée par Mgr. le Délégué Apostolique, aux intentions du Pape.

L'après-midi on posa la 1re pierre de la Bibliothèque O'Rourke dûe à la générosité de M. et Mme Francis P.Garvan de New-York: ce fut l'occasion aussi de rappeler le souvenir du Pape ami de la Littérature.

(*Woodstock Letters*, juin 1930)

7. *Du P. H. Pollet. Woodstock*, 10 déc. — Mon séjour en Amérique touche à sa fin et je reverrai bientôt la province et la bonne maison d'Enghien. L'Assistance d'Amérique donne comme le pays lui-même l'impression de prospérité. Elle croît si rapidement que 2 nouvelles prov. ou vice-prov. apparaîtront bientôt. La Californie doit se diviser incessament. [N. de la R. C'est chose faite depuis le début de janvier]. La province de New-York, qui a déjà essaimé il y a quelques années, recommencera bientôt. Les collèges qui, ici plus qu'ailleurs, sont le ministère essentiel et presque unique, marchent en plein. Dans ce pays plus démocratique que le nôtre, c'est la masse qui est l'élite. D'où les gros chiffres d'élèves : l'an dernier, 57.582 élèves dans 65 collèges ou universités. En fait, c'est la Cie qui a en mains l'éducation secondaire et supérieure des catholiques américains. Les PP. ne sont pas les seuls, mais ils dominent de beaucoup. De plus, presque tous les collèges ont gardé la vieille méthode de la Cie : l'église du collège servant de paroisse et donnant satisfaction aux besoins d'activité apostolique des professeurs.Comme ils sont très cotés comme confesseurs, il y a de ces églises où 12 confesseurs entendent les confessions le samedi pendant des heures entières.

8. *Le collège de Saint-Ignace à San-Francisco*, qui célèbre actuellement ses noces de diamant, a été élevé au rang d'université et sera plus tard connu sous le nom d'Université de San-Francisco. Les frais des nouveaux bâtiments s'élèveront au prix de 1.200.000 livres.

9. *Hommage au P. Marquette*. — Il y a trois ans, à la suite d'une campagne menée par le P. Noonan (alors Recteur de St. Ignatius High School à Chicago), l'administration de la ville fit changer le nom de la Rohey Street en celui de Damen Avenue, pour rendre hommage au curé jésuite à qui le quartier de l'ouest, devait son dé-

veloppement. Le 4 octobre dernier, le pont de Damen Avenue a été inauguré par le Département des travaux publics. La construction de ce pont avait amené la disparition de la vieille croix de bois,qui, depuis longtemps, marquait l'endroit où le Père Marquette et ses compagnons avaient campé. L'administration des travaux publics fit en sorte que le pont, qui recevait le nom du jésuite curé, portât aussi un mémorial dédié au jésuite missionnaire. Au milieu du monument en pierre de taille, on a placé un bas-relief en bronze représentant le Père Marquette campant parmi les Indiens et une plaque de bronze avec l'inscription suivante, composée par le P.Noonan à la demande de l'administration : « Jacques Marquette, prêtre français de la Compagnie de Jésus, à passé ici l'hiver de 1674-1675. Son journal de voyage le premier attira l'attention du monde sur les avantages du sol, du climat et des facilités de communication,dans la vallée du Mississipi et les bassins des Grands Lacs».Mr.M.Flaherty, président de l'administration des travaux publics, invita les Jésuites de Chicago à prendre part à la cérémonie d'inauguration qui a eu lieu le 4 octobre.

(*The Province News-Letters*, octobre 1930)

10. *En souvenir d'un Officier français.* — En réponse à l'appel de fonds, fait par l'Université Carroll, huit anciens membres de la 158e brigade d'artillerie de campagne, tous non-catholiques, envoyèrent leur contribution en l'honneur du capitaine Georges Borelli, de l'artillerie Française, qui avait été attaché à la brigade pendant sa période de service en France. D'après les paroles des donateurs, il servait avec un remarquable savoir et un zèle constant : depuis il a devoué sa vie à l'Eglise. Le Capitaine Borelli est maintenant prêtre de la Cie de Jesus.

(*Woodstock Letters*, juin 1930)

Grèce. — *L'Etat du catholicisme.* — Tous sans doute ont entendu parler de ce qui se passe aujourd'hui en Grèce.

Une délibération du gouvernement a interdit aux sujets grecs la fréquentation des écoles catholiques, étrangères et même indigènes.

A la suite de cette décision, tous les catholiques et surtout l'Episcopat grec, ont fait entendre d'énergiques protestations.

Les légations étrangères, elles aussi, protestèrent, la promulgation de la loi ayant fermé plusieurs écoles françaises et italiennes, mais leurs protestations ne furent pas écoutées.

Sur la menace de recourir à la Société des Nations, le ministre grec répondit : « Vous pouvez le faire ». Cette persécution s'étend même, et l'on pourrait dire surtout, aux catholiques de rite grec, les « Uniates » comme on les appelle.

Le gouvernement, poussé par le métropolite orthodoxe et par ses ouailles fanatiques a ordonné à l'évêque catholique Mgr. Calavasys

de changer l'habit de ses prêtres. Bref, le séminaire grec a été fermé ainsi que toutes les écoles des sœurs grecques.

Une autre loi défend aux catholiques la construction de nouvelles églises.

Nos Pères d'Athènes ont dû eux aussi suspendre la construction d'une église. Il faut attendre des temps meilleurs.

On peut ajouter à tout ceci l'arrestation d'un prêtre grec, qui a été jugé et, Dieu aidant, absous, dans le courant de mars 1931.

Cet excellent prêtre fut arrêté deux fois, après la célébration de la messe. La première fois, il se défendit excellemment devant les juges en disant que personne n'avait le droit de lui defendre de célébrer le saint Sacrifice dans la langue de ses Pères.

Le Droit Canon, dit-il, nous le permet, et ce ne serait pas le ministre des Cultes de la Grèce qui saurait nous le défendre.

On lui défendit cependant de célébrer, mais l'héroïque prêtre, le dimanche suivant, était de nouveau arrêté.

On fixa au 2 février le jour de la discussion de la cause.

Entre temps, les vigoureuses protestations de l'Episcopat et de Mgr. Charles Marcotti, délégué apostolique, atténuèrent un peu la fureur du gouvernement.

En effet, le 26 février, la séance du jugement fut suspendue par une circulaire du ministre de l'Intérieur qui reconnaissait aux prêtres catholiques grecs la faculté de se servir des ornements sacrés du rite oriental dans la célébration du culte divin.

Les juges déclarèrent donc innocent le prêtre catholique.

Ceci ne nous permet pas de dire que la persécution soit finie, mais nous pouvons croire que si les Catholiques et l'Episcopat continuent à réclamer leurs droits, le gouvernement finira par céder.

Hollande.—*La première église dédiée à S. Isaac Jogues en Europe.* On signale de Hollande, que la première église dédiée, en Europe, au bienheureux Isaac Jogues est en construction dans le village néerlandais de Bockelo. La première pierre en a été bénite et posée tout récemment.

La paroisse de Bokelo est située dans un centre industriel du diocèse d'Utrecht.

Les catholiques hollandais ont voulu ériger cette église en l'honneur d'un des premiers martyrs du Nouveau Monde comme souvenir d'un incident qui se produisit quelques mois avant la mort de l'héroïque missionnaire.

Le P. Jogues venait d'être fait prisonnier par les Iroquois. Deux Hollandais qui faisaient commerce avec ces derniers ayant appris la captivité du prêtre négocièrent avec les sauvages pour obtenir sa libération. Leurs pourparlers échouèrent. Ils décidèrent alors de faire évader notre compatriote, et leur entreprise fut couronnée de succès. Le P.Jogues se rendit à New-Amsterdam (maintenant New-York), qui était, à cette époque, colonie hollandaise. Il y fut reçu par le pasteur protestant de la ville avec les plus grands égards.

Islande. — En 1552, le roi de Danemark, Christian III s'attaqua violemment, en Islande, à la religion catholique qui, jusqu'alors, y avait été très florissante. Le dernier évêque fut Jon Arason qui finit après une résistance héroïque par être décapité par les Danois, le 7 novembre 1550. Après sa mort, les persécuteurs mirent tout en œuvre pour effacer toute trace de la foi romaine. Les immenses trésors que constituaient les riches bibliothèques des Augustins et des Bénédictins furent anéantis par le feu. Alors s'ouvrit une période d'obscurité et de déclin, que le grand poète, Cisli Brynjulfsson, un professeur d'université, appela « une nuit de trois cents ans ».Des lois impitoyables furent promulguées pour prévenir tout essai de renaissance du papisme. Depuis ce jour, pendant plus de trois siècles, le Luthéranisme régna sans rival en Islande.

Les premières tentatives faites depuis lors pour restaurer le Catholicisme, furent celles de deux Jésuites français, les Pères Baudoin et Bernard. Le Père Baudoin était connu sous le nom de Baldvin.

Les détails qui suivent ont été donnés par le Père Jón Svensson, Jésuite islandais, qui vit les deux prêtres, quand il n'était encore qu'un enfant de dix ans et qui connait l'histoire de leurs travaux.

En 1858, les deux prêtres débarquèrent à Grundarfjord. Ils habitèrent chez un médecin français de l'endroit et cachèrent leur identité de prêtres. Ils ne tardèrent pas à se gagner les bonnes grâces du peuple par leur caractère aimable et leurs manières séduisantes ; mais ils ne purent pas longtemps dissimuler leur véritable identité, et cela par suite de la curiosité d'un individu qui, en regardant par le trou de la serrure, vit un autel dans leur chambre.

Dès lors, on ne les appela plus que les « Frönsku prestanir », les prêtres français. Mais, malgré les préjugés du peuple contre la religion romaine, les Jésuites gardèrent l'amitié de tous. De jeunes étudiants venaient à eux pour apprendre le français et en retour les religieux prenaient des leçons d'islandais. Ils visitaient les familles du voisinage et se gagnaient les enfants par des chocolats et autres friandises qu'ils recevaient de leur pays. Après ces longs préparatifs, ils finirent par demander à leurs amis d'assister à leurs messes et à leurs sermon. A l'occasion d'une messe solennelle, douze se trouvèrent présents.

Le Père Baldvin prêcha dans l'idiome du pays et les dimanches suivants virent la petite chapelle remplie de protestants zélés qui montraient toutes les marques du respect et écoutaient avec attention.

Mais, à propos d'un sermon sur la dévotion envers la Sainte Vierge, ils se montrèrent indignés et causèrent aux deux Jésuites une véritable inquiétude. Leur habileté et leur tact réussirent à les apaiser. Mais ils étaient à peine calmés qu'à nouveau ils s'agitèrent. Après un sermon sur la vraie religion et sur l'Eglise du Christ, le peuple, furieux de cette insinuation « qu'il n'y a pas de salut

en dehors de l'Eglise », accusa les Pères d'essayer de les faire glisser dans le papisme. Cela gâtait tout à fait les choses, étant donné surtout le premier incident. La grosse difficulté venait de la formation spéciale que l'enseignement antérieur du luthéranisme avait donnée à ces gens et des nombreux préjugés qui en découlaient contre les dogmes catholiques. A cela s'ajoutait cette autre difficulté de ne pouvoir dans cette nouvelle langue exprimer avec nuances des idées justes sans blesser cependant.

Malgré tout, ces audacieux apôtres se mirent à cette œuvre ardue et ne tardèrent pas à surmonter ces deux obstacles.

(*Letters and Notices*)

Italie.—1. *Le mariage du Prince Humbert.* — Ayant reçu à l'occasion de son mariage un présent de 2000 messes, du T. R. P. Général, le Prince Humbert répondit qu'il le tenait pour le plus précieux de tous ceux qu'il avait reçus.

2. *Collèges d'Italie.* — En Italie, après la conclusion du Concordat avec le Saint Siège, tous nos collèges ont été mis de pair avec les écoles publiques, et ont acquis les mêmes droits ; cela montre la grande estime dont jouit la Compagnie (les autres collèges semblables n'ont pas tous obtenu la même faveur), et fait espérer une prospérité nouvelle pour les collèges, d'autant plus que ce privilège de la « parité » ne nous a nullement enlevé notre ancienne liberté dans l'organisation intérieure.

3. Le 23 juillet 1929, le Préfet de Rome ordonna « la saisie immédiate de tous les exemplaires de la *Civilta Cattolica* du 20 juillet ». C'était à cause de idées anti-italiennes et anti-fascistes de l'article intitulé « Ratifications et Rectifications ». En même temps, l'éditeur, le P. H. Rosa, était arrêté et secrètement interrogé, sans qu'il en fût question dans la presse. Apparemment, il fut relâché aussitôt après. Le 3 août, le Pape lui envoya la Médaille du Pape, de 1929, en or, avec cet autographe : « La médaille d'or de l'année, que nous accordons à la *Civilta Cattolica*,vous est un signe de notre bienveillance inchangée à votre égard et de notre non moins inchangée confiance, avec une bénédiction de tout notre cœur ».

L'article incriminé était un simple développement de la propre réplique du Pape aux discours de Mussolini et établissait une comparaison significative entre toute l'affaire et l'histoire du Concordat de Napoléon avec Pie VII.

Quelques explications sur cette « Médaille du Pape ». Depuis le seizième siècle, c'est la coutume des Papes de commémorer chaque année quelque événement du Pontificat par une médaille frappée en la fête des Saints Pierre et Paul. L'émission en est restreinte, ces médailles devant servir surtout de dons personnels du Pontife régnant aux Cardinaux et autres hauts dignitaires de la Curie Romaine.Plusieurs des dernières émissions,parmi lesquelles de remar-

quables œuvres d'art créees et exécutées par des artistes célèbres, sont très recherchées des collectionneurs. Les médailles en or et en argent sont des raretés,mais en certaines années,il y eut en outre une très large émission en bronze. La médaille de cette année-ci représente le Saint-Père avec la date et l'année de son pontificat. A l'envers, la gravure rappelle son jubilé sacerdotal et le règlement de la Question Romaine. Le motif principal est le calice avec l'Hostie au-dessus et, de chaque côté, les façades de St Pierre et de St Jean de Latran. Au-dessus les dates « 1879-1929 » et, en bas, en Latin : « La Paix du Christ rendue à l'Italie ».

4. *L'étrange figure du soldat qui tua le P. Paul Gény.* — C'est sans doute un cas nouveau pour la chronique judiciaire que celui du meurtrier du P. Paul Gény S. J. tué dans le courant de l'année 1925, à Rome.

Ce meurtrier examiné soigneusement trois fois par de remarquables psychiâtres fut jugé fou la première fois et par conséquent irresponsable de son acte. La seconde fois, on l'estima anormal, mais pas fou, par conséquent responsable. Enfin la troisième fois on le jugea pleinement responsable de son acte.

Voici brièvement comment se passèrent les choses : Le 12 octobre 1925, le P. Gény gravement blessé par le soldat Bambino Marchi dans la rue S. Basilio, était immédiatement transporté à l'hôpital S. Jacques, et y mourait aussitôt.

Le soldat saisi par la police et conduit à la prison « Regina coeli » fut, sur la demande de son défenseur, l'avocat Giuseppe Romualdi, soumis à un examen psychique par deux grands psychiâtres, Eugenio la Pugna et Filippo Saporito. Les deux spécialistes déclarèrent que l'inculpé était affecté d'épilepsie, avec manifestations psychiques à longs intervalles, et que par conséquent ils ne le jugeaient pas responsable de son acte.

Ils estimaient cependant qu'il était bon de l'enfermer dans une maison d'aliénés, comme un être nuisible et anti-social.

Marchi fut donc enfermé dans la maison des aliénés del Reggio Emilia.

Entre temps, un autre prêtre de la Compagnie de Jésus,reçevait un coup de poignard d'un personnage qui reste encore inconnu. Dieu aidant, le coup ne fut pas mortel, ni même grave.

On avait déjà commencé un nouveau procès contre ce personnage inconnu lorsqu'on se demanda s'il n'y avait pas quelque rapport entre le meurtre du P. Gény et ce second fait. Ce fut juste à ce moment que l'autorité judiciaire vint à connaître un mémoire rédigé par le meurtrier du P. Gény dans la maison des aliénés. Ce mémoire fit connaître que Marchi avait simulé la folie pour obtenir l'impunité.

Transporté à Rome le 8 novembre 1928, il fut soumis à un second examen par le docteur Rodolfo Bonfiglio et le docteur Placido

Consiglio. Ceux-ci le 28 janvier 1928 déclarèrent Marchi responsable de l'homicide du 12 octobre 1925.

Cette déclaration suffit pour faire reprendre le procès, le 1 avril 1929. Le dit mémoire forma le fond du nouveau procès. Cet écrit nous montre clairement la personnalité de l'accusé : homme intelligent, vivace et livré à une vie oisive et vagabonde.

L'auteur déclare en commençant vouloir traiter de son crime et du jugement des psychiâtres. Il déclare ne pas être un fou, comme on l'a voulu croire.

Il déclare avoir été sollicité par ses familiers à simuler la folie pour éviter la peine. Il dit avoir commis un homicide praeter-intentionnel. « J'ai tué, dit-il, par une terrible fatalité ;je n'ai jamais voulu tuer l'homme qui se présenta sous mes yeux en ce jour fatal ».

Il fait mention ensuite d'une punition qu'il avait reçue du sergent-major et il dit qu'en se promenant dans les rues de Rome, il souhaitait rencontrer son supérieur en civil pour le défier en duel.

« Pendant que je songeais à ceci, dit-il, je fis le geste de frapper quelqu'un sans regarder celui qui passait à côté.

Un heurt de ma main m'arrache de mes pensées et je vois avec grand'peur un homme tomber à mes pieds.

Il me sembla vraiment devenir fou. Ma main laissa tomber le poignard ; mon regard se tourna tout-autour et je courus vers deux gendarmes en criant : « j'ai tué, j'ai tué ».

A la pensée de mon crime, se joignit aussitôt la pensée de ma défense...»

Le mémoire se termine en priant le Profeseur Bartolini de la maison des aliénés de ne plus le présenter à personne comme épileptique, mais de le faire travailler.

Le 21 juin 1929, Marchi fut soumis à un autre examen psychique par les professeurs Dante de Santis et Francesco Bonfiglio.

Ils trouvèrent que la constitution psychique de Marchi était un peu anormale.

Ils conclurent de même que, lorsque Marchi tua le P. Gény en 1925 il n'était pas tout à fait maître de son esprit.

Cette troisième preuve a été faite en décembre 1929.

Le 14 mai 1930 le procureur général de la justice renvoyait Marchi à la Cour d'assise, sous l'inculpation d'agression préméditée contre la personne du P. Paul Gény.

(*Corriere della Serra* 4 janvier 1931)

Le *Universe*, du 20 février 1931, annonce que, ce après nouvel examen,la Justice a déclaré Marchi irresponsable de son acte, et l'a fait interner dans un asile.

Japon. — 1. *La mort du P. Dahlmann.* — Le P. Dahlmann, de la Provlnce de Germanie inférieure, mort en juin dernièr, était l'une des trois ou quatre grandes autorités catholiques en Hindouisme.

Il était arrivé au Japon après des études de Sanscrit et d'Indiologie à Vienne et à Berlin, et deux années de voyages dans l'Inde. Il était professeur de philosophie indienne à l'Université catholique de Tokyo, conférencier à l'Université impériale,membre de la Société asiatique japonaise. Ses œuvres les plus connues sont : Le Mahabharata comme épopée et livre juridique ; Genèse du Mahabharata ; et un récit de ses voyages dans l'Inde. Il vit l'Université passer d'une poignée d'étudiants en 1914 à plus de 500 actuellement. Sa mort marque le terme de la première période de l'université, car il mourut huit jours avant la pose de la première pierre de la nouvelle université, qui marqua le début de la nouvelle période. C'est le premier jésuite mort au Japon depuis les persécutions du 17e siècle.

2. *Le désastre de Kori.* — « Les étudiants japonais d'aujourd'hui étudient avec beaucoup d'empressement les terribles persécutions qui eurent lieu au Japon contre les catholiques, il y a 300 ans », écrit le Fr. Francis Masui, de l'Université catholique de Tokio. « Voici la dernière découverte faite par le docteur Anezaki, profesfesseur bien connu de l'Université impériale : Omura, autrefois une des places fortes des missions catholiques, devint le théâtre de terribles persécutions, après l'apostasie du gouverneur Tango-no-kami Yoshiaki, en 1604.La dernière grande persécution arriva en 1630. Depuis lors le territoire d'Amura passa pour n'avoir plus d'autres chrétiens que ceux détenus dans les prisons. Il y avait cependant encore un grand nombre de chrétiens dans ce territoire,et à l'étonnement de beaucoup, leur existence fut découverte par hasard, à la fin de 1675. Il en résulta l'arrestation de 608 personnes et l'exécution de 411, l'année suivante. Cet événement est connu sous le nom de « désastre de Kori », le principal théatre de la persécution ayant été le village de Kori, au nord d'Amura. En moins de deux mois, près de 600 personnes, y compris les femmes et les enfants, furent arrêtées, et en y comptant ceux qu'on arrêta dans la suite, le nombre s'éleva au total indiqué. Beaucoup furent envoyés à Nangasaki pour être jugés et emprisonnés, tandis que la plupart des femmes et des enfants étaient conduits à Saga, Hirado, et Shimbara, pour y être mis en prison. 99 apostasièrent, 78 mourrurent en prison, tandis que la majorité, 411, furent exécutés, la plupart décapités, quelques-uns soumis au supplice de la fosse.

L'exécution à Nangazaki et à Omura eut lieu le 25 août 1658. Le plus grand nombre de ceux qui furent exécutés à Nangasaki et à Omura étaient des hommes, tandis que sur les 199 personnes qui furent exécutées ou moururent en prison à Hirado, Saga et Shimbara, 103 étaient des enfants au dessous de 15 ans et 96 des femmes.

Il existe un registre postérieur à cette exécution tenu à la prison d'Omura et daté de 1690, où nous trouvons indiquée la mort des prisonniers. Parmi eux il y avait un garçon, arrêté à l'âge de 5

ans et qui mourut en prison 46 ans après (1703) et une fille, arrêtée, à l'âge de 11 ans et morte 65 ans plus tars (1722).

(*Woodstock Letters*, octobre 1929)

Maduré. — *Le P. Caussanel.* — Nos Pères du Maduré ont publié quelques faits soigneusement recueillis d'où il ressort que de merveilleuses guérisons sont obtenues par l'application des reliques du Père Caussanel, qui mourut à Palamcottah, le 25 Janvier dernier, à l'âge de quatre-vingts ans. Le Père Caussanel avait une grande réputation de sainteté et menait une vie simple et austère.

Mexique. — *Lettre du P. Lara sur la persécution de Calles.* — En mars dernier, Dieu appela à lui rendre compte de ses méfaits, le soi-disant Colonel Cecilio Bustillos qui pendant 3 ans fut le «Calles» de notre mission : hypocrite, intrigant, railleur, âme damnée de la maçonnerie et de la Théosophie. Lors de la suppression par le Gouvernement de la « Croisade » d'Escobar et compagnie, Cecilio réussit sans peine à se faire nommer colonel, maltraitant les catholiques et enfin pillant sans vergogne les populations et se faisant attribuer par le gouvernement des réquisitions pour une armée tout à fait inexistante. Sur quoi le gouvernement le convoque à Chihuahua. Il refuse, se déclarant roi des Sierras. Alors vient l'ordre de l'arrêter. Mais à Chihuahua il est mis en liberté sous caution à condition, pense-t-on, de venir se présenter après un certain laps de temps. Cependant le voilà toujours par voies et par chemins. On ne le voit jamais, à la date indiquée, mais il défie au contraire les autorités de venir le chercher dans les Sierras.

Elles viennent. Deux ou 3 jours après, 10 soldats cernent le village Rocheachic où il dansait. Les autorités qu'il avait mises au défi étaient ses ennemis personnels. Se voyant perdu il pleura comme un enfant et pria les soldats de le tuer, essayant, même dit-on, de se suicider. Une après-midi à Tonachic, dans ces parages, je reçus une lettre écrite de la main de Cecilio et contresignée par un bon catholique de Sisogüichic bien connu de moi et qui m'invitait à me rendre à Norogachic. Apprenant qu'il était pris et que sans doute on allait le fusiller, je me rendis là pour le mettre en paix avec l'Eglise. J'allai à la prison où il me parla de ses malheurs et de son chagrin de se voir emprisonné.

— Oui, répliquai je, ainsi va la vie. C'est là précisément en cette cellule que vous m'avez fait jeter il y a 2 ans, sous de faux prétextes, vous en souvenez-vous ?

— Ah oui, je m'en souviens. Mais vous êtes assez noble pour me pardonner. Maintenant je vous demande, continua-t-il, d'user de votre influence pour m'éviter la mort.

Avant de rien promettre, je lui reprochai l'arrestation injuste de 3 de mes compagnons, le sac de Sisoguicha, l'expulsion des reli-

gieuses et l'emprisonnement des frères ;je lui narrai enfin comment il avait menti au Général Ortiz,disant de quoi me mériter la mort. lui dis : «je vous pardonne pour l'amour du Christ, et je tâcherai Je de vous sauver en parlant au Général Ortiz ».

Alors je lui demandai d'abjurer la maçonnerie, car mes efforts seraient-ils vains, la mort serait proche pour lui et Dieu le jugerait. Il refusa. Je lui parlai jusqu'à midi. Mais n'obtenant rien, je retournai envoyant demander au Général Ortiz la grâce du prisonnier.

Mais six jours après, j'appris que sur la route quatre heures après qu'on l'eût amené les soldats furent soudain attaqués par des partisons, et que Cecilio fut tué dans la rixe.

(*Woodstock Letters*, juin 1930)

Pologne. — 1. *Hommage au Saint Père.* — Le P. Bok, de la province de Pologne inférieure, a présenté au Pape, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, l'hommage des petits polonais ; c'était 2000 lettres environ des membres de la Croisade Eucharsitique, reliées en 9 gros volumes.

2. *Opinions russes sur la mission orientale de la Compagnie.* — Ces deux témoignages de Russes catholiques nous ont été communiqués par le P. de Régis :

La mission orientale de la Compagnie, exerçant actuellement son apostolat dans les provinces orientales de la Pologne, a été fondée il y a six ans, dans le but de réunir à l'Eglise Romaine les orientaux dissidents. Elle se rend compte cependant que son plus vaste et à certains points de vue plus important champ d'apostolat pourra être l'immense Russie dès que la Providence divine voudra bien ouvrir ces territoires à l'apostolat catholique.

Cependant de divers côtés on semble parfois douter que la Compagnie de Jésus soit bien désignée pour mener pareille œuvre apostolique en Russie, et on met en avant les préjugés et dispositions hostiles des russes vis-à-vis de l'ordre des Jésuites. Pour prévenir cette crainte, qu'on nous permette d'apporter le témoignage de deux russes authentiques, témoignages pleins d'une sincère bienveillance et même d'un certain enthousiasme, qui touche à la fois et remplit de confusion.

Mademoiselle Sophie Likhareff,émigrée russe, habitant actuellelent la Pologne, où elle remplit les fonctions de suppléante à l'Institut Géologique de Varsovie, a publié dans le « Kitej » (1), sept-déc. 1929, un article intitulé « Ex intimis », dont nous donnons ici la traduction.

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

---

(1) Revue russe catholique,paraissant à Varsovie, sous la direction de Mgr. A. Okolo-Kulak.

« C'est Kitej (1) ! Il s'élève du fond des eaux de Sviatoiar qui le recouvrent ».

Comme un commencement de réalisation du rêve de Kitej et de ses cloches merveilleuses, voici que nous vient la nouvelle de la fondation d'une branche orientale de la Compagnie de Jésus. Et, encore qu'il ait fallu trois siècles pour qu'au cœur et à l'énergie de volonté de l'Occident parvînt cette vérité, que la catholicité de l'Eglise consiste dans la synthèse et la réunion de ces éléments qui émanant visiblement de Jean, de Pierre et de Paul, ne sont mystiquement rien d'autre que « d'un seul Christ, par lequel tout subsiste et nous par lui », cependant pour la conscience du russe catholique cette nouvelle n'est point au fond inattendue, imprévue.

En regardant de près dans les biographies des russes catholiques du XVIIIe siècle, on ne peut pas ne pas remarquer que leurs pas décisifs vers l'union, leur prière et leur activité furent liés par les fils les plus intimes et les plus ténus avec la Compagnie de Jésus.

Le temps n'est point encore venu de lever le voile de ce mystère ; mais en prévenant de son apparition, nous ne pouvons pas taire devant « Kitej » (2) que l'auteur de la Contemplation de l'amour divin nous est aussi proche par l'esprit que Damascène, que Kousma Maïoumsky. Le saint père Ignace nous est proche par son ascèse, par sa joie, par la simplicité de sa bienveillance allant jusqu'à accomplir un miracle près du puits où était tombée une poulette, pour rendre la joie à l'enfant qui jouait avec elle.

Plus d'une fois l'âme russe a compris l'âme de St. Ignace, et ses fils ont compris l'âme russe.

Nous sommes entrés en contact prochain avec eux à une heure douloureuse pour l'ordre ; il y a deux cents ans la Compagnie de Jésus chassée de partout a trouvé un asile en Russie (telle est la vérité historique des relations avec le catholicisme comme tel). Et pendant deux cents ans les lèvres des Jésuites murmurant la prière quotidienne des Litanies des Saints « Retribuere dignare, Domine » ont rassemblé et amoncelé des grâces pour la Russie.

Voici qu'une heure douloureuse est venue pour la Russie. Mais la mesure de la justice rémunératrice et la mesure de la miséricorde ne se sont point appauvries en Dieu. C'est avec de telles pensées que nous, catholiques russes orientaux, recevons cette joyeuse nouvelle. Et maintenant, alors que l'Eglise orthodoxe, infirme, est crucifiée en Russie ou bien vit en exil, nous avons foi que, malgré cela, « nous vivrons de la force de Dieu, » et nous saluons la *branche Orientale de la Compagnie de Jésus*, s'avançant vers nous !

---

(1) Ville légendaire, engloutie au fond des eaux et qui à certains jours continuerait à faire entendre le son de ses cloches.

(2) Il s'agit de la revue « Kitej » dans laquelle a paru cet article.

« Et de même que l'Eglise Orientale salue la Nativité du Christ de cet appel :

« C'est la naissance du Christ, glorifiez.
Le Christ vient du ciel, rencontrez-le !
Le Christ est sur la terre, élevez-vous.
Chantez au Seigneur, toute la terre
Et exultez de joie, hommes,
Avec gloire, car il a été glorifié. »

De même maintenant je salue la branche orientale de la Compagnie de Jésus s'avançant vers nous :

« C'est le secours qui vient, glorifiez !
Le Christ du ciel vient vers nous.
Il est parmi nous, élevez-vous.
Chantez, marchez de l'avant,
Chantez, réjouissez-vous en votre âme,
Le secours nous vient du ciel ! »

L'autre témoignage émane d'un prêtre russe, M. Alexandre Nikolsky, qui, dans une lettre privée au P. Dabrowski, après avoir demandé de faire une retraite en notre maison d'Albertyn, conclut en ces termes :

« En vérité, je voudrais bien pouvoir faire connaissance avec vous. Pour moi, je puis dire sincèrement et du fond de mon cœur pleinement russe, que nous sommes tous touchés du pas auquel se sont décidés les Pères Jésuites pour le bien des âmes russes délaissées de tout le monde. Vraiment il faut avoir un cœur rempli de charité chrétienne et d'oubli de soi, pour accepter d'aller à ce travail pénible et parfois même plein de souffrances.

C'est aussi notre sort à nous de supporter les mêmes souffrances et difficultés ; mais nous sommes les enfants de ce peuple, les anciens fils de l'Eglise russe souffrante, désireux de participer ne fût-ce qu'en une faible part à son martyre et de soulager son sort. Voilà pourquoi votre démarche nous émeut en vérité ! Nous sommes grandement consolés de vous compter en nos rangs. Nous nous réjouissons en vous voyant prêts à aller et à souffrir en même temps que nous. Chaque jour, je prie Dieu miséricordieux de daigner prendre en sa garde les familles de ces Pères qui ont passé du rite latin au rite oriental, afin qu'en récompense de leur charité pour la Russie souffrante, Il préserve leurs pays de malheurs semblables à ceux qui sont tombés sur la Russie.

Chers frères dans le Christ, priez pour la Russie. Croyez-moi, moi russe authentique : quand Dieu donnera la paix à ce grand pays, il vous recevra non comme des ennemis, mais comme des amis, comme des frères. Accomplissez vos difficiles desseins, et la Russie vous dira merci, un merci sincère, tout russe. Je m'excuse de tant de franchise, mais j'espère que vous comprendrez mes sentiments de russe, pleurant sur le sort de sa patrie. Que Dieu vous bénisse ».

Suède. — *Fêtes en l'honneur de S. Ansgar.* — « La plus grande manifestation catholique en Suède depuis la Réforme ». C'est en ces termes que les journaux protestants ont rapporté les fêtes célébrées en l'honneur de St Ausgar.

Le Cardinal Faulhaber de Munich, le Cardinal Hlond de Pologne, Mgr. Baudrillart, et plusieurs autres évêques et abbés assistaient à ces fêtes. Des pèlerins vinrent aussi des pays étrangers, surtout d'Allemagne et de Danemark.

Le 17 août au soir, les cérémonies s'ouvrirent par un salut solennel dans l'église de S. Eugenia. Puis le soir à 8 h 1/4, les pélerins se réunissaient dans une des grandes salles de Stockholm. Le cardinal Faulhaber prit le parole. Après avoir glorifié les graves saints de suède, il exprima le vœu que le peuple suédois, dont il admirait la haute civilisation,accordât bientôt pleine liberté à l'Eglise catholique. L'abbé de Bouron, un bénédictin, frère de St Ansgar, promit que dans peu de temps les Bénédictins reviendraient en Suède. De joyeux applaudissements accueillirent cette promesse.

La lecture d'un message du St. Père, à son petit troupeau, vint couronner cette cérémonie qui s'acheva aux chants du *Tu es Petrus* et du *Te Deum.*

Le lendemain eut lieu le pèlerinage à Djorko. Trois bateaux parvoisés aux couleurs pontificales emmenèrent les pèlerins et bientôt apparut la grande croix de granit élevée sur le sommet d'une falaise en l'honneur de St Ansgar. Le cardinal Faulhaber y célébra la messe pontificale. Le moment le plus impressionnant fut peut-être celui où le Cardinal,Mgr Baudrillart et l'évêque de Suède donnèrent leurs bénédictions aux fidèles assemblés et à toute la terre de Suède qui s'étendait de tous côtés à perte de vue.

Les pèlerins rentrèrent le soir en cortège à travers les rues de Stockholm jusqu'à S. Eugenia où fut donnée la bénédiction du St Sacrement.

Les 4 grands journaux de Stockholm se montrèrent très corrects et relatèrent même longuement les différentes cérémonies.

Le résultat le plus appréciable de ces fêtes est d'avoir accru la confiance des Catholiques et de leur avoir fait sentir qu'ils n'étaient pas une secte isolée, mais qu'ils appartenaient à une grande Eglise, dont l'organisation s'étend au monde entier.

(*Woodstock Letters*, octobre 1929)

Syrie.—1. *Beyrouth.*—La rentrée de 1930 s'est faite normalement à l'université ; aux derniers jours d'octobre, le chiffre des élèves présents dépasse 800.

— Un peu après le 15 octobre le P. *Ronzevalle* espère pouvoir commencer les fouilles que lui a concédées le Service des antiquités de Syrie, avec, pour bailleurs de fonds, deux antiquaires syriens d'Alep ! La localité — au Sud-Est d'Alep, à mi-chemin entre cette ville et le lac salé de Geabboûl — a déjà fourni une stèle araméenne

du milieu du VIIIe siècle, relatant des guerres entre les roitelets de la Syrie du Nord. Son état de conservation, quoique défectueux, sa longueur insolite — plus de 105 lignes plus ou moins frustes — en font le monument épigraphique le plus intéressant qu'on ait trouvé jusqu'ici dans le domaine araméen antique. Un fragment très mutilé d'une seconde stèle semblable, trouvé au même lieu donne à penser qu'on a chance d'en découvrir la suite, avec peut-être les restes du palais ou sanctuaire où ces monuments avaient été érigés. Seules des excavations méthodiques peuvent soulever le voile, presque impénétrable aujourd'hui, d'un passé qui intéresse à la fois l'histoire, la langue et la religion de ces nomades fraîchement sédentarisés, dont les maîtres s'étaient de bonne heure infiltrés dans les régions civilisées des rives de l'Euphrate et de ses divers affluents. — Demande de prières pour le succès de ces recherches sur un terrain que la Providence semble mettre à la disposition de la mission.

2. *Tartous et Kirik-khan* : *Deux nouveaux postes.* — Au début d'octobre, les Pères Fr. Kandéla et Al. Torrend étaient déjà installés à Tartous, où ils constituent officiellement une « Statio apud Alauitas ». Leur maison, louée, s'ouvre sur la place de la Basilique, avec vue d'un côté sur la mer, de l'autre sur la montagne alaouite ; elle est commode, avec un petit jardin et un puits d'eau potable. Les Sœurs, au nombre de 4, occupent une maison bien centrale, du côté de la mer. Elles ont déjà 108 élèves, dont une soixantaine sont chrétiennes ; les musulmanes appartiennent aux meilleures familles. — Le R. P. *Chanteur* passait le 6 octobre à Tartous, accompagné des Missionnaires destinés à Kirik-Khan (village du Sandjak autonome d'Alexandrette) : le P. *Brenin*, le Fr. *Tallon* et le Fr. *Marcossian*. A Alep, où ils arrivèrent le soir même, après une randonnée de 430 km., l'abbé Tavtian, arménien, se joignit à eux ; et le mardi 7, fête du Très Saint Rosaire, le groupe au complet se mit en route, après midi. A Yeni Keye, 25 km. avant Krik-Khan, un Père Lazariste et toute une délégation les attendaient, et bientôt, devancés par eux, les Pères firent leur entrée dans le village. On se rendit d'abord à l'église ; à l'autel, (celui même de notre ancienne résidence d'Alep, avant 1773), les cierges étaient allumés ; les enfants de l'école chantèrent les prières liturgiques. Le R. P. Chanteur repartait le lendemain soir vers Alep et Homs. Ce nouveau poste arménien, situé dans la partie la plus riche de la Syrie, continuera de recevoir des émigrés ; il semble être vraiment un poste d'avenir.

Uruguay. — *Le troisième Centenaire de nos Martyrs d'Uruguay.*

L'Amérique du Sud vient de donner une vive impulsion — qu'on espère voir s'intensifier de plus en plus — à la cause de nos martyrs d'Uruguay, les Pères Roch Gonzalez de Santa-Cruz, Alphonse Rodriguez et Jean del Castillo, à l'occasion du troisième centenaire de leur martyre.

Leur glorieuse mort, en l'année 1628, les 15 et 17 novembre leur avait aussitôt attiré, en Amérique et en Europe, des marques d'admiration et de piété : on demanda des reliques ; le cœur vénérable du P. Roch Gonzalez fut apporté à Rome en 1634 par le P. Jean-Baptiste Ferruglino, Procureur de la Province de Paraguay et remis au R. P. Mutius Vitelleschi. Depuis trois siècles, la Curie conservait parmi ses reliques le précieux dépôt, lorsqu'en septembre 1928 le P. Thomas I. Travi (de la Province Argentino-Chilienne), nommé Vice-postulateur de la cause, le réclama au R. P. Général, et l'emporta à Buenos-Ayres, où il a été placé dans notre collège « du Sauveur ».

Dès son arrivée en Amérique, le cœur du Martyr parait avoir touché tous les cœurs. Aussitôt, pour préparer les fidèles aux fêtes qui s'annonçaient, Sa Grandeur l'archevêque de Buenos-Ayres, Fr. François M. Bottaro y Hers, O. F. M., écrivit une lettre pastorale et nomma deux Comités, chargés d'organiser les solennités du centenaire.

Ces Comités se sont diligemment acquittés de leur tâche, comme en témoignent les heureux résultats, qui dépassent vraiment les espérances. On sut intéresser à la cause de nos martyrs plusieurs périodiques de la grande cité argentine, qui publièrent quelques articles très remarquables ; de même dans la république du Brésil, au Paraguay et en Uruguay.Les bulletins de nos Collèges, des paroisses et autres groupements catholiques ne manquèrent pas d'en parler. Par les soins des deux Commissions, on distribua 17000 exemplaires d'un tract intitulé : « los tres primeros Martires de la diocesis de Buenos-Ayres» ; 10000 d'un autre, « La vuelta de un Corazon» ; enfin 30000 exemplaires d'une neuvaine en l'honneur de la T. S. Trinité. Dans l'état de Rio Grande du Sul, fut publiée une nouvelle édition de la vie du P. Roch Gonzalez. On a fait connaître ainsi les noms et les vertus des trois Martyrs dans les maisons religieuses, les collèges catholiques, les paroisses des quatre Républiques : de Paraguay, d'Uruguay, de Brésil, d'Argentine. Les quatre pays prennent un tout spécial intérêt à ce centenaire. En effet Caaro, le lieu du martyre, relevait à l'époque du diocèse de Buenos-Ayres (Argentine) ; passé plus tard dans l'état d'Uruguay, il se trouve actuellement en territoire brésilien (état de Rio Grande do Sul) ; et par ailleurs le P. Roch Gonzalez naquit et fut élevé à Assomption en Paraguay.

La Commission des fêtes du centenaire pria tous les évêques suffragants de l'archevêché de Buenos-Ayres d'instruire leurs populations sur le sens de ces solennités qui commémoraient la mort pour le Christ de trois membres de la Compagnie de Jésus. Les réponses de Leurs Grandeurs furent unanimement bienveillantes. Plusieurs évêques voulurent même, à ce sujet, adresser à leurs fidèles des lettres pastorales ; ce furent Nos Seigneurs Symphorien Bogarin, évêque d'Asssomption dans la république de Paraguay ; Grégoire

Camacho, évêque de Salta, en Uruguay ; Louis M. Nella, évêque de Lorrientes, en Argentine ; Augustin Boneo, doyen des évêques de la République Argentine, évêque du diocèse de Santa-Fé.

Par ailleurs, on organisa des conférences : 50 pour la seule ville de Buenos-Ayres, plusieurs en d'autres points ; données par les nôtres, des membres du clergé, des laïques même.. Il y eut jusqu'à des émissions de T. S. F.

Trois de nos Pères de la Province Argentino-Chilienne furent désignés, qui firent connaître nos martyrs, et préparèrent les solennités : le P. Joseph M. Blanco, le P. Charles Leonhardt, et le P. Fernand Perez Acosta, un compatriote du P. Roch Gonzalez. Mais plus que tout autre, le cœur du martyr, portant encore visible sa blessure, contribua puissamment à assurer le succès.

Car en effet ces fêtes du centenaire furent parfaitement réussies. Elles s'ouvrirent en Argentine, au Séminaire Métropolitain Pontifical, par une séance littéraire et musicale que voulut bien présider Son Excellence l'archevêque de Buenos-Ayres, accompagné de son coadjuteur, Monseigneur Fortunato Devoto. Deux jours plus tard, au Collège du Sauveur, nouvelle séance en présence des meilleures familles de Buenos-Ayres, et sous la présidence du Nonce Monseigneur Philippe Cortesi ; l'archevêque de Buenos-Ayres s'y trouvait, ainsi que huit autres évêques. Dans l'assistance, on remarquait l'ambassadeur d'Espagne, le Ministre du Pérou en Argentine, le maire de Buenos Ayres. Le docteur Carbia, professeur à l'Université donna lecture d'une étude critico-historique sur le martyre du P. Roch Gonzalez, et l'ambassadeur d'Espagne parla sur les Missions de la Compagnie dans l'ancienne province de Paraguay.

Au Brésil, l'enthousiasme ne fut pas moindre. Une Messe a été célébrée sur un antique autel de l'église, aujourd'hui détruite, de l'ancienne Mission. On a érigé là un monument commémoratif.

Des Congrégations mariales, des Collèges, des Religieux, des membres de l'enseignement, s'intéressent vivement à la cause de béatification. On promet de donner le nom du P. Roch à des rues, à des établissements, à des chapelles, dès que les lois canoniques l'autoriseront ; déjà, une nouvelle colonie allemande est fière de porter ce nom.

A Assomption, en Paraguay, de belles cérémonies également. Le 14 Novembre, dans l'amphithéâtre national, un discours fut prononcé en présence du Président de la République ; le 18, eut lieu la cérémonie religieuse, dans la principale église, pour obtenir de Dieu l'avancement de la cause.

En Uruguay, l'archevêque de Montevideo, Sa Grandeur Monseigneur Jean François Aragone, par sa lettre du 18 janvier 1929, recommandait aux fidèles la neuvaine dite « de la grâce » en l'honneur de Saint François Xavier et prescrivait, pour célébrer la gloire de nos Martyrs, d'autres pratiques de culte privé, autant

qu'il est permis d'honorer des serviteurs de Dieu, qui n'ont pas été encore beatifiés. Sa Grandeur souligne, avant tous les autres, ce motif de fêter dignement le centenaire du martyre, qui est en quelque sorte une fête nationale : tout l'archidiocèse et même toute la République d'Uruguay sont étroitement liés à notre Compagnie et lui doivent une profonde reconnaissance.

Aussi est-ce à juste titre que le R. P. Raymond Lloberola, provincial de la province Argentino-Chilienne, l'ancienne province de Paraguay, a pu adresser le 6 janvier 1929 à tous les Supérieurs de sa Province, une lettre où il se félicite du succès des solennités, qui, dit-il, ont dépassé tout ce qu'on pouvait escompter, et où il exhorte à ne pas laisser refroidir l'enthousiasme.

Ce n'est pas sans une attention de la Providence qu'ont été récemment retrouvés à Buenos Ayres les premiers procès de l'ordinaire, entrepris dès le XVIIe siècle. En 1926 les évêques du Brésil, réunis à Bahia, adressaient une supplique à Sa Sainteté Pie XI, pour qu' Elle daignât décerner le titre de Bienheureux, à ces héros du Christ-Roi. Depuis les fêtes du centenaire, tous les cœurs brûlent d'un grand désir : voir avancer la cause. Par les soins du P. Thomas I Travi, Vice-postulateur, les anciens procès s'augmentent de jour en jour de nouveaux témoignages et bientôt seront envoyés à Rome à la Sacrée Congrégation des Rites.

Plaise à Dieu que prochainement soient décernés les honneurs de la béatification aux trois Martyrs de notre ancienne province de Paraguay ! C'est le vœu de tous les Nôtres. Que ces vaillants soldats du Christ, deviennent avec le Vén. P. Joseph Anchieta, les patrons de la catholique Amérique Australe, ses protecteurs et puissants défenseurs contre les embûches que le Protestantisme tend insidieusement à ses fidèles.



BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie parisienne

1929

ALÈS (A. D') — *De sanctissima Eucharistia.* — Paris, Beauchesne, in-8°, xv-176 pp.

— *Sainte Jeanne d'Arc,* Paroles prononcées en l'église St Louis des Français, à Rome le 12 mai 1929. — Avignon, Aubanel, in-16, 22 pp.

BAINVEL (J. V.) — *La vie des fondateurs de retraite M. de Kerlivio, P. Huby, Melle de Francheville.* — Paris, Beauchesne, in-12, 332 pp.

— *Faith and the act of faith,* author. translation from the 3d french édit. by Leo C. Sterck. — London, Herder, 1926, in-8°, xiv-170 pp.

BANZET (A.) — *Consistoire de croisés.* — Toulouse, Apost. de la prière, in-16, 48 pp.

BILLOT (L.) — *De Ecclesia Christi,* t. II. De habitudine Ecclesiae ad civilem Societatem, edit. 3a. — Romae, Univ. Gregor., in-8°, 160 pp.

— *De Immutabilitate traditionis contra novam haeresim Modernismi,* édit. 4a. — Romae, ibid., in-8°, 176 pp.

CRUCHON (G.) [et Souilhé] — *Aristote. L'Ethique Nicomachéenne, livre II,* Traduction et commentaire. — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 250 pp. (Archives de philosophie, volume VII, cahier I).

DORÉ (H.) — *Recherches sur les superstitions de la Chine.* — IIIe partie, vie illustrée de Bouddha Cakyamouni, t. XV. — Chang-Hai, Imprim. de T'ou-sé-wé, xii-394 pp.

DESCOQS (P.) — *Systèmes et questions de métaphysique.* — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 152 pp. (Archives de philosophie, Vol. VI, cahier 4).

ELIA (P. D') — *Le triple démisme de Suen-Wen,* traduit, annoté et apprécié. — Bureau sinologique de Zi-ka-wei, in-8°, 527 pp.

[FROC (L.)] — *Observatoire de Zi-ka-wei. Calendrier-annuaire pour* 1930 (28e année). — Zi-ka-Wei, Impr. T'ou-sé-wé, in-18, IV-148-104* pp et 16 cartes.

Goupil (A). — *L'Eglise. Institution, constitution, pouvoir.* — 2e édition ; Paris, Paillard et Laval, Goupil, in-8°, 154 pp.
Haouisée (Mgr A.) — *Lettre pastorale* de S .G . Mgr A. Haouisée, S. J. aux fidèles du Vicariat *sur l'Amour du pape.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-12, 34 pp.
Hérouville (P. d') — *Les missions des Jésuites au Canada* (*XVIIe et XVIIIe siècles*). — Paris, Gabriel Enault, 77 rue de Rennes, in-8°, 50 pp. (préparé pour l'Exposition des colonies françaises de l'Amérique du Nord, Paris, avril-juin 1929).
Huby (J.) — *L'Evangile et les Evangiles*, collect. « la Vie chrétienne ». — Paris, Grasset, in-12, 303 pp.
La Brière (Y. de) — *La conception du Droit international chez les théologiens catholiques.* — Cours professé sous les auspices du Centre européen de la Dotation Carnegie. — Huit fasc. in-8° de 32, 28, 24, 32, 24, 28, 38, et 40 pp., du 29 janvier au 29 avril 1929.
— *Evolution de la doctrine et de la pratique en matière de représailles.* — Paris, Hachette, gr. in-8°, 60 pp.
— *Comment concilier autorité et liberté?* — Paris Flammarion ; petit in-16 carré, 120 pp.
Laurand (L.) — *Cicéron est-il intéressant ?* — Paris, Belles-Lettres, in-18, 60 pp.
— *Manuel des études grecques et latines, Appendice II-IV* : L'art oratoire des Anciens, l'enseignement du grec et du latin, lectures de littérature grecque et latine. — Paris, Picard, in-8°, 70 pp.
— *Manuel des études... Appendice V*, Petit atlas pratique d'Histoire grecque et romaine, in-8°, 100 pp.
— *Manuel des études... Fascicule VII*, Métrique, Sciences complémentaires, 4e édit. revue et corrigée.
— *Etudes sur le style des discours de Cicéron*, t. III. — Paris, 1927, Société « *Les Belles-Lettres* », in-8°, 231-416, 14* pp.
Lenoir (L.) — *L'Eucharistie au front.* — nouv. édit. — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-8°, 72 pp.
Parsay (H. de) — *Contionum et epistolarum exempla*, anno quarto. — Zi-ka-wei, Impr. T'ou-sé-wé, in-8°, 100 pp.
Payen (G.) — *De Matrimonio in Missionibus ac potissimum in Sinis*, tractatus practicus et Casus : t. I, Ante matrimonii celebrationem, — t. II. Per et post celebrationem. — Zi-ka-wei, Typ. T'ou-sé-wé, gr. in-8, xxxiv-1112 et xxviii-1009 pp.
Pottier (A.) — *Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps.* Essai de théologie mystique comparée, t. III. — Paris, Téqui, in-12, 350 pp.
Rouët de Journel (M. J.) — *Une Russe catholique : Madame Swetchine, d'après de nombreux documents nouveaux.* — Paris, Bonne Presse, in-12, 400 pp.
Sortais (G.) — *Le Cartésianisme chez les Jésuites français au XVIIe et au XVIIIe siècle.* Préface de P. Descoqs. — Paris,

Beauchesne, gr. in-8°, X-112 pp. (Archives de philosophie, Vol. VI, cahier 3).
Terrien (J. B.) — *La graceia y la gloria.* — Trad. de la 5ª édicion francese, Madrid, Ed. Volundad, 2 in-8°.
Tonquédec (J. de) — *Les Prineipes de la philosophie thomiste. La eritique de la connaissance.* — Paris, Beauchesne, in-8°, xxx-565 pp.

1930

Alès (A d') — *De Verbo Inearnato.* — Paris, Beauchesne, in-8°, 489 pp.
— *Eucharistie.* — Paris, Bloud, in-16, 174 pp.
— *Baptism and Confirmation,* translated by Joseph H. Howard. — London, Sands, in-16, viii-203 pp.
Aubry (J.) — *Ste Marguerite-Marie, Auxiliatrice des Ames du Purgatoire.* — Toulouse, Apostolat de la prière, in-16,48 pp.
Baron (A.) — *La Mère et l'Enfant.* — Vannes, Lafolye, in-24, 99 pp.
Billot (L.) — *De Ecclesiae Sacramentis,* Tomus posterior. Ed. 7ª. — Romae, Univers. Gregoriana, in-8°, 480 pp.
Brou (A.) — *Xaverius.* — Toulouse, Apost. de la Prière, in-16, 204 pp.
Compaing (R.) — *L'Imitation de Jésus-Christ,* texte latin scrupuleusement conforme au manuscrit original (1441) de Thomas a Kempis et trad. française entièrement nouvelle et rythmée par le R. P...— Préface du R. P. Fleury. — Tours, Mame, in-16, xxii-504 pp.
Dechêne (A.) — *Le flambeau dans la maison.* — Paris, Lethielleux, in-16, 163 pp.
Elia (P. d') — *Le triple démisme de Suen-Wen.* — Nouv. édit. Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-8°, 721 pp.
Fouqueray(H).[de Becdelièvre] — *Martyrs du Canada.* — Paris, Téqui, in-16, ix-354 pp.
[Froc (L.)] — *Observatoire de Zi-ka-wei. Calendrier.* — *Annuaire pour* 1931. — (29e année). Zi-ka-Wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-18.
Gandon (A.) — *Un ami de Jésus, Cyrille Sen,* petit séminariste chinois, 1911-1929. — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-wé-sé, in-12, 96 pp.
Goupil (A.) — *La vraie religion.* — Laval, Goupil, in-8°, ii-162 pp.
Grandmaison (L. de) — *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves,* édit. abrégée. — Paris, Beauchesne, in-8°, écu, viii-707 pp.
— *Jésus-Christ, his person, his message, his credentials.*— Translated by Dom Basil Whelan, O. S. B. Vol. I. — London, Sheed and Ward, in-8°.

Haouisée (Mgr. A.) — *S. Aurelii Augustini Hipponensis episcopi. De catechizandis Rudibus.* — Excerpta edita cum Praefatione et Summariis a RR. DD... — Zi-ka-wei, Typo. T'ou-sé-wé, in-12, viii-28 pp.

Hérouville (P. d') — *La « Bonne Armelle »*, 1606-1671. — Toulouse, Apost. de la prière, in-12, 48 pp.

— *A la campagne avec Virgile.* — Paris, Belles-Lettres, in-12, iv-108 pp.

Hugon (J.) — *Mes paysans chinois.* — Paris, Edit. Dillen, in-8°, 203 pp.

Joannis (J. de). — *Lépidoptères hétérocères du Tonkin*, 2e partie. — Paris, Annales Soc. entomol. de Fr. [31 déc. 1929, p. 361-552], in-8°, 190 pp.

— *Lépidoptères hétérocères du Tonkin*, 3e partie. — Paris, Annales Soc. entomol. de Fr. [31 déc. 1930, p. 559-835], in-8, 276 pp.

Joüon (P.) — *L'Evangile de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.* — Paris, Beauchesne ; trad. et com. du texte original grec, compte tenu du substrat sémitique. in-16, xxiii-617 p.

Joüon (R.) — *Géographie de la Chine*, 2e édit. — Zi-ka-wei, Imxime. — pr. de T'ou-sé-wé, gr. in 4°, 32 cartes et 72 pp.

Jousse (M.) — *Les Récitatifs rythm. parall.*, I. — Genre de la maxime. Paris, Spes, in-8° carré, xliv-211 pp.

La Brière (Y. de) — *Au Brésil ; le règne de Dieu sous la Croix du Sud.* — Paris, Desclée, in-8°.

— [V. Bucaille etc...] *Les accords du Latran.* — Paris, Spes ; in-12.

— *L'union des Egl. du point de vue catholique.* — Paris, Comité national d'Et. soc. et pol., in-8°, 29 pp.

— *Quels sont nos devoirs envers la cité ?* — Paris, Flammarion, petit in-16 carré, 119 pp.

— *Le Sergent aviateur Yves de la Brière*, mort à Montpeyroux (Hérault) en service commandé. Allocution prononcée à ses funérailles, le 2 mai 1930, en l'église de Bièvres (Seine et Oise). Paris, Dumoulin, in-8°, 16 pp.

La Chevasnerie (R. de) — « *Viens* ». — Toulouse, Apost. de la Prière, in-12, 116 pp.

La Taille (M. de) — *A propos d'un livre sur la Cène.* — Rome, Université grégorienne, in-8°.

— *The mystery of faith and human opinion contracted and defined.* — London, Sheed and Ward, in-8°, xii, 432 pp.

— *The mystery of faith : an Outline* (extrait du précédent). — ibid., 38 pp.

La Vaissière (J. de) — *Educational Psychology.* Author. translation from the fifth french edition by S. A. Raemers, M. A. — London and S. Louis, Herder, in-8°, xii-386 pp.

— *La théorie psychanalytique de Freud.* Etude de psychologie positive. — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 132 pp. (Archives de philosophie, Vol. VIII, cahier I).

Moidrey (J. de) — *Observations magnétiques faites à l'Observatoire de Lu-kia-pang*, t. XIII, années 1923-24. — Zi-ka-wei, Impr. T'ou-sé-wé, gr. in 4°, iv-64 pp.

— *Notes sur les 24 dernières années des cinq régions synodales de Chine.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé ; in-12, 24 pp.

— *Congrégations et Associations chinoises de Soeurs.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, gr. in-8°, 35 pp.

[Moidrey (J. de)] — *Missions, séminaires, oeuvres catholiques en Chine*, 1928-29. — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, gr. in-8°, 76 pp.

Pottier (A.) — *Pour St Ignace et les Exercices contre l'offensive de Mr Bremond.* — Paris, Téqui, in-16, 183 pp.

— et Maries (L.) — *J. J. Surin : questions importantes à la vie spirituelle sur l'Amour de Dieu.* Texte primitif révisé et annoté par les RR. PP. — Paris, Téqui, in-12, xv-237 pp.

— *La voix de son Clocher,* Discours du R. P. Aloys Pottier, S. J. prononcé à saint-Joseph-des-Champs, pour le baptême de la nouvelle cloche, 9 mars 1930. — Laval, Goupil, in-8°, 15 pp.

Pouquet (L.), Gauthier (H.) et Klein (I.) — *Philosophie et science : La théorie de la relativité, Mécanique ondulatoire, Critique et géométrie.* — Paris, Beauchesne, gr. in-8°.

Pully (H. de) — *L'éducation de la femme.* — Avignon, Aubanel ; in-12, 80 pp.

Reviers (P. de)] — *Jésuites français.* — Paris [Alph. Noël, 16 pp]. in-fol.

Robinot-Marcy (G.) — *Aux prises avec l'apostasie des masses.* — Paris, Spes, in-16, 208 pp.

Rouët de Journel (M. J.) et J. Dutilleul —*Enchiridion asceticum.* — Fribourg, Herder, in-12, xxxiv-666 pp.

Tenneson (A) — *Silhouettes d'apôtres. L'Itinéraire spirituel d'un Polytechnicien : Octave de Bénazé S. J.*, 1843-1908. Souvenirs de famille et notes intimes avec une Préface de ... — Paris, Beauchesne, in-12, 124 pp.

Terrien (J. B.) — *La Madre de Dios y Madre de Hombres*, t. I y II. — Madrid, Edit. Volundad, 2 in-8°.

Tonquédec (J. de) — *La Vierge Marie, idéal et mère de la pureté.* — Paris, Beauchesne, in-16, 32 pp.

Tosten (H.) — *La langue française, ce qu'on en pense à l'étranger.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-8°, 16 pp.

Zi (Jos.) — *Compendium de Historia philosophiae.* — Zi-ka-wei, Impr. de T'ou-sé-wé, in-12, 144 pp. (en chinois)

— *Compendium « San min tchou i »* ad usum scholarum catholicarum, approbatum a gubernio Nankin. — Ibid., in-12, 152 pp. (en chinois)

Zi (Steph.) — *Summarium vitae et miraculorum S. Theresiae a Jesu infante.* — 4a édit. correcta et aucta. — Ibid., in-8°, 66 pp. (en chinois).

Bibliographie champenoise

1929

COETLOSQUET (C. DU) — *Tantara Fohin' ny, Eglizy Katolika.* — Desclée, in-8°, 204 pp. illustrées.

CROIZIER (P.) — *Pour faire l'avenir* — leçons du passé — devoirs d'aujourd'hui. — Paris, Spes, in-12, 252 pp.

DAESCHLER (R.) — *Bourdaloue Moraliste.* (cf Coll. des Moralistes chrétiens). — Paris, Gabalda, in-12, 320 pp.

DELATTRE (P.) trad. — *Dr. J. Könn. Le Petit Livre des Exercices.* Adaptation par le P. P. Delattre. — Toulouse, Ap. de la Prière, in-16, 94 pp.

DERELY (J. M.) — *Petit Guide de la Croisade eucharistique des enfants.* — Ap. de la Prière, in-18, 22 pp.

DERVILLE (L.) — *Va, Scout de France, éclaireur de Dieu.* — Paris, Spes, in-12, 79 pp.

DONCOEUR (P.) — (Série des « Carnets de route », à l'Art Catholique)
IV. *La Chevauchée de Jeanne d'Arc.* — in-12, 253 pp.
V. *Derniers préceptes de Foch.* — 45 pp.
VI. *Routes de Bretagne.* — 146 pp.
VII, *Mémorial du Baptême.*

DUBOIS (H. M.) — *Assimilation ou adaptation?* — (Extrait de la Revue *Africa*). in-8°, 21 pp.

[DUTILLEUL J.] — *Les Bx. Martyrs Canadiens.* — Abbeville, Paillart, in-12, 32 pp.

Rouët de Journel et J. DUTILLEUL — *Enchiridion asceticum.* Loci SS. PP. et scriptorum ecclesiasticorum ad ascesim spectantes. — Fribourg, Herder, in-8°, 666 pp.

FRANSSU (J. DE) — *Un Gadz' arts chrétien. Georges Martin.* — Paris, Bloud et Gay, in-12, 202 pp.

GASPERMENT (A.) — *Tchennfou Keuelaotei Kasloungpien.* — Sienhsien, Miss. Cath., in-16, 330 pp.

HERBIGNY (Mgr. M. d') — *L'Islam naissant. Notes psychologiques.* « Orientalia Christiana », n. 51, in-8°, 151 pp.

LIOU (R.) — *Cheng Inatsiao tchoan.* — Sienhsien, Miss. Cath., in-16, 746 pp.

NICOLAY (J. DE) — *Les Principes de la Peinture d'après les Maîtres.* — Paris, Mame, gr. in-8°, 511 pp., 357 gravures et 2 planches en couleurs.

PINARD DE LA BOULLAYE (H.) — *L'Etude comparée des Religions.* (Son histoire dans le monde occidental). Tome I, 3e éd. revue et augm. — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 588 pp.

— *Jésus et l'Histoire.* Conférences de N. D. de Paris. Année 1929.— Paris, Spes, in-12, 238 pp.
— *Jesus Mesias* — Versions española del P. Dem. Zudbitu. — Madrid. Ed. « Razon y fe » ; in-12, 244 pp.
— *La Dévotion au Devoir.* Retraite Pascale de N. D. de Paris. — Paris, Spes, in-12, 121 pp.
Plus (R.) — *Vocation et Voeux.* (Extrait du Dict. Apolog. d'Alès). —in-12, 98 pp.
— *La Réparation,* Histoire-Doctrine-Pratique. — Toulouse, Ap. de la Pr., in-12, 224 pp.
— *Qu'est-ce que la vie religieuse?* (Coll. « Les Réponses catholiques ». — Paris, Flammarion, in-18 carré, 120 pp.
— *La dévotion au Père.* — Apost. de la Prière, in-16, 43 pp.
— *Une âme de lumière et d'énergie. Mère Marie-Thérèse,* des Religieuses de St. Joseph de Bourg. — Paris, Beauchesne, in-12, 208 pp.
Roupain (E.) — *La Révérende Mère Marguerite de St. Preux.* 3e Sup. gén. des Religieuses de la Croix de St. Quentin. 1851-1928. — Desclée, in-12, 488 pp., 16 gravures hors texte.
[Sevin (J.)] — *Cérémonial des Scouts de France.* — Paris, Redier, in-24, 165 pp.
[Tailliez (P.)]— *L'Institut des Petites Sœurs de l'Ouvrier.* — Lille, Imp. Nouvelliste-Dépêche, (1928), in-12, 24 pp.
Thery (F.) — *Les Sociétés de commerce en Chine.* (Thèse pour le Doctorat ès-sciences commerc. de Louvain). — Tientsin, Société française de librairie et d'édition, in-8o, 437 pp.
Trachez (V.) — *Toro hevitra ho an'ny mpampianatra.* Avis aux instituteurs — Fianarantsoa, Imp. St. Joseph, (1928), in-16, 365 pp.
— *Resaka Amin'ny Fo masin'i Jeso.* (Colloquia cum S. Corde Jesu). — Fianarantsoa, Imp. St. Joseph, in-16, 297, pp., 2e éd.
Wieger (L.) — *China throughout the ages.* — Sienhsien, Miss.Cath., gr. in-8o, 545 pp.
(Scholastici NN.) — Exercitia de primis linguae latinae rudimentis. — Sienhsien, Miss. Cath., in-8o, 58 pp.

1930

Barret (M.) — *Discours* prononcé à l'occasion de la consécration solennelle de la chapelle des Orphelins Apprentis d'Auteuil, dédiée à Ste Thérèse de l'E. J. — A l'œuvre d'Auteuil, in-12, 40 pp.
Cotel et Jombart — *Les principes de la vie religieuse.*— Louvain, Museum Lessianum, et Tours, Mame, in-12, 286 pp. 5e éd.
Damerval (G.) — *Le Bon Samaritain.* 3 actes en vers. — Paris, Spes, in-8o, 84 pp.

— *Les Vierges sages et les Vierges folles.* Mystère en 3 actes, en vers. — Paris, Revue « Vaillante Jeunesse », in-8°. 60 pp.

DELATTRE (P.) — *Les luttes présentes du catholicisme en Europe centrale.* — Paris, Spes, in-12. 188 pp.

DONCOEUR (P.) — *La Compagnie de Jesus.* (Confér. de la série DRAC 1930). Paris, Art Catholique, in-16. 72 pp.

— *Le Mystère de la Passion de Jeanne d'Arc.* — Paris, Art catholique, in-8 tellière, 460 pp.

[DROGAT (N.)] — *La J. A. C. Pourquoi? Comment?* — Ed. de la JAC. 14, rue d'Assas, Paris, in-12. 80 pp.

HERPEEL (L.) — *Catholiques, sommes-nous chrétiens?*— Paris,Bloud et Gay, in-12. 157 pp.

[LOISELET (V.)]. — *Un Martyr Jésuite. Isaac Jagues* (1607-1646.) — Toulouse, Ap. de la Prière, in-12, 109 pp.

PELOT (P.) — *Foch. Sa jeunesse, ses amitiés, ses visites au collège St. Clément de Metz.* (Préface du général Weygand). — Paris, Bloud et Gay, in-12, 207 pp. illustré.

PINARD DE LA BOULLAYE (H.) — *Jésus Messie.* Conférences de N.-D. de Paris, 1930. — Paris, Spes, in-12. 270 pp.

PLUS (R.) — *Méditations Jocistes.* 1ere et 2e séries ; Le chant Jociste — Mon idéal de Jeune ; — 3e et 4e séries : Mon devoir d'ouvrier — Ma grandeur de chrétien. — 2 in-16 de 98 et 94 pp.

—*In Christus Jesus* — Nach dem 30 tausend des französischen Originals übertragen von Dr Schwactz. — Regensburg, J. Hebbel, in-12, 271 S.

— *Christus in unseren Brüdern.* — Id. in-12, 277 S.

— *Gott in uns.* — Ubersetzt von Leo Grommenginger. — Ibid. 209 S.

POULLIER (L.) — *Réflexions sur la Semaine des Exercices.* — Toulouse, Ap. de la Prière, in-12, 47 pp.

[RIGEL (J.)] — *Précis d'Analyse* : Notices générales sur les Noms, Adjectifs, Verbes. — Metz, Conrard, in-12, 38 pp.

ROUPAIN (E.) — *Le Docteur mystique. St. Jean de la Croix.* — Toulouse, Ap. de la Prière, in-12, 69 pp.

SEVIN (J.) — *Les chansons des Scouts de France.* — Paris, Spes, in-16 carré, 304 pp.

VILLARET (E.) — *Notre-Dame la Vierge Marie.* — Toulouse, Ap. de la Prière, in-16. 70 pp.

— *Manuel des Directeurs des Congrégations de la Ste Vierge.* — Reims, Cahiers N. D., 37, rue de Venise. et Toulouse, Ap. de la P., in-12, 450 pp.

VILLER (M.) — *La spiritualité des premiers siècles chrétiens.* (Bibl. cath. des Sciences religieuses). — Paris, Bloud et Gay, in-12, 189 pp.

— *Pie XI et les Exercices Spirituels.* Introduction à la réédition de Mgr. Ratti. St. Charles Borromée et les Exercices Spirituels. — Paris, Spes.

WIEGER (L.) — *Textes philosophiques : Confucianisme. Taoisme. Buddhisme.* — Sienhsien, Mission Cath., gr. in-8°, 407 pp. -2° éd. revue et augmentée.

— *Adjumenta missionarii.* — Thesaurus latino-sinicus, complectens plura quae ad scientias eccles. pertinent, a PP. Bornet, R. Liou, Olivier. — Sienhsien, Mission Cath. in-8°, 431 pp. 3° éd., revue et augmentée.

LOISELET (J.) — *Bréviaire médical à l'usage des Missionnaires et des Coloniaux,* publié par un groupe de prof. de la Faculté libre de médecine de Lille, sous la direction de L. Thilliez, doyen. — Secrét. de la rédaction : J. Loiselet. — Paris, Vigot frères, grand in-8°, 751 pp., 260 fig. et 4 planches en couleurs hors texte.

— *Le Guide Missionnaire, aide-mémoire médical à l'usage de toutes les missions,* et exclusivement réservé, en France, à MM. les les Docteurs assurant le service des communautés et œuvres catholiques, — publié avec la collaboration du Dr. J. Loiselet, s. j. — in-16 carré. 386 pp.

— Recueil A. M. D. G. — Accompagnement des cantiques notés pour missions, retraites, réunions d'œuvres. — Reims, P. Lefèvre, in-fol. 207 pp.

Bibliographie lyonnaise

1929

AGIA (BÉCHIR). — *Morceaux choisis* (arab.). — Beyrouth, Imp. Cath. 1929, in-8°, 208 pp., 1ere éd, 3° vol.

— *Morceaux choisis* (arab.). — Beyrouth, Imp. Cath. 1929, in-8° 48 pp., 1e éd. 3e vol.

— *Morceaux choisis* (arab.). — Beyrouth, Imp. Cath. 1929, in-8° 148 pp., 2° (1ere Elève)

BELOT (Y. B.) (+ 1904) — *Vocabulaire Arabe Français.* — Beyr. Imp. Cat., in-8°, 1000 pp., réédition.

BONNEVILLE (Chr. de). — *Les accords du Latran.* — Beyr., Imp. Cat., in-8°, 26 pp.

CHARLES — *Syrie-Proche Orient.* — Paris, Beauchesne ; in-8° rais., 116 pp. 150 héliogr., une carte en déployé.

CHEÏKHO (AL). (+ 1927), — *Modèles de prose* (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 448 pp., réédit.

— *Préceptes de Littérature et de Rhétorique* (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 448 pp., réédit.

— *Spécimens d'écriture arabe* (arab.). — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 130 pp., réédit.

— *Majani I complet* (arab.). — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 330 pp., réédit.

— *Majani II complet* (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 330 pp., réédit.
— *Majanii III complet* (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, 448 pp., réédit.
— *Poètes arabes chrétiens après l'Islam* (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-8°, IV 116. pp., réédit.
CHOUPIN (L.) — *Nature et obligations de l'état religieux.* — Paris, Beauchesne, in-8°, X-613 pp., éd. rev. et augm.
— *Valeur des décisions doctrinales du St. Siège.* Paris, Beauchesne, 1929, in-8°, XI-331 pp., 3e éd. rev. et augm.
CONDAMIN (A.) et *Monier-Vinard* (Voir : Monier Vinard).
EYMIEU (A.) — *En face de la douleur. Le rôle de Dieu, l'attitude de l'homme.* — Paris, Beauchesne, 62 pp., 5e édit. in-8°, cour.
GUITTON (G.) — *La vie ardente et féconde de Léon Harmel.* —Paris, édit. Spes, in-12, VIII-305 pp.
— *Léon Harmel et l'initiative ouvrière.* — Paris, édit. Spes, in-12, 190 pp.
JALABERT (A.) (Voir R. Mouterde).
KEUÏLIAN (P.) — *Liber precum ad usum senum « P. SS. Pauper »* — (transl. in ling. turc.). Edit in grand. litt., H. M. Setian, Constantinople, 1928, in-16, 184 pp.
— *Catechismus,* pars I, in ling. turc. (transl. ex Catech. dioc. Paris), ibid. 1929, in-32, 88 pp., 2e édit.
KHALIL (J.) — *Vie de St. Fr. d'Assise* (arab.), — Beyr. Imp. Cath. 1928, in-12, 64 pp.
LAMMENS. — *Bulletin des anciens élèves de l' Université St Joseph de Beyrouth.* — B. imp. C. 1928, in-8° 96 pp.
MALOUF (A.) — *Dictre. arabe illustré.* — Beyr. Imp. Cath., gr. in-12, 1098 pp., 6e édit.
— *Almanach du Béchir* (arab.) Beyr. Imp. Cath, in-12, 328 pp.
MONIER-VINARD (H.) et CONDAMIN (A.) — *Le Bx. Cl. de la Colombière, de la Cie de Jésus. Notes spirituelles et pages choisies* recueillies et annotées par Monier-Vinard et Condamin. — Paris, Editions Spes, in-16, 332 pp.
[MOREAU (A.)] Pseudonyme « Cam » — *La crise d'un chef.* — Paris, Edit. Spes, 1929, in-8°, illustré, 220 pp.
[MOREL (A.)] — *Œuvre des Ecoles Apostoliques — Thonon-Concise (Hte Savoie) ann.* 1927-1928. — Thonon, Imp. Masson, 1929, pet. in-8°, 107 pp., 5 pl. h. t.
MOUTERDE (R.) et JALABERT (A.) — *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* T. 1er *Commagène et Cyrestique.* — Paris, Geuthner, 1929, in-4°, 135 pp., 1e édit.
[NAKHLA (R.)] — *Almanach du Messager du S. C.* (arab.) — Beyr. Imp. Cath., in-8°, 128 pp.
PERROY (H.) — *Votre ami Guy.* — Pour les Enfants. — Lyon-Paris, Emm. Vitte, in-8°, illustré, 148 pp.
— *La Mission d'un Enfant.* — Lyon-Paris, Emm. Vitte, in-8° écu, 240 pp., 16 gr. h. t.

— *Gloire au Père.* — Lyon-Paris, Emm. Vitte, 1929 (11 ×16e) 63 pp.

PLACES (E. DES) — *Etudes sur quelques particules de liaison chez Platon.* — Thèse pour le Doctorat ès-Lettres. Paris, « Société des Belles Lettres », 1929, in-8°, XI-382 pp.

— *Une formule phénicienne de recurrence.* — Thèse complémentaire pour le Doctorat ès-Lettres, Paris, « Société des Belles Lettres », 1929, in-8°, 54 pp.

RIGOULET (L.) — *Catalogue de l'Imp. Cath. de Beyrouth* (arab. franç.). — Beyr. Imp. Cath, 1927, in-8°, 80 pp.

— *Catalogue de l'Imp. de Beyrouth* (arab. franç.) — Beyr. Imp. Cath. 1928, in-8° 88, pp.

— *Catalogue de l'Imp. Cath de Beyrouth* (arab. franç.) — Beyr. Imp. Cat. 1929, in-8°, 100 pp.

RIONDEL (H.) — *Le Bx Gomidas de Constantinople, prêtre arménien et martyr.* — Paris, Beauchesne, 1929, in-8°, XLVII-196 pp.

SALHANI (A.) — *Les Mille et une Nuits,* 4° Vol. (arab.) — Beyr. Imp. Cath., 1929, in-8°, 486 pp.

— *Petit Catéchisme* (de 1e Communion) (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-18, 32 pp., 4e édit.

— *Mois du S. Coeur* (arab.) — Beyr. Imp. Cath., 1929, in-16, 120 pp., réédit.

— *Trésor précieux* (livre de prières) (arab.) — Beyr. Imp. Cath. 1929, in-64, 324 pp.

VREGILLE (P. DE) — *Bulletin annuel de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Beyrouth,* ann. 1928-29. — Beyr. Imp. Cath. in-8, 122 pp.

1930

BOULOUMOY (A.) (+ 1926) — *Flore du Liban et de la Syrie,* 1930. in-4 carré de 430 p., avec atlas de 512 planches. — Vigot Frères, Paris (750 fcs.) Tiré à 400 exempl. (Cet ouvrage posthume n'a pu être édité que grâce au dévouement et à la compétence de Pierre Ricard qui l'a mis au point).

BOUYGES (M.) — *Averroes.* « *Tahafot at* — *Tahafot* » ou « l'incohérence de l'incohérence ». Texte arabe établi par M. Bouyges. — Beyrouth, Imp. Cathol.

CHAILLET (P.) — *Afrique* — *Souvenirs et leçons.* — Préface de Mgr Leynaud, archevêque d'Alger. Paris, Editions Dillen et Cie, 1930, in-8° (19 ×28) illustré de plus de 100 héliogr. dont 8 en pleine page et d'une carte en déplié.

CHARMOT (Fr.) — *L'âme de l'éducation : la Direction spirituelle.* — Paris, Editions Spes, 259 pp.

FONTOYNONT (V.) — *Vocabulaire grec, commenté et sur textes.* — Mongré, Villefranche-s-Saône.

GOUDARD (U.) — *Manuel du Pèlerin de St. Régis,* à La Louvesc.

GUITTON (G.) — *Pour collaborer.* — Les directives de la S. Congr

du Concile sur la question syndicale. — Paris, Editions Spes, in-8°, cour., 180 pp.

JERPHANION (G. DE) — *La voix des monuments : notes et études d'archéologie chrétienne.* — Paris, Edit. Van Oest. 3 et 5, rue du Petit Pont. in-8°, 320 pp., 60 fig. d. texte, 64 pl.h. texte.

LANVERSIN (F. DE) — *Au rythme des Exercices.* — Paris, Editions Spes, in-12, 220 pp.

POUCEL (V.) — *L'esprit d'André Gide.* — Paris, Art Cathol., in-12, 75 pp.

— *Essais catholiques.* — Paris,Libr. du Dauphin, in-12.

RIGOULET (L.) — *Almanach Français.* — Beyrouth, Imp. Cath., in-12, 176 pp.

RICARD (P.). — *Les constituants glucidiques des Algues brunes.* — Paris, Blondel la Rougery, in-4°, 84 pp. (Annales de l'Institut océanographique, t. VIII, fasc. 2 ; thèse de doctorat).

SOIGNON (F.) — *La loi de l'homme.* — *Devoir et Droit.* — Paris, Ed. Spes, 1930, in-8°, 132 pp.

THÉOLIER (L.) — *L'homme noir chez les hommes noirs.* — *Le P. Felix Volpette,* (1856-1922) *fondateur des jardins Ouvriers* [*à St Etienne*]. Préface du P. Lhande. — Paris, Editions Spes, in-12, 138 pp.

Varia

La Compagnie et les sciences. — Les *Province News Letters* de la province de Missouri nous offrent une remarque intéressante sur la contribution des Jésuites à la science : *le Dictionnaire biographique des sciences exactes* de Poggendorf contient dans ses deux premiers volumes les noms de 8847 savants, depuis la plus haute antiquité jusqu'en 1863. Parmi ces noms, un peu plus de 10 °/o sont des prêtres catholiques ; soit environ un millier. Et sur ce nombre, 50°/o sont des Jésuites.

Les Jésuites missionnaires et le clergé indigéne. — Depuis cent ans, 26 séminaires, grands et petits, ont été fondés par les Jésuites, en pays de missions, pour la formation du clergé indigène. La moitié à peu près (12) ont été fondés par les Jésuites français (à Beyrouth, Le Caire, Tananarive, Fianarantsoa, Trichinopoly, Zi-ka-Wei,Sien-Hsien) ; cinq ont été fondés par les Belges: un grand séminaire à Kandy, un grand et un petit séminaire à Ranchi, un grand et un petit séminaire à Lemfu ; quatre ont été fondés par les Italiens (à Scutari et à Mangalore) ; deux par les Américains (Manille), un par les Espagnols (Ning-Kouofou), un par les Portugais (Aleppey-Cochin), et un par les Hollandais (Djokjakarta).

Les Missions catholiques dans le monde — Il y a dans les missions 282 évêques et 91 préfets apostoliques ; 12.959 prêtres, dont plus de 4.304 indigènes ; 5. 112 Frères, dont plus de 1.314 indigènes ; 28.099 religieuses dont plus de 11.399 indigènes. En terre de mission, 206 petits Séminaires ont été constitués, groupant 7.456 élèves, et 103 grands Séminaires préparent au Sacerdoce 2.527 séminaristes indigènes.

Si l'on classe d'après leur pays d'origine les diverses congrégations de prêtres, on trouve que 25 sont nées en France, 20 en Italie, 5 en Espagne, 4 en Bavière, 3 en Belgique, 2 au Canada, 2 aux Etats-Unis, 2 en Hollande, 2 en Irlande, 2 en Suisse, 1 en Afrique, 1 en Angleterre, 1 en Autriche, 1 aux Indes, 1 en Palestine.

Parmi ces 69 congrégations, 18 seulement comptent plus de 100 membres en pays de Missions : Jésuites, 1.333 missionnaires : missions Etrangères de Paris : 1.110 ; Frères Mineurs Franciscains : 983 ; Lazaristes : 566 ; Pères Blancs : 492 ; Pères du Saint-Esprit 481 ; Pères Mineurs capucins : 459 ; Dominicains : 350 ; Missionnaires de Scheut : 339 ; Missions Africaines de Lyon : 255 ; Maristes de Lyon : 254 ; Missionnaires de Mill-Hill : 205 ; Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun : 154 ; Missions Etrangères de Milan : 153 ; Salésiens de Don Bosco : 149 ; Rédemptoristes : 144.

Les Missionnaires groupés suivant la nationalité se répartissent comme suit :

Nationalité	*Asie*	*Afrique*	*Amérique*	*Océanie*	*Total*
Allemands	263	133	45	71	512
Américains	148	10	45	11	214
Anglais	43	99	18	7	167
Australiens	2	»	»	2	4
Autrichiens	13	13	18	14	40
Belges	383	385	22	25	815
Canadiens	27	50	45	1	123
Espagnols	305	83	158	28	574
Francais	1716	940	133	211	3000
Hollandais	141	209	41	215	606
Irlandais	51	42	29	2	124
Italiens	527	215	39	3	784
Luxembourgeois	»	7	39	6	13
Polonais	5	7	1	3	16
Portugais	»	24	1	»	25
Suisses	6	63	1	4	74
Tchéco-Slovaques	»	1	»	»	1
Yougoslaves	1	»	1	»	2
Divers non justifiés	427	591	233	44	1.295
Total des prêtres étrangers	4.058	2.872	812	647	8.389
Prêtres indigènes	3.038	117	64	13	3.232
Total général	**7.096**	**2.989**	**876**	**660**	**11.621**

Les Missionnaires français forment encore plus du tiers de l'effectif total, 35, 76°/°des 8.389 prêtres de diverses nationalités. Cependant, au Siècle dernier, la France fournissait les deux-tiers des missionnaires. Sans doute, le recrutement a fléchi en France, mais la contribution des autres nations s'est considérablement accrue. Et de ceci nous devons nous réjouir. (*Dossiers de l' A. P.* — 10 Nov. 1930).

Le Bilan de l'oeuvre de la Propagation de la foi — Le bulletin de l'œuvre du clergé du mois de janvier 1930 a publié le compte rendu de l'exercice 1928-1929 de l'œuvre de la propagation de la foi. *Dossiers de l'A. B.* — 10. Nov. 1950)

Nous y relevons les renseignements suivants :

Les recettes de l'année se sont élevées à 55.319.780 lires, soit une augmentation de 8.110.402 lires sur l'année précédente.

Voici les sommes recueillies dans les différents pays de l'Europe :

France	5.820.858	lires
Italie	5.051.973	»
Allemagne	4.276.390,63	»
Belgique	2.546.650	»
Hollande	2.075.465,80	»
Espagne	1.690.324,30	»
Irlande	1.360.021,94	»
Angleterre	833.423,15	»
Pologne	702.518,39	»
Ecosse	416.700	»

L'Asie a recueilli 220.828 lires ; l'Afrique 144.797 lires ; l'Amérique du Nord 26.439.348 lires ; l'Amérique centrale et méridionale, 1.793.906 lires ; l'Océanie 703.040 lires.

Par partie du monde les recettes se répartissent ainsi :

Amérique	28.233.254,64	lires
Europe	26.017.859,52	»
Océanie	703.040,69	»
Asie	220.828,03	»
Afrique	144.797,40	»

La répartition des recettes a été faite ainsi

Missions d'Europe	1.834.400	lires
Missions d'Asie	20.124.200	»
Missions d'Afrique	11.802.600	»
Missions d'Amérique	3.000.100	»
Missions d'Océanie	4.048.500	»

D'autres sommes ont été données à des Missions relevant de la Congrégation consistoriale ou de la S. C. pour l'Eglise orientale ou encore à des collèges missionnaires.

Il est intéressant d'établir une comparaison en francs-or entre

ce que les principaux pays d'Europe et d'Amérique donnaient avant la guerre et ce qu'ils donnent maintenant :

	1913	1928
Belgique	363.383,87	693.910,08
France	3.331.361,78	1.586.064,85
Allemagne	626.883,55	1.165.223,07
Hollande	61.672,87	565.522,02
Angleterre	83.861,75	227.090,78
Espagne	165.221,65	460.578,83
Italie	296.818,95	1.376.559,40
Etats Unis	2.196.053,27	6.635.544,58

(*Revues Missionnaire*, février 1930)

Industries pour les retraites de jeunes gens. — Un de nos Pères d'Irlande possède un talent merveilleux pour éveiller les vocations sacerdotales, durant les retraites qu'il prêche aux étudiants.

Quand on lui demanda comment il s'y prenait, il répondit qu'il n'omettait jamais de parler du sacerdoce, dès que les étudiants manifestaient de l'intérêt pour cette question. Mais surtout il attribue son succès à cette industrie : dans toutes les retraites, il oblige les jeunes gens à passer un quart d'heure, chaque jour devant le Saint-Sacrement ; pendant ce temps,ils n'ont pas à réciter le chapelet ou à lire des prières, mais à parler intimement avec N. S. de leur propre vie. Le Père nous assure que tôt ou tard le jeune homme en arrive à la pensée de la vocation.

Autre industrie : le supérieur de la maison accorde à tous ceux qui le désirent la permission de rester le soir à la chapelle ; on ne fait aucune surveillance ; chacun monte se coucher quand il veut. Un grand nombre de retraitants restent à la chapelle, certains durant deux heures ; et ils continueraient encore plus longtemps, si on ne les obligeait à se mettre au lit .

Un cours du P. Gabriel Billot (scène de l'expulsion de 1880). — Le récit que nous reproduisons fut raconté dans *L'Action Bretonne* du Morbihan (23 février 1910) par M. Louet, l'un des anciens du P. Billot.

« La semaine religieuse a annoncé en quelques mots la mort du P. Gabriel Billot disparu dans le naufrage du *Général Chanzy*. Professeur de rhétorique à l'école libre Saint François Xavier pendant plusieurs années avant l'expulsion, il avait laissé un souvenir très vivant parmi ses élèves, dit la Semaine religieuse.

« Ceux-là surtout qui ont suivi le cours de dernière année de rhétorique, professé si brillamment par le P. Billot ont conservé de cette année et de leur professeur un souvenir qui ne s'effacera jamais. Cette année-là fut donné le premier assaut aux Congrégations religieuses, et ceux qui y assistèrent devaient, hélas ! revivre les émotions qu'ils connurent chez les Jésuites, — du moins certains.

« Le matin de cette « journée », les anciens élèves prévenus étaient arrivés,fidèles à leurs maîtres. On savait que, comme toujours, la franc maçonnerie allait attaquer d'abord les Jésuites,ces« zouaves du Pape ».

« Le P. Billot était un orateur déjà dans toute sa force. Annonçant à ses élèves la grande iniquité qui allait se commettre, il leur disait: « Ah ! si je pouvais parler à la Chambre, comme je leur crierais leurs vérités ? » — S'il ne devait pas crier au gouvernement la vérité, il allait pouvoir la dire à l'un de ses représentants. La venue au collège de M. Poîtuneau, inspecteur d'académie, était en effet annoncée. Il fut convenu de l'amener directement au P. Billot.

« Ce matin-là, le P. Pharou, le condisciple de Jules Simon, faisait le cours d'histoire ; il demeura quelques instants, nous expliquant qu'on pouvait dire indifféremment « la Bohême ou la Bohame ». Puis le P. Billot le remplaça dans la chaire. Bientôt la porte s'ouvrit de nouveau et nous vîmes entrer l'Inspecteur accompagné du P. Préfet...

« Goldie, dit le P. Billot, levez-vous ; prenez Cicéron au « *pro Milone* ». En ce temps-là on était de force à traduire n'importe quel auteur latin à livre ouvert ; mais Goldie, un fort gaillard, mâtiné de Breton et d'Anglais, brûlait plutôt du désir d'empoigner Poîtuneau et de le lancer par la fenêtre. Sa voix tremblait, il hésitait sur le sens : « Asseyez-vous, dit le P. Billot, Louet, levez-vous. » Dès que celui-ci — remis déjà d'une émotion qu'il avait éprouvée avant Goldie, parce que, étant externe, il avait eu à traverser les rangs compacts de la foule amassée devant le collège — eut traduit l'exorde de la Milonienne, le P. Billot en fit le commentaire, mais un commentaire tel que M. Poîtuneau n'en avait jamais entendu.

« On était bien loin de Milon. Ce n'était pas le Milon de Cicéron que nous avions devant nous, mais la Compagnie de Jésus et en particulier notre collège. La crainte que Cicéron éprouvait à l'aspect d'un appareil extraordinaire, qui n'était chez lui qu'un sentiment involontaire parce que l'orateur se rassurait en pensant que cette force armée n'était déployée que pour assurer l'impartialité, nous l'éprouvions nous aussi en entendant les charges de la gendarmerie autour du collège.

« Si la sagesse, la justice de Pompée ne nous rassuraient guère, nous admirions la fermeté de la Compagnie de Loyola, indice de cette grande âme et de ce courage qu'elle a toujours montrés contre les attaques de la maçonnerie. Avec une haute éloquence, le P. Billot jetait l'odieux sur les satellites du Clodius moderne,dont nous entendions les clameurs et les hurlements. Puis sous prétexte de résumer le *pro Milone*, il finit dans une envolée magnifique.

« Les allusions étaient transparentes.

« M. Poîtuneau écroulé sur sa chaise ne disait mot. A la fin du discours du P. Billot, il se releva pâle comme un linge, mais eut

cependant le courage de féliciter M. le professeur de rhétorique du talent avec lequel il faisait son cours ».

« M. Poîtuneau partit et ce fut à notre tour de féliciter le P.Billot. Quelques instants après on venait nous annoncer que M.Poîtuneau, au sortir de la classe s'était évanoui... Hélas ! depuis nous avons dû repenser à cet exorde de la Milonienne ; pas tous cependant ; car si nous étions près de 30 élèves en rhétorique, il en est beaucoup de disparus, y compris Goldie. et voilà le P. Billot qui est allé les réjoindre à son tour ! »

Un prélat énergique. — Le cardinal Leme da Silveira, achevêque de Rio de Janeiro,est une des plus remarquables figures de l'Amérique latine. Dans « *El Debate* », le P. Manuel Grana rappelle un épisode mémorable de la carrière de ce grand prélat brésilien. Quand il était archevêque d'Olinda, les anticléricaux de l'état de Pernambuco cherchèrent à chasser les Jésuites expulsés de Portugal par la révolution. L'archevêque écrivit au gouverneur de l'Etat : « Si votre Excellence ordonne l'expulsion des Jésuites, l'archevêque d'Olinda partira avec eux, accompagné de son chapitre et de tout son clergé. Le peuple de Pernambuco restera seul, et il renversera un gouvernement qui ne sait pas maintenir la constitution ». La menace fut efficace. Les clameurs de la presse anticléricale cessèrent, et les Jésuites ne partirent pas.

« Notre » bataille de Trafalgar — Une lettre très intéressante d'une haute personnalité navale donne à propos de la Compagnie les renseignements suivants :

« Vous autres, Jésuites, vous devez vous intéresser d'une façon spéciale à l'affaire de Trafalgar. La fameuse attaque de Nelson qui lui valut la victoire avait été bel et bien inventée par un Jésuite !

Nelson gagna la bataille en fondant sur la ligne des ennemis au centre et en queue, et en la brisant. Longtemps on a supposé que la tactique avait été inventée par un bourgeois écossais d'Eldin, appelé Clerk. Des recherches récentes ont montré qu'avant Clerk le système du « Breaking the line » dans les batailles navales fut connu et exposé pour la première fois par un Jésuite français, le Père Hoste. On donne des extraits du P. Hoste, avec figures à l'appui dans « Select Naval Document », excellente compilation des manuscrits originaux, des State Records, etc, par deux professeurs de Royal Naval College, Darmouth.

Paul Hoste naquit en 1652 et entra dans la Compagnie en 1666. Il écrivit son livre « L'art des armées navales » en 1697, trois ans avant sa mort. Il occupa le poste de professeur de Mathématiques au Séminaire Royal de Toulon, et alla souvent en mer avec les Maréchaux d'Estrées et de Tourville,ainsi qu'avec le Duc de Mortemart. Il est l'auteur de plusieurs livres sur les « Evolutions navales ». (*Letters and Notices*, jan. 1930).

L'Ancien « Théatre Jésuite » — Les documents sont si riches que le Père William McCabe, de la Province de Missouri, a pu faire du « Théâtre Jésuite » le sujet de sa brillanté thèse de doctorat en Philosophie, à Cambridge.

Pendant deux siècles (1550-1773), dans plusieurs centaines de villes d'Europe, le théâtre des Collèges de Jésuites a produit quelques milliers de pièces originales, surtout en Latin, devant des auditoires de choix. L' étonnant succès de ce théâtre international donne à entendre quelle a dû être son influence dans l'histoire de l'art dramatique.

Le fonds commun de tout ce théâtre est le genre tragique, avec intervention d'éléments surnaturels. Les caractères employés sont des caractères de héros et les rôles de femmes sont exclus. L'influence de Sénèque y est assez restreinte

Dernièrement,on a trouvé en Amérique une lettre d'une Demoiselle Pokorney, de Vienne, sur le théâtre jésuite de sa patrie.

Arrivés à Vienne en 1622, les Pères y prirent la direction d'une université établie déjà depuis deux siècles. Soit pour abolir en douceur de vieilles coutumes, soit pour en introduire de nouvelles, ils encouragèrent le théâtre des étudiants, qui existait déjà, et le développèrent au point qu'il devint le premier théâtre de Vienne du dix septième siècle, si l'on met à part les opéras italiens représentés de temps en temps à la Cour. « *Le Théatre* Jésuite » a été, de fait, le théâtre par excellence de toute la période « Baroque ».

C'est un Frère coadjuteur, André Brumer,. connu sous son nom italianisé de Pozzo, qui fut désigné pour peindre et décorer le théâtre de l'Université. L'auditorium existe encore. On y voit des colonnades gigantesques, où le pinceau de Maître Pozzo donna libre cours à son génie pour les effets d'illusions. Une des extrémités de la vaste salle était réservée aux loges impériales occupées par la Cour aux soirs de premières, et les autres jours par les professeurs de l'Université et leurs femmes. A l'autre bout, la scène. Tessarello qui vit ce théâtre dans sa splendeur le décrit ainsi : « La scène était presque aussi vaste que le parterre. Les décors pouvaient être changés en un instant au moins douze ou treize fois la même soirée ». En outre, depuis que l'action principale s'accompagnait des hors d'œuvres de la Renaissance, la scène devait offrir des scènes séparées pour chacun d'eux. Ainsi, il y avait au centre la scène principale, où l'on accédait par un escalier majestueux, et une petite scène ou compartiment de chaque côté. Il y avait toujours aussi, au-dessus de la tête des acteurs de la scène principale, un balcon : anges gardiens et autres venaient y débiter leurs vers ; souvent aussi, en-dessous, pouvaient paraître les démons !

Le goût du temps n'est pas le seul responsable de ces figures allégoriques et de ces apparitions.Elles aidaient les poètes ecclésiastiques à relever l'ennui des monologues et à leur substituer des dialogues plus vivants. C'était d'autant plus nécessaire que bien des spectateurs

ne comprenaient pas le Latin ; entre les actes, il est vrai, un Prologue exposait la marche de l'action en langue vulgaire. De là les multiples scènes, le mélange de saints et d'anges des Mystères du Moyen-Age avec les caractères de l'ancienne comédie latine : esclaves rusés et farceurs, parasites qui font leur profit des dépenses d'autrui. Toutes les pièces, du reste, n'étaient pas neuves : beaucoup n'étaient que des réadaptations des Comédies de Plaute et de Térence, mais toujours enrichies d'une moralité chrétienne, avec l'intention très apparente d'instruire.

Un des sujets religieux les plus exploités est le sacrifice de Jephté, du livre des Juges. Nous avons une liste de 46 tragédies ou oratorios sur cet épisode. (D'après *Letters and Notices* Janv. 1930.)

La communion dans les prisons du Mexique.— L'Archevêque de Guadalajara raconte comment l'Eucharistie fut donnée à des catholiques emprisonnés par le Gouvernement Mexicain pendant la persécution.

« A Guadalajara, environ quatre-vingt-cinq hommes et femmes de la société furent arrêtés, comme suspects d'avoir des rapports avec les révolutionnaires. Ils furent condamnés à l'horrible Ile Marias, l'île du Diable de Mexico.

« Ils étaient gardés à vue. Tout le problème était de leur administrer les Sacrements. Pour la Pénitence, ils s'arrangèrent ainsi : à un moment donné, ils firent tous un acte de contrition et un prêtre déguisé, à quelques vingt mètres de l'enceinte, leur donna une absolution générale. Il n'en allait pas de même pour l'Eucharistie.

« Voici comment ils se tirèrent d'affaire. Une des dames avait un petît garçon de cinq ans, nommé Angelito, très éveillé et fort intelligent, qui avait la permission de la visiter.

« On demanda s'il savait ce qu'était le Saint Sacrement. « Jesu Christo », répondit-il. « Voudriez-vous leur apporter à tous Jésus-Christ ? » — Il accepta.

« Mais si les soldats essayaient de vous l'arracher ? » — « Je mourrais le premier », répliqua-t-il fièrement.

« Alors, un prêtre qu'il mit au courant de la chose, fixa sous sa chemise un gros reliquaire rempli d'Hosties consacrées.

« Angelito partit, joua un instant, comme d'habitude, à l'entrée, avec les soldats qui gardaient les prisonniers, puis en dansant et en criant, il alla de l'un à l'autre tout autour de l'enceinte. A mesure qu'il avancait, il donnait à chacun la Communion.

Les Jésuites à Lhassa. — Le 18 mars 1716, deux jésuites entraient à Lhassa, épuisés par dix mois d'une marche fatigante à pied ou à cheval,à travers une piste inconnue jusqu'alors des Européens, et qu'il faut attendre l'année 1904 pour voir suivie de nouveasu, la route d'hivere des hauts plateaux de Cachemire aux haut plateaux de Lhassa, à plus de 3000 mètres au-dessus du chaud océan

Indien. Les Pères Hippolyte Desideri et Manuel Freyre étaient les auteurs de l'expédition. Quelques jours plus tard, le P. Freyre trouvant l'air raréfié et le froid vif trop malsains s'en retourna, et le P. Desideri resta seul. Cependant quelques jours après, ce dernier vint au palais du Régent dire à Sa Majesté la raison de sa venue. Ayant reçu la permission de prêcher, « de ce jour jusqu'au dernier que je passai en ce royaume, écrit-il, j'étudiai du matin jusqu'à la nuit tombée ».

Mais pourquoi donc était-il venu ? Lhassa était une mission confiée aux Capucins et les Capucins étaient là depuis moins de quatre années. — La réponse est donnée par le P. Wessels en son savant livre: « les Premiers Voyageurs jésuites en Asie Centrale ». Le Thibet, immense région inconnue, reçut pour peu de temps, entre 1624 et 1650, pas moins de 23 missionnaires jésuites : il fallait continuer leur œuvre. En son pays d'Italie, le P. Desideri avait fait ce beau rêve, et c'est pourquoi, deux semaines seulement après son ordination, en août 1712, il avait quitté Rome pour les Indes. Mais ses rêves concordaient peu avec la géographie, et il ignorait que l'ancienne mission jésuite se trouvait dans le Petit Thibet ou Baltistan, et non dans le mystérieux Grand Thibet, loin vers l'est.

De sorte que, se fiant à ses lumières en géographie, il dépassa la première région et voyagea encore 8 bons mois vers la seconde. Ainsi entra-t-il sur le territoire des Capucins et alors se pose la question : A qui doit appartenir le Lhassa, aux Capucins ou aux Jésuites ? Des années après, le missionnaire était à Rome à défendre les prétentions des jésuites. Mais en fin de compte en 1734 la Propagande trancha le cas en louant le zèle et l'activité des Pères Jésuites au Thibet, quitte à confirmer les Capucins dans la mission qui leur avait été préalablement assignée. (*Lettres and Notices*, april 1930).

La Compagnie au Népal. — Cette région de montagnes qui domine la plaine hindoue, est interdite à l'Evangile de par les lois du pays. De leur Collège de Bettiah, les Pères de la Compagnie aperçoivent les cimes neigeuses des monts géants, et même durant l'été, ils ont cette vue pour les rafraîchir. Le nom de « Bhotias » s'applique indistinctement aux indigènes des Himalayas. Lorsqu'ils descendent en territoire hindou, les Bhotias se montrent si traitables et accueillent si volontiers les paroles des missionnaires, qu'il semble que convertis, ils seraient de bons apôtres. Leur type mongol les rend bien distincts des Hindous.

L'interdiction de séjour ne s'étend pas seulement aux missionnaires, mais vise tous les hommes de race blanche. Il est peu d'Européens ou d'Indiens à qui il ait été donné de visiter Katmandu, la capitale. Un dicton court le Népal : « Avec le marchand vient le fusil, et avec le missionnaire le soldat ».

Souvenons-nous néanmoins que le Népal abrita jadis une commu-

nauté chrétienne pleine d'espérances. Au Moyen-Age, Népal et Thibet étaient accessibles aux voyageurs. Un franciscain, Odoric de Pordenone, visita le Thibet dès le treizième siècle ; et au dix-septième, deux jésuites, les Pères Grueber et d'Orville, à leur retour du Thibet, traversèrent le Népal.

Le premier travail missionnaire sur lequel nous soyons documentés, fut entrepris par les capucins au dix-huitième siècle. Les vicissitudes de l'apostolat furent grandes sous ce climat dur et parmi les persécutions que suscitaient les prêtres des faux dieux. Les brahmes furent parfois tolérants, voire bienveillants, peu soucieux, en tous cas, d'embrasser personnellement la vraie religion.

En 1715, à Katmandu, le premier poste fut d'abord établi comme résidence de repos pour les missionnaires qui gagnaient le Thibet ou en revenaient. Des capucins qui y moururent en 1717 et 1721, furent inhumés hors de la ville, près de la route de Batgao.

La mission du Népal ne dura que cinquante ans. Son histoire est illustrée d'étranges aventures, avec des traits de zèle et d'oubli de soi qui n'ont guère été surpassés.

Des jésuites américains vinrent à l'aide des capucins. La colonie chrétienne qui a emigré du Népal à Chuhari dans la mission de Patna, à la suite de l'expulsion des missionnaires, perpétue le souvenir du dévouement des Pères.

Il y a deux siècles, le Népal était divisé en plusieurs petits royaumes. La Grande Vallée où était situé Katmandu, était partagée entre trois rois. De 1715 à 1769, les capucins administrèrent chaque année plus de cent baptêmes, surtout, semble-t-il, à des moribonds. Katmandu, Bhatgaon et Patna furent les trois régions de l'apostolat principal.

En 1715, les religieux de Katmandu, la situation étant trop tendue, se replièrent sur Bhatgaon. Mais en 1741, un monarque bienveillant rappela les missionnaires à Katmandu, leur y donna « maison, jardin et puits », dans le temps même, malheureusement, où un conquérant occidental menaçait la Grande Vallée. C'était Prithi Narayan, roi qui se posait en libérateur des peuples et s'était acquis, par une campagne d'infiltration et les promesses que ses émissaires faisaient miroiter, le cœur des nations de la Grande Vallée. Sans hâte, mais sans sérieux obstacle, il s'appropria tout ce pays et prit Katmandu après un long siège, en dépit des velléités d'intervention de l'Angleterre.

Un fils du conquérant, probablement Bahadur Sah, témoigna, au cours même du siège, de son amitié pour les Pères Capucins. Mais son père se méfiant de lui et de son ambition, il ne put leur procurer qu'une retraite plus ou moins assurée vers Bettiah: ne dit-on pas que le tyran voulait les faire surprendre et massacrer en cours de route? Avec leurs chrétiens, les Pères s'établirent au village de Chuhari, où, nous l'avons dit, leurs descendants gardent les traditions ancestrales. Ils observent même les vieilles coutumes de race et parlent entre eux la langue de leurs pères.

En 1771,Prithi Narayan eut pour successeur son fils aîné, Singha Pratap Sah. Celui-ci fit jeter Bahadur Sah en prison. Sur l'intervention favorable de Ghusraje Misr, un guru héréditaire de la famille, le prince, relâché, put se retirer à Bettiah.

En 1775, le roi mourait et Bahadur Sah repartait pour Katmandu afin d'exercer la régence pour son neveu encore enfant,Rana Bahadur. Mais la veuve de Singha Pratap,belle-mère du jeune roi, réussit par ses agissements à faire repartir Bahadur Sah pour l'Inde. Il y demeura, probablement à Patna, jusqu'à la mort de la reine-mère. Il put reprendre alors son rôle de régent.

Si Balhadur Sah ne s'est pas converti, le rappel à Katmandu de plusieurs missionnaires n'en semble pas moins le fruit de ses bons rapports avec les capucins de Patna.

Mais en 1795, Rana Bahadur, devenu majeur, prend le pouvoir, fait emprisonner son oncle, qui ne survit que deux ans à cette disgrâce. L'espoir qu'on avait pu fonder sur la dynastie, s'en allait.

Vers 1809, le Père Joseph a S. Marcello, capucin, vint à Katmandu incognito, accompagné d'une famille de chrétiens de Chuhari. Reconnu, il fut, par un arrêt des autorités, noyé dans le fleuve. Il déclarait accepter la mort volontiers en expiation de ses péchés. Des chrétiens recueillirent son corps et l'inhumèrent.

En 1863, Mgr Hartmann— vicaire apostolique de Patna, s'efforça, mais en vain, de rouvrir la Mission du Népal. Et si dans la suite, le Cardinal Ledochowski, Préfet de la Propagande, et le Cardinal Vaughan s'inquiétèrent de la question, ce fut pour reconnaître qu'il fallait attendre.

Il n'en reste pas moins que les descendants des convertis du Népal sont une aide pour les missionnaires de l'Inde. Ils ont bien travaillé pour la foi comme catéchistes et ont même fourni des membres à la Compagnie. (*The Woodstock Letters*, fébr. 1930).

TABLE DES MATIÈRES

de l'année 1929-1930


BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44118 0